



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY



HISTOIRE DE LA SIOUNIE

PAR

STÉPHANNOS ORBÉLIAN,

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN

PAR

M. BROSSET.

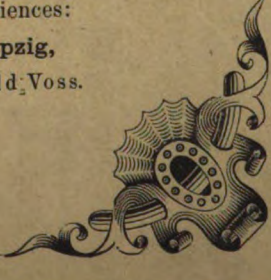
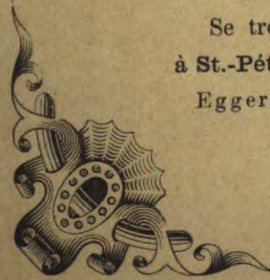
PREMIÈRE LIVRAISON.



HISTOIRE DE LA SIOUNIE.

SAINT-PÉTERSBOURG, 1864.

Se trouve chez les commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:
à St.-Petersbourg, à Tiflis, à Leipzig,
Eggers et Cie. Enfiadjants et Ter Mikéliants. Léopold Voss.

Prix: 2 r. 30 k. = 2 Thlr. 17 Ngr.





HISTOIRE DE LA SIOUNIE

PAR

STÉPHANNOS ORBÉLIAN,

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN

PAR

M. BROSSET.

PREMIÈRE LIVRAISON.

HISTOIRE DE LA SIOUNIE.

SAINT-PÉTERSBOURG, 1864.

Se trouve chez les commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:
à St.-Petersbourg, à Tiflis, à Leipzig,
Eggers et Cie. Enfiadjants et Ter Mikéliants. Léopold Voss.

Prix: 2 r. 30 k. = 2 Thlr. 17 Ngr.

30-
17
207. 300; 1867
Scarc
3 15.-

HISTOIRE DE LA SIOUNIE

PAR

STÉPHANNOS ORBÉLIAN,
"

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN

PAR

M. BROSSET.

PREMIÈRE LIVRAISON.

HISTOIRE DE LA SIOUNIE.

SAINT-PÉTERSBOURG, 1864.

Se trouve chez les commissionnaires de l'Académie Impériale des sciences:

à St.-Petersbourg,
Eggers et Cie.

à Tiflis,
Enfiadjants et Ter Mikéliants.

à Leipzig,
Léop. Voss.

Prix: 2 r. 30 k. = 2 Thlr. 17 Ngr.

DS 175
f. 064
y. 1

Imprimé par ordre de l'Académie Impériale des Sciences.

Juillet 1864.

Vessélovski, Secrétaire perpétuel.



Imprimerie de l'Académie Impériale des sciences.

HISTOIRE DE LA SIOUNIE.



SSD

902

HISTOIRE DE LA SIOUNIE.

Série de récits intéressants, au sujet de notre maison sisacane, où les souvenirs anciens ont été rangés dans un ordre admirable, par l'humble et faible d'esprit Stéphanos, surveillant¹⁾ et métropolitain suprême de la Siounie, fils du très glorieux prince des princes Tarsaidj, mentionné dans le memento de ce livre.²⁾

CHAPITRE I.

Introduction et motifs particuliers³⁾ de la composition de notre livre.

Dieu est le principe de tous les êtres ; la charité, celui de tous les biens ; la sagesse, de toutes les grâces.

Dieu est le principe de toutes les créatures ; car c'est par lui que commencent et vont en avant les essences de tous les êtres créés, visibles et invisibles, qui, divisés en différentes familles et espèces, ont pris chacun le caractère, l'aspect, la forme, le spécifique de leur cause finale.

L'amour, principe des biens, engendre tous les divers groupes du bon, en Dieu, chez l'ange et chez les hommes. En Dieu, car c'est l'amour qui l'a porté à donner l'existence

1) C'est la traduction du grec ἐπίσκοπος.

2) V. au chap. LXXIII ; là Stéphanos Orbélian nomme lui-même son ouvrage « Livre de souvenirs, » en prenant ce dernier mot dans le sens de « mémorial, document. » Quant à la phrase, objet de cette note, sauf les mots « dans un ordre admirable, » elle pourrait être de Stéphanos lui-même, qui, dans le lieu indiqué, s'exprime sur son propre compte en termes encore plus flétrissants :

Hist. de la Siounie.

du reste, elle manque dans l'édition de Paris. Le vrai titre serait ou Histoire de la maison sisacane, ou, plus brièvement, Histoire de la Siounie, comme on le voit et sur la première page de mon Mit., et dans les éditions de Paris et de Moscou.

3) L'éditeur de Paris écrit *ωνωδία* *ωνωδία* ; celui de Moscou rejette avec raison le second mot, qui manque dans le Mit., et qui est complètement inutile.

à tous les êtres : inspiré par l'amour pour son image, le Père n'a pas ménagé son fils, le Fils n'a pas ménagé sa personne, l'Esprit ne ménage point la répartition continuelle de ses grâces à l'humanité. Chez les anges, toujours unis à Dieu par une soumission sans intermittence, par une affection indissoluble, par un soin continu des hommes, qui fait d'eux les compagnons de notre existence et servitude¹⁾; chez les hommes, qui, conçus dans l'amour, pratiquent tant de vertus spirituelles, jusqu'à sacrifier leur vie en vue du royaume céleste ; à endurer des tourments et austérités extrêmes, durant de longues années ; à entreprendre aussi des travaux matériels énormes, jusqu'à la perte de la raison.

La sagesse est le principe des grâces ; car toute grâce, spirituelle ou matérielle, littéraire ou esthétique, dont jouit l'humanité, provient d'abord des méditations du sage, et après une détermination longuement mûrie, s'améliore ou dégénère, profite ou se détériore. C'est ainsi que la science et une sage pensée précèdent l'art parfait, fruit charmant d'une mère distinguée, la sagesse.

Or Dieu a créé l'homme en tout semblable à lui et l'a doué de trois choses qui le rendent capables d'œuvres pareilles aux siennes : l'instinct créateur, l'amour et la sagesse, ou la raison. L'instinct créateur lui permet de produire, comme Dieu ; l'amour, de concentrer ses désirs sur un objet, qu'il s'efforce incessamment d'atteindre, pour en jouir²⁾ ; la sagesse, qui le distingue des animaux et le rend capable de penser et de choisir entre le bon et l'inutile, entre le nuisible et l'avantageux, d'arriver par l'instruction à l'âge parfait. Or voici comment l'homme devient l'émule du créateur. Les docteurs amènent les esprits faibles au degré d'homme parfait, les prêtres guérissent les maladies de l'âme et font de l'homme un Dieu ; quant aux artistes, d'une chose grossière et inutile ils font un objet utile et gracieux : tel le menuisier change un tronc en table ou en siège : le tailleur tire d'une peau d'agneau des pantoufles ou un vêtement ; le forgeron extrait des pierres le fer, et du fer un glaive ou tout autre chose. C'est ainsi que l'on s'assimile à Dieu. Il est donc impossible à l'homme de comprimer ces trois dons dans le vase du corps, et de les rendre inefficaces. Poussé par une impulsion incessante, il s'agite, il s'efforce de les produire par des actes, parce qu'il est toujours sous la pression supérieure de l'affection pour ses semblables, et que, conçu dans l'amour, il doit nécessairement faire le bien ou le mal. Le germe qui se forme dans le moule intellectuel est sans cesse élaboré par la sagesse, tendant vers l'utile, et s'efforce de mettre au jour et de pousser à la perfection l'objet de son désir ; après quoi, ayant produit, organisé avec sagesse, l'idée conçue avec amour, il en devient le créateur.

Moi aussi, le plus misérable entre les hommes, le dernier dans l'ordre de la génération spirituelle, rempli d'imperfections, ouvrier paresseux, pour toute œuvre utile et durable, privé de lumières, dépourvu de grâces, je n'ai pu résister à cette impulsion créa-

1) Le P. Chahnazariants regarde cette expression | plique pas similitude de nature, mais signifie proprement
comme hétérodoxe, parce que les anges ne sont pas de | « coexistant. »
même nature que l'homme. Or le mot *գոյակից* n'im- | 2) Mit *վայելեալ* ; P. *վայելել*.

trice des dons départis à ma nature. Ayant reçu la semence de l'amour, j'étais depuis un long temps, depuis les jours anciens, dévoré d'un brûlant désir; je pensais, réfléchissais, cherchais à faire du moins fructifier quelque peu mon obole au profit de la sainte église, organisée comme le ciel, et de notre maison sisacane¹⁾, en lui offrant par écrit, suivant ma capacité, la succession de la seigneurie et de la grande famille patriarcale des princes de Siounie, ainsi que du trône primatial et suprême de ses pontifes honorés de Dieu: le tout, non à la manière vulgaire, mais d'après l'inspiration de l'esprit.

En effet, dans l'abaissement des jours et dans ces derniers temps, nous avons vu le souvenir de ce beau et glorieux siège de princes entièrement supprimé et anéanti; matériellement, effacé et tombé dans l'oubli; spirituellement, non moins près d'une ruine complète. Ayant donc fait de nombreuses recherches, nous n'en avons trouvé chez les anciens nulle trace consignée par écrit, ni aucun monument de quelque valeur, laissé pour la postérité. N'avaient-ils rien écrit, ou, par suite des incursions et de nombreux ravages, tout s'était-il perdu? je ne sais. En tout cas je n'ai pas voulu, par ma négligence, laisser tomber et se perdre dans les ténèbres de l'ignorance l'état de ces principautés, les diverses notices, utiles et louables, des oeuvres spirituelles et corporelles des princes et pontifes: et ce pour deux raisons. D'abord pour empêcher de périr les belles oeuvres de nos anciens; ensuite, pour ne pas laisser s'éteindre par ignorance, au préjudice de la postérité, le souvenir des choses passées et l'héritage des églises, pour que les limites de notre principauté ne soient pas effacées, brouillées jusqu'à disparaître, rendues douteuses par mille fables, comme cela est arrivé maintefois; afin encore que l'on connaisse la haute dignité des princes et pontifes de Siounie, tous leurs droits et attributions, et que des hommes cupides, trompés par le démon, ne puissent les en dépouiller.

Malgré mon désir, de rudes angoisses font hésiter mon inexpérience dans le bien, ma pensée est détournée d'un tel projet; mais invoquant l'appui, l'assistance et coopération des prières des saints pontifes de l'antiquité et de vous, mes lecteurs, ainsi que la grâce de la grande église apostolique de *Tathev*²⁾ et de l'assemblée des saints de Dieu, je poserai le talent de mon esprit sur l'immuable espérance, sur l'amour sans feinte; fortifié par le Verbe, dont la parole a donné l'existence aux êtres, je dirigerai la marche du discours dans le sentier invisible d'une route non tracée. Commençant par un abrégé des traditions anciennes et nouvelles, riches en renseignements, j'atteindrai le port que m'offre le bon et infailible pilote.

Maintenant, mes frères, après m'être occupé bien des années du sujet dont je vous

1) Stéphanos n'appartenait pas à la famille ancienne des princes de Siounie, du moins par son père Tarsaidj, qui était Orbélian. Mais sa mère Arouz-Khathoun était fille d'un prince de Siounie, professant l'islamisme. On verra dans cette histoire chap. LX, sqq., comment les Orbélians devinrent maîtres du pays, un peu de temps avant les invasions des Mongols. Quant au titre d'Orbélian

Օրբէլեան, suivant l'ancienne orthographe, il est devenu, dans les écrits des modernes **Ուրբէլեան** Ourbélian, sans qu'on puisse rendre compte de cette altération.

2) J'ajoute ces mots.

ai déduit les causes, sous l'excitation d'un brûlant désir, je me suis livré à des recherches multipliées, au voisinage et dans les régions lointaines, dans les monastères et dans les coffres aux testaments, auprès des savants, instruits des faits historiques; mais je n'ai trouvé, spécialement en ce qui concerne ce pays, aucun souvenir, aucune connaissance des traditions. Ayant donc réuni tous les historiens de l'Arménie, j'ai rassemblé tout ce que j'y ai découvert de parfaitement certain, ainsi que les dires de Pétros, évêque de Siounie, au sujet de Babic¹⁾, seigneur de cette contrée, et quelques autres recueils de lettres des temps anciens, concernant les rois et catholicos d'Arménie et les princes siouniens, conservés dans les rochers fortifiés et au saint asyle de Tathev, résidence des pontifes, et encore les inscriptions des églises et les mementos des livres. Par-ci par-là j'ai rencontré un quantième, une date de jour ou d'année, se rapportant aux actions ou paroles des princes et des évêques, à la construction, à la ruine, à l'organisation, aux limites et prérogatives de ce saint siège, aux dons abondants faits aux saintes églises. Ainsi réunies, j'ai fixé à l'encre, en corps d'histoire²⁾, les faibles notices obtenues par mes efforts, m'inquiétant surtout de la certitude, à commencer de Sisac, le premier patriarche, jusqu'à l'entière extinction de sa race, et de Grigor, le premier évêque de Siounie, jusqu'à notre époque calamiteuse. Lecteur, accueille ceci avec amour, crois sans nulle hésitation à ce qui est écrit, et rends grâces à l'Esprit-Saint, sans me faire de reproches.

CHAPITRE II ET III.

Généalogie, origine et antique élévation de la race patriarcale sisacane³⁾, depuis Adam.

Enchaînés par la loi indiscutable du commandement suprême, donné en ces termes aux investigateurs des époques: «Ce n'est pas à vous de connaître les moments et les temps, fixés par le pouvoir de mon Père⁴⁾,» nous rechercherons seulement les noms et générations des personnes postérieures, formant série certaine, depuis la racine de l'humanité, jusqu'au commencement de la famille patriarcale sisacane; afin que vous sachiez qu'elle n'est point issue de la vile populace, et qu'elle est arrivée à la suprématie non par

1) L'ouvrage de Pétros, qui était un panégyrique *ԵԵՐ ԲԱԲԻԿ* du prince Babic, v. le N. 2 de la première époque, n'est mentionné que chez Stéphannos, ici et chap. X, XII: on n'en connaît pas le moindre fragment textuel. Quant à l'auteur, Pétros, dit le Grammairien, vivant au Ve s., il était disciple de S. Mesrob, et porte le No. 11 dans ma liste des métropolitains de Siounie, mais non dans celle de Stéphannos, qui le qualifie de «9e métropolitain,» au chap. XX de cette Histoire.

2) Sous la forme *պարուծախ*, dans le Mit., *պար*

ընթացիկ dans l'édition de Moscou, *պարուծախիկ* dans celle de Paris, ce mot est complètement inconnu. Le grand Dictionnaire des Mékhitharistes lit *պարուծախ*, et dit que c'est un vieux mot, signifiant «un livre de généalogie;» le P. Chahnazarians, n. 2, croit au contraire que c'est l'analogue du grec *παροιμία*, — ce qui est très peu vraisemblable.

3) Sisac était fils de Gégham, descendant d'Haïc à la 4e génération; v. S.-Martin, Mém. I, 207 sqq.

4) Act. ap. I, 7.

ambition, ni par l'effet du hasard, mais bien qu'elle sort d'une très noble souche; que son illustre légitimité commence à l'homme créé de Dieu, le fils arrivant par succession à la dignité de son père.¹⁾

La Siounie comprend 12 cantons. 1. Le premier est celui de Dzghouc, renfermant la résidence des princes et pontifes, et ainsi nommé de Dzghouc²⁾, qui en a été le chef. 2. Le Vaïo-Tzor, tirant son nom de malheurs publics, accompagnés de plaintives lamentations. 3. Le Géghakouni, nommé d'après Gégham, descendant d'Haïc. 4. Sothk, dont le nom vient de ses fréquents ouragans de neige et des vents violents qui y règnent. 5. Aghahedch, aujourd'hui Kachatagh et Khojoraberd. 6. Hanband. 7. Baghk, aujourd'hui Adjen, ainsi nommé d'après Baghac. 8. Cowsacan, aujourd'hui appelé Grham. 9. Arévik, maintenant Tachtou³⁾, et Méghri. 10. Tzork, aujourd'hui Capan, renfermant l'inaccessible citadelle de Bagha-Berd. 11. Erndchac et Goghthn. 12. Dchahouc, Tzor ou Chahapon.⁴⁾

Tels sont les 12 principaux cantons de la Siounie; il y en a bien d'autres, que je n'ai pas mentionnés, soit par suite du changement des noms, soit parce qu'ils ont été confondus avec d'autres. Voici maintenant les citadelles imprenables, défiant les forces de

1) Ici l'édition de Paris commence un III^e chap., sous ce titre: «Indication des limites du pays de Siounie, de ce qu'il produit pour les besoins de l'homme, du nombre des cantons et des imprenables forteresses.» Ce titre se lit en effet dans la Table des chap. du Mit., bien qu'il ait été omis ici même, à sa place, dans le texte. Je m'en suis tenu à cette disposition, qui fait, il est vrai, disparaître un titre, mais qui laisse mon Mit. d'accord avec l'édition de Moscou, celle de Paris ayant un chapitre de plus.

2) Personnage complètement inconnu.

3) Ed. de Paris, Dachtou.

4) La Géographie de Moïse de Khoren, Venise, 1843, p. 609, et le P. Indjidj, dans son Arm. anc., p. 253, n'attribuent en effet que 12 cantons à la Siounie; notre auteur, d'accord avec le géographe, admet ici le même nombre de cantons, non toutefois dans le même ordre et avec la même orthographe; mais au chap. LXXIV il ajoute les deux cantons de **Եվալակ** Evailac et de **Միս Բաղք** Mivs-Baghk ou **Քաշունիք** Kachounik. Voici, du reste, les noms donnés par le géographe: Erndchac, Djahouc, Vaïots-Tzor, Géghakouni et son lac, Sotk, Aghahedjk, Dzghac, Haband, Baghk, Tzork, Arévik, Cowsacan. Chez le P. Indjidj on trouve ces variantes: Vaïo-Tzor, Gégharkouni, Dzghouck. Quant aux origines des noms dont il s'agit, plusieurs ne peuvent être contrôlés, faute de renseignements; celles, du moins, de Vaïo-Tzor et de Gégharkouni sont sujettes à discussion. Notre historien, chap. XXXI, et l'historien Kiracos, disent que le premier, signifiant «vallée de lamentation», pro-

vient d'un tremblement qui, durant 30 jours, couvrit tout le pays de ruines, au VIII^e s., après le meurtre du métropolitain Stéphanos; or, toute spécieuse que soit l'allégation, le nom de Vaïo-Tzor se trouve, et dans la Géogr. de Moïse de Khoren, et dans son Histoire, p. 272, éd. de Ven., enfin chez Eghiché, Guerre des Vard., p. 154, éd. 1898, et chez Lazar de Pharbe: tous auteurs du Ve s.; cf. Indj. Arm. anc. p. 255. Pour l'autre, si, comme le dit avec raison le P. Chahnazarians, n. 3, il dérive de Gégham, 4^e successeur d'Haïc, il aurait fallu dire Géghamouni et non Géghakouni. La lecture Gégharkouni n'aurait sa raison d'être qu'en admettant l'étymologie Giough-Arkouni «village royal», qui est tout-à-fait arbitraire. L'éditeur de Paris propose donc comme racine le nom Gegh, celui d'une montagne au N. d'Aïrivan, ainsi appelée d'après Gégham lui-même; M. de Khor. I. I, chap. XII. Sothk a quelque analogie avec **սոթ** «ferme, dur:» on écrit aussi Sotk, qui n'admet pas une pareille origine. Haband est presque partout écrit, dans mon Mit., Hanband **Հանբանդ**, forme que je respecterai; v. la carte de l'Arm. de Kiepert, et celle jointe à la Grande-Arménie du P. Léon Alichan, ainsi qu'à la Descr. de l'Arm. anc. et nouv., par le P. Kadchouni.

Au sujet des cantons de la Siounie, le P. Chahnazarians dit, n. 4, que Stéphanos paraît avoir mal-à-propos fait deux pays distincts des NNos. 7 et 10; car ayant résidé 14 ans dans la contrée, il n'a jamais entendu parler d'un canton de Baghk, différent de celui de Tzor, où est Bagha-Berd, citadelle située vis-à-vis de Baghaca-Kar, l'unique passage de Capan à Méghri. Le lecteur appréciera la valeur de cette opinion d'un moderne.

l'homme, à moins que Dieu ne les livre : Bagha-Berd ; Baghac, un descendant de Sisac, ayant reçu ce canton comme part d'héritage, y construisit la forteresse de Baghaca ou Baghaki-Kar «le rocher de Baghac,» et lui donna son nom, ainsi qu'à la contrée. De son côté Erndchic, femme de l'un de ces antiques personnages, construisit l'imprenable citadelle d'Erndchac ¹⁾, et lui donna son nom, ainsi qu'au pays. C'était le dépôt des trésors et contributions. Tels sont encore les places indestructibles et inébranlables par les efforts de l'homme, Haïra-Berd, Grham, Maïri, Chloroutn ²⁾, Ckéberd, Barcouchata-Berd, Andoca-Berd, Géghakouno-Berd, Bghéno-Berd, Vananda-Berd ³⁾, Borodana-Berd ⁴⁾, Hanbanda-Berd ; celle que construisit le chef de famille Tzaghic, de la même race sisacane, sur une rivière qui s'appelle, de son nom, Tzagé-Tzor, et la forteresse Tzagétzoro-Berd ; Kachébaghouts-Berd, Khojora-Berd, Hrotan-Berd, Siouniats-Berd, Borto-Berd ; Chahaponits-Berd, construite par le Persan Chahap, qui appela de son nom la vallée Chahapounits-Tzor : par suite de partages, elle échut aux chefs de famille siouniens. Dans le Vaïo-Tzor : Capoït-Berd, Hraséca-Berd, construite par Hrasec, avec une incomparable solidité, et munie de remparts, oeuvre vraiment divine ; Souléma-Berd, bâtie par le tanouter Soulem, et beaucoup d'autres, qu'il m'a paru inutile de mentionner ⁵⁾. La métropole en est Nakhdchévan ⁶⁾. Voilà donc pour toi, lecteur, l'indication des produits et de la fertilité, des limites, cantons et forteresses de la contrée de Siounie.

CHAPITRE IV.

Prééminence de la maison sisacane; comment elle fut établie par Vagharchac, roi d'Arménie.

Je veux maintenant laisser de côté les fausses et trompeuses traditions des anciens et m'en tenir strictement aux institutions, source d'une luxuriante prospérité, des magnifiques et souverains seigneurs siouniens, de la race de Sisac ; car leurs oeuvres sont considérables, et les résultats utiles n'en sont pas médiocres : en écartant donc leurs conceptions intimes, il suffira d'en dépeindre les produits réalisés.

Ainsi dans cette principauté, commençant avec son ancêtre Sisac, le pouvoir a passé, par une succession connue, du père au fils, durant de longs temps. Elle a accompli de

1) Nommée Alindja par les Persans, par les Géorgiens et par les modernes.

2) Ou Chlorout et Chlorotn.

3) Par. Vanda-Berd.

4) Ou Borotana-Berd.

5) Cf. chap. LXII la statistique des couvents et églises de la Siounie.

6) Nakhdchévan ne fut jamais la capitale ou métro-

pole de la Siounie; cette ville se trouvait dans le canton de Goghthn, province de Vaspouracan. Elle appartenait accidentellement à la Siounie, au Xe s., ayant été donnée alors au prince Sembat par le roi Sembat-le-Martyr; v. plus bas, chap. LV; Th. Ardzrouni, p. 277, et Jean Catholicos, p. 115, éd. de Moscou. Peut-être au XIIIe s. avait-elle acquis une plus haute importance, mais nous n'en avons pas la preuve.

nombreux et superbes exploits dans les guerres des rois arméniens, et été honorée par eux, ainsi que par les monarques de la Perse et de la Grèce, de grands et riches présents et privilèges. Ces princes se sont tellement distingués, qu'il leur fut enjoint de s'asseoir sur des trônes d'argent, de porter des colliers de perles et de se servir du sceau au sanglier, de pantoufles rouges et d'un bâton d'or, portant inscrit, le nom de leur famille¹). Cela se prolongea jusqu'à Vagharchac, établi roi d'Arménie par son frère Archac²). Comme ce prince, le premier du nom dans la famille arsacide, ne voulait pas administrer ses états sans distinction de rangs, avec des hommes sans famille, car nul de ses prédécesseurs ne s'était occupé de ce détail, il institua dans le royaume un ordre charmant, où chacun s'élevait ou descendait suivant l'exigence du progrès et de la circonstance. Dans cette belle organisation, dans ce classement régulier, il voulut que les Bagratides occupassent le premier rang, avec l'emploi de thagadir «pose-couronne,» leur conféra le titre d'aspiet «chevalier, connétable,» et le droit de siéger sur le coussin le plus élevé; il plaça ensuite avec eux le gantier³), un Cananéen, de la famille Gnthouni, qui lui passait le vêtement et fut chargé de la garde-robe royale; après eux, différents personnages, conformément aux besoins de la cour.

Du côté de l'E. il établit en premier lieu la grande principauté de la famille sisacane et, avec elle, la famille cadmiane, avec ordre aux Sisacans d'avoir autorité sur toutes les troupes royales, comme seconds dans l'état⁴), et d'être continuellement sur pied de guerre avec la porte des Huns. Le nom de leur ancêtre était Sisac⁵). Parmi ses descendants, le roi Vagharchac choisit un homme, très brave, très beau et de moeurs agréables, nommé Erhan, qu'il établit chef de famille, dans la plaine d'Arhan⁶), depuis l'Araxe jusqu'à Hou-

1) Aucune des prérogatives attribuées par Stéphanos aux princes siouniens n'est mentionnée chez Moïse de Khoren, l. III, chap. VIII, où il est traité de l'organisation de l'Arménie par le roi Valarsace. Toutefois le sceau au sanglier est indiqué plusieurs fois, chez Stéphanos, chap. X, XLII, et chez l'historien Sébéos, soit comme propre aux rois de Perse, soit comme une distinction dont jouissaient certains personnages. Chez Fauste de Byzance, l. IV, chap. LIII, il est dit que le roi de Perse Chapouh envoya à Archac, roi d'Arménie, du sel, *կնքեալ վարադադիր մատանեալ* «scellé d'un sceau avec la figure d'un sanglier:» c'était une sorte de sauf-conduit; cf. Indjidj, Antiq. de l'Arménie, III, 79. Dans la collection de pierres gravées de l'Ermitage Impérial, il se trouve quelques intailles sassanides, avec la figure d'un sanglier.

2) 150 ans avant J.-C.

3) Mot-à-mot «les gants;» Stéphanos ne s'explique pas ici régulièrement, comme Moïse de Khoren, l. II, chap. VII, qui dit *զգեցուցանողս զձեռնէս*; il dit seulement: *սպա . . . զձեռնէս*.

4) Les Sisacans, d'après Moïse de Khoren, l. II, chap. VIII, n'avaient point dans l'état la seconde place, qui appartenait au connétable bagratide, mais seulement le commandement du N. E. de l'Arménie, comprenant l'Aghovanie et la Siounie, avec une armée de 10,000 hommes, fut confié à Arban Sisacan; v. Chahnaz. n. 7.

Dans la n. 8 il est expliqué très pertinemment que les Huns ou Hioung-Nou n'avaient pas encore paru, un siècle et demi avant J.-C., sur la scène de l'histoire, à l'époque de Vagharchac, premier roi arsacide d'Arménie, du moins dans l'extrême occident de l'Asie. Ainsi notre historien a commis un anachronisme ou manqué d'exactitude en ce qui concerne la date des privilèges accordés aux princes siouniens. Voyez, d'ailleurs, ce qu'il dira lui-même au chap. VII, à l'époque du roi Trdat, à la fin du IV^e s.

5) Au lieu de Sisac ou Sisacan, mon Mit. porte Sisan, qui me paraît être une faute de copiste.

6) La plaine d'Arhan, plus tard nommée Qarabagh, s'étend au S. du Kour, depuis Gandza ou Elisavethpol, jusqu'au-delà du confluent de l'Araxe. Quant à la place d'Hounarakert, qui était dans la province arménienne

narakert. A cause de la douceur de ses moeurs on le nommait Aghou, et d'après lui la contrée fut appelée Aghovank. Ce peu de renseignements nous fait connaître que Sisac était l'ancêtre, non-seulement des Siouniens, mais encore des Aghovans, et que ceux-ci le cèdent aux Siouniens en antiquité.¹⁾

CHAPITRE V.

Le pays de Siounie est éclairé de la connaissance de Dieu; ses princes croient en la divinité de J.-C., en même temps que Trdat, par l'entremise de Grégoire, notre saint Illuminateur; les temples du feu sont détruits, les églises se bâtissent, un évêque de Siounie est sacré; autres notices utiles.

Une joie ineffable remplit mon âme, étonnée des merveilles que je vais redire. Jusqu'à-présent je racontais les actes de personnages exhalant, pour ainsi dire, la pourriture de la mort et en proie aux erreurs du paganisme, ne vivant que par le corps et pour la gloire corruptible; privés, dépourvus des charmes de la vérité et de la gloire impérissable. Maintenant j'ai à décrire une double splendeur, spirituelle et corporelle; celle, durable et perpétuelle, qui ressemble à l'agréable senteur d'un être vivant, illuminé des rayons inépuisables du soleil de la justice, embellissant les deux mondes de ses charmes.

Quant aux princes chefs de la famille siounienne, de leurs noms et généalogie je n'avais rien à dire jusqu'à-présent, parce qu'ils ne paraissent pas comme acteurs dans les anciennes histoires, et que, malgré tous nos efforts, nous n'avons trouvé à leur sujet que ce qui a été mentionné plus haut. Il faut répéter la même chose pour le présent. Pourquoi? Afin que vous n'exigiez pas de moi l'ordre et la suite des princes et la mesure des temps écoulés; car, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette Histoire, nous n'avons pas trouvé que les anciens auteurs aient pris soin de retracer quelque part en détail les notices de l'état de ce pays et de ses maîtres, comme on l'a fait pour d'autres, tels que les Mamiconians; pour le Taron, pour les princes bagratides et pour ceux du Vaspouracan, devenus rois plus tard; pour les Géorgiens et les Aghovans²⁾: c'est pour cela qu'on ne trouve ni séries de princes, ni dates des époques. Nous avons seulement rencontré

de Phaïtacaran, on n'en connaît pas exactement la position; v. Arm. anc. p. 525. Le personnage que notre auteur nomme Erhan, est appelé Arhan, chez M. de Kh. l. II, chap. VIII.

1) Je ne suis pas sûr d'avoir bien saisi et rendu cette phrase, qui est très obscure dans l'original. Sur les Aghovans, v. S.-Martin, Mém. I, 213. Les anciens Aghovans, les Albains de Strabon, l. IX, s'étendaient depuis l'Iora, affluent de l'Alazan, jusqu'à Derbend, et vers le S. jusqu'au Kour. Plus tard, ils passèrent ce fleuve et

s'établirent dans la plaine du Qarabagh, renfermant les provinces arméniennes d'Artsakh, d'Outi et de Phaïtacaran, tandis que la Siounie était renfermée entre le Gogh-tchai, l'Araxe et l'Aghovanie.

2) Ici notre auteur fait allusion aux Histoires des Bagratides, par Moïse de Khoren; du Taron, par Zénob Glac; à l'ouvrage de Jean Mamiconian, à l'histoire de Vaspouracan, par Thoma Ardzrouni; sans doute à celle, aujourd'hui perdue, de la Géorgie, par Mkhithar Erets, puis à celle des Aghovans, par Mosé Caghancatovatsi.

par-ci par-là des traditions détachées, indiquées confusément. Lors donc que quelque fait remarquable des princes de Siounie est signalé, il a bien fallu que les historiens du temps le mentionnassent. Quant aux actes sans importance ni éclat, on n'y a généralement fait aucune attention, comme à chose étrangère. Aussi, sans nous attacher à l'ordre des temps, recueillerons-nous, au jour le jour, ce qui a de la valeur, et nous le représenterons successivement, comme il sera possible, d'après les récits des anciens.¹⁾

Maintenant les rayons spirituels du soleil de la justice s'étant levés sur le pays d'Arménie, et à l'E. et au N., par l'abondante prédication de l'évangile, grâce au douloureux martyr de l'homme apostolique S. Grégoire, le roi Trdat couronné de Dieu fut baptisé, avec tous les grands et avec la multitude, dans le fleuve Euphrate²⁾. Le grand prince de Siounie reçut aussi le sceau de la lumière du baptême, avec tout son monde, et se rendit avec S. Grégoire à Césarée. Au retour, il passa dans le canton de Taron, où il fit de fameux exploits, en combattant contre les prêtres des idoles de Gisané et autres, ainsi que le raconte le livre de Zénob, évêque de Taron. Il coopéra largement, de ses trésors et de sa personne, à la construction du tombeau de S. Jean-Baptiste, et éleva là même, au couvent de Glac, un monument commémoratif de sa puissance. Lorsqu'il vint à la rencontre du roi Trdat, les seigneurs qui accompagnaient le monarque eurent ordre d'aller se reposer chacun dans sa province et de s'occuper à bien administrer. Comme donc il restait

1) J'ai déjà réuni, moi-même, sous le titre de Listes chronologiques des princes et métropolitains de la Siounie, jusqu'à la fin du XIII^e s., tout ce qui se trouve de notices éparses sur ces personnages chez les divers historiens de l'Arménie; Bull. de l'Académie, t. IV. Il se trouve là beaucoup de petits faits dont Stéphanos n'a pas fait usage, et une critique aussi complète que possible de la chronologie.

2) En la 17^e année du roi Trdat, conséquemment en 301 de notre ère, S. Grégoire-l'Illuminateur se rendit à Césarée, avec un grand cortège de seigneurs arméniens, parmi lesquels se trouvait le prince de Siounie, mentionné, mais non désigné par son nom. Au retour, après avoir reçu la consécration épiscopale du métropolitain S. Léonce — Agathange, p. 599, le qualifie cathoughicos — comme il traversait le canton de Taron, province de Touroubéran, aujourd'hui le pachalik de Mouch, les idolâtres d'Achtichat tendirent une embuscade aux Arméniens: c'étaient les descendants de colons venus de l'Inde en Arménie, 150 ans avant notre ère, au temps du roi Varsace, sous la conduite de deux personnages, nommés Gisané et Démétré, auxquels ils avaient érigé des temples après leur mort. Artzan, leur chef à l'époque dont nous parlons, périt dans une bataille, avec son fils Démétré. Sur l'emplacement des temples, dans le mont Karké, S. Grégoire fit bâtir une église de S.-Jean-Baptiste, et un monastère, dit Innacian «des neuf-sources»,

Hist. de la Siounie.

ou Glaca-Vank, du nom de Zénob Glac, l'historien contemporain de cette expédition, qui en fut le premier abbé-évêque.

Après cela S.-Grégoire se rendit aux sources de l'Aradzani ou Mourad-Tchaï et là, dans le lieu nommé Bagavan «bourg des Dieux», où était un temple d'Ormouzd-l'Hospitalier, baptisa le roi, avec les princes de sa suite, parmi lesquels se trouvait le prince de Siounie. Cette localité, connue maintenant sous le nom de Iutch-Kilisa «les Trois-Eglises», est au voisinage de Diadin. V. sur ce sujet Agathange, éd. de Venise, p. 602 sqq.; Zénob Glac, Hist. du Taron, p. 25 sqq.; Tchamitch, I, 192 sqq.; Emin, Trad. russe de Vardan, n. 133, et sur le couvent des Trois-Eglises, Bull. hist.-philol. t. XIV, p. 119, 168.

Je ne refuse pas de croire à l'émigration de quelques Indiens en Arménie, à l'époque indiquée; d'ailleurs, les détails donnés par l'historien sur les caractères physiologiques extérieurs de ces colons: «ils étaient noirs, chevelus et d'un aspect repoussant», paraissent authentiques. Mais d'abord Dinaks, le nom du roi contre lequel avaient conspiré les chefs de l'émigration, est-il réellement indien? puis, que dire de Gisané? Pour Démétré ou Démétré, c'est un nom tout-à-fait grec. Les auteurs arméniens Zénob Glac, Vardan, ainsi que les métrologues, racontent le fait sans discussion. Pour l'indication des sources, v. encore Indjidj, Arm. anc. p. 98, au mot Գլախյ Գլախ.

une quantité d'idoles et de temples dans les satrapies, le prince siounien, qui avait reçu un commandement semblable, demanda à S. Grégoire des docteurs et des maîtres avec lesquels il pût répandre dans son pays l'enseignement de l'évangile du Christ, et détruire les temples des faux Dieux. Le saint lui ayant accordé un des Syriens venus avec lui, il s'en-alla avec une grande satisfaction dans son pays, fit entrer les fidèles dans la piscine lumineuse et, tous les temples anéantis, convertit la contrée au christianisme, fit édifier des églises¹⁾, maisons de Dieu, sur l'emplacement des temples. Une autre fois il alla avec le roi Trdat et S. Grégoire à la rencontre de l'empereur Constantin²⁾. A son retour de

1) Mit. *ղտեղիս բազմադն հրաւիրէր*; impr. *Նու-իրէր* «il offrit les emplacements des temples pour...» cette dernière lecture est préférable.

2) En l'an 319 de notre ère, le roi Trdat partit de nouveau avec S. Grégoire - l'Illuminateur et avec une suite nombreuse de princes, parmi lesquels celui de Siounie, pour rendre visite à Constantin-le-Grand et au pape S. Sylvestre. Agathange, secrétaire du roi, qui l'accompagnait, parle d'une armée de 70000 hommes convoyant le monarque arménien. Il est à remarquer, à ce propos, que d'après le témoignage du même auteur et de Zénob Glac, pour ne rien dire de Moïse de Khoren, postérieur d'environ 100 ans, on ne peut révoquer en doute la réalité du voyage de Trdat à Rome et de son entrevue avec l'empereur; mais rien n'autorise à croire au passage en Italie de la nombreuse armée qui lui est attribuée, en cette circonstance. Les textes allégués des deux contemporains ne fournissent aucun détail sur la route, soit de terre, soit de mer, suivie par le monarque et par son escorte. Aucun auteur étranger ne mentionne rien de semblable, et pourtant les mouvements d'un si grand corps de troupes n'auraient pu s'effectuer sans laisser de traces, sans que quelque contemporain en eût décrit l'itinéraire, complet ou partiel.

L'entrevue de Trdat avec Constantin eut pour résultat un traité d'amitié et d'alliance entre les deux souverains et, au point de vue religieux, la reconnaissance de S. Grégoire comme chef de la nouvelle chrétienté, fondée par lui en Asie, divers privilèges ecclésiastiques et le don d'un grand nombre de reliques, dont plusieurs se conservent encore en Arménie. La tradition relative à ces faits, répétée de siècle en siècle, chez tous les historiens arméniens, ne suffirait peut-être pas pour convaincre le lecteur, si nous ne la retrouvions, dès l'origine, mise en application et apparaissant comme cause de faits ultérieurs. Lors de la mort du roi Trdat, en 341, il s'éleva en Arménie de tels troubles, que le catholicos Vrthanès, fils et successeur de S.-Grégoire, écrivit à l'empereur Constance pour le prier, au nom de l'alliance contractée par son père avec le roi d'Arménie, d'aider Khosrov, fils de Trdat, à s'asseoir sur le trône paternel; Khor.

l. III, chap. v. Cent ans plus tard, en 449, l'Arménie étant en grand danger, de la part du roi Iezdédjerd II, la nation arménienne eut de nouveau recours à l'assistance de l'empereur grec. Dans la lettre qui lui fut adressée au nom des chefs civils et ecclésiastiques, le souvenir du précédent traité d'alliance est aussi invoqué, et l'historien Eghiché, contemporain et participant aux faits, ne manque pas de dire que les Grecs trouvèrent en effet dans leurs archives des documents authentiques à cet égard; Guerre des Vard., éd. 1838, p. 60. Ainsi le fait du voyage et celui de l'alliance entre les deux monarques est constaté par des contemporains et indubitable.

Il reste à en examiner un troisième, l'authenticité de l'instrument connu sous le nom de «Lettre d'alliance.» A la suite de l'édition princeps du livre d'Agathange, Constantinople, que je n'ai point eue à ma disposition, on trouve la lettre dont je parle, et dont la bibliothèque d'Edchmiadzin renferme plusieurs exemplaires manuscrits. J'ai exprimé mon opinion sur ce sujet, dans le 3e Rapport sur mon voyage dans la Transcaucasie, p. 46. Quelle que puisse être l'antiquité de cette pièce et le respect dont l'environne la tradition nationale, je ne puis la considérer comme authentique dans sa forme actuelle. M. S.-Martin a émis la même opinion dans son article «S. Grégoire,» de la Biographie universelle, et l'abbé Thomaseo, dans sa traduction italienne d'Agathange, Venise, 1843, p. xiii, ainsi que bien d'autres auteurs, et notamment le vartabied Chahnazarjants, dans une nouvelle édition du texte, Paris, 1862, accompagnée d'une dissertation approbative, du catholicos arménien actuel Matthéos, et d'une longue réfutation de celle-ci par l'éditeur: tous sont unanimes contre l'authenticité.

Je ne puis regarder comme authentique un document où l'empereur Constantin et le pape Sylvestre surtout parlent d'eux-mêmes dans des termes contraires à l'humilité chrétienne, et font des actes de juridiction dépassant leur autorité; où Grégoire - l'Illuminateur est traité de *saint*; où il est dit, entre autres excentricités, qu'à cause de la visite de Trdat, tous les prisonniers sont mis

Grèce en Arménie, S. Grégoire fit des voyages continuel pour l'instruction des églises; il alla en Ibérie, chez les Aghovans et jusque chez les Maskouts ou Massagètes, et au fort des Huns. Ayant affermi la foi partout, il vint dans la Petite-Siounie, à Amaras¹⁾, et y construisit une église, où il laissa des ministres du culte, et passa delà dans les limites de la maison de Sisacan. Ici le grand satrape de la Siounie vint à sa rencontre, et l'ayant amené dans ses domaines et dans sa résidence, l'honora de riches offrandes et de présents royaux; il le conduisit à travers les provinces, où le saint affermit partout la foi, construisit des églises dans des lieux convenables, et érigea le signe du Seigneur. Tout cela étant mené à bonne fin, grâce à Dieu, chacun fut rempli d'une joie indicible, et le prince, tombant aux genoux de Grégoire, lui demanda des surveillants et des directeurs pour le pays: ce qui lui fut accordé avec une pleine satisfaction. Le saint se rendit donc à Vagharchapat, où il consacra Grigoris, un de ses plus chers disciples, homme doué d'une véritable vertu, rempli d'intelligence, jeune d'âge, qu'il donna au prince, pour diriger l'administration de l'évêché de Siounie. Ce premier évêque siounien s'employa avec zèle à fortifier dans la foi la jeune chrétienté, à lui enseigner incessamment les vérités du S. évangile.

en liberté, les débiteurs acquittés et des réjouissances célébrées dans tout l'empire, durant une année entière; où le mot frère, *Քրէր*, revient deux fois, p. 14, 20; où se lit le mot *բուրխանիա*, pour signifier un volcan, p. 24; *օֆրանդի*, offrande, p. 26; *տամուշեւ*, demoiselle, p. 27; *շամբր* ou *ջամբր*, chambre, p. 30; où Noé est appelé *le grand*; où sont mentionnés les honoraires *Ստոնայիք*, institution postérieure de 125 ans au moins; où se voit le don fait à Trdat d'une portion de la sainte croix, qui ne fut trouvée qu'en 326 ou 327, par S^e Hélène; où Trdat est désigné comme gendre d'un frère de Constantin, p. 22; où l'on trouve les mots turks Sandjakh et Rhoub, signifiant des drapeaux et des boulets. Sans entrer dans le détail de toutes les choses étranges et anachronismes de faits contenus dans cet acte, il suffit de la philologie pour montrer que la rédaction en est d'une date infiniment postérieure, et tout au plus du XII^e ou du XIII^e s.

D'ailleurs la lettre dont il s'agit ayant été primitivement rédigée en latin, d'après ce qui y est dit à la fin, il est peu à espérer, mais il serait bien intéressant qu'une copie ancienne, en cette langue, fût retrouvée, vérifiée et critiquée. L'édition que le laborieux vartabied Chahnazarians en a donnée provient d'une copie arménienne, trouvée par lui dans la bibliothèque de feu

Mgr Carapiet, archevêque de Tiflis, qu'il regarde comme suffisamment correcte.

Il vaudrait aussi la peine de faire une édition critique, avec variantes d'après des exemplaires anciens, car il y en a de considérables. Par ex., dans mon 3^e Rapport, p. 46, il est dit, d'après l'exemplaire que j'avais sous les yeux, que les colonnes de l'église sont au nombre de sept: S. Sylvestre à l'O., S. Grégoire à l'E., S. Antoine au S., S. Nicolas au N., S. Macar à Jérusalem, S. Jacques à Nisibe, S. Ephrem à Ourha; or, dans l'édition de Paris, p. 23, il n'est question que de quatre colonnes, et SS. Nicolas, Macar et Ephrem sont omis.

Les personnes curieuses d'approfondir la matière peuvent consulter la dissertation du P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. I, p. 642; Galanus, Hist. arm., Coloniae, 1626, p. 22, 28 sqq.; Eug. Boré, Univ. Pittor. Arménie, p. 89.

1) La ville d'Amaras, dans l'Artsakh ou Petite-Siounie, canton de Mivs-Haband, au village du couvent, encore subsistant, de Sourb-Hacob, renfermait la sépulture de Grigoris, petit-fils de S.-Grégoire, et fut autrefois la résidence des catholicos d'Aghovanie, qui delà passèrent à Derbent et, au VI^e s., se transportèrent à Barda; Stéphanos Siounétsi, chap. LXX, et Mosé Caghanc. Hist. d'Aghovanie, l. III, chap. XVIII, p. 280 de la trad. russe; Indjidj, Arm. anc., p. 306; Sargis Dchalal., Voyage, t. II, p. 196.

CHAPITRE VI.

Traditions des temps anciens au sujet de la venue du S. apôtre Bartholomée en Siounie, au canton de Goghthn¹⁾; il convertit quelques personnes au christianisme, érige un autel²⁾ et sacre un évêque.

Avant tout il est nécessaire et fort utile de montrer que la Siounie reçut la foi avant l'Arménie et fut soumise à l'évangile par le S. apôtre Bartholomée: c'est ce qu'il est temps d'exposer. En revenant de Perse, Bartholomée passa par l'Atrpatacan, avec ses disciples; ayant traversé l'Araxe, il entra dans les limites de la maison de Sisac et commença sa prédication au village d'Ordvat³⁾, canton d'Arévik, dans la maison de Baghk et dans le Goghthn. Ces gens reçurent la parole de l'évangile et la lumière de la S^e piscine des mains apostoliques de Bartholomée. Le S. apôtre construisit donc une église à l'occident⁴⁾, au bord de l'Araxe, sur un rocher de sa résidence, dans le canton de Goghthn, où s'était formé un monastère. L'église fut nommée Tiarhnendarhadch «la Présentation de N.-S. ou la Purification de la S^e Vierge⁵⁾,» et il s'y opéra de grands prodiges. En effet il y avait à Ordvat un mauvais ruisseau, inondant chaque année les jardins et les vignes: on fit une prière, et l'eau disparut sur-le-champ. Le théâtre de l'événement est encore visible. Dans le canton vivait un prince Chab, avec son fils Khosro et son petit-fils Vahan: il était marié à Nchna. L'apôtre chargea Coumsi, l'un de ses disciples, de veiller à ce qu'ils ne retombassent point dans les erreurs de l'idolâtrie, et l'ayant confié à la garde de l'Esprit-Saint, alla de sa personne au village de Vanand⁶⁾, où mourut Lousic, un de ses disciples, qui fut déposé au même lieu. On construisit sur sa tombe une petite chapelle, opérant jusqu'à ce jour de grandes et merveilleuses guérisons. La terre de son tombeau est puissante pour apaiser la frénésie. Comme il s'y trouvait une idole, il la renversa et construisit sur la place même une église sombre, sous le vocable de S.-Thomas, où il se fit de nombreux miracles.

Delà l'apôtre se rendit à la métropole arménienne de Dovin. Coumsi étant mort ensuite, ces gens, ne voulant pas rester sans directeur et ne sachant à qui s'adresser, choisirent pour supérieur un étranger⁷⁾, nommé Babilas; après celui-ci, encouragés par l'Esprit-Saint, ils dépêchèrent à S. Thaddée un certain Mouché, qui ne put revenir, et la population, restée sans maître, se dispersa. Quelques-uns, retirés dans la montagne de Daron⁸⁾, y menèrent la vie érémitique, durant de longues années, se vouant à l'instruction

1) Le canton de Goghthn, limitrophe au S. de la Siounie, appartient à la province de Vaspouracan: chef-lieu, Nakhdechévân.

2) I. e. une église, comme il est dit dans la Table générale des matières, dans mon Mit.

3) Actuellement Ordoubad; Baghk est un canton de la Siounie orientale.

4) A l'O. d'Ordoubad.

5) Cette fête se célèbre le 2 février, 40 jours après Noël.

6) Vanand, dans le canton d'Erendchac, ou d'Alindja, au bord de l'Araxe, à l'O. d'Ordoubad.

7) Un Khoujic.

8) Garou, suivant l'éd. de Paris. Le P. Indjidj, Arm. anc. p. 214, admet cette leçon, et croit que le mont Garou était dans le canton de Goghthn.

de la multitude, jusqu'à la venue en Arménie du grand Illuminateur, qui éclaira la nation entière. Ces gens donc lui ayant demandé un directeur, il leur donna un certain Movsès, du Taron, puis Sahac, du même pays, Zrovandat, Stéphanos et enfin Hovhannès: l'ordre s'établit en cette manière, et la succession se continua jusqu'à-présent.¹⁾

Sachez donc que, sans être séparée de la Siounie, cette contrée n'avait pas reçu la foi précédemment, et que notre Arménie n'étant pas encore organisée en évêchés, elle avait ses surveillants spéciaux. Mais aussitôt que S. Grégoire eut éclairé l'Arménie et introduit la dignité épiscopale, il confia aux évêques de la Siounie la contrée d'Ordvat, qui devait leur être soumise. C'est ce dont font foi les lettres encycliques des anciens catholikos, les antiques *gavazan*²⁾ ou registres des cantons; relatifs aux contributions des églises, où est mentionné en toutes lettres le canton entier de Goghthn. Semblablement les princes de Goghthn n'appartenaient pas à une race différente, mais à celle de Sisac, qui avait eu en ces lieux sa part d'héritage, comme le fait voir Moïse de Khoren. Quant au titre et à la place d'honneur des évêques d'Arménie, je vous en parlerai dans une autre section.³⁾

1) Ces détails ne se trouvant que chez notre historien, il est impossible de les contrôler. Le P. Chahnazariants remarque, n. 13, les contradictions dans lesquelles tombe Stéphanos. Au chap. v, il dit d'abord que S. Grégoire établit en Siounie un Syrien (que l'on croit être Tivriké), puis Grigoris, son disciple. Ici il nomme plusieurs autres personnes, mais au chap. LXXII Grigoris sera le premier sur la liste des évêques de la Siounie.

2) *գավազան* signifie proprement «verge, bâton de commandement, crosse;» puis «tableau, liste des rois, évêques;» *գավազանագիր*, mot que j'ai traduit précédemment par «livre de généalogie,» me paraît surtout indiquer de pareils Tableaux, arrangés par régions. Le P. Chahnazariants, t. II, n. 33, emploie le mot *գավազանագրութիւն* dans le même sens, en parlant des listes de Mkhithar d'Aïrivank. Nous avons une encyclique, de l'an 1006, où le canton de Goghthn est compris dans le diocèse de Siounie; mais Nakhdchévan, et par conséquent son canton, n'est pas mentionné, au chap. LXXIV de notre historien, parmi les dépendances de ce diocèse, pour la fin du XIIIe s. Ainsi il reste démontré que le canton de Goghthn n'appartint qu'accidentellement à la Siounie.

3) La question de priorité dans la profession du christianisme se rattache, pour les diverses fractions de la nationalité arménienne, à celle de hiérarchie et de suprématie, si importante dans la vie des peuples, en ce qui concerne le bon ordre et la discipline ecclésiastique. Si l'on veut prendre les choses au pied de la lettre, il est certain qu'Abgar, roi arsacide d'Edesse, fut le premier entre les Arméniens à embrasser la foi chrétienne,

avec un bon nombre de ses sujets. Après cette portion du peuple arménien, viennent dans l'ordre chronologique la Siounie et l'Aghovanie; enfin la foi disparut momentanément, par suite de l'extinction de la lignée d'Abgar, et, jusqu'à la prédication de S. Grégoire, on ne trouve plus de traces certaines du christianisme en Arménie que chez les Siouniens et les Aghovans. C'est ce que je vais essayer de démontrer, en donnant le résumé du chap. VI de la Descr. d'Edchmiadzin, par le P. Chakhathounof, t. I, p. 140 suiv., et surtout en remontant par-là aux sources.

Abgar, roi arsacide d'Edesse, était, comme on le sait, contemporain de J.-C., et fut baptisé, avec son peuple, par S. Thaddée, frère de l'apôtre S. Thomas et l'un des 70 disciples, qui porta ensuite l'évangile dans le canton de Goghthn, province de Vaspouracan, et y fut martyrisé par le roi Sanatronc, en l'an 48 de notre ère; cf. M. de Khor. I, II, chap. XXXIII et suiv.

L'apôtre S. Bartholomée vint plus tard, avec S. Thomas, prêcher l'évangile dans le canton de Goghthn, où il se rencontra cependant avec l'apôtre Thaddée ou Lébée, fils de Jacques, et laissa Coumsi, un de ses disciples, à Agoulis: ce dernier y mourut, environ l'an 88. Il n'avait pas tardé à être mis à mort lui-même, par l'ordre du roi Sanatronc et dans la 20e année de ce prince. L'historien Mikael Asori, cité par le P. Chakhathounof, I, 165, assigne cette époque au martyre du S. apôtre; en tout cas, ce fut avant l'année 58 de J.-C. Or c'est par erreur que Moïse de Khoren et, d'après lui, le Ménologe arménien, t. IX, p. 446, nomment S. Thaddée comme l'un des 70 (lis. des 72) disciples, et qu'en outre le P. Chakhathounof le désigne comme frère de

S. Thomas, p. 145; car d'abord l'historien de l'Arménie, l. II, chap. xxxiii, le qualifie d'apôtre et de disciple, à quelque lignes d'intervalle, et d'ailleurs il n'y a eu réellement qu'un seul Thaddée, dit aussi Lébée et Jude, dont nous allons parler, auteur de la lettre apostolique qui porte son nom. C'est ce qui résulte clairement de la combinaison de deux passages, Matth. X, 3, Luc. VI, 13, où le même apôtre, l'un des douze, est nommé Thaddaeus et Judas Jacobi, et dans l'Index: Lebbeaus, cognomine Thaddaeus. S. Jérôme, dans son Comm. sur S. Matthieu, parle de l'envoi de S. Thaddée auprès d'Abgar; v. Universal lexic. t. XIV, p. 1494.

Le nom de Thaddée ne se trouve même pas dans la liste des 72 disciples donnée par Mkhithar d'Aïrivan, dans le Mit. du Musée asiat. de l'Académie: aussi n'est-ce pas sans étonnement que l'on voit chez le P. Chahkhathounof, t. I, p. 148, un article particulier, consacré à un autre S. Thaddée, frère de J.-C. et de S. Jacques-le-Mineur, différent donc de celui qui a été nommé précédemment; là il est dit qu'il prêcha l'évangile en Perse, dans la Médie, puis en Arménie, et mourut à Ourmiah, en l'an 69; cf. petite Biblioth. arm. t. 19, p. 24, 25, d'où il semble que ceci soit tiré en partie; car ici S. Thaddée, «l'un des 70,» est mentionné à part de Judas «fils de Jacques.»

Du reste, il ne faut pas être trop sévère à l'égard des historiens de ces temps reculés, dont les faits ne sont arrivés à notre connaissance que par des témoignages fort incertains et variant entre eux.

S. Eghiché, disciple de l'apôtre S. Thaddée, et conséquemment postérieur à cet apôtre, prêcha à Dchogha ou Derbend, et chez les Mazkouth ou Massagètes, puis chez les Aghovans et dans la province d'Outi, où il fonda l'église de Gis, et fut mis à mort par les païens, en l'an 64, à ce que l'on croit. Ses reliques furent découvertes fort longtemps après, et déposées au couvent de Ners-Mihr, aujourd'hui nommé Dchrvchtic; Mosé Cagh. l. I, chap. vi, vii.

Evstathios ou Stathé, disciple du même apôtre, fut nommé par lui évêque de Siounie, où il mourut. Suivant certains autorités, c'était un des 72 disciples, et il fut martyrisé et enseveli à Tathev ou Stathev. Zakaria, autre disciple de S. Thaddée, fut évêque du canton d'Artaz, dans le Vaspouracan, et martyrisé sous le roi Erovaud II, environ l'an 76. Babilas, compagnon de Comsi, fut laissé

dans le canton de Goghthn par S. Bartholomée, et il eut là des successeurs jusqu'à la venue de S. Grégoire: du moins c'est-ce qu'affirme notre Stéphanos. Sur son autorité l'on doit croire également que vers l'an 150 un S. ermite, nommé Mkhithar, s'était établi sur l'emplacement où fut construit plus tard le couvent de Thanahati-Vank; Hist. de Siounie, chap. xxiv.

De ces indications il résulte d'abord, que les Arméniens d'Edesse reçurent la foi avant tous leurs compatriotes, puis les Siouniens et les Aghovans; secondement, qu'à l'époque de S. Grégoire-l'Illuminateur le christianisme n'était pas entièrement éteint dans l'Arménie proprement dite, puisque nous savons par Moïse de Khoren, l. III, chap. lxxv, que durant la persécution de Dèce, Khosro, père du roi Trdat, fit périr beaucoup de monde pour la foi. Le P. Chahkhathounof est plus affirmatif à ce sujet, t. I, p. 165, 6, mais les preuves positives manquent. Les notes 12 et 13 de l'éd. de Paris, de notre Stéphanos, confirment ces aperçus, ainsi qu'un passage de la lettre de S. Grégoire à Ghévond, cité dans les Antiquités de l'Arm., du P. Indjidj, t. III, p. 88.

Les historiens Oukhthanès et Mosé Caghancatovatsi donnent en termes identiques les époques suivantes: 1^o conversion des Arméniens en 43 du comput romain, soit 291 de notre ère, 270 ans après celle des Aghovans. Le comput romain ayant commencé en 249 de notre ère, initiale du second millénaire de Rome; par-là 2^o la conversion des Aghovans serait reportée à l'an 21 de J.-C. Or, suivant les calculs généralement adoptés, la conversion des Arméniens eut lieu au plus tôt en 301, peut-être en 311; quant à l'opinion de M. S.-Martin, qui la fixe en 276, et à la date 298, fournie par une inscription d'Ani, elles sont sans fondement connu. 3^o 180 ans après la conversion de l'Arménie — donc en 471 — concile tenu par le catholicos Babgen contre les doctrines de Chalcédoine; or ce concile eut lieu en 491, d'après les meilleures autorités. 4^o 87 ans après, — donc en 558 — Courion et les Ibériens se séparent de la communion de l'Arménie, au temps du catholicos Abraham; or Abraham fut élu en 594, et ladite séparation eut lieu en 596: ainsi la première date est fautive de 10 ans, la 3^e de 20 ans, la 4^e de 38 ans. Quant à la seconde, elle est sciemment altérée, d'après ce que j'ai dit du roi Abgar. V. Add. et éclairc. à l'hist. de Gé., p. 119; S.-Martin, t. I, p. 496 et Hist. du Bas-Emp. t. I, p. 76; Ruines d'Ani, p. 25.

CHAPITRE VII.

Des évêques et princes d'Arménie; quels d'entre eux sont élus primats et ont été établis chefs de sièges, par Trdat-le-Grand et par S. Grégoire, par ses fils et petits-fils; titre particulier et rang des évêques de Siounie.¹⁾

Après avoir régénéré l'Arménie par la grâce, l'homme de Dieu, l'ouvrier apostolique, le S. chef des prêtres, Grigorios, engagea Trdat-le-Grand à organiser son royaume à l'instar des domaines impériaux de la Grèce, et à assigner à chaque prince, à droite et à gauche, le siège dû à son rang. Celui-ci régla dans un tel ordre les sièges et coussins pour le temps des repas, en faveur de 400 princes, en tête desquels se trouvaient le bdéachkh²⁾ de Gougark, le prince d'Aghtznik, ceux d'Angegh-Toun et de Cordouk, le chevalier Bagratide, le prince d'Ardzrounik, ceux de Siounie et des Mamiconians: tels sont les princes primats de toute l'Arménie. Quant aux troupes et au pays, quatre seulement furent établis comme seconds exécuteurs des volontés du monarque dans tout le royaume: le prince de Siounie, pour le côté oriental, avec 21 princes; au N., le bdéachkh de Gougark, avec 22 princes; à l'O., celui de Cordouk, avec 21 princes; au S., celui d'Angegh-Toun, avec 22 princes: ainsi l'expose la liste des princes d'Arménie, rédigée par Ghévond, qui a fourni de courtes indications à Agathange et à Nersès.³⁾

Pendant que tout cela s'organisait, S. Grégoire, de son côté, réglait la hiérarchie ecclésiastique, les titres et rangs des évêques. Il prescrivit à 36 évêques de prendre siège avec lui sur des coussins brodés d'or, 18 à droite et 18 à gauche: l'évêque de Hark⁴⁾, le

1) Au lieu de ce titre, la Table des matières de mon Mit. n'a point la phrase «et ont été... petits-fils,» et met à la fin: «des évêques de Siounie, réglés par S. Grégoire et par Trdat.»

2) Ce mot, qui semble dérivé de պետ աշխարհի «chef de contrée,» désigne le gouverneur d'une des grandes divisions de la monarchie arménienne. Le Gougark, Somkheth des historiens géorgiens, est la Géorgie au S. de la Khram ou Ktzia; l'Aghtznik est une des 15 provinces de l'Arménie, sur les bords du Tigre; Angegh-Toun, canton de la 4e Arménie; enfin Cordouk, est dans la province de Cordjaik, la plus voisine de l'Assyrie, vers le S. E. de l'Arménie.

3) Moïse de Khoren, l. II, chap. vi, dit en effet que Trdat, lorsqu'il allait marcher contre Chapouh II, roi de Perse, choisit quatre généraux: le chevalier Bagarat; Mihran, chef առաջնորդ des Ibériens, et bdéachkh de Gougark, qui, comme chrétien, lui inspirait de la confiance; Vahan, chef de la famille des Amatouni, et Manadjibr, des Rhchtouni. Mais cela n'a aucun rapport avec l'organisation hiérarchique de la noblesse armé-

nienne ni avec ce que dit Agathange, p. 646: «les quatre primats du palais, ayant titre de bdéachkh, dont le premier gardait la frontière de Nor-Chirac, le second celle de la Syrie, le 3e celle de l'Arvestan, le 4e celle des Mazkouth. Ensuite venaient le grand prince d'Angegh-Toun, le chevalier pose-couronne, le prince de Mock, ceux de Siounie, de Rhchtounik, de la famille Maghkhaz; Chahap, de Chahapivan, et le prince ayant l'inspection des fournitures.» C'est ici l'énumération des personnages qui accompagnèrent le roi dans son voyage à Rome: ainsi ces renseignements n'ont rien de commun avec l'institution permanente dont parle Stéphane: ce n'est que la hiérarchie des princes arméniens à la cour, à une époque donnée.

Quant à la liste rédigée par Ghévond, l'éditeur de Paris, n. 15, avoue ne pas savoir ce que veut dire ici notre Stéphane; car les auteurs ne fournissent aucun renseignement à ce sujet. Agathange, p. 610, rapporte en effet une lettre de S. Léonce de Césarée et la réponse de S. Nersès, mais où l'on ne trouve rien de semblable.

4) On sait que le canton de Hark, province de Tou-

premier à droite; à gauche celui de Basian, celui de Siounie s'assit à la 7^e place de droite, comme le fait voir Samouel Camrdchadzorétsi¹). Sous le règne d'Archac, quand Nersès-le-Grand, placé par lui sur le trône patriarcal, fut envoyé vers Eusèbe²), pontife de Césarée, on fit partir avec lui Andoc, prince de Siounie, en qualité de primat parmi les princes arméniens³), et Grigoris, évêque de Siounie, comme premier des évêques. Archac voulut que Nersès fût consacré, non-seulement chef des évêques, mais patriarche indépendant. «Il n'est pas convenable, disait-il, que les Arméniens soient inférieurs au chef des évêques de Césarée; car si Thaddée, notre apôtre, n'a construit que cette seule église et y a placé un de ses disciples, ce qui fait que nous recevons delà la consécration, à combien plus forte raison, cet apôtre étant venu chez nous avec trois autres, dont nous possédons les tombes, les sièges et les églises, et tous ceux d'ici ayant été consacrés par eux, comment aurions-nous besoin d'être consacrés par un tiers, qui nous est inférieur?» Pour ces motifs Nersès fut reconnu patriarche d'Arménie⁴). Comme donc il faut absolument qu'au-dessous du patriarche il y ait archevêque et métropolitain, afin de compléter les neuf ordres de l'église, semblables à ceux d'en-haut, le roi ordonna qu'une assemblée générale établît la série entière de la hiérarchie. S. Nersès fut reconnu patriarche; au-dessous de lui, l'archevêque des Aghovans, qui est catholicos; métropolitains, les évêques de Siounie, de Géorgie, et le Mardpétacan⁵); puis on reconnut les métropolitains de Mélitène et de

roubéran, où se trouvent les villes de Mouch et de Mé-lazgerd, fut la première résidence d'Haic.

1) Ce personnage n'est pas connu, non plus que le livre qu'il semble avoir écrit sur la hiérarchie ecclésiastique; du reste, il tirait son nom d'un couvent situé dans le canton d'Eraskhadzor, province d'Aïrarat.

2) Le catholicos Nersès-le-Grand alla en 364 se faire sacrer à Césarée, au temps du roi Archac III. Fauste de Byzance, p. 72, chez qui notre historien semble avoir puisé, nomme en effet Andoc, prince de Siounie, au 5^e rang parmi ceux qui accompagnèrent S. Nersès; puis, par une singularité tout-à-fait remarquable, qualifie de catholicos le métropolitain de Césarée, titré Haïrapiet Տայրապետ par notre historien. Au reste, j'ai déjà eu l'occasion de relever un fait analogue chez Agathange, parlant du même dignitaire ecclésiastique, qu'il qualifie successivement catholicos, archevêque, métropolitain, ou simplement haïrapiet, pontife, glkhavor գլխավոր, chef, ce qui fait voir que tous ces titres n'avaient pas autrefois la même valeur précise qu'actuellement.

3) Il n'est pas démontré que le prince de Siounie fût le premier entre tous les princes arméniens, en tout cas il occupait certainement une des premières places; v. à ce sujet la liste reproduite dans la trad. russe de Moïse de Khoren, p. 359 des Additions, où le prince de Siounie est inscrit le premier; toutefois nous ne savons si ce renseignement est authentique, ancien et complet.

4) Aucun témoignage arménien ancien, que je sache, ne confirme positivement cette allégation de Stéphanos. Moïse de Khoren, l. III, chap. xx, ni Fauste de Byzance, p. 72 et suivantes, ne disent rien à ce sujet. Tous deux qualifient Nersès «catholicos, chef des évêques, pontife,» mais ne vont pas au-delà. Seulement le premier dit, chap. xxxix, qu'après la mort de Nersès Chahac fut nommé et installé dans le catholicat «sans l'intervention du métropolitain de Césarée.» Cependant Jean Catholicos, p. 29, fait entendre que le roi Archac voulut que l'Arménie eût aussi son patriarche, comme Rome, Antioche, Alexandrie, Ephèse, Jérusalem et Constantinople.

Quant aux apôtres dont les tombes se trouvent en Arménie, ce sont: S. Bartholomée, S. Thomas, S. Judas-Thaddée, auxquels le P. Chahnazarians, dans sa n. 16, très intéressante d'ailleurs pour l'histoire de la hiérarchie, spécialement en Arménie, ajoute à tort, selon moi, le soi-disant Thaddée, qui convertit le roi Abgar. Il est plus naturel de compter comme le quatrième S. Eghiché, l'apôtre de l'Aghovanie. Jean Catholicos ne mentionne ici que S. Bartholomée et S. Thaddée, dont les reliques, conservées en Arménie, lui paraissent suffisantes pour autoriser la fondation d'un 7^e patriarcat indépendant.

5) Le métropolitain Mardpétacan tirait son titre, non d'une localité particulière, mais d'un emploi dont l'origine remonte jusqu'à Valarsace, le premier roi arsacide

Sébasté. Mais S. Nersès, pour faire plus d'honneur à Grigoris, parce qu'il l'avait accompagné à Césarée, lui concéda le coussin en étoffe d'or et conféra à la Siounie le titre de premier suffragant ou, en lange romaine, protofrontès¹⁾ de la Grande-Arménie. Cependant, après un court intervalle de temps, aux jours de Sahac et de Mesrob, Anania, évêque de Siounie, reçut un surcroît d'honneur d'Esvaghen, roi des Aghovans, qui lui accorda sa bannière royale, avec une flamme rouge, à glands d'or, surmontée d'un globe d'or et de la croix adorable, et voulut qu'elle fût toujours portée devant l'évêque de Siounie : j'en dirai en son lieu les raisons et circonstances. Tels furent l'institution et les honneurs de l'évêché de Siounie, fondé par S. Grégoire et par ses fils et petits-fils, au titre de métropolitain, ayant pouvoir de consacrer des évêques de canton²⁾. Il fut donc établi chef de douze évêques; sans lui on ne consacre point le catholicos d'Arménie, et il ne se tient pas de concile, car c'est lui qui en est la tête et l'exécuteur de ses volontés. Son siège est le premier pour la doctrine; lui seul a reçu de S. Sahac et du saint docteur Mesrob le droit de commentaire et d'interprétation. Mais dans la suite des temps il y a eu de nombreuses discussions en Arménie sur leur droit de suprématie, suscitées par différentes divisions et par des prétentions de vanité, dont je dirai en son lieu ce qui convient, pour la plus grande utilité des lecteurs.

d'Arménie. Le Mardpet était le chef des ennuques et serviteur du palais, peut-être eunuque lui-même, le ministre de la cour, ou grand-maréchal. Son titre signifie «homme-chef;» on l'appelait lui-même «le père, le prince-père.» Outre ses fonctions intimes, c'était encore à lui que ressortissait tout le pays depuis l'Atrpatacan jusqu'à Nakhdchévan. Cet emploi ayant disparu avec la dynastie arsacide, le titre s'en conserva dans une dignité ecclésiastique, dévolue au supérieur spirituel de Nakhdchévan, qui était qualifié «évêque ou métropolitain de l'Ostan-Mardpétacan,» i. e. de la résidence du Mardpet. Il en sera question surtout au chap. xxvi de notre histoire; v. Antiq. de l'Arm., du P. Indjidj, t. II, p. 135; Arm. anc., p. 220 suiv. Thomas Ardzrouni, historien du X^e s., dit, p. 270: «Une partie des troupes d'Afchin resta dans le bourg d'Hamboirazan, canton de Mardastan ou Margastan, dans le Vaspouracan, siège de l'évêché Mardpétacan, transporté de Nakhdchévan ici;» sur le Mardpet, v. ibid. p. 63—66, et surtout 288 — ses possessions dans le Vaspouracan.

1) Lis. Protothronos, titre grec qui ne se retrouve chez aucun autre auteur arménien, et qui se rencontre dans un seul memento, cité par les auteurs du grand dictionnaire arménien, ainsi que dans une inscription, à Tathev, rapportée par le P. Sargis Dchalal, Voyage, t. II, p. 802; cf. n. 30 du t. I de Stéphannos, éd. de Paris, où il est dit que le mot *de deux coudées* protofrontès se lit dans l'inscription d'une chapelle, à Thathev.

2) Ces évêques de canton, dits chorévêques, relevaient naturellement de celui d'une grande contrée: comme donc la Siounie renfermait 12 cantons, il pouvait y avoir autant de chorévêques; mais l'histoire ne parlera qu'une fois ou deux de ces dignitaires subalternes, en sorte que l'on peut même douter de leur existence en Siounie, comme institution régulière. Ce qui n'empêchera pas l'historien de mentionner souvent les 12 crosses, dépendant du métropolitain de cette contrée, et quelques chorévêques, en particulier, comme Mankic, de Dzghouc, au chap. xxxix.

Quant aux chorévêques, en latin, villani, vicani, regionales episcopi, d'après une décision du concile d'Ancyre, en 314, ils font le service pour l'évêque, dont ils sont les vicaires: c'étaient des archidiaques ou doyens ruraux. Dans les canons du concile de Nicée, chap. 8, on lit que le chorévêque et l'archidiacre sont les deux mains et les deux ailes de l'évêque. Le concile de Néocésarée, en 315, les regarde comme les représentants des 72 disciples. Suivant les temps et les lieux les chorévêques étaient prêtres, diaques ou sous-diaques; souvent ils tenaient la vacance du siège épiscopal. Le pape S. Léon les a abolis; mais à Cologne on trouvait encore, il y a 100 ans, un chorévêque, titre qui ne signifiait que la prééminence sur les autres membres du clergé de l'église. V. Univ. lexicon; Ducange, Inf. latin. voce Chor-episcopus.

CHAPITRE VIII.

Mort de Grigoris¹⁾, métropolitain de Siounie; S. Machtots occupe le siège après lui.

Ayant trouvé des notices éparses chez les anciens écrivains, les ayant contrôlées et jugées certaines, nous les donnons telles qu'on va les voir. Quand Nersès-le-Grand revint de Césarée, et qu'il eut mis un bel ordre dans notre pays d'Arménie, l'évêque Grigoris mourut peu de temps après²⁾, ayant occupé le siège durant 46 ans³⁾. Andoc, grand chef de famille et seigneur de Siounie, demanda à Nersès un directeur et surveillant pour son pays. Celui-ci accomplit son vœu, en consacrant le bienheureux Machtots, qu'il fit asseoir sur le siège métropolitain de Siounie, comme successeur de Grigoris⁴⁾. Machtots arriva et s'attira l'admiration universelle par ses mœurs vertueuses; jour et nuit il s'occupait à régler toutes les parties du service religieux, à propager l'enseignement de la foi. Ayant ainsi passé quelques années sur le siège métropolitain, administrant sagement et avec une vertu sincère, il entra dans les rangs des anges, puis le siège fut vacant, par force majeure, durant de longues années. La principauté fut bouleversée par les rois de Perse, et le pays resta sans prince, privé durant 25 ans de toute prospérité, d'hommes et d'animaux. Je vais vous en dire les causes et les circonstances.

CHAPITRE IX.

Andoc, prince de Siounie; ce qu'il a fait, ce qu'a enduré notre pays de Sisacan de la part de Chapounh, roi de Perse; Andoc se rend auprès du grand Théodose, empereur de Grèce, il meurt là, d'après les dires de Pétros, évêque de Siounie.

Après examen, nous savons positivement que la malédiction de S. Nersès contre le roi Archac s'accomplit⁵⁾. Ayant volontairement quitté le trône, ce prince alla avec sa suite

1) Ce personnage a été nommé précédemment Grigorios, comme S. Grégoire-l'Illuminateur lui-même. Ici et au chap. LXXII mon Mit. le nomme Grigor; mais on lit Grigoris dans la Table des matières de mon Mit., dans l'éd. de Paris, et au chap. LXXII, dans les deux imprimés. J'adopterai cette orthographe, comme étant caractéristique et mettant quelque variété dans le récit.

2) Le voyage de S. Nersès ayant eu lieu en 364, les 46 ou 47 ans de Grigoris, car on trouve cette variante, ici et au chap. LXXII, reculent sa consécration épiscopale par S. Grégoire-l'Illuminateur à l'année 319 ou 320 de notre ère.

3) On verra 47 ans au chap. LXXII, dans mon Mit. et dans l'éd. de Moscou; celle de Paris porte 46, dans les deux endroits.

4) Les deux éditions donnent cette forme du nom.

5) Les crimes du roi Archac III sont racontés par Moïse de Khoren, l. III, chap. XXI et suiv. Ceux qui excitèrent en dernier lieu l'indignation du catholicos furent le meurtre de Tiran et de Gnel, père et neveu du roi, par ordre du roi, qui épousa ensuite la belle Pharhantzem, veuve de Gnel, et laissa celle-ci emprisonner Olympiade, sa première épouse (non pas *sa seconde femme*, comme on lit dans les Recherches sur la

auprès du roi Chapouh et mourut dans le château d'Anouch «de l'Oubli.» Comme celui de Roboam, son royaume fut scindé en deux parties, dont l'une, et par suite la seigneurie de Siounie, tomba sous la domination des Perses, l'autre sous celle des Grecs¹⁾. Andoc, avec d'autres seigneurs arméniens, ne quittait pas la porte royale; riche, considéré entre tous, il avait des liens de famille avec les Arsacides, car il avait marié sa fille Pharhantzem, admirablement belle, à Gnel, fils d'un frère d'Archac, qui l'enleva plus tard et eut d'elle un fils, nommé Pap, héritier du trône, et qui régna après son père, sur l'Arménie.

Un jour de loisir, Chapouh, fils d'Ormizd, roi des rois de Perse, de l'Arie et d'un nombre infini de contrées, voulut se divertir et invita à un festin tous ses grands, tout ce qu'il y avait de membres des familles nobles et de seigneurs, dans la Perse et dans l'Arie²⁾: de la coupe et avec une baguette³⁾, il indiqua à chacun la préséance et le degré de considération qui leur revenait en sa présence. Pour le mopétan-mopet⁴⁾, il lui accorda les plus grands honneurs à la table royale.

Cependant, non sans intention, Chapouh, roi de Perse, se mit à converser avec les

chronologie arm., p. 198), ainsi que son oncle paternel Vaghinac, frère du prince Andoc. Parricide et fratricide tout à la fois, Archac fut maudit par S. Nersès. Plus tard, ayant mécontenté les Perses et les Grecs par sa déloyauté, il se rendit auprès du roi sassanide Chapouh II, qui l'enferma dans le château de l'Oubli, où il mit lui-même fin à ses jours, par désespoir des malheurs qu'il avait attirés sur son pays. Sa mort eut lieu après l'an 370, suivant le système de M. S.-Martin, en 381 d'après le P. Tchamitch; v. sur ces faits les belles études de S.-Martin, *Nouv. Journ. as.*, t. IV, p. 401; V, p. 161, 336; ou *Hist. du Bas-Emp.*, nouv. éd., t. I, p. 406; II, 208; III, 269; *ibid.* l. XVIII, t. IV; l. XIX....

1) Ce fait est confirmé par Lazar de Parbe, p. 17, et par Jean Catholicos, p. 31, éd. Mosc., qui raconte que l'empereur Théodose et le roi Chapouh établirent chacun un roi de sa façon dans la partie de l'Arménie placée sous son influence.

2) S'il n'y a pas pléonasme, cette distinction est remarquable, et reparaitra plus bas, p. 33.

3) Eghiché, *Guerre des Vardaniens*, p. 17, nous a conservé cette même particularité d'un festin donné par Iezdédjerd II «qui désignait lui-même à chaque invité la place de son coussin.»

4) Il existe en arménien deux mots ayant une apparence ressemblance, *Մոպետ* et *Մոպետ*, *mogpet* et *mopet*, dont le premier, employé presque à chaque page chez Eghiché, *Hist. des Vardaniens*, chap. I, II et passim, ne peut signifier autre chose que chef des mages. Quant à l'autre, qui se voit aussi chez Eghiché, éd. de Venise 1838, p. 138, cf. *ibid.* «Rhah, le mopétan mopet,» il n'est pas démontré que le *վ* y remplace le *գ*, par

une loi bien connue des philologues, puis qu'au contraire il est là, comme dans *Մոպետ*, *Մոպետ*, seulement pour faire un *o* long. Aussi le grand dictionnaire des Mékhitharistes, après avoir expliqué mowpétan-mowpet par «chef des mages,» et assimilé ce titre au persan *موبدان*, ajoute: «Dans un ancien dictionnaire ce mot est interprété «prince des princes, seigneur des seigneurs.» Le Dictionnaire pers.-arm. de Douzoghlu dit: «Moubed, celui qui est savant dans la religion des mages.»

Or M. Spiegel, dans l'Introduction à sa traduction allemande de l'Avesta, Leipzig, 1859, p. xv (cf. Hyde, *De vet. rel. Persarum*, 1re éd. p. 367), dit qu'en effet, dans la littérature moyenne des Perses, le chef des prêtres est nommé mobidi-mobidan ou destouri-destouran, et explique comme il suit l'origine de ces titres. La forme primitive du mot moubid est en pehlevi maupat, d'où est dérivé moupat; en outre dans un Ménologe grec, qu'il cite, on lit: *μαύπτας, ὁ ἐστὶν ἀρχιερεὺς τῶν μάγων, τὴν μαυίπτων μετεχόμενος ἡγεμονίαν.* Dans la traduction sanscrite de l'Avesta, ce mot est transcrit *moibada*, dans le syriaque *mobheftha* ou *mobftha*, toutes transcriptions qui n'ont rien de commun avec le mot *mog* mage. En conséquence, le savant auteur croit pouvoir dériver moubed du zend *oumana-païti* «chef de maison, de famille,» ce qui revient assez à la seconde interprétation du dictionnaire arménien. Quant à destouri-destouran, en persan *دستور دستوران*, il n'y a pas d'hésitation pour le sens de «maître des maîtres.» Ces renseignements m'ont été obligeamment communiqués, pour la plus grande partie, par M. Lerch.

*

seigneurs arméniens et dit: «Des Perses, des Parthes, des vrais Pahlavides, de la masse des hommes nobles de l'Arie, je connais parfaitement la haute condition; mais quant à la classe des nobles d'Arménie¹⁾, je n'ai pu rien apprendre au sujet de leurs position, prééminence et attributs, ni de mes ancêtres, qui se sont succédés de père en fils, ni d'autre part, chez les sages rédacteurs des livres. Ainsi, seigneurs arméniens et hommes nobles, voici de deux choses l'une: ou bien, pour satisfaire mon désir, montrez à cette assemblée des familles nobles et des gouverneurs de l'Arie, vos anciens livres, faisant foi de la noble origine de chaque grande maison, de la haute condition et de la prééminence de celles qui ont émigré chez vous. Par-là vous obtiendrez un surcroît de splendeur, d'honneurs et de considération; ou si vous ne pouvez montrer clairement, en face de l'assemblée des Ariens, vos livres et prééminence, nous concéderons vos honneurs, maisons, terres, eaux et domaines, aux hommes nobles de l'Arie, et vous congédierons, disgraciés et les mains vides.»

S'étant aussitôt concertés, les membres des maisons princières de la Grande-Arménie présentèrent au monarque le livre nommé Agathange, traitant par écrit de l'aimable S. Grégoire, dont chaque lettre et chaque mot sont charmants et admirables. Le roi de Perse ordonna de le lire et de le traduire en langue et en écriture perses, et ayant vu qu'il commençait à son ancêtre Artachir²⁾, il en témoigna d'autant plus de joie et de satisfaction en présence de l'assemblée des Ariens. Ayant pris le livre de S. Grégoire, il le plaça sous ses yeux, se mit à le baiser avec effusion, à en faire l'éloge en termes tendres et affectueux, en l'ange perse: le tout, parce qu'il savait que ce livre commençait à son aïeul Artachir. Comme il y trouva une liste de 17 coussins, attribués aux nobles et princes d'Arménie³⁾, il commença à établir les préséances et à assigner les sièges à table, aux jours de galas, dans le palais royal, en conformité avec ce livre. Le 14^e coussin étant échu à Andoc, seigneur de la Siounie, celui-ci, par fierté et dédain, refusa de rien manger, à cette joyeuse réception royale. Les serviteurs du palais remarquèrent bien le retrait du sang et les combats se peignant sur le visage d'Andoc, seigneur de Siounie, mais le roi Chapouh n'en tint compte⁴⁾.

1) Արմէնու arménou, mot qui se rencontre très rarement chez les auteurs arméniens.

2) En effet il est question d'Artachir Babécan dès la première page de l'ouvrage d'Agathange.

3) On a vu plus haut, dans les notes du chap. VII, quelles étaient à la cour et chez le catholicos les prérogatives et préséances accordées au prince et au métropolitain de Siounie; quant aux 17 coussins, dont parle ici Stéphanos, je ne sache pas qu'il en soit autrement question ni chez Agathange, ni chez d'autres auteurs arméniens. En tout cas on se rappelle que Stéphanos a considérablement exagéré la position des princes de son pays.

4) L'aventure d'Andoc au festin de Chapouh est racontée presque dans les mêmes termes, par Mosé Caghancatovatsi, Hist. des Aghovans, p. 82. Quant au personnage lui-même, Անդոկ ou Անդուկ, Անդուկ Andoc ou Andouc, le premier prince de Siounie qui apparaisse sous son nom dans l'histoire, il est appelé plusieurs fois Antiok Անտիոք, par Moïse de Khoren, l. III, chap. xxxiv, xxxvi... Cet historien est le seul qui, à ma connaissance, donne une pareille leçon. Fauste de Byzance écrit toujours Andoc, qui semble être fort différent. Le prince dont il s'agit était frère de Vaghinac et fils de...; sa fille Pharhantzem, non moins remarquable par sa longue résistance au roi Chapouh,

Cependant on annonça tout-à-coup à la cour qu'une troupe nombreuse de Khazirs avait franchi la porte de Dchogh et pénétré dans notre pays. Le roi Chapouh rassembla une armée innombrable, de la Syrie, du Khorasan¹⁾, du Khorazm et surtout de braves de la Perse, d'Atrpatacan, de l'Arménie, de la Géorgie, de l'Aghovanie, de douze langues, des peuples barbares du mont Caucase et des hautes cimes glacées. Avec cette multitude sans nombre, il s'avança pour livrer bataille aux Khazirs. Cependant Andoc, avec 1700 hommes d'élite, montés sur de bons et vigoureux coursiers arabes, partit de son côté. Ayant avec une adresse profonde caché ses gens dans différentes directions, aux environs de Tizbon, capitale du Chahastan, qui est dans la province d'Istakhar, dans les états de Perse, il entra par la porte de la cité, avec quelques soldats, gens de choix, cavaliers intrépides, et déclara aux habitants, innocents du tout, et qui ne savaient rien, qu'il venait vers le roi Chapouh. Suivant les maximes et la discipline du pays, les habitants lui servirent, au lieu où il s'était arrêté, une collation de différentes boissons et de mets agréables au goût, le tout accompagné de marques sensibles de respect. La nuit venue, Andoc fait adroitement prévenir ses troupes. Le lendemain, vers le point du jour, quand les portes de la ville sont ouvertes, ses gens entrent, se précipitent sur la population, surprise et non préparée, prennent des masses d'or, d'argent, enlèvent du palais les bijoux royaux, ornés de pierrieres et de perles de grand prix, les vêtements en tissus d'or, la pourpre royale, les robes semées de perles: ce qu'ils prirent au palais et dans les maisons princières était si considérable, qu'ils eurent peine à l'emporter²⁾. Ayant réuni tout le butin dans la forteresse de Baghaberd, on fit la même chose des provisions des cantons de la Siounie, en blé, en foin, en paille; des quantités de vin, d'huile, de bétail, de miel, de fruits différents, furent rassemblées ici, ainsi que des équipements de cavaliers et des armures. Ensuite Andoc ordonna à tous les Siouniens de s'enfuir, après avoir incendié les maisons, les magasins et ce qu'ils contenaient. Les fidèles donc des cantons de la Siounie rassemblèrent les objets précieux des églises, les Testaments, les croix d'or et d'argent, en nombre infini, les reliques des saints et vénérables martyrs, et les déposèrent dans l'église de Chaghat, qui était en pierres de taille et à coupole; d'autres, ayant pratiqué des ouvertures garnies de

dans la ville d'Artogérassa ou plutôt Artakert, que par sa beauté et par les vicissitudes de sa carrière, épousa d'abord Gnel, neveu du roi Archac III, puis ce prince même, ainsi qu'il a été dit plus haut. Elle subit une mort cruelle, par ordre de Chapouh, vers l'an 378; Nouv. Journ. as. t. V, p. 357; Tchamitch, I, 472.

1) Le Mit. porte, ici et plus bas, **Սորասան**, les deux éditions **Սորասան**, Khorasan, que j'ai préféré, parce que l'on ne connaît pas de pays du nom de Khorastan.

2) Mosé Caghancatovatsi, antérieur de trois siècles à Stéphanos, est le seul historien, à ma connaissance, qui

ait parlé de l'expédition d'Andoc contre Tizbon ou Ctésiphon, p. 82, et Stéphanos l'a copié mot pour mot. Les villes de Dastaguerd, de Cokhé et de Séleucie étaient situées à l'occident du Tigre, cette dernière réunie par un pont à Ctésiphon, située sur la gauche du fleuve, et formant avec elle ce que les Arabes appelaient Madain «les deux villes.» Tizbon était donc, non dans la province d'Istakhar, qui est plus au S., dans le Farsistan, mais dans l'Irac persan. Elle fut prise et pillée par Héraclius, en 628, et le fut de nouveau par les musulmans, en 645, après la dernière défaite des troupes d'Iezdédjerd III; v. à ce sujet Hist. du Bas-Emp., t. III, p. 104 suiv.; t. XI, p. 136, suiv. et 312.

fer dans les murailles et dans la maçonnerie, y plaçaient leurs saints, ou bien dans l'église même, dans des cachettes, sous l'autel, ou dans des coffres enfouis sous l'édifice; gémissant et versant des larmes, ils baisaient leurs croix, les reliques de leurs martyrs, les Testaments, les saints Evangiles et les Prophètes, confiés à la S^e église de S. Etienne. Après huit jours, passés en prières jusqu'à l'heure de matines, la multitude des Siouniens cacha sous une masse de terre, mêlée à de l'herbe, l'église de Chaghat, située dans le canton de Dzghouc¹⁾, et, en ayant fait une colline, ils se dispersèrent dans la contrée. Nul ne put dès-lors prononcer le nom des Siouniens, tant ce beau pays fut ravagé et dévasté, durant 25 ans.

Chapouh, roi de Perse, après la fin de sa campagne contre les Khazirs, ordonna à ses troupes, dans un violent transport de colère, d'entrer dans la Siounie et d'y réduire en servitude hommes et animaux. Arrivés là, ces gens n'y trouvèrent absolument que les lieux saints et les saintes églises, qui furent démolies, pillées, livrées aux flammes, dans toute la Siounie. Etant parvenus à Chaghat, chef-lieu du canton de Dzghouc, les Perses impies passèrent sur la colline artificielle qui cachait la S^e église. Ces gens, intelligents pour imaginer et faire le mal, comprirent qu'il y avait là-dessous quelque chose. Au moment où plusieurs serviteurs escaladaient la colline, il survint tout-à-coup un roulement de tonnerre, un tremblement qui les jeta de côté, et tua ceux qui étaient montés en haut. Les gardiens du feu²⁾, saisis d'une horrible frayeur, s'enfuirent avec leurs bataillons perses.

Chapouh, fils d'Ormizd, rassembla une nouvelle armée de Perses et du pays des Ariens, qui est le Khorasan³⁾, et marcha contre Baghaberd; mais il ne put prendre un lieu si fort, car on faisait rouler d'en-haut des masses de rochers, qui écrasaient tout. Chapouh ordonna donc de faire venir de la Perse une armée double de la précédente et de placer des postes d'arrière-garde, avec injonction d'attaquer plus vigoureusement la

1) Il y a ici une lacune dans mon Mit., s'étendant jusqu'à une phrase toute semblable à celle-ci, quelques lignes plus bas; v. éd. de Paris, t. I, p. 74.

2) *աթաշտողայինքն*, au pluriel, et au chap. XIX *աթաշտողային*, que je regarde comme tel, est la représentation exacte du persan *انشخرا*, mot composé de *atech*, feu, et *khoda* maître; c'est l'analogue de séimkhoda et déhékhoda «le maître de l'argent, d'un village;» de kiand-khoda, d'où s'est formé par abréviation kethkhoda, *kiaia*. Ainsi les athachkhoda sont sans doute les préposés des pyrées, qui prirent la fuite en même temps que les soldats de leur nation.

La forme plurielle, dont nous parlons, a donné lieu ici à diviser le mot, dans les deux éditions *աթաշտողայինքն*, et delà il est résulté qu'on a pris *atachkhoda* pour un nom propre, quoique le verbe qui suit, *դարնային*, soit aussi au pluriel. Ainsi dans la traduction

russe du passage similaire de Mosé Caghancatovatsi, p. 82, on lit: «Оташхотомъ, полководцемъ ихъ,» et chez M. Dulaurier, Recherches sur la chron. arm. p. 196: «Ils s'éloignèrent avec leur général Athaghkhoda;» l'alphabet arménien explique facilement la variante, *q gh* pour *ch*. Supposé même que le texte de Mosé prêtât à confusion, ce qu'il faut bien avouer, celui de Stéphanos écarte toute espèce de doute, et ce d'autant plus, qu'au chap. XIX on verra revenir le même mot, cette fois sous la forme plurielle moins caractérisée *աթաշտողային*, qui ne permet pas de le prendre pour un nom propre, ni même pour une dignité militaire.

3) Dans le Mit., Khorastan: il n'est pas démontré que cette lecture soit essentiellement mauvaise; en tout cas, en arménien, elle est significative «le pays profond, reculé;» le Persan *خوار* signifie «malheureux, difficile;» cf. sup. p. 28, la Perse et l'Arie.

citadelle. Il en fut de nouveau comme la première fois : des pierres lancées et des rocs roulés exterminèrent un nombre prodigieux d'ennemis¹⁾. Pour la troisième fois le monarque ayant réuni plus de troupes encore, et, pour donner à la guerre une terrible impulsion, commandé à l'arrière-garde de massacrer quiconque tournerait le dos, les rochers et les pierres les forcèrent encore à lâcher pied, et tous périrent à la troisième, comme à la première et à la seconde tentative. Cependant Chapouh, transporté de colère à la vue d'un tel résultat, voulait encore former un autre rassemblement, pour pousser le siège de Baghaberd; mais les princes et les grands satrapes, tombant à genoux devant le roi, le conjurèrent de ne plus attaquer l'invincible citadelle, au risque d'exterminer les bataillons de l'Arie; ils lui conseillèrent de tout ravager autour de la place et de traiter de même tout le pays de Siounie. Par un ordre émané du souverain, il fut dit qu'hommes et animaux étaient livrés au bon plaisir des gens de l'Arie. Pour Andoc, seigneur de Siounie, il profita d'un moment favorable pour sortir de Baghaberd, avec un riche butin, et passer en Grèce, auprès du grand empereur autocrate Théodose, qui lui conféra le titre élevé de patrice des patrices²⁾, et mourut en ce pays.³⁾

1) Toute cette histoire est copiée de Mosé Caghancatovatsi, *Hist. des Aghovans*, l. II, chap. 1; mais ici notre Stéphanos a un peu allongé et embelli le récit.

2) Constantin Porphyrogénète, *De caerim. aulae Byzantinae*, t. I, p. 708 Bonn. ed. nous apprend que ce titre s'accordait particulièrement aux princes étrangers, réfugiés à Constantinople.

3) Le ravage de la Siounie, par ordre de Chapouh II, est attesté par Moïse de Khoren, l. II, chap. xxviii, qui n'en fait pas connaître la cause immédiate, et par Fauste de Byzance, p. 177, ainsi que par Mosé Caghancatovatsi, l. II, chap. 1, p. 83 de la traduction russe. Le second de ces historiens nous apprend que Chapouh prétendait se venger ainsi de la guerre faite par Andoc à son aïeul Nerseh, qui régna 294—303. Sur quoi M. S.-Martin remarque, avec assez de raison, que cet Andoc ne pouvait guère être le prince dont il s'agit maintenant, mais probablement son grand-père; *Nouv. Journ. asiatique*, t. V, p. 339. Pour fixer l'époque de l'invasion des Perses, il suffit de dire que déjà en 359 Andoc était en Grèce et défendait Tigranocerte ou Amid contre les attaques de Chapouh: l'affaire du banquet et celle de Ctésiphon avaient sans doute déjà eu lieu, ainsi que la campagne contre les Khazirs; déjà Chapouh était entré en Siounie et avait assiégé en vain Baghaberd, d'où Andoc avait pu passer en Grèce et non en Géorgie, вѣ Грѣзю, comme il est dit par inadvertance dans la traduction russe de l'*Hist. des Aghovans*, p. 82, — sinon auprès de

l'empereur Théodose, qui ne commença à régner qu'en 379, du moins auprès de Constance II. Autrement on ne comprendrait pas qu'à une époque si reculée Andoc se fût déclaré l'ennemi du roi de Perse, qui, après la prise de Tigranocerte, comme plus tard, après celle de Zarahavan, ordonna de massacrer tous les membres de la famille siounienne. Au reste, je ne me charge pas d'expliquer toutes les difficultés du récit de Stéphanos, combiné avec ce qu'on sait de l'histoire d'Arménie et de Grèce pour cette époque. Suivant moi les 25 ans de Stéphanos courraient entre 350 et 375. En 370 le roi Archac III se livra à Chapouh, qui le détint au château d'Anouch, ou de l'Oubli; quelques années plus tard Pharhantzem, fille d'Andoc, périt misérablement. Pour Andoc, il mourut sous Théodose, et non peu après la prise d'Amid, comme le dit gratuitement M. Dulaurier, *Chronol. armén.* p. 198. V. les belles recherches de M. S.-Martin sur l'histoire de ce temps, dans le *Nouv. Journ. as.*, t. IV et V, et dans la nouv. éd. de l'*Hist. du Bas-Emp.*, t. III, l. xvii, xviii; t. IV, l. xix, etc.

Du reste, en admettant même comme dernière cause de la révolte d'Andoc, l'affaire du repas, et comme l'une des raisons de la guerre faite à l'Arménie par Chapouh, le pillage de Ctésiphon, en tout cas, Andoc ne joua qu'un rôle épisodique dans les événements dont l'Arménie fut le théâtre à cette époque; mais notre historien, suivant sa coutume, lui attribue le rôle principal, afin de mettre plus en vue la famille princière de Siounie.

CHAPITRE X.

Babic vient de Grèce auprès de Chapouh; par la bravoure qu'il déploie, il rentre en possession de son patrimoine de Siounie, et le restaure; il partage la suprématie avec les Bagratides, toujours d'après le dire de Ter Pétros: cela a lieu en la 68^e année de Chapouh, fils d'Ormizd, roi de Perse.

Le patrice des patrices Andoc laissa en mourant un seul fils, orphelin et inconsolable¹); quoique traité avec les plus grands honneurs par l'empereur couronné de Dieu, Théodose-le-Grand, ce fils, nommé Babic, ne pouvait se sentir hors de la Siounie, sa principauté natale. Un violent désir le poussait vers son pays, suivant la parole de David: «Ils s'attendrissaient sur leur patrie,» et encore suivant ce mot du sage: «Rien n'est plus doux pour l'homme que ses parents et son canton.» Du pays de Grèce il se rendit près de Chapouh, roi de Perse; arrivé à la porte royale, il se fit remarquer d'un officier par la douceur de ses manières, et déploya une grande vigueur dans les exercices corporels des Perses, toutefois sans révéler à personne qui il était, d'où il venait. Dans ce temps-là même un chef des Huns, nommé Hounagour²), sortit de son pays et vint ravager les états du roi de Perse. «Voilà bien du sang répandu, disait-il, bien des guerriers mis à mal. Que l'on vienne se battre avec moi, seul à seul.»

Là-dessus le Hun, nommé Hounagour, prend sa cuirasse à 50 rangs de mailles et en couvre sa haute et large stature; sur sa tête monstrueuse il place son casque bordé de fer et assolidé par des chevilles; il garantit sa tête et son front par des lames de cuivre, agencées l'une sur l'autre; sa lance gigantesque provenait d'un cèdre immense; il était ceint d'une épée forgée à la fournaise et avide de sang: il épouvantait tous les guerriers des Mars, des Perses et des Ariens, d'après ce que raconte dans son Panégyrique le bienheureux Péetros³), évêque de Siounie et disciple de Moïse Kerthoghahair. Cependant on transmet au roi cet avis: «Il y a à ta porte un homme qui se charge de faire tête à ce Hun.»

1) Si Andoc mourut sous le règne de Théodose et de Chapouh II, il faut que ce soit vers 378 ou 379; v. à la fin de ce chapitre.

2) Comme singularité, on peut remarquer ici que la place d'Onogouris, en Colchide, est regardée par les Byzantins comme tirant son nom d'un combat entre les Colques et les Huns Onougours; Stritter, Mem. popul. aux mots Onogouri, Onuguris. Il me semble que ce nom d'Hounagour doit être en rapport avec celui d'Hounogoundoures, que portaient autrefois les Bulgares du Volga; Hist. du Bas-Emp., t. VII, p. 142.

3) Je crois avoir suffisamment démontré qu'il a dû y avoir en Siounie plusieurs métropolitains du nom de Péetros, bien qu'un seul soit nommé dans la liste de notre

historien, car tout ce qu'on attribue à ce seul personnage force de lui reconnaître au moins 170 ans de vie; Bull. de l'Acad. des sc. t. IV, p. 497 etc. Quant à celui qui avait écrit le Panégyrique, complètement inconnu d'ailleurs, du prince Babic, fils d'Andoc, rien n'empêche d'admettre qu'il ait été disciple de Moïse de Khoren, ou plutôt, comme lui, de S. Mesrob. Il me paraît, en effet, plus probable que ce Péetros ait vécu au Ve ou au VI^e s. et composé l'éloge d'un prince dont le souvenir était encore récent, qu'au VII^e s., où nous trouvons un Mousé, métropolitain de Siounie, également surnommé Kerthoghahair «le père grammairien.» Nous retrouvons plus bas, au chap. XVI, la mention de Péetros, en termes qui ne laissent pas douter qu'il n'ait vécu dans la seconde moitié du Ve s.

Le roi donc manda Babic, et ayant fait sceller un décret royal du sceau à l'empreinte de sanglier: «Si, dit-il, tu mènes à bonne fin ma vengeance, en châtiant ce misérable, compte sur l'accomplissement généreux de mes promesses.» Lui donc porta la main vers sa poitrine, en présence du roi, en signe d'exécution de ses ordres.

Aussitôt, se réfugiant dans l'assistance d'en-haut, et se mettant sous sa protection, il prit son armure et s'en revêtit. Il couvrit sa noble taille de la brillante cuirasse royale, semée de perles, et sa belle tête du casque à tête de tigre; il ceignit la fière épée d'acier, à reflets noirs, jeta sur son épaule gauche le bouclier damasquiné d'or et serti de pierres; passa et affermit sur son bras droit la lance au fer pointu et bien tranchante, et monta sur son brave coursier noir, s'avança fièrement contre l'ennemi. Ils marchent l'un sur l'autre, portent et reçoivent des coups de lances, dont le bruit retentit en éclats, depuis le matin jusqu'à la neuvième heure, après quoi le géant terrible Hounagour faiblit, laissant la victoire à Babic, qui, saisissant son sabre à un tranchant, en immola la bête homicide et forte comme un dragon. Tout cela, ainsi qu'on l'a dit plus haut, est tiré du Panégyrique composé par Pétros, évêque de Siounie, en l'honneur de Babic, qualifié de brave, par les Perses eux-mêmes, en leur langue.

Babic ayant exécuté ce magnifique exploit, Chapouh, transporté d'une vive allégresse, le fit venir, pour accomplir les belles promesses qu'il lui avait faites. Celui-ci demanda un mot du roi pour la suppression du mortier, placé au palais et rempli de cendres de fourneau, que l'on pulvérisait en la battant et en répétant: «Que la suprématie de la seigneurie des princes siouniens, que leurs projets et leur existence soient bouleversés comme cette cendre!» Le roi, frappé d'étonnement, ordonna d'enlever le mortier de place. Puis Babic fit au roi des rois l'unique demande, que son domaine légitime et la principauté héréditaire de sa race lui fût restituée. Le roi des rois y consentit et le renvoya en Siounie, comblé d'honneurs, voulant qu'il jouît de la primatie, comme les Bagratides, et fût sur le même pied que les Mamiconians. Ayant traversé l'Araxe, Babic construisit un bourg, nommé Nakhcorzan¹⁾, c'est-à-dire la première partie de son patrimoine dont il eût pris possession.

Ce fut, comme on l'a dit plus haut, en la 68^e année du roi des rois Chapouh, fils d'Ormizd, et en la 2^e année de Khosro, roi d'Arménie, que Babic devint seigneur de Siounie et reçut du monarque l'investiture de l'autorité. C'était l'année 124 de l'ère romaine, ainsi que nous l'avons vérifié, 138 ans avant l'ère des Arméniens.²⁾

1) Mon Mit. et l'éd. de Mosc. portent, ici et chap. xxi, Nacorzan Նակորզան, orthographe qui ne justifie pas l'interprétation donnée par Stéphannos; l'éd. de Paris porte ici Նախկորզան, mais au chap. xxi, réparait l'autre orthographe, qui est la plus usitée.

2) Notre auteur, quoi qu'il en dise, n'a pas encore donné la date des événements précédents. Du reste, il ne faut pas beaucoup de calculs pour montrer les inexactitudes des synchronismes ici allégués, et qui sont identiques dans mon Mit., ainsi que dans les deux éditions.

Chapouh II monte sur le trône en	310 de J.-C.	+	68	=	378 de J.-C.
Khosro II, d'Arménie,	—	387	—	+	2 = 389 —
Second millénaire de Rome,	249	—	+	124	= 372 —
Comput arménien, fondé en	553 (551)	—	—	138	= 413 —

CHAPITRE XI.

On découvre l'église de Chaghat, on y trouve quantité de choses saintes¹⁾, de croix et de reliques; conversion de Gor, de Ghazan²⁾ et d'autres Perses; miracles du prêtre Tirot.

Rien n'est agréable dans la vie comme d'hériter du domaine où l'on est né, où l'on a été nourri; c'est pour le fils légitime une jouissance comparable à celle du sein maternel, de l'affection d'un père. Delà ce besoin d'aller, de voir, de se divertir, de se livrer à d'aimables rêveries: tel le noble, le brave et beau jeune homme Babic, lors qu'il fut entré en possession de son héritage, se mit joyeusement en quête du théâtre ordinaire de ses joies et plaisirs dans les montagnes giboyeuses et dans les plaines aux nombreux troupeaux de la Siounie, ne fût-ce que pour constater l'état des territoires, dès la première année de son principat. Ne croyez pas que ce fût simplement affaire d'oisiveté et de divertissement. Son âme arrivait jusqu'à l'émotion, à la vue du spectacle de sa belle patrie dépeuplée d'hommes et d'animaux, de ses bourgs, bâtiments, villages, admirablement organisés, maintenant bouleversés de fond en comble, entièrement ruinés, changés en déserts.

En passant en revue ces tristes et affligeants tableaux, il alla dans le canton de Dzghouc, au bourg de Chaghat, centre de population, et, débouchant par l'E., il aperçut une colline. Au même instant un cerf en descendait, qui s'enfuit rapidement, et s'abrita derrière la hauteur formée sur l'église³⁾. Monté sur son cheval arabe, Babic le poursuit et escalade la colline sur ses traces. Cependant les pieds du cheval s'enfoncent dans le sol, et le cerf disparaît dans la colline; Babic, seigneur de Siounie, quitte sa monture et, se tenant sur la hauteur, ordonne à sa suite de dégager les pieds du cheval, enfoncés dans la terre. Quand la foule des gens du prince Babic eut avec peine retiré le cheval, chacun fut saisi d'un indicible étonnement; car la suave odeur de divers parfums, sortant des trous creusés par les pieds de l'animal, remplit pour ainsi dire toute la profondeur de la vallée. Babic ayant ordonné de déblayer la terre de la colline, on découvrit une église en pierres de taille, d'une charmante construction, avec une coupole, comme jamais on

Evidemment l'année de l'ère de Rome est la plus proche de la vérité; pour les autres dates, on n'a aucune raison de s'y tenir. Stéphanos, du reste, n'est pas un chronologiste exact, — comme le prouveront divers passages de son livre, et notamment le chap. LXVI, renfermant l'histoire des Orbélians, — à moins qu'il ne copie des documents ou inscriptions.

Mosé Caghancatovatsi, l. II, chap. 1er, à la fin du récit des mêmes faits, n'est pas un guide plus sûr, puisqu'il fait correspondre la première année du principat de Babic avec la 20e avant le règne d'Iezdédjerd-le-Mé-

chant; or Iezdédjerd, le premier du nom, régna entre 408 et 430, ce qui place l'arrivée de Babic en 388; ce serait encore bien pire avec Iezdédjerd II, qui régna 442—460; enfin aucun système ne peut faire coïncider l'ère arménienne, dans les termes donnés, avec de telles indications; cf. Dulaurier, Chronol. arm., p. 199.

1) Table gén. du Mit.: «quantité de saints.»

2) Ibid. «de Ghazan le Perse,» et rien de plus.

3) Je lis յեկեղեցաբլրոյն եղեալ; les deux éditions et mon Mit. omettent la préposition յ, et celle de Moscou porte տուեալ.

n'en avait vu d'aussi merveilleusement bâtie¹⁾, avec coupole et des chapelles aux quatre coins²⁾, sous un même toit, sous une même terrasse, et non séparées, comme les font ordinairement les architectes.³⁾

Ayant ouvert la porte de l'église du S. Protomartyr-Etienne, on y trouva des quantités de croix, en or et en argent, beaucoup de livres liturgiques⁴⁾ et d'ustensiles provenant de toutes les églises de la Siounie, portant inscrit⁵⁾ le nom de chaque bourg; des reliques des saints et des respectables martyrs, en nombre incalculable, restés dans le mur de l'église. La découverte de la sainte église de Chaghat ayant eu lieu le premier jour du mois d'horhi⁶⁾, le seigneur de la Siounie, avec l'évêque, en célébra depuis lors la fête annuellement, comme celle de la mère de toutes les églises du pays. Ce jour-là la prière se faisait avec ferveur, dans un service de nuit, et toute demande adressée à Dieu s'accomplissait merveilleusement. Témoins donc de l'explosion de miracles opérés par l'église de S.-Etienne, et des guérisons nombreuses de diverses maladies, dont furent favorisés plusieurs des assistants, les deux frères Gor et Ghazan, ainsi que d'autres Perses, venus de leur pays à la suite de Babic, crurent et furent baptisés. Alors donc le seigneur de la Siounie ayant tiré au sort pour Gor et Ghazan, au premier, qui était l'aîné, échut le bourg de Khot⁷⁾; au second, guerrier brave et déterminé, celui de Chaghat, avec la sainte église, alors qualifiée de métropole.⁸⁾

Babic établit comme supérieur et desservant un saint prêtre ermite, nommé Tirot, digne de confiance entre tous, et qui n'avait point alors son pareil pour la pratique de la vertu. En outre, il était doué d'une puissance miraculeuse dont je citerai quelques traits: le loup enlevait-il un chevreau ou un mouton, on s'adressait à lui. Faisant donc de la main droite le signe de la croix, à l'encontre de la bête, il disait: «Par le Christ, je te dis que tu n'oses pas l'emporter.» Le loup abandonnait alors le chevreau ou le mouton, et s'en-

1) Հրաշքարար, mot qui manque aux dictionnaires; cf. chap. xix. Le mot coupole n'implique pas nécessairement la forme ronde: aussi les coupoles arméniennes et géorgiennes sont-elles carrées, hexagones, octogones etc.

2) L'église de la Croix-Vénérable, vis-à-vis de Mtzkhéta, forme aussi un carré, avec quatre chapelles aux angles.

3) Գաղատնաշէն, le mot que j'ai rendu par cette périphrase, doit signifier proprement «bâti par un architecte»; du moins le mot géorgien correspondant გლავანი signifie un maçon, maître ou ouvrier. Le grand dictionnaire arménien, qui explique Գաղատնու dans le même sens que le géorgien, donne pourtant au mot objet de cette note le sens de քարաշէն, սաղաշէն. Je crois que cette interprétation n'est pas exacte: «bâti en pierre, en forme de vaisseau;» car d'abord l'église de Chaghat

était à coupole Գմբուշաւոր, et Գաղատնու veut dire un maçon, non pas de la pierre de taille. Le passage cité par le lexicographe, à l'appui de son explication, ne me paraît pas entièrement concluant.

4) սլատու իրանաց.

5) En quelle langue? l'alphabet arménien ne fut inventé que plus de 20 ans après.

6) Le second mois de l'année arménienne.

7) Un village de ce nom existe dans le canton d'Harband, entre ceux de Dzghouc et de Baghk.

8) Mosé Caghancatovatsi, l. II, chap. 1, tout à la fin, semble dire que les faits précédents s'accomplirent «120 ans avant l'établissement de l'ère arménienne.» Ce serait encore moins que les 138 ans fixés par Stéphannos. En réalité, cette date s'applique, bien qu'elle soit inexacte, au massacre des SS. Vardanians, qui eut lieu en 451, sous Iezdédjerd II, donc précisément 100 ans avant le comput arménien.

allait tranquillement. Un autre jour, comme le bienheureux Tirot était assis en compagnie, au bord d'une flaque d'eau, dans la montagne, les grenouilles coassaient affreusement¹⁾, à l'ordinaire. Importuné de ce tumulte, «Cessez, dit-il, votre insipide ramage,» et durant plusieurs jours les grenouilles ne purent se faire entendre. Quand il revint au même endroit, un des jours suivants, les habitants lui ayant reparlé des grenouilles, «C'est moi, dit-il, qui leur ai commandé de cesser leurs cris détestables.» Aussitôt elles recommencèrent leurs cris et leur concert, comme par le passé. Un soir il vit une meule de blé toute brillante de feu et jeta sa crosse²⁾ au milieu des flammes. Le lendemain au matin, comme il finissait sa prière ordinaire, il demanda qu'on lui apportât sa crosse, mais on lui répondit par un cri, en disant qu'elle était horriblement brûlée: «Comment donc, pauvre maître³⁾, la demandes-tu?» Pour lui, il se fâcha contre eux et dit de l'apporter. Les gens virent alors que la crosse était restée sans atteinte du feu, par une grâce divine, mais qu'à leur grand étonnement elle avait pris la couleur rouge de la flamme, et ils l'apportèrent au saint homme. Tirot la prit, et en considérant la couleur, «C'est, dit-il, le coeur du maître de la meule qui est dévoré par le chagrin et comme rouge de sang.» Et encore: «Les auteurs de ce funeste accident seront impitoyablement condamnés au feu inextinguible.» Le bienheureux avait encore un ouvrier, d'un caractère difficile et méchant, qui avait fait du tort au prochain⁴⁾. Dans un mouvement d'indignation il lui dit: «Va, je ne te donnerai pas ton salaire.» Celui-ci dissimula, et s'étant armé en secret d'une hache, alla dans le ravin d'Antznatou, à une portée de voix de l'église, du côté de l'O.; là ses jambes s'engourdirent, au point de ne pouvoir marcher. Il revint auprès du saint, le repentir dans le coeur, et déposa le fer à ses pieds. Le bon, le pieux, l'aimable Tirot lui paya son salaire, et le renvoya avec sa bénédiction.

Et encore, il se trouvait un moulin à l'autre bord d'une rivière⁵⁾, dont les tournants⁶⁾ n'empêchaient pas Tirot de passer sans crainte, après avoir fait dessus le signe de la croix. Or un jour il aperçut un joli âne, vif et de belle apparence, et se dit à lui-même: «Je passerai la rivière sur le dos de cet animal.» Arrivé au milieu, l'âne se tourne, et faisant scintiller à ses yeux son engin de nature⁷⁾, en fer, «As-tu jamais vu, dit-il, pareil engin d'âne?» — «Et toi, dit le saint, tirant de sa poche et lui montrant un petit couteau, as-tu jamais vu pareil fouet pour âne? Mets-moi à l'autre bord, où je t'y forcerai en te tailladant.» L'animal fit passer le saint, et le mauvais satan eut bientôt disparu.

Le saint fit encore bien d'autres miracles, soulagea bien des douleurs et guérit par

1) Par. բարբառոյ լնւին; Mit. et Moscou mieux, բառ լնւին.

2) Cette expression prouve que Tirot n'était pas simple prêtre de Chaghat, métropole de la Siounie.

3) Mit. քաղեալ տեր; Par. conjecture qu'il faut lire քաջ եալ; Mosc. նքողեալ. Ce dernier mot seul est arménien, et signifierait «affligé.»

4) Ou au saint lui-même.

5) Par. c'est la rivière d'Orotn.

6) գետակարար.

7) Par. պայռիս (նալ); mon Mit. et Mosc. կայռիս.

ses prières nombre de possédés. Après sa mort il fut déposé à la porte de la sainte église, du côté de l'O., où son tombeau était visité par une quantité de malades. Il ne permettait pas aux femmes d'entrer dans la sainte église, réglemeut qui s'observa jusqu'à l'an 300—851, dans la sainte église de Chaghat; il ne voulait pas non plus qu'un prêtre ayant approché une femme exerçât le ministère dans le saint lieu.

CHAPITRE XII.

Autres extraits de Pétrous; après un long temps on découvre de nouvelles reliques de saints dans l'église de Chaghat; contestations au temps de l'évêque Hovakim; hiérarchie des tanouters¹⁾ et villages de la Siounie; quelles préséances et quels primats furent reconnus.

Après bien du temps, un prêtre non marié, serviteur de la sainte église, y faisait un soir sa prière. Tout-à-coup survient un tremblement, accompagné d'une émanation parfumée. Une pierre de la chapelle de l'E., ayant la forme d'une brique, se détacha du mur, en enfonçant dans le sanctuaire un morceau du pavé²⁾. Saisi de frayeur, le prêtre s'avance vers le sanctuaire et voit un trou béant, tout rempli à l'intérieur de saintes reliques, avec des noms inscrits sur chaque coffre³⁾, répandant une odeur aromatique. Il se hâta de raconter ce fait au seigneur Khosro, protégé de Dieu, appartenant à la famille de Ghazan, qui vint lui-même, et, à la vue de cette apparition des saints, offrit à Dieu des prières et de vives actions de grâces. Il ordonna ensuite de refermer le lieu du repos des saints, avec la même pierre, en forme de brique.

Le respectable Babic, seigneur de Siounie, voulut aussi que les prêtres, les serviteurs et la foule des fidèles attachés au service de la sainte église de Chaghat, eussent en Siounie la prééminence, cette église étant la mère des autres et la métropole de tout le pays.

Cependant Ter Hovakim⁴⁾, honoré de Dieu, seigneur spirituel et évêque de Siounie, fit une forte opposition à ce que dans le Mémento de la messe, il fût accordé aucune prééminence, préséance ou première place à aucun bourg, village, quel qu'il fût. Khosro, de Chaghat, de la famille de Ghazan, ayant présenté une requête écrite à Aternerseh, protégé de Dieu⁵⁾, seigneur légitime de Siounie et prince d'Arménie, il fut prescrit que ceux de

1) Dans la Table générale, de mon Mit., ce titre est considérablement abrégé; je me tais à ce sujet, mais je ferai toujours connaître les additions et variantes graves.

2) Le texte dit *q. j. m. u. l. q.*, proprement le pavé, en géorgien *ნაგებო.*

3) Ces inscriptions étaient antérieures à l'invention de l'alphabet arménien.

4) Cet Hovakim, dont l'installation n'a pas été mentionnée plus haut, après Tirot, n'est pas non plus com-

pris dans la liste de Stéphanos, au chap. lxxii, mais le P. Sargis Dchalal l'a introduit, avec raison suivant moi, dans la sienne, puisqu'il était évêque de Siounie. Est-ce que, par hasard, l'historien voudrait parler ici d'Hovakim, métropolitain au VIIIe s.? Il me semble que, dans ce cas, il aurait ajouté quelque mot propre à caractériser une époque postérieure à Babic.

5) Mosc. «à Nerseh, tanouter...» On verra en effet plus bas la mention d'un Aternerseh, que Tchamitch,

Chaghat et de la métropole jouissent des honneurs de la prééminence suprême. Au vartabied Géorg, de Chaghat, fut également attribué le premier siège parmi les vartabieds siouniens. Phanos Oïdznétsi¹⁾, abbé de Sion, mécontent de cela, se présenta à contre-cœur, mais personne de l'assemblée n'en tint compte. Plus tard, une violente mésintelligence ayant éclaté entre ceux d'Oïdz et d'Aghitou²⁾ les archéologues de ce dernier pays reconnurent à ceux d'Oïdz le droit d'avoir un établissement pour héberger les Géorgiens et gens de toute la Siounie. Par suite il fut déclaré que Chaké³⁾ et Aghitou auraient la préséance et l'honneur de la seconde place après Chaghat. La quatrième fut attribuée au gros bourg de Mren⁴⁾, qui possédait une antique noblesse; la cinquième, à ceux d'Oïdz et successivement aux autres localités, chacune avec ses prêtres.

Nous avons mentionné tout cela brièvement, au profit de la postérité, afin qu'il n'y ait pas à l'avenir de contestation.

CHAPITRE XIII.

Des princes successeurs de Babie.

Après avoir recouvré sa principauté et relevé les ruines de la Siounie, qu'il rendit doublement plus belles qu'auparavant, le beau Babie, fils d'Andoc, prince à taille de cyprès⁵⁾, élevé dans la grandeur et dans l'opulence, louable entre tous pour ses oeuvres et pour sa foi, eut un fils, nommé Vasac. Quand celui-ci fut devenu grand, il le livra à la porte de Vrham⁶⁾, roi de Perse. En effet, le roi Chapouh étant mort, après 72 ans de règne, son fils Artachès lui succéda, durant 3 ans; puis Vrham, ou Crman⁷⁾, durant 11 ans: ce n'est pas lui qui fit la guerre aux Arméniens⁸⁾. Ensuite Hazkert, 11 ans⁹⁾. Pour

t. II, p. 40, 48, nomme Amir-Nerseh, petit-fils de Babie: est-ce de lui qu'il s'agit? cependant il ne fut pas prince régnant de Siounie, mais il pouvait se compter comme prince arménien.

1) Oïdzn ou Oïdz, village dont la situation précise est inconnue.

2) Par. Aghkhitou, village inconnu également.

3) Chaké ou Chaki est dans le canton d'Iévaïlakh.

4) Mren paraît avoir été du côté de Dovin, donc à l'O. du lac de Goghtchaï, dans le canton de Géghakouni; Arm. anc., p. 528; S.-Martin, Mém. II, 242.

5) ღაბ-ღაბი, qui a le même sens, en géorgien, est l'épithète ordinaire des héros du roman de l'Homme à la peau de panthère.

6) Bahram IV.

7) Par. «Ensuite Crman ou Vrham.»

8) Je ne vois pas la portée de cette indication, à moins

que l'auteur ne veuille distinguer Bahram IV de Bahram V, qui mit fin à la dynastie arsacide d'Arménie, en 428, dans la personne d'Artachir IV.

9) Chapouh II, dit Doulactaf «l'habile écuyer,» régna 70 ou 72 ans et † en 380; Ardéchir II, son frère, dit Djémil ou Nikoukiar «le Vertueux,» 12 ans, et † en 392; le P. Chahnazarians, dans sa note 15, le dit fils de Chapouh II; M. de Longpérier, dans son travail sur les monnaies sassanides, dit, «frère ou parent de Chapouh.» Chapouh III, fils de Chapouh II, régna 5 ans et † en 397; Bahram IV, son frère, dit Kirmanchah, 11 ans, et † en 408; c'est ce surnom que Stéphanos écrit Crman, et que l'édition de Paris donne comme le nom propre du prince. Ensuite Iezdédjerd Ier, fils ou frère de Bahram, dit Alathim ou Péjékiar «le Pêcheur,» 22 ans, et † en 430. Le P. Chahnazarians lui donne 29 ou 30 ans de règne, 399 — 428. Je me contente de signaler ces différences,

Babic, ayant reçu la principauté de Siounie en la 68^e année de Chapouh, roi des rois, et l'ayant occupée 21 ans, il passa dans la principauté immuable et dans la joie sans fin. Cependant Sam Gnthouni, son chambellan, étant venu à la porte royale, annoncer cette triste nouvelle¹⁾, Vrhram s'apitoya sur le jeune homme vivant auprès de lui et décida, avec son chambellan, de donner la principauté à Vasac, et de l'envoyer dans son pays. Ce que voyant Sam, il se rendit auprès de Vasac et lui fit connaître la résolution du roi. Celui-ci, dont l'esprit était mal disposé et dominé par la douleur²⁾, non content de ne point récompenser le porteur de la nouvelle, fit cette réponse dédaigneuse, sentant l'ingratitude: «Mais l'on me fait seigneur, tandis que la Siounie est mon héritage paternel.» Le chambellan étant allé reporter ceci au roi, Vrhram, indigné des paroles de Vasac, se fit amener Sam Gnthouni, son chambellan, et l'établit prince de Siounie. Ayant occupé un an la principauté, Sam mourut, perfidement empoisonné. Après lui ce fut Vaghinac, de la propre famille des princes siouniens³⁾, durant 9 ans; puis Vasac, fils de Babic, reçut la principauté de Vrhram-Chapouh⁴⁾, et l'occupa 39 ans. Comme il n'est pas convenable de passer sous silence les notices sur ce qui s'est passé de leur temps, nous en dirons successivement ce qui est nécessaire.

CHAPITRE XIV.

Série des princes de Siounie, de Babic à Kourdo.

Ayant jugé à propos de donner ici d'abord la série des princes, puis, revenant sur nos pas, d'indiquer de nouveau les faits et événements accomplis sous chacun d'eux, nous dirons avant tout que Babic, élevé à la principauté par le roi Chapouh, l'occupa 21 ans; après sa mort, ce fut son chambellan Sam Gnthouni, 1 an; Vaghinac, 9 ans; Vasac, 39 ans; Varaz-Vaghian⁵⁾, gendre de Vasac, 25 ans; interrègne, 5 ans; Gdéhon, 17 ans: ces trois abandonnèrent la bannière divine de l'église et se laissèrent séduire par la perversité de la pyrolâtrie. Vrhram, 7 ans; interrègne 1 an; un autre Vasac, 11 ans; Atchir, 9 ans;

car la chronologie des Sassanides reste encore à éclaircir: les années que j'ai indiquées sont tirées des Antiquités de la Perse, par Sylvestre de Sacy; puis Bahram V, fils de Iezdédjerd Ier, dit Gour «l'âne sauvage», 12 ans, et † 442. Evidemment il y a ici quelque erreur dans les chiffres, d'après ce que j'ai dit dans la note précédente; cf. Dulaurier, Chronol. arm., p. 153, n. 40; p. 199 et 204, pour l'avènement d'Hazkert II en 439.

En tout cas Babic dut mourir vers l'an 399.

1) Fauste de Byzance, p. 250, dit en effet que, lors du massacre de la famille siounienne, sous Chapouh II, trois jeunes enfants, Babic, Sam et Vaghinac, échappèrent

seuls à l'extermination, et se réfugièrent auprès de Manouel Mamiconian.

2) Mit. *հոծլի գոլով*; Par. *հոծլի*...; Mosc. *հոծլի*: la leçon du Mit. me paraît préférable.

3) On ne connaît pas sa généalogie.

4) Roi d'Arménie, entre 392 et 414.

5) Cette forme ne se trouve qu'ici dans mon Mit.; dans les deux éditions on lit, ici et partout, Vaghan. Des deux éditions de l'épitomé de Vardan, celle de Moscou porte Vaghian, p. 76; Ven., p. 54, Vaghan. Tchamitch a adopté la seconde forme.

interrègne, 3 ans; Babgen, 10 ans; interrègne, 11 ans, rempli par un autre Chapouh¹⁾; Hohān, 18 ans; Vasghough, 1 an; Grigor, 10 ans; Mihr-Artachir, 23 ans; interrègne, 3 ans; Piran, 1 an; interrègne, 2 ans; Sargis, 2 ans; interrègne, 3 ans; Sahac, 10 ans; interrègne, 13 ans, sous l'occupation persane; Grigor, dit Kadchats-Novirac, à cause de sa bravoure et de sa force supérieure, 16 ans; Hrahāt, 16 ans; Hohān, 27 ans; Kourdo, 18 ans.

Ces 20 personnages, se succédant de père en fils, de Babic jusqu'alors, occupèrent la principauté durant 332 ans²⁾. Quant à Grigor, dit Kadchats-Novirac, j'en dirai assez de lui pour vous faire voir que ces princes étaient non-seulement Haïcaznians³⁾, mais alliés aux races royales des Pahlavides et des Arsacides, et comprendre qu'étant un prolongement des Arsacides et fils des Pahlavides, ils arrivèrent à un degré de splendeur qui leur permit de s'allier par mariage avec les rois de Perse et d'Arménie.

Il arriva donc un jour que Khosro, fils d'Ormizd, roi de Perse, surnommé par quelques-uns Chahanchah, ou roi des rois, ayant réuni dans son palais une assemblée de nobles de l'Arie, voulut se donner le plaisir d'un banquet; un thrhtchnakacht⁴⁾, oiseau très grand et au plumage noir, se précipita d'en-haut sur la table royale, comme pour en enlever quelque chose. Le roi, menaçant et transporté de colère, crut que c'était un mauvais présage, et nul, dans l'assemblée, ne fit un mouvement contre l'oiseau. Pour Grigor, prenant son arc solide, et, d'un puissant effort de ses larges bras, décochant une flèche vers les hauteurs de l'empyrée, il le fit tomber en avant de la table royale. Le monarque, fort satisfait, l'appela en sa présence, et lui ordonna de faire quelque demande considérable. «Seigneur, mon maître, dit le prince de Siounie, donne-moi pour épouse une fille de roi;» ce qui fut accompli aussitôt, en grand appareil, avec de riches présents, et combla de joie la maison de Sisac.⁵⁾

1) Mit. զոր Դապուհ միւս կալաւ; Mosc. զոր
Լ Դապուհ; Par. զոր Դ Դապուհ միւս կալաւ.

2) En suivant pas à pas les indications de Stéphanos, voici le résultat auquel on arrive, par le calcul:

Babic, † 399.	Vasghough, † 566.
Sam Gnthouni, † 400.	Grigor, † 576.
Vaghinac, † 409.	Mihr-Artachir, † 599.
Vasac, † 448.	Interrègne, 3 = 602.
Varaz-Vaghian, † 473.	Piran, † 603.
Interrègne, 5 = 478.	Interrègne, 2 = 605.
Gdéhon, † 495.	Sargis, † 607.
Vrham, † 502.	Interrègne, 3 = 610.
Interrègne, 1 = 503.	Sahac, † 620.
Vasac, † 514.	Interrègne, 13 = 633.
Atchir, † 523.	Grigor-Novirac, † 649.
Interrègne, 3 = 526.	Hrahāt, † 665.
Babgen, † 536.	Hohān, † 692.
Interrègne, 11 = 547.	Kourdo, † 710.
Hohān, † 865.	

La suite se trouvera au chap. LX.

Telles sont les années calculées de règnes et d'interrègnes, qui donnent un total de 332 ans, pour Babic et ses 20 successeurs, mais non, comme le dit Stéphanos, pour les 20 successeurs seulement. Or en ajoutant cette somme d'années aux 378 antérieures à l'avènement de Babic, on n'obtient que 710 ans, qui ne suffisent pas pour atteindre l'élection du métropolitain Stéphanos en 729 (v. chap. xxxi), et encore moins l'époque de Vasac, le premier prince de Siounie apparaissant dans l'histoire après Kourdo: il y a donc un déficit de plus de 100 ans, cause d'un gros anachronisme, qui sera relevé en son lieu.

3) I. e. descendants d'Haïc; Pahlavide indique le lieu d'origine, et Arsacide la dynastie royale.

4) Un corbeau ou un aigle, suivant le grand Dictionnaire des Mékhitharistes.

5) D'après le calcul précédent, les époques du prince Grigor tombent entre 633 et 649; or l'on sait que Khosro-Parwis † en 628: il faut donc que l'exploit attribué au prince Grigor soit antérieur à son avènement.

CHAPITRE XV.

Le S. vartabed Mesrob vient en Siounie¹⁾, en parcourt les cantons, avec l'assistance du prince Vaghinac²⁾, et les purge de l'idolâtrie, qui se cachait en certains lieux.

Je vous dépeindrai la seconde conversion de ce pays, par l'homme très vénérable, Machtots, dit Mesrob. Lors de l'abaissement du royaume d'Arménie, chacun se permettait, là comme ici, de vivre suivant son caprice. Les erreurs de l'idolâtrie, qui se cachaient en différents lieux des cantons de Sisacan, comme dans celui de Goghthn, osèrent reparaître. Le bienheureux Mesrob, lecteur du divan de la porte royale, voulant se dérober aux dissensions du monde, avait pris l'habit monastique; dans l'espoir d'y trouver le repos, il était venu du côté du Sisacan et avait fixé sa résidence dans le charmant canton de Goghthn, où il se livra pendant longtemps à la pratique de l'austérité et de la vertu. Ayant appris que l'idolâtrie reparaisait, il se mit à prêcher, en opérant de grands et éclatants prodiges, non inférieurs à ceux de S. Grégoire; à convertir à la foi les pays sisacans, par l'ordre et avec l'assistance du pieux prince Vaghinac³⁾, à déblayer le terrain de l'idolâtrie et à démolir les idoles cachées. Il purgea également le canton de Goghthn, grâce à l'entremise de Chaghitha, prince de la contrée⁴⁾, et en chassa un tel nombre de démons, que, pareils à une colonne de fumée, ils s'enfuyaient par bandes, en poussant des cris et des gémissements, et, à travers l'Araxe, passaient chez les Mars. Le saint homme, ayant laissé en Siounie un interprète et un maître, choisis parmi ses disciples, Bénéjamin et Anania, qui fut plus tard consacré évêque de Siounie⁵⁾, se rendit en personne auprès de S. Sahac.

CHAPITRE XVI.

Restauration de l'épiscopat en Siounie, dans la personne de Ter Anania; il va en Aghovanie; honneurs que lui rend le roi Esvaghen.

Il me revient maintenant de vous raconter des choses agréables et intéressantes, la restauration de notre église, obscurcie et tombée en friche, et du métropolitain de la Siou-

1) La Table ajoute «et dans le Goghthn.»

2) La Table ajoute «et de Chaghitha.»

3) Vaghinac, ainsi qu'on l'a vu plus haut, fut prince de Siounie entre les années 400 et 409; mais ces dates sont loin d'être rigoureusement exactes, puisque le calcul fait tomber aussi les 39 années de Vasac, successeur de Vaghinac, entre 409 et 448, tandis que réellement Vasac fut destitué du principat au plus tôt en 452, et mourut probablement quelques années après. En tout cas il est certain que S. Mesrob prêcha le christianisme en

Hist. de la Siounie.

Siounie sous le prince Vaghinac, ainsi que le font voir Moïse de Khoren, l. III, chap. XLVII, et Corioun, dans la vie de S. Mesrob, p. 14, 18. Ce fut lui aussi qui désigna Anania comme évêque du pays. Je rappelle ici que les 12 cantons formant la Siounie sont implicitement regardés comme autant d'évêchés locaux, soumis au métropolitain.

4) Cf. chap. XXI.

5) Ici le Mit. ajoute զի փ վերահսն «afin que ne ...» Par. supplée à cette lacune «afin que ce pays ne retom-

nie; car elle était privée depuis longtemps de surveillant et de docteur, à partir de sa dévastation sous Andoc, jusqu'au principat de Vasac¹⁾. Mais lorsque le pontife Sahac²⁾, de la Grande-Arménie, restaura pour la seconde fois la contrée et la parcourut en tous sens, redressant et complétant les ordres du clergé, il consacra évêque de Siounie Anania, disciple de Mesrob, interprète, orné de toutes les vertus, et le fit asseoir sur le trône des métropolitains, avec le titre de premier suffragant du patriarche d'Arménie. Celui-ci vint dans son vaste diocèse et en renouvela les 12 contrées, soumises à sa crosse pastorale.

Lorsque la science des lettres³⁾ pénétra en Arménie, grâce aux SS. Sahac et Mesrob, Anania établit des écoles en Siounie, qu'il mit sous la direction de son condisciple Bénémin. La science arménienne ne tarda pas à devenir universelle, ainsi que la connaissance des divins Testaments. Après avoir opéré cette réforme, il prit avec lui Bénémin et, sur la prière de S. Mesrob, étant passé chez les Aghovans, auprès du roi Esvaghen, il composa, de concert avec lui, une écriture pour l'affreux baragouin de ce peuple⁴⁾. Ayant extirpé les derniers restes de l'idolâtrie, il y répandit pour la seconde fois la lumière de la doctrine céleste. Il y laissa Bénémin, chargé de l'interprétation⁵⁾ et de l'instruction de la jeunesse et voulut quitter le pays; mais le roi Esvaghen⁶⁾, petit-fils de la soeur du roi de Perse Chapouh, descendant d'Artachir⁷⁾, qui l'avait en estime, le combla de bienfaits et lui fit présent de sa bannière royale, avec une cravate à glands d'or, portant à la pointe une boule du même métal, surmontée de la croix adorable, avec ordre que cette croix fût toujours portée devant les évêques de Siounie, en mémoire des rois d'Aghovanie. C'est ce que nous montre en peu de mots Movsès Kerthoghahaïr, et avec parfaite certitude Pétrou⁸⁾,

bât plus dans l'erreur;» supplément rationnel sans doute, mais arbitraire. Aussi l'éd. de Moscou a jugé à propos de supprimer les trois mots qui le rendent nécessaire.

1) V. ce qui a été dit, chap. XII, d'Hovakim, au temps du prince Babic.

2) Le catholicat de S. Sahac-le-Parthe tombe entre les années 390 et 440 de notre ère.

3) *ղարհ-թիոն*, en russe грамотность, c'est proprement la connaissance des lettres, la science de la lecture, et par extension la civilisation.

4) Suivant Moïse de Khoren, l. III, chap. LIV, c'est pour la langue des Gargaratsi que fut composé un alphabet: ainsi ce peuple faisait partie de l'Aghovanie, et probablement la race dominante, et rien ne prouve que ce fussent des Scythes ou Sarmates, comme on le voit dans les notes de M. Levailant sur Moïse de Khoren. Il semble même que leur nom se conserve encore dans celui de la rivière Gargar, affluent méridional du Kour, après la Terter; car le territoire où elle coule a fait partie de l'Aghovanie. Quant à l'alphabet soi-disant aghovan, mentionné et figuré dans la Correspondance d'Eug. Boré, t. II, p. 50, et dont le Musée de l'Académie des sciences possède une copie, il se compose de 38

signes, qui ne diffèrent de l'alphabet arménien que par le style.

5) Interprète de la doctrine religieuse, interprétation des saints livres: c'est ce que signifient les mots arméniens *Թարգմանիչ, Թարգմանել*.

6) Arsvaghen, chez Moïse de Khoren, l. III, chap. LIV. Ce roi vivait au milieu du Ve s.; son époque est marquée fort exactement par Mosé Caghancatovatsi, l. II, chap. III, au temps de Théodose-le-Jeune, 408—450; de Vram-Chapouh, roi d'Arménie, 392—414; d'Iezdédjerd II, 408—430; du jeune Vasac, prince de Siounie, 409—452; mais la date de sa mort n'est pas positivement connue. On sait seulement qu'en 450, quand les grands d'Arménie se rendirent en Perse, le roi aghovan qui les accompagnait était Vatché. Ainsi, c'est presque aussitôt après la fixation de l'alphabet arménien, en 410, que S. Mesrob passa en Siounie, puis en Aghovanie.

7) Chapouh II ni Chapouh III n'étaient fils d'un Artachir, mais l'un et l'autre descendaient d'Artachir Babécan.

8) Moïse de Khoren, chap. LIV, ne dit pas un mot des honneurs rendus à Anania; pour Pétrou, son Eloge de Babic nous manque.

son disciple, évêque de Siounie. Anania se trouvait avec les prêtres et princes arméniens, lors des persécutions d'Iezdédjerd. Il alla plus tard au concile de Chahapivan¹⁾, auquel assistait Jean Mandacouni, et qui rédigea des canons ecclésiastiques. Ayant occupé 42 ans²⁾ le trône de Siounie, protofrontès³⁾ de la Grande-Arménie, il passa vers le Christ.

CHAPITRE XVII.

Actions du lâche et méchant prince de Siounie, Vasac; causes de sa perte.

Triste parole, fâcheux exorde! j'ai à raconter des histoires peu réjouissantes, respirant la douleur et l'affliction, alourdies par la mélancolie, obscurcies par les lamentations, car notre livre⁴⁾ est découronné. La race arsacide a perdu la royauté, et celle de S. Grégoire le pontificat⁵⁾. Toute succession princière est interrompue, le bonheur a tourné le dos, la paix a fait place à la discorde et à l'empire du mal.

La royauté d'Arménie ayant été enlevée au dernier Artachès⁶⁾, le marzpan Veh Mihr-Chapouh occupa sa place durant 13 ans. Cependant, à la demande de Vrhram-Chapouh, S. Sahac avait établi, comme généralissime d'Arménie, son petit-fils Vardan, fils d'Hamazasp⁷⁾, et lui il était passé dans les rangs des anges (en 440). Après Mihr-Chapouh, Vasac, prince de Siounie, fut créé marzpan d'Arménie⁸⁾, en sorte que le marzpanat lui fut dévolu, et à Vardan le généralat.

Après Vrhram-Chapouh⁹⁾, Iezdédjerd régna 19 ans sur la Perse. Il avait dans l'Atr-

1) Mit. *Դժապիվան*; ce concile eut lieu en 447. Chahapivan est un lieu situé dans le canton de Dzagh-cotn, province d'Airarat, où les rois arméniens avaient une résidence, où ils célébraient la fête du nouvel an. Les 20 canons de ce concile, qu'on peut lire chez Tchamitch, t. II, p. 16 sq., roulent tous sur les punitions canoniques, corporelles et pécuniaires à infliger aux nobles, aux paysans et aux ecclésiastiques, pour divers péchés: aux nobles les amendes, aux paysans les coups de bâton et amendes inférieures, aux clercs la destitution, etc. Ils sont curieux comme renseignements sur l'état moral du peuple à l'époque où ils ont été rédigés.

2) Par. 22 ans; Mosc. 44 ans; au ch. LXXII, partout 42 ans; mais avec tout cela il n'est pas possible de fixer la date de la mort d'Anania, d'autant plus qu'au chap. XIX on verra ce métropolitain assister en 474, avec le catholico Giout, à la consécration d'une église.

3) Protothroné ou premier suffragant.

4) *ՄԺ*; peut être «notre état social.»

5) A la même époque, en effet, en 428, s'éteignit la

dynastie arsacide d'Arménie, et S. Sahac-le-Parthe fut destitué du catholicat. La race de S. Grégoire ne reparut sur le trône patriarcal qu'en 1065, dans la personne de Grigor II dit Vcaïaser. C'est aussi avec ces grands événements que se termine le livre troisième et dernier de l'Hist. de Moïse de Khoren.

6) Artachès IV fut le dernier roi arsacide d'Arménie. Sa famille avait occupé le trône 580 ans; pour les variantes de ce chiffre, qui sont nombreuses et considérables, v. le Bull. de l'Acad., t. V, p. 542; Sébéos, traduction russe, p. 11, 20, n. 35, 45.

7) Sahacanouich, fille de S. Sahac, avait épousé Hamazasp Mamiconian, qui eut pour fils, outre Vardan, plus tard généralissime d'Arménie, Hmaïac et Hamazaspian.

8) Il assistait en cette qualité au concile de Chahapivan, en 447.

9) Ce roi, déjà mentionné plus haut, n'est pas le monarque arménien, ainsi nommé, qui régna 392—414, mais Vahram V (v. ci-dessus, p. 30, n. 9), auquel Iezdédjerd II succéda en 439 ou 442.

patacan un chiliarque, nommé Mihr-Nerseh, fort intelligent, mais non moins habile à forger de méchants projets, qui de longue main cherchait à supprimer et à faire disparaître l'Evangile du Christ. Or Vasac était puissant et haut placé en Arménie, et jouissait à la porte royale d'une grande considération. Il avait deux fils, Babic et Atrnerseh, et une fille, mariée à Varaz-Vaghan, aussi de la famille sisacane. Par la malice de Satan, la division régnait entre eux, et Varaz-Vaghan haïssait sa femme. Vasac, mécontent, voulut se venger, en lui ôtant la vie; son gendre, qui en eut vent, s'enfuit auprès de Mihr-Nerseh et, poussé par un violent désir de s'en faire un ami, quitta la divine bannière du christianisme, pour se faire adorateur du feu et du soleil. Il excitait incessamment contre les Arméniens le chiliarque du roi de Perse, afin d'exécuter ses projets de vengeance à l'égard de Vasac.

Mihr-Nerseh l'ayant introduit auprès d'Iezdédjerd, et lui ayant fait connaître ses dispositions, le roi traita honorablement Varaz-Vaghan, et crut que la circonstance était une faveur de ses Dieux: il résolut donc, avec le mobédan-mobed¹⁾ et avec ses grands, de ramener l'Arménie à sa religion, et tous furent d'accord sur ce point.

Par l'ordre du roi, un commandement fut adressé²⁾ aux princes d'Arménie, avec envoi d'autels du feu, de gardiens³⁾ et de prêtres, convoyés par des seigneurs perses, qui, étant venus en Arménie, remirent le rescrit aux seigneurs⁴⁾, saisis à cette vue d'un chagrin indigne. Aussitôt évêques et abbés, nobles possessionnés et principaux tanouters, se réunirent sous la présidence d'Hovseph, occupant le siège après S. Sahac, d'Anania, évêque de Siounie, et du prêtre Ghévond. Après délibération, ils écrivirent en commun au roi une lettre forte et serrée, au sujet de la religion, et remirent encore à des députés une réponse au monarque. Celui-ci, fort courroucé, le coeur brûlant d'une rage impitoyable et se roulant comme un serpent, lança sur-le-champ l'ordre d'appeler les prêtres arméniens, de gré ou de force, et de les amener en sa présence. Au milieu du grand divan, il leur intima avec violence, de deux choses l'une: ou de se sauver en embrassant le magisme, ou de mourir sans recours, avec leurs familles et leurs enfants. Eux, sans répondre incontinent,

1) Ce titre a déjà paru au chap. ix, et devrait, à la rigueur, être transcrit mopétan-mopet, qui répondrait mieux au grec *μαύπτας*; mais j'ai cru devoir me conformer à l'orthographe persane.

2) En 444.

3) *հիւ-չոհպան*; en persan *پشتیان* ou *پشتوان*, gardien, défenseur: c'est le titre de ces personnages que l'on voit, au revers des monnaies sassanides, debout, en armes, auprès du pyrée.

4) Le rescrit royal, avec la lettre dogmatique de Mihr-Nerseh, relative à la religion du feu, se voient en original chez Eghiché, Guerre des Vardaniens, p. 15, 19. Il en existe des traductions française, dans le t. II des Mém. de S.-Martin, et dans la version complète du P.

Garabed Kabaradji, p. 19, 26, anglaise, par Neuman, enfin russe, par Chanchief, Tiflis, 1853. La réponse des Arméniens à l'écrit du gouverneur perse se voit dans le même ouvrage, p. 22, ainsi que dans les diverses traductions mentionnées.

Ce qui intéresse spécialement la Siounie, c'est que le catholicos arménien, à cette époque, était Hovseph d'Hoghotsim, dans le canton de Vaïo-Tzor, qui réunit un concile à Artachat, en 450, pour délibérer sur la réponse à faire; parmi les assistants se trouvaient aussi: Anania, évêque de Siounie, nommé le 12e, l'évêque et historien Eghiché et Eznic, auteur d'une Réfutation des fausses religions. Le catholicos n'est désigné que comme «évêque d'Aïrarat.»

se retirèrent pour délibérer et décidèrent de se soumettre, pour un temps et en apparence, à l'ordre royal et d'essayer de sauver leur pays, de garantir leur sécurité, soit par la guerre, soit par des voies pacifiques. Ce qu'ayant fait, ils furent renvoyés chez eux avec de grands présents, emmenant pyrées et docteurs. Toutefois le monarque, redoutant une tromperie, retint comme otages Achoucha, bdechkh d'Ibérie, et les deux fils de Vasac; Babic et Atrnerseh¹⁾. Pour les princes, ils s'étaient promis l'un à l'autre, et avaient scellé avec serment sur l'Evangile l'engagement d'agir de concert et de mourir pour la foi chrétienne.

En arrivant dans leur pays, dans la province d'Ararat, ils réalisèrent leur pacte secret, en tuant quelques mages, mettant les autres en fuite, dispersant le feu et le jetant à l'eau. Cependant Vasac était aigri et ballotté par l'incertitude; d'abord le feu de l'amour paternel brûlait ses entrailles, à la pensée de ses fils retenus en otage, pensée qui lui faisait perdre l'esprit. Puis il craignait son ennemi Varaz-Vaghan, vivant près du roi et guettant sa mort; enfin c'était pour lui une grande privation, que celle d'une position élevée et de sa principauté héréditaire. Par ces trois motifs, il était continuellement en proie à d'affreuses hésitations, lui enlevant le sommeil des nuits et le repos du jour. Comme donc c'est l'apanage des mortels, d'errer et de faiblir sans cesse, lui aussi faiblit à l'égard de son serment sur le S. Evangile. J'ose assurer que s'il eût à la fin confessé son crime, par une seule parole, l'infinie miséricorde de Dieu ne l'eût pas délaissé; mais il avait le germe d'un coupable désespoir, dont Dieu seul, et nul autre que lui, sait apprécier les circonstances.

Séduit donc par le démon et espérant faire pénitence, il manqua pour l'heure à son serment, en vue de se sauver, lui et ses enfants, des atteintes du malheur. Ayant envoyé en Aghovanie Vardan et les troupes arméniennes, pour faire tête aux Perses arrivés là, il fit connaître par lettre à Mihr-Nerseh le plan d'union des Arméniens, comme pour rester fidèle au roi, à son chiliarque et aux généraux perses, alors en Aghovanie, croyant par-là exécuter la loi du divin livre: «Soyez soumis aux puissances corporelles, comme à Dieu.» Il se détacha cependant de Vardan et des braves nobles, ses amis, lui et d'autres seigneurs: Tirots Bagratide, Dadicho Khorkhorouni, Giout Vahévouni, Varaz-Chapouh Palouni, Arten Gabéghéni, Nerseh d'Ourdza²⁾, et plusieurs autres osticans et nobles posses-

1) Eghiché, p. 34, nomme dix seigneurs arméniens, qui avaient été mandés à la cour et, à leur tête, le prince de Siounie, mais il ne dit pas que quelques-uns aient été retenus. C'est Lazare de Pharbe qui donne ce détail. Au reste, comme j'ai raconté fort longuement toute cette histoire dans mes Additions et éclaircissements à l'Hist. de Gé., il me paraît convenable de ne point me répéter ici et de renvoyer le lecteur à mon Addition III, où sont indiquées toutes les sources, et notamment les belles recherches de M. S.-Martin, dans les t. VI et VII de l'Hist. du Bas-Emp., nouv. éd. Deux historiens armé-

niens, témoins oculaires, ont raconté les faits, Eghiché jusqu'en 464, et Lazare de Pharbe jusqu'en 484: ce dernier n'est malheureusement pas traduit; seulement le P. Garabed Kabaradjian en a donné des extraits et l'analyse à la suite de la traduction de l'ouvrage d'Eghiché. Mosé Caghancatovatsi, l. II, chap. II, donne aussi des détails sur les événements de cette époque, en ce qui touche l'Aghovanie.

2) Eghiché, p. 77, donne une liste plus complète des adhérents de Vasac.

sionnés, de diverses maisons et familles, qui cédèrent à la crainte des Perses et au désir de complaire au roi. Ceux-ci s'emparèrent de toutes les places et lieux forts de l'Arménie. Pour Vasac, il se fit amener tous les enfants des Mamiconians, des Camsaracans et des autres familles nobles, et se renferma dans les forts inaccessibles de la Siounie.

Cela fait, au reçu de la triste et désastreuse nouvelle, Vardan, vainqueur en Aghovanie dans un grand combat¹⁾, revint avec la noblesse et délibéra durant bien des jours sur ce qu'il y avait à entreprendre. Ayant perdu tout espoir, ils préférèrent la mort à la vie et passèrent dans l'Artaz²⁾. Un mois après, il y eut là un rude engagement, où S. Vardan et ses amis reçurent la couronne du martyr³⁾.

Ces nouvelles causèrent à Iezdédjerd un vif chagrin et de cruelles agitations. Pour Vasac, croyant faire preuve d'un grand zèle et fidélité, il emmena captifs les enfants et les saints prêtres, qu'il conduisit à la porte royale. Là, dans le grand divan, il fut interrogé, confronté avec les captifs. Battu et confondu sur tous les points, cet impie reçut le juste salaire de ses services; car il resta sous garde à la porte royale, jusqu'à sa mort, dont les détails sont racontés par Eghiché et par Lazare de Pharbe⁴⁾. La principauté de Siounie fut conférée à l'apostat Varaz-Vaghan, qui était possédé du diable, et qui fut étouffé par lui⁵⁾. Il eut pour successeur le géant Gdihon — ou Gdéhon — monstre de méchanceté,

1) En 450.

2) Artaz, canton de la province de Vaspouracan, au S. de l'Araxe, vis-à-vis de Nakhdechévân.

3) Le samedi avant la Pentecôte de l'an 451, S. Vardan périt avec 1266 des siens, que l'on appelle communément, d'un nom général, les saints Vardanians. Eghiché, p. 103, 130, porte le nombre des morts à 1036, mais il faut lire 1027 (287 d'une part et 740 de l'autre), et même le compte détaillé des morts, par familles, ne donne que 1032 personnes. Sur ce sujet, Lazare de Pharbe, p. 125, compte en gros 1036, lis. 1026 (276 + 750; cf. Tchamitch II, 464; Vies des saints arméniens, 7 août; des deux éditions de l'Épitome de Vardan, l'une porte 1230; l'autre, celle de Venise, 1232; Thoma Ardzrouni, p. 87, ne compte que 696 morts et ajoute que le nom de Vahan Mamiconian, — et sans doute aussi ceux de quelques autres Ardzrouni, — furent effacés de l'Histoire d'Eghiché, par la fraude d'un évêque nestorien, nommé Barsouma. Quant à la date, telle qu'on la lit dans la traduction française, p. 141, elle a été intercalée là par le traducteur, sans que le lecteur en soit prévenu, et elle est extraite de Tchamitch II, 76, ou de la nouv. éd. de l'Hist. du Bas-Emp., t. VI, p. 303, avec une légère modification; Mosé Caghancatovatsi, l. II, fin du chap. 1^{er}, s'exprime ainsi: «Les compagnons de S. Vardan, tous gens d'élite, subirent le martyre par le fait d'Hazkert, au nombre de 1066 (un Mit. porte 1266); depuis lors jusqu'à l'établissement du comput arménien il s'écoula 120 ans. Comprenez la chose ainsi: պարսպէս իմն զիրս.»

Les variantes de nombre me paraissent peu importantes; mais la remarque relative au comput arménien renferme un anachronisme, puisque la réforme du calendrier arménien eut lieu en 551; toutefois elle peut s'expliquer en ce sens, que déjà 20 ans plus tôt les défauts du calendrier avaient attiré l'attention du clergé d'Arménie, et que c'est réellement en 530 ou 531, à la fin de la première période victorienne, corrigée par Denys-le-Petit, qu'il fut pour la première fois question en Arménie d'une réforme radicale. Enfin les derniers mots cités de Mosé Caghancatovatsi ont donné lieu dans plusieurs manuscrits à cette variante: պարսպէս ի Մազիրս: «C'est ainsi que la chose se passa à Mazirk.»

4) Vasac, traître envers les chrétiens et envers les Perses, comme on l'a vu plus haut, fut dégradé de ses emplois en 452 et périt d'une maladie vermiculaire dans sa prison, soit cette année même, soit au bout de quelque temps, en tout cas plusieurs années après celle indiquée par le simple calcul, supra p. 33, n. 3.

5) Varaz-Vaghan, ou mieux Varaz-Vahan, exerça 25 ans le principat, et non 5 ans, comme il est imprimé par erreur dans ma première Notice. Après lui il y eut un interrègne de 5 ans, puis Gdéhon est censé avoir régné 17 ans, calcul qui place sa mort en 495, mais en réalité, il mourut en 488, dans une bataille contre Vahan Mamiconian, au village de Chté, canton d'Archamounik, situé au N. de l'Aradzani ou Mourad-Tchal, entre cette rivière et Erzurum. Le P. Indjidj, Arm. anc., p. 534, n'a pas réussi à déterminer la position de Chté. Du reste, pour

mais doué d'une force invincible, qui ne cessa de faire la guerre aux derniers survivants des Arméniens. Grâce à Dieu cependant cette tour effrayante succomba dans une bataille près du village de Chté, dans le canton de Chirac, sous les coups de Vahan, fils du frère de Vardan; ses serviteurs, ayant enlevé ses entrailles, l'enveloppèrent de roseaux et allèrent le déposer dans la tombe de ses pères.

CHAPITRE XVIII.

Martyre du saint et glorieux noble siounien, le bienheureux Hazd¹⁾, par ordre de Mihran, au milieu d'une réunion de Perses.²⁾

Je m'estime heureux maintenant de raconter des choses plus agréables que ce qui précède; car si la honteuse conduite des princes de Siounie nous a causé une fois défaite, confusion et ruine totale, du moins une autre fois nous relevons la tête bien haut. Couronnés, pour ainsi dire, d'un merveilleux diadème, nous cicatrisons nos anciennes blessures, remplaçons la confusion par un joyeux vêtement d'allégresse et d'aimable assurance, et resplendissons de gloire. Car si des branches arrachées de la tige sisacane ont parfois produit des épines et des ronces, maintenant elles nous ont fourni la rose et le lis embaumés et des fruits aussi beaux que savoureux, dont le suave arôme a été bien accueilli du Seigneur.

Maintenant, il est vrai, séduits par l'ancien trompeur, les nobles maîtres de la principauté sisacane vivaient soumis à la volonté du roi de Perse et avaient hérité de la gloire mondaine, passagère et corruptible; toutefois quelques-uns, leurs frères suivant la chair et le sang, comprirent la sagesse d'en-haut. Eclairés par la foi, ils ne suivirent pas la trompeuse lueur qui conduit à l'abîme de la perdition. Ces personnages, nommés Babgen, Bacour et Hazd³⁾, renoncèrent à tout ce qui est du monde, abandonnèrent gloire et grandeur, et prirent pour guide la voix de la béatitude. Sortis du bataillon siounien, ils se rangèrent, avec les Arméniens fidèles à leur serment, sous la conduite du brave et respectable Vahan Mamiconian, fils du frère de Vardan-le-Grand, et déployèrent la plus grande valeur en mainte bataille. Mais lorsque Mihran vint en Ibérie, avec une grosse

donner une histoire complète de Vasac et de ses deux premiers successeurs, il faudrait copier en entier les ouvrages d'Eghiché et de Lazare de Pharbe; car on voit que Stéphanos n'a pas voulu donner leur biographie en entier.

1) Mit., Par., Azd.

2) Table des matières: «Martyre du S. évêque de Siounie Arzd, par l'ordre de Mihran.» Cette notice est complètement inexacte, car S. Hazd était séculier.

3) On verra plus bas que Hazd était frère du prince de Siounie Gdéhon. Rien ne nous fait connaître positivement la généalogie de Bacour, on sait seulement qu'il était membre de la famille princière de Siounie, s'était livré volontairement à Iezdédjerd II, dans la dernière année de son règne, et était rentré dans sa patrie en la première année de Piroz, donc au plus tôt en 462. De Babic ou Babgen il va être question plus bas.

armée, pour combattre le roi Vakhtanc¹⁾, Vahan et les troupes arméniennes allèrent au secours du monarque, en vertu de leurs engagements d'assistance mutuelle, et descendirent dans la plaine de Djarman, au bord du Kour²⁾, où ils se mesurèrent avec les Perses et les vainquirent dès l'abord. Cependant les Ibériens, effrayés de la multitude des Perses, prirent la fuite : ce qu'apprenant Vahan, il battit en retraite, et son frère cadet Vasac reçut en ce lieu le martyre. Pour Mihran, s'étant lancé à la poursuite de l'armée, il fit prisonnier Hrahat Camsaracan, frère de Nerseh, seigneur de Chirac, qu'un bond de son cheval avait précipité violemment à terre. On se jeta sur ses traces, et l'illustre noble siounien possessionné, Hazd, fut pris également. Mihran, fier d'un tel succès, se retira. Pour Vahan, ayant trouvé Babgen, héritier de la Siounie³⁾, gisant et grièvement blessé, il le mit sur son cheval et le sauva en l'emmenant. Ce prince, à cause de sa blessure, n'accompagna pas Vahan dans ses courses, mais se cacha dans des retraites sûres. Prenant avec lui les deux nobles, l'impur Mihran les traîna à sa suite et se lança sur les traces de Vahan. Chaque jour il les faisait amener, enchaînés, et par de mauvais traitements, par des injures, par des supplices, il tâchait de les convertir à sa religion. Hrahat Camsaracan ayant réussi à lui échapper, grâce à un secours invisible, il en devint furieux, et de peur qu'Hazd le Siounien ne se sauvât également, il fit mener en sa présence l'agneau sans péché, la brebis d'un an, qu'il voulait offrir à son maître comme une victime de bonne odeur. Comme donc il était spécialement excité par l'impie Gdéhon⁴⁾, seigneur de Siounie, frère-cain d'Hazd, le bourreau ne pouvait contenir sa violente émotion. Il commença à lui parler, en le menaçant d'affreux châtiments, en essayant par diverses ruses d'ébranler sa foi dans le Christ, et entremêla ses menaces de la promesse des plus riches présents, s'il se soumettait à ses volontés. Le bienheureux écouta en silence ses discours et, avec une expression sublime, leva les yeux vers le ciel, objet de ses désirs, dont il invoqua l'assistance. Le coeur et les reins fortifiés par une ineffable confiance, il répondit en ces termes à Mihran : « Si l'on vendait la vie passagère du corps, et que je pusse l'acheter et en jouir, je

1) Wakhtang, roi d'Ibérie, dit Gorgasal « la tête de loup, » à cause de l'ornement qu'il portait sur son casque, ayant fait périr en 476, dans la 15^e année de Péroz, le bdechkh Vazgen, qui avait causé la mort de S^e Chouchanic, son épouse, en 458, le roi de Perse envoya son général Mihran ravager le pays du prince rebelle à ses volontés. Les Arméniens, commandés par Vahan Mamiconian, neveu du généralissime Vardan, ci-dessus mentionné, marchèrent au secours de leur coréligionnaire et allié, qui, il faut le dire, paraît ne s'être conduit ni très bravement, ni très loyalement, à la bataille de Djarman, lieu inconnu d'ailleurs. Le P. Tchamitch place cette bataille en 482, Hist. d'Arm. II, 183. Pour les détails, c'est Lazare de Pharbe, qu'il faut consulter, comme l'a fait Stéphanos, et comme je l'ai fait moi-même dans mon Addition III, p. 77.

2) Mit. et Par. du Goub *qan-p*. Quant à Djarman, je crois que c'est une altération du nom de Gardman ou Gardaban, canton situé en effet au S. du Kour, dans la province d'Outi, et dont les limites vers le N.O. sont positivement indéterminées. La bataille eut lieu au printemps de l'an 482.

3) Babgen ou Babic était fils de Vasac, comme le dit Stéphanos au chap. xvii, et conséquemment oncle de Gdéhon. Il avait jusque-là partagé le sort de Bacour, son parent. Son droit était de succéder à Vasac, sans les intrigues de son beau-frère Varaz-Vaghan, qui firent préférer celui-ci à l'héritier direct.

4) Ici le Mit. porte Gédéhon, qui est peut-être l'orthographe complète et primitive du nom.

donnerai vraiment tout ce que je possède, pour l'obtenir, à cause des maux de la chair et des peines de la vie; mais quand il s'agit des châtiments éternels et de la géhenne inextinguible, ce serait une grande folie de la payer du prix de la richesse, principalement quand le résultat du trafic est incertain; car nul ne sait si le terme de sa vie est proche ou reculé. Peut-être l'acheteur, aujourd'hui content, mourra-t-il demain et sera-t-il expédié dans les ténèbres extérieures. Si j'aimais cette passagère et misérable marchandise, pourquoi l'acquérir aujourd'hui, pour vivre, tandis que bientôt je la recevrai avec gloire et avec de riches présents. Je préfère donc en rester au point où je suis, je regarde cela comme meilleur et plus honorable; heureux et satisfait de mourir pour le Christ, plutôt que de vivre dans les honneurs des millions d'années, apostat et réservé à des supplices sans fin.»

A ces paroles de S. Hazd, les Perses impies se ruèrent sur lui, comme des bêtes sorties de leur cage; avides de se partager son sang, ces homicides le traînèrent auprès de la chapelle de S.-Grégoire, semblable aux apôtres, au village de Bagavan, dans le territoire de Vagharchakert, canton de Bagrévand¹⁾, dans une gorge du mont Nipat, à environ un jet de pierre de la sainte chapelle. Là ils abattirent la tête du saint, qui fut recueillie par des chrétiens et déposée dans la chapelle de S.-Grégoire. Le saint noble Siounien, le vénérable martyr Hazd, mourut le 16 du mois d'horhi²⁾. Il s'opère sur sa tombe de grands miracles et des guérisons de maladies dangereuses. Il intercède pour nous et pour notre pays auprès du Christ, à qui soit la gloire dans l'éternité.

CHAPITRE XIX.

Des martyrs qui reposent en divers lieux du Vaïo-Tzor; églises construites en leur honneur, entre les rivières d'Eghégik et de Mozan, auprès d'une colline fortifiée.³⁾

Après la dévastation de l'Arménie et l'immolation des Sts. Vardanans (en 451), l'épée des Perses ne cessa de moissonner la race araméenne; car après Hazkert ce fut le maudit et sanguinaire Péroz, qui régna 22 ans⁴⁾, et qui redoubla en Arménie les affreux massacres, la captivité, l'incendie et la ruine. Cependant il fut exterminé complètement, lui, sa maison et ses fils, par le roi des Hephtalites. Puis la Perse eut pour roi le pacifique Vagharch⁵⁾,

1) Ce canton répond au pays situé à l'o. de Baiazid.

2) Ou le 25 octobre, ajoute le P. Tchamitch, II, 183, en l'année 482 de J.-C.; v. le récit original chez Laz. de Pharbe, p. 243—245.

3) La Table des mat. omet ce dernier trait. Par.: d'une colline où était un fort. Mosc.: Mogan. Eghégik et Mozan se retrouvent encore dans le district de Daralagez, l'ancien Vaïo-Tzor.

4) Iezdédjerd II mourut en 460, après un règne de 18

Bist. de la Siounie.

ou 19 ans; il eut pour successeur son fils Ormouzd III, auquel on attribue d'un à six ans de règne, tant les traditions varient à son sujet. A celui-ci succéda son frère Péroz, qui régna jusqu'en 483, et qui est surnommé Mardaneh, le courageux; v. H. du Bas.-Emp. t. VII, p. 300 et suiv.

5) Il est surnommé Kiranmaïeh, i. e. de grand mérite, et régna jusqu'en 487.

qui, dès la 1-re année de son règne, fit un accord avec Vahan et avec les autres seigneurs, par lesquels il avait été établi ostican. L'accord fut scellé par un serment, et la paix se consolida en Arménie.

Or, depuis S. Vardan les troupes perses parcouraient le pays, soit poursuivant les fuyards, soit attaquant les citadelles et les lieux forts, soit cherchant à massacrer jusqu'au dernier et à extirper la race des Arméniens. Le tranchant du cimeterre planait sur tous les hommes d'armes; on ne leur demandait qu'une parole de rénonciation au Christ, une inclination de tête devant le soleil, ou sinon, sur-le-champ la mort; aussi tout en Arménie regorgeait de martyrs: rochers, ravins, vallons et collines. Tels que les masses d'étoiles qui, durant les nuits, brillent en groupes serrés au-dessus de la terre, tels on vit dans le pays de Sisacan, au canton de Vaïo-Tzor, ceux qui, pour échapper au glaive des Perses, voulurent gagner le pays fortifié d'Artsakh. Les maudits ministres du feu¹⁾, avec l'armée perse, se précipitèrent sur leurs traces, les atteignirent au milieu du Vaïo-Tzor, près d'une colline, environnée d'énormes blocs de pierres, lui servant de remparts, entre les rivières d'Eghégik et de Mozan²⁾, et firent couler des torrents de sang, en exterminant pour le nom du Christ la fleur de la noblesse d'Arménie. Le ciel fit sur leur tombe d'étonnants prodiges. Les Perses se mirent à la poursuite des autres et en massacrèrent une partie dans une petite vallée, au pied d'un rocher fortifié: Martiré, ainsi s'appelait le chef de ceux-ci, et le lieu prit le nom d'Angegh-Tzor. Ayant poussé jusque-là leur course, ils y massacrèrent 300 personnes, près d'un confluent³⁾ nommé Ostink et Artaboïnk⁴⁾; les habitants construisirent plus tard une église sur leur tombe.

Delà les Perses franchirent un défilé, situé à gauche, dominant le saint convent dit de Tsaghats-Kar⁵⁾, situé sur un plateau entre les deux villages ci-dessus nommés, et y massacrèrent quantité de personnages nobles et de guerriers d'élite. Pour eux, ils allèrent planter leurs tentes au milieu des habitations, et épuisés, fatigués qu'ils étaient de carnage, ils voulurent y faire une halte. Cependant au milieu de la nuit un Perse, qui faisait la garde pour le camp, vit les cieux s'ouvrir et des flots de lumière se répandre sur les cadavres: puis, sur un char d'or, très haut, une femme assise, en vêtements de pourpre, semblable à une reine. Autour d'elles des masses de guerriers resplendissants. Elle contemplait le carnage, pleurait et soupirait, et parlait à chacun avec tendresse. Cependant le Perse effrayé voulait prévenir ses camarades, mais ses pieds et sa langue étaient enchaînés. Enfin un des saints guerriers s'étant approché de lui, il lui demanda: «Quelle est celle-ci?»

1) *աթաշխուդայիւ*, v. p. 22, note 2.

2) Mozan est sur rive N. de l'Arpa-Tchaï.

3) *Ջրկից* manque aux dictionnaires arméniens, mais a bien le sens, que je lui ai donné. Angegh-Tzor signifie «la vallée sans beauté.»

4) Je n'ai pas retrouvé ces lieux sur la carte, seulement Artaboï est nommé au ch. LXXIV, parmi les localités du

Vaïo-Tzor; v. Sargis Dchalal., Voyage dans la Gr.-Arménien, t. II, p. 166, Ostin-Giough, où était le couvent de Karkoph ou Khotakérats-Vank.

5) Il y a dans le N. du Vaïo-Tzor un lieu dit Tsakhar, mentionné souvent chez notre historien, et dans le Voyage du P. Sargis Dchalal., II, 151: mais cette position ne répond que très faiblement aux indications actuelles de Stéphanos.

«C'est, répondit l'ange, la mère du roi des cieux.» La vision persista jusqu'à l'aurore et disparut ensuite. Au point du jour, quand l'armée voulut partir, elle trouva la sentinelle tombée sans connaissance et lui en demanda la cause; lui ne put que faire signe du doigt et répondre par ces mots: «La mère est là, la mère est là»¹⁾: c'est pourquoi ce lieu s'appelle jusqu'à-présent Marand.

Pour le Perse, il alla se jeter sur les restes des saints, fut guéri et ayant embrassé le christianisme, consacra ses jours au service des saints, dont les chrétiens recueillirent les reliques et construisirent par-dessus une chapelle. D'autres s'étaient empressés d'en faire autant à l'égard des martyrs morts précédemment sur la colline. Ce qu'ayant appris le vénérable Giout, alors catholicos (465 — 475), il ordonna de bâtir une église en leur honneur et d'y rassembler leurs os. La chose fut exécutée par Hrev et Chahiret, par les prêtres Archen et Abdiou, qui jetèrent les fondements d'une cathédrale en l'honneur des saints, en la 9^e année du vénérable Giout²⁾, catholicos d'Arménie, au commencement, ou plutôt le 5 du mois d'été³⁾. L'ayant achevée à grands frais, ils en firent un lieu de réunion, d'une architecture admirable⁴⁾, semblable au ciel, avec deux coupoles, trois chapelles et un porche de chaque côté, avec des chambres particulières et un étage supérieur à colonnes: le tout d'une construction magnifique. Toute la localité, depuis la grande rivière⁵⁾ jusqu'à la montagne de Sreghonk⁶⁾, fut donnée en propriété aux serviteurs de la sainte église. L'oeuvre étant terminée, le vénérable catholicos Giout vint avec Anania, évêque de Siounie, et une foule de peuple, et disposa le lieu du repos des saintes reliques. La dédicace de l'église dura huit jours, pour la gloire du Christ, notre Dieu, béni dans l'éternité. Maintenant ce lieu a été dévasté et occupé par des villageois; on l'appelle Khotoralez⁷⁾. Nous avons appris tout cela au moyen des inscriptions, en partie par les livres, en partie sur les lieux, de la bouche des témoins, par les noms et par des traditions authentiques. Après examen et vérification du tout, nous vous l'avons transmis.

1) Mit. et Par. Մայր անդ ալ; Mosc. Մար անդ է. Malrand ou Marand ne se retrouve pas dans le liste des villages du Vaio-Tzor, au ch. LXXIV, mais seulement Սայրադու-լ-ք, dont l'identité ne m'est pas démontrée.

2) Donc en 474.

3) Mit. արաման; Par. ամարան; Mosc. ամառան, qui est la vraie lecture: c'est donc, à ce qu'il semble, le

mois de juin ou celui du calendrier mobile arménien qui y correspondait en 474.

4) Հրաշաքարտար; ce mot, qui manque dans les dictionnaires, a déjà paru ci-dessus, ch. XI.

5) Sans doute l'Arpa-Tchaï, qui est le plus fort cours d'eau du canton.

6) Mosc. Cghonk.

7) Mit. Khotalez; Mosc. Khstoralez.

CHAPITRE XX.

Des évêques de Siounie, successeurs d'Anania; consécration de Ter Eritsac.¹⁾

Après le saint évêque de Siounie, Ter Anania, reconnu de Dieu, le siège fut occupé par Ter Noun, homme vertueux et bon, durant 8 ans; par Ter Gaghat, 17 ans; par Ter Mouché, 36 ans²⁾. Puis on établit évêque, contre son gré, le saint père Eritsac, grand économe d'Eritsou-Vank, religieux austère et portant le cilice, qui siégea un an, et dont nous devons redire en peu de mots les qualités et l'administration.³⁾

Au temps de Cavat, roi de Perse, sous le marzpan d'Arménie Vahan Mamiconian, sous le pontificat de Ter Mouché, catholicos arménien, mourut le vénérable Mouché, évêque de Siounie, qui avait occupé le siège durant 36 ans. A cette époque le prince de Siounie était décédé, et sa femme Sahakia, chrétienne de haute piété, lui survivait⁴⁾. Le pays étant sans surveillant spirituel, tous les nobles, tanouters et principaux nobles du pays, élevèrent leur voix vers la pieuse Sahakia et lui demandèrent un supérieur. Celle-ci forma une députation de grands personnages titrés, de prêtres choisis, et avec de riches présents et des offrandes convenables, les expédia au saint catholicos d'Arménie, Mouché, le suppliant de venir dans son pays, d'y choisir et installer un homme digne sur le siège métropolitain. Le pontife consentit en effet. Emu de compassion pour son troupeau, il ne différa point son départ, dont il ordonna de faire les préparatifs, avec la pompe convenable à son rang. Monté sur une mule blanche, à housse d'or, accompagné d'évêques et de nombreux serviteurs, et précédé du signe qui reçut un Dieu, tout brillant d'or, il se mit en route, resplendissant comme le soleil, au chant des psaumes et des hymnes harmonieux. En arrivant aux frontières de Siounie, du côté du Vaïo-Tzor, ils le trouvèrent desséché depuis longtemps, et toute végétation flétrie. Le pontife, les yeux en larmes, les bras élevés vers le ciel, ayant supplié le Seigneur de visiter ce pays, Dieu fit pleuvoir incontinent une douce rosée, qui dura trois jours, du matin au soir, et la population émerveillée en rendit au ciel de ferventes actions de grâces. Aux approches de la résidence princière de Siounie, des précurseurs vinrent en avant. La princesse, avec ses enfants, avec une

1) La Table et Par. ajoutent «l'admirable.»

2) Les deux éditions portent ce chiffre, ici et au ch. LXXII; mais dans la liste générale mon Mit. porte 15.

3) Au ch. LXXIX, notre historien dira que Mouché assistait au concile de Nor-Kaghak, tenu en 491, sous le catholicos arménien Babgen: c'est un affreux anachronisme.

4) On a vu au ch. XVI que, S. Mesrob étant venu prêcher le christianisme en Siounie, Anania avait alors reçu la consécration épiscopale du catholicos arménien S. Sahac, qui mourut en 440. En outre Anania assista au concile de Chahapivan, en 447, et à une dédicace d'église en 474: ainsi ses 42 années d'épiscopat ne durent prendre fin, au plus tôt, qu'après cette date. D'autre part, les 61

années comptées de ses trois premiers successeurs atteignent au moins l'an 535; or Cavat régna 487—530; Vahan Mamiconian, fils de Hmâciac et neveu de Vardan-le-Grand, exerça le marzpanat durant 30 ans, 480—510; et Mouché fut catholicos d'Arménie entre 502 et 510; comment donc Mouché, métropolitain de Siounie, put-il mourir au temps de ce catholicos, Eritsac lui succéder 29 ans avant le terme indiqué par les comptes particuliers, et cependant rester contemporain du roi Cavat?

Quant au prince de Siounie, mentionné sans être nommé, dont la femme était Sahakia, l'on a le choix entre l'un des successeurs de Gdéhou.

troupe de cavaliers nobles, avec une quantité de prêtres et de tanouters, sortit à la rencontre du catholicos. Joyeux de le voir, tous descendirent de cheval et se prosternèrent à genoux; les uns à pieds, les autres à cheval, lui firent cortège, à droite et à gauche, entonnant et poussant de grands cris de bienvenue, tellement que toute la vallée du canton en retentissait comme du roulement des nuages. Cette magnifique conduite se termina dans la tente royale, où l'on fit asseoir le catholicos sur un coussin d'or et de perles, qui était le siège du prince, au lieu dit Kits-Vtacats.¹⁾

Après y avoir pris trois jours de repos, le pontife ordonna à l'assemblée de choisir son supérieur, qu'il consacrerait. «Nous voulons, dirent-ils, le P. Eritsac, pour surveillant de nos âmes; il n'en faut pas d'autre que lui.» Le pontife ordonna donc de préparer des chevaux et de se rendre en toute hâte au couvent d'Eritsac, et dit au prince: «Toi, va sous prétexte de chasse, et garde la porte du couvent, afin qu'il n'ait pas vent de la chose et ne s'enfuit pas: ce qui rendrait nos peines inutiles.» Cependant la princesse Sahakia lui fit présent de la tente royale, avec tout l'ameublement et les coussins, le plaça sur un char, à encadrement d'or, trainé par des mules blanches, derrière lequel une foule pressée le suivit jusqu'à la porte du couvent, situé dans le canton de Baghk dit Kachounik, et aujourd'hui Barcouchat²⁾. S. Eritsac voulut se glisser par une corde le long du mur et s'enfuir, mais il en fut empêché par les gardiens. Le couvent était un lieu charmant, d'une structure admirable et situé sur un plateau élevé. Son église, sous le vocable du S.-Protomartyr, avait été construite par Eritsac même, entourée d'un mur en grosses pierres, et possédait dans son enceinte seulement 40 cellules, où vivaient des moines, perpétuellement revêtus de cilices, toujours silencieux, et qui semblables à des lampes continuellement allumées, sans jamais s'éteindre, chacun dans son réduit, brûlaient, dans une veille non interrompue, du feu de la grâce spirituelle. Pour Eritsac, élevé pendant de longues années dans le canton de Baghk, dans un trou de rocher, il était venu au monastère du bienheureux Giout et y avait passé bien des jours dans une affreuse austérité, puis sur l'invitation et par l'ordre du saint Ter Giout, il était venu en ce lieu avec 12 religieux et les riches dons de ce père et avait bâti l'église, dite la Nouvelle-Jérusalem. Cependant les lépreux³⁾, chassés dans des contrées affreuses, à qui le saint père Giout avait ici donné asyle, s'étant opposés à la construction entreprise par Eritsac, le saint, à cette nouvelle, était venu en personne et les avait engagés à se tenir en paix, par la promesse que le monastère fournirait en partie à leurs besoins; il avait coopéré journellement aux travaux et donné la nourri-

1) «La réunion des ruisseaux,» au voisinage de Chaghat.

2) V. au ch. LXXIV, N. 9.

3) La lèpre, maladie de peau, — la dartre furfuracée arrondie — du docteur Alibert, n'est pas contagieuse ni héréditaire, elle ne nuit pas à la santé générale et peut être guérie par des bains tièdes et frais et par un régime approprié. Il est à croire que les anciens ont mis sur son compte bien d'autres maladies, comme éléphantiasis, sy-

philis, impétigo... Encycl. des gens du monde, art. F. Ratier.

La lèpre se rencontre encore sous les tropiques, en Grèce et même en Italie. On a bâti, il n'y a pas longtemps une léproserie en Piémont, il en existe une autre en Portugal. La lèpre tuberculeuse se guérit radicalement par le changement de climat. Rev. contempor. 31 juill. 1862, p. 405.

ture aux ouvriers. C'est ainsi qu'avait été construite la maison de Dieu, et que le lieu où le Seigneur est glorifié était devenu la belle demeure d'hommes aux moeurs angéliques.

Le vénérable pontife Mouché, à son entrée dans le couvent, salua d'abord l'église et dépêcha en courrier le fils d'une veuve, d'Hohanavank, dans le canton d'Aragadz-Otn, diacre en titre et lecteur du catholicos, ainsi que plusieurs princes et autres fidèles, qui ne réussirent pas à décider Eritsac. Il se rendit lui-même à la cellule de ce père et, le coeur ému de mécontentement, fit sur lui le signe de la croix, en disant: «D'où te vient cet entêtement? le démon est en toi; que Dieu chasse le mauvais, qui excite sa colère!» Aussitôt, à la parole du saint, une fumée épaisse sortit, s'éleva sur la maison, comme un tourbillon de vent, puis des légions de blanches colombes s'abattirent sur le toit de la chambre, et l'une d'elles, dans son vol, se posa sur le pontife, delà sur Eritsac. Tournant autour de son capuchon grossier, elle disait d'une voix basse, semblable à celle d'un homme: «Il est digne, il est digne;» ce que voyant la multitude, elle s'écria à l'unisson: «Il est digne, il est digne.» Dès-lors le S. père, ne pouvant plus résister, tomba à genoux¹⁾, devant le catholicos, et lui dit avec des larmes dans la voix: «Seigneur, que ta volonté soit faite, et non la mienne.» Le catholicos, le prenant par la main, le conduisit à l'église, et l'attirant à l'autel, lui donna l'onction de métropolitain de la Siounie, et le fit asseoir sur le siège. Pour lui, il prit congé de la foule, dans un magnifique appareil, d'une beauté incomparable, et retourna dans son siège pontifical, à Dovin du Chahastan, rendant gloire et louange au Seigneur de l'univers.

Le vénérable Eritsac, après avoir siégé une année, passa dans la Jérusalem d'en-haut, où se trouve l'assemblée des saints, ayant pour chef de cité J.-C. Dieu du monde. La tradition raconte encore à son sujet, qu'étant allé dans la sainte cité de Jérusalem et s'y étant attardé jusqu'au grand jour de la veille de l'Epiphanie, comme il était à la porte de la Se. caverne de Béthléhem, il se mit à pleurer amèrement, en pensant à son couvent et à ses frères, par l'excès du désir qu'il éprouvait d'être alors avec eux. Ce qu'ayant remarqué, pour ainsi dire pas l'inspiration du S.-Esprit, une sorcière lui adressa cette question: «Dis-moi pourquoi tu pleures si amèrement.» Quand il lui en eut expliqué la cause: «Saint homme de Dieu, reprit-elle, demande au Christ la rémission de mes énormes péchés, et moi je te ferai voir incontinent après ce que tu désires.» A ces mots le père, se confiant en l'inépuisable bonté divine, et succombant à son propre désir, consentit à sa demande. Pour la femme, elle prépara un grand vase avec de l'eau et, après quelques opérations de sa sorcellerie, fit passer le saint par-dessus. Aussitôt il se trouva dans son couvent d'Eritsou²⁾, à la porte de l'église, au moment où s'achevait le sacrifice du salut. Ayant repris

1) Mit. ի դու ժո; au lieu de ի դու ճո.

2) En arménien érets, dont le diminutif est éritsac, signifie un prêtre-moine. Ce mot dérive d'էրէպոս: il n'est donc pas étonnant que le couvent dont il s'agit s'appelle

lât Eritsaca-, Eritsa- ou Eritsou-Vank. Par une autre altération, qu'expliquent les habitudes vulgaires, le couvent de Vahanou-Vank deviendra Ovhanou-Vank. Quant à l'hydromancie, dont il nous est donné ici un exemple, un trait analogue est raconté dans les Mille et une nuits.

ses sens, il ne dit rien aux frères, jusqu'au moment où ils se réunirent pour la réfection de leurs corps. Là, en saluant la communauté, il leur fit connaître ce détail incroyable, leur montra les preuves qu'il en apportait, à savoir des légumes, des oranges et des bigarades fraîches, et par-là il les convainquit de la réalité. Après le repas ils se rendirent à la porte de l'église et passèrent la nuit à demander pardon pour la femme, pardon que le Dieu clément envers les hommes accorda à leurs prières et révéla au saint père, dans une vision. Pour une telle miséricorde, béni soit-il mille fois, loué et glorifié, maintenant et jusqu'à la fin des siècles!

CHAPITRE XXI.

Récit du P. Giout et de Kristosaser, construction d'un couvent sur le bord de l'Araxe: le tout en peu de mots.¹⁾

Ne regardez point comme inutile²⁾ ce que je vais exposer, et ne le taxez pas de superfluité, mais croyez bien que cela est convenable et conforme à mon but. Puisque j'ai commencé à écrire l'histoire de notre pays de Sisacan, il fallait absolument vous montrer les choses merveilleuses qui s'y sont faites, car il ne s'est passé dans notre pays rien de mieux que ce dont je veux vous entretenir.

Il y avait au canton de Goghthn un prince chrétien, nommé Chabitha³⁾, ayant deux petits-fils, nés de son fils, appelés Vasac et Chapouh. Le démon ayant suscité entre eux une grande mésintelligence, au sujet de l'héritage de leur patrimoine, ils étaient en guerre, au sujet du beau village d'Ordovat⁴⁾. Dans la bataille qu'ils se livrèrent, Vasac porta à son frère un coup d'épée, qui le blessa mortellement. Poussé par l'affection fraternelle, il s'en repentait au point qu'il vint près du malade, versa sur lui des flots de larmes, poussa des sanglots à fendre le coeur et fit à Dieu la promesse, que si son frère se rétablissait il renoncerait à toutes les choses de la terre. La guérison eut lieu en effet. Vasac, pour sauver son âme, disparut subitement, se cacha, sortit par les toits et alla du côté de Baghk, jusqu'à ce qu'il arriva sur un plateau de montagne, où il s'abandonna à la grâce divine. Ayant à la bouche ce mot du psaume, qu'il répétait sans cesse: «Seigneur, rends ma voie droite devant toi, selon ta parole, et que mes péchés ne me dominant pas,» et il alla au

1) Ce membre de phrase est omis dans le Mit. et remplacé dans les deux éd. par le mot Bref, mit au commencement du titre.

2) Par. remplace cette phrase par une variante qui ne donne pas de sens.

3) Ce Chabitha est mentionné ci-dessus, au ch. xv, comme contemporain de la prédication de S. Mesrob.

Moïse de Kh., l. III, ch. lx, parle aussi de Chabitha et de son fils Giout, i. e. de Vasac, qui prit ce nom monastique, comme Stéphannos va le raconter, et qui aida le saint à faire disparaître du canton de Goghthn les derniers restes de l'idolâtrie.

4) Ce nom est laissé en blanc dans le Mit.

travers du canton, au bord de la rivière Aghavni¹⁾, où il séjourna durant la saison d'hiver. Ayant traversé ensuite un autre ruisseau, il vint du côté de la citadelle, dans le canton de Kachounik, aujourd'hui Barcouchat, et vécut trois ans et six mois dans une cabane, sur la colline d'Ortz²⁾. C'était une contrée déserte, couverte d'épais bouquets de bois, dominant une plaine qui s'étendait jusqu'à l'Araxe. Cependant ses amis, ignorant par où il avait disparu, envoyèrent des gens en Arménie, en Grèce et en Perse; en proie au chagrin, se lamentant, ils ne pouvaient découvrir ses traces. Un jour que le saint père, ayant accompli sa prière du soir, allait prendre du repos, il entendit des voix chantantes et rieuses, et dans son mécontentement: «Ne puis-je donc, dit-il, fuir assez loin du monde, pour que le son de sa voix ne me parvienne pas?» Aussitôt il se lève, part, descend dans la plaine, conduit par un ange, et marche jusqu'au lever du soleil. Ayant atteint le bord de l'Araxe, il trouva un petit vallon, au milieu duquel était un grand rocher, avec un petit réduit par en bas, où il demeura dix ans, se nourrissant de racines et de fruits; car c'était un lieu semblable à l'Egypte, l'été comme l'hiver. Mais suivant la parole: «On n'allume pas un cierge pour le placer sous le boisseau,» la volonté de Dieu fut de révéler son serviteur Giout, précédemment nommé Vasac.

Le fils du roi de Perse étant venu chasser dans la montagne du voisinage, commandant la plaine de Moughan, il se présenta à lui un animal, portant entre ses cornes une croix lumineuse, qui attira le jeune prince loin de son monde, comme S. Estathé, et le mena jusqu'au bord de l'Araxe, en un lieu nommé Karavaz³⁾, où les eaux du fleuve se séparent en trois. La croix prit alors l'apparence d'un homme lumineux, qui se plongea dans l'eau; ce qu'ayant vu le jeune homme, ses yeux furent éblouis par la lumière. Il se jeta dans le fleuve⁴⁾ avec deux serviteurs, le traversa, et fut conduit par la bête à cornes jusqu'au bas du rocher, où elle disparut. Ayant levé les yeux, il aperçut un ours⁵⁾ effrayant, assis, une de ses pattes dans la main du saint, qui pansait sa blessure. Le jeune homme trembla de peur, mais le saint, informé de sa venue par une vision, «Ne crains rien, dit-il, et approche de moi. — Qui es-tu? dit le prince. — Un homme, tel que toi. — Et qui sont ceux que je vois près de toi? — Ce sont mes chiens, dit Giout. — Ordonne-leur de s'écarter.» L'ordre ayant été donné, le saint descendit du rocher et se mit à prêcher à ces gens l'Evangile et la religion du Christ. Le prince, très satisfait, demanda le sceau du baptême, que le saint lui conféra par l'ordre du ciel, ainsi qu'à ses deux serviteurs. Il fut nommé Kristosaser. Après de longs jours passés dans les austérités, «Père, dit-il, j'ai besoin d'une église, je veux voir un clergé brillant, et ne puis supporter de vivre seul sur ce rocher. Laisse-moi partir, j'apporterai de l'argent pour bâtir une église, et j'en ferai un lieu de prière, où des frères nombreux se réuniront.»

1) Cette rivière sera encore nommée plus bas, dans ce même chapitre.

2) On trouve en effet dans le canton de Dzghouc un lieu nommé Ortza-Berd, ce qui permet de supposer une colline nommée également Ortz.

3) «Roulement de pierres,» lieu où il y a des pierres roulées.

4) Mit., Par. Դ գեղին.

5) Mit. ար.

Cependant le roi de Perse avait fait chercher son fils, par de nombreux exprès, sur terre et sur mer; tant qu'il n'en eut pas découvert la trace, il soupirait amèrement, il était inconsolable. Une nuit, un ange lui apparut: «Ton fils, lui dit-il, est dans tel endroit, et chrétien.» Fort joyeux de cela, il envoya des gens, en toute hâte, chercher son fils. Ceux-ci le trouvèrent, mais ne réussirent pas à le décider, et revinrent sans le prince: «Il refuse de venir, dirent-ils, et te supplie de le laisser libre. J'ai un père, dit-il, qui m'a donné une seconde vie, en m'engendrant à la lumière incorruptible, et que je ne veux point délaissier, car il m'est promis un royaume préférable au tien.» Le roi donc se leva et vint sur les lieux, où il ne trouva personne autre qu'un malade. «Où est mon fils? demanda-t-il. — On a su par un ange ton arrivée, et l'on s'est enfui.» Le roi ordonna de mettre à mort cet homme et de dévaster la localité. Pour lui, il retourna dans son royaume, mais la privation de son fils lui ayant causé une maladie grave, il envoya de nouveaux exprès prier son fils de demander ce qu'il lui faudrait. Celui-ci demanda de grosses sommes et des artistes, afin de réparer les ruines du lieu de sa résidence. On lui expédia sur-le-champ 1000 hommes, dont 500 ouvriers en pierre et autant d'ouvriers en bois. Ils transportèrent leur demeure au haut du rocher, aplanirent les blocs de pierre et construisirent trois églises, sous l'invocation de la Sainte-Trinité. Le bruit s'en étant répandu dans tout le pays, il arriva une foule de frères, qui remplirent la maison de Dieu, et sur le soir commencèrent une veillée. Au milieu de la nuit il parut un homme lumineux, tenant une croix, qui dit: «Père, le roi des cieux t'a conféré l'onction pontificale dans cette maison, qui est une nouvelle Jérusalem. Cette hauteur est son Golgotha; tout ce qui s'est passé à Jérusalem s'accomplira également ici. Dans cette demeure, toujours persécutée, il y aura des religieux, bénis plus qu'en aucun lieu du monde. Va donc, et consacre l'église.» Ayant dit cela, il disparut.

Au matin, quand le saint père, couvert d'un voile, entra dans le sanctuaire, bénit l'autel et l'édifice, et fit les onctions, des troupes d'anges, se couvrant de leurs ailes, entonnèrent l'Amen dans l'église, au point que la foule effrayée sortit. C'est ainsi que le Seigneur glorifia ce lieu, par l'entremise du vénérable père Giout et de Kristosaser. Il s'y établit 500 frères, 200 dans le couvent, 300 dans les trous des rochers et dans les bois, ermites pratiquant une rigoureuse austérité, priant sans interruption, colonne lumineuse, se dressant de la terre au ciel.

Satan, l'envieux, ne pouvant supporter tout cela, excita une haine furieuse dans le coeur du roi de Perse, qui rassembla 150000 cavaliers et, étant venu dans le saint lieu, tua une dizaine de moines, les autres s'enfuirent. Giout et ses compagnons ayant été pris, on le précipita du haut du rocher, sans qu'il éprouvât aucun mal, grâce à Dieu; on le reprit, pour le précipiter de nouveau, mais les Perses furent frappés de cécité; la moitié moururent: ce que voyant l'armée, elle se débanda et retourna d'où elle était venue. S'étant donc réunis dans l'église, les saints déposèrent, en pleurant et en les couvrant de baisers, les cadavres des morts, à l'est de l'église, là où est la porte principale. Alors Giout

envoya quelques frères à Anastase, évêque de Goghthn, et à ses amis, pour les convier à la cérémonie. Ceux-ci, très joyeux de l'issue inespérée des événements, vinrent au couvent de Giout. Sa mère, encore vivante, mais privée de la vue, plaça la lettre¹⁾ de son fils sur ses yeux, qui s'ouvrirent à la lumière, et loua Dieu avec effusion. Le saint père alla au-devant de l'évêque, avec les frères, le conduisit en grande cérémonie à l'église, qui fut mise à sa disposition, avec jouissance annuelle de huit jours de pêche²⁾ dans un certain lieu du fleuve Araxe. Telle fut l'amitié que lui témoigna l'évêque de Goghthn, avant de retourner dans sa résidence. Quelques jours après fut baptisé le fils du frère du même roi de Perse, nommé Ablabas³⁾, qui devint le gendre du roi Vatchagan, d'Aghovanie⁴⁾, et l'on construisit une citadelle au bord du fleuve, pour qu'il y résidât et défendît les frères. Sur la demande d'Ablabas et de Vatchagan, le prince de Siounie détacha au profit du couvent cinq villages. A partir de Sévou Sar on traça la limite par Bothibother, par Var et Varavor⁵⁾, le long de la rivière de Thzéni, par les vignes de la léproserie. Delà on atteint le coude de la rivière d'Aghavni, vis-à-vis de l'église de Nacorzan, puis jusqu'à la maison de Dieu. Telles étant les limites des cinq villages, ladite maison se trouva riche; car elle possédait 1000 têtes de gros bétail, 12000 moutons, 700 chameaux, 600 chevaux, 400 ânes et 170 vigneron en chef.⁶⁾

Les rois Vatchagan et Ablabas étant morts, à Barcouchat, sur cette nouvelle le petit-fils de Vrhram-Chapouh⁷⁾ se mit en marche avec une armée nombreuse et pénétra à l'improviste, un matin, dans le couvent, où il fit main-basse sur les religieux et se saisit des

1) Mit., Par., *գգիրկն*.

2) Mit., Par., *ք օր կէս ՚ի գետոյն երասխայ*; Mosc. *ք օր կէս*... ces deux leçons ne donnent pas de sens raisonnable. L'une dit: «huit jours de baleine dans l'Araxe;» l'autre: «huit jours et demi dans l'Araxe.» Il n'y a pas de baleine dans le fleuve, dont le plus grand poisson, suivant le P. Chahnazarian, n. 31, est le lok, l'alose, qui arrive parfois à deux coudées. J'ai traduit ce passage comme je l'ai pu; cf. infra, même chapitre. On sait, par exemple, qu'en Géorgie, le privilège de la pêche dans certaines rivières appartenait au catholicos; v. Introduct. à l'Hist. de Géorgie, p. cxii, cxvii..

3) Ce nom arabe, Aboul-Abas, tout-à-fait impossible à la fin du Ve s. et surtout dans la dynastie sassanide, suffit pour caractériser la légende de Giout.

4) Vatchagan le pieux, fils d'Hazkert, frère du roi Vatché, reçut l'investiture de ses états du roi Balach ou Vologèse, fils de Péroz, qui régna 483 — 487. Mais comme Mosé Caghanc. dit que de Vatché à Vatchagan l'Aghovanie était restée 30 ans sans roi, il en résulte que Vatché, oncle de Vatchagan, était mort vers 453; v. Hist. des Aghovans, l. 1, ch. xv, xvi, xvii; trad. russe, p. 30 — 32, 36. Le P. Tchamitch, t. II, p. 219, se trompe donc en qualifiant Vatchagan «fils de Vatché.» On ne sait pas quand mourut ce prince, le dernier roi connu de l'an-

cienne dynastie aghovane. Quant à la fille de Vatchagan, mariée à un prince sassanide, Aboul-Abas, c'est probablement une pure invention, que nul autre auteur ne mentionne: il est certain, toutefois que Vatché, roi d'Aghovanie, avait réellement épousé une princesse sassanide; v. p. 34, n. 6.

5) Mit. *ի վար և վարաւոր*, que je crois être des noms propres; Par. *ի վար և վար, ուր ՚ի ջուր*..; Mosc. *ի վար արօր*; du reste toutes ces localités sont inconnues: on voit seulement qu'elles appartiennent au canton de Dzghouc, et que le couvent de Giout n'était pas loin de l'Araxe.

6) *Կատապան*; ce titre, qui se voit dans une inscription de la cathédrale d'Ani, «catapan de l'orient,» me paraît bien ambitieux pour des vigneron; mais suivant l'étymologie, *κατά πᾶν*, il semble indiquer un maître ouvrier; v. Ruines d'Ani, p. 28.

7) Si Vrhram-Chapouh est, comme il paraît, le même roi sassanide qui a été mentionné au ch. xvii, .. c'est Vahram V, dont les rois Ormuzd II et Péroz furent les petits-fils. Peut-être s'agit-il ici de Péroz même, en admettant que la légende de Giout renferme quelque chose d'historique. Pour Aboul-Abas, ici qualifié de roi, il ne peut être question d'un tel personnage.

dignitaires. L'église fut détruite et rasée, et les pierres jetées dans la rivière; mais au milieu de la nuit, un ange ayant délivré les captifs, les ennemis eurent peur et s'enfuirent. Le matin, les frères se réunirent, grandement affligés et pleurant sur leur église. Après avoir pourvu à la sépulture des morts, ils se mirent à construire une maison de Dieu, plus brillante que l'ancienne. La réunion se composa de 600 frères. Ils bâtirent l'église dans un autre lieu, auquel fut donné le couvent de Manacca-I-Ners. On assigna aussi une place aux lépreux, et le couvent fournit abondamment à leurs besoins.

Il y avait à Capan un certain père Hovhannès, qui vint ici et, avec quelques frères, alla sur le bord du fleuve, où il demanda à Dieu d'accorder du poisson pour les besoins de la communauté. Dans une vision il lui apparut un homme lumineux, marchant le long du rivage et tenant une baguette étendue au-dessus de l'eau, de l'extrémité de laquelle il sortait des groupes de poissons innombrables, et par-là lui indiquait la manière de pêcher. C'est ainsi que le couvent eut le privilège d'un lieu¹⁾ de pêche dans le fleuve.

Cependant le P. Giout, ayant fourni 84 ans de vie, Kristosaser eut une vision, qu'il se leva pour lui raconter. «Des corneilles environnaient le couvent et sont venues se fixer sur mon crâne, puis ont pris leur vol, pour se fixer sur le tien, après quoi des colombes blanches se sont posées sur ma tête, et delà ont volé sur la tienne.» A ce récit le père, comprenant que leur dernière heure était venue, le fortifia et l'encouragea par ses discours à ne pas craindre, mais à se hâter d'arriver au royaume d'en-haut. Ayant pris des vivres, ils se mirent à visiter les ermitages, saluant et nourrissant chacun, et recevant leur bénédiction. Ils arrivèrent, en chantant des psaumes, à Makhagha-Taphk²⁾, en face du couvent, où ils virent une foule de cavaliers qui s'avançaient. Ils se hâtèrent d'aller à l'église et y entrèrent. Après s'être lavés dans la fontaine, ils baisèrent et saluèrent en gémissant la sainte table. Aussitôt les troupes environnèrent l'église, en demandant Giout et Kristosaser; ils se présentent, se livrent eux-mêmes et sont chargés de chaînes, conduits au Golgotha et précipités d'en-haut. La première fois ils ne furent pas blessés; mais à la seconde, le crâne de Giout s'ouvrit et, comme il allait rendre l'âme, il dit à Kristosaser: «Allons, hâte-toi de me suivre, mon fils.» Pour Kristosaser il fut tué par le glaive, sur le rocher même. Ce fut ainsi qu'ils périrent, le 15 du mois de kaghots. Au même moment le monastère fut enveloppé d'une nuée épaisse, durant six heures: ce que voyant les infidèles, ils furent saisis de crainte et s'enfuirent tout tremblants. Pour les frères dispersés, ils se rassemblèrent. Dans l'excès de leur douleur ils poussèrent un profond sanglot, en embrassant les saints corps de Giout et de Kristosaser, qu'ils portèrent et déposèrent, le premier dans le porche, et le second dans l'église même, en rendant leurs tombes invisibles.

Ce merveilleux récit, nous le tenons d'Ohannès, sacristain du saint couvent, qui, durant 25 ans, ne sortit pas de l'église, et ne parla avec personne, hors le service. Daigne le Christ nous être favorable, par leur intercession, et nous accorder la paix!

1) Կէտ Ի գետոյն; v. plus haut, p. 50, n. 2.

2) «La plaine du bissac.»

CHAPITRE XXII.

Macar, Pétros, Gigan et Vrthanès, évêques de Siounie.¹⁾

Après avoir occupé le siège une année, le vénérable Eritsac passa dans la cité d'en-haut, dont la muraille est de jaspe et d'escarboucle, et la porte de crystal, et dont le Christ est le commandant: toutes les légions des saints y sont réunies²⁾. Macar, le respectable homme de Dieu, lui succéda, durant 28 ans; puis le très louable Pétros, sans égal parmi les hommes, disciple de Mosé Kerthoghahair. C'était un orateur solide, un invincible philosophe, plein de sagesse, d'une vertu parfaite, le docteur et premier suffragant de l'Arménie³⁾. Grammairien et interprète, il a composé plusieurs commentaires, tenu des discours pleins de sens sur la Nativité de J.-C., contre les partisans de Chalcédoine, et bien d'autres. Il a expliqué les passages obscurs et difficiles à comprendre, de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il eut pour consécrateur Nersès, catholicos d'Arménie, sous le marzpanat de Vahan Marmiconian, et fut le 9^e évêque de Siounie⁴⁾. Questionné plusieurs fois par Vatchagan, roi d'Aghovanie, sur des sujets ardues et de dure intelligence, il lui répondit par des solutions fort justes et à-propos.

Avec les autres vartabieds arméniens, Mambré, Eznac, Corioun, David, il alla dans la ville capitale de Constantinople, et assista avec eux⁵⁾ au concile de Chalcédoine, où ils disputèrent vigoureusement contre les antiorthodoxes, les vainquirent et leur fermèrent la bouche. Les ayant tous couverts de honte, les docteurs au sens droit revinrent triomphants en Arménie, où ils consolidèrent la foi orthodoxe des trois saints conciles, transmise par S. Grégoire.

Pour lui, il se rendit au premier concile de Dovin, rassemblé par l'ordre de S. Nersès catholicos, à l'encontre des absurdes nestoriens, qui s'étaient réunis au couvent de Grigor Manadjih⁶⁾ le Rhajic, et delà avaient commencé à répandre leur erreur. On les

1) On écrit aussi Vrdanès, mais l'autre orthographe est la plus usitée.

2) Mosc. omet, depuis «la muraille,» jusqu'ici, mais le donne en variante.

3) Mosc. met toute cette phrase en variante.

4) Stéphannos n'a pas admis dans sa liste Ter Tirot et Ter Hovakim.

5) Mit. Par. *Հանդիպեալք*, au pluriel; Mosc. *Հանդիպեալ*, au sing.

6) Manadjih, Rhajic de nation, Khoujic, suivant une variante de Samouel d'Ani, a. 552; Tadjic, suivant Kiracos, p. 13 du Mit. du Mus. asiat. — Rhajic, dans l'imprimé, p. 24: c'était un pyrolâtre qui, étant venu à Dovin, se fit chrétien, au temps de Khosro, fils de Qobad. Il avait établi un couvent, où il recevait les voyageurs. Après la mort de Mjej Gounni, en 548, l'ostican perse

Ten-Chapouh voulut le faire revenir au magisme et, sur son refus, ordonna de le mettre à mort en 551, au commencement du catholicat de Movsès II. Sa mort amena la conversion d'un Perse, nommé Makhokh, chrétien sous le nom d'Iztbouzit, de qui il sera parlé ailleurs. La fête de Grigor Manadjih tombe le 2 janvier, jour de son martyre. Il y eut en effet, en 527, un concile à Dovin, qui se tint, par l'ordre du catholicos Nersès III, au couvent de Manadjih, que notre historien, au ch. LXIX, qualifie de couvent impur (*պղծալից*) de Manadjih le Rhajic, parce que l'assemblée, tout en se déclarant contre Nestor, pencha pour l'adoption du concile de Chalcédoine. Le P. Avger, Vie des saints, en arm. t. I, p. 466, s'élève contre ces paroles de Stéphannos.

Quant aux Rhajics ou Khoujics, ce nom de peuple n'est connu que par quelques passages des historiens ar-

força de se disperser, et non content de nous défendre sévèrement toute communication avec eux, on sanctionna la défense par de redoutables anathèmes. Il fut témoin du discrédit de la vraie doctrine et de la dislocation du siège de S. Grégoire, près de se diviser, par suite de l'opposition et de l'hostilité qui éclata entre les deux contrées de Grèce et de Perse, car les Grecs voulurent — et le firent réellement peu après — établir un siège opposé à l'autre: Mosé résida à Dovin, comme successeur de S. Grégoire, et un certain Hovhan¹⁾ devint catholicos à Théodoupolis, d'où il se transporta à Aramonk, dans le canton de Cotaïk. Après quoi Abraham fut seul investi du catholicat. A cause de ces dissensions, S. Pétros recommanda de se tenir à l'écart du schisme et du désordre, et de recevoir la consécration et l'huile sainte des Aghovans, jusqu'au rétablissement de la concorde: ce qui fut exécuté. Quand il mourut, ayant occupé le siège dix ans²⁾, Ter Gigan occupa le siège après lui, trois années³⁾, puis le vénérable S. Vrtanès, disciple de S. Pétros; obéissant à

méniens, et paraît être en connexion avec celui de «Khazic, du Khorasan,» qui se lit dans deux passages de notre auteur, ch. LXIV (t. II, p. 97): «Hrasec, Khazic du Khorasan;» et ch. LXVI (ib. p. 118), où les deux éd. lisent *խազրաց* au lieu de *խազկաց*, du Mit. et de l'Hist. des Orb. S.-Martin, Mém. t. II, p. 66. Ces deux passages de Stéphanos prouvent d'une manière incontestable que les Khazics étaient une tribu vivant au NE. de la Perse. V. les détails à ce sujet, Bull. de l'Ac. des sc. t. VI, p. 77. Dans un synaxaire géorgien Mit. de la grande Bibliothèque de Paris, on lit, sous le 22 janvier, la vie de S. Anastase, Razik de nation, du village de Razboun; il était fils d'un mage, embrassa le christianisme et fut martyrisé sous Khosro-Anouchirvan.

1) Toutes les autorités connues s'accordent pour dire que ce catholicos était de Bagaran, canton de Bagrévand; cependant Mosé Caghanc. l. II, ch. XLVI, p. 214 de la trad. russe, cite un écrit de Jean Mairagométsi, où ce catholicos est qualifié de «Jean le Siounien,» et dit qu'il fut élu par des Arméniens soumis au concile de Chalcédoine. La lettre que l'on va voir, ch. XXII, prouve que le catholicos Jean III n'était pas adhérent, du moins ostensible, des doctrines de cette assemblée.

2) La chronologie du métropolitain Pétros est pleine des plus graves anachronismes. a) Malgré le calcul des années marquées dans la liste et dans le texte de Stéphanos, v. sup. p. 44, il faut bien qu'Eritsac ait été sacré au plus tard en 510, si le catholicos arménien Mouché fut son consécrateur: ainsi forcément l'année de son métropolitat doit être 510—511, les 28 années de Ter Marcar doivent s'être terminées en 539, et les 10 de Pétros avoir atteint l'an 549. Tout au plus faudra-t-il ajouter quelque chose, si les 42 ans d'Anania ont dépassé l'an 474. Pour le catholicos Nersès, il siégea entre 524 et 533, mais en aucune façon les époques de Pétros, le mé-

tropolitain, ne peuvent coïncider avec le marzpanat de Vahan Mamiconian.

A la rigueur Pétros put être disciple ou condisciple de Moïse de Khoren, qui mourut en 493, il put aussi vivre au temps de Vahan; mais à coup sûr il ne put être sacré par Nersès III, et quant à ses rapports avec le roi aghovan Vatchagan, comme nous ne savons jusqu'à quelle année il vécut, nous devons laisser la chose indécise, non sans faire remarquer qu'il est bien difficile que ce prince ait atteint le métropolitat de Pétros.

b) Le second § de ce chapitre est tellement monstrueux au point de vue chronologique, qu'on ne sait comment Stéphanos ne s'en est pas aperçu. Pétros aurait été à C. P., en 434, avec les autres vartabieds nommés là: aurait assisté, seul ou avec eux, au concile de Chalcédoine en 451, à ce concile où il est certain qu'aucun Arménien ne prit part, à cause de la guerre où le pays était alors engagé contre Iezédjerd II; il aurait participé au concile de Dovin, en 527; il aurait, suivant Asolic et Vardan, suivant un autre témoignage de Stéphanos, au ch. LXIX, contribué aux travaux d'organisation du calendrier, en 551 ou en 562, et vu la division du catholicat arménien, qui eut lieu au temps de l'empereur Maurice et de Khosro-Parwis, fin du VI^e s.! Tout cela suppose à Pétros au moins 170 ans de vie: il y a donc une confusion, bien difficile à expliquer. Puisque Vardan lui-même s'y est laissé prendre, dans son Epitomé historique. V. Mém. de l'Ac. t. IV, N. 9, p. 16, 22 et suiv.; Vardan, éd. de Moscou, p. 76, 113 etc.

En conséquence il me paraît qu'il doit y avoir eu en Siounie plusieurs docteurs célèbres, sinon plusieurs métropolitains du nom de Pétros, et que notre historien aura oublié d'en mentionner au moins un ou deux, attribuant à un seul ce qui doit être réparti entre eux tous.

3) Nul doute que Ter Gigan n'appartienne à la seconde moitié du VI^e s., mais on ne connaît de lui aucune

ses volontés, celui-ci refusa de se soumettre au siège d'Arménie, divisé comme il l'était, et se rendit chez les Aghovans, par l'ordre de Mihr-Artachir, prince primat de Siounie. Là le respectable catholicos, Ter Zakaria, lui donna la consécration épiscopale¹⁾; on en reçut annuellement l'huile de l'onction, jusqu'à l'époque où Abraham seul réunit en sa personne le catholicat de l'Arménie et mit fin à la séparation. Le saint catholicos et grand patriarche d'Arménie Hovhannès lui écrivit, afin de le préserver de l'infâme erreur nestorienne de ceux de Chalcédoine, une lettre sur le dogme orthodoxe, de la teneur suivante.

CHAPITRE XXIII.

Lettre du catholicos d'Arménie Ter Hovhannès et des autres évêques, à Ter Vrthanès, évêque, et au prince de Siounie.²⁾

« A mon frère bien-aimé et brillant par J.-C., à mon collègue en dignité, Ter Vrthanès, évêque de Siounie, et au puissant et glorieux Mihr-Artachir, maître de la Siounie;

« De la part d'Hovhannès, catholicos d'Arménie; d'Abraham Taronétsi, évêque des Mamiconians; de Ners³⁾, évêque de Pasen et de Mardagh; de Machtots, évêque des Khor-

action qui aide à fixer l'époque de son métropolitat. Quant à Vrthanès, Stéphanos va nous dire, au commencement du ch. xxiv, qu'il fut avec le prince Mihr-Artachir contemporain de l'organisation du calendrier arménien, ce qu'il a déjà affirmé du métropolitain Pétros; or, si les calculs précédents sont exacts, Gigan dut siéger jusqu'en 553, et les 23 années de Vrthanès durent atteindre l'an 576, époque de l'avènement de Mihr-Artachir, qui fut prince jusqu'en 599, v. sup. ch. xiv: il y a donc erreur d'un côté ou de l'autre. Mais si le fait de l'assistance de Vrthanès et de Mihr-Artachir au concile de l'an 551 est vrai, et s'il faut même rectifier tous nos chiffres, si même c'est de la réforme définitive du comput, en 562, que Stéphanos veut parler, les années de Vrthanès et de Mihr-Artachir, telles que nous les connaissons, ne concordent pas avec cet événement.

Enfin, autre difficulté, on ne sait pas quel Zakaria, catholicos d'Aghovanie, put être le consécrateur de Ter Vrthanès. Mosé Caghanc. p. 217, nomme, il est vrai, un Zakaria, qui siégea en 610—617, Chahkathounof, Descr. d'Edchmiadzin, t. II, p. 334; Addit. et écl. à l'hist. de Gé. p. 483; or les époques de ce personnage ne coïncident pas avec celle de Vrthanès.

Un autre calcul peut être fait: les 61 années des trois premiers successeurs de Ter Anania, atteignaient au moins l'année 535, ainsi qu'on l'a vu plus haut; les 62 années des quatre suivants, y compris Vrthanès, vont jusqu'en

597. Si donc on suppose que Stéphanos s'est seulement trompé sur les noms des catholicos consécrateurs et sur les synchronismes des métropolitains, le compte des années est presque juste; seulement ces hypothèses ont le défaut très grave d'être arbitraires.

1) Mosé Caghanc. l. III, ch. xxiii, dit aussi que Vrthanès fut sacré par Zakaria, catholicos d'Aghovanie.

2) Ce titre offre de légères variantes de rédaction, dans le Mit., dans la Table des matières et dans les deux éditions. Quant au catholicos Hovhannès, c'est Hovhan, ci-dessus mentionné, ce prélat qui fut établi par les Grecs dans la partie de l'Arménie leur appartenant; que M. S.-Martin nomme Jean III, de Pacaran, siégeant 607—617; que Tchamitch et Stéphanos, admettent dans leurs listes, mais qui n'est pas même mentionné dans celle du P. Chahkathounof; que Jean cath., l'historien, Asolic p. 87, et Vardan disent avoir été nommé par l'empereur Maurice; à qui Samouel d'Ani, Kiracos et Galanos attribuent 26 ans de catholicat, au lieu de 16, indiqués par les autres historiens; enfin que Kiracos, p. 29, donne pour successeur à Abraham. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Samouel d'Ani et Kiracos font de Jean III le successeur d'Abraham, dont il fut en réalité le contemporain, et qui lui survécut; car «certains historiens, dit Kiracos, disent qu'Abraham et Hohan moururent la même année; d'autres, non.»

3) Mosc. de Nersès.

khourouni; de Giout, évêque de Vanand; d'Abdicho¹⁾; de Bab, évêque des Amatouni; bénédiction et salut, avec affection spirituelle.

« Vous savez par vous-mêmes à quelles épreuves notre pays a été présentement exposé. D'abord nos bienheureux pères, puis nous, nous avons reçu la véritable foi, prêchée par les prophètes et par les apôtres, enseignée par les vrais docteurs: par S. Grégoire, successeur de S. Thaddée; par les 318 évêques réunis dans la ville de Nicée; par les 150, réunis à Constantinople; par les 200, à Ephèse, qui furent nos maîtres, inspirés par le Saint-Esprit. La foi était sortie précédemment de la bouche du Seigneur, quand il dit à ses disciples: « Allez, instruisez tous les gentils, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du S.-Esprit; » par-là il avait mis sur tout un sceau sublime et merveilleux. Cette vraie foi, le pays d'Arménie l'adoptait unanimement; aucune²⁾ tache ne faisait ombre, et nous vivions dans le sein de l'église catholique, sous la protection de la croix de N.-S. Jésus-Christ, dans une paix profonde.

« Mais au temps du maudit Nestor, qui aveugla de son abominable hérésie la contrée de Khoujastan³⁾, le levain de malice, caché au fond des coeurs impurs, apparut également dans notre pays; on commença à embrouiller le dogme véritable et pur de la Sainte-Trinité, et à tromper les esprits faibles par les séductions de la chair. Le doute se répandit, et les masses furent atteintes d'un horrible fléau. Pour nous, nous fûmes incapables de supporter cet affreux et dégoûtant blasphème. Les évêques d'Arménie, parmi lesquels se trouvait votre vénérable évêque Pétros⁴⁾, les prêtres, le clergé de la sainte église, les prêtres réguliers, les nobles et toute la communauté orthodoxe, nous nous réunîmes dans les saintes églises et, d'un commun accord, en chassâmes avec excommunication l'impur Nestor, les Chalcédoniens⁵⁾ et autres hérétiques; en face de l'autel du Dieu de gloire, de l'Evangile vivifiant et de la sainte croix rédemptrice, nous primes l'engagement de nous éloigner de leur communion, de ne point écouter leurs paroles de mort. Nous avons appris de gens dignes de confiance, qu'un bon nombre de ces impurs nestoriens vivent dans votre pays, que vous les admettez dans la sainte église et communiez avec eux. Au souvenir⁶⁾

1) Mit. Abdiso; Mosc. d'Abdicho, évêque de Syrie, **Աբդիսոս**. Aux cinq évêques ici nommés, une autre lettre de Jean III ajoute Grigor Mardpétacan, Stéphannos de Taik, Kristaphor de Rhechtounik, et Sécondos de Mock: cette seconde lettre, adressée au catholicos d'Aghovanie, sera mentionnée plus bas, dans une note à la fin du présent chapitre.

2) Cette négation manque au Mit.; Par. ajoute **Մի**, Mosc. mieux, **ուչ**.

3) Le Khouzistan. Nestorius, patriarche de C. P. en 428, disait que Marie n'était pas « Mère de Dieu, » mais seulement du Christ, comme homme, et niait l'union hypostatique des deux natures. Il fut condamné et déposé au concile d'Ephèse, en 431, et † en 439. On lui attribue

l'Evangile apocryphe de l'enfance, qui ne s'est conservé qu'en traduction arabe.

4) Evidemment l'auteur de la lettre a en vue le métropolitain Pétros, dont la chronologie est si obscure.

5) **Քաղկեդոնիստ**. Cette forme, peu usitée en arménien, a pour analogues en géorgien, **ქალკედონი**, **ბიჭოჭი**, les gens ou amis de Liparit, de Gagik; Hist. de Gé. p. 317.

6) Par. porte ici: **ուշիշեցի ձեր** «oubliant les grands travaux;» comme si cela se rapportait aux Siouniens. Mosc. donne la même négative, mais seulement comme variante au bas de la page. Je ne la crois pas nécessaire dans le texte, surtout le Mit. et Mosc. donnant la leçon **իշե-**
ցի ձեր « Nous, nous souvenant... »

des grands travaux et efforts de S. Grégoire pour le peuple de votre pays et du vôtre; de la sainte régénération que nous avons puisée dans le bassin spirituel; de la lumière de la vraie foi que nous avons reçue, vous et nous, et dont nous sommes en possession entre tous, nous avons résolu d'écarter de vous les semences de la mauvaise ivraie. Nous vous avons donc envoyé Matthéos, prêtre respectable de notre couvent, et vous supplions, au nom de J.-C. notre Dieu, de rester présentement et à jamais, tels que vous étiez, jusqu'à présent, une communauté sainte, un peuple voué au divin maître, vous et vos enfants.

«Fortifiés par sa force et par sa puissance, endossez l'armure divine, la sainte et vraie foi que vous avez reçue de S. Grégoire et des autres vénérables pères spirituels; conservez-la en vous, ferme et inébranlable; maudissez, écarter de la sainte église et de votre communion l'impur Nestor et tous autres hérétiques, se trouvant dans votre pays; engagez tous les orthodoxes à ne point participer à leur oeuvres stériles, à ne pas prêter l'oreille à la séduction de leurs paroles envenimées et mortelles; car le saint apôtre les a qualifiés «enfants de malédiction,» et leurs doctrines «nuages arides, poussés par l'ouragan vers la damnation, arbres desséchés, improductifs, matériaux à détruire dans le feu éternel.» C'est avec justice qu'ils sont maudits, car ils portent aujourd'hui le trouble en tous lieux, dans l'église du Christ divin. Le saint apôtre les a encore nommés «faux frères, ouvriers d'iniquité, antéchrists venus dans le monde.» Aussi est-il ordonné par le saint évangéliste Jean, à tous ceux qui professent la vraie foi, de ne pas les admettre en son logis, ni leur adresser le salut, mais de s'éloigner d'eux, comme ennemis de la croix du Christ. Nous supplions donc cette Sainte-Trinité de réfréner et de faire tourner en arrière ses ennemis, les adversaires de la véritable foi, et de fortifier ses serviteurs, ceux qui adorent son saint nom. Que si quelqu'un des hérétiques vient à résipiscence et se convertit à notre foi, avec pleine résolution, sans fraude, en anathématisant par écrit l'impur Nestor et tous les hérétiques, Théodore¹⁾ et le concile de Chalcédoine, il faut recevoir un tel pénitent; car la porte de la miséricorde divine est toujours ouverte à ceux qui confessent leurs péchés et se repentent.»²⁾

1) Evêque de Cyr, dans la Syrie Euphratorienne, ami de Nestorius, sans approuver ses doctrines; il fut condamné, sans avoir été entendu, dans un concile assemblé par Dioscore, d'Alexandrie, puis réintégré au concile de Chalcédoine. Il a fait de beaux travaux d'exégèse sur l'écriture sainte, et † en 458.

2) Ce message du catholicos Jean III étant adressé à Vrthanès, métropolitain, et à Mihr-Artachir, prince de Siounie, comme le porte l'introduction, il faut en conclure que les années calculées du premier, 574—597, et celles du second, 576—599, ne sont pas complètement inexactes; mais celles de Jean III, 606—616, ou, d'après Samouel d'Ani, 604—630, sont-elles justes? c'est ce qu'il est impossible d'admettre.

D'autre part, Jean cath. p. 40, 42, Asolic, p. 87, Var-

dan, p. 88, 77 de la trad. russe, affirmant que Jean III fut installé par l'empereur Maurice, c'est entre 582 et 602 que ce fait doit être placé: suivant Tchamitch, t. II, p. 306, cf. 530, ce fut précisément en l'année 600. Pour moi je crois que plus on remontera la nomination de Jean III, plus on sera près de la vérité.

Voici, en effet, ce qu'on lit chez Mosé Caghanc. I. II, ch. XLVIII, p. 217 éd. de Moscou. Après avoir parlé de la translocation des reliques de S. Jean l'Evangéliste, d'Ephèse à C. P., et de celles de S. Matthieu, d'Antioche à Jérusalem, au temps de Justinien: «On établit alors, dit-il, la règle de regarder comme églises patriarcales celles établies dans le lieu où était mort un apôtre. Alors aussi on commença à s'occuper de nous, au sujet de ce nouveau règlement. L'Arménie étant partagée entre les

CHAPITRE XXIV.

Quel jour fut fixé le comput arménien et réglée la formule: „Saint Dieu, qui as été crucifié.”

En la 4e année du pontificat de Ter Movsès¹⁾, catholicos d'Arménie, en la 10e de Mjej²⁾ Gnouni, marzpan de la contrée, dans le courant de l'année 553 du Rédempteur, la

Perses et les Grecs, Ter Movsès résida à Dovin, occupant le siège de S. Grégoire, et par contre les sujets des Grecs élevèrent sur le siège, près delà, un certain Hohân. Après cette division du patriarcat, les maîtres de la Siounie se tinrent à l'écart de l'un et de l'autre, par mépris et de l'avis de leur évêque Pétros, homme d'énergie, qui, en mourant, avait recommandé à ses ouailles de se faire consacrer et de prendre le myron de bénédiction en Aghovanie, jusqu'au moment où l'unité du siège de S. Grégoire se rétablirait. C'est ainsi que Vrthanès fut sacré évêque de Siounie par Zakaria, pontife des Aghovans. Notre Stéphanos copia lui-même, au ch. xxvi, les premières lignes de ce passage. Or, pour que Pétros ait donné le conseil qu'on lui attribue, il faut ou qu'il ait vécu jusqu'en 591, ou que déjà bien longtemps avant il y ait eu scission entre les deux parties de l'Arménie.

Cette tradition, bien que répétée presque littéralement dans un écrit de S. Nersès de Lampron, XIIe s. (v. Vardan, trad. russe, n. 172), n'a aucun caractère d'authenticité, en ce qui concerne les reliques de S. Jean et les suites de leur translation. Jean cath., antérieur à l'historien des Aghovans, p. 28, éd. Mosc., la met sur le compte de Costandos, fils de Constantin-le-Grand, qui, par suite de la possession desdites reliques, aurait établi un patriarcat à Constantinople. D'autre part on sait que le titre patriarcal, donné aux évêques de C. P., ne date que du concile de Chalcédoine, et, autant que je puis le savoir, les Byzantins ne parlent pas du fait, si grave, du remaniement des patriarchats, ni sous Justinien, ni sous Justin second. En écartant donc l'histoire des reliques, on ne sait si le reste se rapporte au temps de Justinien, dont le règne se termina en 565, ou de Justin II, qui régna entre 565 et 578. Les années du métropolitain Pétros, 570—580, coïncident mieux avec ce dernier. Il est certain en tous cas que Jean cath., p. 40, en parlant du partage de l'Arménie, ne dit rien immédiatement du catholicos de la partie grecque, mais qu'il mentionne, p. 42, Jean de Bagaran, comme ayant été établi catholicos par Maurice.

Toutes les autorités rapportées ci-dessus laissent soupçonner que l'inauguration de Jean III est bien antérieure à l'année 600; Sébéos, l'historien le plus voisin des faits, est encore plus décisif à cet égard: «Alors, dit-il (sous le règne de Maurice), le siège patriarcal fut scindé en deux; l'un des catholicos fut Mosé, l'autre Hovhan, qui communia avec les Grecs;» et plus loin: «Le catholicos Hovhan, très avancé en âge, mourut peu après sa capti-

Hist. de la Siounie.

tivité à Hamadan du Chahastan... la même année mourut le vénérable catholicos Abraham;» p. 87, 123. Jean III fut donc pendant plusieurs années contemporain de Mosé II, qui ne mourut qu'en 593. Quant au partage de l'Arménie, qui doit avoir eu lieu vers l'an 591, v. S.-Martin, Mém. I, 25 suiv.; Hist. du Bas-Emp. t. X, p. 332; Sébéos, p. 57, 76; Jean cath., p. 47, 50; Vardan, p. 83.

Enfin l'historien des Aghovans, l. II, ch. vii, rapporte encore une lettre du catholicos Jean à Abbas, catholicos d'Aghovanie, dont voici l'introduction: «... A notre bien aimé père et collègue Abbas, catholicos des Aghovans; à Movsès, évêque d'Amaras; à Timothée de Balasacan, à Avvacoum de Chaki, à Jean de Gardman, à Léonce de Medz-Coghman;»

«De la part de Jean, catholicos d'Arménie; d'Abraham, évêque de Taron; de Grigor Mardpétacan, de Stéphanos de Taik, de Machtots de Khorkhorounik, de Giout de Vanand, d'Abdicho de Syrie, de Bab d'Amatounik, de Kristaphor de Rhechtounik, de Secundos de Mock;» la plupart de ces noms se retrouvent dans l'introduction de la lettre adressée à Vrthanès et à Mihr-Artachir. Quant à Abbas, le même Mosé Caghanc. l. III, ch. xxiii, nous apprend qu'il fut catholicos d'Aghovanie au commencement de l'ère arménienne, et qu'il siégea 44 ans: ce fut donc, approximativement, entre 551 et 595. Son successeur, Viro, siégea 34 ans, donc jusqu'en 630 environ, puis Ter Zakaria, le consécrateur de Vrthanès, 17 ans; v. Chakhathounof, Descr. d'Edchmiadzin, II, 334.

On ne peut guère douter que les deux lettres ci-dessus rapportées ne soient de Jean III, quoique j'aie d'abord attribué la seconde à Jean II, Addit. et écl. p. 482; Mosé Caghanc. trad. russe, p. 93. Du reste, il ne se trouve dans la dernière qu'un seul fait historique, c'est que les émissaires qui avaient répandu en Arménie la nouvelle doctrine «sortaient du couvent de l'impur (Mosc. ce mot manque) Pétros,» qui n'est pas autrement connu.

En résumé, Jean III fut établi catholicos de l'Arménie grecque vers 591, déjà du temps de Moïse II, et il adressa deux lettres doctrinales à Abbas d'Aghovanie, ainsi qu'à Vrthanès de Siounie, avant la fin du VIe s. Le reste nous échappe.

1) D'après l'opinion commune, Moïse II siégea, 550—593.

2) Ou Méjej, car les deux orthographes ont cours, dans les Mits. et dans les meilleurs imprimés; mais jamais on ne trouve Mejmey, comme dans l'ouvrage de M. Dulaurier sur la chronologie arménienne.

pleine lune pascalle arrivant le 25 mars, fin du cycle de 200 ans d'Andréas, qui avait commencé le 4 avril: on ne put donc revenir au point de départ, car après le 25 (de mars¹⁾) suivait le 13²⁾ avril, en sorte qu'il manquait dans l'intervalle 9 pleines lunes. Par cette raison toutes les fêtes annuelles se dérangeaient³⁾. Il fut donc nécessaire, pour remédier à

1) Ce mot nécessaire manque au Mit. et dans les imprimés; il a été ajouté dans le texte, chez M. Dulaurier, *Chronol. arm.* p. 64.

2) Dulaurier, *ibid.* le 4 avril: c'est une simple variante, donnant en réalité le même sens.

3) Dans ce § Stéphanos mentionne deux faits: la fin du cycle bicentenaire d'André en 553 de J.-C., soit 551, parce qu'il s'agit de l'ère chrétienne d'Eusèbe, commençant en 5198 du monde, deux ans avant la naissance de J.-C., et la réforme finale du calendrier arménien, dix ans plus tard, en 562, par l'institution du cycle pascal. Tout ce qui suit, chez notre auteur, se rapporte donc à l'année 562.

Si l'on voulait, à propos du texte de Stéphanos, donner ici une histoire complète et critique de l'établissement du calendrier arménien, il faudrait écrire un livre aussi considérable que celui qui a paru en 1860, à Paris, sous le titre de *Recherches sur la chronol. armén.*, par E. Dulaurier. Des seize ou dix-huit témoignages d'auteurs arméniens, du IX^e au XV^e s., qui forment toute la série de nos renseignements à ce sujet, il n'y en a pas deux qui concordent pour le nom et le quantième annuel du catholicos sous lequel le calendrier arménien fut organisé, de même que pour l'année des règnes de Justinien, de Khosro-Anouchirvan, du marzpan Mjej, et pour toutes les autres circonstances. On ne saurait trop s'étonner de ces dissidences et anachronismes, chez des auteurs, dont le premier, Jean catholicos, était voisin du fait, et pour un événement aussi considérable que celui-là à l'égard d'une nation gouvernée théocratiquement. Cependant tous, à l'exception d'un anonyme, se réunissent pour dire que la chose eut lieu en 553, soit 551, ainsi que je l'ai dit plus haut; en outre tous les computistes admettent la date du vendredi 11 juillet 552, comme étant la fin de la première année du nouveau comput.

Pourquoi est-ce en cette année 551—552, plutôt qu'à une autre époque que les Arméniens songèrent à établir leur calendrier? Avant tout il faut dire que les Arméniens avaient jusque-là un calendrier de 12 mois, de trente jours chacun, avec cinq jours épagomènes ou complémentaires, formant une année de 365 jours, sans le quart, ou presque le quart en sus, qui, en quatre ans, nécessite l'intercalation du bissext: c'était donc une année vague, reculant en quatre ans d'un jour sur l'année julienne, et d'une année entière dans une période de 1460 ans. Le savant P. Léon Alichan a même essayé de montrer, par des calculs très ingénieux, que cette période

de 1460 ans était déjà usitée en Arménie dès l'année 2492 avant J.-C., qu'il croit être l'époque de la mort de Bélus ou Nemrod, tué par Haic, dont elle prit le nom; v. Le Hayg, ... par L. Alichan, Paris 1859. Quant aux fêtes chrétiennes mobiles, les Arméniens suivaient, comme toute l'église, le règlement du concile de Nicée, fixant invariablement la Pâque au dimanche après la pleine lune suivant l'équinoxe du printemps. Pour les épactes et autres calculs qui servent à fixer l'époque précise de cette pleine lune, un cycle de 200 ans avait été imaginé, en l'an 353 de l'ère chrétienne, sous l'empereur Constance II, par un certain André de Byzance, et servait de régulateur dans tout l'Orient. Il nous semble aujourd'hui incompréhensible que, dès l'origine, on n'eût pas reconnu l'insuffisance de ce cycle pour toutes les évolutions de la Pâque; il s'en fallait en effet de 9 ans, en 551, que la série des épactes fût revenue au chiffre initial, et permit de retrouver toutes les combinaisons nécessaires pour fixer la Pâque au 4 avril, commencement de la période bicentenaire. La fin du cycle d'André était donc une époque bien choisie pour un nouvel examen de la matière.

Quoi qu'il en soit, les Arméniens commencèrent leur travail de réforme en l'année indiquée et calculèrent comme ils purent, assez mal à ce qu'il semble, la fête de Pâques et ses dépendances, durant les neuf années restantes, après l'achèvement du cycle précédent. Il se pourrait bien, du reste, qu'ils eussent déjà fixé leur attention sur les imperfections du système d'André, dès l'année 532, où commença la seconde période dionysienne, ainsi que l'a soupçonné le P. Tchamitch, t. II, p. 239; cf. Dulaurier, *op. cit.* p. 30.

En effet, en 457, un certain Victorius, d'Aquitaine, avait réussi à combiner un cycle de 532 ans, produit de la multiplication du cycle solaire, 28 ans, par le cycle lunaire, 19 ans, qui épuisait toutes les évolutions des épactes et ramenait exactement les choses au point de départ: son cycle commençait en 30 et finit en 562 de notre ère. Le pape Hilaire, pour qui avait été entrepris ce calcul, connu des Alexandrins, bien avant Victorius, l'avait fait admettre dans l'occident, malgré quelques imperfections. En 525 ou 526 ces imperfections furent découvertes, et il y fut remédié par un moine, Denys-le-Scythe, dit le Petit, à cause de sa taille, qui adapta son nouveau cycle à l'ère de la naissance de J.-C., fort logiquement imaginé par le même Denys, d'où il fut nommé période dionysienne. Il se termina donc en 532 de l'ère

ce désordre, de régler le comput arménien, ce qu'exécuta en effet, dans la 10^e année de l'ère arménienne, le sage Eas, qui régla d'une manière sûre, avec d'autres savants arméniens, le cycle de 500 ans.

Or quand le comput fut ainsi organisé par une grande assemblée, à Dovin, Ter Vrtha-

chrétienne, du moins pour les occidentaux. Mais le cycle de Victorius, commencé en 30, c'est-à-dire à l'année de la Passion, 33^e de la naissance du Sauveur, ne fut achevé qu'en 562, soit en la dixième année après l'institution du calendrier arménien. L'histoire byzantine n'a pas omis de signaler le fait. On comprend maintenant, pourquoi la réforme eut lieu chez les Arméniens en l'année indiquée; pourquoi, en la dixième année qui suivit, les Grecs accueillirent la période victorienne, dont les Arméniens firent concourir le commencement avec la fin du cycle d'André; pourquoi enfin ces deux peuples, tout en étant de 32 ans en arrière sur les occidentaux, purent dès lors célébrer la Pâque le même jour; car peu importe quand on commence à se conformer à ce cycle, pourvu qu'on en observe toutes les phases pendant sa durée.

Incidentement je dirai que le cycle de 532 ans s'est aussi introduit en Géorgie, où il est qualifié de cycle syrien, parce que sans doute il y fut apporté d'Antioche, d'où la Géorgie a reçu ses premiers évêques et catholiques. On sait, en outre, que le premier millénaire de Rome s'acheva en 248 de notre ère, sous l'empereur Philippique. Rome n'existant plus dès-lors, comme métropole universelle, à quoi bon s'occuper d'un second millénaire? Pourtant ce fut l'époque initiale de ce que les Arméniens nomment l'ère des Horhoms ou des Grecs de Byzance. Or en 780 s'acheva une période de 532 ans, depuis 248. La Géorgie s'étant reconstituée, 6 ans plus tard, sous un prince Bagratide, nommé Achot, et des circonstances que nous ne connaissons pas ayant introduit alors dans le pays l'usage du cycle dont je parle, les Géorgiens en rattachèrent le commencement à l'année 780, le continuèrent en 1313 et l'ont prolongé en 1845. Ils l'ont aussi employé proleptiquement pour les années antérieures. Delà, pour eux, la naissance de J.-C. en 5604 du monde. Les Russes aussi font usage du cycle de 532 ans. Leur cycle actuel, dont l'année 455 est en cours, a commencé en 1409 et le précédant en 877, à ce qu'il semble, avec les règnes d'Igor et d'Oleg.

Ainsi que je l'ai dit, l'ancienne année arménienne était vague, faute de bissextiles, et resta telle encore après l'institution du calendrier, ce qui n'était pas un mince inconvénient, quand il s'agissait de raccorder leurs quantités mensuels à ceux des Grecs et des Latins, et exigeait toujours de difficiles calculs. Leur catholico Anastase, qui siégeait en 661—667, fut frappé de ces considérations. Il invita le moine Anania, de Chirac ou d'Ani, à composer un calendrier fixe, en accord avec celui des grandes nations chrétiennes. Anania fit tous les calculs

et prépara les matériaux pour l'innovation projetée; mais la mort du catholico mit fin à cette entreprise, que le clergé arménien n'eût peut-être pas sanctionnée, en haine des Grecs, et qui ne fut reprise qu'en 1118, sous le catholico Grégoire III, frère de S. Nersès-le-Gracieux. A cette époque, un religieux d'Haghat, nommé Hovhannès ou Jean-Sarcavag, qui jouissait d'une grande réputation de science et de vertu, institua et fit accueillir un calendrier fixe, courant à côté de l'année vague, qui resta toujours en faveur. Par-là Sarcavag a donné son nom à une petite ère, ainsi qualifiée par opposition à la plus ancienne, commencée en 552. Voici en quoi ce nouvel élément se rattache à ce qui précède. Tous les computistes sont d'accord pour reconnaître qu'en 562 un savant d'Alexandrie, nommé Aeas, fit adopter par les Grecs le cycle de 532 ans ou période victorienne, rectifiée par Denys-le-Petit; ce cycle, pour les Arméniens, fut censé commencer immédiatement à la fin de celui d'André de Byzance, et s'acheva en 1084. Jean Sarcavag prit donc cette même année pour point de départ de son nouveau cycle, auquel se rattachait le calendrier fixe: on en a un nombre de preuves suffisant, pour montrer que ce n'est pas là une pure hypothèse.

L'année 1616 fut la dernière du cycle de Sarcavag; à cette époque Azaria, de Djoulfa, eut l'idée de continuer l'œuvre de son prédécesseur, en commençant une nouvelle période pareille, qui dure encore. Cette marche était logique; ce qui l'est moins, c'est qu'Azaria imagina, pour donner sans doute plus de relief à sa chronologie, des noms de mois qui, heureusement, ne sont connus que d'un très petit nombre de personnes et n'ont été que fort rarement employés; car, suivant l'axiome, «Non sunt multiplicanda entia sine causa.»

Telles ont été les phases du calendrier arménien. En lisant les ouvrages arméniens qui traitent de cette matière, il faut bien distinguer ce qu'ils disent de l'assemblée où la réforme fut résolue, en 551, 2, première année du catholico Movsès, et du travail de l'année 562, qui eut pour résultat l'admission du cycle de 532 ans, préconisé par Aeas. De même encore il faut regarder de près à ce qui est dit de la 10^e année de Mjej, marzpan d'Arménie. C'est celui que M. Dulaurier, dans les nombreux extraits relatifs à l'affaire du calendrier, nomme tantôt Mézizius, tantôt Méjméj, sans que l'on sache pourquoi, ayant mis une seule fois, p. 64, son vrai nom entre parenthèse. Le P. Tchamitch a bien raison d'avancer, t. II, p. 528, que l'indication de la 10^e année de Mjej est injustifiable; car ce personnage fut investi du marzpanat

nés était évêque et Mihr-Artachir prince de Siounie¹). Ceux-ci, ayant adhéré au concile, envoyèrent d'intelligents vartabieds, des savants consommés, de ce pays, les premiers suffragants et vartabieds arméniens, qui rédigèrent un calendrier irréfragable.

La même année où ladite assemblée établit, en opposition aux Chalcédoniens et aux doctrines de Nestor, la formule: «Saint Dieu, qui as été crucifié»²), dans ce même temps-là

en 518 et mourut après 30 ans d'exercice; de sorte que l'on ne sait absolument comment faire coïncider son époque avec celle de l'établissement du calendrier, à quelque date qu'on le rapporte. Et encore, faute d'une très grande attention, l'on fait dire à Asolic, sur ce sujet, une chose qui est très loin de sa pensée.

«En la 7^e année du principat de Mjej, dit-il, p. 83, Ter Nersès... devint catholicos d'Arménie. Dans la 4^e année de son pontificat, la 10^e du prince Mjej, il réunit un concile à Dovin, dont les chefs étaient Pétros Kertogh, évêque de Siounie, et Nerchapouh, de Taron;» jusqu'ici rien que de vrai, sauf la présence de Pétros, évêque de Siounie, puis que ce Nersès réunit en effet à Dovin, en 527, un concile où fut consommée la séparation religieuse des Arméniens et des Géorgiens. «Et on établit, ajoute-t-il, l'ère arménienne en la 14^e (lis. la 24^e) année de l'empereur Justinien, constructeur de Ste.-Sophie; en la 24^e (lis. 22^e) année du roi de Perse Khosro. fils de Kavut; l'année où fut martyrisé S. Ezitbouzit. C'était l'année 304 de l'ère des Horhoms, depuis l'an 7 de l'empereur Philippe.» Cette seconde partie de la phrase renfermerait de trop rudes anachronismes, s'il s'agissait des personnages précédemment nommés et de la concordance des années indiquées avec le concile de l'an 527: aussi ai-je traduit: on établit, et non ils établirent.

Je dois encore ajouter une ou deux remarques: d'abord les calculs de chronologie technique des computistes arméniens sont tels que, malgré l'accord dans l'ensemble, avec ceux des Grecs, il arrive quatre fois dans le cours d'un cycle de 532 ans, notamment aux années 19, 114, 209 et 456, que la Pâque arménienne retarde de huit jours sur celle de l'église grecque. Outre cela, une altération, faite de mauvaise foi, par un certain Irion, en 562, dans les calculs des Grecs, a ajouté quatre dissidences aux précédentes, dans les années 94, 189, 436 et 531. L'histoire arménienne a noté plusieurs fois les tristes résultats de ces dissidences dans la supputation des épactes; v. Add. et écl. p. 280; Dulaurier, op. cit. p. 84. Secondement je dois dire que l'ère de l'incarnation, popularisée en occident dès le VI^e s., après les travaux de Denys-le-Petit, et consacrée dans les actes officiels de l'Europe, depuis l'an 1000, paraît pour la première fois, que l'on sache, sur un monument public, en Arménie, en l'an 1012, soit 1010, dans une belle inscription de la cathédrale d'Ani; Ruines d'Ani, p. 24. Les Géorgiens n'en ont pas fait usage anciennement, et elle paraît n'avoir été employée

qu'en Iméreth, mais pas avant le XVII^e s., époque des missions des Théatins. Sur l'ère arménienne, fixée le mardi 9 juill. 552, v. Daunou, Etudes hist. t. III, p. 508; Fréret, Mém. ac. des Inscr. t. XIX, p. 85; Fréret et Gibbons, ib. t. XVI, XIX, XXXI, p. 76.

1) Stéphanos est le seul qui affirme ainsi le synchronisme du métropolitain Vrthanès et de Mihr-Artachir, en 562, époque de l'introduction du cycle d'Aeas. Le calcul des années s'oppose à ce que cette assertion soit admise; il en est de même du témoignage d'Asolic, p. 83, et de Vardan, p. 81, relatif à Pétros, évêque de Siounie, de plusieurs années postérieur; à moins toute fois qu'on ne soutienne que Pétros ait assisté à la réunion avant d'être évêque de Siounie. Pourtant Stéphanos répétera son dire au ch. LXIX.

2) La formule dont il s'agit ici, qualifiée d'impie dans l'Art de vérifier les dates et par Galanus, fut introduite dans le symbole, au concile d'Antioche, tenu par Pierre-le-Foulon, en 471, et supprimée au concile de Carin ou d'Erzroum, en 629. Elle tient à l'erreur des monophysites ou jacobites, ainsi nommés de Jacob Baradeo ou Zanzalus, vivant au commencement du VI^e s., et consiste en ce que, dans une doxologie qui fait partie de la liturgie arménienne, après les trois glorifications: «Saint Dieu, saint puissant, saint immortel,» qui s'adressent à J.-C., on ajoute: «qui as été crucifié,» afin de faire voir par-là que celui qui a été mis sur la croix était bien Dieu et homme. C'était donc une protestation contre l'hérésie de Nestor, et de plus une simple formule, changeant suivant la fête du jour. La plupart des historiens arméniens, et d'après eux Galanus, Conciliatio eccl. arm., Pars historialis, p. 79, 99, etc., soutiennent que cette addition au Trisagion fut faite au concile de Dovin, en 527, sous le catholicos Nersès II. Le P. Tchamitch, II, 493, pense avec raison qu'elle est de beaucoup antérieure. Il en est parlé sous l'année 533, dans Muralt, chronogr. Byz. p. 159, et chez Mosé Caghanc. l. III, ch. xxiii, article de Ter Abbas, catholicos d'Aghovanie. Il est indubitable que cette formule n'a pas été introduite, mais seulement confirmée à la réunion de l'an 551. S. Nersès, dans son exposé de la foi arménienne, adressée à l'empereur Manuel Comnène, avait bien raison de maintenir un usage qui n'avait rien de contraire au dogme, et dont l'origine se perd dans la nuit des siècles; v. l'Eglise orient. arm. par un anonyme (Dulaurier) p. 32, 78, Ire éd.

mourut, à Doyin, sur la croix, l'illustre témoin du Christ, le nouveau martyr, le vénérable Makhoj, Perse, nommé au baptême Izdiboujit, i. e. Dieu Donné. Avec lui souffrirent le martyre ses compatriotes Sahac, Samouel et Iézemkhovast.¹⁾

CHAPITRE XXV.

Vrthanès meurt; Grigor, puis Kristaphor lui succèdent; récits de leur époque.

Au temps de Ter Vrthanès, évêque de Siounie, quelques partisans de Nestor et de Chalcedoine vinrent s'établir frauduleusement dans le pays de Sisacan et en Aghovanie. Ce qu'ayant appris Ter Hovhannès, il le stimula par une lettre²⁾ et lui fit connaître le mal caché sous la paille. Ter Vrthanès s'en effraya, fit chasser ces gens de son diocèse et défendit, sous peine de sévères anathèmes, qu'on les laissât pénétrer dans ses limites. Ayant géré le métropolitat durant 23 ans, avec cette pureté de doctrine et cette énergie de conduite, il passa de ce monde et eut pour successeur Grigor, qui occupa 15 ans le siège et fut consacré en Aghovanie, puis le glorieux et vénérable Kristaphor, également consacré là.³⁾

1) Mosc. ce § est rejeté, comme une addition de copiste. S. Izdiboujit ou plutôt Iztbouzit, Izdbouzt, était un Perse, du village de Kourastan, dans le canton de Veh-Chapouh, ou Beh-Chapouh, deux localités parfaitement inconnues d'ailleurs. Nommé d'abord Makhoj, il se convertit au christianisme, après avoir vu dans la ville de Doyin un incendie arrêté par le signe de la croix, fait par les prêtres. On le baptisa et on lui donna le nom d'Iztbouzit, signifiant en langue perse «donné ou sauvé de Dieu», بزد بوزيل. Le marzpan Vchnasp-Varham, envoyé alors en Arménie par Khosro-Anouchirvan, voulut le ramener au magisme, et, sur son refus, le fit crucifier et tuer à coups de flèches. Trois autres de ses compatriotes, aussi chrétiens, subirent également le martyre en Perse, en l'année 554, soit 552, suivant Samouel d'Ani, qui raconte aussi en 552, soit 550, la sainte mort de Manadjihir le Rhajic, chrétien sous le nom de Grigor. Je raconte ce dernier fait, parce qu'il est en connexion avec ce qu'on a vu plus haut, ch. xxii, et ce qu'on verra au ch. lxix, sur le couvent impur de Manadjihir; v. Hist. du B.-Emp. t. X, p. 82. Lâ M. S.-Martin dit que les auteurs syriens parlent souvent d'un pays de Rhazic, qui doit se trouver en Perse, mais dont la vraie situation n'est pas connue. Il existe une vie de S. Iztbouzit, écrite par Nersès-le-Moine, au VI^e s. (Quadro della st. lett. di Arm. p. 37), que je n'ai jamais vue; v. aussi, Dulaurier, op. cit. p. 174.

2) On a vu au ch. xxiii la lettre de Jean III au métro-

politain de Siounie, et, dans la note, la mention de celle adressée aux Aghovans par le même catholicos.

3) Pour mieux faire apprécier la chronologie des métropolitains de Siounie, je vais donner ici les résultats des nombres calculés, fournis par l'indication des années de leur épiscopat, sans me préoccuper des synchronismes:

Anania,	42 ans, soit 438—480.
Noun,	8 « mort en 488.
Gagat,	17 « + « 505.
Mouché,	36 « + « 541.
Eritsac,	1 « + « 542.
Macar,	28 « + « 570.
Pétros,	10 « + « 580.
Gigan,	3 « + « 583.
Vrthanès,	23 « + « 606.
Grigor,	15 « + « 621.
Kristaphor,	10 « + « 631.
David,	27 « + « 658.

Or à-peine un ou deux de ces nombres tombent en re-père avec les synchronismes fournis par Stéphanos; cependant tout ce que l'on pourrait faire, ce serait de retrancher 6 années à la première date, celle de la mort d'Anania, puisque notre historien nous a dit au ch. xix, que ce métropolitain assistait en la 9^e année du catholicos Giout, i. e. en 474, à une dédicace d'église; mais même avec ce retranchement on n'arrive point à une concordance satisfaisante.

Cependant après la mort de Movsès, catholicos d'Arménie, Vrthanès Kerthogh fut vicaire pendant 3 ans; car depuis Mjej¹⁾ il n'y avait plus de prince arménien, et des marzpans tadjics occupèrent pendant 36 ans la contrée: delà l'interruption du siège²⁾, Vard Mamiconian, fils de Vasac, s'étant révolté contre les Perses et soumis aux Grecs. Puis tous les Arméniens, des fractions grecque et perse, s'entendirent ensemble: les évêques et abbés conventuels se réunirent à Dovin, pour aviser à installer un catholicos unique; mais pour cette fois la chose ne réussit pas³⁾. Kristaphor, métropolitain de Siounie, ayant en cette occasion accédé au concile, on décréta des canons pour l'organisation de l'église. Dans le carême de l'année suivante, on se réunit encore à Dovin, et l'on installa patriarche d'Arménie, le jour de la fête dite Oghogoméni⁴⁾, ou des Rameaux, Abraham, évêque de Rhechtounik, et le siège de Siounie, disjoint en quelque sorte, se rattacha à sa tête respectable, au siège de S. Grégoire, à Abraham, son successeur. Mais il y eut en ce temps-là beaucoup de discussions et de grands troubles en Grèce, en Géorgie et parmi les Arméniens; des mésintelligences, des divisions, des haines, des soulèvements, des émeutes, de la confusion dans les réglemens ecclésiastiques, tantôt à cause du concile de Chalcédoine, tantôt au sujet des 9 ordres du clergé; soit par suite de l'arrogance des Géorgiens, de leurs prétentions dédaigneuses à l'égard des Aghovans, depuis que ceux-ci s'étaient détournés des Arméniens; enfin l'orgueil de l'évêque Mardpétacan le fit déchoir de ses privilèges.

1) Il mourut en 548, après 30 ans de marzpanat.

2) Ces 36 ans nous conduisent jusqu'en 584, ce qui est trop peu pour atteindre le partage de l'Arménie et la division du catholicat.

3) Suivant le P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. I, 183, le catholicos Movsès s'adjoignit en 581 Vrthanès Kerthogh, et mourut 11 ans après, dans une vieillesse très avancée, ayant siégé 43 ans. Son avènement remontait donc à l'année 550. Abraham lui succéda quelques mois après. Pour les détails, v. Tcham. II, 302. C'est le vicaire Vrthanès, plus tard, le catholicos Abraham, qui entretenirent avec Courion, supérieur ecclésiastique des Arméniens de Géorgie, cette longue correspondance dont Oukhtanès d'Ourha nous a conservé les précieux documents; v. Add. et éclairciss. à l'hist. de Gé. Add. V. On sait que par la suite, Courion passa du côté des Grecs. Quant à l'élection d'Abraham, le même historien nous apprend en effet, qu'une première réunion des évêques arméniens, à Dovin, ne put s'entendre sur le choix d'un catholicos; mais quelque temps après, en la 17^e année de Khosro-Parvis, les voix se réunirent en faveur d'Abraham, d'Aghbathan, évêque de Rhechtounik. Bien que l'historien Oukhtanès répète par trois fois son assertion relative à l'année du règne de Khosro-Parvis, il est évident que ce serait tout au plus en la 7^e année de ce prince, monté sur le trône en 590. Deux auteurs qui ont le plus étudié la matière, les PP. Tchamitch et Chahkhathounof fixent, il est vrai, à l'année 594 l'avènement d'Abraham,

mais l'autorité d'Oukhtanès et celle de Stéphanos la reportent à 596. Peut-être a-t-on mêlé ensemble deux faits, l'élection et la tenue du concile de Dovin, qui eut lieu réellement en cette dernière année; quoi qu'il en soit, les métropolitains de Siounie Grigor et Kristaphor n'ont pu participer à ces événements dans les limites de temps fixées par l'historien de la Siounie.

Quant à la révolte de Vard Mamiconian contre Khosro-Parvis, je crois que la mémoire aura fait défaut à Stéphanos, car on ne trouve rien de semblable dans l'histoire d'Arménie, à la fin du VI^e s.; seulement dans l'histoire de Taron, par Jean Mamiconian, ch. III, IV, il est beaucoup question d'un pareil soulèvement, de la part de Vahan, fils de Mouchegh, dont les détails n'ont rien à faire avec l'histoire de Siounie; cf. S.-Martin, Mém. I, 334; Tcham. II, 310 sqq., dans les premières années du VII^e s. Ce qui ressemble un tant soit peu au Vard mentionné par Stéphanos, sans toutefois se rapporter au règne de Khosro, c'est que réellement en l'année 570, Vardan Mamiconian, ayant tué Souren, général perse qui s'était mal conduit en Arménie, se réfugia à C. P. Précisément en 575 Samouel d'Ani parle du fait de ce Vard, et c'est delà sans doute que Stéphanos l'a emprunté.

4) C'est la transcription imparfaite du grec ἐυλογούμενη, sous-entendu ἑορτή «la fête bénie», vulgairement **Ժամ-զարդար** «ornée d'arbres», et encore **Ժաղկազարդ** «ornée de fleurs», Pâque fleurie.

Par suite de cela on se réunit souvent, on examina avec vigueur les divins Testaments, et ce fut à grand'peine que l'on calma les Arméniens, que l'église se pacifia. J'éclaircirai en peu de mots, ainsi que je l'ai promis précédemment, et les faits et leurs causes, tels que je les ai appris avec certitude de S. Oukhtanès¹⁾, évêque de Sébaste, et par la lettre de S. Saghomon, supérieur de Makénik²⁾, qui se voit dans la IIe partie de l'Histoire des Aghovans; puis par celle de S. Machtots, écrite à la prière de Ter Géorg, catholicos. D'après ces trois vartabieds, véridiques et dignes de foi, je vous ferai connaître ce que j'ai dit.

CHAPITRE XXVI.

Concorde des Arméniens; Ter Abraham est seul catholicos, les neuf ordres de l'église sont de nouveau définis; grand concile de Dovin, sécession des Géorgiens; notices abondantes et utiles à ce sujet, recueillies d'après d'anciens documents, dans le livre³⁾ d'Oukhtanès; archevêché d'Aghovanie; métropolitat de Siounie, pourquoi la croix lui fut donnée.

Au temps de Khosro, roi des rois, et de l'empereur autocrate Justin⁴⁾, sous le principat de Sembat Bagratide, nommé marzpan d'Hyrcanie, Vrthanès Kerthogh étant vicaire du siège d'Arménie et le prince Sahac seigneur de Siounie, par l'ordre de Sembat et de l'assentiment des autres princes arméniens, les évêques d'Arménie se réunirent à Dovin⁵⁾; on introduisit ceux de la fraction grecque, qui faisaient de l'opposition, et qui avaient pour chef Manasé, évêque de Basen, et Kristaphor, évêque⁶⁾ de Siounie. Ceux-ci ayant donné

1) On écrit aussi Oukhtanès. Kiracos, p. 2, le qualifie d'Ourha; Mkhithar d'Aïrivauk le nomme simplement évêque; Tchamitch, le qualifie évêque d'Ourha. C'est l'auteur du livre dont j'ai donné l'analyse dans la Ve. de mes additions à l'Hist. de Géorgie; il vivait vers le fin du Xe s., en même temps que Mosé Caghancatovatsi, historien des Aghovans.

2) Un Salomon, abbé de Makénik ou Makénots-Vank, est cité dans l'Hist. des Aghovans, l. III, ch. XIII, p. 255, trad. russe; cf. l. II, ch. XLIX, p. 218, 221, Lettre d'Abraham catholicos, signée par David, évêque de Siounie; cf. infra, ch. XXXI.

3) Par. Mosc. Et dans le livre.

4) Mit., Par. Յուստինի; Mosc. Յուստինի-անոյի.

5) Plus prudent qu'Oukhtanès, de l'ouvrage duquel ces détails semblent tirés, notre auteur se garde bien d'indiquer, comme son devancier le fait trois fois, l'année 17 de Khosro-Parvis, qui nous reporterait à l'année 607, de beaucoup postérieure à l'élection d'Abraham. Quant à Justinien, soit Justin II, notre auteur substitue bien à

tort son nom à celui de Maurice, mentionné chez Oukhtanès; pour Sembat Bagratide, tous les auteurs fixent sa nomination au marzpanat d'Hyrcanie en 593. Vrthanès était, depuis l'an 580, coadjuteur du catholicos Mosé et occupa la vacance, comme vicaire, après sa mort. L'Arménie eut donc à élire un catholicos, puis à mettre à la raison Courion, supérieur des Arméniens de Géorgie, et à pourvoir au règlement des questions de hiérarchie dont Stéphanos va parler. Les deux derniers objets furent traités, soit par Abraham, dans sa correspondance avec Courion, conservée par Oukhtanès, soit dans le concile de Dovin, de l'an 596; v. Add. et écl. p. 114, et Tchamitch, II, 302 sqq. Au reste tous ces historiens, sans entrer dans de plus grands détails, s'accordent à dire que l'élection d'Abraham se fit, sinon sans contestation, du moins peu de mois après la mort de Movsès II, en 594, à ce qu'il paraît, vers la fête de Pâques.

6) Mit. Par. ce mot manque. Or le calcul des années ne permet pas d'admettre que Kristaphor fût déjà, en 593, métropolitte de Siounie; car le calcul nous donne jusqu'à présent au moins 28 ans de trop, ainsi qu'on l'a vu dans la note, p. 61.

promesse de bon accord, Sembat, marzpan d'Hyrkanie, leur demanda un écrit, qu'il scella de son sceau et déposa dans la sainte église, puis, par l'inspiration d'en-haut, on élut au sort, l'Evangile à la main, Abraham, évêque de Rhechtounik.

A cette époque la méchante hérésie de Chalcédoine était dans tout son feu, grâce aux violences des empereurs grecs, surtout depuis l'avènement de Maurice, et tendait, comme une darte vive, à dévorer l'Arménie et la Syrie orthodoxe¹⁾. Les allées et venues des envoyés et négociateurs grecs étaient incessantes. Il fut donné plusieurs ordres pour des conciles, une fois à C. P., trois fois à Théodoupolis, où il se fit de sérieuses enquêtes contradictoires. En ce temps-là l'instruction était nouvelle et solide en Arménie; on y savait et comprenait très bien les langue et littérature grecques; ceux qui interrogeaient entendaient de bonnes réponses. C'est donc faussement que certaines personnes imputent au S. père Hovhan Maïragométsi²⁾ d'avoir dit «que les Arméniens eurent du dessous dans les choses de la foi,» ce qu'à Dieu ne plaise! La vérité se voit dans les paroles de Saghomon, père suprême et abbé du couvent de Makénik, qui, interrogé à ce sujet³⁾ par le catholicos d'Arménie, lui donna cette réponse par écrit:

«Hohan a certifié que les Arméniens restèrent invincibles dans les choses de la foi. Voici en quoi ils furent fortement battus et réduits au silence. Suivant le dire des Grecs, Dieu a organisé la hiérarchie ecclésiastique en neuf ordres, comme celle du ciel. Par une grande sagesse et habileté, il n'a établi sur la terre que quatre sièges, ceux des quatre Evangélistes, qui sont les patriarches, dont le roi immortel est le Verbe divin lui-même, trônant au-dessus d'eux. Nous tous, dans l'univers, nous leur obéissons. Plus bas est établie l'harmonieuse série des huit ordres. Maintenant, quel est votre siège, à quel patriarche est soumis votre archevêque? montrez-nous le, ou sinon, obéissez à l'un des quatre sièges. Dans le cas contraire, vous êtes des hérétiques finis, privés de toute grâce divine. C'est en cela que les Arméniens furent gravement vaincus. En vain rappelaient-ils les anciens réglemens, on ne les admettait pas⁴⁾, parce que ces choses étaient jusqu'alors obscures et inconnues, tombées en désuétude, faute d'attention de la part des titulaires des sièges.»

Alors les Arméniens délibérèrent de nouveau sur ces questions. Evêques, princes, tanouters de premier ordre, songèrent à sortir de ces doutes intolérables. Un commandement donné à tout le pays convoqua une assemblée générale, sous le règne de Khosro-Parviz en Perse, de Maurice en Grèce, sous la présidence et primatie de David, évêque de Siounie, de St. Manasé, de Basen. Car Kristaphor était mort, après 10 ans d'épiscopat, et

1) Mosc. a omis ces expressions injurieuses.

2) Jean Maïragométsi est antérieur d'une trentaine d'années à l'époque où nous nous trouvons. Ses disputes avec le catholicos Ezr ou Ezdras eurent lieu après le concile de Dovin, tenu en 629; Tcham. II, 332, 541. Les uns le traitent d'hérétique, d'autres le louent pour son orthodoxie; v. Jean cath. p. 45 sqq.; Vardan, p. 86; Kiracos p. 31.

3) Mosc. ajoute: «par le même supérieur de Makénik et par le cath...;» Par. ajoute en parenthèse (որ և հարցեալ) ի կաթ... mots qui se trouvent dans le Mit. et Mosc.

4) Mosc. «Les Arméniens ou du moins les Grecs, ne les adm...»

David, consacré par le catholicos Abraham, lui avait succédé¹⁾. On confirma d'abord la foi orthodoxe des trois saints conciles, et l'on anathématisa ceux de Chalcédoine et de Léon²⁾; puis on rédigea une lettre dogmatique, qui fut scellée par Ter Abraham, ainsi que par les autres évêques et princes.

Ensuite on osa davantage, par la raison suivante: Justinien³⁾, pendant son règne, avait rassemblé tous les hauts titulaires de sièges, demandé l'autorisation aux saints pères et, de leur assentiment, transféré d'Ephèse à C. P. le siège de S. Jean l'Evangéliste, sans que la fondation primitive cessât d'exister, et d'Antioche à Jérusalem celui de l'Evangéliste Matthieu⁴⁾. Enhardis par-là, tous les seigneurs arméniens, personnages à hautes visées, s'élevèrent donc jusqu'à déclarer et reconnaître siège indépendant tout lieu où est mort un apôtre. Suivant cette indication, les nôtres établirent patriarche en Arménie Abraham catholicos, un archevêque chez les Aghovans, un métropolitain en Ibérie. Pour la Siounie, quelque temps insoumise et séparée du catholicat, par le conseil de Pétros, maintenant réconciliée, on lui reconnut de nouveau un métropolitain⁵⁾. Cependant les Géorgiens, affectant la supériorité à l'égard des Aghovans, ne voulaient pas être au-dessous d'eux

1) Nous sommes à l'année 596, au concile de Dovin, réuni pour pourvoir à la discipline et à la hiérarchie et pour remettre à l'ordre Courion; voici déjà le 4e métropolitain de Siounie avec lequel Abraham se trouve en rapport: Vrthanès, Grigor, Kristaphor et David: tout cela est incohérent.

2) I. e. de l'empereur Léon Ier, connu pour avoir publié une ordonnance dogmatique, en faveur du concile de Chalcédoine. Il régna 457—474.

3) Mit. Par. Justin. Au reste, en arménien Ioustianos et Ioustinianos ne font pas une grande différence.

4) Mit. Mosc. Et celui d'Antioche à Jérusalem; cf. sup. p. 56, n. 2. Ce passage est analogue au fonds à celui de Mosé Caghancatovatsi, cité plus haut, et identique à ce que dit Jean cath., dont les deux éditions offrent ici deux notables variantes. Ed. de Jérusalem, p. 32, 33; Mosc. p. 28, 29; trad. fr. p. 39: il s'agit de la reconnaissance de S. Nersès comme patriarche d'Arménie. «En effet, peu auparavant, l'empereur Constance, fils du grand Constantin, ayant transféré d'Ephèse à C. P. les reliques de Jean l'Evangéliste, avait pris delà la hardiesse d'établir un patriarche à C. P. Ceux de Jérusalem eurent l'assurance, pour la même raison, de conférer à leur siège le même honneur du patriarcat, auquel ils pensaient avoir droit, puisque le Verbe, fils du Père, y avait été vu conversant avec les hommes, baptisé par Jean, crucifié, enseveli, ressuscité après trois jours.» — Ici la traduction française offre une rédaction toute différente, mais qui ne change rien à la signification du passage allégué. — «Comme donc il y avait dans le monde, jusqu'alors, seulement quatre patriarches, d'après les quatre Evangélistes: Matthieu à Jérusalem, Marc à Alexandrie, Luc à

Hist. de la Siounie.

Antioche, Jean à Ephèse, il s'en trouva six par le fait.» — Mosc. «Matthieu à Antioche . . . Luc à Rome . . .» S. Nersès ayant été installé en Arménie «le nombre de sept patriarches fut parfait, pour durer l'éternité.»

Vardan, p. 66; 59 de la trad. russe, sans parler des reliques de S. Jean, expose la question des patriarches dans les mêmes termes, avec la variante de l'éd. de Moscou; v. aussi la bonne note 32 du P. Chahnazarian sur ce chap. de notre Stéphanos.

Le fait est, en ce qui concerne Constantinople, que, dès l'année 380, au second concile œcuménique, qui eut lieu en cette ville, l'évêque de la capitale du nouvel empire fut considéré et admis comme le second, après celui de Rome, sans juridiction, toutefois, autre que celle de son diocèse propre, celui de Thrace. Mais le 28e canon du concile de Chalcédoine fit une déclaration formelle, plaçant Constantinople sur le même rang, après Rome. Les légats du pape eurent beau réclamer: c'est là le premier germe de la séparation des deux églises. Pour Jérusalem, le rang patriarcal lui fut assuré dans la personne de Juvénal, au même concile de Chalcédoine; ce prélat, qui a siégé de 428 à 458, n'a rien fait qui puisse faire mettre en doute son orthodoxie; Art de vér. les dates, Patr. de C. P. et de Jérusalem. Bossuet, dans son Hist. univ. année 787, dit qu'à l'origine il n'y a voit que trois sièges principaux, Rome, Alexandrie et Antioche; que le concile de Nicée permit que l'évêque de Jérusalem eût le même rang; qu'enfin les 2e et 4e concile élevèrent le siège de C. P., et voulurent qu'il fût le second.

5) Les mots soulignés manquent partout, mais le sens et la suite du discours en montrent la nécessité.

dans la hiérarchie, et prétendirent les avoir précédés dans la foi¹⁾. Leur chef était Kiouron ou Courion²⁾, infecté en secret de l'hérésie nestorienne, bien qu'il n'osât le faire paraître, parce qu'il attendait l'occasion. Il avait avec lui un évêque, Khoujic de race, consacré par lui. Lui-même, ayant été le sacristain de la sainte cathédrale, à Vagharchabat, avait exercé le diaconat à Coghonia, et résidé là auprès d'un prêtre diphysite, qui lui avait insinué l'hérésie. Les Géorgiens³⁾ donc ayant demandé un supérieur au catholicos Movsès d'Arménie, celui-ci avait consacré Kiouron, ce précurseur de l'Antechrist⁴⁾, et le leur avait donné.⁵⁾

Les Aghovans, apprenant les hautes prétentions des Géorgiens, déclarèrent à leur tour qu'un apôtre, nommé Eghiché, était venu chez eux, avant la conversion de l'Arménie, y avait bâti une église⁶⁾ et reçu la consécration épiscopale: ils se détachèrent donc pour un temps de l'Arménie, et le Géorgien se mit aussi à l'écart, en insultant les Aghovans, parce que sa demande d'un archevêque avait été rejetée rudement par Abraham. Celui-ci eut beau le supplier à plusieurs reprises, et même, à la prière de l'évêque Pétros⁷⁾, accéder à sa requête, Courion ne se soumit pas. Enfin Abraham l'ayant excommunié, il prit sa coulle et son philon et les donna à Pétros, en disant: «Que tes actes retombent sur toi!» Puis, de frayeur, il dépêcha en secret des gens qui tuèrent Pétros et deux

1) Ce qui est complètement inexact, Ste. Nino ayant prêché la foi en Géorgie au plus tôt en 317; mais ils fondaient leur prétention sur ce que disent les Annales de S. André et de Simon le Cananéen, venus dans le Samtzhé et en Aphkhalie au temps du roi Aderc, au I^{er} siècle de l'ère chrétienne.

2) Ce Courion était le supérieur des Arméniens de Géorgie; le pays avait en outre son catholicos national, nommé alors Samouel. On écrit **Կիւրոն** et **Կիւրիոն**, chez les Européens Curon, Curion, et même Cyrinus et Quiricus, dans une lettre de S. Grégoire qui lui est adressée.

3) I. e. les Arméniens de Géorgie.

4) Mosc. cette épithète ne se trouve qu'en variante, au bas de la p. 75.

5) Chez les différents auteurs arméniens qui ont parlé de l'affaire de Courion, ce personnage est qualifié hairapet (pontife), catholicos, métropolitain, arhadchnord (supérieur), et l'histoire d'Oukhtanès, évêque d'Ourha, où les faits sont exposés dans tous leurs détails, sur pièces authentiques, présente les choses à un tel point de vue qu'il est nécessaire d'expliquer ce que l'on doit entendre ici, par le mot d'Ibérie. Au temps des guerres d'Iezédjerd, quand Eghiché et Lazare de Pharbe citent l'Ibérie, et les évêques de ce pays comme ayant participé, avec les Aghovans, aux combats et aux souffrances des Arméniens et de leur clergé, il est évident que ces auteurs parlent de la portion de la Géorgie dont Achoucha et Vazgen étaient bdéachkhs, i. e. de celle située au S. de la Khram

et de la Dédéda, autrement dit, de la province de Gougark, où se trouvait un grand centre de population, à Gadchenk ou Tsourtav; car au même temps ces auteurs reconnaissent Vakhtanc, soit Wakhtang-Gourgasal, comme roi de Mtskhéta. Mais ici Courion avait une juridiction s'étendant jusqu'à Mtskhéta, jusqu'en Iméret et en Mingrélie; il était soi-disant catholicos de ces contrées, à une époque où pourtant les Géorgiens désignent Samouel sous ce titre. De plus, dans la longue correspondance d'Abraham avec Courion, le roi où éristhaw dominant de la Géorgie n'est jamais nommé, comme si Gouram eût été un personnage inconnu, complètement indifférent, et les grands de la nation ibérienne, auxquels Abraham s'adresse souvent, portent des noms que l'histoire géorgienne, bien pauvre il est vrai, ne connaît pas: malgré tout cela je reste convaincu que l'Ibérie dont Courion était le supérieur spirituel, n'est pas la Géorgie géorgienne, mais cette portion du peuple arménien qui a toujours été nombreuse en Géorgie pour les besoins du commerce, et qui paraît avoir toujours eu, non son catholicos particulier, mais son arhadchnord ou supérieur, comme autrefois, et peut-être encore maintenant, les Arméniens de Russie. Toute cette affaire a été traitée par moi dans les Additions III et V à l'histoire de Géorgie, et je ne puis rien ajouter de nouveau à mon précédent travail.

6) Mit. a omis ce membre de phrase.

7) C'est un évêque que les auteurs géorgiens qualifient «le loup,» et qui servait d'intermédiaire entre le catholicos Abraham et Courion.

diacres, dans la montagne de Cangark¹⁾. L'hérésie de ces gens fut plus tard dénoncée par Movsès, évêque de Tsourtav, ou Gatchiank, aujourd'hui dépendant du diocèse d'Haghat.

Pendant que cela se passait, on avait conféré le métropolitat à l'évêque Mardpétacan, qui poussa l'orgueil jusqu'à demander qu'on mît des évêques sous son autorité. Les Arméniens effrayés dirent: «Ne va-t-il pas se déclarer encore une espèce de scission?» On lui retira donc cela même qu'on lui avait accordé. Mais voyant que les seigneurs spirituels²⁾ de la Siounie se distinguaient entre tous les Arméniens, comme imbus de saines doctrines orthodoxes, que d'ailleurs les anciens pères leur avaient décerné un tel honneur, le concile, à l'unanimité, jugea convenable de leur déférer le métropolitat et le droit de coussin et de table³⁾, au rang du catholicos, ils le firent asseoir en même temps sur un siège avec coussin. On lui accorda encore une bannière décorée de la croix, pour être toujours en avant de lui, et le privilège de ne pas mentionner à la sainte table, dans son église, le catholicos d'Arménie, mais seulement son propre nom. Dans la suscription de leurs lettres au catholicos les métropolitains de la Siounie ne le traitent pas de «chef des évêques,» ni autrement, ils mettent seulement «honoré de Dieu» et «seigneur spirituel,» et le catholicos répond «de la part du serviteur.» Mais lors de la révolte d'Eritsou-Vank⁴⁾, le catholicos Eghia, qui allait pour soumettre l'Aghovanie, ayant omis la formule «de la part du serviteur,» ceux de Siounie omirent le «seigneur spirituel.» Voilà ce que produisit la jalousie des Grecs, qui voulaient amoindrir la juridiction de S. Thaddée et rabaisser le siège de S. Grégoire.⁵⁾

Après examen on régla de la sorte les neuf ordres ecclésiastiques: un patriarche en Arménie, un archevêque chez les Aghovans, un métropolitain en Siounie. Toutefois Jean l'historien rappelle qu'à Mélitène et à Sébaste il y avait un métropolitain. Quant aux autres pays, afin de ne pas causer de désordre, on les laissa sur l'ancien pied. On demanda encore aux Siouniens de ne pas insister sur leur prétention d'avoir des évêques sous leur dépendance et de les sacrer⁶⁾, mais de se contenter des prérogatives du coussin et de la croix, du titre de premier suffragant ou protofrontès du patriarche, et de celui de métropolitain. Ce fut la seconde fois qu'ils reçurent pareil honneur et insigne: en premier lieu, du roi Esvaghen⁷⁾, d'Aghovanie; puis de Ter Abraham et du concile arménien.

1) Dans le canton de même nom, province de Gougark, limitrophe de l'Arménie et de la Géorgie.

2) J'ai ajouté le mot souligné.

3) Pour le coussin, même à l'église, la chose se comprend de soi-même; quant à la table, je crois qu'il s'agit de l'étiquette des repas, et prie le lecteur de se reporter au ch. vii.

4) Mit. բայց յեղիայի կթոկոսի խակագործութեան յերիղովանս; Par. բայց (սակս) յեղ...; Mosc. բայց վասն յեղ... J'ai traduit par à-peu-près, ne connaissant pas bien le fait dont il s'agit. Le catholi-

cos arménien Eghia siégeait en 703—718. De son temps Nerseh-Bacour, catholicos d'Aghovanie, se permit des procédés contraires à la croyance arménienne; v. Addit. et écl. p. 485; Mosé Caghanc. l. III, ch. iii.

5) Les formules ici énumérées n'offrent pas un sens très clair.

6) Les bulles qui seront rapportées plus bas, par ex. au chap. lvii, mentionnent pourtant 12 crosses dépendant du métropolitain de Siounie; mais là il s'agit de simples chorévêques.

7) Sup. ch. xvi.

Maintenant, ami de la lecture, je vous ai exposé en peu de mots, qui suffisent, le résumé de l'affaire; si vous voulez la connaître à fonds, lisez Oukhthanès et l'Histoire d'Aghovanie: le livre et les lettres vous donneront des renseignements. Lisez encore ce qu'a écrit Machtots, à la requête du catholicos Géorg¹), d'Arménie. Moi, après de nombreuses lectures, j'ai déposé ici la vérité. Au lieu d'esquisser simplement ce que disent ces auteurs, j'en ai conservé la substance et retracé ici le contenu. Pour vous, accueillez-le favorablement et sans hésitation.

CHAPITRE XXVII.

Les neuf ordres ecclésiastiques, quels ils sont et comment ils se comportent.

Lorsque le Verbe de Dieu vint, par son ineffable incarnation, délivrer les êtres humains de la captivité du premier méchant, il les éclaira par le moyen de l'Evangile, qui les convie au ciel, et, par la régénération baptismale, en fit les enfants du Père céleste. Il leur départit des grâces ineffables, produit du feu et de la terre, et donna généreusement aux hommes son corps et son sang comme nourriture, qui les unit à Dieu et les divinise. Il appela les fils des hommes à un sacerdoce céleste, qui leur confère le pouvoir de lier et de délier, comme Dieu, dans les cieux et sur la terre; enfin il orna notre nature de grâces excessives, d'une gloire inénarrable. Comme donc il a affermi la sainte église, vrai ciel sur la terre, au point que nous, fils de la terre, nous sommes devenus des êtres célestes, il fallait que l'ordre du ciel s'établît sur la terre²), qu'il évoluât dans l'empyrée, qu'il se concentrât, pour l'éternelle glorification de Dieu. Or voilà comment cela se fit. Les cieux, établis au-dessus de la terre, ayant attiré vers eux les choses terrestres, il convenait d'organiser dans l'église la hiérarchie céleste, avec ses règlements, d'après les trois degrés du sacerdoce supérieur et des neuf ordres, prescrits et déterminés en cette sorte par les apôtres et pontifes, sous l'inspiration de l'Esprit divin et de la Providence suprême.

Au premier ordre de l'église, immédiatement en contact avec Dieu, les haïrapets, nommés patriarches et assis sur les quatre sièges évangéliques³), portent le costume apos-

1) Géorg II siégeait en Arménie, en 876—897, Machtots étant alors supérieur du monastère de Sévan, dans le lac Goghtcha. Il sera question de lui au ch. xxxvii.

2) Mit. «Il fallait que le céleste fût dans le ciel;» Par. «que le céleste fût sur la terre;» Mosc. «que le terrestre fût dans le ciel.»

3) Outre les quatre sièges évangéliques, d'Antioche, de Rome, d'Ephèse et d'Alexandrie, il faut encore compter ceux de Constantinople et de Jérusalem. Les Arméniens, en outre, ont eu leurs catholicos d'Echmiadzin, d'Aghthamar, de Sis, et de plus leurs patriarches de Con-

stantinople et de Jérusalem: les Aghovans, le catholicos siégeant à Derbend, transporté ensuite à Barda et à Gantzasar; les Géorgiens, ceux d'Aphkhazie et de Kartli. En occident on compte les patriarches d'Aquilée, de Venise, de Lisbonne et de Goa; enfin les Russes ont eu aussi leur patriarche. N'oublions pas cinq arhadchnords ou évêques d'éparchies arméniennes: Astrakhan, Crimée, Tiflis, Quarabagh, Chamakhi. Il suffit de cet énoncé pour faire connaître l'histoire du développement de la hiérarchie ecclésiastique, qui s'est accompli au fur à mesure de l'extension des communautés chrétiennes.

tolique, le naphort rond, et par-dessus, l'hémiphore à cinq doubles. Ils ont charge de consacrer des archevêques dans les quatre sections du monde, et de donner des ordres pour la réunion des conciles écuméniques.¹⁾

Au second ordre sont les archevêques ou les chefs des évêques, nommés catholicos, revêtus du philon, descendant aux talons et semés de croix, et par-dessus, l'hémiphore à quatre doubles. Ils ont charge de consacrer les métropolitains, de bénir le myron, d'une vertu divine. A la mort d'un patriarche, trois archevêques, avec le clergé, en consacrent un autre.

Le troisième ordre comprend les métropolitains, attachés comme surveillants aux grandes villes et aux sièges principaux. Autant ils ont d'évêques sous leur autorité, autant de croix en lin se voient sur leur naphort; leur hémiphore a trois doubles. Ils ont charge de sacrer les évêques, de bénir l'huile qui se conserve en provision dans l'église, pour le besoin des cathécumènes et des malades, et qu'ils mêlent, s'ils le veulent, avec l'huile apostolique ou le saint myron. Le cas échéant, ou s'il n'y a pas de patriarche, ou bien pour quelque cause très grave, les métropolitains peuvent, par l'ordre des grands sièges et avec l'assistance du clergé, sacrer un archevêque.

Le quatrième ordre se compose des évêques ou surveillants, administrant des provinces, portant un naphort ordinaire et sans croix, et l'hémiphore simple. Leur charge est d'ordonner les prêtres et diacres, de consacrer les églises et d'oindre la sainte table, ainsi que les fonts baptismaux. Ils reçoivent le myron d'un siège supérieur, celui de leur métropolitain, qui le reçoit de son archevêque; car la grâce céleste descend graduellement d'en haut, jusqu'aux plus bas degrés, qui forme la communauté.

Au cinquième ordre se trouvent les érets ou prêtres²⁾, portant comme insignes le chourdcharh, l'étole ou phakegh, sur les deux épaules; ils peuvent monter à l'autel avec le badjcon; ils ont le pouvoir de célébrer le mystère vivifiant du salut et de le distribuer à ceux qui en sont dignes; de baptiser, de bénir les croix et tout ce qui est à l'usage des chrétiens; de recevoir la confession des mourants, de remettre les péchés; de lier, de délier leur ouailles; peuvent déplacer le myron, mais seulement l'huile non parfaite, bénie par les métropolitains et évêques; car les évêques seuls ont le droit de déplacer le myron ou huile apostolique, et, une fois par an, en parcourant la province, ils donnent l'onction à ceux qui ont été imposés par les prêtres³⁾; ils peuvent⁴⁾ aussi, parmi les jeunes gens, faire des anaganos et des psaltes (i. e. des lecteurs et des chantres) et conférer les titres de pénitents et de diaconesses.

Dans le sixième ordre sont les sarcavags, i. e. les serviteurs, en langue étrangère diacounk, qui ont pour habit la tunique longue, sans autre insigne; ils portent le phakel

1) On trouvera plus bas les noms et explications de tous les vêtements ecclésiastiques, en arménien.

2) Il y a cette différence entre ces deux mots, que l'un s'applique plus particulièrement aux prêtres réguliers *Էթուս*, et l'autre aux prêtres séculiers: en orient, les premiers ne se marient pas, les autres peuvent le faire.

3) *զանազանաբար ի քահանայից.*

4) Je pense que ceci se rapporte aux prêtres, quoi qu'à vrai dire, cela doive grammaticalement avoir trait aux évêques, dont il vient d'être parlé incidemment.

ou étole seulement sur l'épaule gauche et font le service la tête découverte, dans la Se. église, à l'autel, à la sainte table et près des prêtres. Leur charge est de lire l'Évangile, de prêcher, de donner l'encens, de servir pendant le saint mystère, de porter le calice et la patène. Il y aussi des femmes diaconesses, prêchant dans les couvents de femmes; leur vêtement est celui des nonnes. Elles ont le philon, avec une croix sur le front, et une petite étole en bas du bras droit, pendant au vêtement ou à la ceinture. Elles prêchent, lisent l'Évangile, non pas à l'autel ni devant la foule, mais dans quelque coin, à l'écart. Toutefois, qu'elles se gardent bien de servir au saint mystère comme les diacres du sexe masculin.

Dans le septième ordre sont les *dpirs*¹⁾ ou demi-diacres, portant le vêtement diaconal, toutefois l'étole sur l'avant-bras gauche. Ils n'ont rien de plus, vont sans ceinture; leur charge est de lire dans l'église les écrits des apôtres, de servir dans le temple, de porter les cierges, le bâton surmonté d'une croix, et de garder les portes de l'église.

Au huitième ordre des ecclésiastiques sont les *anaganos*²⁾, ou lecteurs de livres, habillés comme les précédents, portant en outre l'aghaboghon, mais pas d'étole. Hors de l'église ils portent seulement une robe de lin, sans autre insigne. Ils doivent lire les écrits des prophètes et des docteurs.

Le neuvième ordre se compose des psaltes ou chanteurs de psaumes, vêtus comme les précédents, qui doivent chanter les psaumes et hymnes, exécuter dans l'église, suivant le rythme, tout ce qui tient à l'art musical, l'alléluïa, les *méseds*³⁾ et autres choses semblables.⁴⁾

1) En persan *دبیر*, proprement un scribe, un lecteur.

2) *αναγνώστης*.

3) *μεσότης*, chants de psaumes ou antiphones qui se disent au milieu d'autres prières liturgiques, et qui se rapportent à la fête du jour.

4) *աղաբաղդին, աղաբողան, աղափողոն, աղափաղ, աղաբանոս*; *ἀναβόλη, ἀναβόλαιον, ἑξωμῖς*; *anaboladium, anabolagium, abolla*; le premier des six vêtements pontificaux est l'amict, ou huméral, qui couvre les épaules et se lie aux reins.

բաձկոն; *χίτων*; tunica, tunique; je crois que c'est une espèce d'aube courte.

եմփիրոն, եմափիրոն, եմափորտ, ոմփիրոն; humerale, pallium; vêtement propre aux évêques et archevêques grecs, consistant en une bande longue, qui entoure le cou et descend dans le dos et sur le devant jusqu'aux genoux. Les évêques le portent par-dessus le chourcharh ou chappe; il est couvert de croix. C'est aussi le pallium rotatum. — Il paraît que chez les arméniens on le tournait autour du cou un plus ou moins grand nombre de fois, suivant la dignité.

կնկուկ; *cucullus*; coule, grand couvre-chef des religieux, tantôt descend jusqu'aux pieds: c'est la robe des moines, sans manches, différant en cela du floc ou froc.

կոնքեռ; *γόνυ χεῖρ, ἐπιγονατίον*; ornement patriarcal, en forme de losange, pendant sur la cuisse droite, comme le sac d'un berger.

հալա; tunique longue, aube.

նափորտ, նամփորտ; *χίτων, φόρος*; ce mot, dont l'étymologie ne m'est pas connue, est rendu en arménien par *aghabaghon*, qui est l'amict, et *փիրոն*, qui est le manteau sans manches: ce doit être un vêtement couvrant la tête et descendant jusqu'aux pieds.

շուրջառ; pluviale, chappe; chasuble, casula.

ուրար, որար; *φάκελος*; orarium; linge long et en bande, servant à ceindre les épaules, chez les ecclésiastiques; c'est l'étole, orarium, pour les prêtres; stola, pour les diacres: les premiers la mettent sur le cou, et ne peuvent faire sans cela aucune fonction; les autres, sur l'épaule gauche.

փախա; *ἑπωμῖς*; se mettait sur le cou et descendait à mi-corps; maintenant c'est un collet qui ne couvre que le cou et réunit le *սաղաւարտ* ou couronne au chourcharh ou chappe.

փեղար; *velum, velarium*; voile attaché au capuchon monastique.

փիրոն; *φελόνη, φελόνιον, φαινόλης*; *phenula*; *penula*;

Tels sont les neuf ordres ecclésiastiques, établis et définis par le Saint-Esprit, par l'entremise des saints apôtres, et que l'église doit posséder tous, sans faute, car il est absolument inadmissible qu'il en manque un seul: une telle imperfection déplairait à Dieu, et il y aurait diminution des grâces divines. En effet, il faut considérer l'église comme un assemblage de membres formant un corps, dont la tête est J.-C. S'il y manque des membres, ou si quelques-uns sont trop petits, ce corps mutilé déplairait à J. C., sa tête: juge et vois, mon frère, le grand mal que ce serait. Or tous ces ordres ecclésiastiques peuvent, d'un consentement unanime, élire le patriarche.

CHAPITRE XXVIII.

Mathousagha, évêque de Siounie; concile de Carin, sous Héraclius: Ezra est infecté de l'hérésie chalcédonienne.

Le vénérable père et illustre religieux David étant mort, après avoir occupé 27 ans le siège du métropolitat, l'administration échut au grand grammairien et invincible philosophe Mathousagha¹). Il avait été nourri dans la piété, dans la pratique de toutes les vertus,

manteau des moines, sans manches; se met pour assister à l'office.

φασκίτη: φάκελος, φάκελλος, σφάκελος; fascis, pallium; étole que les diacres portent sur l'épaule gauche.

φνη, φοη; voile sur la tête, insigne du catholicat.

L'habillement des prêtres grecs se compose du sticharium, στιχάριον, стихарій ou подризникъ, avec une croix par-derrière: c'est je crois le **հալա** arménien; du **σακχός**, ancien vêtement impérial, à manches larges, ouvert et boutonné sur le côté, propre aux archiéréi; l'omophore, tombant en avant et en arrière, orné de quatre croix; le **φελονίη**, habit de dessus, semé de croix chez les archiéréi, pour le distinguer de celui des prêtres; c'est le philon des Arméniens; **еуитрахилъ**, étole sacerdotale, distinguée de l'opapiй du diacre; **еуигонатіъ**, **паллица**, ou **набедренникъ**, le conker des Arméniens, appartient à l'archiéréi, mais il peut être donné aux archimandrites, hégoumènes et protopopes.

Quoique chaque mot arménien soit expliqué ici d'après le grand Dictionnaire des Mékhitharistes, je ne suis pas sûr d'avoir toujours choisi, au milieu des nombreux synonymes donnés là, celui qui indique le vrai sens; quant au grec, j'ai consulté les dictionnaires de Ducange, et le Церковный словарь de Mansouétof, où les définitions sont bien plus précises, ainsi qu'un bon opuscule de M. E. de Muralt, Erklärender Anhang zu den Briefen über den

Gottesdienst der morgenländischen Kirche; Leipzig, 1838, in 18.

Sur la division du clergé, en neuf ordres, cf. Jean catholikos, p. 29; Vardan, p. 59, et la note 172, où se trouve un extrait des ouvrages de Nersès de Lampron. La hiérarchie catholique romaine compte aussi: le pape, l'archevêque, l'évêque, le prêtre, le diacre, le soudiacre et les quatre ordres mineurs.

1) Quelle que soit la raison du défaut de concordance entre les dates calculées des métropolitains précédents (v. ch. xxv, n. 3) et les synchronismes indiqués par notre historien, il est évident que ceux-ci, qui sont nombreux, et ne peuvent tous être fautifs, doivent avoir la préférence. Comme donc, d'après tout ce que nous savons d'ailleurs, par d'autres sources, Mathousagha fut contemporain des catholikos arméniens Comitas, siégeant en 617 — 625, Kristaphor en 625 — 628, et Ezdras 628 — 639, il en résulte que plus de 30 années doivent être retranchées du calcul. Pour excuser un peu Stéphanos, il faut dire que Samouel d'Ani, recule de 10 ans le catholicat de Comitas, de Kristaphor, d'Ezr. Il peut se faire que notre historien l'ait pris pour guide. Je ne me risquerai point à dire quels métropolitains de Siounie ont siégé moins longtemps que ne le fait voir la liste de Stéphanos, mais il me paraît que c'est là que doit être opéré le retranchement. Les chiffres ont pu être altérés par les copistes, sans mauvais vouloir.

avait appris la grammaire, pratiqué l'éloquence, pénétré les secrets de la philosophie; il était plein de sagesse et parfait savant. En outre le siège de Siounie tenait en Arménie la première place pour la doctrine, ayant reçu anciennement, des SS. Sahac et Mesrob, le droit de traduction et de commentaire, et celui d'être à la tête, comme directeur, de tous les vartabieds arméniens. Voyant alors le vénérable Mathousagha resplendir des rayons expansifs de l'intelligence, élève et maître de cette contrée, on l'éleva au rang de docteur de l'église, on le fit asseoir en tête de tous les vartabieds, dans la chaire magistrale, sublime et redoutable, d'où jaillit le fleuve de l'intelligence divine, pour le plus grand profit de tous les disciples.

Le saint catholicos Comitas¹⁾ fut frappé de cette nouvelle. Mettant de côté tous les vartabieds du catholicat, et même l'école des vartabieds du canton d'Archarounik²⁾, où les jeunes gens se réunissaient autour des orateurs et des savants de l'Arménie, dans la vallée de l'Araxe, au lieu nommé maintenant Vardic-Haïr, il envoya au pédagogue siounien un jeune garçon, élevé par lui-même, dans la sainteté, avec une tendresse paternelle, Théodoros, fils de son frère. Mathousagha le reçut avec grande bienveillance, l'instruisit et le mena à la science parfaite, en développant chez lui la théorie et l'application.

Cependant Ter Comitas, patriarche d'Arménie, mourut et fut déposé dans la tombe, dans une église construite par lui-même, auprès de la sépulture de sainte Hrhpsime³⁾; Kristaphor, de famille noble, siégea après lui trois ans, puis, durant 10 ans, Ezr, du village de Pharajnakert, canton de Nig, qui répandit l'obscurité sur l'église. En la 3^e année de son catholicat David Saharhouni étant mort, Théodore Rhechtouni devint marzpan. En ordre de l'empereur Héraclius fut promulgué en Arménie et en Syrie, pour que l'on se réunît à Carin⁴⁾, afin d'examiner des questions de foi, et lui-même s'y rendit, accompagné d'orateurs grecs. Après en avoir délibéré, le prince Théodore et les autres seigneurs dirent au catholicos Ezr: «Nous nous hâtons de partir, pour obéir à l'empereur. Pour toi, choisis les plus savants de notre nation, et rends-toi au concile, avec les évêques du pays, mais garde-toi de bouger sans Mathousagha de Siounie et Hovhannès Maïragométsi, de peur que le mauvais n'ébranle l'édifice de notre religion. Voilà, seigneur catholicos, le jour de

1) Ce catholicos siégea en 617—625.

2) Canton de la province d'Aïrarat, sur la droite de l'Araxe, vis-à-vis l'embouchure de l'Akhourian ou Arpa-Tchaï: on le nomme aussi Eraskha-Tzor. Ce couvent de Vardic-Haïr, aujourd'hui Vardi-Her, est situé à quatre heures de distance de la ville de Gaghzovan: le fondateur et l'histoire n'en sont pas connus.

3) I. e. à Edchmiadzin.

4) Il doit y avoir ici une erreur de chronologie, car la 3^e année du catholicos Ezr, tomberait en 631. Le fait est que le concile de Carin ou d'Erzroum eut lieu dans la 19^e année de l'empereur Héraclius, donc en 629, d'après le témoignage de l'historien Jean Mamiconian, que l'on croit avoir été contemporain, p. 43. C'est aussi la

date assignée par le P. Tchamitch, t. II, p. 328, et dans deux savantes notes, ib. p. 535, 565, où sont réfutées plusieurs fausses indications de Galanus; Hist. du Bas-Emp. t. XI, p. 159; Sébéos, Hist. d'Héraclius, ch. xxix, texte et trad. russe: les Byzantins ne parlent pas de l'assemblée de Carin. En outre David Saharhouni fut marzpan de 601—625, puis de 632 à 635, en tout une trentaine d'années: il n'était donc pas mort à l'époque du concile de Carin, et Théodore Rhechtouni fut nommé à sa place par Héraclius, non que David fût mort, mais parce qu'il avait été chassé par les seigneurs. Il y a donc ici, chez Stéphane, simplement interversion de l'ordre chronologique des faits.

la lutte, le jour du salut et l'heure favorable. Ceins tes reins, comme un homme parfait; arme-toi du bouclier de la foi, afin de n'être pas vaincu par d'éloquents charlatans, et pour que nous ne soyons pas dépouillés et privés de notre foi orthodoxe.» Le catholicos dépêcha à Mathousagha des personnages titrés, afin de lui faire connaître le danger imminent, et l'invita à venir délibérer sur ce qu'il convenait de faire. Celui-ci, ne voulant interrompre ni ses leçons, ni ses travaux du matin et du soir, ne partit pas. Pressé pour la seconde fois, il ne se décida pas; prétextant la faiblesse de son corps, il envoya Théodoros surnommé, son disciple et fils du frère de Comitas, et rédigea une lettre dogmatique, qui se trouve dans le Tonanamac¹⁾, et que nous avons placée ici. «Parlez d'après cet écrit,» ajouta-t-il. Il supplia qu'on ne le blâmât point pour son refus de partir: «Vous êtes assez savant, dit-il; d'ailleurs vous possédez le vartabied Hohan, la lumière du pays, et vous avez près de vous quantité de gens aussi instruits qu'éloquents. D'ailleurs, je vous envoie de ma part mon disciple Théodoros: cela doit suffire.»

Pour Ezr, il ne prit point avec lui Hohan, et, se fiant à Théodoros, il alla au concile, auprès d'Héraclius. L'empereur lui ayant demandé: «Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord avec nous sur la foi? Clément souverain, répondit-il, si vous le souhaitez, voici ce qu'il faudrait: simplement renoncer au concile de Chalcédoine et à la lettre de Léon, aussitôt nous serions d'accord.» L'empereur donc, prenant le document dogmatique du concile de Chalcédoine, le plaça sur la croix qu'il portait et dit: «Eh bien, seigneur catholicos, prenez, lisez et examinez. S'il y a quelque défaut ou imperfection, montrez-les moi, je ramènerai tous les Grecs à votre croyance et brûlerai la lettre; sinon, rangez-vous avec nous.» Le catholicos prit l'écrit et l'emporta dans sa demeure, où on l'examina durant trois jours, sans pouvoir y découvrir aucune erreur cachée ou suspecte. Etant venus près d'Héraclius: «Prince, dirent-ils, vivez à jamais; nous n'y avons rien trouvé de travers, tout est conforme à la doctrine orthodoxe des saints pères. Vous partagez maintenant notre conviction? dit l'empereur. En partie, du moins, dit le catholicos. Mais ce que nous n'approuvons pas, c'est que votre clergé ose se livrer à la fornication, à d'autres impuretés, et prend part à des usages licencieux²⁾. Nous traitons, dit l'empereur, des questions de foi, et ne discutons pas des oeuvres. Vous Arméniens, vous livrez à des impuretés contre nature, avec des hommes et des animaux, et à bien d'autres excès. Faites-les disparaître d'Arménie, et je supprimerai celles de Grèce. Ce n'est pas le concile de Chalcédoine qui a produit les maisons de prostitution et la vermine, dont vous parliez tout-à-l'heure. Les princes sont institués précisément pour empêcher les vices monstrueux de se propager.»

Le catholicos sortit de chez l'empereur sans répondre, et ayant délibéré avec le chevalier et avec les autres princes sur ce qu'ils avaient à faire, «Nous ne trouvons rien, dit-il,

1) «Documents ou lettres sur les fêtes;» livre inconnu.

2) Ceux qui liront le livre intitulé Nomocanon, dont il existe une traduction géorgienne manuscrite, du Xe s., au Musée de l'Académie, seront frappés des monstruosi-

Hist. de la Sionie.

tés contre lesquels il renferme une sévère réglementation. On ne peut se figurer que les mauvais instincts de l'homme l'aient poussé à de tels excès.

à répliquer. Ne vous ai-je pas dit, reprit le chevalier, ému d'indignation, de ne pas aller au concile sans Mathousagha et Hohan? Voilà que votre ignorance nous a perdus. Mathousagha n'est pas venu, dit Ezr; pour Hohan, il n'a pas voulu abandonner l'église et le catholicat. Tant que le disciple de Mathousagha nous appuie, dirent-ils tous, nous n'avons nul besoin d'un autre; il nous suffit. Pourquoi vous disputez-vous, commença à dire Théodoros, pourquoi vous fâcher? la foi de ces gens ne renferme rien de tortueux, nous faisons avec eux un tout. Ils sont le tronc et la racine, nous, la branche qui en sort. Il ne convient pas de nous séparer d'eux. Soumettons-nous à l'ordre des anciens, qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul pasteur.» Par ces paroles il fixa pour un moment l'esprit des princes et des évêques.¹⁾

Comme Ezr avait en vue la gloire matérielle et les intérêts qui découlent du monarque, et que dans son for intérieur il avait faibli à l'égard de la vérité, il ne songeait qu'à amener les princes et les évêques à ses convictions. Ayant donc entendu ces paroles de Théodoros, ils allèrent ensemble chez l'empereur et se rallièrent à Chalcédoine. On célébra la messe, où ils communierent de la main l'un de l'autre et donnèrent à l'empereur un écrit, constatant leur bon accord. Sur leur demande l'empereur leur donna le document de Chalcédoine, écrit sur parchemin, en lettres d'or; il fit aussi présent à Ezr d'un tiers du bourg de Coghb²⁾, et de tout le sel. O trafic insensé et maudit! Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent du monarque, comblés d'honneurs et de présents, et se rendirent à Dovin³⁾, complètement dépouillés de la vraie foi. Là ils voulurent tenir un concile, pour établir leur nouvelle croyance; mais Hohan Maïragométsi ne se soumit pas et fut indignement chassé par Ezr. «O Ezr le bien nommé, s'écria-t-il; car tu es la limite⁴⁾ et la ruine du troupeau de l'orthodoxie.»

Mathousagha⁴⁾, qui était venu de Siounie, fut fort ému de ces malheurs; pour le moment il mit la main sur sa bouche, car le mal provenait de son disciple Théodoros. Le concile et Ezr le circonvinrent par supplications et artifices, au point de le décider à être sacré évêque de Siounie, ce qui fut fait, et on le renvoya dans son siège et diocèse avec de grands honneurs. Pour lui, il s'occupa activement à préserver son troupeau de l'aveuglement de l'hérésie⁵⁾ chalcédonienne, à le maintenir vigoureusement dans la foi orthodoxe, transmise par les saints pères et conservée depuis saint Grégoire jusqu'à ce jour. Le pays

1) Il paraît qu'en effet, après le concile de Carin, les Arméniens vivant sous l'autorité grecque adoptèrent quelques rites, comme la célébration de la Nativité et du baptême séparément, le mélange de l'eau dans le vin, à la messe, la suppression de la formule «Qui as été crucifié...» mais le fonds des croyances resta le même.

2) C'est un village au S. de l'Araxe, dans la haute plaine qui fait face au confluent de l'Arpa-Tchai, au pied du mont Thakalthou, dont les flancs recèlent une mine inépuisable de sel gemme; v. Dubois, Voyage autour du Caucase, t. III, p. 428 et suiv.

3) Jeu de mot sur le sens du nom Ezr, en arménien *Էզր* «bord, frontière.»

4) Mathousagha, élu au plus tard en 625, au temps du catholicos Comitas, serait donc resté plus de quatre ans sans avoir accompli la cérémonie du sacre par le catholicos d'Arménie!

5) Mosc. ici et plus bas, porte *ի հրօն*, au lieu de *յաղանդն*; on comprend la raison de cette variante.

y persévéra, en effet, par la grâce de l'Esprit-Saint, mais l'Arménie demeura dans l'erreur durant 85 ans, sous six catholicos, jusqu'au très respectable Hohan Otznésti¹⁾, louable fils et ornement de la sainte église. Ce fut lui qui restaura l'Arménie et la purgea de cette erreur. Pour le vénérable Mathousagha, après avoir occupé durant 18 ans le siège métropolitain de Siounie²⁾, il passa de ce monde, appelé par le maître, ayant accompli de grands et vertueux travaux, pour en recevoir la juste rétribution, celle que l'oeil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, qui ne tombe pas sous les conceptions humaines.

CHAPITRE XXIX.

Lettre doctrinale, que Mathousagha, évêque de Siounie, adresse à l'empereur Héraclius, par l'ordre d'Ezr, catholicos d'Arménie, et d'autres évêques de la contrée.

«Au très pieux empereur des Grecs, Héraclius, vainqueur pour la bonne cause, resplendissant de par le Christ, grand par ses bonnes oeuvres pour la gloire des chrétiens, venu de la part de Dieu, Ezras, humble catholicos d'Arménie, Hovhannès évêque Mardpétacan, et Mathousagha, évêque de Siounie³⁾, au nom de tous les évêques d'Arménie, ses humbles serviteurs, salut dans le Seigneur.

«Ayant vu et examiné la profession de foi écrite par votre grandeur pour notre bassesse, nous l'avons trouvée conforme à celle de tous les saints pères, pour la vérité et l'orthodoxie du dogme, en ce qui concerne la Sainte-Trinité consubstantielle, objet de respect; nous l'avons approuvée et l'approuvons. Cependant le concile de Chalcédoine y était admis et reconnu, sur le pied des trois autres: avec celui de 318 pères, de Nicée, convoqué au sujet d'Arius, qui disait le fils de Dieu créature et non l'égal du Créateur; avec les 150 de Constantinople, convoqués au sujet de Macédonius, disant que l'Esprit-Saint fait office de serviteur, d'envoyé ou d'apôtre; avec les 200 d'Ephèse, qui ont anathématisé Nestor, blasphémant la virginité de la Mère de Dieu⁴⁾. Après eux vint celui de Chalcédoine, rassemblé à l'occasion d'Eutychès, qui, tout en confessant la divinité du Verbe et sa naissance d'une vierge, niait son humanité, depuis que la divinité se fut unie à son corps; qui le formait

1) Le catholicos Jean-le-Philosophe, natif d'Otzoun, canton de Tachir, siégea en effet en 718 — 729. Le P. Tchamitch, dans sa Note sur ce sujet, t. II, p. 565, nie que les catholicos successeurs d'Ezdras aient été partisans du concile de Chalcédoine, et à vrai dire, il le prouve assez pertinemment, contrairement à Galanus, Hist. arména, p. 249, qui a pris à tâche de démontrer la soumission du clergé arménien à la cour de Rome, pendant 95 ans.

2) Soit 625 — 643 de notre ère; il est mentionné chez Mosé Caghanc. l. II, ch. L, p. 224, trad. russe, comme ayant

vécu sous Héraclius, sous Grigor, prince de Siounie, et sous Hazkert III, roi de Perse: ainsi le terme extrême de son pontificat est assez juste.

3) Mosc. «De la part d'Ezras, d'Hovhannès...»

4) 1^{er} concile œcuménique, à Nicée, en 325, 318 pères; 2^e à C. P., en 380, 150 pères; 3^e à Ephèse, en 431, plus de 200 pères. Nestorius, patriarche de C. P. en 428, distinguait deux natures en J.-C., dont il niait l'union hypostatique; il fut condamné et déposé en 431, au concile d'Ephèse, et † 439. On lui attribue l'Evangile apocryphe de l'enfance, qui s'est conservé dans une traduction arabe.

de deux natures¹⁾ distinctes, fonctionnant séparément, ne supprimant pas les différences de ces natures, mais les conservant intégralement, toutes les deux, à part, ce que n'admettent pas les saints livres, ni les docteurs spirituels les plus distingués, chacun en son temps, inspirés de Dieu, et qui ont parlé de lui à la face des divines églises de l'univers. Bien qu'en mettant en avant les deux natures, on ait pensé couper court au blasphème d'Eutychès, les vénérables pères auraient dû prendre en considération les brillantes et admirables paroles, dites sur l'incarnation du Seigneur par Athanase d'Alexandrie, par Basile de Césarée, par Grégoire de Nazianze et Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge, par Grégoire de Nysse, frère de Basile, par Proclus et autres docteurs des temps anciens, qui ont confessé un Dieu parfait et un homme parfait, un seul Dieu en deux natures, ce qui suffit pour pulvériser le blasphème d'Eutychès. Si, au contraire, les deux natures fonctionnaient séparément, cela serait en opposition avec les docteurs sus-mentionnés; car dire que J.-C. est un, que le Verbe de Dieu est un autre, et que tous deux opèrent séparément, c'est tomber dans le blasphème de deux fils et admettre non une trinité, mais un quatuor, suivant le pseudodoxe, l'antichrétien le judaïque Nestor; car les présidents du concile de Chalcédoine étaient, dit-on, Théodoret et Ibas²⁾, adhérant à ses principes.

«Qu'il en soit vraiment et évidemment ainsi, vous pouvez vous en convaincre, si vous le voulez; car un certain Hobnagh (Juvénal), évêque de Jérusalem, qui assistait au concile de Chalcédoine, rédigea à son retour l'opinion de ceux de Jérusalem, qui est conservée chez nous, blâmant cette assemblée, la traitant d'hérétique; ils nous accusent de dire: «Dieu a été crucifié, l'immortel a été mis en croix;» pourtant ils nous écrivent que «c'est Jésus qui a souffert, c'est le Christ qui a été mis en croix.» Ces écrits, ils ne peuvent les nier, nous les avons entre les mains. Par-là beaucoup de gens, même de ce pays, ont été séduits et ne veulent pas dire: «Dieu crucifié, l'immortel mis sur la croix,» bien qu'en effet l'impassible ait souffert des tourments, l'immortel ait succombé à la mort; c'est-à-dire, que le Verbe divin impassible est mort corporellement, ce qui nous enhardit à dire que Dieu a été crucifié, suivant la teneur de cette parole du Seigneur: «Dieu a aimé le monde au point de lui donner son fils unique.» Et encore, suivant l'apôtre Paul: «S'ils l'eussent connu, ils n'auraient pas mis en croix le seigneur glorieux;» ce que Jean³⁾, évêque de C. P. interprète en disant, que les démons eux-mêmes n'osent pas traiter de simple mortel le Seigneur glorieux. Cela est admis par les pères de la vraie foi, tels que Jean, évêque de Jérusalem⁴⁾,

1) Eutychès confondait les deux natures; il fut soutenu par Dioscore, patriarche d'Alexandrie, au concile connu sous le nom de brigandage d'Ephèse, qui avait été convoqué en 449 par Flavien, patriarche de C. P., mais il fut condamné au concile de Chalcédoine, et mourut peu après.

2) Mit. Zéiba. Ces deux personnages ne présidaient pas le concile de Chalcédoine, puisque les légats du pape S. Léon y avaient la préséance; mais Théodoret, ami de Nestorius, sans toutefois approuver sa doctrine, ayant

été condamné, sans être entendu, dans un concile tenu par Dioscore, patriarche d'Alexandrie, fut justifié et réintégré par les pères de Chalcédoine, dans les 8^e et 9^e séances.

3) Jean II, siégeant 517—520, d'abord forcé par Anastase de condamner le concile de Chalcédoine, mais qui se rétracta sous l'empereur Justin premier.

4) Jean II, évêque de Jérusalem, 513—514, avait promis à son avènement d'anathématiser le concile de Chalcédoine; il refusa, fut jeté en prison par l'ordre d'Anas-

disant: «Dieu a été crucifié, et la terre s'ébranla;» et Grégoire de Nazianze: «Le Dieu né d'une vierge, le Dieu crucifié;» et ailleurs: «Quiconque ne confesse pas que la Vierge fut mère de Dieu, s'éloigne de la divinité; quiconque n'adore pas le crucifié, soit rangé parmi les déicides.» En effet celui qui ne dit pas «Dieu crucifié,» ne confesse pas que Dieu soit né d'une vierge, ni que la Vierge soit mère de Dieu — ce que prétend Nestor. Car J.-C. n'est pas un et le Verbe divin un autre, mais un et le même Dieu, né de la Vierge; l'impassible dans sa divinité est le même immortel qui mourut corporellement, comme le dit S. Athanase, évêque d'Alexandrie. C'est donc une erreur que de dire: autre est celui qui a souffert, autre est celui qui n'a pas souffert; mais bien, c'est le même Verbe, impassible et incorporel, qui a pris un corps d'homme, en croyant par-là accomplir tout.» Et Grégoire de Néocésarée, le Thaumaturge: «Si l'on dit, autre est celui qui a supporté des douleurs, autre celui qui n'en a pas enduré, et si l'on ne confesse pas que celui qui a souffert est le même que le Verbe divin, affligé corporellement, ainsi qu'il est écrit — on est anathématisé.» Maintenant si, d'après ces paroles, J.-C. est un et le Verbe divin un autre; si l'un de ces deux, né de la Vierge, a souffert la maladie et la douleur; si l'autre, qui est le Verbe divin, avait des signes de splendeur et de puissance, en écartant celui-ci du mystère de l'incarnation, comme le fait la lettre de Léon, tenue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, mais qui fonde son édifice sur une base mobile et sans solidité; — s'il en est ainsi, comment l'opulent est-il devenu pauvre pour nous? qu'ils nous le disent, ceux qui séparent l'homme du Verbe divin, qui divisent en natures distinctes celui qui est un, qui affirment l'existence d'un Christ double et ne l'admettent unique que par abstraction, par forme de verbiage¹⁾. Car «c'est pour vous qu'est devenu misérable celui qui est de haute extraction, dit l'apôtre, afin que vous vous éleviez par sa pauvreté;» il parle du Verbe divin, engendré par le Père avant les siècles. Un en essence et en nature avec le Père et l'Esprit-Saint, il est descendu dans ces derniers temps et s'est incarné dans le sein de la vierge Marie, suivant cette parole de l'apôtre Jean: «Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous;» étant devenu un homme véritable, semblable à nous en toute chose, moins le péché. Enveloppé de langes, il a été placé dans une crèche, celui qui marchait au-dessus des chérubins; il a été caressé par les bras d'une mère, s'est abreuvé de lait, a grandi peu-à-peu, a marché à travers tous les besoins de la vie, a été livré aux Juifs, a souffert, a été crucifié, enseveli; il est ressuscité, sans être atteint de la corruption. «Car son âme n'est point restée aux en-

tase, mis en liberté et persévéra dans son opinion; on lui attribue quelques équivoques de langage; Art de vér. les dates. On sait pourtant que le concile de Chalcédoine trouva de nombreux adversaires en Palestine, qu'il fallut réduire par la force; parmi ceux-ci il y avait un prince de la famille royale géorgienne, Mouwranos, ou Pétré, qui devint évêque de Mefoum; v. Hist. de Gê., p. 7, 138; l'historien Mikhael Asori et Assémani sont les principales autorités citées là.

1) Les personnes qui connaissent le mieux le génie de

la langue arménienne assurent, avec beaucoup de probabilité, que le fonds du débat actuel repose sur les mots «nature et hypostase,» répondant à deux idées très différentes. Les docteurs arméniens admettent la distinction, mais ils ne trouvent dans leur idiome qu'une seule expression *բնութիւն*, proprement «nature,» pour toutes les deux. Il paraît donc certain que les docteurs des deux contrées se seraient entendus, si la question de hiérarchie ne s'était fondue insensiblement dans celle de dogme.

fers, et la pourriture n'a point touché à son corps,» suivant la parole de l'apôtre Pierre. C'est ce qu'exprime Athanase d'Alexandrie, dans son discours sur la foi: «Il a pris un corps corruptible, afin de le revêtir de l'incorruptibilité; il a pris un corps mortel, afin que cet être mortel fût revêtu d'immortalité: c'est ainsi que, par sa mort et par sa résurrection, il nous a conféré la vie et l'incorruptibilité.»

«Or, s'il en était ce que disent certaines gens, «l'être divin ne s'est pas humilié, il n'a pas pris la forme d'un esclave, il ne s'est pas montré sous l'apparence d'un homme,» comment a-t-il accompli réellement le mystère de l'incarnation? Car ce n'est pas la nature divine isolée qui est provenue de la femme, qui s'est soumise à la loi, qui a quitté la splendeur pour se faire misérable, qui a reçu l'onction; comme ce n'est pas le propre de la nature humaine d'être le fils du Très-Haut, de trôner dans l'éternité; mais c'est le fruit d'une union ineffable des deux natures. En effet les vrais chrétiens confessent que l'unité est provenue après la dualité, comme le dit Proclus¹⁾: «En qui le manteau de l'unité se signale par une opération divine;» et Basile, lors qu'Apollinaire élevait l'objection que «le Dieu et l'homme parfait ne forment pas à eux deux un tout parfait,» répondait: «Ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.» La solution donnée par Basile: «Comme naître d'une vierge, marcher sur la mer, pénétrer avec un corps épais²⁾, de chair et d'os, à travers des portes fermées — comme tout cela est impossible à l'homme, — ce dont nous parlons l'est aussi.» De cette manière l'Écriture témoigne que N. S. Jésus-Christ possédait les attributs de la divinité et de l'humanité. Celui que le Père a déclaré héritier de tout, parce qu'il le voulait, et son fils aîné; qu'il a fait descendre dans le monde, vers ses frères nombreux; qu'il atteste être le créateur éternel, l'effluve brillant de sa gloire, marqué du sceau de son être divin; le même qui s'est montré sous l'apparence d'un esclave, qui a pris la forme d'un homme, et n'a pas regardé comme une usurpation de se dire l'égal de Dieu; Jésus-Christ, né dans les derniers temps d'une vierge, et qui était au commencement le fondateur des cieux, avec le Père, comme dit Saint Paul: «Mais un est Dieu le Père, par qui tout existe, et nous en lui; un est le Seigneur J.-C., par qui tout existe, et nous en lui;» en se soumettant à l'incarnation, il a eu faim, et il fournissait de la nourriture à des milliers d'hommes; il a eu soif, et il désaltérait les altérés; il parlait comme les humains, il avait les attributs de la divinité; lui qui disait aux disciples: «Mon Père est plus grand que moi,» et ne regardait point comme une usurpation de s'égaliser à Dieu.» Lors du crucifiement il criait: «Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi;» et lui-même, arrivé par sa volonté à ce moment, disait: «Je livre volontairement ma personne, et j'ai le pouvoir de la reprendre une autre fois.» Jugé par-devant Pilate, lui qui était servi par les anges; cloué sur le bois, lui qui est dans le ciel, à la droite du Père; enseveli dans la tombe, lui qui a vidé les enfers, il est ressuscité d'entre les morts, il est monté aux cieux, sa demeure précédente, suivant ses propres paroles. De lui S. Paul dit: «Celui qui est

1) Evêque de C. P. en 434—447.

2) Mit. *ῥωδὸς ἰσχυρῆς*; Mosc. *ῥωδὸς ἰσχυρῆς*.

descendu est le même qui est monté au-dessus de tous, et il viendra juger les vivants et les morts. Il est le Dieu suprême, le roi éternel, adoré dans l'éternité, avec le Père et le Saint-Esprit.»

«C'est pourquoi les anciens docteurs de la vérité, Denys, Pilate et Jules, évêques de Rome¹⁾, Denys et Pierre-le-Martyr, Théophile et après eux Athanase, Cyrille, les Grégoire et beaucoup d'autres, ont confessé un seul Dieu en deux natures; mais comme ceux du concile de Chalcédoine ont cru devoir diviser les deux natures, et dire «en séparant chaque nature suivant ce qui lui est propre,» quelques-uns de vos maîtres tels que les chefs des Alexandrins, ne l'ont pas reçu. Les controversistes arméniens, qui avaient étudié longtemps à Alexandrie²⁾ et dans d'autres villes, se sont aussi déclarés opposants et ont refusé d'admettre la doctrine en question, et de s'unir à la communion de votre pays. Maintenant, plus fort que jamais, ils disent qu'ils (les adhérents de Chalcédoine) font une communion indigne, ce qui est un affreux péché; car le Seigneur dit: «Je suis le pain descendu des cieux, je suis le pain de la vie. Mon corps est une vraie nourriture, et mon sang un vrai breuvage. Celui qui mange mon corps et boit mon sang habitera en moi, et moi en lui. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.»

«Tel est encore le sérieux avertissement de Paul: «Que l'homme ne mange pas de ce pain et ne boive pas de ce breuvage, sans s'examiner; car celui qui le mange et le boit indignement, boit et mange sa condamnation, en ne distinguant pas le corps du Seigneur.» Malheur donc à ceux qui, par leur indignité, se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur! C'est ce qu'a défini nettement un canon universel³⁾, en déclarant, combien de temps et quels péchés en particulier exigent la purification par la pénitence, pour que l'on devienne digne de communier. Mais maintenant il paraît bien qu'on a rejeté ce commandement du Seigneur, et mis de côté la rigueur du canon; on pêche coup sur coup, on se lave le corps, puis on va communier, sans en être digne. C'est là ce que Dieu condamne, par cette parole de l'Evangile au pharisien: «Vous lavez l'extérieur de la coupe et du plat, et votre intérieur est plein d'impuretés.» Paul, de son côté, nomme justification corporelle les fréquentes ablutions des Juifs, antérieurs à l'époque de la justification.

«Les ministres de la paroles séduisent les esprits faibles⁴⁾, en leur disant ces blasphèmes: «Que le corps et le sang du Seigneur sont pour la rémission des péchés.» Fort bien, s'il en était ainsi, et si ce n'était pas une indignité; alors l'apôtre se tromperait, ainsi que les canons en général, qui déclarent avec lui l'indignité du pécheur impénitent, osant

1) Un pape Denys a siégé en 259—269; Jules, en 337—352. Quant à Pilate, comme il n'y a pas eu de pape de ce nom, le P. Chahnazarian fait remarquer, n. 34, qu'il faut lire Pélage; or il y a eu un pape ainsi nommé en 555—560, et un second en 578—590.

2) Le P. Chahnazarian, dans sa n. 35, expose la doctrine du concile de Chalcédoine et cite parmi ses autorités Innocent, docteur russe, d'après l'Hist. ecclésiastique, t. I, p. 279. Pour des raisons qu'il est facile d'ap-

précier, je ne crois pas devoir entrer dans de plus longs détails, ni sur les doctrines de Mathousagha, ni sur celles de l'éditeur de Stéphanos.

3) Ces détails se trouvent en partie dans le Nomocanon.

4) Mit. զտկարագոյն միտս կատարել պաշտօնեայս; Par. կատարեն պաշտօնեայք; Mosc. mieux: կապտեն պաշտ...

participer au banquet du corps et du sang de Dieu et à celui des démons. Que personne ne soit trompé: ce n'est pas le corps et le sang du Seigneur qui seuls produisent la justification des pécheurs, mais bien des pénitents qui s'éloignent des actes du péché, et non de ceux qui se complaisent aux actes coupables, choses que le Seigneur menace de châtiments et de terribles supplices, au jour du grand jugement.

«Nous nous vantons, non pas d'être saints, mais du moins non indignes de la communion, bien qu'une grande frayeur nous retienne à l'écart. Quant à Eutychès et à ses semblables, les hérétiques anciens et nouveaux, ils sont anathématisés, et nous les anathématisons. Pour le concile, qui maintient la séparation des natures¹⁾, et qui ne permet pas de dire «Dieu crucifié,» ainsi que beaucoup de Grecs et quelques-uns des nôtres l'admettent à tort, nous ne pouvons le reconnaître; il en est de même de ceux qui dédaignent de communier au corps et au sang du Seigneur: — ce n'est pas notre habitude.»

CHAPITRE XXX.

Des évêques de Siounie, successeurs de Ter Mathousagha-le-Grammairien.

Après l'homme vénérable Ter Mathousagha, le siège resta huit ans sans titulaire, à cause des incursions incessantes des Perses, des Grecs et des Huns²⁾. Ensuite on choisit un homme distingué, très vertueux et entendu dans les choses de l'église, nommé Abraham, et on le plaça sur le trône épiscopal de la Siounie. Lors qu'il mourut, après 30 ans d'épiscopat, il eut pour successeur Ter Hovseph, homme de même valeur pour la bonté et pour la vertu, durant 19 ans, puis Ter Hohan 22 ans, et Movsès 7 ans, qui éleva avec beaucoup de soin S. Stéphanos, savant et martyr; puis Anania, 7 ans, Hovhan 9 ans; enfin Stéphanos, aimable, brillant véritablement comme un soleil dans la maison de Thorgom, vénérable et illustre martyr, enfant et fils aîné de la gloire, monta sur le saint siège de la Siounie, image du ciel. Comme il ne le cédait en rien aux précédents, et qu'il est comparable à tous les martyrs, nous ne devons pas passer sous silence ses discours éloquentes ni les détails de ses actions vertueuses, mais les mentionner en abrégé dans ce livre.³⁾

1) C'est de là que les Arméniens sont rangé dans la catégorie des monophysites ou jacobites, ainsi nommés de Jacques Zanzale Baradéo; v. sup. p. 60.

2) C'était l'époque des premières invasions des musulmans en Perse et en Arménie, sous les khalifes Omar et Osman.

3) Faisons ici une seconde pause, pour fixer la chronologie, car nous avons deux bases, l'avènement de Mathousagha, sous le catholicos Comitaz, et la mort de Stéphanos en 735. Ainsi :

Mathousagha, 18 ans, + vers 643.

Vacance,	8 ans,	651.
Abraham,	30 « + vers	681.
Hovseph,	19 « + «	700.
Hovhan,	22 « + «	722.
Movsès,	7 « + «	729.
Anania,	7 « + «	736.
Hovhan,	9 « + «	745.
Stéphanos,	1 « + «	735 sic, ch. xxxi.

Il y a donc de nouveau un surplus de dix ans, à décompter comme l'on voudra, et les synchronismes seuls pourront nous guider; cf. p. 61.

CHAPITRE XXXI.

Oeuvres et mort de Ter Stéphanos le Siounien; ce qu'on raconte à son sujet.

L'émotion du désir et l'activité de mes sentiments excitent ma pensée à rattacher à mon fil un chant homérique, à créer un hymne sonore, à tisser un pompeux panégyrique à émerveiller les oreilles de mes lecteurs bienveillants par un éloge agréable de l'incomparable, du sage, de l'émule des séraphins, du savant, de l'orateur invincible, en un mot de Stéphanos, métropolitain de Siounie. Sa vie céleste, son trépas digne d'envie, le terrible châtement qui suivit sa mort, nous vous les raconterons très brièvement, d'après ce que nous avons appris.

Colonne du ciel, base de la foi, rocher inébranlable et champion sans peur de la sainte église, Stéphanos, homme céleste et ange terrestre, toujours mourant, toujours vivant, imposant l'admiration aux esprits de feu, l'étonnement aux chérubins, dont mes paroles, faibles et imparfaites, sont indignes de reproduire les innombrables mérites, était fils du prêtre principal de Dovin, métropole de l'Arménie; il fut élevé et grandit dans la maison du catholicat. Ayant achevé sa croissance et ne voulant pas cacher la lumière sous le boisseau du corps, il s'éloigna de la cité populeuse, et alla dans la célèbre et admirable résidence, peuplée de moines angéliques, au sainte asyle des vertus de Makénots, demeure de Dieu, auprès du père des pères Saghomon¹⁾, vrai type séraphique, alors économe²⁾ du saint couvent, où il brillait par la rude austérité et par l'effrayante rigueur de son genre de vie. Stéphanos organisa magnifiquement les fêtes du Seigneur et le rituel en l'honneur des martyrs, en l'année 150—701, se livra incessamment à de pieuses veilles et aux plus rudes exercices de la vertu. Après quelques années, ayant atteint par la pratique la perfection de l'homme intérieur, il ne crut pas devoir rester dans l'obscurité de l'ignorance et voulut par l'intelligence arriver à l'habileté dans les sciences divines; car il n'est pas dans l'ordre de tracer le sillon avec une charrue à une seule roue: il faut les deux instruments, la théorie et la pratique, afin que tout soit convenable. Il quitta donc le monastère et se rendit en hâte à la source des sciences, au séminaire des docteurs, en Siounie, tenant alors la tête du savoir arménien, où florissait toute doctrine. En effet, comme Athènes, au pays des Spanatsi³⁾, centre de la culture grecque et latine, se distinguait parmi les Romains et les Grecs et était nommée la mère des sciences, telle était la Siounie au milieu de la maison de Thorgom, en pays arménien.

1) Mit. Soghom; Par. Saghom. Soghomon a été mentionné ci-dessus, à la fin du ch. xxv.

2) Mit. *Եղանակ*; Par. Mosc. mieux. *Եղանակ*, mot qui se voit déjà au ch. xx.

Hist. de la Siounie.

3) Mit. *Ի Սպանացոց աշխարհին*; Par. Mosc. *Ի Իսպանիացոց*, i.e. des Espagnols. C'est un affreux lapsus calami.

Etant arrivé auprès du vénérable Ter Movsès, évêque de la Siounie¹), il se fit son disciple. Doué de l'abondance de la grâce, il se pénétra bientôt des sciences divines, grossit son trésor et atteignit au faite de la faculté théorique, à la plénitude d'une incomparable habileté.

Par l'ordre de l'évêque il monta à l'ambon de la doctrine et expliqua les livres sacrés aux disciples du séminaire. En mourant, le vénérable Movsès lui confia la surveillance du siège. Cependant Stéphannos se rendit à Dovin, auprès du catholicos, et l'engagea à consacrer Anania évêque de Siounie. Pour lui, il demeura au catholicat, où il ne cessait d'expliquer les écritures de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il lui arriva cependant de disputer sur la foi avec un prince diphysite, Sembat Bagratouni²), chevalier d'Arménie. N'étant pas initié dans l'art de la philosophie étrangère, il ne réussit pas à convaincre le prince, qui l'insulta et le traita d'ignorant, et voulut le chasser. Stéphannos quitta secrètement la ville, s'enfuit sous un déguisement dans la résidence impériale de Constantinople, et demeura dans un hermitage, auprès d'un anachorète orthodoxe, connaissant les sciences étrangères. Là il apprit les lettres et langues latine et grecque, et s'exerça du matin au soir dans la lecture et dans les méthodes des livres philosophiques. Ayant su cela, le chevalier Sembat transmet cette information à l'empereur Léon³): « Un cacodoxe, sans respect pour votre majesté et blasphémateur de la sainte foi, après avoir été chassé par nous, s'est installé là-bas et demeure chez cet anachorète: il se nomme Stéphannos. » A cette nouvelle l'empereur, fort courroucé, ordonna de le mettre à la porte: ce qui fut exécuté. Toutefois l'anachorète lui conseilla de se faire passer pour un étranger, sans famille, venu pour demander l'aumône: quand donc l'empereur le fit questionner, il répondit en ce sens, et ayant apaisé par-là sa colère, obtint la permission de n'être pas inquiété. Habitant désormais la ville en toute assurance, il allait à Sainte-Sophie, demandait et lisait incessamment les livres de la bibliothèque dont il avait besoin. Il poussa jusqu'à Athènes, d'où il revint à C. P., après y avoir étudié comme il faut. Ayant fait la connaissance d'un grand consul, nommé David, cellerier⁴) de la table impériale, il traduisit, sur son invitation, les beaux ouvrages de S. Denys⁵), dont il expliqua mot-à-mot les passages les plus difficiles et les plus obscurs. Il traduisit encore les écrits pleins de douceur de Grégoire de Nysse, sur

1) En parlant du métropolitain Mosès, le P. Somal, dans son Quadro, p. 42, dit qu'en effet il est désigné par les auteurs arméniens sous le titre de «second Moïse-le-Grammairien», i. e. l'émule de Moïse de Khoren: delà l'erreur qui a fait de Stéphannos un disciple du célèbre historien; v. mes Listes chronologiques.

2) Sur ce Sembat, qui devint général d'Arménie en 691, v. mon Addition IX, p. 157.

3) Léon III, l'Isaurien, 717 — 741.

4) Կէշառի, lis. Կէշարի.

5) Denys-l'Aréopagite, écrivain du premier siècle de l'ère chrétienne; en effet le P. Somal, dans son Quadro

delle vari autori..., p. 29., attribue à notre Stéphannos une traduction de son ouvrage sur la hiérarchie céleste et de plusieurs autres analogues, que l'on reconnaît aujourd'hui comme ayant été composés au Ve s., par un chrétien imbu des idées platoniques. Un exemplaire de cette traduction existe au Musée asiatique de l'Académie. Quant aux autres ouvrages du même métropolitain, v. le Quadro della st. letter. di Armenia, p. 47, 48.

Dans un catalogue Mit. de la bibliothèque des Arméniens de Djoulfa, qui m'a été obligeamment communiqué en 1862 par M. Ad. Berger, employé russe dans la Transcaucasie, j'ai trouvé au N. 59 un Mit. dont le memento

la nature et sur l'ordre; comme il était connu aussi du patriarche Germanos¹⁾, il fréquentait l'église, aux fêtes du Seigneur, et s'y tenait debout durant le sacrifice. Or un jour, qu'on voulut le forcer de participer aux cérémonies, il s'y refusa, prétextant «ne pouvoir le faire, sans la permission de son patriarche.» Germanos, fort intrigué de cela, le questionna et tâta de toutes les façons sur la foi. Emervé de la solidité de sa science, il écrivit en Arménie une lettre doctrinale, commençant par ces mots: «Vous avez notre paix,» et la remit à Stéphanos, scellée de son sceau, pour la porter en Arménie.

Cependant la renommée de sa science parvint à l'empereur, qui le manda et le questionna sur la foi. «Clément souverain, répondit-il hardiment, faites ouvrir les cassettes aux livres, et là je trouverai de quoi démontrer en quoi consiste l'orthodoxie.» L'ordre ayant été donné incontinent, il trouva un livre des saints pères, à reliure d'or, traitant de l'orthodoxie, et le présenta à l'empereur, qui fut fort convaincu et lui dit amicalement: «C'est là la foi que vous autres Arméniens professez? — Oui, répondit-il. — Allez à Rome, dit l'empereur, et voyez si, dans les cassettes de la grande église, vous ne trouverez pas trois autres livres pareils à celui-ci, auquel cas je convertirai tout le pays à cette croyance.» Très satisfait de ce résultat, qu'il attribuait à la divine providence, Stéphanos se rendit à Rome, où il trouva en effet trois écrits, de même teneur et rédaction que le précédent. C'étaient les élucubrations de Cyrille et les Trésors, Athanase d'Alexandrie, enfin le livre de S. Ephrem. Chargé de ces richesses et soupçonnant que l'empereur avait d'autres intentions, au lieu de revenir à C. P., il s'embarqua à Rome, et, après avoir traversé des milliers de milles, sur le sein du vaste océan, qui baigne les terres, il arriva à Dovin. Il trouva le pays dévasté et ravagé par les musulmans, l'Arménie privée entièrement de ses princes, brûlés au nombre de 800 personnes à Nakhdjavan²⁾, dont il ne restait que les débris. Le

fait connaître «qu'en l'année 6004 de la création, suivant les Grecs, en 228 de l'ère arménienne, indiction xiv, 2e année de l'empereur [An]astase (Anthémios), ce livre de commentaires et de lettres de S. Cyrille, évêque, a été traduit, sur des exemplaires de choix, à C. P., par l'hypatos David, chef de la table impériale, et par Stéphanos Kerthogh, évêque de Siounie.» Comme l'empereur Anastase Anthémios régna en 713 — 716, la 2e année de son règne, soit 714, est la clef des synchronismes indiqués et, à vrai dire, le seul fait chronologique exact du dit memento: il en résulte, qu'en l'année 714 Stéphanos était déjà à Constantinople.

Au N. 114 du même catalogue, un autre memento nous apprend: «qu'en 6227 depuis la création, d'après les Grecs, en l'indiction xiv, en 221 de l'ère arménienne, la 1re année du règne de Léon, les livres de S. Grégoire de Nysse ont été traduits, à C. P., par David, consul et surveillant de la table impériale, et par le prêtre Stéphanos Kerthogh, disciple de Ter.... évêque de Siounie.» Léon l'Isaurien étant monté sur le trône en 717, et l'année grecque du monde 6227 répondant à l'an 719, l'in-

diction xiv coïncide avec l'année du monde, mais non avec celle du règne. L'année arménienne est fausse, ici comme dans le N. précédent. Ce memento est déjà mentionné chez Tchamitch, II, 555: en 6225 du monde, indiction xiv, 165 arm. — 716 de J.-C., 1re a. de Léon; là David est qualifié hypatos et akynar ահիւնար de la table impériale, ce qui ne signifie rien; la date arménienne est fausse, mais l'année grecque du monde répond bien à 716, et l'indiction est juste.

Enfin au N. 54, contenant les oeuvres de Denys-l'Aréopagite, on trouve de nouveaux détails sur la trad. de Stéph. et de S. Maxime, faites sur le grec, et sur une nouvelle trad. d'après le latin, par Stéphanos de Lvof.

1) S. Germanos fut patriarche de C. P. en 715 — 730. Sa lettre au clergé arménien est mentionnée par Tchamitch, II, 400, 401, qui en donne parfois des extraits, et la réponse de Stéphanos, ib. p. 555. Je ne saurais dire, si ces deux écrits polémiques ont été imprimés quelque part en entier.

2) Voici quelques détails sur le fait dont il s'agit. En la 17e a. du khalife Abd-al-Mélik, donc vers l'an 701 de

vénérable Hohan Otznétsi, catholicos d'Arménie, après avoir purgé le pays des erreurs d'Ezra, et depuis sa mort, David, occupait le siège du catholicat, qu'il avait transporté à Aramonk. Ce fut à lui qu'il présenta les livres en question et la lettre de Germanos. Frappé d'étonnement et d'une indicible satisfaction, le catholicos redoubla d'égards et de considération pour S. Stéphanos. Il le chargea également de rédiger une réponse à la lettre apportée par lui, ce qu'il fit d'une manière à exciter l'admiration, en expliquant chaque mot et pulvérisant chaque faute, chaque défaillance. Telle en était la teneur : « En vous offrant la paix du Christ... »¹⁾

Dans ce temps-là Hohan, évêque de Siounie, était mort ; Babgen, prince de Siounie,

J.-C., suivant Ghévond, p. 46, en 695 suivant Tchamitch, ou plutôt en 697, 8, d'après Mosé Caghanc. p. 297, les musulmans avaient éprouvé de la part des Arméniens une sanglante défaite, sur les bords de l'Araxe. à Vardanakert, dont Jean catholicos dit que les habitants de Dovin avaient retenu la plus terrible impression, tant le carnage des leurs avait été affreux. En représailles de cette défaite, plus de huit cents nobles et princes arméniens furent attirés par de faux semblants d'amitié à Nakhtchévan, enfermés dans une église et brûlés avec l'édifice. La date de cet horrible événement n'est pas aisée à fixer. Samouel d'Ani le raconte en 711, neuf ou douze ans après la bataille de Vardanakert ; Ghévond, p. 56, Asolic, p. 127, disent que ce fut en la première année de Vliith ou Valid, successeur d'Abd-al-Mélik ; que Cochm, l'exécuteur des ordres du khalife, enferma une partie des princes dans l'église de Nakhtchévan, une autre partie dans celle de Khram, où ils périrent tous, en l'année arm. 153 — 704. Suivant Kiracos, p. 37, ce fut Abd-al-Mélik qui ordonna cette exécution ; Vardan, p. 99, en 150 arm. — 701, sous Valid, par ordre de son lieutenant Mahmet, qui en chargea Cams ou Coms, ou plutôt Cassim, commandant de Nakhtchévan. Enfin Jean catholicos, le plus voisin du fait après Ghévond, dit, p. 55 : « Dans ce temps-là (il vient de parler de l'avènement du catholicos Eghia, en 703), l'amirapiet était Abd-al-Mélik, c'était l'année 85 de Hégire — commencée le 14 janvier 704. — On rassembla les princes arméniens, comme pour leur distribuer les appointements annuels, ou les désarma, et on les brûla tous dans l'église. » Mkhithar d'Aïrivank rapporte tout simplement qu'en 704 (édit. Emin), 160 arm. — 711 (Mit. de l'Acad.) Cachm brûla 800 princes arméniens à Nakhtchévan et 400 à Khram. Je ne me charge pas de concilier ces divers témoignages, variant pour le nom et pour l'année du khalife ; je fais seulement remarquer que Jean catholicos, Asolic et Mkhithar s'accordent pour l'année 704, d'après les computs arménien et musulman. Le P. Tchamitch, t. II, p. 380, assigne la même date, mais il attribue, bien à tort, le fait au khalife Abd-al-Mélik Abd-Allah, ayant succédé en 704 à Mer-

wan et précédemment ostican ou gouverneur d'Arménie, qui se servit du ministère de Cachm ; or le nom d'Abdallah n'était pas celui d'Abd-al-Mélik, mais de son fils, qui fit une rude guerre aux Grecs en 703 ; Weil, Gesch. der Khal. I, 472.

D'autre part Th. Ardzrouni, p. 283, fait coïncider l'année 904, celle de la mort de Sargis-Achot Ardzrouni, avec la 211e a. depuis la mort des princes dans l'église incendiée de Nakhtchévan, ce qui reporte le fait principal à l'an 693 : il y aura eu erreur dans les lettres numérales ՄԻԸ, 211, pour ՄԻԹ, 201 arm. — 703, 4. La Vie des saints, éd. Avger. t. I, p. 188, dit positivement que la mort des princes eut lieu en 85 Hég. 153 arm. — 704, sous Abd-al-Mélik Abd-Allah, f. de Mrovan, et par l'entremise de l'ostican Casm.

Enfin M. Dulaurier, Chronol. arm., p. 240, 274, 366, fixe la mort des princes arméniens en 699 — 700, sans prendre en considération les variantes fournies par Ghévond et par la Vie des saints, comparées à d'autres sources ; Petite biblioth. arm. t. XIII, p. 11, 61. Ces variantes, qui portent sur les années 85, 87 de l'Hégire, 16e et 18e a. d'Abd-el-Mélik, première de Valid ; sur les années 152, 153 de l'ère arménienne, sur les quantités mensuels et hebdomadaires arméniens, ainsi que sur l'année du monde 6195, ère mondaine d'Antioche, d'après Théophane, qui valaient la peine d'être examinées, ou du moins constatées.

S.-Martin, Mém. t. I, p. 340, et Weil, Gesch. d. Khalifen, t. II, p. 470, ont aussi adopté la date 695 pour la défaite des musulmans, et ce dernier ajoute que les Arabes brûlèrent tant d'églises arméniennes en 84 H. — 703, que chez eux cette date est nommée « l'année de l'incendie. » La guerre contre les musulmans avait été recommencée en 695 par Justinien II, à l'occasion de l'émission de la nouvelle monnaie musulmane, avec laquelle les Arabes lui payèrent l'impôt ordinaire.

1) V. Tchamitch, II, 399, 556 ; cet auteur parle de la lettre de Stéphanos, comme existant chez les Arméniens, mais je n'en ai pas connaissance.

avec Kourdo ¹⁾, se rendit auprès du catholicos, et ils le prièrent d'élever au métropolitat le grand philosophe, le vénérable Stéphanos, épée flamboyante dans la main du S.-Esprit. Le catholicos, voulant l'honorer, à cause de ses grandes vertus, le nomma chef des évêques, et le siège de Siounie le premier entre tous. ²⁾

Certains disent que l'épiscopat de Siounie occupait le 7^e rang, et que c'est alors qu'il fut placé au 3^e. N'en croyez rien. L'Aghovanie était seule au-dessus de la Siounie, et celle-ci, comme métropolitat, était au-dessus de tous les évêques d'Arménie, dont aucun autre n'avait le titre de métropolitain. Comme donc le patriarche a le pas sur les archevêques, et ceux-ci sur les métropolitains, de même ces derniers sont supérieurs aux évêques, puisqu'ils les sacrent.

Ayant donc reçu le métropolitat, Stéphanos se rendit dans son diocèse, où il répandit l'instruction et la connaissance des préceptes divins. Tel qu'un couteau, il retranschait les parties malades; médecin intelligent, il guérissait les plaies; sel choisi, il donnait du goût aux affadés; soleil resplendissant, il éclairait les obscurités; comme un père, il nourrissait de lait les enfants dans le Christ, donnait aux hommes faits une nourriture solide: c'était un économe, de confiance. Il interpréta plusieurs livres: la Genèse, Job, Ezéchiel et bien d'autres, par des commentaires brillant entre tous comme un flambeau lumineux. Il fit aussi beaucoup de sermons, établit la distinction des huit tons, régla et mit en ordre les hymnes et bénédictions de la Pâque, composa des antiennes harmonieuses, arrangea habilement et avec beaucoup d'intelligence, sur sept modes, les versets ³⁾ de la cinquantaine, ainsi que ceux des jeûnes, qui se chantent pendant le carême; enfin il expliqua les mystères du service nocturne.

Sa soeur, vouée dès sa jeunesse à la virginité, vivait retirée dans une caverne de la vallée de Garhni, où elle se livrait à de rudes austérités. Elle se nommait Sahacdoukht. Elle était fort versée dans l'art musical, dont elle donnait leçons à de nombreux auditeurs, assise derrière un rideau. Elle avait composé des antiennes et des mélodies sur un mode

1) Ce synchronisme fixe avec précision l'époque des deux princes que le calcul, au ch. XIII, a fait arriver, du moins le dernier, jusqu'en 710. Toutefois nous devons dire: 1. que Babgen n'est point connu comme prince régnant; 2. qu'il est cependant mentionné par S. Nersès de Lampron, dans son Discours synodal, comme étant celui auquel S. Germanos, patr. de C. P., dont il a été parlé p. 68, n. 1, adressa la lettre dogmatique, qui lui fut remise en 729 par Stéphanos.

2) Comme Jean Otznétsi le Philosophe, VI^e du nom, † en 729 ou 730, nous avons ici la date certaine du sacre de Stéphanos. Ses voyages avaient duré au moins depuis l'an 714. Le P. Somal dit qu'il était resté 15 ans à C. P. et quelque temps à Rome; ainsi il pouvait avoir quitté l'Arménie en 712 ou 713, et ces chiffres sont extrêmement probables.

Mosé Caghanc, l. III, ch. XVII, dit aussi «qu'au retour

de Rome de Stéphanos, le siège de Siounie fut mis au 3^e rang.» Par le fait ce rang appartenait à la Siounie, qui ne reconnaissait de supérieurs que les catholicos d'Arménie et d'Aghovanie, le métropolitat Mardpétacan n'étant qu'un titre nu, tandis que celui de Siounie était protothroné.

3) Mit ստուղղոյին, Par. Mosc. ստողղոյին, altération du grec στιχολογία. յիսնեակ, une cinquantaine de jours de jeûnes. Les trois grandes fêtes de l'année, Noël, Pâques et la Pentecôte, sont précédées pour les bons moines, de cinquante jours de jeûnes, les autres se contentent d'une semaine au commencement, une au milieu, la dernière à la fin de ces carêmes; mais tous les jeûnes qui précèdent les autres fêtes sont, par abus, aussi nommés cinquantaines, ne fussent-ils que de quelques jours; v. Ruines d'Ani, p. 24, la cinquantaine de la Transfiguration.

charmant, dont une pour la Sainte-Vierge, roulant sur son nom; après sa mort, arrivée là-même, elle fut mise dans un tombeau, qui opère des guérisons nombreuses.

Cependant le vénérable Stéphannos exerça un an, d'autres disent huit ans, les fonctions épiscopales, parcourant en été les 12 cantons de son vaste diocèse et juridiction, et y prêchant la parole de vérité. Le besoin des circonstances l'amena au village de Mozan, dans les riches territoires de la vallée d'Eghégik, où demeurait une femme de vie déréglée, imbue du mal de la folie, qu'il avait précédemment semoncée par trois fois, suivant le précepte du Seigneur, sans qu'elle se repentît. Cette fois donc le saint se fâcha sérieusement et lui imposa un châtiment sévère. En sortant du village, l'extrême chaleur le fit aller auprès d'une source délicieuse, dite Avag-Acn, «la source principale,» où il s'arrêta et ordonna de planter sa tente. Pour lui il plaça son lit de repos sur un saule¹⁾, s'écarta pour prier, durant bien des heures, et s'y endormit. Pendant ce temps, la femme sans pudeur²⁾, poussée par l'ardente rage de ses désirs, prit avec elle son amant, pour s'enhardir mutuellement à agir, et vint pour tuer le saint. Elle s'approche de l'arbre, y fait monter l'homme et lui met en main le tranchant homicide. L'homme s'avance, il lance en haut son souffle, pareil à celui d'une fournaise, puis par un demi-tour il se rejette en arrière; car un ange, debout dans ce lieu de repos, couvrait le saint de ses ailes. A cette vue, l'homme se contracte, perd sa force, toutes ses articulations s'ébranlent, s'agitent, il éprouve un affreux tremblement; puis il reprend connaissance, au point de descendre de l'arbre, et d'aller raconter le tout à la femme. Celle-ci le ranime, l'excite par les douces paroles de la volupté et, ayant relevé son courage, l'envoie de nouveau. Lui, il aperçoit encore la vision merveilleuse, plus éclatante que la première fois, s'affaiblit sensiblement et tombe de l'arbre, comme un cadavre privé de sentiment. La femme donc, témoin de ce terrible châtiment, qui atteint son complice, redouble de méchanceté, au lieu de se repentir, et, poussée par le maudit, s'élance sur l'arbre. Le glaive nu à la main, elle en frappe le saint à la gorge et verse le sang innocent, sur le lit de bois, comme celui du Seigneur coula sur le bois, instrument de mort: le tout, par une haine furieuse des lois divines. Tels Hélie et Jean furent, l'un obligé de fuir pendant 40 jours, devant Jézabel, la femme d'Achab, l'autre décapité par la fille d'Hérodiade.³⁾

Au matin ses serviteurs découvrirent ce qui s'était passé et enlevèrent en gémissant les saintes reliques, qu'ils portèrent dans un couvent du mont Sion, où florissait alors l'ascétisme, plus qu'en Egypte, dans ceux de Sinaï et de Scété. A cette nouvelle, les gens du village d'Arcazan vinrent à leur rencontre, avec leur seigneur, et obtinrent d'eux que le saint serait déposé dans une cellule bâtie sous le vocable de Christophe, l'invincible

1) Le texte dit *ի վերայ ուռյ մին*, «sur un saule.»

2) *հերատուկ*, plus haut *սեղեխ*, qui répond au géorgien *გელქი*; on dit aussi en arm. *զեղխ*. Le P. Sargis Dchalal écrit *հերատուկ* par une lettre capi-

tale, comme si c'était un nom propre; Voyage... t. II, p. 133, 294.

3) III Reg. xix, Elie s'enfuit après avoir fait périr les faux prophètes; mais le nombre de 40 jours n'est pas indiqué là.

guerrier. On l'y porta en effet et on le plaça dans ce lieu. Cependant Nou, un véritable anachorète de Dieu, fixé depuis longues années dans la montagne de Sion, où il menait une vie angélique, eut ce matin-là une vision, où lui apparut le ciel ouvert, et des multitudes d'anges, allant par légions au-devant de S. Stéphanos. Entourant son âme pure et teinte de sang, ils criaient à haute voix: «Serviteur bon et fidèle, viens, entre dans la joie de ton Seigneur,» et l'ayant emporté ainsi, avec de grands éloges, ils le conduisirent devant le trône redoutable de la divinité, où était assis, sous la forme humaine, le Christ, fils de Dieu. Le saint l'adora. Revêtu d'une mantille blanche et enveloppant son sein, plein de sang, qu'il offrit au Seigneur, il disait: «A toi la vengeance et la justice!» Alors les apôtres et les pontifes l'embrassèrent et le menèrent dans leurs demeures, en attendant le jour de la rétribution.

A cette vue S. Nou comprit le malheur qui était arrivé; il rassembla ses troupes de moines et alla avec eux à la tombe du saint. Là, avec de grandes lamentations, avec des cris déchirants, il exposa ce qu'il avait vu et les fléaux qui allaient fondre sur le canton. Tous songèrent à essayer de détourner par leurs prières le courroux du ciel et à apaiser Dieu. Soudain un châtiment céleste se fit sentir; des ténèbres palpables couvrirent le canton durant 40 jours; du fond des abîmes une commotion, un tremblement effroyable agita, ébranla la terre, répandit ses ravages à la surface, comme les vagues de l'océan; les montagnes croulèrent, les rocs se détachèrent de leur base, les maisons et les villas charmantes devinrent le tombeau de leurs habitants; les sources tarirent, les fleuves disparurent; partout ébranlement et ruines, des voix semblables à celle de l'homme s'élevaient des profondeurs de l'abîme aux cîmes de l'empyrée: «Vaïo-Tzor, Vaïo-Tzor, vallée de malheur, vallée de malheur!» Environ 10000 personnes furent englouties vivantes et enregistrées, mais des inconnus nul ne sait le nombre. C'est de là que la contrée fut nommée Vaïo-Tzor.¹⁾

Le fléau ayant duré 40 jours, la colère de Dieu se calma. Les restes de la population se réunirent et appelèrent chez eux le catholicos. Il se fit une assemblée de religieux, qui, après avoir accompli durant plusieurs jours le service jusqu'à l'aurore, transportèrent les reliques du saint dans le couvent d'anachorètes dit Thanahati-Vank, où le service se faisait sans interruption, et les moines, s'abstenant de toute nourriture agréable, étaient pour cela nommés Thanahatk «privés de soupe.» On bâtit sur place une petite chapelle, que les gens du lieu remplacèrent, en 729 arm. — 1280²⁾, par une église à coupole, d'une belle construction. Les reliques du saint furent déposées dans les fondements. S. Stéphanos mourut en l'année arménienne 184—735, 6, le 15 de hrotits³⁾ ou 21 juillet, jour de la mémoire de Ste. Marguerite et de Siméon-le-Simple.

1) Or ce nom se trouve déjà mentionné chez Moïse de Khoren, I III, ch. LVII, et dans sa Géographie, plus de deux siècles avant Stéphanos.

2) Par. Mosc., 728 — 1279; v. Vie des Saints, 24 juillet.

3) En 184 arm. navasart tomba le 27 mai: ainsi le 15 de hrotits, 12e mois de l'année arménienne, dut correspondre au 6 mai 736.

Cependant la femme meurtrière du maître, venue trop tard à résipiscence¹⁾, se dépouilla de ses vêtements et, avec des pierres, se déchira le sein, d'où il coulait un ruisseau de sang. Gémissant profondément, poussant des cris lamentables, elle proclamait hautement sa honte. En face du couvent, du côté de l'O., elle creusa un trou, où elle s'enfonça jusqu'au buste. Là, exposée aux ardeurs cuisantes de l'été, aux rigueurs de l'hiver, elle soupirait, sanglotait du matin au soir, confessait ses péchés, et le pontife, ému de compassion, pria le Seigneur de lui pardonner. Un jour, pendant la messe, un cri surprenant sortit de la tombe du saint: «Femme, tes péchés te soient remis!» L'assistance en rendit gloire et louange à Dieu, et remercia la grande miséricorde du bienfaiteur sans ressentiment. Pour la femme, quoique absoute, elle ne quitta pas la place, elle y resta jusqu'à sa mort et fut enterrée dans la fosse, témoin de sa pénitence, vis-à-vis du couvent. Pour une telle miséricorde, louange et gloire, continues et sans fin, de la part de tout ce qui existe, maintenant et à jamais, dans l'éternité. Amen.²⁾

1) Mit. *Joqunn-ṗḥ* ; Par. Mosc. mieux *ḥ uqwn-n-ṗḥ*.

2) Galanus, Hist. armena, p. 71 sqq. s'exprime d'abord en termes très favorables sur le métropolitain Stéphannos, dont il loue fort l'orthodoxie et la réponse au patriarche S. Germanos. Mais deux pages plus loin, citant le Ménologe arménien du 24 juillet, il ne trouve pas de termes assez forts pour blâmer les hérésies qui lui sont attribuées là. Du moins, parmi les injures qui coulent de la plume du fougueux controversiste on trouve une bonne remarque, à savoir que le soi-disant patriarche arménien Papchen, auquel aurait été adressée la lettre de S. Germanos, et qui lui aurait fait répondre par Stéphannos, ne se trouve dans aucune liste des catholicos arméniens, pour le VIII^e s. Ne connaissant ni la lettre de Germanos, ni la réponse de Stéphannos, je ne puis exprimer à ce sujet aucune opinion. Quant aux doctrines de Stéphannos, le P. Tchamitch, t. II, p. 556, dit qu'en effet, il existe une lettre portant son nom, à moitié orthodoxe dans le sens catholique grec et romain, à l'égard du concile de Chalcédoine, à moitié injurieuse pour cette assemblée, et ajoute qu'il a été reconnu au XII^e s., par un vartabied nommé Vanacan, contemporain de S. Nersès

de Lampron, que des gens mal-intentionnés ont défiguré l'ouvrage du métropolitain de Siounie, en y insérant des choses contraires à ses opinions, et qui n'auraient pas été approuvées par les Grecs, comme sa réponse le fut, de l'aveu du rédacteur du Ménologe. S. Nersès Lampronatsi en blâmant, au concile de Hromcla, en 1179, les doctrines attribuées à Stéphannos, ne dit point que ces doctrines soient véritablement celles qu'il a soutenues. Quant à Babgen, il est en effet bien certain qu'un seul patriarche de ce nom est connu, celui qui, en 491, tint un concile à Dovin, où les Arméniens rejetèrent unanimement le concile de Chalcédoine: aussi n'est-ce pas de lui qu'il s'agit à propos de la lettre de Germanos, mais, comme s'explique très-bien, en plusieurs endroits, l'historien de l'Arménie, du prince de Siounie qui, avec Kourdo, fit élire le métropolitain Stéphannos. Au reste, le P. Tchamitch a consacré dans son deuxième volume, une longue dissertation, p. 571 — 672, au catholicos Hovhannès Otznétsi, dit Imastaser, ou le Philosophe, et notamment la section 10, p. 657 sqq., à relever toutes les fautes de chronologie et de critique commises par Galanus, à l'égard de cette partie de l'histoire ecclésiastique d'Arménie. C'est là, p. 660, qu'il traite des erreurs relatives à notre Stéphannos.

CHAPITRE XXXII.

Vision de S. Méthode, évêque-martyr de Patara; paroles au sujet des événements passés, présents et à venir, tirées des divines écritures: le tout traduit par Ter Stéphanos, évêque de Siounie.¹⁾

Dans le dernier temps la royauté perse s'écroulera. Il sortira du désert d'Etreb²⁾ une armée d'Ismaélites, qui rassemblera Gabaon³⁾, et là s'accomplira ce qu'a dit le prophète Ezéchiel: «Il a appelé les bêtes du désert et les oiseaux du ciel; il les a invités, en disant: Rassemblez-vous et venez, car j'ai immolé pour vous un carnage énorme; mangez la chair des forts, buvez le sang des géants.» C'est à Gabet, dans ce pays de Gabaon, que les puissants Grecs sont tombés sous les coups des fils d'Ismael, comme ils avaient tué eux-mêmes les puissants Hébreux et Perses; car le ressentiment et la colère seront envoyés dans le monde, sur les hommes et sur les animaux, sur les bêtes de la forêt, sur les plantes et sur tout ce qui porte fruit. Leur venue sera sans pitié et aura pour avant-coureurs quatre plaies: la ruine, le piétinement, la dévastation et le pillage.⁴⁾

«Ce n'est pas par amour pour vous, disait Moïse aux fils d'Israel, que le Seigneur Dieu vous mène dans la terre de promesse, pour en hériter, mais à cause de l'impiété de ses habitants.» Ce n'est pas non plus par affection pour les fils d'Ismael, que le Seigneur Dieu leur donne la puissance de dévaster les terres des Chrétiens, mais à cause des iniquités de ceux-ci. Jamais ils n'ont passé, jamais ils ne passeront par une pareille épreuve, En effet, les hommes endossaient les vêtements des prostituées et, comme elles, se couvraient le corps d'ornements. Les femmes aussi se tenaient hardiment dans les rues et carrefours des villes; d'autres, par un renversement de la nature, agissaient contre nature, comme le dit l'apôtre de Dieu; les femmes, également. Le père et le fils allaient ensemble à la même femme, le frère, le parent, à la parente. C'est pourquoi le sage Paul a poussé ce cri d'alarme: «Dieu donc les a livrés au mal de l'impudeur, pour qu'ils commettent des indignités; car chez eux les femmes ont renversé le devoir naturel, les mâles également ont mis de côté les fonctions de la femme, et brûlant de concupiscence réciproque, ils se sont souillés l'un l'autre. Il fallait donc qu'ils reçussent dans leurs personnes le prix de leur folie.» Voilà pourquoi Dieu les a livrés aux mains des barbares, qui les ont immolés, aux péchés et à la pollution⁵⁾. Leurs femmes seront contaminées par des impurs, et les enfants d'Ismael les tireront au sort. La Perse sera dépeuplée par le glaive; la dévastation, la captivité générale⁶⁾ passeront sur la Cappadoce⁷⁾; la Sicile deviendra un désert, ses habi-

1) V. *Biblioth. maxima patrum*, Lugduni, 1677, t. III, p. 730, col. 2. Le texte donné là, en latin, est une traduction paraphrasée «per paraphrasin translatae» des Révélations de S. Méthode, évêque de Patarae et martyr.

2) C'est la Mecque; cette indication manque, L.

3) L. in magnam Gabaath.

Hist. de la Siounie.

4) L. p. 730, captivitas, interitus, perditio quoque et desolatio.

5) L. p. 731, in foetore pollutionis.

6) L. 731, Armenia quoque, et illi qui in ea habitant . . . Cappadocia, . . . Cilicia . . .

7) Mit. *Կապոսկիա*; Mosc. Par. *Կապոսկիա*.

tants seront voués à la captivité ou au massacre, la Hellade¹⁾ à la dépopulation et à la captivité; les Grecs s'enfuiront, les îles de la mer seront ravagées, et leurs habitants périront par le fer, dans l'esclavage; les Arméniens s'enfuiront ou seront faits captifs; l'Égypte, l'orient, la Syrie, tomberont sous le joug, dans les tourments d'une servitude impitoyable. On les chargera d'impôts au-dessus de leurs forces, ils seront plus resserrés et torturés que les captifs mêmes. La terre de promesse se remplira d'hommes venus des quatre vents, nombreux comme les sauterelles; la désolation et la faim s'y feront sentir; le cœur des dévastateurs se gonflera d'un orgueil excessif, jusqu'au terme fixé pour eux; ils atteindront les extrémités du nord, de l'occident, soumettront tout à leur joug: les hommes, les animaux, les oiseaux; ils se baigneront dans les eaux de la mer; les déserts, privés de leur population, éprouveront des angoisses et souffrances plus cruelles que celles de la captivité.

Ils inscriront à leur profit les montagnes, les poissons de la mer, les arbres de la forêt, les lopins de terre, les pierres qui ne portent pas de fruits; les travaux, les sueurs, tous les magasins des laboureurs, leur appartiendront; leur cœur s'élèvera jusqu'à faire peser leurs exigences sur les cadavres, comme sur les vivants; ils n'auront pitié ni de l'orphelin ni de la veuve, mépriseront le pauvre et l'indigent, chercheront querelle à tout vieillard et seront sans compassion pour sa misère, ils insulteront le faible d'esprit, tourneront en ridicule ceux qui brillent par l'intelligence: tous se tairont et céderont à la force, sans pouvoir leur résister, ni faire un mouvement. Tous seront paralysés par la terreur; leurs admonitions sont si dures que nul ne pourra ni modifier ni contrôler leurs paroles.

Leur voie se dirigera de la mer à la mer, de l'E. à l'O., du N. au désert, et cette voie sera appelée angoisse; vieillards et vieilles femmes y marcheront, pauvres et luxueux, affamés et altérés, ainsi que les captifs, estimant heureux les morts; car, suivant la parole de l'apôtre, ceci est un appel au soulèvement: «Si, dit-il, la révolte ne se déclare pas d'abord²⁾, l'homme de l'iniquité, le fils de la perdition viendra; or ceci est l'appel au soulèvement³⁾.» Comme Dieu a nommé Ismael un âne sauvage, les ânes sauvages, les chèvres du désert et tous les animaux féroces deviendront pour cela doux et familiers; les hommes seront en proie à la faim et chassés, les bêtes exterminées, et tous les arbres de la forêt périront; la parure des montagnes disparaîtra, les villes seront ravagées, leurs rues cesseront d'être battues, car les hommes manqueront, la terre sera souillée de sang et ne donnera plus de fruits. Les conquérants étant, non des hommes, mais des barbares, des fils du désert, ne viendront que pour changer tout en désert; faits pour ravager, ils seront envoyés pour ravager; de la pointe du glaive ils frapperont les femmes enceintes et perceront l'enfant dans le sein maternel, enlèveront les enfants et les lanceront à terre, où ils deviendront la proie des bêtes. Ils massacreront les prêtres à l'intérieur du sanctuaire, et

1) Mit. *ἡ Ἰουδαία*; Par. Mosc. *ἡ Ἰουδαία*; L. 731, Hispania, ... Graecia tota in occisione gladii, ... Gallia, Germania et Agathonia variis praeliis erunt devoratae; Sicilia similiter ...

2) L. p. 731, Disciplina enim cum increpationibus quae a Paulo dicta est. Quia nisi venerit discessio primum; ... si quidem discessio est disciplina vel correptio ...

3) «Des Ismaélites,» s'entend; v. plus bas.

dormiront avec leurs femmes¹⁾, dans la maison de sainteté. Là où s'offraient les divins mystères, leurs femmes, leurs fils et filles, endosseront les vêtements des ministres du culte, les placeront sur leurs chevaux, lieront leurs bêtes dans le lieu du repos des saints, tueront et dévoreront comme l'incendie, fléau des nations chrétiennes; car, comme le dit le saint apôtre: «Tous ceux qui sont en Israel ne sont pas des Israélites;» de même tous ne sont pas chrétiens. Suivant l'Ecriture, 7000 enfants d'Israel furent sauvés, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, et tout Israel fut sauvé à cause d'eux; de même, à l'époque du soulèvement et du châtiment par les fils d'Ismael, il se trouvera un bien petit nombre de chrétiens, suivant la parole du Sauveur, dans l'Evangile: «Quand viendra le fils de l'homme, trouvera-t-il réellement la foi sur la terre?»

Dans ce temps-là l'esprit dégénérera, beaucoup renieront la vérité, la croix vivifiante, le saint mystère; ils renieront le Christ, sans y être forcés, et suivront les dissidents. C'est ce que le divin apôtre a annoncé d'avance, en disant: «Dans les derniers temps les hommes renonceront à la foi pour s'attacher à ceux qui ont l'esprit de folie, la doctrine des démons; sous le masque de fausses paroles, ils mentiront à leur conscience.» Et encore: «Dans les derniers jours commenceront des temps mauvais; il y aura des hommes égoïstes, aimant l'argent, orgueilleux, arrogants, blasphémateurs, indociles à leurs parents, ingrats, sans pitié, sans intelligence, sans pitié, traîtres, imprudents, impatients, brutaux, ennemis du bien, qui, sous l'apparence de la religion, en nieront la puissance.» Tous les faibles dans la foi se montreront dans cette épreuve, eux-mêmes se sépareront volontairement de la sainte église. C'est par l'influence de l'époque qu'aura lieu l'appel à la folie; car les gens humbles d'esprit, les silencieux, les vrais chrétiens, les nobles de la maison de Thorgom²⁾, (mais non les hommes intelligents et choisis, demanderont alors autre chose que la vérité³⁾). Au lieu d'eux on recherchera les gens égoïstes, cupides, blasphémateurs, orgueilleux, pillards, ivrognes, débauchés et fornicateurs, sans pitié, voleurs, indociles, brutaux, calomnieux, impatients, sans entrailles, traîtres, arrogants, voluptueux, de mœurs serviles, qui, sous le masque de la religion, en méconnaissent la puissance. Voilà ceux qui seront employés dans ces jours-là; on accomplira avec joie tout ce qu'ils ordonneront, et l'on ne tiendra aucun compte, vis-à-vis d'eux, de ceux qui craignent le Seigneur.

Le monde sera sous la discipline douloureuse des fils d'Ismael jusqu'à en perdre l'espérance, jusqu'à ce que les prêtres soient déconsidérés, que le service soit interrompu dans la maison de Dieu, et que les chants du saint sacrifice se taisent dans les églises: les prêtres seront alors comme le peuple⁴⁾. Quand le temps de l'affliction sera parvenu à son comble, hommes et animaux seront accablés de mille douleurs, les hommes découragés se jette-

1) L. 731, cum mulieribus.

2) Ce trait manque, L. p. 732.

3) խնդրեցին ... զճարտարութիւն; je crois que le dernier mot est ajouté, car il ne donne pas de sens: sans ce mot là, je traduirais, conformément au latin, ce mem-

bre de phrase (): «... les hommes d'intelligence et d'élite ne seront pas recherchés à cette époque.» Dans le latin: humiliter vero sentientes, ... non quaerentur in tempore illo, sed pro his inquirentur semet ipsos amantes, cupidi pecuniae, etc...

4) Lat. aj. in eodem ... septimo hebdomatico tempore.

ront à terre et seront frappés d'un autre fléau. Après s'être endormis le soir, ils se réveilleront le matin en voyant à leur porte des gens qui exigeront de l'argent et de l'or; tout l'or et l'argent disponible étant épuisés, ils vendront les choses nécessaires à leurs besoins, ils vendront ensuite leurs fils. Pourquoi, dira-t-on, le Seigneur ne tiendra-t-il pas compte alors des souffrances endurées par les fidèles? afin de mettre en évidence la foi et l'incrédulité, et de séparer l'ivraie du froment, car cette époque sera un feu purifiant. Dieu est patient, afin de mettre en évidence ses élus, ainsi qu'il est dit: «Bienheureux es-tu quand on t'insulte, qu'on te maltraite, que l'on dit contre toi toute sorte de mauvaises paroles et de mensonges, à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez gais, car grande est votre récompense dans les cieux.»

Cependant, après la persécution des fils d'Ismael, quand le monde sera en danger, sans espoir de se sauver de leurs mains, à ce moment se lèvera soudain contre eux le roi des Grecs ou plutôt des Romains, il se dressera avec une grande véhémence, comme un homme sortant du sommeil, que l'on a regardé comme un mort complètement inutile. Il marchera contre eux du rivage de l'Ethiopie, portera le fer et la dévastation dans leur pays d'Ethrib¹⁾, s'emparera de leurs femmes et de leurs enfants; les fils du roi se précipiteront l'épée haute sur les habitants du pays, les frapperont et leur inspireront l'épouvante, livreront tous leurs camps au roi des Romains, et leur feront sentir son joug sept fois plus que ne s'est appesanti celui des Ismaélites. On leur fera supporter l'angoisse, la faim, la soif et les douleurs; ils deviendront esclaves, eux, leurs femmes et leurs enfants, de ceux qu'ils avaient asservis, esclavage cent fois plus dur et plus cruel. La terre dévastée par eux goûtera la paix, chacun rentrera dans son domaine et héritage, en Arménie, en Cilicie, en Syrie²⁾, en Afrique, en Galatie, en Sicile; ceux qui ont survécu à la captivité en sortiront pour rentrer dans leur pays³⁾, se multiplieront comme les sauterelles, et l'Arabie sera dévastée, et les bords de la mer pacifiés. La colère et le ressentiment du roi des Grecs s'allumera comme une fournaise contre ceux qui nient Notre-Seigneur J.-C. Il se fera une grande paix, comme il n'y en a jamais eu, et comme il n'y en aura jamais; car dans les derniers temps la joie règnera dans le monde; on bâtera des villes, on délivrera les prêtres de leurs angoisses, et les hommes échapperont en ce temps-là à leurs douleurs. C'est de cette paix que parle l'apôtre divin: «Ils parlent de paix, de prospérité et d'allégresse, et l'extermination tombera tout-à-coup sur eux.» Et encore suivant la parole du Seigneur, dans l'Evangile: «Aux jours de Noé, ils mangeaient, buvaient, prenaient femme et mari,» il en sera de même aux derniers jours. Les hommes donc jouiront de cette paix, se divertiront à boire et à manger, se livreront à la joie et au plaisir, construiront des édifices, comme

1) Mit. Ethribon. Ceci manque dans le latin: et mittet gladium et desolationem in tribu quae est in eorum patria.

2) Mosc. Isaurie, comme dans le texte latin: Armenia, Cilicia, Isauria, Africa, Graecia, Sicilia et omnis qui de captivitate relictus est; L. 732.

3) Le Mit. et les deux éditions disent: Qu'ils ne sortent pas *ⲙⲓⲧⲉⲗⲉⲛ*; j'ai traduit d'après le texte latin: revertetur in propria et in paterna sua.

s'ils n'avaient jamais eu ni crainte ni inquiétude. C'est alors qu'arrivera ce que dit la prophétie d'Ezéchiel, qu'aux jours suprêmes de la fin du monde, Gog et Magog sortiront contre la terre d'Israel, les portes du nord s'ouvriront et donneront passage à ces nations puissantes, confinées dans le septentrion par Alexandre, Gog et Magog, Anig et Agig, Akiaz, Diphor, les Phorinatsi, les Aghrénatsi, les Huns, les Pharziatsi, les Déclimatsi, les Sarmates, les Théthals, les Zarmétatsi, les Cakonatsi, les Armazard, les Garmadatsi anthropophages, les Tharphatsi, les Alains, les Phasclicatsi, les Argnéatsi, les Sataréatsi: ce sont les 22 royautes retenues par les portes qu'a construites Alexandre¹⁾. A leur vue les hommes épouvantés s'enfuiront et se cacheront dans les montagnes, dans les cavernes et dans les cimetières; beaucoup seront exterminés, et il n'y aura personne qui puisse les ensevelir; car les peuples sortis du nord mangeront les cadavres et boiront le sang des bêtes, se nourriront de toutes choses immondes, de reptiles, de scorpions, de charognes, d'avortons humains, immoleront les enfants et les donneront à manger à leurs mères. Ils dévasteront le monde, sans que nul puisse leur faire tête. Après sept ans et demi ils atteindront la ville de Joppé²⁾, dont le maître enverra ses troupes, qui les déferont en un moment. Après quoi le roi des Grecs descendra habiter à Jérusalem durant 7 ans et demi³⁾, ce qui fait 10 et demi; ces dix ans et demi achevés, le fils de la perdition se montrera. Né à Korazin, nourri à Bethsaïda, il règnera à Capharnaüm; Korazin⁴⁾ niera lui avoir lui donné le jour, Bethsaïda l'avoir élevé et Capharnaüm l'avoir eu pour roi. C'est pourquoi le Seigneur, dans les Evangiles, prononce ces trois imprécations: «Malheur à toi Korazin, à Bethsaïda, et toi Capharnaüm, qui t'es élevé jusqu'au ciel, tu descendras jusqu'au enfers.»

Quand paraîtra le fils de la perdition, le roi des Grecs montera au sommet⁵⁾ sur lequel a été dressé le bois vivifiant de la croix, où a été cloué le Seigneur notre Dieu, où il a souffert la mort pour nous; le roi des Grecs prendra sa couronne, la mettra sur la croix et, les bras étendus vers le ciel, il déposera sa royauté entre les mains de Dieu le Père. La croix s'élèvera en haut, avec la couronne; car la croix sur laquelle il a été cloué pour le salut commun apparaîtra avant tout au jour de sa venue, pour faire tête aux incrédules. Le roi de Grèce rendra l'âme; [alors les royaumes et principautés s'ébranleront, et s'accomplira la prophétie de David: «Les montagnes tressailleront devant le Seigneur, car il vient et s'avance pour juger la terre].»⁶⁾

Or le fils de la perdition est de la tribu de Dan, qui est, suivant la prophétie du pa-

1) Dans le latin, se n'est pas ici, mais bien plus haut, qu'on trouve cette énumération: Gog et Magog, Mosach et Thubal, et Anog, et Ageg, et Athenal, et Cephar, et Pothim, Hei et Lybii, et Cunei, et Pharilei, et Ceblei, et Lamarchiani, et Chachamii, et Amathartae (1504, Amatharte), et Agrimardi, et Alan et Anufagi, qui dicuntur Cinocephali, et Caribali, et Thasbii, et Philosonici, et Arcenei et Paltarei; hi viginti quatuor reges consistunt reclusi intrinsecus portarum, etc. En tout 24 noms dans le latin, 22 dans l'Arménien.

2) Lis. après une semaine et demie d'années. L. 732, Post hebdomadam vero temporis, cum comprehenderit civitatem Ioppen.

3) Durant une semaine et demie; L. ibid. septimana temporum et dimidia, quod est decem anni et dimidium.

4) Chorosaim.

5) Դ զազաթաւ; lat. p. 732 in Golgotha.

6) [] Ceci manque au latin, p. 733.

triarche Jacob, un serpent en embuscade, attendant sur la route, afin de mordre le pâtre du cheval et de renverser le cavalier, qui ne compte que sur Dieu pour son salut. Le cavalier, c'est la vérité et la royauté des justes; le talon, ce sont les saints, montés alors sur le véritable cheval de la foi, qui seront mordus au talon dans les derniers jours par le serpent du fils de la perdition¹⁾, dans les fantaisies et faux miracles d'hommes faibles et présomptueux; car les aveugles verront, les boiteux marcheront, les sourds entendront, les possédés seront guéris; le soleil se changera en ténèbres, la lune en sang. Par ces faux miracles et illusions il altérera la foi chez les élus. Le patriarche Jacob, ayant donc vu par les yeux de l'esprit les fléaux qui devaient arriver dans le monde, et le malheur réservé à la race humaine de la part du serpent destructeur, le fils de la perdition, a parlé ainsi du serpent revêtu de la forme humaine: «Seigneur, ajoute-t-il, nous attendrons ton salut.» Mais le Seigneur a dit précédemment: «Il lui sera possible d'égarer même les élus;» car il entrera dans Jérusalem et se placera, l'égal de Dieu, dans le temple divin; il s'incarnera sous forme humaine, produit par la semence de l'homme dans le sein de la femme, issu de la tribu de Dan, comme Judas Iscariote, qui a trahi le Seigneur. Toutefois Dieu ne saurait laisser passer la multiplication des crimes du fils de la perdition, la perte de la race humaine, rachetée de son sang; il enverra bientôt son serviteur de confiance pour tenir tête à l'adversaire; celui-là lui fera opposition et le convaincra de fourberie à la face du monde entier, qui avouera qu'il était venu pour égayer et perdre la multitude. A cette vue, les nations rougiront de honte, se lèveront contre lui, le quitteront et se réfugieront auprès des saints. Alors le méchant, couvert de confusion, méprisé de tous et brûlant d'une rage violente, fera mourir les saints de Dieu. Alors paraîtra le signe glorieux de la venue du fils de l'homme et de Dieu, qui s'avancera sur les nuées du ciel, dans une pompe céleste, avec tous les anges, et du souffle de sa bouche exterminera le mauvais. Telle est la vision de l'apôtre; les justes s'élèveront comme des astres lumineux, tandis que les impies retourneront dans les enfers, pour subir l'éternelle damnation.²⁾

1) Ce pathos est plus intelligible dans le latin.

2) Le présent chapitre n'est pas la traduction complète, mais une suite d'extraits, réellement traduits des Révélationes de S. Méthode, telles qu'on les trouve dans la *Maxima bibliotheca patrum*, Lyon, 1617, t. III, p. 727 sqq.

S. Méthode, surnommé Euboulius, du nom d'un des personnages figurant dans un dialogue dont on parlera tout-à-l'heure, vivait au commencement du IV^e s. Evêque d'Olympe ou de Patara, en Lycie, il fut transféré à Tyr, exilé à Chalcédoine, comme adversaire des Ariens, et y fut mis à mort pour la foi, en 311 ou 312, dans la persécution de Maximin Daïa. Sa fête tombe le 18 7-bre. Comme il y a eu plusieurs saints de ce nom, et que les hagiographes, tels que S. Jérôme, les Bollandistes (juin. t. IV, p. 6), Baillet, 14 juin, Bellarmin et autres, ne s'accordent point sur ce qui les concerne, je me contente de

ce peu d'indications biographiques, tirées de l'*Universal Lexicon* et d'autres sources historiques.

Les oeuvres de S. Méthode, dont la principale est le Banquet dialogué des vierges, ont été publiées en grec et en latin par le P. Combes, avec celles de S. Amphiloque, Paris 1644, 2 v. in-f°. Le savant éditeur a refusé d'insérer dans ce recueil un opuscule généralement attribué au même saint, sous le titre de: *Revelationes de rebus quae ab initio mundi contigerunt et deinceps contingere debent etc.* ou: *Libellus S. Methodi martyris, episcopi partinensis* (lis. *Patarensis* *Bibl. max.* p. 727) *ecclesiae, provinciae Graecorum, continens in se revelationes divinas, a sanctis angelis factas de principio mundi et eradicatione variorum regnorum atque ultimis regis Romanorum gestis, et futuro triumpho in Turcas, atque de liberatione christianorum ex oppressione Saraceno-*

CHAPITRE XXXIII.

Le général musulman Mrovan vient dans la Siounie; Baban le Persan devient le gendre de Vasac, seigneur de cette contrée, brûle le couvent de Makénik et dévaste le canton de Géghakouni, ainsi que celui de Baghasacan.

Quand s'accomplit l'année arménienne 176—727 de J.-C.¹), Mrovan, le maudit devastateur du monde, entra en Arménie avec de nombreuses troupes musulmanes et, comme un feu terrible, incendia, consuma tout ce qui embellissait la contrée. Son nom équivalait à l'arménien Avaranchan «signe de dévastation²).» Après de grands ravages, il entra dans la Siounie et se retrancha dans le bourg fortifié de Chaghat; il voulait également désoler le charmant pays de Sisacan, et concentra ses forces dans le même canton de Dzghouc; mais Vasac, seigneur de Siounie et chef des princes, se hâta d'arriver, amenant d'Ader-

rum... Six éditions de ces prophéties ont été faites entre 1496 et 1516, trois se trouvent à la Bibl. Imp. publique de S.-Petersbourg. Une autre, plus ancienne, est sans date, enfin il s'en trouve une dans la Maxima Bibl. vet. patrum, conforme à celle de 1504, que j'ai confrontée: on n'en connaît pas de texte grec, mais ce texte a dû exister, car c'est très probablement d'après un tel exemplaire que Stéphan Siouétsi a fait sa traduction.

Quant à l'authenticité des Révélation et prophéties, le doute exprimé par Bellarmin, De script. ecclesiasticis, p. 67; par Henschenius, Acta Sct. loco cit., par la Biogr. universelle, et le silence de S. Jérôme, sont de fortes raisons de la nier. Le P. Combefis, sans se prononcer directement, Biblioth. Patrum, Venet. in - fo., t. III, p. 669, paraît ne pas être partisan de cette oeuvre, puisqu'il l'a exclue de son édition. D'autres pensent, sans preuve directe, toutefois, que l'auteur des Révélation pourrait être S. Méthode, patriarche de C. P. en 842, ou un autre, son homonyme, siégeant dans la même ville en 1240. Quant à moi, si ces Révélation sont de l'un des deux patriarches de C. P., je n'y vois ni prophétie, ni rien de surnaturel, et rien d'ailleurs ne démontre qu'elles aient été écrites au IV^e s. Mais comme notre historien est de la fin du XIII^e s., je serais porté à penser qu'elles ont pu être rédigées par le second des deux patriarches de la capitale de l'empire grec.

L'édition de Bâle, 1504, dont j'ai fait usage, est en caractères gothiques et ornée de gravures sur bois, d'une extrême naïveté. Dans la Préface, adressée à Jean Meder, franciscain, et datée de 1497, l'éditeur dit que c'est sur sa prière qu'il a entrepris d'enrichir de gravures les Révélation de S. Méthode, évêque d'Eubée, et de Ste. Hildegarde, vierge, afin de les populariser. Il a placé à la fin du livre un traité De civitate Hierosolima et a

gentibus occupatione, également illustré, qui est un commentaire «super Methodium.» Là il est parlé des diverses occupations de Jérusalem, de la destruction de Rome «à cause de ses énormes péchés, d'après la vision de Ste. Brigitte,» par le roi de France et par les empereurs d'Allemagne. La Sybille de Cumès y est aussi mentionnée à diverses reprises. L'auteur s'exprime avec une étonnante liberté sur le clergé romain, sur les antipapes, sur les abus des indulgences; enfin il traite des croisades et des défaites qui seront infligées aux musulmans par les chrétiens. Il rappelle aussi de soi-disant prophéties attribuées par les Arméniens à Norsé, patriarche d'Antioche, vivant à l'époque de Mahomet. Ce traité est d'un certain Wolfgang Aitinger, clerc d'Augsbourg, maître-ès-arts.

On sait que, depuis la prise de Constantinople, diverses prophéties sur l'expulsion des Turcs de Byzance, par un peuple aux cheveux roux, circulaient en Orient; j'en ai traduit une, d'après un texte géorgien, dans le t. XXI de l'Hist. du Bas-Emp. p. 330, et retrouvé une semblable dans les papiers des archives de Moscou, Bull. Hist.-Philol. t. II, p. 238. Comme la domination turque à C. P. était censée ne devoir durer que 400 ans, l'année 1853 était attendue avec une préoccupation générale, à laquelle les événements donnèrent un rude démenti.

1) Mosé Caghanc., p. 263, porte dans les deux éditions l'année arm. 276—827, qui est juste, non toutefois pour Mrovan, mais pour Baban, dont il va être parlé.

2) Proprement: il s'appelait Avaranchan; or chez l'historien des Aghovans, ce n'est pas Mrovan qui s'appelait ainsi, mais un autre chef, Sévada, venu en effet en Arménie, en 270—821, dont les actions sont mal-à-propos mises par Stéphanos sur le compte de Mrovan, antérieur d'un siècle.

bidjan le Persan Baban, avec une armée nombreuse, et, l'ayant rudement battu, le força à s'enfuir. Il mourut lui-même cette année; Baban, qui épousa alors sa fille, s'empara en la même année du canton.¹⁾

Ter Nerseh, Siounien, fils de Philippé, tua par motif de haine Varaz-Trdat, fils de Stéphanos, prince d'Aghovanie, ainsi que son fils, à Mor-Gog (trou à boue, borbier), et s'empara de tous ses biens. Ce Varaz-Trdat, de la famille Mhracane, possédait en propre la seigneurie des Aghovans.²⁾

Après cela les gens du canton de Baghasacan³⁾ ayant refusé obéissance aux ordres de Baban, celui-ci y pénétra, avec l'assistance de l'Aghovan Aplasad, le dévasta sans pitié

1) Ce § renferme deux faits: la venue de Mrovan en Arménie et son expulsion par le prince de Siounie, Vasac, aidé du Persan Baban.

Comme les deux éditions de Stéphanos sont d'accord avec mon Mit. pour placer l'arrivée du maudit Mrovan en 176 arm. — 727, il faut de deux choses l'une: ou que ce soit le fameux Mervan ben Adelmélik, neveu du khalife Hicham et lui-même le dernier khalife ommeide, en 741, connu dans l'histoire de la Géorgie sous le nom de Mourwan-le-Sourd, qui vint en effet en Arménie à l'époque indiquée, v. Hist. de Gé., au mot Mourwan. Dans ce cas la date est juste, mais il y a un anachronisme d'au moins 100 ans entre lui et Baban ou Babec, ce sectaire et rebelle persan, sous le khalife Al-Mamoun, dont l'histoire est bien connue. Ou bien Mervan serait l'autre nom de Sévada-Avaranchan, et en ce cas la date doit être rectifiée comme je l'ai fait dans une note ci-dessus; car Mosé Caghanc., loc. cit., fait venir Sévada en 270—821, dans les deux éditions et dans la traduction russe, qui représentent trois manuscrits.

D'abord n'oublions pas que la liste des princes de Siounie, ci-dessus, ch. XIII, conduit leur généalogie jusqu'en 710; que d'après notre historien, au ch. LV, entre les princes de Siounie Kourdo et Vasac il y a eu deux ou trois princes, restés inconnus; or Kourdo, avec Babgen, fit élire le métropolitain Stéphanos en 730: l'intervalle entre lui et Vasac forme donc la lacune avouée par l'historien. Si au contraire on conservait ici la date 176—727, il n'y aurait pas d'interruption dans la lignée de Siounie, et la chronologie certaine serait dérangée.

Je crois donc qu'il faut laisser Mrovan à la date donnée par Stéphanos, et combler par d'autres matélaux la lacune laissée par cet historien, qui est fort coutumier du fait, notamment dans l'Histoire des Orbélians, au ch. LXVI de son ouvrage.

Voici maintenant ce qui semble être le véritable récit. Mosé Caghanc. consacre le ch. XIX de son III^e l. aux événements arrivés en Arménie dans le III^e s. de l'ère arménienne 751—851. Barda est prise par les musulmans; en 270 arm.—821, ceux-ci sortent secrètement de

Barda, vont ravager le pays d'Amarhas et sont battus par Sahl-Sembatian, Eranchahic, i. e. Sahl, fils de Sembat, de la race des rois de Perse, ou Mhracans. La même année, le musulmans Sévada-Avaranchan fait une incursion en Siounie; il est battu par Vasac, prince primat du pays, aidé du Persan Baban, qui épouse sa fille: Vasac meurt. Or tout ce qui est relaté ici se rapporte parfaitement à l'époque de Baban. Vardan, p. 108, 9, confirme la série des faits, sans donner de date toutefois; Tchamitch, II, 429, parle aussi de Sévada en 822, et des dernières actions de Baban, en 839; Aboulfaradj, dans sa chronique arabe, p. 169, s'exprime de même au sujet de ce sectaire. Il y a donc confusion chez Stéphanos, entre les époques de Mervan et de Baban.

2) Dans la trad. russe, p. 267, il est dit: въ объятіяхъ матери; p. 272, il est dit que Stéphanos, fils de Varaz-Trdat, fut tué dans la vallée Dadoï-Vank. Mor-Gog me paraît un nom propre de localité; mais j'en ignore la position, ainsi que celle de Dadoï-Vank, et je ne puis expliquer cette variante; v. le texte, p. 263, 272.

Nerseh Philippian ou fils de Philippé, n'est point qualifié de Siounien par l'historien des Aghovans. Quant à Varaz-Trdat et à son fils Stéphanos, tués tous deux en 821, par leur parent, leur généalogie rectifiée montre que l'indication de l'historien de la Siounie est exacte. Les Mhracans, cette dynastie aghovane connue en détail par l'ouvrage de Mosé Caghancatovatsi, descendaient de Mihr, seul survivant de la famille des princes sassanides Budo et Vstam, meurtriers d'Ormizdas IV, en 590. D'après Théoph. Simocatta (v. n. 90 de la trad. russe de Sébéos), ces Mhracans se rattachaient à l'ancienne famille royale des Arsacides; mais ils étaient alliés à celle des Sassanides: le fameux Bahram Tchouhin était Mhracan; cf. Ист. Ароманъ, p. 339. Mihr vint à Barda, après l'avènement de Khosro-Parvis, et fut le chef d'une nouvelle dynastie aghovane, qualifiée Eranchahic « descendant des rois d'Iran, » et qui, au XI^e s., fournit les derniers rois à la Siounie; v. Addit. et écl. p. 474 suiv.

3) Mit. Baghacan; Mos. Cagh. p. 278, « de Baghk, en 276—827. »

et massacra jusqu'aux femmes et aux enfants innocents, à qui cette cruelle mort vaudra la couronne, des mains du Christ.

L'année suivante, Baban alla dans le Géghakouni, où il passa 15000 personnes au fil de l'épée. Là il pillà la propriété du splendide et merveilleux asyle monacal de Makénik¹⁾, dont il brûla et démolit les édifices. Quant aux religieux, prévenus à temps, ils se séparèrent en deux troupes, dont l'une, avec le P. Saghom, non le premier²⁾, nommé le père des pères, mais un autre, son disciple, alla dans le canton de Chirac. Là ce Saghomon brilla par ses austérités et se fit stylite. Les autres passèrent dans l'Aghovanie, sous la conduite d'un des frères, et se fixèrent au couvent de Mihr-Nersès. Au temps du seigneur de Siounie Grigor, dit Souphan, la grande église de Makénots, restaurée et rétablie, brilla d'un nouvel éclat.³⁾

CHAPITRE XXXIV.

Du couvent de Thanahati-Vank et du P. Mkhithar.⁴⁾

Dans ce temps-là florissait par ses oeuvres admirées du ciel le superbe et merveilleux asyle de Thanahati-Vank, situé au bas d'une montagne de la Siounie supérieure, sur un plateau boisé. Les moines, que leurs règles obligeaient à des prières non interrompues, s'abstenaient de toute nourriture recherchée, et ne satisfaisaient la nature que par du pain sec et de l'eau, pris une seule fois, le soir. Silencieux, lents dans leurs mouvements, priant du matin au soir, ils n'interrompaient leurs exercices ni le jour ni la nuit, et, à l'exception des serviteurs, nul ne franchissait les portes du couvent. Nonobstant les injonctions réitérées des princes et évêques de Siounie, ils ne consentirent pas à se fortifier, le dimanche, par de la soupe, par du fromage et de l'huile: des légumes et des fruits leur suffisaient. Delà leur nom de Thanahat «qui retranche la soupe.» Aux fêtes principales, ils mangeaient à l'huile et buvaient un coup. Ces détails nous sont fournis par le récit du vénérable Machtots⁵⁾, de Sévan. Nous-même avons trouvé dans leurs inscriptions que leur église avait été bâtie 400 ans avant l'ère arménienne⁶⁾, par les princes de Siounie, sous le vocable de S. Etienne Protomartyr. Ils avaient eu pour supérieur un Mkhithar, qui par ses austérités avait pris place dans les rangs serrés des plus vertueux, qui soumettait au service de l'église les bêtes féroces, tels que les ours et les loups, et les forçait à se rendre utiles

1) Vulgairement on dit Makénots, en sous-entendant Vank «le couvent de...»

2) Cf. ch. xxxi. Saghom est l'abrégé du nom de Saghomon.

3) V. infra. ch. xxxvii.

4) Ce couvent est décrit parmi ceux du canton de
Hist. de la Siounie.

Vaïo-Tzor, dans le Voyage du P. Sargis Dchalal, t. II, p. 206 sqq.; la position n'en est pas précisée là.

5) Ce Machtots, fut catholikos d'Arménie durant quelques mois, en 897; on ne connaît pas l'ouvrage ici allégué.

6) Donc en 451 de l'ère chrétienne. Aucun des détails de la description du P. Sargis ne justifie cette assertion de Stéphanos.

au couvent, ou, comme une inscription en fait foi, à être les vassaux du temple¹⁾. Des loups gardaient et surveillaient avec soin les troupeaux de moutons et ceux des bêtes à cornes, des ours portaient les fardeaux sur leur dos. Pour le saint père Mkhithar, il allait fréquemment dans la forêt et demeurait là, en face du couvent; les bêtes féroces s'y rassemblaient en sa présence et sollicitaient, comme des êtres intelligents, ses prières et sa pitié, chacune suivant ses besoins. Ayant présidé durant bien des années au bon ordre du couvent, il passa dans les rangs des anges; ses saints restes furent déposés dans un coffre en bois, sur une petite éminence auprès de l'église, où un enfoncement avait été creusé dans le sol et maçonné proprement: ce fut sa sépulture, qui subsiste jusqu'à-présent et opère de grands miracles sur les personnes affligées de maladies. Daigne le Christ, par leur intercession, prendre en pitié le pays et nos cruelles douleurs.²⁾

CHAPITRE XXXV.

Des évêques de Siounie ayant occupé le siège, après S. Stéphanos.

S. Stéphanos, le 22e évêque³⁾ qui occupa le siège de Siounie, ayant subi la mort des martyrs, Ter Hovseph lui succéda, durant 17 ans: c'était un homme vrai et bon, suivant le commun témoignage; puis Ter Hovakim, 17 ans; Ter Sadoc, 32 ans; Ter Hovhannès, 2 ans; Ter Saghomon, 7 ans; Ter Eghia, 8 ans; Ter Théodoros, 18 ans; Ter Géorg, 8 ans; Ter David, 17 ans: celui-ci vivait au temps de Philippé, prince de Siounie, fils de Sahac, qui établit le siège au couvent de Tathev et en agrandit les limites, ainsi que je le dirai, en son lieu et place.

Après lui le siège fut occupé par Ter Hovhannès, durant 10 ans; puis par le vertueux Ter Saghomon, orné de toutes les qualités de l'homme intérieur, et qui brilla comme le soleil à la voûte des cieux; en outre il accrut considérablement la splendeur du siège épiscopal. Quand il mourut, après 17 ans, il eut pour successeur l'infatigable Hovhannès, à la prestance royale, chéri des anges et des hommes, durant 33 ans⁴⁾; c'est lui qui fit cons-

1) Ici notre auteur emploie le mot *մեքարայ*, qu'il dit être synonyme de *եկեղեցւոյ*, mais qui n'est pas connu.

2) Mosc. cette phrase a été omise, comme addition de copiste.

3) Dans ma liste il est le 24e.

4) Mit. Par., Mosc. 38 ans; mais la liste du ch. LXXII porte partout 33 ans.

Ter Stéphanos étant mort à la date positivement fixée de 735,

Ter Hovseph, siégea 17 ans et † 752.

Ter Hovakim, siégea 17 ans et † 769.

Ter Sadoc, » 32 » et † 801.

Ter Hovhannès, » 2 » et † 803.

Ter Saghomon, » 7 » et † 810.

Ter Eghia, » 8 » et † 818.

Ter Théodoros, » 18 » et † 836.

Ter Géorg, » 8 » et † 844.

Ter David, » 17 » et † 861.

Ce David siégeait déjà en 839; I, 249, 259, ch. XXXIX.

Ter Hovhannès, siégea 10 ans et † 871.

truire à Tathev un propitiatoire¹⁾ pareil au firmament. Je me propose de raconter le détail de ses actes dignes de louange; mais pour le moment, après avoir fait connaître la série des évêques et exposé longuement leurs oeuvres diverses, il me semble à propos de revenir en arrière pour traiter et raconter, suivant mes moyens, celles des princes: leurs guerres, leurs constructions, leurs traités de paix, leurs admirables travaux pour l'édification des maisons de Dieu, se dressant en divers lieux de leurs domaines propres, comme des colonnes impérissables, qui immortalisent leur mémoire.

CHAPITRE XXXVI.

De Chahandoukht, princesse du sang royal, des grandes et surprenantes merveilles opérées dans ce pays de Siounie.

Je veux, mes frères, vous raconter les étonnantes merveilles opérées en ce temps, par un effet de la divine providence. Il y avait une fille de Varaz-Trdat²⁾, prince primat d'Aghovanie, nommée Chahandoukht. Douée d'une physionomie singulièrement remarquable, d'une beauté délicate, que chacun admirait, elle ne pensait à rien de matériel, et semblait formée d'éther lumineux, de rayons subtils. Ayant été recherchée en mariage dans la maison de Thorgom³⁾, elle quitta son pays et la maison de son père, et s'en vint pour épouser un prince du sang d'Haïc. Elle entra dans les domaines de Baghk, suivit une route sûre, au milieu d'une solitude, où se trouvait une pertuis de rocher, d'une profondeur effrayante, dominant comme un précipice le grand asyle religieux de Tathev. Cependant des légions nombreuses de guerriers, l'épée au poing, s'étaient cachées et tapies là: c'étaient des Persans, attirés par sa merveilleuse beauté, qui gardaient les étroits passages de la route, afin de l'enlever; soudain ils se précipitent, l'épée haute, et le massacre des chrétiens commence sans pitié. La jeune vierge, ferme dans la foi, en ayant deviné la cause, se signa de la croix du Seigneur, et fouettant son cheval, vola au milieu

Ter Saghomon, siégea 17 ans et † 888.

Il siégeait déjà en 867; I, 263, ch. XL.

Ter Hovhannès, siégea 33 ans et † 921

ou 926; non, en 918; I, 269, ch. XLI.

Les dates calculées de la mort de ces personnages ne sont pas toujours d'accord avec ce que l'on sait d'eux. Bien que l'écart soit faible, il faut pourtant le faire remarquer: ainsi Ter Sadoc assista au concile de Barda, en 768....; un acte de l'an 839 est signé par Ter David; un autre acte est adressé, en 867 à Ter Saghomon, comme métropolitain, ce qui constitue pour ces deux personnages une différence de 5 et de 4 ans; ensuite, la

mort de Ter Hovhannès est précisée en 918, ce qui donne huit ans d'écart. Les autres métropolitains n'ont pas laissé de trace dans l'histoire.

1) *Քաւարաւ*, ce mot est parfois employé par notre Stéphane, dans le sens d'église; cf. ch. XXXVII.

2) On peut croire que la princesse Chahandoukht était fille de Varaz-Trdat, dont la mort a été racontée au ch. XXXIII, en 821; car notre historien procède toujours ainsi, racontant les faits à mesure que les personnages se présentent, par à-peu-près chronologique.

3) I. e. en Siounie; elle-même était de race originellement persane.

des fragments de roches. Nous avons lu ces détails dans un vieux document, écrit de sa main, dont voici la teneur :

«Moi la pécheresse servante de Dieu, Chahandoukht, j'allais comme fiancée dans la maison de Thorgom; arrivée à la frontière de Baghk, à l'entrée d'un rocher par où passait la route, j'y trouvai tout-à-coup des Ismaélites, qui, sur le bruit de ma beauté, avaient résolu de m'enlever, et qui, l'épée à la main, fondirent sur les cavaliers de mon escorte. Plutôt que de périr déchirée par les griffes des loups étrangers, je préfèrai mourir pour le Christ et me précipitai du haut des rochers. Invoquant la sainte Mère de Dieu et sainte Rhipsime, je me confiai à la Sainte-Trinité et fis sur moi le signe de la croix. Je détournai donc la bride de mon cheval et volai à travers les pierres. Alors, comme portée par un vigoureux souffle de vent et par une force invisible, je descendis au fond de la vallée, comme sur un char, sans la moindre blessure, pour moi ni pour mon cheval. Là, non sans un étonnement extrême, je pris haleine et rendis gloire au Très-Haut, qui m'avait sauvée de cette manière. Ayant mis pied à terre sur un terrain plat, je consacrai ma personne au Christ et fis vœu de ne pas sortir de ce lieu, jusqu'à mon dernier jour.

«Quant aux Ismaélites, témoins de ce fait surprenant, ils laissèrent mes gens intacts et partirent. Moi, je construisis une chapelle avec cellule et fis profession de religieuse pour toute ma vie. Mes parents et les princes¹⁾ auxquels j'étais fiancée eurent beau me solliciter, je ne quittai pas mon asyle; je mandai le vénérable évêque de Siounie, à qui je confiai ma personne et livrai tous mes biens, dont la moitié fut distribuée aux nécessiteux, l'autre donnée à la sainte église de Tathev. J'ai même offert à la sainte église ce lieu et toute la vallée, depuis la limite de Chnher²⁾ et au-delà, jusqu'à la rivière de Ginacan.»

Voilà ce que Chahandoukht avait écrit de sa main; elle vécut ici, rassembla autour d'elle nombre de vierges et mourut après 30 ans passés dans une grande austérité. L'évêque vint et déposa dans la tombe le corps vénérable de la sainte, dont l'intercession attire la miséricorde du Christ sur cette maison et sur le troupeau confié à ses soins.³⁾

1) Le mot est au pluriel, dans le Mit. et dans les deux éditions; plus haut, mon Mit. et Par. portent aussi : «pour épouser des princes de la maison de Thorgom;» Mosc. seul porte «un prince». Il est bien évident que le pluriel est honorifique.

2) Chnher est au N. E. de Tathev, sur la gauche de la

Barcouchat, et Ginacan est une petite rivière à l'O. du couvent, traversant le village de Lor ou Lar; Alichan, Gr.-Arm. § 172.

3) L'époque de ces faits, faute de noms propres, ne peut être fixée : probablement c'est le milieu du IX^e s.

CHAPITRE XXXVII.

Des princes de Siounie, Sahac et autres; leurs oeuvres, leur mort, en 270 arm. — 821; ici notices et renseignements abrégés sur ce qu'ils ont dit et fait. ¹⁾

Sous David Cacazétsi, patriarche d'Arménie ²⁾, sous le général Sembat Bagratide, le grand chef de famille Sahac, était prince de Siounie. Il exerçait l'autorité avec une splendeur royale et, dans toutes les choses de la guerre, ainsi que dans les entreprises avantageuses à l'Arménie, il était parfaitement uni d'intention avec le général Sembat. En ce temps-là la patrie arménienne obéissait au grand amirapiet Mamoun ³⁾, qui y envoya l'ostican Hol, avec quelques troupes. Celui-ci, étant arrivé dans notre pays, à la porte de Dovin, voulut y entrer et s'y fixer. Mais il y avait en cette ville un certain Sévada, de la race des Caïsics ⁴⁾, marié à Arousiac, de la famille Bagratide, et qui, par une telle alliance, avait réussi à soumettre une bonne partie de l'Arménie.

S'étant révolté et mis en opposition contre Hol, de concert avec Sembat Bagratide, et Sahac, prince de Siounie, ayant fait un rassemblement de troupes, Sévada voulut en venir aux mains, sans que les sollicitations réitérées du patriarche David pussent le faire céder. Hol donc se mit en mouvement avec 2000 hommes et les attaqua furieusement sur le bord du Hourazdan ⁵⁾, vis-à-vis de Cavakert. Il les mit en déroute et coucha sur le carreau le beau prince Siounien, Sahac. Pour Sévada et Sembat, ils eurent peine à échapper par la fuite ⁶⁾. A cette nouvelle, le vénérable pontife David gémit et se lamenta. Il partit

1) La Table générale et Par. portent seulement: En 270 arm.; Mosc. «En 270 et au-delà;» ici est omis le dernier membre de phrase du titre, qui est effectivement inutile. Le Mit. porte: յԵՐԿԵԼԻ Է յ. Տ. pour յՏ comme la dernière date donnée dans ce chapitre est l'année 903, et qu'il s'y trouve encore quelques autres faits postérieurs, la leçon Mosc. est évidemment préférable.

2) Ce catholicos siégea 806 — 833.

3) Chef des émirs: c'est ainsi que les Arméniens désignent le khalife; Al-Mamoun régna entre 813 et 835.

4) Le Mit. et les imprimés portent: ի կայսերական տոհմ; je lis ի կայսերական, d'après l'autorité de Jean cath., p. 64, et parce que la race ou tribu des Caïsics est connue d'ailleurs pour avoir fourni un bon nombre de guerriers, devastateurs de l'Arménie; v. Bull. de l'Ac. t. VI, p. 70, sqq. Leur nom revient sans cesse, au IX^e s., chez Jean cath. et chez Th. Ardzrouni.

La qualité du prince Sahac, nommé au commencement de ce §, et qui n'a pas encore paru dans l'histoire, est suffisamment constatée par les renseignements que notre auteur donnera plus tard, et qui sont réunis dans

le Tableau généalogique. Son époque est ici vaguement, mais exactement caractérisée par les synchronismes du catholicos David, 806 — 833; de Sembat-le-Confesseur, 820 — 856; du khalife Mamoun, † en 218 Hég. — 835; de Hol, ostican d'Arménie, envoyé par Mamoun en 818: ainsi tout concorde avec les notes généalogiques données par notre historien. Il s'agit maintenant de fixer avec précision l'année de la bataille livrée à Hol, et qui fut fatale au prince Sahac. Or nous n'avons à ce sujet que des renseignements incomplets. Samouel d'Ani place en 818 la révolte de Sévada, maître de Dovin, contre Hol, sans aucun autre détail. Jean cath. p. 64, dit seulement: «En ce temps-là,» i. e. sous le catholicos David, et Vardan, p. 108, n'est pas plus positif. Pour la date de la bataille livrée sur le bord du Hrazdan, la Zanga de nos jours, nous ne pouvons donc que nous en tenir à celle fixée par Tchamitch, II, 429, c'est-à-dire à l'année 825; cf. S.-Martin, Mém. I, 343.

5) Ou Hrazdan.

6) C'est tout-à-fait à tort que la trad. fr. de Jean catholicos enregistre ici la mort de Sévada et de Sembat.

avec de nombreux serviteurs, et ayant préparé un cercueil royal, fit enlever le corps en grande pompe et cérémonie, au chant des psaumes et des bénédictions. On l'apporta au catholicat, à Dovin, et on le déposa dans le tombeau, auprès du saint propitiatoire¹⁾. Il eut pour successeur dans la principauté son fils Grigor, appelé de son petit nom Souphan, homme de haute stature, rempli d'intelligence et habile dans toutes les choses de la vie, qui, mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, sut tenir son rang de prince et faire prospérer le pays sous son administration.

Après David le siège pontifical d'Arménie échut à Ter Hohannès, du bourg d'Ovahic, canton de Cotaïk²⁾. Comme ce catholicos était de manières rudes et d'une excessive sévérité contre les gens pervers, certains argus Bagratides³⁾ trompèrent par de faux rapports Bagrat, prince d'Arménie, et autres, et les engagèrent à l'exiler. Hohannès en eut vent et quitta de lui-même le siège⁴⁾, pour aller vivre en solitaire à Aïri-Vank. Le grand Souphan Siounien, quand il en fut informé, ne donna pas les mains à un pareil désordre et calomnie; il se rendit auprès du général Sembat. Après en avoir délibéré avec lui, il prit la défense du saint homme de Dieu, le fit revenir et le réinstalla. Quant aux méchantes langues, elles furent sévèrement châtiées d'en haut et exterminées. Après cela, comme Grigor⁵⁾ administrait noblement sa principauté, Babgen, frère (lis. fils) de Philippé⁶⁾, fils de Vasac, autre chef de famille de la Siounie, mais appartenant à la même maison, conçut dans son coeur une envie criminelle, suscitée par la rage du mauvais, qui alluma entre eux une jalousie et une animosité semblable à celle de Caïn contre Abel. Tous deux prirent les armes et se battirent: Babgen tua Grigor⁷⁾, et lui-même périt ensuite avec un éclat affreux, exclus des lois d'amour, transmises par le Seigneur. Les amis de Grigor, poussant des cris plaintifs, l'emportèrent et le mirent auprès de ses pères. Il eut pour successeur dans sa principauté son fils Vasac⁸⁾, appelé d'un petit nom amical Gabourh, qui devint gendre d'Achot Bagratide, fils de Sembat et roi d'Arménie, en épousant sa fille Mariam. Durant le règne d'Achot, Vasac fut fort uni, d'action et d'intention, à son beau-père, qui soigna très affectueusement ses intérêts; en sorte que, grâce à cette alliance avec la famille royale, il rejoignit ses ancêtres, ayant tenu glorieusement la principauté.

Dans ce temps-là donc, l'amirapiet, aujourd'hui nommé sultan des Persans, le maudit

1) I. e. de l'église, *քառաբան*.

2) Jean V siégea 833—854. Le canton de Cotaïk est celui auquel appartient la ville d'Erivan.

3) Littér. «certains espions de la dite maison;» de quelle maison? d'Arménie, des Bagratides?

4) Après l'avoir occupé huit ans, suivant Jean cath.

5) Grigor-Souphan 1er; v. le Tableau.

6) Au ch. lv, t. II, p. 40, et Mosc. p. 217, Babgen est nommé le premier des trois fils de Philippé, fils de Vasac. Cette indication me paraît plus juste: c'est pourquoi j'ai proposé en parenthèse une correction, bien que le

mot frère se trouve et dans mon Mit. et dans les deux éditions. Je retrancherai donc de mon Tableau Babgen, frère de Philippé.

7) En 849, suivant Tchamitch, II, 445; d'après Jean cath., p. 66, ce serait l'année même de la mort de l'ostican Abouseth, dont il sera parlé plus bas. L'année avant la venue de Bougha, suivant Mosé Caghanc. p. 267.

8) Dans la trad. fr. de Jean cath. p. 105, on lit «Vasac, ... nommé aussi Pacour.» Ce sont deux fautes typographiques.

Djaphar¹⁾, envoya en Arménie un ostican nommé Abousedj, qui, étant venu dans le Taron, se saisit du prince Bagrat et le mit aux fers. Sur ce, les habitants du mont Taurus massacrèrent Abousedj²⁾ et chassèrent ses gens. A cette nouvelle le khalife courroucé envoya Bougha, plus méchant encore, avec une armée considérable, et ordonna d'amener enchaînés en sa présence tous les chefs et princes arméniens; les autres durent être passés au fil de l'épée. Bougha fit donc arrêter Achot, prince d'Arménie, et David, tous deux fils de Bagrat et résidant dans le Taron. Le grand prince Achot Ardzrouni³⁾ fut également mis aux fers. Pour le général Sembat, il se rendit de lui-même auprès de Bougha, les autres furent impitoyablement passés par le glaive; Bougha avait fait un choix des plus beaux parmi les nobles, et les avait épargnés pour les convertir à sa fausse religion, mais ils rendirent noblement témoignage pour le Christ: c'était Atom, avec 7 compagnons, et Stéphanos Con, avec 150 autres, dont la fête fut fixée par le saint pontife Hohannès au 25 du mois de méhec, en l'année 302 arm. — 853.⁴⁾

1) Aboul-fadhl Djafar Motéwekkel-ala-Allah, khalife, 847—861. Th. Ardzrouni, p. 118, 231, écrit ce nom Thokhl, et Mothokhl; au temps de Stéphanos, le khalifat étant anéanti, les successeurs d'Houlagon en Perse prenaient en effet le titre de sultan, sur leurs monnaies.

2) La majorité des auteurs arméniens nomment cet émir Abouseth, mais mon Mit. et les deux éditions de Stéphanos portent Abousedj, et même Tchamitch, dans sa Table des matières, écrit Abousedjth, comme Samouel d'Ani, sous l'année 900, bien qu'ailleurs le nom soit sous sa forme régulière. Le fait est que Constantin Porphyrogénète, De adm. imp. ch. XLIV, nomme ce personnage Apasatas, et que MM. Saint-Martin et Weil écrivent toujours Abou-Saad, qui est la véritable orthographe arabe, et le nom complet, Mohammed Abousaad ebn Iousouf. Abouseth était un Turk, de la tribu des Calsics, ou fils de Caous, de la maison de Dchahap, nom dérivé de celui d'Afchin, fils de Caous; il fut envoyé en Arménie en 239 H. — 839, par le khalife Mohtazem, pour mettre fin à la révolte de Babec, dont il a été parlé précédemment. Samouel d'Ani place son arrivée en Arménie dès la première année du khalife Motéwekkel: ce serait donc en 847; Jean cath. p. 66, et Vardan, p. 109, ne fixent pas l'année; c'est seulement Asolic, p. 108, qui dit: « En ce temps-là, sous le pontificat d'Hohannès, en l'année 300 arm. — 851, un certain émir Abouseth fut envoyé par le khalife Dchafr, » et tout de suite sa mort est racontée, comme chez les autres historiens. Suivant le P. Tchamitch, il fut tué en 849, par les Arméniens de Sasoun; mais Th. Ardzrouni, presque contemporain, dit p. 129, qu'il mourut en route, sans indiquer comment. Or le meurtre d'Abouseth eut lieu en représailles de la captivité du prince Bagrat, seigneur de Sasoun, très proche parent du général Sembat, déjà plusieurs fois mentionné. Ce

Bagrat, nommé marzpan d'Arménie, en 835, par Mohtazem, est celui qui s'était déclaré contre le catholicos Jean, élu, à ce qu'il paraît, sans sa participation. Les auteurs arméniens le qualifient tantôt prince d'Arménie, tantôt prince des princes ou grand prince; car, après le général, chef de la famille Bagratide, il occupait la seconde place dans la considération publique. La chron. ar. d'Aboulfaradj, p. 169, attribue la captivité de ce prince non à Abouseth, mais à son fils et successeur Housouf; v. Bull. de l'ac. t. V. p. 553; Th. Ardzrouni est ici du même avis et nous apprend qu'Housouf fut aussi tué par ceux de Sasoun, au printemps de l'année 852; mais suivant Aboulfaradj, loc. cit., la chose eut lieu à Mouch, dans l'hiver de l'année 237 H. — 851. La différence est peu considérable.

3) Achot le premier des princes souverains du Vaspouracan qui joue un grand rôle dans l'histoire, au IX^e s., était alors le chef de la famille Ardzrouni.

4) Il est malheureusement vrai et certifié par le témoignage de Th. Ardzrouni, p. 176, que la plupart des seigneurs arméniens eurent la faiblesse d'embrasser l'islamisme, en apparence, pour sauver leur vie. Quoi qu'il en soit, de ce détail, l'envoi de Bougha en Arménie est un fait important, sur lequel voici les témoignages originaux. Disons d'abord que, d'après les meilleures autorités, le khalife Mamoun mourut en 835; son frère et successeur Mohtazem, le 5 janvier 229 H. — 842; Ouatseq, son fils, le 11 août 232 H. — 847; Motéwekkel, son frère, lui succéda; Dherbelot, Bibl. or., et Hist. du Bas-Emp. t. XIII, p. 148. J'ai rapporté cette série de dates, parce qu'elles serviront à rectifier les dires des auteurs arméniens et surtout les indications du P. Tchamitch, qui paraît avoir puisé à des sources très peu exactes sa chronologie des khalifes, à la fin du t. III de son Histoire, p. 124. Samouel d'Ani, sous l'année 855, évidemment trop basse,

Ayant vu le succès de sa méchanceté, Bougha expédia lettres sur lettres, pour attirer le grand prince de Siounie Vasac, dit Ichkhanic, et ses frères, fils de Philippé, fils de Vasac, seigneurs de la Siounie¹⁾. Quelques-uns eurent peur et s'enfuirent dans les imprenables citadelles de Baghk; pour Vasac²⁾, se fiant peu à la force de ces places, il s'esquiva du côté du canton de Cotaïk; ce qu'apprenant Bougha, il lança des troupes à sa poursuite, qui allaient le prendre, lorsqu'il fit tête, et joua si bien du sabre, qu'il extermina et mit à bas tout ce monde. Pour lui, il se dirigea vers l'E., au pays de Gardman, chez le prince Ctridj, de qui il espérait obtenir assistance. Il fut bien trompé dans son espoir; car ce prince, séduit par le démon, le trahit et l'envoya chargé de chaînes à l'ostican, dont il croyait par-là éviter la colère. Cependant, par une rétribution divine, il tomba lui-même entre ses mains et fut traité par lui plus cruellement.³⁾

Le farouche et maudit Bougha reçut Vasac avec une grande joie; il fit prendre et amener à Dovin, par des coureurs, son frère Achot et la grande dame, leur mère: tous furent chargés de chaînes et jetés en prison. Ayant de la sorte mis la main sur tous les princes arméniens et aghovans, il partit pour se rendre à la porte de son maître. Le scélérat Djafar, transporté de colère à la vue des princes, les questionna et entreprit, au sujet de la foi, et leur fit subir, durant bien des jours, divers mauvais traitements et supplices: ceux qui faiblirent dans la foi furent circoncis. Pour les excellents chrétiens Vasac et son frère Achot, sans céder aucunement à ses suggestions ni mollir dans la foi du Christ, ils

donne de longs extraits, tirés en grande partie de Jean cath., où il raconte les actes de Bougha en Arménie, ses procédés envers le général Sembat, la mort de celui-ci et tout ce qui concerne les divers princes arméniens, victimes de sa cruauté: le tout sans date, pour chaque événement. Jean cath., p. 67 sqq., sans fixer la date de la venue de Bougha, entre dans les plus grands détails, copiés presque littéralement par notre Stéphaneos. Suivant lui, Atom et ses compagnons furent en effet martyrisés, au nombre de plus de 150, en l'année 302 arm. — 853. Pour le général Sembat, il mourut à Baghdad en 856, non pas dans les tourments, mais après avoir confessé le Christ, et ayant obtenu la liberté de vivre comme il voudrait; Th. Ardzt., p. 234; Stéphaneos Con, du bourg de Tous ou Taous, qualifié prince de Sévordik, mourut peu après Sembat, en 608 de l'ère des Grecs, 856 de J.-C. Asolic, p. 109, raconte les mêmes faits, avec quelques détails nouveaux, et ne donne que la date de la mort d'Atom, conformément à Jean cath. Vardan, p. 111; Kiracos, p. 44, et Mkhithar d'Aïrivanck, p. 55, sont encore plus laconiques. Quant au P. Tchamitch, t. II, p. 452, il fixe la mort de Sembat, ainsi qu'il convient, en 856. Mosé Caghanc., p. 266, raconte en détail les supplices des princes arméniens, sans date, sans noms propres, mais après l'an 851.

Pour nous résumer, Bougha fut envoyé en Arménie, par le khalife Motéwekkel, aussitôt après la mort d'Hou-

souf, fils d'Abousaad, en l'an 237 H. — 851, 2. Aboulf. Chr. ar., p. 169. Les personnes qui s'intéressent aux détails liront avec plaisir ce qu'a écrit M. Dulaurier, Chron. arm., p. 257 et suiv., sur cette époque de l'histoire d'Arménie; v. aussi Bull. de l'Ac. des sc. t. VI, p. 70 sqq., mon analyse de l'Histoire de Thoma Ardzrouni. Chapouh Bagratide, historien contemporain, qui, au dire de Jean cath., p. 73, avait décrit ces mêmes faits, est malheureusement perdu pour nous.

1) Chez Th. Ardzrouni, p. 215, parmi les princes captifs on trouve: Aternerseh, prince d'Aghovanie; Grigor, prince de Siounie, Vasac Ichkhanacan sic, prince de Vaïo-Tzor; Philippé, prince de Siounie; Nerseh, prince de Garithaïanik? Jean cath., p. 70, nomme seulement «Vasac, prince Sisacan, son frère Achot et les autres princes de la contrée.»

2) Vasac-Ichkhanic; il est suffisamment caractérisé, comme fils de Philippé et frère d'Achot.

3) Thoma Ardzr. raconte dans les plus grands détails, p. 197, 208, les incursions de Bougha au pays de Dzanar et dans l'Aghovanie, où il éprouva une sérieuse résistance et essuya de rudes défaites; pourtant il réussit, d'après cet auteur et Jean cath. p. 71, à s'emparer d'Aternerseh, prince de Khatchen; de Ctridj, prince de Gardman; de Stéphaneos Con, d'Outi; d'Esai Aboumousé, d'Aghovanie.

consentirent à exécuter en apparence, pour le moment, la volonté de l'émir. Mais le brave et généreux Sembat, persévérant dans sa confession, termina sa vie dans les fers, par une pieuse mort. Son corps fut enlevé et déposé dans le monument du prophète-martyr David¹⁾. Il eut pour successeur [Achet], qui porta plus tard le titre royal.²⁾

Cependant le grand Vasac Siounien, avec sa mère, avec son frère et d'autres princes, échappa³⁾ à la cruelle captivité de Bougha et rentra dans ses domaines de Sisacan. Le pays en éprouva une joie indicible. Dépouillant alors l'ombre de la funeste croyance de l'impie Mahomet, il endossa, avec grand regret et repentir, l'habit national de pureté et de lumière, se confessa et fit de grandes libéralités aux indigents, ayant pour intercesseur auprès de Dieu le vénérable évêque de Siounie Ter Soghomon⁴⁾. Ce fut ainsi qu'il grandit en gloire et en considération, et accomplit maints actes de bravoure, en secondant à cette époque le prince Achet, qui fut roi.

Quant au noble possessionné Vasac-Gabourh, prince siounien, il mourut peu avancé en âge⁵⁾, aux jours de la jeunesse, laissant trois fils; l'aîné, Grigor, également surnommé Souphan, Sahac et Vasac. La vénérable dame Mariam, ayant couvert son corps d'ornements royaux, le fit enlever par le catholicos Zakaria⁶⁾, au milieu d'une foule innombrable,

1) Dans la ville de Samara ou Serramenra, un peu au N. de Bagdad.

2) Chose extraordinaire, le nom d'Achet manque dans le Mit. et dans les imprimés; j'ai aussi ajouté les deux mots soulignés ici.

3) զերծեալ; on ne sait pas, s'ils furent mis en liberté ou réussirent à s'enfuir. Pour les princes Arzdrouni, faits captifs par Bougha, l'historien dit que la liberté leur fut rendue successivement en 857 et 858; probablement il en fut de même des Siouniens; quant à Bougha, il fut envoyé dans le Khorasan et là mis à mort, après l'an 865, sous le khalife Mostain-Billah, par suite des suggestions de la veuve de Sahac, émir de Tiflis. Il avait fait mourir ce personnage et insulté sa femme, qui passa plus tard dans le harem de Motéwekkel: c'est ce que nous apprend Th. Arzdrouni, p. 196, 237.

4) Evidemment il y a ici un anachronisme; car, ainsi qu'on l'a vu au ch. xxxv, il n'y avait pas de Ter Soghomon à l'époque de Bougha, et son nom doit être remplacé par celui de Ter David. On en aura, plus bas, la preuve complète.

5) Jean cath., p. 76, ne dit pas en quelle année. Mosé Caghanc., p. 267, place la mort de Vasac Gabourh ou Gabrhi, en la 4^e année de Bougha: ce serait donc en 855, et, suivant le même, après la venue en Arménie, de Mahmat, fils de Khaght ou Khoghth, car les imprimés donnent ces variantes. Khaght doit être la transcription de Khalid. Je ne sais sur quelle autorité Tchamitch, t. II, p. 705, indique la mort de Vasac en 887.

A l'occasion de cet émir, inconnu d'ailleurs, qu'il me

Hist. de la Siounie.

soit permis d'en mentionner d'autres, dont je n'ai vu les noms que chez le même Mosé, p. 270 de la trad. russe; suivant lui, environ l'an 835, un certain Badsli, Badoghi ou Bardoghi, vint à Nakhitchévan, où il fit mourir, entre autres chrétiens, un jeune enfant nommé Jean.

Deux ans plus tard, un autre bourreau des chrétiens, Khazéphatgos, Khazphatgos ou Khazrphatgos, suivant les textes imprimés, vint en Arménie, où il fit de grands ravages, durant un an. Il mourut ensuite, et fut remplacé par son fils, qui construisit la ville de Gantzac, au pays d'Archacachen (peut-être, dans la province d'Artsakh); il étendit ses ravages en Siounie jusqu'au canton d'Aghahedj et au village d'Arkouget, et y brûla l'église de S.-Grégoire ou de S.-George; mais il fut effrayé d'une apparition et s'enfuit dans la montagne d'Eghdchiour ou d'Eghdchériss.

Ces faits sont sans liaison avec ce que nous connaissons, mais ils trouveront leur emploi; en outre, je veux insister sur le mot phatgos *փատգոս*, qui, en arménien, sous la forme *պատգոս*, signifie un courrier, un envoyé; il est de la famille de *պատգամարեր, փեղամբար*; chez Sébéos, p. 86, 88, 102, 103, on trouve *պատգոսապան*, et chez Th. Arzdr. p. 322 *պատգոսը*; ainsi le mot objet de cette remarque signifie: Khaz ou Khazr l'envoyé; v. Mosé Caghanc., Par. II, 58, 59; Mosc. 266, 7; Vardan, éd. Venise, p. 80, n. 2, *ԼԷԹ-փատգոս*.

6) Comme ce catholicos siégea entre 854 et 876, il est évident que la date assignée par Tchamitch à la mort de Vasac-Gabourh est inexacte; v. sup. n. 5.

poussant des cris effrayants et exécutant des chœurs plaintifs, au son des trompettes et des instruments à cordes. On le déposa auprès de ses pères, et son fils Grigor-Souphan, qui lui succéda dans la principauté, introduisit un bel ordre dans ses domaines. Il consacra derechef toute sa puissance et ses forces au service de Dieu et à la construction de brillants sanctuaires, qui subsistent encore et font foi de ce que j'avance.

Dans ce temps-là le vénérable Machtots brillait par ses éclatantes vertus dans l'île de Sévan. Il était fils d'un simple prêtre, nommé Grigor, d'Eghivard, venu dans le canton de Sothk¹⁾, où il résida et plaça Machtots sous la discipline du saint père Stéphanos, abbé de Makénots. Là il grandit en perfection intérieure et fut ordonné prêtre par Ter David, évêque de Siounie²⁾. Puis il passa à l'ermitage d'Artavaz-Aparank et delà à Sévan. Après de longues macérations, il reçut l'ordre dans une vision de construire une église sous le nom des douze apôtres et d'y assigner une communauté. En effet, douze personnages s'étaient avancés vers lui, durant son extase, en marchant sur la mer, et lui avaient indiqué la localité convenable pour l'église. Par suite de cette apparition et d'un avertissement d'en haut, la grande reine Mariam, épouse de Vasac le Siounien³⁾, se rendit auprès de S. Machtots, et ayant réussi par ses instances à le persuader, construisit une église richement ornée, sous le vocable des Douze-Apôtres, puis une seconde, sous celui de la reine Mère de Dieu. Elle les fournit abondamment d'ustensiles, en fit la maison de Dieu et l'asyle d'hommes voués à la piété, en l'an 323—874.

Pour Machtots, il traça les règles du couvent, et y établit un bel ordre, sur le modèle du ciel. Informé de cela, le prince des princes Achot condescendit à visiter le saint asyle et le saint père, et lui fit hommage d'une croix rédemptrice, ayant porté Dieu; il donna en domaine héréditaire à la sainte église les villages de Varser, de Tsamakaberd, Gomatzor, Berdk et Ourhiats-Taph, la chasse des oiseaux de proie⁴⁾, des vignes, à Garhni, à Erivan et en d'autres lieux: le tout garanti, sous peine d'excommunication.⁵⁾

La même Mariam bâtit encore à Choghovag une superbe église, sous l'invocation du saint apôtre Pierre, et y adjoignit un couvent et un nombreux clergé, pour l'âme de son

1) Le canton de Sotk ou Sothk, est, de toute la province de Siounie, le plus éloigné vers le N., à l'E. du Goghtcha; là se trouvait le couvent de Makénik ou Makénots-Vank, décrit par le P. Chahkhathounof, Descr. d'Echm. II, 251.

2) Entre 844 et 861.

3) Vasac-Gabourh, était mort à cette époque.

4) Mit. Par. *կռակծիւ*; Mosc. mieux *կռակցիւ*, mais la vraie orthographe serait *կռակոցիւ* ou *կռակոցոց* «des oiseaux à bec crochu.» Les aires des oiseaux de proie, en certaines localités, appartenaient aussi aux catholico géorgiens, qui sans doute trafiquaient des petits avec les amateurs de chasse; v. Introd. à l'Hist. de Gé. p. cxi.

5) On peut voir la description des différentes églises de l'île de Sévan chez le P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. t. II, p. 207 et suiv. Quant au vartabied Machtots, Jean cath. parle de lui avec éloge p. 82 suiv. Il est connu dans la littérature arménienne, soit comme auteur de deux lettres, adressées, l'une au prince Abas, frère de Sembat-le-Martyr, qui voulait le faire entrer dans son parti, contre le roi et le catholicos Géorg; l'autre aux habitants de Dovin, éprouvés en 894 par un tremblement de terre, puis encore par la meilleure rédaction de l'hymnaire arménien, connu depuis sous son nom même. Enfin, en 897, à la mort du catholicos Géorg, il fut choisi pour le remplacer, à l'âge de 71 ans, et 7 sept mois après. Son successeur fut Jean cath., l'historien, qui nous a conservé ses deux lettres, p. 88, 90.

seigneur Vasac, prince de Siounie. Ayant acheté aux musulmans, au prix de 60,000 drams, le village de Choghovag, franc de tout impôt laïc, elle le donna en toute propriété à l'église. Elle acquit également pour 3000 dahécans¹⁾ et offrit à la sainte église le village de Gner, dans le canton de Mazaz. Pour en rendre le souvenir impérissable, elle dressa un acte confirmatif, en colonne, en présence du catholicos Géorg, d'Hohannès, évêque de Siounie, de Gagic, seigneur de Siounie, de Hrahat, frère de Vasac, d'Artavazd Chaghatnétsi et de plusieurs autres nobles et princes.²⁾

A cette même époque la divine providence voulut que les seigneurs de Siounie Grigor-Souphan et Vasac-Ichkhanic s'entendissent avec Grigor-Dérénic, chef de la maison Arzdrouni, et avec d'autres princes arméniens, pour établir roi d'Arménie Achot Bagratide, après en avoir fait la demande au khalife Emir Ahmed. C'est ainsi que fut restaurée, au sein d'une paix profonde, la gloire et la prospérité de notre patrie. Achot reçut l'onction de Ter Géorg catholicos d'Arménie, assisté d'Hohannès, évêque de Siounie, et des autres évêques, en 334 arm.—885³⁾. Après cela le grand prince Vasac, dit Ichkhanic, étant tré-

1) Quelque difficile qu'il soit de fixer la valeur des monnaies anciennes, je prendrai pour base un passage de notre historien, t. II, p. 236, ch. LXXI, où il est dit que 500 dahécans valent 5000 drams; — il s'agit, il est vrai, du XIII^e s., mais je n'ai pas de témoignages antérieurs; or le dram ou dirhem arabe, ne vaut pas en moyenne, plus de 15 k. a., faisant 60 centimes: 10 dirhems donnent donc 1 r. 50 k. a., ou 6 fr. Ainsi les 60000 drams font 9000 r. a. et 3000 dahécans, monnaie d'or, 4500 r. a.; v. t. I, p. 219, 249, la valeur du dram. Le mot dahécans dérive du persan **دِهَكَن**, signifiant dixième: c'était donc le denarius ou denier d'argent, et le dinar d'or.

2) Le catholicos Géorg II siégea 876—897; le métropolitain Hohannès 885—918; Gagic et Hrahat étaient oncle et frère de Vasac-Gabourh; Artavazd n'est pas connu.

Le mot arménien **արձան** signifie proprement «une colonne», puis l'inscription tracée sur la colonne, et un rouleau écrit: c'est précisément la triple signification du géorgien **ქველი**, et l'équivalent du russe **столбец**.

3) Cette remarque importante fixe l'avènement du métropolitain Hohannès au plus tard en 885, v. infra, ch. XLII, et supra ch. XXXV.

Quant à l'avènement d'Achot-le-Grand au trône d'Arménie, voici les témoignages originaux. Samouel d'Ani inscrit ce fait en 333 arm.—886, 434 ans après l'extinction complète des Arsacides: ce synchronisme, qui se trouve également chez Mkhithar d'Airivank, est tout simplement une erreur de plus de 10 ans, puisqu'il fait concourir la mort de S. Sahac, le dernier patriarche de la race de S. Grégoire, avec l'année 452 de J.-C., au lieu de 440, qui est la vraie date. Jean catholicos, contemporain d'Achot, ne fixe aucune date, mais il fournit quelques dé-

tails intéressants, p. 74—78. Sur le bruit des grandes qualités d'Achot, dit-il, un ostican nommé Ali-Armani, i. e. l'Arménien, eut ordre de l'installer prince des princes, et ce fut à ce titre qu'il conféra celui de prince de Siounie à son gendre Vasac-Gabourh, dont la mort arriva en 855, comme on l'a dit. Quant à Vasac-Ichkhanic, prince du Vaïo-Tzor, il était soumis au chef des Bagratides arméniens. Achot, ajoute le catholicos, p. 78, avait soumis tous les peuples du Caucase, s'était fait un ami du roi de Mingrélie, avait mis de l'ordre parmi les peuplades guerrières du Gougark et de l'Outi... Enfin les seigneurs arméniens obtinrent de l'ostican Hisé, fils de Cheikh, qu'il s'entremît auprès du khalife pour conférer à Achot le titre royal; ce prince y consentit. L'empereur grec Basile I le combla également de marques de sa bienveillance. Il est probable que l'historien Chapouh aurait été plus complet.

Asolic, p. 144, 5, nous apprend la restauration de la royauté arménienne, dans la personne d'Achot, au temps et du consentement de l'empereur Basile, en 336 de l'ère arm.—886 de J.-C. (c'est lui qui donne l'année chrétienne), en la 12^e a. du catholicos Géorg. Il fut lui-même durant 30 ans prince des princes d'Arménie et d'Ibérie, vécut 21 ans (?) et mourut après en avoir régné 5. Tout ceci est inexact, et la fin, surtout la phrase soulignée, forme un non-sens: aussi M. Dulaurier, Chronol. arm. p. 267, a-t-il omis ce passage, qui est peut-être interpolé.

Th. Arzdrouni, un peu plus voisin des faits qu'Asolic, s'exprime ainsi, p. 280: «En ce temps-là mourut Achot, roi d'Arménie, après avoir eu cinq ans les honneurs du principat, 25 ans l'autorité de prince des princes, cinq ans la splendeur de roi couronné; il mourut en 339 arm.—890, la 15^e année du catholicos Géorg.» De son côté

passé de ce monde¹⁾, fut déposé près de ses pères, et son frère Achot²⁾ hérita de sa principauté. C'était un homme affable, pacifique, dévot et craignant Dieu, ne s'occupant qu'à faire prospérer ses domaines héréditaires.

Cependant le roi Achot mourut après cinq ans de règne, et la couronne passa à son fils Sembat, qui fut sacré roi³⁾, de l'assentiment d'Afchin, par le catholicos d'Arménie Géorg, et par Hohannès, évêque de Siounie, assistés d'Atrnerseh, bdechkh d'Ibérie, d'Achot, prince de Siounie, du prince Gagic Arzdrouni et d'autres.

Après bien des événements en Arménie, Afchin se présenta à la porte souveraine⁴⁾, où ayant réuni des troupes nombreuses, il voulait entrer dans notre pays et y porter l'extermination, mais la volonté d'en haut l'ayant tout-à-coup privé de la vie, son projet méchant avorta⁵⁾. Il eut pour successeur son frère Housouf, qui fit par la suite souffrir à

Vardan, p. 116, nous dit qu'au temps du catholicos d'Arménie Géorg, Achot soumit l'Ibérie et l'Aghovanie, et que le khalife lui envoya la couronne royale, par l'entremise de l'émir Hisé; l'empereur Basile en fit autant, et Achot fut reconnu roi en 336 arm., la 12^e a. du catholicos Géorg; il mourut âgé de 71 ans, en ayant régné 7. Son fils lui succéda en 344 arm.-895. — Règle générale, le 5, et le 7, sont si semblables dans les manuscrits, qu'on peut ne tenir aucun compte de cette variante, car ici l'édition de Venise, p. 86, donne à Achot cinq ans de règne; cf. Vardan, p. 112 et Ven. p. 82, où l'émir qui créa Achot prince des princes, est nommé Ali, fils de Vahé, lis. Ali, fils d'Iahia علي بن يحيى.

Il ne reste plus à citer que Kiracos, qui dit, p. 45: «Achot devint roi en 334 arm., après avoir été prince des princes durant 32 ans, et mourut après 5 ans de règne.» Le Mit du Mus. as. p. 34, s'exprime de même.

Quant au khalife Ahmed, mentionné chez notre historien, comme chez Kiracos, c'est Mohtamed-al-Allah, Aboul-Abas Ahmed, qui régna 870—892.

Cette diversité et divergence d'indications, de la part d'écrivains dont un, Jean catholicos, fut témoin oculaire, deux autres, Th. Arzdrouni et Asolic, ont vécu avec les premiers témoins, a bien de quoi surprendre. Sans vouloir les concilier toutes par des conjectures, remarquons deux faits dominant dans tous les témoignages cités: d'abord l'avènement d'Achot au temps de l'empereur Basile I, qui mourut le 1^{er} mars 886. Il faut donc trouver une année arménienne répondant à cette condition, ce qui ne peut être que 334, commencée le 19 avril 885. Les autres années, indiquées par les auteurs, sont ou des fautes ou des produits de systèmes particuliers; l'année 12 du catholicos Géorg n'est pas plus d'accord avec ce que nous savons d'ailleurs. Enfin, dans les Ruines d'Ani, p. 97, j'aurais dû relever l'indication, donnée par le P. Minas, du khalife Maksam Dchafr ou Motazem, comme ayant conféré à Achot le titre de prince des princes. Ce

n'est pas Mohtazem, mais Motéwekkel qui se montra si bienveillant pour Achot, après la mort de son père Sembat. A cette époque l'affaiblissement du khalifat avait amené une réaction radicale dans les rapports des musulmans avec les chrétiens; car de Motéwekkel à Motamed, de 861 à 870, il y eut quatre changements violents de règne, à Bagdad.

Le second fait, sur lequel tous nos auteurs sont d'accord, c'est que le règne d'Achot dura cinq ans, en sorte que ce prince mourut réellement en 890.

1) En 887, Tcham. II, 705.

2) Tchamitch II, 972, le nomme Ichkhanic, comme son frère, bien que l'Hist. de Jean cath., d'où le fait est tiré, ne dise rien de semblable.

3) Sembat-le-Martyr ne fut reconnu roi qu'en 892, 3. Il sera parlé plus bas de l'ostican Afchin et d'Atrnerseh. Pour Gagic Arzdrouni, dit aussi Khatchic, il était bien vivant alors, mais n'était pas chef de sa famille, dans le Vaspouracan: c'était son frère Sargis-Achot, qui ne mourut qu'en 904. Peut-être notre historien aura-t-il confondu les noms et les personnes.

4) Certains Mit. omettent ces mots, ce qui force l'éd. de Paris d'ajouter, «à Bagdad.»

5) Les osticans Afchin et Housouf, son frère, ont acquis une triste célébrité dans l'histoire d'Arménie, comme déjà leurs deux homonymes, au temps de Mamoun et de Motéwekkel. Pour ne pas surcharger mon travail de notes inutiles, je prends la liberté de renvoyer le lecteur au récit abrégé du règne de Sembat-le-Martyr, par M. S.-Martin, Mém. I, 351; aux Ruines d'Ani, p. 98; à la dernière partie de l'Add. IX à l'Hist. de Géorgie; à un travail original de M. Defrémery, Nouv. Journ. as. 4^e série, p. 414 et suiv., enfin au Bull. de l'Ac. des sc. t. VI, p. 70. Là se trouvent beaucoup de particularités sur Mohammed Abou-Obéid-Allah, ou Afchin, fils d'Abou-Sadj Divdad, et sur son frère. Th. Arzdrouni, depuis la p. 261, donne à ce sujet de précieux renseignements. C'est lui qui nous apprend qu'en 347—898 (ou plutôt en 288 H. — 901), Af-

l'Arménie une épouvantable dévastation et des maux indicibles. Etant donc venu en Arménie, comme ostican, au nom du khalife, Housouf témoigna d'abord les plus grands égards au roi Sembat et aux princes, et leur fit de riches présents, honneurs et présents qui lui furent rendus au double: ainsi la paix régna longtemps dans toute l'Arménie; chacun s'y occupait à construire des églises, notamment Grigor-Souphan¹⁾, Sahac et Vasac, fils de Vasac, et leur mère Mariam, dans le canton de Géghakouni, enveloppant la mer de Gégham, qui leur était échu en partage. Quant à la résidence originaire des princes de Siounie, Baghk, Vaïo-Tzor et autres territoires voisins, c'était l'héritage de Vasac et d'Achot, des fils d'Achot: Sembat, Sahac, Babgen et Vasac, et de Philippé, fils de Vasac.

Mariam donc, ainsi qu'on l'a dit plus haut²⁾, bâtit les églises de Sévan, puis celle de Choghovag; Grigor-Souphan construisit, sous le nom de la Mère de Dieu, dans le bourg de Coth, un bercail pour le troupeau spirituel, qu'il munit de riches ustensiles et d'une hiérarchie cléricale, et qu'il enseignait de gros blocs de pierre. Il en célébra la dédicace en présence d'une nombreuse assemblée, et demanda au catholicos, ainsi qu'aux évêques d'Arménie et à son propre évêque, Ter Hovhannès, trois quarantaines³⁾ de messes pour lui, dans toutes les églises, la prière dite « canon de l'affliction, » avant le repos du soir, et un psaume le matin; ce qui lui ayant été accordé, à cause de sa munificence, il fit, en souvenir, tracer sur le mur de l'église l'inscription suivante:

«Souvenir spirituel de moi Souphan, confirmé par le Christ, dans le bourg de Coth⁴⁾, résidence de mes ancêtres, qui l'ont autrefois environné de remparts, au prix de grandes dépenses et travaux. Moi leur successeur, inspiré par la volonté de Dieu, j'ai édifié la maison du Seigneur, le toit du Dieu de Jacob, sous l'invocation de la sainte reine Mère de Dieu, en quartiers de roc taillés, renfermant huit cellules, en haut et en bas. Dans ce même propitiatoire j'ai établi des prêtres, à l'exemple de mes ancêtres, institué un prêtre titulaire⁵⁾, ainsi que de nombreux serviteurs, que j'ai affranchis de toute exigence et redevance envers le prince. En outre, je lui ai assigné des terres et des eaux et fixé pour chaque prêtre 50 drams, par an, ce qui se renouvelle cinq fois, et j'ai fixé quatre quarantaines⁶⁾, les psaumes dits « canon de l'affliction, » et celui du matin. Tant que je vis dans ma chair, on l'accomplira pour la prospérité de mon existence, pour mon âme pécheresse. Tous les ans chaque prêtre célébrera quatre quarantaines pour moi.⁷⁾

chin mourut à Bardah, d'une sorte de peste, au moment où il allait entreprendre contre la Siouanie une course de dévastation. Asolic, l. III, ch. III, le nomme avec raison fils de Sadj, et Th. Arzdrouni, p. 261, 268, d'Abousedj; mais Samouel d'Ani, le dit fils de l'ancien gouverneur d'Arménie Abousedjth, ce qui est inexact, puisqu'il confond Abousadj, avec cet Abouseth dont il a été question plus haut, p. 108.

Le fait est qu'Afchin, jusqu'en l'année 901, puis son frère Housouf, furent tantôt amis du roi Sembat, tantôt ses adversaires, suivant que ce prince consentit ou non à se laisser exploiter par eux.

1) Par. porte à tort « et de Grigor-Souphan, » au génitif
2) P. 106.

3) Plus bas, quatre.

4) Canton de Géghakouni, au S. O. du lac Goghtcha: on l'appelle aujourd'hui Atéaman.

5) Mit. *qawbēnuy pawzānuy*; le premier de ces mots est insignifiant et a été remplacé, Par. et Mosc., par *q[']ēwānēh*; Chahkhath. II, 244, *qawbēnuy pawzānuy*.

6) Plus haut, trois.

7) L'inscription de l'église de Coth, malheureusement sans date, nécessite quelques observations philologiques.

«Maintenant quiconque, de ma race, de mes héritiers, ou des autorités qui me succéderont, tentera d'enlever aux prêtres les terres et autres offrandes données pour mon âme, ou de persécuter les prêtres, que j'ai affranchis de tout, que le nom et le souvenir de cette personne soit enlevé de la terre; qu'il soit condamné et couvert de honte au redoutable tribunal du Christ; qu'il ait sa part avec Caïn, avec Judas et les autres qui ont renié le Christ; qu'il réponde de mes péchés au jour du jugement, qu'il hérite du feu inextinguible, des tourments éternels. Prêtres qui enfreindrez ou mettrez en oubli ces règlements et prescriptions, qui faiblirez dans l'accomplissement de la quarantaine, le Seigneur Dieu vous condamnera, vous, vos fils et familles, et votre part sera avec les prêtres déicides.»¹⁾

Grigor-Souphan construisit encore, sous le nom de la Mère de Dieu, dans le merveilleux monastère et glorieux asyle de Makénots, un lieu de réunion digne du ciel, une église à coupole, aux murailles en blocs de pierres et d'autres édifices, qu'il décora au prix de sommes énormes et enrichit d'objets de valeur, tant en villages, qu'en champs et en vignes, à Garhni, à Erivan et en d'autres lieux: il y traça également sur la pierre un memento des revenus, assurant son avenir, dont telle est la teneur:

«Par la volonté de Dieu, moi Souphan, prince de Siounie, j'ai construit cette église de Makénots, et l'ai décorée, sans rien épargner, de précieux ustensiles et de divins Testaments; je lui ai donné ma propriété particulière, le lieu nommé Astovadzadzin comme l'église même, avec toutes ses limites, montagnes et plaines, et la pêche à Boghachen, pour sa table, plus 700 drams sur le contrat de Deghtzanaget²⁾; 200 drams sur Cothic, et 350 sur Anmerh, ce qui fait 1250 drams³⁾. Je lui ai donné cinq boutiques, sises à Ani,

Outre mon Mit. et les deux éditions, elle est répétée par le P. Indjidj, Arm. auc., p. 274, et par le P. Chahkhathounof, Descr. t. II, p. 243.

1. Là où mon Mit. porte: *կարգեցի քահանայս եւ զարդարեցի զատենայ քահանայ ի նախնեայ*... Indjidj et Chahkhathounof écrivent: *զատենայ քահանայ*, et les deux éditions, *զԹաճնի քահանայքն նախնեայ*. ; le P. Chahnazarian, dans sa note 39, remarque que la lecture du P. Indjidj ne donne pas de sens. Or, si celle de mon Mit. n'en donne pas non plus, même en supposant ici un nom propre, il n'en est pas de même d'*ատենայ քահանայ*, mot formé régulièrement, comme *ատենակալ*, *ատենապետ* et qui signifierait très bien «un prêtre officiel, le prêtre en titre de la résidence;» toutefois on ne sait sur quelle autorité repose cette variante, et en tous cas il faudrait *քսա* avant *նախնեայ*. Quant à la lecture des deux éditions, sans doute le sens en est fort net et de plus analogue à ce qui se verra plus bas, à la fin de l'inscription de Makénots, comme le remarque aussi le P. Chahnazarian; mais ici, sauf l'autorité de quelque Mit. inconnu, on trouve une

double correction arbitraire, *Թաճնի* pour *ատենայ* ou *ատենայ*, et *քահանայք* au pluriel, au lieu du singulier.

2. Un autre observation tombe sur cette phrase: *որ լինի հնգեցիկս* «se qui ce fait cinq fois.» mot qui, par parenthèse, manque au Dictionnaire des Mékhitharistes; car on dit *երկիցս*, *երիցս*, *չորիցս*, *հնգիցս*...: ainsi la forme même est insolite. D'ailleurs la formule a également quelque chose de louche; car après avoir dit qu'il a fixé pour chaque prêtre 50 drams par an, à propos de quoi le fondateur ajoute-t-il cela? D'autre part, chez les PP. Indjidj et Chahkhathounof la lecture *հնկեցիկս* n'a aucune signification: elle est donc fautive, jusqu'à plus ample informé. L'auteur de l'inscription veut-il dire qu'il a assigné la somme de cinq fois 50 drams, pour autant de prêtres? Ce serait le plus raisonnable.

1) Le P. Chahkhathounof, II, 243, donne une partie de cette inscription.

2) *զԹաճնայ գետու զարալէն*. Ai-je bien traduit?

3) Soit 1875 r. a.

cinq vignes à Erivan, 500 sillons de vignes¹⁾, au bourg de Garhni, et deux vignes à Eghégis, afin de fournir abondamment aux besoins de la communauté; je l'ai enrichie au-dedans et au-dehors, et lui ai donné des troupeaux de boeufs, de veaux et de moutons.

«Maintenant je conjure les serviteurs consacrés à Dieu dans le saint asyle, Dieu me soit propice! d'accomplir deux quarantaines de divins sacrifices pour mon âme pécheresse; de chanter le soir les psaumes du canon de l'affliction, et le psaume du matin, que j'ai imposé à toutes les églises. Ter Hovhannès, catholicos d'Arménie, n'aura pas le droit de susciter procès ni contestation²⁾ contre cette maison; nul de mes fils, celui de mettre opposition à mes offrandes et de prétendre les enlever. Quiconque se déclarera opposant s'expose à d'affreuses malédictions de la part de Dieu et de tous ceux qui occupent le siège de S. Grégoire; il aura une part avec le traître Judas.

«J'ajoute pour vous, supérieurs et religieux de ce couvent, observez cela jusqu'à la venue du Christ; que le service des vartabieds et le chant des psaumes se fasse pour moi sans obstacle. Celui qui négligera de célébrer le sacrifice expiatoire, dans les quarantaines annuelles, après ma sortie de la vie, qu'il soit exclus par le Christ, qu'il reçoive une part avec Simon le magicien et soit anathématisé par les saints conciles.

«J'ai encore construit une église dans le bourg de Coth, et, pour faire honneur à la maison du Seigneur, bâtie par moi, j'ai affranchi de toute exigence souveraine les prêtres de Notre-Dame³⁾, ainsi que tous les serviteurs de l'église, qui sont dans la hiérarchie cléricale.»

Telle était l'inscription de Makénots, que nous n'avons pu déchiffrer en entier, à cause de la vétusté et de la dégradation des pierres: ainsi il manque beaucoup de mots et de présents faits par les princes; mais que ce peu, allégué par nous, suffise. Ces faits se sont accomplis entre les années 300 et 350 arm.—851 et 901.

Quant à Sahac, frère de Grigor, il fit construire au village de Noratous⁴⁾ un splendide édifice, qui coûta de fortes sommes; il y établit un clergé nombreux; lui-même repose dans un tombeau près de la porte. Animé d'une sainte folie d'émulation, Chapouh Bagratide, frère de Mariam, fit aussi construire par sa soeur, dans le vallon de Vanévan, aujourd'hui nommé Cthanots⁵⁾, une superbe maison de Dieu, sous le nom de S. Grégoire-l'Illuminateur, l'orna magnifiquement et l'enrichit d'offrandes pour l'entretien des frères, car il y avait établi une maison pour des religieux. Telle en est l'inscription de souvenir:

«Au nom de Dieu, moi Chapouh, Bagratide, généralissime d'Arménie et seigneur des seigneurs, fils d'Achot, roi d'Arménie, au temps du grand roi d'Arménie Sembat, mon frère germain, et du catholicos, surveillant suprême de la contrée, Ter Hovhannès, comprenant

1) առուայդի.

2) դատ և փայքար, P. داد و پایکار.

3) C'est sur cette formule que se base le P. Chahnazarian pour justifier la correction proposée par lui, sup. p. 110.

4) Noratous, Noratoun ou Noratovats-Giough, est sur le bord occidental du Goghtcha, à une heure au N. E. de Gavarh; Chahkhath. II, 24.

5) Cthanots ou Vanévan est dans le canton de Qaranlegh, au S. du Goghtcha, à l'E. de celui de Coth.

et sachant que toute gloire et grandeur sont périssables, et disparaîtront demain, j'ai de grand coeur chargé ma soeur Mariam, princesse de Siounie, de la direction et inspection d'une maison de Dieu, élevée sous mon commandement¹⁾ à Vanévan, en blocs de pierre de taille, et que j'ai achevée avec d'énormes frais et de grands efforts, espérant obtenir miséricorde au jour où cessent les paroles et dominent les oeuvres.

«Je l'ai donnée à toi, Abraham, abbé de Vanévan, pour y prier et en jouir, ainsi que ceux qui te succéderont; serviteurs de la chapelle, lorsque, réunis pour prier, vous mangerez le pain d'immortalité, souvenez-vous de moi et des miens, afin que le Seigneur miséricordieux vous soit aussi propice.

«J'ai donné les terres de cinq villages: de Cothakar, d'Aghabo-Vank, de Chavarh-nahol, de Gôtamedch et de Cthanots, et le lac de Géta-Vank; 260 drams sur Cothakar, 530 sur Brténik, 660 sur le lac d'Aghabo-Vank, 990 sur les rivières et barques de Carbi²⁾. Quiconque ose y faire opposition soit maudit par les 318 pontifes et reçoive une part avec Judas! En 352—903.»³⁾

Ici sont enterrés Ter Soghomon, revêtu de Dieu, Ter Athanas et Sembat Bagratide.

Quelques années après, Gagic⁴⁾, fils d'Achot-Chahanchah, ayant restauré la magnifique église, la sainte cathédrale de Vanévan, lui donna Deghtznaget et environna l'église d'une muraille; une inscription défendit, sous peine d'anathème, d'enlever sa donation à la sainte église. Ceci vous donne une idée des oeuvres louables des princes, en ce qui touche la construction des églises et leurs domaines. Non contents de ce que j'ai dit, ils en avaient construit bien d'autres dans le pays de Sisacan et dans la province d'Ararat.

De leur côté les grandes princes primats de Siounie, Achot, ses fils Sembat et autres, exécutèrent beaucoup de grandes oeuvres, en construisant des églises qu'on ne peut voir sans admiration. J'en parlerai plus tard, en détail. Pour le moment, je reviens à la série des princes et aux tristes calamités causées à notre pays par l'antechrist Housouf.

1) Chahkhathounof: յիւր իշխանութիւն... «sous son principat... à Vanavan.»

2) գետերէն, նաւերէն, pluriel à la turque; déjà au Xe. s.

3) Le P. Chahkhathounof, qui assure t. II, p. 251, avoir copié lui-même cette inscription, avec le plus grand soin, et l'avoir confrontée avec le texte imprimé dans l'Arm. ancienne, p. 277, donne ainsi le dernier §: «(J'ai offert) quatre villages, avec leurs limites, et 530 drams sur Cothakar, 600 sur les Ercontélik, 990 sur les Aghiboghank, sur les ruisseaux et bateaux de Carbi. Ter Soghomon, Ter Anastas... avec l'assistance de Dieu, a fait une prise d'eau à Hondjorh... en 352—903.» Sur quoi l'éditeur de

Paris, dans sa note 41, remarque, comme le sachant de visu, qu'il n'y a à Carbi ni lac ni navigation, et qu'en conséquence il propose de lire «à Tharbi,» lieu dont il n'indique pas, d'ailleurs, la position. Quant à la fin de l'inscription, il faut bien que Stéphannos ait eu des raisons pour l'interpréter comme s'il s'agissait de la sépulture des trois personnages qu'il a nommés; mais la lecture du P. Chahkhathounof ne renferme rien qui confirme l'exactitude de l'historien.

4) Je crois qu'il faut lire: Gagic-Chahanchah, fils d'Achot; car Achot II Chahanchah n'a pas eu de fils, et Gagic Ier Chahanchah, fut fils d'Achot-le-Miséricordieux, vers la fin du Xe siècle.

CHAPITRE XXXVIII.

Housouf vient au pays de Sisacan, ravage et extermine tout; les princes s'enfuient, sont faits captifs, mis à mort; angoisses universelles; conflagration et épanchement de la colère céleste; le roi Sembat meurt martyr, les captifs et ceux qui s'étaient enfuis reviennent; renseignements s'étendant de l'année 358 arm. — 909, à une époque ultérieure.

Dans ce temps-là Housouf¹⁾, révolté contre son khalife, voulait lui déclarer la guerre; le khalife envoya donc à Sembat l'ordre de marcher contre lui, dans l'Atrpatacan, avec une bonne armée, et dans cette intention Sembat rassembla en effet des troupes, non sans faire passer des avis secrets à Housouf. Celui-ci, se méfiant de son amitié, tramait et combinait au fond de son cœur de terribles rancunes. A force d'intrigues, il fit sa paix avec le khalife et prit en main le commandement de l'Arménie. Il leva des troupes et se préparait à entrer au printemps dans le pays, lorsque le grand dynaste de Siounie, le prince primat Achot passa dans l'autre vie²⁾, ayant accompli de nombreux exploits de bravoure, et témoigné sa piété sans bornes, par une bonne administration et par la construction d'églises et de couvents. Sa très pieuse épouse Chouchan, femme incomparable, environna son corps d'une pompe royale, à laquelle toute la nation prit part, et le fit transporter et déposer dans la résidence épiscopale de Tathev, à la porte même de la sainte église, construite d'après ses ordres par Ter Hohannès, au bruit des tambours et des trompettes, au son plaintif des luths. Le roi Sembat et tous les princes d'Arménie vinrent prendre part à son deuil. Après les plus lugubres lamentations, on se mit à consoler la princesse et ses fils, Sembat, Sahac, Babgen et Vasac; on reconnut Sembat pour prince primat de Siounie, maître de tout le pays de Sisacan.

A peine se fut ouverte la porte du printemps, un vent d'amertume s'éleva, la four-

1) Housouf avait succédé en 901 à son frère Afchin, au préjudice de son neveu Divdad. En 905 il se révolta momentanément contre le khalife Moktafi, puis il fit sa soumission; il avait engagé le roi Sembat à désobéir à l'ordre de ce prince, qui le mandait à Bagdad, en avait pris prétexte pour marcher contre lui, comme pour le punir de sa résistance, puis s'était rapatrié avec lui. On voit qu'il jouait double jeu; Nouv. Journ. as. t. X, p. 396 sqq.

2) D'après ce passage, il semble que le prince Achot soit mort vers l'année 905 ou 906, mais Mosé Caghanc., p. 275 de la trad. russe, p. 270 éd. de Mosc., Par. t. II, p. 65, dit que le prince mourut la même année que le catholico Géorg, en 346 arm. — 897. Or Mosé Cagh. dit seulement *Բշխանն Սիւնեաց իշխոս* « Achot, prince de Siounie, » tandis que Th. Ardzrouni, p. 267, parlant

d'une bataille livrée par le roi Sembat-le-Martyr à Ahmed, émir de Mésopotamie, où les Arméniens eurent le dessous, dit: « Dans cette bataille succomba Achot Hatznien, prince de Géghakouni, fils de Souphan. L'épouse du généralissime (Gagic Ardzrouni) vint à Taroun et enleva son glorieux cadavre, qu'elle porta et ensevelit dans son village de Porp. » Jean cath. également, p. 97, dit à propos du même événement: « Là tomba le jeune homme sans expérience de la vie, le bel Achot, fils de la soeur du roi, appartenant au lignage de la race d'Haïc; » cf. trad. fr. p. 164, où il est dit seulement « il se retira. » Il est donc maintenant évident que chez Mosé, chez Th. Ardzrouni et Jean cath., il est question d'un fils de Vasac-Gabourh, d'un neveu du roi Sembat-le-Martyr, mort en 896; et que chez notre Stéphanos, ici même, il s'agit d'Achot, prince de la Siounie orientale.

naise du midi lança ses exhalaisons sur nous; la bête déchaînée, le chien enragé Housouf sortit de son repaire, comme pour dévorer toute l'Arménie. Arrivé à la ville de Nakhdchévan, vers la fête de Pâques, il dispersa ses coureurs, comme pour exterminer le pays de Siounie et mettre la main sur les princes. Mais Sembat, prince primat du pays, ayant réuni ses frères et parents, la masse des nobles et les gens de guerre de sa principauté, alla à la rencontre des Ismaélites et occupa si bien les coudes et défilés des routes que bon nombre d'entre eux y laissèrent la vie. Cependant comme la bonté divine s'éloignait de nous et voulait nous livrer à l'ennemi, cela servit peu, et la résistance devint impossible. Sembat emmena sa mère Chouchan, sa femme Sophi, fille de Dérénic et soeur de Gagic, devenu roi de Vaspouracan, avec un fils à la mamelle, ainsi que la femme de son frère Sahac, fille du bdechkh de Gougark, et les enferma dans l'imprenable citadelle d'Erndchac. Pour les princes, ils se dérobèrent par la fuite: Sembat se retira auprès de son beau-père Gagic¹⁾, dans le Vaspouracan, et Sahac chez le sien, dans le Gougark; Babgen et Vasac restèrent sur les lieux; Grigor-Souphan et ses frères se fortifièrent également dans leurs domaines, sur les promontoires des montagnes et dans les creux des vallons et des rochers. A cette vue l'impie Housouf répandit ses coureurs dans la contrée, y prit et ramassa un butin abondant et de nombreux prisonniers, parmi lesquels il choisit les meilleurs et les plus beaux, et extermina les autres par le glaive. C'était l'époque de la sainte fête de Pâques: le sang d'innombrables victimes, réservées à la couronne du martyre, se mêla au sang rédempteur du Christ, versé ce jour-là sur la croix. Cela eut lieu en 358 — 909.²⁾

Après un séjour de 12 journées, le maudit Housouf passa vers la ville de Dovin, et plaça son camp redoutable au bord de l'Araxe. Comme donc tout moyen de salut lui échappait, et qu'il n'avait en vue aucune ressource, Grigor-Souphan, prince de Siounie, alla volontairement se livrer à Housouf, pensant par-là se soustraire aux atteintes du malheur. Housouf, fort satisfait, lui fit pour le moment un bel accueil et le traita en apparence honorablement. Sur ce, le jeune Vasac, son parent³⁾, apprenant que Grigor, loin d'être molesté, n'éprouvait que des égards, quitta aussi sa forteresse, pour venir auprès d'Housouf et se livrer à lui bénévolement. Accueilli d'abord, il fut mis ensuite sous garde, dans la ville de Dovin, et y resta un an. Pour le maudit Housouf, il ne cessa durant une année d'envoyer des gens donner la chasse au roi Sembat, mais sans succès. Tout cela était le fruit de la rébellion des princes, qui, séduits par un faux espoir, avaient, en renonçant à la concorde, plongé le pays et eux-mêmes dans l'abîme: je parle de Gagic Ardzrouni, de-

1) Voici quelle était à cette époque la situation de la famille Ardzrouni: à Sargis-Achot, mort en 904, avait succédé, comme chef de la famille, son frère Khatchic-Gagic, dont la soeur Sophi épousa Sembat de Siounie, fils d'Achot; Gagic fut nommé roi du Vaspouracan, en 908, comme je l'exposerai plus spécialement au ch. LV.

2) Non pas le jour, mais durant les jours de la fête

pascalle, ainsi que s'exprime Jean cath. p. 117; or, en l'année 909 Pâques tomba le 16 avril.

3) Le mot Համազգայն me semble s'appliquer à Vasac, frère de Sembat N. 5 de la lignée principale, et non au frère de Grigor-Souphan; plus bas, ma conjecture se vérifiera, lorsqu'on verra les deux Vasac agir chacun de son côté.

venu roi de Vaspouracan¹⁾, et qui, sur un léger prétexte, s'était entendu avec Housouf; car il avait demandé au roi de reprendre à Sembat, prince de Siounie, la ville de Nakh-dchévan²⁾ et de la lui donner. Sur son refus, parce que cette ville était un domaine héréditaire, il s'était révolté; était venu près d'Housouf et prétendait prendre la couronne et régner sur l'Arménie. Ensuite Achot, neveu du roi Sembat³⁾, alla auprès d'Housouf et se soumit à lui; puis il avait pris aussi dans un combat Mouchegh, fils de Sembat, en sorte qu'il se rendit à Dovin dans toute la gloire d'un triomphateur, amenant avec lui Grigor-Souphan. Certaines considérations ne lui permettant pas de tromper ouvertement le grand prince de Siounie, il ne pensait qu'à se débarrasser de lui et lui administra un poison mortel, qui relâcha ses intestins, et le fit expirer au milieu d'atroces douleurs. Affligés de ce malheur, le roi Gagic, Achot Bagratide et Mariam, mère du défunt, avec ses frères Sahac et Vasac, l'emportèrent et le déposèrent dans le sanctuaire qu'il s'était construit lui-même à Sourb-Chimonia. Mouchegh étant mort également empoisonné, on le porta à Dariouk⁴⁾, sépulture de ses ancêtres. Sembat, fils d'un frère du roi Sembat, fut également mis à mort.⁵⁾

Quant au charmant jeune homme Vasac, frère de Sembat, seigneur de Siounie, qui était resté en prison plus d'un an, faute de vouloir se soumettre au maudit Housouf, profitant des ombres du soir, il invoqua l'assistance divine, se signa et dit: «Eglises de Siounie, soyez-moi propices.» Tirant alors son épée d'acier, il s'en servit contre ses gardiens, qu'il coucha sur le carreau, descendit le long du mur, à la force du poignet, et, monté sur un cheval que ses serviteurs avaient préparé, s'enfuit aux cris des gardiens et aux clameurs des émissaires lancés à sa poursuite. Au milieu du tumulte, lui, il se jeta dans les sentiers des vignes, passa d'une route à l'autre et arriva dans ses forteresses.

En ce temps-là les princes de Siounie Sahac et Vasac, descendants d'Haïc et frères de Grigor dit Souphan, ainsi que leur mère, la vénérable princesse Mariam, voulurent sauver leur vie et se résolurent à faire acte de vigueur, pour se tirer par la fuite des mains de l'impie; car ils ne voulaient pas attendre dans l'exil la fin du fléau céleste. L'épée à la main, ils passèrent en bateaux et se fortifièrent dans l'île de Sévan. A cette nouvelle Housouf leur fit donner la chasse par des gens qui se postèrent en face de l'île. Craignant que ces scélérats ne réussissent par quelque moyen à les précipiter dans l'abîme, eux et leurs

1) L'émir lui avait conféré le titre royal, pour le récompenser de sa trahison envers le roi Semhat: Jean cath., p. 115; Th. Ardzr. p. 321.

2) La ville de Nakhdchavan ou Nakhdjavan, comme Jean cath. et notre historien, ainsi que Th. Ardzrouni, écrivent ce nom, était en effet située dans le canton de Goghthn, dépendant du Vaspouracan, bien que sur la gauche de l'Araxe; mais elle en avait été détachée vers l'an 704, et le roi Sembat l'avait donnée tout récemment au prince de Siounie, son homonyme, pour prix de ses services, et ne voulut pas la lui reprendre: ce fut là le prétexte de la révolte de Gagic.

3) Le Mit. et les deux imprimés portent «frère de Sembat;» Stéphan. I, 232; Mosc. p. 137; plus bas, Stéphan. I, 237; Mosc. 140, et dans mon Mit. on lira «neveu,» seule vraie leçon, car cet Achot était fils de Chapouh, frère du roi Sembat.

4) Au canton de Coghovid, province d'Ararat, sépulture des Bagratides; Antiq. de l'Arménie.

5) Jean cath. p. 123, raconte la mort des trois princes dont parle notre historien, sans en donner non plus la date; d'après le contexte du récit, on voit que ces catastrophes durent se passer en l'an 910.

familles, ils s'embarquèrent nuitamment, sur plusieurs barques, et passèrent à l'autre rive, dans la forte contrée de Miaphor¹⁾. Les troupes en eurent vent encore et les poursuivirent; mais d'abord elles entrèrent dans l'île, où elles mirent tout au pillage. Les princes, de leur côté, ayant vu leurs bandes accourir, revinrent bravement en arrière, en massacrèrent beaucoup et firent fuir le reste. Pour eux, ils se rendirent dans le pays bien fortifié de Gardman et d'Artsakh, où ils restèrent, attendant la protection d'en haut. La mort ayant frappé la reine Mariam, leur mère, dans son asyle d'émigrée, ils l'embaumèrent de parfums, et l'ayant placée dans un cercueil de bois, la gardèrent jusqu'au jour de la visite et du retour dans leur principauté, précisément comme les os de Joseph furent gardés par les Israélites, puis emportés par eux dans la terre de promission²⁾. Lors donc de leur retour, ils rendirent les honneurs les plus recherchés à leur mère et, convoyés avec pompe par le peuple, la déposèrent dans sa sépulture, près de l'église construite par elle à Choghovag.³⁾

Cependant le maudit Housouf sortit bientôt de Dovin et, pour la seconde fois, donna la chasse au roi Sembat, qui s'était fortifié dans la citadelle de Capoït, au canton d'Achor-nik; il manoeuvra si bien, qu'il l'en tira à force de serments et l'amena à Dovin, où levant le voile et le masque de sa méchanceté, il le chargea de chaînes pesantes. L'ayant pris avec lui, il marcha à la citadelle d'Erndchac, où se trouvaient les respectables dames siouniennes, Chouchan et Sophi, avec d'autres femmes nobles et une masse de noblesse. Il attaqua rudement la place, durant bien des jours, variant ses ruses, redoublant de vigueur, mais sans succès. Sa fureur s'en étant accrue, il fit amener et torturer le roi de mille manières, en face des remparts: «Dis-leur, lui ordonna-t-il, de livrer les portes du fort.» Comprenant que son malheur était sans remède, le roi garda le silence, aussi eut-il à endurer des supplices au-dessus de la force de l'homme, qui terminèrent sa sainte vie. Housouf fit⁴⁾ transporter à Dovin et pendre à une potence son cadavre inanimé, dont une lumière céleste attesta la sainteté, et qui opéra de si grands miracles, que beaucoup crurent en J.-C. Cela eut lieu en 362 arm. — 913.⁵⁾

1) Canton sur la rive orientale du Goghtcha, entre les provinces d'Artsakh et de Gougark.

2) Tous ces détails semblent tirés de Jean cath. p. 124, 125. Si les faits sont racontés dans l'ordre chronologique, la princesse Mariam serait morte vers l'an 911 ou 12.

3) Choghavag ou Chaghag, aujourd'hui Vali-Ali-Giough, est à une heure et demie à l'O. du couvent de Coth; v. p. 109.

4) Par. Mosc. Հրաժպեցիկ, au pluriel.

5) Il ne règne pas peu d'incertitude, même chez les auteurs contemporains, sur l'année de la mort du roi Sembat. Jean cath. témoin oculaire, p. 131, dit tout simplement que la captivité du roi dura environ un an, après quoi «on lui trancha la tête, et il mourut après un règne de 22 ans; son corps fut pendu à un gibet, dans la ville

de Dovin.» Vardan n'est pas plus explicite. Thoma Ardzrouni, de peu d'années postérieur à Jean cath., raconte p. 320, que le roi Sembat se laissa prendre «comme un faible enfant,» dans le fort de Capoït. Après quoi il s'étend longuement sur les mérites de Gagic Ardzrouni, que l'émir Housouf jugea seul digne de régner sur l'Arménie et la Géorgie, comme si le couronnement de Gagic était postérieur à la captivité de Sembat, sur lequel il se tait depuis lors complètement. Mosé Caghanc. p. 270, s'exprime ainsi: «Le prince des musulmans (Housouf) prit et fit mourir sur un gibet le roi Sembat, qui s'était livré volontairement à lui; c'était l'année arménienne 363 — 914. Lui-même fut puni de Dieu pour ce meurtre; car s'étant rendu d'Arménie en Syrie, il tomba entre les mains d'un chef arabe, qui le fit enterrer vif.» Au sujet

Ayant accompli ce grand et affreux attentat, la fureur du maudit n'en fut pas assouvie; voulant jeter son venin sur les réfugiés de la citadelle, il ne s'éloigna pas de ses murs jusqu'à ce qu'une nuit la ruse l'en rendit maître, au moyen de gens passant par des trous et marchant sur les rochers, armés de crocs de fer, avec lesquels ils savaient se tenir sur les aspérités des lieux les plus escarpés. Toutefois, s'il prit Erndchac, ce ne fut pas par l'habileté de l'homme, mais parce que Dieu la livra, voulant sa destruction. Ayant donc ouvert les portes, il fit sortir les femmes de haut rang, avec les trésors entassés dans la place. La noble et pieuse princesse Chouchan, femme d'Achot et mère de Sembat et de ses frères; Sophi, femme de Sembat et soeur du roi Gagic, avec un jeune enfant; la femme de Sahac et les autres dames nobles, furent faites captives et conduites à Dovin, où on les jeta dans une prison étroite et obscure. C'était un spectacle déchirant, que celui de ces femmes délicates, de sang royal, qui n'avaient pas à satiété l'eau pure et le pain sec, ni même un matelas d'herbes pour remplacer les douceurs d'un lit de duvet, d'une couche couverte d'or. A cette affreuse nouvelle Sembat, qui était dans le Vaspouracan, et Sahac dans le Gougark, combinèrent et firent les derniers efforts pour délivrer les captives, mais ils ne purent réussir. Cependant la très pieuse, très fidèle et sage princesse Chouchan, mourut vertueusement dans son cachot¹⁾. A ce déchirant spectacle se joignit celui de la mort du jeune enfant à la mamelle de Sophi et de Sembat. Les gardiens de la prison l'ayant jeté dehors, les prêtres et la communauté le recueillirent, comme on eût fait d'un étranger, et l'apportèrent à la porte de l'église sous le vocable de S.-Serge martyr, construite dans le village par Nersès-Chinogh²⁾. Quant aux épouses de Sembat et de Sahac, on les conduisit en Perse, dans l'Atrpatacan, et on les mit sous garde, dans des forteresses.

Après ces événements, sous le généralat d'Achot, neveu du roi Sembat³⁾, Achot, fils du même Sembat, qui s'était enfui en Grèce, fut envoyé en Arménie par l'empereur Romain⁴⁾,

de la mort d'Housouf, Th. Ardzrouni dit seulement, p. 325, qu'il fut vaincu au pays d'Osit (Wasit), dans les contrées du midi, et tué bientôt après. J'ignore, ajoute-t-il, les circonstances de son genre de mort;» v. à ce sujet *Nouv. Journ. as.* t. X, p. 433. Pris dans un combat contre les Karmathes, près de Koufah, il fut mis à mort par Abou-Tahir, chef des rebelles, en 315 H — 927; il était âgé de 65 ans, et portait le prénom d'Aboul-Cassim.

Asolic. p. 151; «Après avoir pris la citadelle d'Erndchac, Housouf se rendit à Dovin, où il fit mettre au gibet le roi Sembat, en 364 — 915.» Enfin l'épitomiste Mkhithar d'Aïrivank: «En 913, l'impur Housouf fit crucifier le roi Sembat, à Dovin. Ainsi s'accomplit la prophétie de Moïse de Khoren, Bagratides, vous régnerez à Dovin.» De son côté Samouel d'Ani, sous l'année 912, 21e de son règne, la 13e du patriarcat de Jean VI, en 359 de l'ère arménienne, dit que le roi Sembat fut mis à mort par Housouf, fils d'Apelhadj (Abousadj), puis attaché à un gibet.

Comment tirer la vraie vérité historique de ces trois indications contradictoires? Le P. Tchamitch, t. II, p. 758,

1034, après avoir décrit tous les supplices endurés par le roi Sembat, dit: «Son martyre arriva en 914 de J.-C. en l'année arm. 363, le 16 avril, d'après les ménologes. Il avait régné en tout, à partir de la mort de son père, 24 ans.» La différence de deux ans dans la longueur du règne de Sembat, indiquée par Jean catholicos, vient sans doute de ce que l'historien n'a pas tenu compte des deux années écoulées entre la mort d'Achot-le-Grand et l'investiture conférée à son fils en 892.

1) Vers l'an 915.

2) Ce catholicos, le IIIe du nom, siégea en 640 — 649.

3) V. sup. p. 115.

4) Romain Lécapène régna 919 — 944, mais depuis 912 le trône impérial était occupé par Constantin VI Porphyrogénète, fils de Basile Ier, qui, depuis l'an 919, cessa presque de s'occuper des affaires, pour se livrer à l'étude. Cependant Jean catholicos ne nomme jamais Romain, mais Constantin, comme ayant aidé Achot à monter sur le trône, ce qui eut lieu en 921, après un interrègne de sept ans. Asolic, p. 125, se trompe donc en disant qu'A-

après son avènement. Le général Achot¹⁾ en fut mécontent, et ils allaient en venir aux mains, quand le grand catholicos Hohannès les réconcilia, et le pays respira un moment des invasions d'Housouf.

Dans ce temps-là Sembat, grand prince de Siounie, vint du Vaspouracan auprès du prince-royal Achot²⁾, qui l'accueillit très honorablement et lui prodigua toute sorte de marques de considération. Vasac, frère de Grigor-Souphan, s'étant également présenté à Achot, ce prince le reçut avec joie et lui conféra l'investiture de sa principauté. Bientôt arrivèrent dans leurs domaines héréditaires les émigrés: Sahac, seigneur de Siounie, ainsi que Babgen et Vasac, frères de Sembat. Ce qu'ayant appris celui-ci, il eut ordre du roi, de revenir du mont Aragadz³⁾; il vint et vit ses frères, à leur grande satisfaction réciproque⁴⁾. Au spectacle de leurs palais démolis, des églises ruinées, des plus grands villages déserts, des belles cultures livrées à la dévastation, des greniers à blé vides, des fosses à vin bouleversées, leur chagrin, leur saisissement ne fut pas léger. Ils confondirent leurs larmes, surtout à la pensée des dames captives; comme ils en étaient là de leurs inquiétudes, les princesses arrivèrent aussi, délivrées par la miséricorde divine des fers d'Housouf: aussi, dans le transport de leur joie, rendirent-ils de grandes actions de grâces à Dieu, auteur de ce bienfait. Dès-lors, au lieu de soupirs et de lamentations, une joie immense régna parmi eux. Leurs résidences en ruines furent promptement remises dans leur état de confort primitif. Jour et nuit on n'entendit plus dans leurs salles que le bruit des chansons et des danses. Sahac, frère de Grigor⁵⁾ et de Vasac, reparut à son tour dans ses domaines héréditaires de Gégham; mais il mourut bientôt et fut déposé dans la tombe qu'il s'était construite à la porte de la grande église de Noratouk⁶⁾. Pour Vasac, son frère, il s'effraya de la division de la royauté d'Arménie, partagée entre les deux Achot, toujours prêts à se livrer bataille. Il se méfiait du prince-royal Achot et n'était pas venu auprès de lui, d'abord parce que l'autre Achot, fils de Chapouh, lui faisait amitié, puis parce qu'il était lui-même gendre de Gourgen⁷⁾, bdechkh d'Ibérie, qui tenait le parti opposé à Achot.

chot, fils de Sembat, s'était réfugié à la cour de l'empereur Léon; Vardan, p. 119, en disant «chez l'empereur Léon,» nommé aussi Constantin.

1) Suivant Jean cath. p. 159, Achot fut même reconnu roi à Dovin, en 922: c'est alors que le catholicos-historien réconcilia les deux frères.

2) I. e. d'Achot, fils du roi Sembat, *աղբայրդի*, titre qui le distingue, chez Jean catholicos, de l'autre Achot, le général, fils de Chapouh.

3) L'Alagez d'aujourd'hui.

4) Il paraît que cet adoucissement du sort des princes de Siounie doit tenir aux vicissitudes du sort d'Housouf. Cet émir se révolta en 299 H. — 912 et fut réduit à la soumission par les troupes du khalife Moctédir, commandées par Mofih: révolté de nouveau en 305 H. — 917,8, il fut encore battu et privé de ses emplois en 306 H. — 918,9; fut enfin fait captif et mené à Bagdad en 307 H. —

919, puis relâché en 310 H. — 922, et renvoyé dans l'Aderbidjan, d'où il s'éloigna bientôt pour aller dans le Khorasan. Je crois donc que les princes siouniens profitèrent de sa disgrâce pour rentrer chez eux; quant à Achot, qui fut créé par lui roi de Dovin, ce fut sans doute après sa rentrée en faveur; v. Journ. as. 4e série, t. X, p. 407 — 423.

5) De Grigor-Souphan II.

6) Jean cath. p. 163, dit: à Noratouk; il ajoute que Sahac laissait pour héritier un tout jeune enfant.

7) Si je ne me trompe, ce Gourgen est, ainsi que je l'ai dit dans mes Additions et éclairciss. p. 165, Giorgi, fils de Constantiné, roi d'Aphkhalie, qui fut plus tard roi lui-même, sous le nom de Giorgi II. Ce prince, en effet, avait pris parti contre le roi Achot, cependant une de ses filles fut mariée à Abas, frère de ce prince.

Toutefois, grâce à l'intervention du catholicos, il se rendit auprès du roi, qui l'accueillit avec une franche cordialité, comme un ami chéri; mais plus tard, excité par des gens, qui lui dirent «que Vasac avait reçu par courrier des lettres de l'autre roi Achot et de son beau-père Gourgen, pleines de méchanceté contre lui,» il le fit mettre aux fers et enfermer dans le fort de Caïan. En vain le catholicos fit-il l'impossible pour le délivrer, le roi refusait, pour certaines causes; mais au bout de quelque temps Sahac, prince de Tsoroget et de Gardman, le tira delà par la force, et le renvoya dans ses domaines, dans la maison de Géghakouni; car c'était là sa part d'héritage dans le pays de Sisacan.¹⁾

Après ces événements il arriva que Sembat, grand prince de Sisacan, et ses trois frères se brouillèrent avec l'émir de Goghthn, qui s'était rendu maître de ce pays par la force. Animés par le ressentiment, ils exigèrent, à titre de patrimoine, leur citadelle d'Erndchac et les territoires environnants, qui lui avaient été confiés par Housouf, et que l'émir refusait, disant: «Cela m'a été donné par le souverain.» Sur ce, Sembat leva des troupes, pour entamer la guerre, et entraînant à sa suite, avec une rage furieuse, les Turks de Scythie²⁾, vivant sous la tente dans ses domaines, l'émir agarien s'avança à sa rencontre, et fut battu dans un engagement. Cependant les Turks placés à gauche, en arrière de Vasac, eurent la pensée diabolique de se jeter sur lui, lui firent mordre la poussière et tournèrent eux-mêmes du côté de Nakhtchévan. Pour ses frères, ils relevèrent sur le champ de bataille le corps de l'aimable jeune homme, et l'ayant emporté avec des lamentations infinies, en poussant des cris de douleur, ils le déposèrent auprès de son père Achot, non sans pleurer amèrement sur lui.³⁾

1) Ces faits sont tirés de l'Hist. de Jean cath., p. 163, 165. Je me permettrai de relever ici, en passant, une grosse méprise, qui se voit dans la traduction française, p. 302. Le roi Achot avait épousé la fille du grand ichkhan Sahac ou Sévata, qui est qualifié dès-lors beau-père *անեք* du roi; cependant on lit plus bas: «Grigor, beau-père *անեք* d'Achot, fils de roi, et le fils de l'ichkhan Sévata.» Lisez: Grigor, beau-frère.... et fils de...» Malheureusement le mot arménien en question a le double sens de «père et frère de l'épouse.»

2) Le P. Tchamitch, t. II, p. 794, place ces faits en 922, mais après la révolte d'Housouf et la nomination de Nesr-Soubouc, vraisemblablement celui à qui Housouf avait donné Erndchac. Jean cath. à qui ces détails sont empruntés, p. 167, ne parle pas de Scythes nomades, recrutés par Sembat, encore moins de Turks, bien que le nom de Tourkestan se trouve en divers endroits de son Histoire; mais il qualifie de Gabaoniens *Գաբաոնացիք* les gens qui trahirent Sembat et son frère Vasac. Or les Gabaoniens sont mentionnés trois fois par ce seul historien: ici même et p. 105. «Le prince Ardzrouni Achot arriva dans la petite vallée de Lemba et passa la nuit dans un champ, où les Gabaoniens, à cause de l'hiver,

demeuraient à couvert dans des maisons;» cf. trad. fr. p. 178. A la p. 312 de la trad. fr., répondant à 167 du texte, le nom des Gabaoniens n'a pas été reproduit. Enfin, p. 191 du texte: «Nesr reçut ordre du grand ostican Housouf d'aller dans l'Atrpatacan et de soumettre, par la douceur, les Gabaoniens révoltés ou de les combattre et de les passer au tranchant du glaive.» Ici encore la traduction, p. 365, omet le nom de cette peuplade. Les trois passages recueillis par Indjidj, Antiq. de l'Arm., I, 319, montrent que les Gabaoniens se trouvaient, à un intervalle de quelques années, dans le Vaspouracan, dans la Siounie et dans l'Aderbidjan: ce devait donc être une peuplade nomade, dont on ignore l'origine, malgré son nom sémitique, tout aussi bien que celle des Caïsics, si fréquemment mentionnés chez Jean catholicos et chez Vardan. Cf. Indjidj. ibid. p. 320. Du moins sait-on que ceux-ci étaient venus de Merv, ainsi que je l'ai fait voir en détail dans le Bull. de l'Ac. t. VI, p. 70, sqq.

3) Ce qui va être dit prouverait que la bataille où mourut le prince Vasac eut lieu avant la disgrâce d'Housouf, du moins avant celle qui fut suivie de sa captivité à Bagdad, en 919; mais si notre historien ne rapporte pas les faits dans l'ordre chronologique rigoureux, il est difficile de préciser nettement la date.

Je parlerai maintenant d'Housouf. Après tous ces attentats exécutés contre notre pays, il se porta dans l'Atrpatacan et se mit en révolte contre le khalife¹⁾, qui informé de sa perfidie, rassembla des troupes nombreuses, sous la conduite d'un fidèle serviteur, et les envoya contre le rebelle; on le prit et, chargé de lourdes chaînes, on l'amena en présence du khalife. Il fut bien battu, mis aux fers et jeté dans un cachot étroit, bas et sale, où il passa quelques années; puis, sur les suggestions de quelque chef de leur méchante religion, il fut libéré de ses fers, recouvra ses rang et titres et fut envoyé en Arménie, pour être chargé de la levée des impôts. Arrivé dans le Vaspouracan, et delà dans l'Atrpatacan, il plaça en Arménie l'ostican Nesr, dit Sbki. Ce maudit, deux fois plus méchant, plus chien dans ses moeurs que Housouf, demeura quelques jours à Nakhdchévan.²⁾

Cependant les princes de Siounie Sembat et Sahac jouissaient d'une paisible égalité et avaient partagé leurs domaines héréditaires de telle façon qu'à Sembat, l'ainé, était échue la partie la plus considérable de la Siounie, l'ouest et tout le Vaïo-Tzor; à Sahac, l'orient jusqu'à la rivière Hacar³⁾. Pour le petit Babgen, qui avait un mince apanage, le démon de l'envie lui fit croire que la supériorité de Sahac lui portait préjudice. S'étant mis en tête une folle ambition et cédant aux excitations d'un scélérat, il se rendit à Nakhdchévan, auprès de Nesr susdit. Le pacte conclu avec l'enfer, il s'entendit avec lui, et lui représenta sa spoliation par Sahac. Le méchant, à l'âme perfide, l'accueillit aussitôt et promit de le satisfaire. Comme il voulait que son frère vint aussi, il le fit prier par des émissaires de

1) Ce qui a été dit précédemment permet d'apprécier l'opinion émise par Tchamitch, t. II, p. 792, que Housouf s'était révolté parce que le khalife avait, contre son gré, reconnu Gagic Ardzrouni, roi du Vaspouracan. L'historien de la famille, au contraire, dit formellement p. 321, que Housouf avait donné vers l'an 908 la couronne royale à Gagic, parce qu'il le trouvait seul digne de régner sur l'Arménie, au préjudice de Sembat, qui n'était pas encore alors son prisonnier. Il est vrai que plus tard Gagic se révolta contre lui, à cause de ses attentats contre les chrétiens, et que le khalife envoya de nouveau les insignes de la royauté à Gagic. Comme Jean catholikos le dit expressément, p. 158, 166; c'est peut-être là que Tchamitch aura puisé son renseignement. En tout cas, cela eut lieu immédiatement avant la captivité d'Housouf.

2) Tout ceci est encore extrait de Jean cath., p. 178 sqq. Cet historien dit que Nesr était nommé familièrement Sbouc **Սբուկ**, en arabe Soubouc, d'où la trad. fr. p. 339 et passim a fait Srpoukh; la manière dont il parle de cet émir a quelque chose de singulier, il dit d'abord: «En partant pour la ville de Rha, en Perse, il (Housouf) envoya comme ostican en Arménie Nesr **Նսր**, que la multitude nommait Sbouc, et y resta lui-même jusqu'à ce qu'il eût établi en Aghovanie et dans l'Atrpa-

tacan des osticans, des chefs et gouverneurs.» Quelques lignes plus bas: «Un peu avant ce que nous racontons (la révolte des tribus arabes contre le khalife), Sbouc, un des serviteurs favoris d'Housouf, celui qui, après qu'on l'eut mis en prison, exerça en sa place l'osticanat, et s'y enrichit, — cet homme mourut, dans la ville d'Artavel-Ardébil; — Housouf, profitant de la circonstance, ramassa ses immenses richesses, en argent et en effets, de façon à rassasier pleinement sa cupidité. Pour Nesr, nommé familièrement Sbouc, et envoyé comme ostican en Arménie, il passa à Nakhdchavan, où il resta quelques jours, parce que sa femme y demeurerait;... aussitôt Babgen, frère cadet du prince Sisacan Sembat, se présenta à lui...»

L'examen attentif de ce passage, depuis Un peu avant, jusqu'à Pour Nesr, me fait croire qu'il a été intercalé là par un auteur postérieur, qui n'était même pas au courant de l'histoire; car il renferme un fait faux, la mort de Nesr, que l'on voit plus bas se rendant à Nakhdchévan et continuant encore longtemps d'agir en Arménie. Puis cette manière de parler de Nesr, comme si c'était un personnage inconnu, tandis qu'il a déjà été mentionné quelques lignes plus haut, en sorte qu'il est introduit trois fois sur la scène, cette manière insolite de procéder ne me paraît pas justifiable.

3) Par. écrit **Հակար** et **Հազար**.

lui faire une visite d'amitié. De son côté Sahac, égaré par une folle confiance, se rendit avec joie à cette invitation quasi-souveraine, les mains pleines de riches présents, et vint à Nakhdchévan, où il fut gracieusement accueilli, car Nesr jouissait, au fond de l'âme, d'avoir si aisément atteint une belle proie. «Allons, dit-il, à Dovin, où nous réglerons tranquillement nos intérêts,» et, en compagnie de Sahac et de Babgen, il se rendit à Dovin. A peine arrivé à la résidence, qui était dans la prison, il leva le masque de sa méchanceté, fit arrêter et jeter en prison, chargés de fers, Sahac et Babgen, l'un et l'autre égarés par la folie, et devenus insensés au point de se livrer et trahir eux-mêmes. Cela fait, le chien de Nesr partit, quelques jours après, lança ses coureurs dans toute la contrée, fit ravager par ses gens l'Arménie, jusque dans la province d'Ararat, et chargé de butin et de prisonniers, vint se fixer à Dovin.

Incontinent sommé par Housouf de se rendre dans l'Atrpatacan, il confia à un de ses affidés, nommé Bechr, la garde des princes Sisacans captifs, et passa en Perse, dans l'Atrpatacan. Après s'être occupé là, pendant un temps considérable, des affaires d'état, il revint avec une masse de troupes, et forma le projet d'entrer dans le pays de Sisacan, de saccager ces contrées et, s'il était possible, de mettre la main sur Sembat, le grand prince-primat de Siounie, soit en le surprenant à l'improviste, comme un voleur, soit comme un homme, en le frappant l'épée haute, dans une bataille: il le ferait donc captif, pillerait sa maison et le réunirait avec ses frères, à Dovin. Or le grand et très sage prince Sembat, qui résidait paisiblement dans son apanage du Vaïo-Tzor, ayant appris la venue de Nesr, pourvut à la défense de sa maison et de son territoire, dans les forteresses du pays. Pour lui, il mit ses troupes en mouvement et s'entourna de masses armées, dans sa résidence princière, au bourg d'Eghégik. Nesr arrive, il voit de tels préparatifs, un luxe de précautions insurmontables, qui l'empêcheront de rien réaliser; il parle de paix avec le prince, et, après force messages, arrête avec lui un arrangement amical. Sembat redemandait ses frères, détenus à Dovin; Nesr promit encore de les renvoyer. Après cela ils eurent une entrevue agréable, et Nesr, comblé de cadeaux et de présents, de la part de Sembat, se mit en route pour rentrer à Dovin. Là, s'étant fait payer par Babgen une très riche rançon, il le laissa partir; quant à Sahac, qui ne possédait pas une somme suffisante de dahécans pour se racheter, quelque temps après il régla le taux de l'indemnité, et parfit une masse d'or avec laquelle il devint libre. Ses fers rompus, il rentra dans sa principauté. Ce fut une grande joie pour les frères et pour le pays. Ils vécurent en paix, s'appliquant à construire et à faire de bonnes oeuvres.

Dans ce temps-là florissait un de leurs parents, le grand prince Tzagic, de race Sisacane, orné de toutes les vertus, dont l'apanage se composait du canton de Baghk et de la ville de Capan¹⁾. Quand il mourut, après une sage administration, on le déposa auprès de

1) Le P. Chahnazarian, n. 43, croit que le nom actuel sous le nom de Chhardjouc, se voient aujourd'hui sur la route entre Tathev et Baghaberd, ainsi qu'il l'atteste de
de Ghaphan remplace celui de Capan, donné, au IX^e s., à une petite principauté éphémère, et dont les ruines, visu.

ses pères. Il laissait pour héritiers Dchévancher et Vahan. Le premier posséda sa principauté durant de longues années; pour son frère Vahan, il fut tout-à-coup envahi et tourmenté par un méchant démon, se retira du monde et, ayant endossé l'habit monastique, se livra à de longues austérités dans le saint et vertueux asyle de Tandz-Pharakh, ainsi qu'à Chatania-Vank, lieu merveilleux pour la sévérité de ses réglemens et pour la prière non interrompue. Une fois délivré de l'esprit impur, il résolut de construire un couvent de son nom et d'y établir de nombreux religieux: j'en parlerai par la suite. Pour le bienheureux et illustre prince Sembat, après des actes multipliés de vertus, agréables à Dieu, il trépassa de ce monde et fut placé près de son père Achot, laissant pour héritier le prince Vasac, non moins habile, que brave et intelligent.

CHAPITRE XXXIX.

Evêché de Tathev, succession des pontifes; de la sainte Croix et des autres choses saintes.

Maintenant, après avoir exposé la série des princes et raconté longuement leurs actions, revenons sur nos pas. Je redirai en peu de mots les paroles et actions des évêques, ainsi que l'établissement de l'évêché de Tathev et les donations spirituelles des princes.

Primitivement et à l'origine il était de règle pour les évêques d'habiter au milieu des villes et dans les centres de population; car le pasteur doit résider au sein du troupeau, et non dans quelque coin, afin de surveiller ses ouailles d'un oeil attentif, et d'empêcher le perfide trompeur de s'y introduire, de séduire les âmes innocentes et de les emmener à l'écart du bercail. Plus tard certains ascètes et amis de la solitude, gens de moeurs austères et tendant à la chasteté des yeux et des oreilles, trouvèrent bon de vivre dans des couvents, sauf à en sortir, en temps utile, pour admonester leur troupeau.

Tels nos évêques du peuple de Sisacan parcouraient précédemment les cantons et résidences des princes, occupés sans interruption ni repos à leur faire connaître la parole de Dieu. Ils avaient leur résidence en Siounie. Bientôt leur mâle vertu et piété ne put tenir contre la foule, contre la publicité continuelle du théâtre de la vie. Ayant donc trouvé un lieu fort convenable et avantageux, et guidés pour ainsi dire par l'inspiration divine, ils vinrent se fixer dans cette belle position, qui semble commander l'horizon du côté de l'orient, en face du mont Dizaphaït¹⁾, où reposent des milliers de martyrs. C'est une esplanade fort salubre, environnée de pics aigus, formant une sorte d'hémicycle tracé

1) Montagne au centre du canton de Varhandin, entre la Gargar, l'Hakar et l'Araxe. On croit que son nom, qui peut se traduire « monceau de bois, » fait allusion aux bûchers sur lesquels les chrétiens furent consumés, par masses nombreuses, dans les incursions des païens et des musulmans, à une époque très reculée; Alichan, Grande-Arm., § 178; Sargis Dchal. t. II, p. 260, 1.

au compas. En face du couvent sont des vallées et des ravins profonds, aussi charmants qu'étendus, que la rivière d'Orotn traverse avec un terrible mugissement. La vallée est pleine de vignobles et de jardins embaumés, qui en font un paradis. Là, sur un rocher élevé se trouvait une église sombre, en moëllons cimentés à la chaux, extrêmement ancienne et remontant à l'époque des SS. Nersès et Sahac, qui servait de retraite à un petit nombre de religieux, pratiquant de continuelles austérités. Grâce à sa situation, au sein d'un pays tranquille, peu fréquenté, défendu par les deux fortes résidences princières, de Siounie et de Baghk, ce lieu n'attirait pas les dévastateurs ennemis. Telle était la localité que les évêques de Siounie demandèrent aux princes, et où ils vinrent résider, apportant avec eux la croix faite du bois vivifiant, touché par un Dieu. Elle avait été amenée de Grèce et confiée à la garde des évêques de Siounie, par les anciens princes, qui en avaient hérité, et fut déposée par eux dans l'église. Ils y joignirent la croix ayant porté Dieu, provenant de Babgen, fils de Vasac, fils de Babic¹⁾, fils d'Andoc; ornée d'argent et de la hauteur d'un homme, il s'y trouvait une parcelle du bois vivifiant. On apporta encore des reliques d'apôtres, de martyrs et des principaux saints, ramassées en nombre infini par les princes de Siounie, ayant accompagné à Césarée et à Rome S. Grégoire et S. Nersès, ainsi que celles recueillies en divers temps, avec une ferveur extrême: il y avait entre autres une relique du grand S. Jean, du S. protomartyr Etienne, des douze apôtres, de S. Grégoire; la main droite et le corps de sainte Hrhipsime, et, outre une quantité d'autres, que l'on ne peut nombrer, des cheveux de la sainte Mère de Dieu, si élevée au-dessus du commun des mortels. Tout cela fut apporté et placé dans la sainte église, qui devint un riche trésor d'objets divins.

Quand et quel fut le premier évêque venu ici, je ne l'ai pas découvert: c'est seulement depuis Ter Géorg²⁾ que j'ai trouvé quelques indices et pris connaissance de toutes les circonstances relatives aux évêques. Du plus ancien, je ne sais rien, puis qu'il n'existe pas de mémentos; tout ce que je sais, c'est qu'ils demeurèrent ici depuis une époque très reculée. Ainsi, après Ter Géorg l'évêque de Siounie fut le vénérable homme de Dieu Ter David, contemporain de Grigor³⁾, prince-primat de Siounie, d'un autre Grigor, fils de Sahac et surnommé Souphan, le premier du nom, possesseur du Géghakouni, et de Ter Philippé, gardé de Dieu, fils de Vasac, primat de toute la famille Sisacane, qui fut père des princes Vasac, dit Ichkhanic, et Achot, père de Sembat, grands princes-primats de Siounie. Mais comme les limites du couvent de Tathev étaient fort étroites et restreintes, et par-là insuffisantes aux besoins du siège, Ter David pria Philippé, prince de Siounie, protégé de Dieu, de lui céder à prix d'argent les terres du voisinage. En accomplissement de sa demande,

1) Du nom Babic, au gén. Babcan, est dérivée la forme Babgen, nom tout-à-fait identique au premier, mais plus moderne.

2) Il s'agit ici de Ter Géorg, mort vers l'année 844; v. ch. xxxv.

3) La généalogie de ce Grigor n'est pas précisée, dans les deux passages où notre historien parle de lui: ici même, t. I, p. 249, et p. 291, 2. Tous les autres contemporains de l'évêque Ter David sont connus.

le prince reçut 10000 drams¹⁾, de 6 dangs l'un, et lui fit la remise du village d'Ardziv et de Berdcanérétchi²⁾, au-dessus du couvent, avec sa chute d'eau, francs de tout impôt civil et réquisition³⁾. Ils dressèrent un acte perpétuel, scellé de leur sceau, de la teneur suivante:

«Moi Ter David, par la grâce de Dieu évêque de Siounie, j'ai, en l'année 288—839⁴⁾, acheté de Ter Philippé, fils de Vasac, prince de Siounie, le village d'Ardziv, avec ses limites, montagnes et plaines, lieux secs et arrosés d'eau, terre labourable, champs et prairies. Voici quelles en sont les limites: à l'E., une ligne droite, passant par Harjik et Berdcanérétchi, puis coupée par la rivière; de là par une colline plate, à l'entrée du village; delà à Sterdchats-Gavac, avec la chute d'eau et le rocher du creux de la prairie de Vardan, et delà à Ardziva-Catar⁵⁾. Du côté de l'O., la vallée de Lor, avec son promontoire; au S. Harjik, montant, à partir du chemin, vers Khot⁶⁾, descendant dans la vallée de Sévadchour⁷⁾, et remontant vers le promontoire, avec le rocher de Vanats-Tzor.⁸⁾

«Moi Ter Philippé, ayant reçu en argent de Ter David, évêque de Siounie, 10000 drams, j'ai renoncé audit village, en faveur de la Croix⁹⁾, dans les limites décrites dans l'acte.

«Sont témoins: Atrnerseh¹⁰⁾, seigneur de Siounie, fils de Vasac; Ter Hrahat, fils de Ter Sahac; Ter Atrnerseh, fils de Ter Vardan; Archac¹¹⁾, fils de Vahan; Rhabbé, fils de Sargis; le P. Sargis, le P. Géorg et Marcos, prêtre principal.

«Moi Philippé, j'ai donné la moitié de Berdcanérétchi, en échange de Sarhnakar, et une moitié pour la sainte église; personne n'a le droit de l'enlever, ni mon frère, ni mon fils, ni aucun de mes intendants¹²⁾. Quiconque contestera ces limites, sera condamné de Dieu,

1) C'est d'après ce passage que j'ai essayé précédemment, ch. xxxvii, de fixer la valeur du dahécan d'or. Là il est dit, t. I, p. 219, que le dahécan renferme 10 drams, et vaut, suivant moi, un r. 50 k. a.; ici, t. I, p. 249, le dram compte 6 dangs, si cette glose est de Stéphanos (cf. ch. lxxi), et vaut, encore suivant moi, 15 k. a.: ainsi les 10000 drams donneraient environ 1500 r. a.

2) Ou Berdcanéretch, Berdcanéritch; ce nom revient souvent dans les ch. suiv.

3) Le Mit. et les deux éditions portent *նեպակաղ* «cloportes», mot auquel le grand dictionnaire n'assigne pas le sens figuré, que j'ai souligné; *հարառականաց, պահանջութեանց*, serait plus approprié au besoin de la phrase.

4) Précédemment, le calcul des années nous a donné l'avènement de Ter David en 844. Naturellement un acte officiel doit avoir la préférence: ainsi Ter David aurait siégé entre 839 et 856, et comme les dates des métropolitains suivants offriront aussi un surplus, il faudra bien rectifier le calcul.

Par parenthèse, c'est ici l'acte le plus ancien, avec date, de tous ceux que rapporte notre historien; car celui du ch. xxxvi n'est pas daté.

5) *բնաստեռ*, terme technique, qui revient souvent dans

les descriptions du genre de celle-ci, cf. ch. xliii, et qui manque malheureusement dans les dictionnaires. Il doit être analogue à *բնասար*, que l'on va voir, et à *բնանոր*, que l'on trouve au ch. xlv, t. I, p. 285.

6) *բնասար*.

7) Mit. *ի Ճանապարհի խոտ*; Mosc. ... *ի խոտ*; Par. *ի Ճանապարհի խոտ*; le P. Chahnazarian, dans sa note 44, assure qu'en Siounie le mot *խոտ* signifie «une chaîne de hauteurs»; v. ce même passage dans: Indjidj, Arm. anc. p. 289, avec un certain nombre de variantes, qui malheureusement n'en rendent pas l'intelligence plus facile.

8) *սեռ*.

9) Sainte-Croix, l'une des trois églises de Tathev.

10) Je le crois fils de Vasac, l'ancêtre de la seconde époque.

11) Dans les imprimés, Archac, tandis que dans l'acte suivant, il est nommé, là même, Achnac.

12) *խոստակալ*; dans le grand dictionnaire des Mékhitaristes ce mot est expliqué par «petit-fils»; quoique une telle interprétation ait quelque chose de spécieux, je ne la crois pas exacte, et je pense que ce mot est en

qui lui demandera compte de mes péchés, et il perdra sa cause au tribunal suprême. Les limites en sont: de Dziranahogh en descendant jusqu'à la rivière; en montant, Catar et la rivière, jusqu'à Séniaç, de Séniaç à la vallée, delà à Gavac.

«Nous avons scellé cet acte, nous Ter David et Ter Philippé, de notre sceau.» Voici maintenant la signature du même prince: «Moi Philippé, fils de Vasac, seigneur de Siounie, j'ai voulu confirmer cet acte par ma signature.»

En outre, cinq ans après¹⁾, ledit Philippé, par une bienveillance digne de sa grande foi et magnanimité, désirant enrichir le couvent de Tathev et vivifier son existence tout entière par la pensée de l'éternité, en s'affiliant à la sainte église et confiant son âme à la sainte Croix et à Ter David, offrit à la sainte église le magnifique présent du village de Tathev, sa propriété particulière. L'acte écrit de cette donation, irrévocable et sans autre terme que la venue du Christ, était ainsi conçu:

«En l'année deux cent quatre-vingt treize — 844²⁾, mû par ma volonté, moi Philippé, fils de Vasac, seigneur de Siounie, j'ai donné Tathev, pour mon âme, à toi Ter David, évêque de Siounie. Il m'est venu en héritage³⁾ de mon père, depuis le rocher d'Ankhovech, avec toutes ses limites, montagnes et plaines, vignes et noyers, prairies et moulins, en un mot avec ses limites, telles qu'elles se comportent. Que nul, après ma mort, ni frère, ni intendant, ne puissent enlever ce village à l'église et à la croix, sous peine d'être maudit de Dieu. Je te l'ai donné à toi, Ter David, évêque de Siounie, de toute l'étendue de mon cœur, pour en jouir paisiblement, ta vie durant, toi et ceux qui te succéderont sur le siège: jouissez-en jusqu'à la venue du Christ. S'ils restent ici, qu'ainsi soit; s'ils s'en vont, que nul ne puisse enlever à l'église ledit village, avec ses limites, le vendre, l'échanger, le mettre en gage; mais dans ses limites qu'il soit à la complète disposition des serviteurs de l'église.

«Soient témoins Ter Grigor⁴⁾, protégé de Dieu, seigneur de Siounie; Ter Atrnerseh⁵⁾, fils de Vasac, seigneur de Siounie; Ter Grigor, fils de Sahac; Ter Hrahat et Ter Arouman, fils de Sahac; Ter Hrahat et Ter Gagic, fils de Grigor, seigneur de Siounie; Ter Vahan, fils de Vardan; en outre, parmi mes nobles: Hourh, Kourdo⁶⁾ et Khosro, fils de Chapouh;

relation avec le persan خواسته et avec le géorgien ბჭობა «richesse, bétail», suivi de la termination დარ «ce-lui qui est chargé de»; v. *Introd. à l'Hist. de Gé.* p. lxxxvii.

1) En 844.

2) Une fois pour toutes, l'année chrétienne ne se trouve pas dans les actes que je traduis. Si le contraire avait lieu, j'aurais soin d'en prévenir le lecteur.

3) Le mot *ჰრითული*, qui a une ressemblance fortuite, très frappante, avec le français «héritage», me paraît être en connexion incontestable avec le persan *حریله*, signifiant «ce qu'on a acheté»; ce serait donc proprement un acquêt; mais ici on ne peut traduire autrement que je ne l'ai fait.

4) Ter Grigor, me paraît être ce prince, de généalogie inconnue, déjà mentionné p. 123, n. 3.

5) C'est ce passage, qui se voit déjà dans l'acte précédent, qui m'a fait conclure qu'Atrnerseh était fils de Vasac, l'ancêtre de la seconde époque; Ter Grigor est Souphan Ier, père de Ter Hrahat et de Ter Gagic; cf. t. II, p. 41, un passage qui confirme cette origine. Ter Hrahat et Arouman sont, à ce qu'il me semble, fils d'un autre Sabac que Grigor-Souphan, du reste, ils ne reparaissent plus dans l'histoire. Les autres princes ici nommés ne sont pas connus d'ailleurs.

6) Le Mit. porte: Hourh, de Kourdo (comme si le mot fils était sous-entendu); Khosro, *ჰრტ*, fils de Chapouh; les deux éditions portent *ჰრტჰ*, fils, au pluriel.

Déchvancher, fils de Théodoros; Achac¹⁾, fils de Vahan; Tzagic, fils de Vahan; Vardan, fils de Dchanad; Sahac, fils de Vasac; Mihran, fils de Thourk; Hohán, fils de Nersès; Mouchegh, fils de Ter Tirot; Hasan, fils de Chapouh; Vahan, fils de Mkhithar; Ter Mouchegh, fils de Sembat; Ter Vahan, fils de Babgen; Ter Babgen, Ter Vasac et Ter Achot, fils de moi Philippé. Parmi les religieux: Aharon, abbé d'Eritsou-Vank, et le prêtre Grigor; Stéphanos, abbé de Makénots; Hacob, prêtre principal d'Oïdz; Mankic²⁾, chorévêque de Dzghouc; Stéphanos, abbé de Dzidzarhn; Grigor, prêtre de la résidence; Siméon, abbé de Chagat; Grigor, vartabied de Siounie. Pour plus d'authenticité, j'y ai apposé mon sceau ordinaire, ceux de mes fils et d'autres nobles.»

Ayant écrit et scellé ceci de leur sceau, ils le déposèrent dans la sainte église. La couverture³⁾ enveloppant le parchemin portait, pour plus de sûreté, six sceaux des plus grands princes. Ce qu'ayant vu le grand prince Hrahat, fils de Sahac, avec Grigor, frère d'Arouman, de la race d'Haïc et de la même famille Sisacane, ayant pour apanage les cantons de Covsacan et de Cachounik, il fut⁴⁾ transporté d'une sainte folie, et s'étant présenté à Ter David, il lui donna son village patrimonial de Norachinic, au canton de Covsacan, et écrivit un acte sans restriction possible, de la teneur suivante:

«En deux cent quatre-vingt treize — 844, au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Ter David, évêque de Siounie, moi Hrahat, chargé de péchés, fils du vénérable Ter Sahac, en vue des mauvaises et injustes actions et des transgressions nombreuses que j'ai commises, sous l'impulsion de Satan, et des crimes infinis comme la mer, dont je me suis rempli, sans songer à mon salut, au jour du redoutable jugement; réfléchissant que je n'ai pas de fils, et que je suis sans espoir de refuge pour travailler au salut de mon âme; sachant en outre que tout homme est mortel, j'ai choisi pour lieu d'asyle et adopté, au lieu d'enfant, la sainte croix qui a porté Dieu. J'ai donc renoncé, pour mon âme, au profit de la sainte Croix, au village de Norachinic, que je possède, non par spoliation, ni pour en avoir privé quelqu'un, ou par quelque autre voie injuste, mais que j'ai acquis par de légitimes travaux et à prix d'argent, et ce, avec toutes ses limites, montagnes et plaines, lieux chauds et froids, arbres et plantations, et dont telles sont les limites: à l'E. Torovanot, au N. Dzobi, à l'O. Tri et Artavazouts, au S. Kéren et Bercni.

«D'ores-en-avant tu es maître, toi Ter David, évêque de Siounie, et les autres pontifes qui te succéderont l'un après l'autre sur le siège, de manger⁵⁾ ce village, d'en jouir, de le garder et posséder, de le vendre et engager, et d'en faire jusque dans les siècles à venir ce qui te conviendra. Dès ce jour ni moi, ni mes frères, ni leurs fils, nous n'avons

1) Les deux éditions portent Achnac.

2) C'est l'un des très rares chorévêques mentionnés dans l'ouvrage de notre Stéphanos.

3) *Տառանդակ*, proprement «le scellé sur le parchemin;» peut-être le revers du parchemin.

4) L'acte qui suit est au nom du prince Hrahat seul, que je crois être fils de Sahac, n. 1 de la branche col-

latérale. Quant à Arouman et à Grigor, je n'essaie pas même de les déterminer.

5) Le mot y est; outre qu'il sera répété plusieurs fois dans les actes subséquents, je ne me crois pas autorisé à substituer *ուտել*, avoir, à la leçon *ուտել*, admise par mon Mit. et par les deux éditions.

le droit d'y rien dire ni prétendre. Quiconque osera inquiéter les serviteurs de la sainte Croix, soit maudit de Dieu et condamné par la sainte Croix; que la terre de bénédiction lui manque, et qu'il ne triomphe pas au tribunal suprême!¹⁾

«Je t'ai donné cet acte authentique, moi Ter Hrahat, fils de Ter Sahac, à toi Ter David, évêque de Siounie, sous le témoignage du P. Hacob, abbé de Varhi; d'Hovhannès et de Sembat, fils de Nerseh; d'Hovhan, fils de Babic; de Stéphanos et de Mouchegh, fils de Ter Tirots; de Vijan, fils de Varaz-Tirots; de Rhantzar, fils de Grigor; de Khoudaph, fils d'Hohan; en outre, d'Hamazasp, fils de Sahac; de Barsegh, fils du prêtre Marhakat; de Sadoc, fils de Mkhithar; du prêtre Eghouertz; de Hmaïac, prêtre de Vanand; de Sahac et d'Aharon, prêtres de Norik; de Mathousagha, fils d'Hacob, prêtre principal d'Oïdz.»

«J'ai scellé cet acte, moi Ter Hrahat, de mon sceau habituel, et, pour donner plus d'authenticité au contenu, j'ai mis dessus le sceau de Ter Grigor²⁾, seigneur de Siounie. Dieu te donne d'en jouir dans les siècles éternels!»

Cependant auprès et au S. de l'ancienne église, le vénérable, l'illustre prince Philippé en construisit une autre, d'une belle architecture, sous le vocable de S. Grégoire-l'Illuminateur, à la porte de laquelle il fut placé après sa mort. Sa mémoire soit bénie et son nom inscrit dans le livre de vie! C'était en l'année 297 — 848. Voulant honorer ses bienfaits d'un souvenir annuel, l'évêque David fit tracer une inscription, que nous jugeons convenable de rapporter, quelque dégradée qu'elle soit par le temps. Quoique toutes les donations et l'évêché aient subi des changements et altérations dans leurs conditions et manière d'être, du moins le glorieux souvenir n'en sera pas éteint, et j'aurai contribué suivant mes forces à le renouveler aujourd'hui. Telle en était la teneur:

«J'ai eu la volonté, moi David, évêque de Siounie, de pourvoir au salut de l'âme de Ter Philippé, protégé de Dieu, et de la rendre digne de la lumière, ainsi que de la vie éternelle et de l'immortalité; car il m'avait, de son plein gré, choisi comme son refuge et intercesseur auprès de Dieu, en vue de la vie à venir. Tout être humain étant enfermé dans le péché par ses désirs, suivant la parole d'un sage «il n'y a pas d'homme qui ne péche,» et aucun être né de la terre n'ayant pu atteindre à la sainteté véritable, à la parfaite justice, quel que soit le nombre de ses actions vertueuses, je ne veux point m'étendre sur ceux qui ont fait preuve de perfection et de persévérance dans la piété. Toutefois, en se soumettant à mes conseils, celui dont je parle a accompli beaucoup de bonnes oeuvres, ce qui me fait croire qu'il a obtenu du Seigneur son entier pardon. La mort, il est vrai, en mettant le terme ordinaire à sa vie, ne l'a pas laissé atteindre à la purification complète, par la pénitence et le regret, et par diverses constructions religieuses³⁾, et toutes ses bonnes oeuvres ont été arrêtées dans leur principe. Aussi mon coeur est-il resserré par d'ineffables incertitudes à ce sujet. Mais par une sorte d'inspiration divine, considérant ce qu'il a mérité par des bienfaits infinis envers la sainte église, soit en dons de territoires,

1) V. sup. p. 125.

2) Il me paraît très vraisemblable qu'il s'agit de Gri-

gor Souphan Ier, alors régnant en titre.

3) Par. Mosc. ajoutent le mot souligné.

soit en objets divers et oeuvres éclatantes, afin de payer ses bonnes oeuvres, en honorant sa mémoire dans ces saints lieux, j'ai décidé que vous tous qui résidez dans la sainte église du couvent de Tathev, vous célébreriez une quarantaine chaque année, pour le salut de son âme, et réciteriez chaque jour, sans opposition, dans le lieu que j'ai indiqué, le psaume: «Bienheureux ceux qui ont obtenu la rémission de leurs péchés¹⁾,» et en outre soixante «Seigneur, ayez pitié²⁾.» En outre, au jour anniversaire de sa mort, qui est le 15 de kaghots³⁾, vous ferez mémoire de lui. Par-là il échappera peut-être aux redoutables châtiements.

«Ceux qui accompliront mon commandement et, avec une charité sincère, pratiqueront ces exercices spirituels, leurs prières, agréables à Dieu, rendront l'âme du prince protégé par lui digne aux yeux du Christ des joies éternelles et du pardon devant le redoutable tribunal. Que le Christ bénisse ceux qui accompliront mes paroles, qu'il fasse accueillir leurs vertueux travaux dans le champ spirituel; qu'après une vie passée, en ce monde, dans la pratique des vertus parfaites, Dieu vous fasse participer aux biens ineffables et incorruptibles du monde à venir, avec tous ses bien-aimés, exécuteurs de ses volontés, vous accorde la couronne qui ne se flétrit pas, et vous admette dans ses tentes resplendissantes! Pour ceux qui enfreindront mes commandements, justes dans leurs motifs, et, les foulant aux pieds, les regardant comme chose méprisable et sans valeur, n'accompliront pas les devoirs prescrits par moi, le Christ les accablera du poids de la peccabilité charnelle du prince; au lieu d'une bonne rétribution, il transformera leurs prières en péchés, suivant l'écriture; il aura en vue pour eux la terrible et désolante venue du Verbe divin. La désobéissance sera sous le coup de supplices sans fin et sans consolation.

«Pour plus d'authenticité dans l'avenir, j'ai scellé de mon sceau ordinaire cet écrit de souvenir, s'adressant à vous, saints pères et austères religieux, en 297—848.»

Après avoir ainsi enrichi le siège et l'avoir administré et réglé sagement, Ter David mourut⁴⁾. Ter Hovhannès siégea ensuite, puis Ter Soghomon.

1) Ps. XXXI.

2) Ps. L.

3) Philippé † le 15 de kaghots 297—848; ce mois étant le 4^e de l'année vague arménienne, qui, en 848, commença le 28 avril, le 15 de kaghots répond au 10 août.

4) Si le pontificat de Ter David a commencé en 839, comme le prouve l'acte rapporté p. 124, i. e. cinq ans

plus tôt que l'année indiquée par le calcul, ses 17 ans auront dû s'achever non en 861, mais en 856. La suite fait voir que cette induction est juste; car au ch. XL on trouvera un acte de Ter Soghomon, daté de l'an 867, tandis que, d'après le calcul, son avènement est de l'an 871.

CHAPITRE XL.

De Ter Soghomon ¹⁾ et des domaines qu'il a assurés à la sainte église. ²⁾

Ce vénérable Soghomon ayant passé vertueusement par tous les rangs des cénobites, chassant les démons, guérissant les maladies, on le plaça sur le siège épiscopal de la Siounie. Il fut sacré par Ter Zakaria, catholicos d'Arménie ³⁾, ascète lui-même de grande valeur, et qui honora le saint siège par divers réglemens. Ayant découvert une parcelle de la croix où fut élevé un Dieu, qui portait une marque du sang de J.-C. et opérait de grandes et étonnantes merveilles, il fit fabriquer par d'habiles artistes une croix d'or, ornée de pierreries et de perles, il y déposa le saint bois, avec inscription de son nom, et l'offrit à la sainte église. Il acheta également d'autres propriétés, qu'il donna à la sainte Croix, et fit tracer en guise de testament un memento, de cette teneur :

« Par la grâce de Dieu, cet écrit est de moi, Ter Soghomon, évêque de Siounie. Dans les temps anciens, le corhavar ⁴⁾ de Khot, offert en don spirituel à la sainte Croix, par Ter Grigor ⁵⁾, lui avait été enlevé par suite de quelque circonstance. Lors de mon avènement au saint siège, j'acquis, pour le salut de mon âme misérable, la croix qui reçut un Dieu, et j'obtins Darataph de Hrahac, seigneur de Siounie, fils de Grigor ⁶⁾, prince des princes. Je l'obtins, du fruit de mes travaux légitimes, non comme don spirituel, ni comme prémices, mais au prix de 1200 drams ⁷⁾, et en fis un domaine de la sainte Croix.

« Maintenant, vous qui me succéderez dans la sainte métropole, souvenez-vous de moi Soghomon, dans vos saintes prières, et que Dieu vous donne d'en jouir. Les limites de Darataph sont celles décrites dans le document. En avant du village d'Aghbin, il y avait trois dours ⁸⁾ de terre.

« Je suis témoin, moi Grigor, seigneur de Khot et fils de Vasac; je suis témoin, moi Vardic, fils de Thados; je suis témoin, moi Abas, fils de Chéranic; nous sommes témoins, moi le prêtre Grigor, de Tachou, et Vard Déhméthar; Abisoghom, de Berdcanéretch; Sargis d'Arith et le prêtre Pétros; Ghazar de Tathev et Mrdchmnic de Karatnik; Sembat de Tsouraget, le prêtre Poghos de Térounacan; le prêtre Tiranoun, le prêtre Aharon; les personnes ici inscrites sont témoins de cet acte, en prenant Dieu pour médiateur.

1) Les imprimés portent partout Saghomon, qui me paraît moins exact.

2) Par. à la sainte église, *Եկեղեցի*; le Mit. et Mosc. portent *Եկեղեցիս*; la Table des matières donne la même lecture que Par.; or la leçon du Mit. pourrait se traduire: « à notre sainte église ou aux saintes églises; » et dans les actes qu'on va lire il n'est question que de l'église de la Croix: ainsi le pluriel est impossible ici.

Hist. de la Siounie.

3) Zakaria siégea 854 — 876.

4) Suivant le P. Chahnazarian, N. 45, ce mot signifie en Arménie, un champ cultivé gratuitement par les paysans, au profit du seigneur.

5) Grigor Souphan premier.

6) Soit de Grigor Souphan 1er, soit de l'autre Grigor, non déterminé, v. p. 123, n. 3.

7) Sur le pied de 15 k. le dram: 180 r. a.

8) *դուր* manque aux dictionnaires.

«Maintenant quiconque se montrera opposant à cet acte de Darataph et d'Aghbin, qu'il soit condamné de Dieu et par le saint signe; qu'il ne jouisse ni de la vie ni de ses héritages, et qu'il soit avec Judas, qui a vendu Dieu! Ceux qui l'accomplissent soient bénis de Dieu et par moi! C'est l'année 330 — 881.»

En ce temps-là un prince Sisacan, nommé Dchévancher¹⁾, fils de Sahac, seigneur de Siounie, vint auprès de Ter Soghomon et lui demanda le village de Bekh, canton de Covsacan, propriété héréditaire de la sainte Croix depuis les temps anciens, et donna en échange son propre village d'Arouks, canton de Baghk. L'évêque y consentit, et prit Arouks en échange de Bekh. L'acte en fut rédigé de la sorte:

«En 326 — 877²⁾, au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Soghomon³⁾, évêque de Siounie, j'ai voulu, moi Dchévancher, fils de Sahac, seigneur de Siounie, protégé de Dieu, échanger Arouks⁴⁾, un de mes villages, situé dans le canton de Baghk, qui m'était échu en héritage de mon père et de mes frères, et qui formait mon domaine héréditaire, dans un lieu incommode⁵⁾, contre celui de Bekh, canton de Covsacan, propriété de la sainte Croix et des évêques, seigneurs spirituels de la Siounie. Comme ce village était mitoyen⁶⁾ entre nous, moi et Ter Soghomon nous avons été d'accord pour consommer l'échange, et nous avons dressé cet écrit authentique.

«Maintenant vous, Ter Soghomon, vous êtes⁷⁾ le maître de manger ce village d'Arouks et d'en hériter, avec les limites qui l'entourent, avec les arbres et vignes, les eaux et terre sèche, champs et prairies, moulins et vergers, églises et autres édifices, toi seigneur spirituel Soghomon, quiconque te succédera sur le siège, et vous serviteurs de la sainte Croix, jusque dans les siècles sans fin. D'ores-en-avant nul des miens ni des étrangers ne pourra faire opposition à cet acte immuable. Quiconque l'osera, qu'il ne gagne point devant le tribunal suprême⁸⁾, qu'il soit maudit par les trois saints conciles⁹⁾; il aura la part de Judas et répondra de nos péchés. Le musulman, devenu le maître¹⁰⁾, qui tenterait d'enlever

1) Je n'ai rien trouvé, qui aidât à déterminer la généalogie de ce prince, de son frère Arouman et de son fils Tigran, qui seront nommés parmi les témoins.

2) Par. Mosc. en 320 — 871.

3) Ici et plus bas, à la fin de l'acte de la princesse Kouphghidoukht, le Mit. porte la forme abrégée, Soghom.

4) Տրիսակ, v. sup. p. 125, n. 3.

5) աւհամբաւ, manque aux dictionnaires; cf. p. 132, n. 2.

6) Au lieu de հշաւոր, dans les deux éditions, on plutôt հիշաւոր qui, sans être arménien, peut signifier ce que j'ai dit dans la traduction, le Mit. porte հշաւոր, pour հիշաւոր, à ce qu'il me semble, et qui signifie «un hôte, un étranger;» comme ce dernier mot ne donne pas un sens plausible, j'ai admis la conjecture des imprimés.

7) Le verbe est au pluriel, parce qu'il se rapporte, non seulement à Ter Soghomon, mais aussi à ses successeurs, sous-entendus par la force même de la phrase.

8) Mot ajouté; cf. p. 125

9) De Nicée, de Constantinople et d'Ephèse; on sait que les Arméniens n'admettent point le concile de Chalcédoine et ne font jamais mention des autres conciles écuméniques, tenus depuis leur séparation d'avec les Grecs.

10) Ici Stéphanos, t. I, p. 263, emploie une formule parfaitement intelligible; p. 270, il dira: Թէ ի Տաճկաց աւադու թի՛ փոխի; p. 297: Թէ ի Տաճիկ աւադու թի՛ փոխի; t. II, p. 13: Թէ ի Տաճիկ աւադու թի՛ հասանի: toutes ces variantes sont également correctes et présentent un sens bien net. Il n'en sera pas de même dans les actes postérieurs, comme j'aurai soin de le dire en son lieu.

ceci soit rejeté¹⁾ par son Mahomet et d'après leur loi; que mille et mille malédictions soient sur lui; qu'il soit damné par sa religion, et que son visage devienne noir²⁾ de par son Dieu!

«Or telles sont les limites d'Arouks: à l'E. il confine à Kchmatouk; à l'O., le verger de Hman est limitrophe de la sainte Croix; au S., un ancien moulin, touchant à Bekh; au N., Cavart, avec ses limites. J'ai reçu Bekh, avec ses limites et jouissances seigneuriales, et donné Arouks avec ses limites et jouissances³⁾ seigneuriales, valant douze drams.

«Est témoin de cet acte Vasac⁴⁾, prince de Siounie, avec mon frère Arouman et mon fils Tigran, ainsi que les autres tanouters de Baghk et les serviteurs de la Croix. Nous l'avons signé de notre sceau et de celui du seigneur, honoré de Dieu.»⁵⁾

Kouphghidoukht, fille de Vasac, seigneur de Siounie, soeur de Philippé et femme du prince Hrahat⁶⁾, sans enfants, vint également auprès de Ter Soghomon et, pour le rachat de son âme, lui fit, ainsi qu'à la sainte Croix une offrande, accompagnée d'un document de cette teneur:

«Moi Kouphghidoukht, fille de Vasac, seigneur de Siounie, approchant de la vieillesse, en pensant au néant de la vie terrestre, j'ai désiré celle de l'éternité. Etant privée d'enfants dans mon existence charnelle, j'ai adopté comme fils spirituel, espoir et refuge de mon âme pécheresse, la sainte Croix et le seigneur spirituel, honoré de Dieu, Ter Soghomon, évêque de Siounie. Le village de Madj, canton de Baghk, donné d'abord par moi à Ter Atrnerseh, seigneur de Siounie et mon frère, acheté ensuite à mon dit frère, par mon seigneur Hrahat, qui me l'avait livré, et m'en avait fait donation spirituelle — j'ai donné, moi Kouphghidoukht, ce village avec ses montagnes et plaines, ses prairies et champs, eaux, rivières et terres sèches, arbres et plantations, à toi Sainte-Croix et Ter Soghomon, évêque de Siounie, et je vous ai confié mon âme.

«Maintenant tu es le maître, toi Ter Soghomon et les évêques qui te succéderont

1) *սպիղար* n'est pas un mot arménien, pas plus qu'*სპილარო* n'appartient à la langue géorgienne, toutefois la lecture en est bonne, et ne nécessite point la correction *საყილარ* «faible», proposée par M. S.-Martin, Mém. t. II, p. 287. En géorgien, il signifie «ennuyeux, insupportable, dégoûtant», comme dans cette phrase du roman Wisramiani; და აწ შენცა აბეზარ ქმნილ ხარ ჩემგან «Maintenant toi aussi tu m'es devenue odieuse»; უკეთი უცხუ შეგმიტყენებდა და მისთვის გზითა ჩემგან აბეზარ იქნებო «Tu as fait connaissance d'un étranger, et à cause de lui tu me deviens insupportable.» Dans les textes arméniens du genre de celui qui nous occupe, on peut donc adopter l'interprétation que nous proposons. M. Véliaminof croit que le mot objet de cette note provient du persan: *عيب دار*, coupable.

2) I. e. qu'il soit traité comme ces pécheurs dont le crime se peint sur leur visage, par le changement de la couleur naturelle.

3) Le mot souligné répond, par conjecture, à l'arménien *ზեպაღი*, dont le sens technique dans ce passage n'a pu être fixé; car *ზეպაღ* ou *ზეპაღი* signifie proprement un insecte dit Mille-pieds; cf. p. 124, n. 3.

4) Ni en 871 ni en 877 nous ne trouvons de prince régnant dans la Siounie orientale, du nom de Vasac, mais dans le Vafo-Tzor, Vasac-Ichkanic, qui ne mourut qu'après l'an 885.

5) Mosc. Par. omettent ce dernier trait.

6) Le prince époux de Kouphghidoukht me paraît impossible à déterminer, faute de caractères précis; la princesse elle-même est clairement indiquée, comme fille de Vasac, l'ancêtre de la famille siounienne, 2e époque.

sur le siège de sainteté, de manger ce village et d'en jouir, avec les limites qui l'entourent, jusque dans les siècles à venir. Ni moi ni mes neveux, ni autres chargés d'affaires¹⁾ nous n'avons le droit de contester, ni d'argumenter²⁾. Quiconque oserait dire un mot contre ma disposition, ou invalider mon offrande, qu'il soit condamné de Dieu et par la sainte Croix, et maudit par les seigneurs spirituels; que Dieu le punisse de tous mes péchés et transgressions, de ceux de mes parents; de Hrahat, qui fut le compagnon de mon existence; qu'il soit tourmenté du feu inextinguible, avec Satan et avec tous les anges ses complices!

«J'ai écrit ceci en 316—867³⁾, ayant pour témoins mes neveux: Ter Vasac, Ter Achot, Ter Grigor et Ter Sahac, avec leurs nobles et tous ceux de Chnher. Pour plus de sûreté j'ai placé sur cet écrit le sceau authentique du seigneur spirituel Ter Soghomon, évêque de Siounie. Si un musulman, arrivant au pouvoir, prétend enlever ceci, mille et mille anathèmes soient sur lui, qu'il soit rejeté par son prophète.»⁴⁾

Après de nombreux et grands travaux, le saint et vénérable évêque Ter Soghomon atteignit le terme de sa vie et passa dans l'éternité. Il eut pour successeur l'évêque Ter Hovhannès, honoré de Dieu et doué de grâces souveraines, dont je vous redirai les louanges et les belles oeuvres incomparables.

CHAPITRE XLI.

Ter Hovhannès, évêque de Siounie⁵⁾; construction de la grande cathédrale épiscopale de Tathev, et autres.

Ce trois fois vénérable et très heureux pontife Ter Hovhannès, élevé au siège du métropolitat de la maison de Siounie après Ter Soghomon, était, dit-on, fils d'un homme pauvre et mendiant, du village de Norik, et marié plus tard à une femme privée de la raison et gardant les bandes d'oiseaux domestiques du village. Elle se conduisait avec malveillance envers son beau-fils, le petit Hovhan⁶⁾, qu'elle accablait de travaux et laissait

1) *խոստակիր*, v. sup. p. 124, n. 12.

2) *համիմաղ կալ*, mot traduit par conjecture; cf. *անհամիմաղ*, p. 130.

3) C'est sur cette date que je me base pour fixer l'avènement de Ter Soghomon avant l'année calculée, 871.

4) Ici l'auteur se sert de cette formule, *թէ Տաճիկ աւագութիւն փոխի*, que je discuterai plus tard; cf. p. 130.

5) Si, comme le prouve l'acte de l'an 867, sans le nom de Kouphidoukht, c'est au moins à cette année qu'il

faut rapporter l'avènement de Ter Soghomon, ses 17 ans ont dû atteindre l'an 884; Hovhannès aurait été installé, et ses 33 ans atteindraient l'année 917, bien voisine de 918, date de sa mort, assignée par Stéph. ch. xli, I, 269. Nous aurions dès-lors un nouveau point de départ fixe.

6) Cette phrase, dans le Mit., offre plusieurs variantes notables à l'égard des imprimés. Mit.: *և վարէր յոսկի ընդ խորթոյն իւրոյ*; Par. Mosc. *վարէր խորթութիւն յոսկի ընդ որդւոյն իւրոյ* «elle se conduisait avec bâtardise, d'une manière haineuse, envers son fils.»

mourir de faim. Un jour l'enfant perdit plusieurs oisillons et, n'osant rentrer au logis, s'enfuit sous la conduite de l'Esprit-Saint au couvent de Tathev, où il demeura auprès d'un religieux. Là il grandit en science et en âge; car il était plein de la grâce divine, sage et intelligent. S'étant montré digne de l'onction divine, il fut ordonné prêtre par Ter David, évêque de Siounie, s'appliqua aux saintes écritures et arriva à la perfection de la science, tant théorique que pratique. Au temps de Ter Soghomon, il fut chargé des clés de l'église et devint chef de tout le clergé de sa maison, et principal ecclésiastique. Quand arriva la mort du vertueux pontife, l'assemblée des seigneurs de la Siounie, des nobles, des hiéromonaches du pays et des tanouters des divers cantons, après avoir baisé le corps de l'évêque, procéda à l'élection d'un nouveau pontife. D'une voix unanime ils demandèrent pour supérieur Hovhannès, porte-clés de l'église; la communauté se joignit à eux, on l'amena solennellement au catholicos d'Arménie Ter Géorg, qui le sacra, et il revint avec un honorable cortège s'asseoir sur le siège métropolitain de notre maison de Siounie.

Voyant son église étroite et obscure, dégradée par le temps, ébranlée même par un tremblement de terre; trouvant, en outre, inconvenant qu'une si importante métropole, où se réunissaient les ouailles de la juridiction du saint pontificat, fût privée d'une grande cathédrale, il ne cessait de réfléchir, sans trouver de remède; d'abord parce qu'on ne pouvait détruire le temple fondé par les saints d'autrefois, ensuite parce qu'il jugeait impossible de pourvoir aux énormes dépenses nécessaires; il eut enfin une vision, où un ange lui ordonnait de renoncer à l'antique édifice et de commencer la construction d'un nouveau. Cette vision reparut deux ou trois fois, en sorte que l'ange le convainquit de ne point la regarder comme une fantaisie due au sommeil, dessina avec son bâton les contours du monument et lui enjoignit de le bâtir, sous le vocable de Pierre, le roc fondamental des apôtres, et de l'apôtre Paul. Il l'encouragea à l'entreprendre, en lui disant: «Ce n'est pas l'homme qui achèvera ceci, c'est le Seigneur qui veut ériger une maison pour sa glorification. L'évêque effrayé se réveilla de son sommeil et resta quelque temps interdit. Aussitôt levé, il se rendit sur le terrain et, ayant montré à la communauté le plan de l'ange, informa de l'événement le grand prince-primat de Siounie, Achot, frère de Vasac, fils de Philippé et père de Sembat, de Sahac et de Babgen, ainsi que son épouse, la vénérable et très pieuse dame Chouchan; Grigor-Souphan¹⁾, autre prince, résidant au canton de Gégham, fils de Gabourh, ainsi que Sahac; enfin un autre prince, nommé Tzaghic, résidant à Baghk, père de Dchévancher: tous furent remplis d'allégresse et accoururent en hâte, sous l'impulsion d'en haut. Ils furent dans l'étonnement d'une si admirable vision, et, d'un

1) Par. Mosc., Grigor, autre prince résidant à Gégham; Gabourh et Sahac, fils de Souphan.

Le prince Achot † en 905 ou 906; sa femme Chouchan † en 914: pour ces deux personnages il n'y a donc pas de difficulté. Pour les autres, si nous suivons la variante des imprimés, comme Grigor-Souphan 1er † en 851, et Vasac-Gabourh en 856, ce n'est pas d'eux qu'il

est question ici; la leçon du Mit., au contraire, s'explique très bien par Grigor-Souphan II et Sahac, son frère, tous les deux fils de Vasac-Gabourh. Quant à Tzaghic et à sa lignée, c'étaient certainement des collatéraux de la branche siounienne orientale; on les verra figurer, au ch. XLII, dans un acte officiel, avec les princes apanagés, des deux sections de la famille.

commun accord, mirent la main à l'oeuvre, afin de l'exécuter promptement. Leurs trésors s'ouvrirent et s'épanchèrent largement sur les travailleurs, occupés à la construction. Ce furent surtout le grand prince Achot et l'évêque Ter Hovhannès qui n'épargnèrent ni dépenses ni fatigues. Grâce à l'assistance de Dieu, le fondement fut posé en 344—895, sous le règne de Sembat Bagratide, le Confesseur¹⁾, fils du roi Achot; sous le principat, en Siounie, d'Achot, fils de Philippé; Géorg de Garhni étant catholicos d'Arménie, par l'ordre et la volonté d'Achot, par l'entremise d'Hovhannès, ce qui fut consigné sur l'église, en cette sorte:

«En l'année 344—895²⁾, Pâque tombant le 4 de navasard, moi Ter Hovhannès, établi évêque de Siounie, successeur de Ter Soghomon, j'ai commencé la construction de cette église.» Ce fut ainsi qu'il acheva l'édifice, ayant une voûte semblable au ciel, une coupole sur le toit, un vrai lieu d'assemblée pour les anges, de propitiation pour les hommes, formée de blocs polis et de pierres taillées; un chef-d'oeuvre d'architecture, charmant le regard, haut de 100 coudées, large de 24 et renfermant quatre autels, outre le principal³⁾. Comme dans l'édifice de Salomon ou de Zorobabel, il y a au milieu deux piliers, Boos et Iakoum⁴⁾, posant sur des bases solidement agencées et couronnées de hauts chapiteaux, travaillés élégamment, qui supportaient l'énorme poids d'une voûte en pierres de taille, de la forme du ciel⁵⁾, tous deux à l'intention des apôtres Pierre et Paul, dont les reliques sont déposées dans les fondations. Dans celles de l'église et aux angles on plaça également des quantités de reliques d'apôtres, de pontifes et de martyrs, rassemblées à Tathev.

Ayant terminé tout cela en 11 ans⁶⁾, Ter Hovhannès érigea auprès de l'église, vis-à-vis de la porte du S., une colonne merveilleuse, dédiée à la Ste.-Trinité, formée d'un amalgame de petites pierres et haute de 30 coudées⁷⁾. Il enceignit également l'église de pierres

1) Lis. le Martyr.

2) En 344 arm. le 1er de navasard tombant le 17 avril, le 4 de ce mois fut réellement le 20 avril: c'était l'année 115 du 13e cycle pascal géorgien, où Pâque eut lieu au jour indiqué.

3) Aujourd'hui il n'y a plus qu'un seul autel, au dire du P. Chahnazarian, N. 46, et les piliers ne subsistent plus.

4) Une personne versée dans ces matières m'a assuré qu'aucun livre de traditions rabbiniques ne contient un seul mot sur ce sujet; mais on m'a fait connaître un passage des Antiq. jud. de Fl. Josèphe, l. III, chap. VIII, t. I, p. 344 de l'éd. Hudson, où il est dit en effet que Salomon fit placer à la porte de son temple deux colonnes de 4 doigts de diamètre, 12 de circonférence (dans la trad. lat. octodecim au lieu de duodecim), nommées l'une Ιαχίμ, l'autre βοάζ, βατζ ou βατς. Je dois ce renseignement à M. Gourland, élève de l'Univ. de St.-Pét. Sur ces colonnes, nommées Iakin et Booz dans le texte hébreu de la Bible, III Reg. VII, 21; II Paral., III, 17; Ιαχούμ et βολώζ, chez les 70 ib., avec traduction κατό-

βωος, Ιαχός; Iachin et Booz, dans la Vulgate, ibid., v. encore Jérém. LII, 21; F. Josèphe, Ant. hébr. l. VIII, ch. III. Ces divers textes contiennent des variantes importantes de rédaction; quant à notre historien, l'on voit qu'il a consulté le texte grec, d'après lequel a été faite la version arm. de la Bible. M. Schnitzler, dans son Atlas histor. et pittor. d'hist. universelle, Strasbourg, 1861, 3 v. 4-o, t. I, Pl. VI, donne une figure du temple de Salomon, restituée d'après les récents ouvrages d'Ern. Kopp et O. Thénim, où la porte d'entrée est en effet flanquée de deux grosses colonnes, qui paraissent être celles dont il s'agit ici.

5) Ce membre de phrase, depuis l'énorme, manque au Mit.

6) En 906.

7) Cette colonne, qui s'ébranle quand on s'appuie dessus, subsiste encore; elle a été vue par le P. Chahnazarian, note 46, et par M. Abich, qui n'a pu m'en expliquer le mécanisme.

polies et le couvent de pierres de taille. Comme le terrain était inégal, il en aplanit les aspérités et combla les enfoncements par un mur cimenté à la chaux, établit des caches et des souterrains à l'intérieur du couvent, ainsi que plusieurs chambres et retraits, construits dans les entrailles de la terre, pour les besoins de l'église. Sur des remblais, égalisant la surface, il bâtit une salle à manger et des ouvroirs, des magasins et des dépôts d'objets sacrés, des bibliothèques et, à la porte de l'église, un oratoire, ainsi qu'une sépulture pour les évêques et pour les princes de Siounie. L'ordre qu'il introduisit définitivement, par ses soins, dans cette grande maison des pontifes, la rendit attrayante pour les gens des pays lointains, comme pour ceux du voisinage et de toute l'Arménie¹⁾, et la fit briller comme le soleil au milieu des astres. Non-seulement ce lieu se distinguait entre tous par ses édifices, mais encore il brillait par son clergé et par ses religieux, au nombre de 600 frères. Il était rempli de philosophes profonds comme la mer, d'habiles musiciens; renfermait un collège de savants et de vartabieds bien exercés, des artistes en peinture, des calligraphes incomparables. Aussi, rois, princes, évêques, frappés de tant de mérites, venaient-ils, les mains chargées d'offrandes, visiter cette résidence, semblable au ciel.

Quand l'église et les autres bâtiments furent achevés, Ter Hovhannès eut souci de célébrer la dédicace de son temple admirable, par une cérémonie réunissant le monde. Il invita le roi d'Arménie Sembat et les autres princes; le catholicos Ter Hovhannès²⁾, qui avait succédé à Machtots, dans l'île de Sévan, ainsi que les autres évêques arméniens; Gagic, roi plus tard du Vaspouracan, vint aussi, avec ses évêques, princes et nobles; puis Ter Siméon, catholicos d'Aghovanie, avec les évêques et les grands princes de sa juridiction. Là se rassemblèrent les descendants d'Haic, les princes de la famille de Siounie, dont j'ai parlé, des évêques, des abbés, du pays de Sisacan. Au milieu d'eux on pouvait réellement voir, suivant sa parole, Jésus-Christ, avec son Père et le très Saint-Esprit, toute la milice céleste, la troupe des apôtres avec les prophètes, la réunion des pontifes et des légions des martyrs: tous apparurent au S. évêque Hovhannès, durant le service du matin, ainsi que Pierre, tenant des clés de fer dans sa main, et Paul, avec le livre apostolique sur sa poitrine. Ils entrèrent dans l'église, préparèrent le siège du roi céleste et remirent à l'évêque les clés et le livre, en disant: «Il plaît à Dieu de résider ici, nous préparons le lieu de son repos. Ordre nous a été donné de demeurer en ce lieu jusqu'à la seconde venue de notre roi. Voici les clés de son royaume; qu'elles se conservent dans l'église, car c'est ici que s'ouvrira la porte du paradis pour tous les pécheurs venus avec foi. Ce livre y restera également; car d'ici sourdra la grâce de la doctrine, et la saine prédication des saintes

1) Le P. Indjidj, *Arm. anc.*, p. 292, lit, au lieu de *Հայաստան աշխարհիս, յոստանն աշխարհիս*, qui semblent dire que Tathév était aussi une résidence princière; or, comme le dit le P. Chahnazarian, note 47, Tathév ne fut la capitale ni de la Siounie, ni encore moins de l'Arménie, et la leçon du P. Indjidj ne se trouve ni dans mon Mit., ni dans les imprimés. Mon Mit. porte

բոլորաստան աշխարհիս; Par. Mosc. *բոլոր հայաստան*; cette dernière leçon est plus claire et surtout plus correcte, mais celle du Mit., quoique barbare, donne un sens fort approuvable «toute la contrée environnante.»

2) Jeau catholicos, l'historien.

écritures s'y perpétuera, pure et sans mélange.» A cette vue Hovhannès s'émut et, sans rien manifester, adressa au ciel un hymne de glorification.

Au point du jour les saints pontifes et évêques, revêtus de leurs habits, se dirigèrent vers l'ambon et célébrèrent la bénédiction spirituelle. Quand ils oignirent le saint édifice de l'huile divinissante, disant «Béni soit-il par l'onction,» la foule entonna avec un tel ensemble, qu'à l'entendre on eût dit un roulement effrayant, un fracas sorti des nuées de feu, qui ébranla la terre et agita la contrée. Pour moi, je suis convaincu que ce n'était pas seulement un cri humain, mais qu'à ce bruit extraordinaire il se mêla des voix surnaturelles. C'est ainsi que se fit la dédicace, durant huit jours, consacrés à glorifier Dieu, et chacun retourna chez soi. Pour le roi et les princes, témoins de la cérémonie et de ces magnifiques dispositions, ils en aimèrent et honorèrent davantage la localité, qu'ils enrichirent de précieuses offrandes et en agrandirent les limites. Nous en avons déjà trop dit.

CHAPITRE XLII.

Domaines de l'église ¹⁾, donnés par le roi ²⁾ et par les princes; limites du couvent, trouvées par nous, dans un document sur parchemin, scellé du sceau royal.

Le roi ³⁾ acheta et offrit à la sainte église le grand village de Cardjavan, canton d'Arévik, vallée de Méghri; il acquit encore des seigneurs de Siounie et offrit Gardjik, exempt de tout impôt; il donna en outre Khorasanki-Bac «l'enclos de Khorasanik,» canton de Sotk ⁴⁾ dans le Géghakouni, et de Gotogh-Vank, dans la vallée de Garhni. Achot, prince de Siounie, donna le village de Tzoghoun, canton d'Haband, et Bnounik, en Siounie, canton de Dzghouc; il octroya Tsour, avec sa forteresse et ses territoires; la rivière et le couvent de Tsour; Tantza-Taph et Deghtza-Tzor. Ceux de Baghk donnèrent le village de Tachou, obtenu d'Achot par échange, et celui d'Eghégn, canton de Baghk. Les Souphaniens donnèrent le village d'Arith, limitrophe des terres d'Harjik et de Tamalécouk. Ils ajoutèrent plus tard celui de Ctcôis, dans le Géghakouni, franc d'impôts. La grande et pieuse Chouchan, dame de Siounie, octroya également Dzadzard ⁵⁾ et Karatnik. Du tout il fut dressé, par devant le catholicos, un document prononçant de terribles anathèmes, des prohibitions désolantes et redoutables, et l'écrit fut scellé du sceau royal au sanglier, de ceux du catholicos et des princes, qui fut remis entre les mains de Ter Hovhannès, évêque de Siounie.

Ayant vu nous même cet acte, tracé par les donateurs, altéré de vétusté, rongé sur

1) Par. Mosc. et des pontifes.

2) Par. Mosc. par les rois.

3) Sembat - le - Martyr.

4) Ou Sodk.

5) Mosc. Dzatsard.

les bords, nous avons lu le peu qu'il a été possible et, à cause de sa longueur, en jugeant la lecture ennuyante, nous ne l'avons pas inséré dans notre livre.¹⁾

Quant à la grande charte, où sont décrites les limites, nous la transcrivons. Il y eut encore une femme pieuse, Hamazaspouhi²⁾, fille du prince Babgen, qui donna d'abord une grande vigne, située sur le ruisseau d'Halik³⁾, avec toutes ses limites, défendant; par un document authentique et par de grandes et sévères prohibitions, d'annuler son offrande.

Malgré toutes ces donations, on ne put tirer de leur demeure les habitants de la forteresse de Tsour, qui la possédaient depuis les temps anciens, gens barbares et dégoûtants. Il en fut de même de ceux de Tamalec, au voisinage et vis-à-vis du couvent, dont on ne put prendre possession, parce que c'étaient des gens de même espèce. Il y avait encore un autre repaire de voleurs, nommé Berd, vis-à-vis du couvent, de l'autre côté d'une grande rivière⁴⁾, au bord du rocher dit Arhavéla-Dacht, dans l'Ousakin-Intérieur⁵⁾: on ne put les chasser, et c'était pour le couvent un danger perpétuel. Plus tard, il est vrai, à diverses époques, les pontifes se rendirent maîtres de ces lieux; mais lors de l'affaiblissement du pontificat et de la dévastation de la maison de Siounie, les donations spirituelles d'héritages se trouvèrent périmées, et ne furent de nouveau assurées qu'après le triomphe sur l'opposition.

CHAPITRE XLIII.

Document de la circonscription de Tathev.⁶⁾

«Au temps de notre roi Sembat, puissant de par Dieu; de notre catholicos, revêtu de Dieu, Ter Hovhannès; de notre seigneur spirituel, honoré de Dieu, Ter Hovhannès, évêque de Siounie;

«Nous les humbles serviteurs de Dieu, princes de Siounie, du sang d'Haïc: Ter Achot, fils de Philippé, avec mes fils, Ter Sembat, Sahac et Babgen⁷⁾; Ter Grigor-Souphan, avec

1) Par. Mosc. տաղտակութի համարեցաք լսողացդ և ոչ եղաք... Mit. տաղտակութի յարմարեցաք լսողացդ եղաք... comme, en définitive, le document dont il s'agit ne se trouve pas dans notre histoire, l'addition des deux mots և ոչ, par le P. Chahnazarian, admise par l'éd. de Moscou, sans toutefois qu'il l'ait signalée comme telle, est utile pour le sens.

2) Cette princesse n'étant nommée qu'ici, on ne peut déterminer quel Babgen était son père.

3) Par. հալիսիք; la forme հալից signifie proprement «de ceux d'Halik», comme précédemment on lisait սահմանակից հարժից «limitrophe de ceux d'Harjik»; car les noms des villages nommés étant հալիք հարժիք le gén. serait հալաց, հարժաց.

4) Sans doute la Barcouchat, Bazar-Tchaï ou Hakar.

5) Localité entièrement inconnue.

6) Cette pièce a été reproduite par le P. Sargis Dchallal, dans son Voyage, t. II, p. 270. J'indiquerai ses variantes par la lettre S.

7) Pourquoi le 4^e fils d'Achot, Vasac, ne figure-t-il pas ici, puisqu'il ne mourut qu'en 922?

mes frères Sahac et Vasac; Ter Tzaghic, avec mon fils Dchévancher, et autres nobles et nos parents;

«Par-devant notre roi protégé de Dieu et notre saint catholicos; par-devant le pontife et les princes d'Aghovanie, par-devant Grigor et Gourgen, princes de Vaspouracan, et les autres évêques, prêtres et tanouters, nous avons dressé cet acte, formant un document authentique et invariable, au sujet de la circonscription de la métropole de Tathev, du grand, saint et apostolique siège de la Siounie.

«Le jour où nous nous sommes réunis pour la dédicace de cette sainte église, et l'avons libéralement enrichie de nos dons, soit de ceux faits par nous ce jour même, soit de ceux provenant anciennement de nos prédécesseurs, les princes de Siounie. Ayant lu la charte ancienne, écrite par nos pères et aïeux¹⁾, et connu l'héritage de la sainte Croix et des seigneurs spirituels résidant dans notre principauté, ainsi que les limites locales, nous les avons de nouveau confirmées et agrandies. Tenant la croix qui a reçu un Dieu, nous avons de notre pied marché avec toute l'assemblée et circonscrit les contours comme il suit²⁾.

«Du côté de l'O., en commençant par le grand promontoire dominant de Gazboïl³⁾, où est le point de partage des eaux, jusqu'au grand chemin creux, limitant Lora-Tzor⁴⁾;

«Sur la face du N., par le rocher descendant vers la rivière, vis-à-vis de Khot⁵⁾, le long de la rivière, à Khotanian, et la rivière traversée, par une petite vallée et un chemin qui aboutit au creux d'Avazik⁶⁾, et par la petite colline de Khoghats⁷⁾; par ce même chemin uni de Batsahorin; par une vallée rétrécie et sans eau, allant à Deghna-Tzor et au pont; du pont à Kara-Tzor; par le grand rocher⁸⁾ en pente de Kara-Tzor, allant au promontoire et à la route⁹⁾, conduisant par un promontoire à Harsnavaz; puis par la vallée d'Harsnavaz, descendant du côté de l'église, sur le chemin de Paracotch, séparé par des dalles de pierre¹⁰⁾, et aboutissant par une grande vallée à une rocher détaché, en face de la grande vallée qui est de l'autre côté et sépare un plateau allant à la croix-longue; par le point de partage des eaux¹¹⁾, au grand creux et au chemin venant de la vallée de Baghk¹²⁾, et delà à ladite montagne de Gazboïl.¹³⁾

«Telles sont les limites que nous avons foulées de nos pieds, vues de nos yeux, tracées avec nos mains, sans diminution, ni retranchement; nous avons écrit ceci et l'avons scellé du sceau de nos rois et catholicos, et du nôtre. D'ores-en-avant et dans l'éternité ce seront les limites du saint asyle de Tathev, sans que nul puisse s'y opposer: ni ceux d'Orotn,

1) Omis, S.

2) Cette manière de déterminer les limites est indiquée souvent dans les chartes géorgiennes, surtout en cas de contestation; v. Hist. de Gé. Introd. p. cxlii.

3) S. *Վաղբոյլադաց տափով.*

4) S. *Խոշորաձորին.*

5) S. *Խոտիայ.*

6) S. *Լուսչեաց.*

7) S. *Ի Խաղած պլուր կալ;* Mosc. *Ի Խոդաց պլուրկովն.*

8) S. *բնասեռ.*

9) S. *բուհ ճանապարհ.*

10) S. *սալքով հատեալ.*

11) S. *ջրաթաղով.*

12) S. *Բաղկա ձոր.*

13) Je ne puis malheureusement pas garantir la traduction de ces détails topographiques.

ni ceux de Baghk, de Vanand¹⁾, de Chnher ou de Norik²⁾. Si quelqu'un des nôtres ou des étrangers, des grands ou des employés, des intendants³⁾ ou des tanouters, se montre opposant, qu'il soit séparé de la Sainte-Trinité, anathématisé par les trois saints conciles, condamné avec Judas, avec ceux qui ont dressé la croix et avec tous les scélérats. Si l'autorité est renversée par les musulmans⁴⁾, et que ceux-ci, ayant le pouvoir, tentent de s'emparer des lieux, qu'ils soient rejetés de leur foi et religion, expulsés par leur prophète, frappés de la malédiction de Dieu, des anges et de tous les hommes; que ce qui est légitime leur soit interdit⁵⁾; que la malédiction reste sur eux pendant mille années; que leur ciel n'ait pas de rosée, ni la terre de verdure.

«Moi, Hovhannès, par la grâce de Dieu catholicos d'Arménie, je certifie ce document, invariable et sans opposition, émané des grands princes de Siounie, et l'ai scellé de mon sceau ordinaire.

«Moi Sembat Bagratide, roi d'Arménie, j'ai confirmé de ma main ce document, et mis au bas mon sceau royal:

«Moi Gagic, seigneur de Vaspouracan et d'Arzdrounik, fils de Grigor-Dérénic, je certifie ces donations et circonscription du siège de Siounie.

«Moi l'humble serviteur de Dieu, Ter Siméon, archevêque d'Aghovanie, je certifie ce document et l'ai scellé de mon sceau.

«Moi Grigor-Souphan, prince de Siounie, je certifie et confirme ce document, que nous avons rédigé.

«Nous Grigor, Esai et Atrnerseh, princes d'Aghovanie, certifions ce document.

«Nous Tzaghic et Hrahat Siouniens, certifions ce document.

«Nous Sahac, de Gardman, Achot et Vasac Gnthounians, certifions ceci.

«Moi Hovhannès, évêque de Siounie, j'ai confirmé de ma main ce document⁶⁾ et l'ai scellé de mon sceau. Dieu le rende propice pour la sainte Croix⁶⁾ et pour cette sainte église, ainsi que pour les pontifes établis de Dieu dans cette résidence! Cela s'est fait en l'année 355—906.»

1) Mosc. Par. Vaghand; or dans la liste des villages dépendant de Tathev, au ch. LXXIV, je trouve un village de Vanand, dans le canton de Mivs-Baghk, et un autre dans celui d'Erndchac (qui manque dans les imprimés): je crois qu'il s'agit ici du premier.

2) Oms, S.

3) *խոստակալ*; v. p. 124.

4) *Թէ ի Տաճկաց աւագութի փոխի*; v. sup. p. 130, n. 10.

5) Toute cette malédiction est tirée et transcrite presque littéralement du Koran, ch. II, v. 81, 156, trad. de Kasimirski, avec insertion de quelques mots arméniens: *عليهم لعنة الله والملائكة والناس اجمعين*. Dans ce texte, dont je dois l'indication à M. l'académicien Véliaminof-Zernof, il ne manque que quelques mots de la formule transcrite en arménien, et notamment: *դէին* . . .

Հոյն . . . նաորիս նաբին . . . հալալ հարամ. Les imprimés et le Mit. donnent quelques variantes de transcription, qui me paraissent peu importantes; par ex. S. porte: . . . *զնաթիզնափն անկեալ (Mit. Par. Mosc. անարգեալ) եղիցին*.

Les Arabes d'Alger ont une imprécation ainsi conçue: *Iaram aial-ak* «Que ta femme soit un péché pour toi!» formule qui s'emploie pour engager un homme à ne pas manquer à sa promesse. «Si tu te parjures, que chacun te dise *Iaram aial-ak!*» Rev. contemp. 30 Sptbr. 1862, p. 280.

6) Le mot *ճին* n'est pas précisément le document lui-même, mais la décision, l'*actum judicatum* qu'il contient.

7) Cette formule répond à celle des chartes géorgiennes: *დავობედავობის დამკრთ-მან*. C'est aussi une locution de politesse turque, en remettant quelque chose à une personne: «Dieu fasse que cela vous soit de bon augure!» Mag. pittor. 1863, p. 127.

CHAPITRE XLIV.

Le couvent de Khotakérats-Vank, dit Karcoph, est renversé par un tremblement de terre et reconstruit par la dame Chouchan et par Ter Hovhannès.

Bien long-temps avant cette époque¹⁾, des hommes se nourrissant d'herbes et portant des cilices s'étaient établis au bas du Vaïo-Tzor, dans le territoire de la citadelle de Hrassec, près du village d'Arastamough, dominant d'en haut, comme un observatoire, la plaine de Charri. Ils étaient en très grand nombre, se privant d'habits et de nourriture matérielle, répandus parmi les pointes des rochers, dans les vallées profondes, toujours occupés de prières, se réunissant ensemble les dimanches, pour participer au sacrifice céleste. Leur seule jouissance alors était le pain et le vin. Les autres jours, quelques-uns vivaient dans des cavernes, d'autres dans des cellules très étroites ou bien en plein air, taciturnes et ne soufflant pas un mot, se contentant pour le soutien de leur vie de graines et de légumes. Ceux-ci construisaient un édicule dans un vallon resserré, près d'une source savoureuse, et demeuraient là, dans le lieu nommé aujourd'hui Ourhoï-Kar, où sont leurs sépultures, opérant beaucoup de guérisons; ceux-là, dans une longue vallée, avaient bâti une chapelle, où ils demeuraient: c'est Hin-Vank «l'ancien couvent.» Le reste vivaient dispersés. Leur point central et leur église étaient auprès du village d'Arastamough²⁾, dans un lieu décent, où ils avaient dressé le redoutable et merveilleux saint signe dit Khotakérats-Khatch «la croix des mangeurs d'herbes.» Lors de la dévastation du pays³⁾, les religieux se dispersèrent, et la localité resta ruinée, sans habitants, jusqu'aux jours d'Achot, prince de Siounie.

Informé de l'état des choses par le grand évêque de Siounie Ter Hovhannès, Achot ordonna de relever l'église et le couvent, de réunir les religieux et d'attribuer à l'église, comme domaine, le village d'Arastamough: ce qui fut exécuté. Le pieux et royal prince Achot étant mort⁴⁾, l'église et tout l'édifice du couvent furent renversés par un horrible tremblement de terre, dont la nouvelle parvint encore, par l'entremise de l'évêque, à la vénérable dame Chouchan. Celle-ci, pieuse et dévote, supplia l'évêque de mettre aussitôt la main à l'oeuvre, pour réparer l'église, et de rendre le lieu plus brillant encore qu'auparavant, «afin, disait-elle, de ne pas laisser s'éteindre la mémoire de mon seigneur Achot.» Le bienheureux évêque Ter Hovhannès ayant achevé la chose en toute hâte, on invita à la dédicace le grand catholicos d'Arménie Ter Hovhannès. Le couvent brillait d'une splendeur incomparable, et l'on traça sur l'église une inscription commémorative d'Achot et de Chouchan, dont telle était la teneur:

«Le couvent de Khotakérats subsistait dans les temps anciens; comme l'habitation

1) I. e. avant le Xe s.

2) Mon Mit. donne une autre variante de ce nom: Ar-tasamoukh.

3) Sous Bougha et ses successeurs.

4) Avant l'année 911; v. p. 142.

des religieux le monastère et son église étaient depuis longtemps ruinés, le vénérable Ter Achot avait pris la peine de restaurer la sainte église, et, en même temps que les édifices, renouvelé le personnel des moines. Cependant il arriva que mon seigneur Achot sortit de ce monde et passa vers ses pères; mes fils assignèrent au saint couvent le village d'Arastamough¹⁾, avec ses limites, dont les moines eurent la jouissance. C'était comme un monument commémoratif de l'âme du vénérable prince Achot, et de moi Chouchan, dame de Siounie, et en vue de la longévité de mes enfants. Or il est arrivé qu'un tremblement de terre a renversé les églises. Moi, voulant entrer dans les vues de mon seigneur Achot et renouveler sa mémoire, depuis qu'il est passé dans le Christ, j'ai relevé la sainte église et les bâtiments des religieux, sous l'invocation de la sainte et toujours vierge Marie, Mère de Dieu, pour le salut de mon vénérable seigneur Achot, prince de Siounie, et de mon âme pécheresse; pour la prolongation de ma vie et pour la prospérité de mes fils, Sembat et autres. Ledit village d'Arastamough, avec ses limites, ayant été jusqu'à ce jour entre les mains et à la disposition des supérieurs du couvent, j'en ai confirmé, par une résolution irrévocable, la jouissance à perpétuité à la sainte N.-D. du couvent de Khotakérats, de l'assentiment de mes fils, et assuré l'exécution, à l'égard du saint asyle des religieux, pour ces cinq églises construites par moi. Dans la première, celle de N.-D., on célébrera au nom de mon seigneur Achot et au mien trois quarantaines annuelles, pour nos âmes pécheresses, qui peut-être obtiendront miséricorde au redoutable tribunal du Christ; les quatre autres seront pour la longévité et le salut des âmes de mes fils et pour les besoins du couvent.

«Maintenant nul n'aura le droit de s'opposer et de faire obstacle à cette sincère détermination et disposition; sinon, qu'il ait part avec le traître Judas et rende compte de mes péchés au jour du redoutable jugement du Christ.

«Nous Ter Hovhannès, catholicos d'Arménie, avec nos évêques et clergé, et Ter Hovhannès, évêque de Siounie, nous sommes témoins de cette acte et décision.

«Ce testament commémoratif a été écrit en 359—910, par la volonté du Dieu tout-puissant, qui est béni dans l'éternité. Amen.»

CHAPITRE XLV.

Construction du couvent d'Hohannou-Vank²⁾, par Vahan, fils de Tzaghic.

Nous avons dit plus haut³⁾, qu'un certain Vahan, fils du prince Tzaghic, ayant perdu l'esprit par l'obsession du démon, se fit religieux et voulut construire un couvent, avec établissement d'une communauté de moines et de prêtres faisant un service continu. Après avoir pratiqué de nombreuses et sévères austérités, il vint au pied de la haute mon-

1) Ou Arastamoukh.

Vahanou-Vank.

2) On verra plus bas que ce nom est une altération de

3) A la fin du ch. xxxviii.

tagne portant le fort imprenable de Baghaberd, vis-à-vis d'Adjanen, où il trouva un terrain uni et fort avantageux. Avant tout il pria Dieu de faire prospérer l'oeuvre de ses mains, puis il invita ses frères à y coopérer et se mit à bâtir l'église. La maison de glorification divine fut érigée sur un beau plan, avec coupole et trois chapelles, en blocs solides de pierres de taille. Il en fit une demeure pour des moines, la pourvut abondamment d'ustensiles royaux et y réunit plus d'une centaine de religieux de sainte vie, en assurant une portion d'héritage à l'église, sous le vocable de Saint-Grégoire-l'Illuminateur. C'étaient: la vallée en-deçà de la rivière; au-delà, les jardins et vignes du couvent; par en haut, le côté de la montagne, atteignant l'extrémité d'un plateau où paissaient les troupeaux du couvent, et où parquaient les moutons; du côté de la ville, l'espace jusqu'aux bastions de l'enceinte et au mur extérieur, partant de la montagne, et, du côté de Tantza-Pharakh une grande vallée¹⁾ en pente, commençant à la montagne et descendant à la rivière; puis les villages, situés en face du couvent, d'Atchaghrou, avec sa rivière, d'Aravaïr et de Check, et quantité de donations, assurées au couvent par acte irrévocable. Ce lieu, appelé de son nom Vahanou-Vank, s'accrut comme une ville populeuse. Pour lui, la mort ayant mis fin à ses travaux et austérités, il fut enterré à la porte de l'église. Ce saint couvent fut bâti en 360—911, sous le roi Sembat Bagratide, sous le prince de Siounie Sembat, sous Dchévancher de Baghk, Ter Hovhannès étant évêque de Siounie.

Plus tard un autre Vahan, fils du frère du précédent, i. e. de Dchévancher, élevé, instruit dès son enfance, au sein de sa famille, dans la pratique de la sagesse divine, devint prêtre, supérieur du saint couvent. Celui-ci en augmenta les édifices, en releva la solennité et construisit à la porte de l'église, en blocs énormes, un grand oratoire, où reposent dans leurs sépultures plusieurs rois et reines d'Aghovanie et de Baghk, plusieurs princes illustres du pays de Sisacan. Ce Vahan ajouta encore à l'église un portique d'une architecture élégante, en grandes pierres polies, mesurant 30 coudées, et sur la porte du couvent une voûte, supportant deux chapelles, des apôtres Pierre et Paul. Il bâtit en moëllons cimentés à la chaux une vaste salle de réfection, à la porte de laquelle il amena de l'eau, par des conduits d'une belle exécution. Plus tard il fut appelé lui-même à l'évêché de Siounie, après Ter Hacob, puis au rang suprême de catholicos d'Arménie, après Ter Anania Mocatsi. Ayant occupé cinq ans le catholicat, il mourut au village de Tzoro-Vank, près de Bercri, canton de Tosp, province de Vaspouracan, et fut enterré à la porte de l'église.²⁾

Bien longtemps après, sous Grigor, roi de Baghk, le couvent de Baghk reçut de nombreux embellissements et accroissements, par les soins de la reine Chahandoukht, de Cata et du roi Sénékérime³⁾, qui y firent construire de grandes voûtes, supportant des églises et des palais, ornés de nombreuses et hautes colonnes, pour la résidence et le plaisir des princes. C'est de leur temps que vint ici Ter Stéphanos, catholicos d'Aghovanie, qui y mourut et fut déposé dans le saint lieu.

1) քիւանք.

2) On reviendra sur ces faits au ch. LIII.

3) Sur ces personnages, v. le ch. LIX.

CHAPITRE XLVI.

Du prêtre Ter Géorg, fils du prince ¹⁾ de Siounie.

Au temps de Vasac, prince de Siounie, fils de Ter Philippé, un jeune homme de race sisacane, nommé Géorg, doué d'une jolie figure et d'une tournure chevaleresque, avait pris femme et atteint l'âge de la maturité. Craignant Dieu et tourmenté par cette parole de l'Evangile: «L'homme qui n'abandonne pas son père et sa mère, sa femme et ses fils, et ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi.» Jamais ne se reposant et ne prenant goût aux vanités et aux plaisirs sensuels, il était entré dans l'état saint du mariage avec sa virginité et pureté. Un jour il disparut tout-à-coup de sa résidence et de sa société, pour aller se cacher dans quelque couvent, où il changea ses habits contre un vêtement de cuir et une peau de chèvre, et resta inconnu, sans prendre ni repos ni sommeil. Cependant la très pieuse dame sa mère, Hamamorhi, sa femme, ses frères et serviteurs, jetant les hauts cris, faisaient chercher Géorg, sans le trouver. Au bout de quelque temps, ayant découvert sa retraite, on alla le ramener de force dans sa résidence; on mit en pièces ses pauvres vêtements, de peau de chèvre et de bure grossière, et on le couvrit, comme les gens de sa famille, de tissus de soie princiers. Quoique surveillé de très près, il ne se mêlait pas à la société et semblait, à voir son insensibilité, son mutisme, ses prières et lectures sans fin, enivré, possédé de l'amour du Christ.

Un jour donc il disparut de nouveau. Couvert d'un grossier cilice, les pieds dans des chaussures ²⁾ trouées, il se rendit à Eritsou-Vank, lieu célèbre par sa sainteté, auprès d'un saint ascète, revêtu de Dieu, le prêtre-économe Théodoros, qui l'accueillit avec beaucoup de joie. En ayant eu connaissance, sa mère et sa femme, accompagnées des princes siouniens, leurs parents, allèrent au couvent d'Eritsou-Vank ³⁾ et, par toute sorte d'instances, s'efforcèrent en vain de faire fléchir sa résolution; puis, le voyant inébranlable dans son amour pour le Christ, le laissèrent faire sa volonté et partirent. Après de longues austérités et la pratique des règles les plus sévères, il souhaita la profession et la grâce du sacerdoce. C'était le temps où le vénérable Ter Soghomon ⁴⁾, évêque de Siounie, et le vénérable Machtots, à Sévan, florissaient comme ascètes. Comme Géorg excitait la jalousie de certaines personnes, vartabieds et laïcs, qui le déchiraient cruellement par leurs discours envieux, Théodoros le prit et le mena à Ter Soghomon, qui le reçut très affectueusement, le réconforta par ses conseils et lui ordonna de s'éloigner et d'aller auprès de Machtots, s'instruire et pratiquer la vertu. Il le fit et, s'étant mis en route avec Théodoros, alla à Sévan, où ils restèrent un temps considérable, auprès de Machtots. S'étant

1) Mit. et Mosc. des princes; mais la Table des mat. et Par. portent le singulier.

2) *q(ql)k'u*; ce mot manque dans les dictionnaires.

3) La position n'en est pas connue précisément; v.ch.xx.

4) V. p. 99, 132; Ter Soghomon siégea 867—884.

exercé là, sous sa direction, à toute sorte de bonnes oeuvres, il retourna d'où il était venu, et trouva l'évêque mort, remplacé par Ter Hovhannès, près duquel il se rendit directement, et reçut de lui des encouragements, des paroles de consolation. Il vécut à Eritsou-Vank, où il pratiqua, avec Théodoros, de grandes austérités. Quelque temps après, étant retourné à Sévan, auprès de Machtots, par l'ordre d'Hovhannès, il le sollicita vivement au sujet de la prêtrise. Celui-ci l'envoya auprès de Géorg, catholicos d'Arménie, avec une requête écrite, où il lui faisait connaître sa position, se déclarait son père adoptif et se portait caution pour lui. A sa vue, à la lecture de la lettre, le catholicos Géorg l'accueillit honorablement et, l'ayant ordonné prêtre, le renvoya dans son pays. Beaucoup en éprouvèrent de la joie. Pour Machtots, qui l'avait recommandé, il ne cessait de l'animer par ses lettres, de le tenir en éveil par ses avertissements. Quand Machtots devint catholicos¹⁾, Géorg ne quitta pas sa personne jusqu'à sa mort. Après son décès, il emporta la chappe du bienheureux, sa coulle²⁾ en forme de diadème et sa tunique, en souvenir, pour les Siouniens. Pour lui, il demeura à Eritsou-Vank, avec Théodoros, menant une vie angélique. Quand il mourut, son saint corps fut déposé auprès de celui du trois fois bienheureux saint père Eritsac. Daigne le Christ, par leur intercession, avoir pitié de cette maison et de ce siège, ainsi que du troupeau des fidèles!

CHAPITRE XLVII.

Construction de Noravank³⁾, au pays de Bghen.

Il y eut un jeune parent du saint père Géorg, de la même famille sisacane, nommé Stéphanos, consacré à Dieu. Aussitôt sevré du sein maternel, on l'avait déposé, pour son éducation, aux pieds d'un vieillard inspiré de Dieu. Il crut, se développa en toute perfection, intérieure et extérieure, théorique et pratique, et fut appelé à l'ordre de la prêtrise par Ter Hovhannès, évêque de Siounie. Sentant alors le désir d'accomplir quelque oeuvre pieuse, il résolut de bâtir une église, d'y établir une maison de religieux et une hiérarchie de serviteurs, afin que celui qui en serait supérieur montât de force en force et pût se présenter à Dieu et aux anges, dans Sion.

Etant donc allé derrière Cataro-Vank, il y trouva un lieu fort charmant et agréable, un plateau isolé, entre deux vallons, où il se mit à bâtir une église, de l'assentiment du prince Hrahat. L'ayant achevée, ainsi que les portiques et dépendances, et la demeure des moines, il invita à la dédicace Ter Hacob, évêque de Siounie, en fit une communauté de frères et assigna les environs en propriété à l'église. Dans une léproserie, en face du cou-

1) En 897.

2) V. ch. xxvii, p. 70.

3) Noravank d'Amaghov est dans le district actuel de Daralagez, sur l'Arpa-Tchal.

vent, il réunit un grand nombre de malades, qui y recevaient des soins. Ce fut ainsi qu'en 385—936, le couvent fut abondamment pourvu d'ustensiles et de réglements.¹⁾

Pour le vénérable Stéphanos, sans pareil parmi les hommes, il vécut de longues années, d'une vie angélique, dans la pratique de la vertu, supportant dans son corps plus que le corps ne comporte, mortifiant sa chair et vivant par l'esprit, et passa dans le monde supérieur, dans les rangs des anges. Ce citoyen de la ville céleste passa vers le Christ, son gouverneur de ville, en 419—970, le mercredi, 17 de navasard²⁾, durant les jours de la sainte Pentecôte, et fut déposé dans un tombeau, près de l'église. Il eut pour successeur, dans la direction du couvent de Noravank, le P. Hrahat, puis Kristaphor, fils de son propre frère et son disciple, digne en tout d'un tel maître.

Peu après on construisit ici une église, d'une élégante architecture, dont la porte était décorée de voûtes admirables, où le P. Géorg et le P. Hovhannès, en artistes habiles, avaient placé sur leurs bases des colonnes en pierres, d'énormes dimensions.³⁾

CHAPITRE XLVIII.

Ruine de la citadelle de Tsoura-Berd, anathèmes contre ceux qui la reconstruisaient.

Au temps de Sembat, fils d'Achot, prince-primat de Siounie, et sous l'évêque Ter Hovhannès, constructeur de la grande église, le saint asyle de Tathev fut souvent exposé à de grandes tribulations de la part des habitants de Tsoura-Berd, gens athées et audacieux bandits. Ils vinrent un soir à l'improviste et se mirent à piller l'église, les ateliers⁴⁾ et les demeures des religieux, et cherchèrent inutilement l'évêque, pour le tuer. Pourtant ils massacrèrent quelques vieillards et forcèrent les autres à s'enfuir. Ayant pris ce qu'ils trouvèrent, ils partirent. Au matin, l'évêque arriva: ayant vu tout le mal qui avait été fait, il leva la sainte croix et autres objets sacrés, et il lança de terribles anathèmes contre la citadelle et contre ses habitants. Au même moment la terre trembla, le rocher se fendit en deux et entraîna dans l'éboulement les édifices; une partie des habitants périt. Pour l'évêque, ne pouvant plus résider ici, il prit la croix et émigra dans un autre pays. Informé de ces faits, l'illustre prince Sembat se mit avec ses nobles sur les traces de l'évêque et de la sainte croix, et le ramena à force de sollicitations dans sa résidence, la noble maison pon-

1) C'est quelques années plus tard, que le roi Achot-le-Miséricordieux se distingua par sa tendre charité envers les malades; Ruines d'Ani. p. 101.

2) En 970 le 1er de navasard tomba le 29 mars: ainsi le 17 fut le 14 avril, au temps de la cinquantaine précé-

dant la Pentecôte. Cette année fut la 190e du 13e cycle pascal géorgien, où Pâque tomba le 27 mars.

3) V. au ch. LXIV la continuation de l'histoire du couvent de Noravank.

4) Mit. *գործարանքն*, au lieu de *գործարանքն*.

tificale de Tathev. Non content d'expulser les maudits habitants du rocher de Tsour, il en châtia quelques-uns d'une manière terrible, détruisit et éloigna les autres du pays et donna la localité, avec ses limites, en propriété héréditaire à l'église, entre les mains de Ter Hovhannès. Un acte écrit par son ordre, scellé et déposé dans l'église, renfermait de redoutables anathèmes contre celui qui oserait relever la citadelle. Telle en était la teneur :

« Moi Hovhannès, par la grace de Dieu évêque de Siounie, j'ai écrit cet acte de ma main, par l'ordre de Sembat, prince de Siounie, puissant de par Dieu. En effet, nous avons été exposés à de pénibles angoisses, de la part des bandits sans foi habitant le rocher dit Tsoura-Berd, qui, nuitamment, à l'improviste, se sont jetés sur notre nombreuse communauté et ont tué quelques vieillards. Nous, ayant vu cette catastrophe, nous avons pris la sainte croix et émigré dans une autre contrée, tandis que les religieux se dispersaient dans toutes les directions. Informé de ceci, le prince Sembat, protégé de Dieu, vint et nous ramena. Ce brave coeur, plein d'espérance et de foi, rugit comme un lion à l'encontre des méchants, et les dispersa tous, étant convaincu, dans sa grande sagesse, que ce rocher était inutile à tous, ne portait profit à personne et n'inquiétait ni ceux de Baghk ni aucune autre contrée que ses principautés et les saintes églises, ornées et embellies par lui et par ses pères, au prix de nombreux et inappréciables efforts, et mises sur un pied admirable. Ayant sauvé les saintes croix et les églises, il nous assura le repos, après cette pénible épreuve, et remit en nos mains le lieu en question.

« Daigne le Seigneur lui donner d'abord, comme rétribution matérielle, la jouissance d'un règne ¹⁾ long et paisible, à lui, à ses fils et à sa race, puis l'accueillir avec les saints rois dans le monde éternel !

« C'est par l'ordre de Sembat, prince de Siounie, que j'ai écrit de ma main, scellé de mon sceau habituel et déposé dans mon église ce testament à perpétuité, afin que, dans la suite des temps, nul n'ose commettre de tels forfaits. Quiconque, par opposition à notre ordre, enlèvera Tsour à la sainte église, prononcera le nom de ce faux rocher et citadelle, songera à la relever, ou, à persécuter de nouveau la sainte église, celui-là soit anathématisé du Dieu tout-puissant, par tous les saints et par nous ; qu'il n'obtienne pas de miséricorde et soit exposé aux plus douloureuses malédictions ; que ses fils soient massacrés, que sa race et son nom soient exterminés, qu'il soit lui-même effacé du livre de vie et participe au feu inextinguible, avec Satan ! Que le maître de céans, fidèle à cette disposition, comme le pieux prince Sembat, hérite des mêmes bénédiction et récompense ; mais que celui qui l'oublierait ou négligerait soit privé de son bien et tombe sous le coup de l'anathème ici tracé ! Ceci a eu lieu en 364 — 915. »

Cependant longtemps après, lors de la décadence du pontificat, certaines personnes,

1) Le mot *ძუღალ-განუ-ბი* ne doit pas être pris à la lettre ; car dans toutes les langues le mot poli monsieur signifie proprement « mon maître, » et notamment en géorgien le terme *ბატონი*, régner, s'emploie dans les

formules de politesse pour vivre. J'insiste sur ce fait, parce que ce sera plus tard que le prince de Siounie sera reconnu roi.

qui avaient pris et relevé Tsour, suscitèrent une grande persécution contre l'église, et le couvent fut de nouveau dévasté, au temps de Vasac, devenu roi, de Sévada et de Chahandoukht, leur mère ¹⁾. L'évêque Hacob, qui s'était retiré à Baghk, revint delà; mais ces chiens, cachés sur la route passant par le ravin de Tsour, se jetèrent sur lui et le tuèrent ²⁾. En souvenir du forfait, on l'enterra là, et il s'y fait jusqu'à ce jour des guérisons de lèpre, de dartres et autres infirmités.

Ter Grigor vint ensuite. Le roi Vasac lui ayant demandé Tsour, il lui montra l'original des anathèmes, écrit de la main de Ter Hovhannès. Le prince, non content de lui abandonner la place, prescrivit de la démolir, de la raser complètement, de faire disparaître l'emplacement de la citadelle. Cela fut exécuté, et la forteresse ayant été anéantie, on en dressa de nouveau l'acte suivant.

«Par la grâce de Dieu ³⁾, au temps du pieux roi Vasac, aimant Dieu, de Sévada, prince des princes, et de leur mère Chahandoukht, leur sainte foi et ferveur et leurs habitudes de crainte de Dieu les portèrent à confirmer l'acte sus-visé, du vénérable Ter Hovhannès, constructeur de cette église, contenant de sévères anathèmes et défenses, pour le moment et dans l'éternité, relatifs à la restauration du rocher de Tsour. Cependant des gens sans ferveur ni crainte, qui s'étaient mis à relever la citadelle, en vue d'avantages temporels, n'en ont pas eu de profit, car ils ont été massacrés et exterminés tous, à cause de leur impiété. De notre temps il a été ordonné de raser cette ruine. Quiconque osera de nouveau la réparer soit anathématisé de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit; que ses fils, devenus mendiants, sortent de leur demeure, qu'ils n'atteignent pas la moitié de leurs jours ⁴⁾! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui tentera de s'emparer de Tsour ou de relever le rocher-citadelle, soit anathématisé de Dieu, rejeté par son Mahomet; que le légitime lui soit interdit, qu'il soit couvert de honte, et que son visage noircisse devant son Koran! ⁵⁾

«Cette disposition a été écrite de ma main, par moi Ter Grigor, et scellée de mon sceau ordinaire, d'après la volonté de Dieu!»

1) Il sera question de ces faits au ch. LIX.

2) Comme il n'y a eu depuis l'an 915 d'autre métropolitain que Hacob II, siégeant au temps de Sembat, N. 7 de la lignée principale de Siounie, et après sa mort, arrivée vers 998, c'est évidemment de celui-ci que parle notre historien. Toutefois, au ch. LIV, il n'est rien dit de la durée de son pontificat, et son genre de mort est indiqué là, par conjecture, comme étant le résultat d'un crime.

3) Pour la chronologie de cet acte, cf. ch. LIV un autre acte du temps du roi Vasac, de Siounie.

4) Cf. p. 130. *թէ ի Տաճկաց...*

5) Cf. Hist. mod. de la Gé., t. II, p. 472, une expression semblable, qui indique l'homme coupable d'un grand crime. Dans l'Hist. de la Gé., p. 365, 439, on voit aussi que, dans les cas de catastrophes ou de grands chagrins publics, les visages noircis servaient de démonstration aux malheureux voulant attirer l'attention du monarque.

CHAPITRE XLIX.

Mort de Ter Hovhannès, Ter Hacob lui succède; augmentation, à son époque, des propriétés de l'église.

Le vénérable pontife, revêtu de Dieu, le grand Ter Hovhannès, après une longue et bonne administration, signalée par de bonnes oeuvres, mourut et fut enseveli près de la sainte église, en 367 — 918 ¹⁾. Toutefois plusieurs de ses paroles et des héritages dont il a enrichi le saint couvent n'ont pas été écrits par nous, soit que nous n'ayons pas réussi à déchiffrer convenablement des documents vieillis, soit que nous ayons jugé à-propos d'en épargner l'ennui au lecteur.

Après lui Sembat, prince-primat de Siounie, demanda au grand et suprême catholicos d'Arménie, Ter Hovhannès, un évêque pour gouverner la contrée. Or il y avait dans la maison du catholicat un chambellan et exécuter des ordres du pontife, nommé Hacob, chef de tout le clergé. Il était de Dovin, fils d'un frère du catholicos, de haute stature et d'un extérieur agréable, intelligent et instruit, de moeurs douces, d'un caractère aimable, enfin plein de vertus, qui le firent juger digne de ce grand siège apostolique: en sorte que de l'approbation et par le choix général, Hacob fut sacré et envoyé comme évêque de Siounie. Après son arrivée, il embellit l'église par beaucoup de superbes propriétés, la rendit plus riche que jamais, ne cessa de prendre soin de son troupeau, en l'instruisant avec douceur.

Fortifié secrètement, en quelque sorte, par la parole de Dieu, il acheta de Ter Philippé ²⁾, prince de Siounie, fils de Vasac, la rivière de Tzagé-Tzor, dite Vararac, pour 12000 drams, et une pierre précieuse brillante, dont le prix et les qualités n'étaient pas généralement connues. Avec beaucoup de peines et de dépenses, il amena l'eau de la montagne de Tzagé-Tzor, jusqu'à Tsakout, en face du couvent, par-delà la rivière. Par-là il fit pousser des roses et des fleurs dans un lieu rocailleux et couvert de ronces, y planta des vignes et des ceps superbes, fit des plantations d'arbres à fruits, tels qu'oliviers, figuiers et grenadiers; de ces arbres fruitiers il fit des vergers enchanteurs, il couvrit au loin le pays d'une épaisse végétation, de cépages délicieux, pour le profit de la communauté, pour l'utilité des pauvres et nécessiteux. Ayant découvert au milieu des cultures une jolie colline, il en fit aplanir le sommet, l'enceignit d'une muraille et en remplit le milieu d'un pavillon d'où l'on apercevait tout le vignoble. Il était surmonté d'une chapelle avec une

1) Au ch. xxxv on a vu que, probablement par une distraction de notre historien, Hovhannès siégea 38 ans, mais dans la liste du ch. lxxii, il est écrit partout 33 ans. En tout cas nous savons deux choses: qu'en 885 Hovhannès participa comme métropolitain au couronnement d'Achot-le-Grand, roi d'Arménie, et qu'il mourut en 918.

Ce sont deux bases aussi certaines qu'on peut le désirer, puisqu'entre ces deux dates il s'est écoulé réellement les 33 années du pontificat d'Hovhannès.

2) Ce Philippé, fils de Vasac-Ichkhanic, n'est mentionné que trois fois dans l'Hist. de Siounie, sans avoir joué aucun rôle dans l'histoire; cf. ch. I, en 943.

coupole, d'une admirable architecture, dont les murailles et le plafond furent, par ses soins, décorés de peintures aux couleurs variées, représentant tous les personnages de l'incarnation, les apôtres, les pontifes; enfin, autour de l'église ce n'étaient que chambres et portiques. Du tout il rédigea cette inscription commémorative:

«Moi Hacob, par la grâce de Dieu évêque de Siounie, j'ai acheté pour 12000 drams et une pierre précieuse, de Ter Philippé, seigneur de Siounie, la rivière de Vararac. Au prix de beaucoup de dépenses et de grands travaux, avec l'assistance de Dieu, j'ai amené cette eau de la montagne de Tzagé-Tzor, et l'ai conduite jusqu'aux touffes de rosiers¹⁾; j'ai planté de beaux ceps et des vignes délicieuses, des jardins abondants en fleurs et en fruits, pour le profit des pontifes confirmés sur le saint siège, de la communauté et de tous les fidèles de J.-C. Que Dieu donc accorde à tous le bonheur d'en jouir, comme je vous conjure tous de daigner ne pas oublier mon âme misérable dans vos saintes prières. Nul n'a rien à prétendre sur cette eau: ni ceux de Norik, ni ceux de Khotan²⁾, de Chnher et d'Halik, ni personne autre, soit pour une coupure dans les champs, soit pour l'arrosage des prairies, mais seulement pour abreuver les hommes et les animaux avec un vase³⁾. Quiconque détournera cette eau soit anathématisé de Dieu et du Saint-Signe, et par les 318 pères rassemblés à Nicée, par tous les saints et par moi; que sa part soit avec les rénégats et sorciers, au jour du redoutable jugement du Christ; qu'il soit, avec Satan et avec ses anges, en proie au supplice du feu inextinguible, là où le feu ne s'éteint pas et le ver ne meurt pas. Cet acte a été écrit de ma main en 381 — 932, et scellé de mon sceau ordinaire, par la volonté de Dieu.»

Outre ce document, écrit sur parchemin, de la main et scellé du sceau de Ter Hacob, nous en avons trouvé un autre, du prix de vente, de la main dudit prince Philippé, fils de Vasac dit Ichkhanic, fils du grand prince Philippé — de cette teneur:

«Par la volonté de Dieu, moi Philippé, fils de Ter Vasac, seigneur de Siounie, j'ai de mon plein gré vendu à Sourb-Grigor⁴⁾ la rivière de Vararac, que mon aïeul Philippé avait mise en état pour le saint évêché de Tathev. Hacob, évêque de Siounie, l'a achetée pour 12000 drams et une pierre de grande valeur. Il en a payé le prix en entier, et moi, ayant reçu d'Hacob, évêque de Siounie, l'argent et le joyau unique, je renonce⁵⁾ à ladite rivière, pour moi, pour mes enfants et ma famille, d'ores-en-avant jusque dans les siècles sans fin. Ni ceux de Norik ou de Khotan, ni ceux de Chnher ou d'Halik, n'ont aucun droit sur cette rivière, pour peu ou pour beaucoup, pour la distribuer dans leurs champs

1) Ou «à Vardoutk;» plus haut, Tsakout.

2) Précédemment, dans un passage similaire, on lit «ceux de Khot.»

3) Mit. *ի խանդակ*; Par. Mosc., mieux *ի խանա 445*. La première de ces lectures signifie seulement «avec un livre;» la seconde, en arménien, donne un sens encore moins approprié, mais je crois que ce peut être

un mot étranger, dont le sens, qui m'est inconnu, doit équivaloir à celui que je lui ai donné.

4) I. e. à l'église de ce nom, au couvent de Tathev.

5) *ապիղար ԷՄ*; c'est le même mot qui est employé dans plusieurs des actes ci-dessus, v. p. 131, pour indiquer que telle ou telle personne sera repoussée par Mahomet.

ou prairies¹⁾, si ce n'est pour abreuver un homme ou un animal avec un vase. Si moi ou mes enfants nous manquons à cet engagement, ou prétendons retrancher de cette eau, soit au profit de nos champs, prairies ou autre chose²⁾, que nous soyons anathématisés de Dieu et par le Saint-Signe; que nous héritions des malédictions écrites ci-dessus, par Ter Hacob! Dieu soit propice à ce saint asyle et aux saints pontifes revêtus de Dieu!»

Le même Hacob fit venir de loin des dessinateurs et zoracs³⁾, ou peintres d'images, de nation franque, qu'il chargea, avec d'énormes dépenses, de peindre les voûtes du temple, résidence de Dieu, foyer de lumière, de le couvrir en entier, du haut en bas, et d'exécuter une figure du Sauveur, très redoutable à contempler⁴⁾. Il fit faire à l'opposite et par en haut de la table où Dieu opère, le ciel entier sur la maîtresse voûte, et plus bas, autour de la table, les prophètes, les apôtres et les pontifes, dont la ressemblance était parfaite et frappante; enfin le tout était si bien décoré que l'oeil se fatiguait à le regarder, et que l'on ne pouvait se figurer que ce fussent des couleurs artificielles, mais bien des êtres vivants: le spectateur en restait ébahi d'incertitude.

Cela ayant été fait, en 379—930, il invita le catholicos d'Arménie, avec un grand cortège d'évêques et de princes, à la dédicace, bénédiction et consécration des images, non moins solennelle que précédemment la bénédiction du temple. Dans le même temps le repaire de voleurs, en face du couvent, sur le sommet d'Avéla-Dacht⁵⁾, dont nous avons parlé plus haut, était rempli de bandits, faisant beaucoup de mal et causant beaucoup d'inquiétudes aux frères et aux terres du voisinage. S'étant donc adressé aux princes de Siounie, l'évêque obtint leur autorisation et chassa ces gens, ruina, saccagea le refuge de ces révoltés. Après l'avoir renversé de fond en comble, il en attribua à l'église la propriété et défendit, sous peine de terribles anathèmes, que qui que ce fût osât demeurer là et y bâtir.

1) Mit., Par. et Mosc. ռջ Դ Տարդ զանեւ; lis. ռջ Դ Տարդ, զանեւ, précisément comme dans le passage similaire de l'acte précédent.

2) On sait de quel prix est l'eau dans les contrées chaudes de l'Asie, et avec quelle parcimonie mathématique il est accordé à chacun, à prix d'argent, de profiter des canaux d'irrigation, entretenus par l'état ou par les particuliers. C'est là l'explication du contrat relatif à la rivière de Vararac.

3) C'est évidemment une altération du grec ζωγραφος.

4) Au-dessus de l'autel, dans l'église du rocher, à Vardzia, on aperçoit encore une figure colossale de la Vierge, dont l'effet est réellement saisissant.

5) A la fin du ch. XLII, on lit Arhavéla-Dacht, dans le Mit. et dans les imprimés.

CHAPITRE L.

Eglises et monastères construits par Ter Hacob et par Sembat, dans le canton de Vaïo-Tzor; de Saint-Mamas.

Sous le règne, en Arménie, d'Abas¹⁾, fils du roi Sembat, et sous le principat en Siounie de Sembat, de ses frères et fils, en l'année 378—929, le vénérable évêque de Siounie découvrit, dans la vallée d'Eghégik, au-dessus du village d'Ostin, un lieu dont la belle position, l'isolement et le calme, excitèrent chez lui une admiration extrême. Sous l'inspiration de la Providence divine, il se mit à bâtir, de l'assentiment du prince Sembat, de sa femme Sophi et de son frère Sahac, et éleva une maison de Dieu, en pierres de taille, qu'il peignit de diverses couleurs et orna de beaux tableaux. Invité par lui à la dédicace, Sembat et Sahac assignèrent comme propriété au temple le côté de la montagne et toute la pente descendant à la rivière, des jardins et des champs en quantité; ils y établirent aussi une maison religieuse, pour la gloire de Dieu.

En outre en 385—936, le prince Sembat, appuyé de Dieu, sortit un jour de son palais, dans le bourg d'Eghégik²⁾, pour se divertir à la chasse. Il rencontra des anachorètes revêtus de Dieu, vivant d'herbes, se terrant dans les fentes des rochers, qui se dressaient en colonnes dans la vallée au-dessus d'Eghégik et dominaient le cours de la rivière. La localité se nommait Karévank. Frappé de l'air abattu et misérable de ces hommes, il s'informa de leur genre de vie et reçut cette humble réponse: «Nous nous sommes bannis et enfuis de ce monde, afin d'échapper, s'il est possible, à ses tempêtes.» S'étant renseigné plus tard auprès de son évêque Ter Hacob, il lui ordonna de mettre la main à l'oeuvre et de construire au plus vite une église, dans un lieu convenable, pour y faire demeurer les saints anachorètes. L'évêque se rendit chez les saints pères, pour consulter leurs intentions, et ils lui montrèrent un lieu en pente, au bas d'un rocher, se dressant à pic, où il commença à construire en pierres de taille une église à coupole, dédiée à S. Grégoire. Il fit venir Ahermon, le principal de ces vieillards, avec son disciple Azaria et d'autres frères, et les établit là. Le prince assista à la bénédiction de l'église; la pieuse dame Sophi acheta le village d'Havou, en face du couvent, et le lui donna en propriété héréditaire, avec d'autres vignes et jardins, à Eghégik; elle la munit d'ustensiles et fournit abondamment à ses besoins. Par de sévères anathèmes les princes défendirent d'enlever à l'église le village d'Havou, en prescrivant de faire mémoire d'eux au jour de S. Grégoire, et de célébrer une quarantaine de messes, à la fête de la Transfiguration. Le lieu fut nommé Ahermoni-Vank, d'après le vieillard.

1) Le Mit. porte Աբաս, évidemment pour Աբաս; Par. Mosc. Աբաս; or aucun historien arménien ne donne un pareil nom au frère et successeur

d'Achot-Ercath, qui, tout simplement, se nommait Abas, comme je l'ai écrit: ce prince devint roi en 929.

2) Dans le Vaïo-Tzor.

Et encore quelques années après, la vénérable et pieuse dame Sophi¹⁾ alla, pour accomplir un vœu, dans le ravin de Gndévan²⁾, chez des religieux ayant là leur résidence. Il y avait des quantités de reliques des saints martyrs d'autrefois, dont je n'ai pu savoir ni le nom ni la patrie, opérant d'étonnantes guérisons. La vue de ce lieu ayant beaucoup plu à la princesse, elle pensa à construire une église et à réunir là une communauté de religieux; les martyrs lui apparurent durant la nuit et la prièrent d'exécuter son projet. A son réveil, elle fit venir en toute hâte des artistes habiles, et commença la construction. Le P. Sargis fut nommé abbé du couvent, le prêtre Eghicha chargé de l'exécution et des peintures, et Ter Hacob de la haute surveillance, pour mener à fin les travaux. Un certain P. Souphan Gntouni brillait alors par sa vie ascétique. La maison de Dieu se construisit, ses voûtes et ses murailles se couvrirent de peintures; on en fit la dédicace devant une nombreuse assemblée, on la bénit et on la plaça sous le vocable des Saints-Martyrs. On y installa des serviteurs et des moines, et chaque endroit convenable de la vallée eut ses anachorètes, de vie austère, glorifiant Dieu et l'emportant sur les pères du Sinaï. La vénérable dame nomma le lieu Gndévan³⁾. Elle établit au sommet du rocher, au-dessus du monastère, un village, qu'elle donna en propriété à l'église, franc de tout impôt, et, d'un autre côté, le village d'Attchar⁴⁾, tous deux garantis par de sévères anathèmes. Cela eut lieu en 385—936. En haut et en bas de la vallée, jusqu'au rocher de Golocht, elle fit planter près-à-près des arbres aux fruits savoureux, des vignes délicieuses et de très bonne essence, au profit de la sainte confrérie et des nécessiteux, et traça la courte inscription commémorative que voici:

«Moi la dame Sophi, épouse de Sembat, seigneur de Siounie, protégé de Dieu, et fille de Grigor-Dérénic⁵⁾, j'ai bâti cette église en souvenir de mon âme et pour la longévité du prince des princes Sembat⁶⁾ et de mes fils. Je l'ai pourvue de très précieux ustensiles et lui ai donné la propriété de deux villages, que personne n'a droit d'annuler ni d'enlever à la sainte église, sous peine d'encourir des anathèmes irrémissibles, de la part de Dieu et de l'assemblée des saints. Le Vaïo-Tzor était une bague sans pierre⁷⁾; je l'ai organisé, et j'y ai mis une pierre précieuse.»

Encore quelques années après, en 448—999, le P. Kristaphor bâtit les porches de l'église; le vénérable et saint père Gourgen y laissa également de nombreux souvenirs.

Cependant bien des années après, sous le roi Gagic, fils d'Achot⁷⁾; sous Vasac,

1) V. Sargis II, 145, 6.

2) Soit que l'on écrive Gndé ou Gntévan, deux orthographes conformes à l'étymologie, ce nom ancien, que représente bien la forme moderne Gndavan, doit signifier «le couvent de la légion, գուհի ou գուհտ».

3) S. II, *ibid.*, Tadzar.

4) Grigor-Dérénic ou Déranic, fils d'Achot, fut prince régnant du Vaspouracan entre 874 et 886, d'après Thoma Ardzrouni; v. son histoire abrégée, dans Bull. de l'Ac. des sc., t. VI, p. 87 sqq.

5) Epoux de la princesse Sophi.

6) Les mots *մատանի էր ածակն զ պր ձոր*, qui se lisent dans le Mit. et dans les imprimés, donnent le sens figuré que j'ai adopté, et qui signifie que le couvent de Gndévan était un joyau pour la contrée. Chez le P. Sargis, t. II, p. 146, on lit *մատեհի էր...* qui ne donne pas de sens.

7) Gagic 1er Chahanchah, fils d'Achot-le-Miséricordieux, fut roi Bagratide d'Ani 989—1020; Vasac, roi de Siounie, vivait encore en 1019, comme on le verra au ch. LIV, LVI.

nouveau roi de Siounie et de Baghk, un certain P. Sargis, supérieur de cette maison, fit beaucoup de dépenses pour amener de l'eau d'une montagne et d'un promontoire dominant, où sont les sources savoureuses de la rivière de Tzcnaradz. Sous la direction d'un ange invisible, à grand'-peine et à grands frais, il la conduisit dans les jardins du couvent, fit d'un rocher aride un réservoir pour toute la zone montagneuse, sur lequel n'ont rien à prétendre ceux de Prac ni de Kétchout, aucun des villages limitrophes, ni personne autre. Cela eut lieu en 457—1008, sous Ter Hovhannès, évêque de Siounie. Il en traça une inscription à l'encre noire¹⁾, sur l'église, où cette eau est garantie par de sévères anathèmes, défendant de la soustraire, de la prendre par accord²⁾, sans péage, sauf aux hommes et animaux de s'y désaltérer dans un vase; il y est également réglé une commémoration annuelle, à la fête de S. Sargis, le grand général, la célébration une fois pour toutes de huit quarantaines, et la menace d'une condamnation sévère à l'encontre des négligents.

Je dirai encore ici quelques mots du grand et respectable martyr S. Mamas, dont les reliques furent apportées, à une époque très reculée, dans les territoires du fort imprenable de Soulem, canton de Vaïo-Tzor. Au temps des rois de la dynastie arsacide d'Arménie, lorsque notre pays florissait sous des princes riches et puissants, le feu de l'amour divin, la ferveur brûlante d'un peuple néophyte, inspiraient toute sorte de bonnes oeuvres. Principalement l'affection pour les saints martyrs portait chacun à rechercher leurs reliques, au prix des plus grands efforts et d'énormes dépenses, afin de les transporter dans son pays et dans sa principauté, et de se garantir, par leur intercession auprès du Christ, de toute attaque des ennemis, de toute catastrophe. Ainsi firent les princes sisacans, compagnons assidus de S. Grégoire et de S. Nersès, dans leurs voyages à Césarée³⁾, en divers temps. Ils n'épargnèrent ni dépenses énormes, ni travaux immenses, ni surtout veilles, prières et jeûnes austères, pour se procurer les saintes reliques du vénérable et grand ascète Mamas, qui avait demeuré dans les montagnes au voisinage de Césarée. Le récit de ses grandes austérités et de la lutte de son martyre nous est donné dans un discours du Martyrologe, et ses louanges ont été proclamées par Grégoire-le-Théologue⁴⁾, dans un panégyrique pour le dimanche Nouveau. La grande foi et ferveur des princes leur mérita un don divin; car grâce à la Providence d'en-haut, ils obtinrent un trésor inappréciable, la moitié des reliques de S. Mamas, à savoir la partie mitoyenne du corps, avec la tête et les bras. Ils laissèrent le reste dans l'église du saint et dans son tombeau, et ayant commandé un char attelé de mulets blancs, ainsi qu'une châsse d'argent, ils y mirent les saintes reliques, qu'ils emportèrent, au chant des psaumes et des bénédictions. Montés sur des coursiers arabes, d'allure rapide et volant⁵⁾ comme avec des ailes qui auraient fendu l'air, ils fran-

1) Au couvent de Saphara, à Dchoulébi et dans l'église de Soouk-Sou, en Aphkhalie, j'ai vu des inscriptions peintes en diverses couleurs, subsistant depuis plusieurs siècles, notamment la dernière, depuis l'année 1066: il y en a de plus anciennes encore.

2) Հարսխալ; le P. Chahnazarian, note 50, dit que

Hist. de la Siounie.

ce mot, qui manque aux dictionnaires, est fort employé avec un tel sens par les cultivateurs arméniens.

3) V. ch. v, vii.

4) V. oeuvres de S. Grégoire de Nysse.

5) Par. Mosc. Ici commence une addition, qui manque au Mit.

chirent la vaste carrière d'une longue route, et arrivèrent au canton de Mazaz¹⁾, à la limite de leur principauté paternelle, delà à celui de Gégham et dans le Vaïo-Tzor; car leur intention était de porter les reliques dans leur résidence princière de Siounie. Toutefois la volonté d'en-haut ne le leur permit pas. Par une disposition de l'Esprit divin les jambes des mulets furent comme liées, et le charriot s'arrêta sur une esplanade, d'abord dans la vallée de Soulem, au lieu nommé Dezpanart. Ici les princes, frappés de stupeur, rassemblèrent les gens du canton, et à force de prières, prolongées jusqu'au matin, obtinrent de partir. A-peine, au réveil, eut-on fait avancer le char à deux portées de voix, que les mulets s'arrêtèrent de nouveau, dans un bon endroit, auprès du village de Kharachconk, mais ils n'allèrent pas plus loin. On manda donc l'évêque de Siounie, qui réunit un grand nombre d'abbés, et l'on transféra les reliques dans une tombe en pierre. Une église des Martyrs fut construite en pierres cimentées à la chaux, le terrain environnant fut reconnu comme tenant aux jardins du monastère, et des moines furent assignés pour y résider et pour faire le service du saint.²⁾

Dans les temps postérieurs, à une époque d'anarchie, lors de la conquête de l'atabek Ivané, deux frères anachorètes et bons religieux, Seth et Poghos, supérieurs du saint couvent, réussirent par leurs prières et sollicitations à retirer le tombeau du saint, sur lequel ils construisirent une petite chapelle, où ils déposèrent, au vu et au su de tous, le couvercle de la tombe, en l'année . . .³⁾ Mais durant le déplacement ils avaient ouvert la tombe et en avaient enlevé la main droite. Il se fit ce jour-là de merveilleuses guérisons. Un des frères, qui avait enlevé une dent en cachette, fut tout-à-coup possédé du démon; il écumait, il criait ses vols secrets, et ne fut guéri qu'à grand'peine. Quant à la main droite, elle fut donnée au couvent d'Aïrivank; mais nous n'avons pu savoir ni les noms de ceux qui avaient apporté autrefois les reliques, ni la date. Maintenant on les conserve, pour la gloire de ce pays, en faveur duquel elles intercèdent⁴⁾, opérant de grandes merveilles et guérissant des gens souffrants, malades ou possédés du démon. Daigne le Christ divin prendre en pitié ce pays, nos églises et moi, chargé de péchés! Gloire au Christ, dans l'éternité, amen!

1) Le canton de Mazaz est situé, non dans la Siounie, mais dans la province d'Ararat, là où se trouve Aparan.

2) S. Mamas, martyr, était d'une famille noble, de Paphlagonie. Son père Théodote étant mort en prison, à Césarée de Cappadoce, pour la foi, il fut, malgré sa jeunesse, traîné devant les juges, maltraité, jeté à la mer, sauvé par un ange, et revint à Césarée. Amené de nou-

veau devant les juges, il fut mis à mort en 270. Sa fête tombe le 17 août, ou le 2 septembre, suivant les Ménologes grecs.

3) Le chiffre manque.

4) Fin de la lacune du Mit., qui se retrouve textuellement transportée trois pages plus bas.

CHAPITRE LI.

Propriétés offertes, comme dons spirituels, et ajoutées à la sainte église de Tathev, par l'entremise de Ter Hacob.

Par suite de quelque circonstance, le prince pieux et protégé de Dieu Sembat, fils d'Achot et petit-fils de Vasac¹⁾, vint au saint siège pour prier devant la croix. Voulant laisser un souvenir immortel et dresser un monument impérissable de son âme, il offrit à l'église, en donation spirituelle, héréditaire, sa propriété patrimoniale et personnelle du village de Ctcoïs, canton de Géghakouni, qu'il assura²⁾ par un document irrévocable, entre les mains de Ter Hacob, ainsi conçu :

« Au nom de Dieu, j'ai eu la volonté, moi Sembat, fils d'Achot et petit-fils de Vasac, seigneurs de Siounie, protégés de Dieu, de donner, en vue de mon âme, le village de Ctcoïs, canton de Gégham, faisant partie de mon patrimoine, avec les limites qui l'entourent, à Ter Hacob, évêque de Siounie, pour notre Sainte-Croix, cette église, foyer de lumière, résidence de Dieu. Maintenant nul n'a de droit, ni moi, ni mes enfants, ou tout autre, de disposer de ce village, de l'enlever à la sainte Croix et au saint siège. Quiconque se montrera opposant, soit condamné du Dieu tout-puissant, qu'il ait une part avec Judas et avec ceux qui ont dressé la croix; qu'il ne triomphe point en justice, n'hérite pas de son bien et périsse dans les ténèbres extérieures, avec ses fils. Vous en êtes maîtres, d'ores-en-avant, toi Ter Hacob, avec les pontifes tes successeurs sur le saint siège, jusque dans les siècles sans fin. Je confie mon âme pécheresse à l'église et à la sainte Croix. Ceci est authentique, par la volonté de Dieu.

« Moi Sembat, j'ai écrit ce document de ma main, je l'ai scellé de mon sceau et j'ai mis dessus le sceau de Ter Hacob, en 369 — 920³⁾. Moi Ter Hacob, je confirme de ma main et certifie cette donation spirituelle, offerte par Ter Sembat, fils d'Achot, seigneur de Siounie, qui a donné à la sainte église son village de Ctcoïs; nul n'a droit d'y faire opposition, maintenant ou à l'avenir. Quiconque l'osera sera anathématisé de Dieu, et de tous les saints, par les saints pontifes et par moi; qu'il soit condamné au redoutable tribunal du Christ; que sa part soit avec les infidèles, dans le feu inextinguible de la géhenne. Vous qui après moi occuperez le siège, vous devez faire sans faute mémoire de Ter Sembat et demander la rémission de ses péchés, en célébrant annuellement une quarantaine pour lui. Ce document a été écrit de ma main et scellé de mon sceau habituel, par la volonté de Dieu. »

Quelque temps après, Philippé, fils de Vasac⁴⁾ et petit-fils du grand Philippé, qui

1) Sembat, fils d'Achot, était en réalité arrière-petit-fils de Vasac, comme on peut le voir par le Tableau généalogique.

2) Tous les verbes de cette phrase sont au pluriel,

circonstance unique, en parlant d'un seul personnage, le prince Sembat.

3) Ici le Mit. insère, tout-à-fait hors d'oeuvre, la page qui manquait plus haut, ch. I.

4) De Vasac-Ichkhanic.

avait vendu la rivière à Ter Hacob¹⁾, vint auprès du pontife. Pensant à la vanité de la vie temporelle, il établit aussi une quarantaine en son nom, et offrit à Sourb-Grigor²⁾ les deux villages d'Aghoverdz et d'Houbacan-Khorh, bâtis par son aïeul, au canton d'Hanband³⁾. Il en traça, en 392 — 943, le souvenir immortel, dans un document impérissable, de cette teneur:

«Au nom de Dieu, à l'époque du seigneur spirituel Ter Hacob, honoré de Dieu, évêque de Siounie, moi Ter Philippé, fils de Vasac, fils de Philippé, protégé de Dieu, seigneur de Siounie, ayant compris et connu que tout homme doit se flétrir bientôt, comme l'herbe, et que toute gloire humaine est frêle comme la fleur de la prairie, j'ai frémi et tremblé dans tout mon être, incertain de mon salut. Ayant donc mis ma confiance dans le saint asyle, où Dieu réside, j'ai fait de la sainte Croix un lieu de souvenir pour mon âme et offert à ma sainte église, avec une foi féconde en fruits, le village d'Houbacan-Khorh, mon légitime patrimoine, que j'ai acheté d'Artavazd Sacrhordi⁴⁾, ainsi que celui d'Aghoverdz, acheté par moi à ceux de Khotan, aux fils d'Ablachah, aux fils et neveu de Vahanic. Je m'en suis dessaisi entre les mains de Ter Hacob, évêque de Siounie, en faveur de la sainte métropole de Tathev, de Sourb-Grigor, construit par mon aïeul Ter Philippé, et de mon Saint-Signe, pour le profit de mon âme et pour la rémission de mes péchés; je les ai donnés avec leurs limites environnantes, montagnes et plaines, terres et eaux, vignes, noyers, moulins et toute espèce de revenus. Vous avez maintenant le droit de manger et employer ces villages, de les vendre et engager jusque dans les siècles à venir; ils sont francs de tout impôt princier. Quiconque s'opposera à ceci, tentera de l'annuler et d'y faire obstacle, soit des miens, soit des maîtres étrangers, qu'il soit anathématisé de la Sainte-Trinité, condamné et placé sous l'excommunication, par les trois saints conciles, avec Judas et Arius! Le musulman, arrivé au pouvoir⁵⁾, qui tentera de les enlever, soit rejeté par son envoyé et maudit mille et mille fois.

«Maintenant, saints pères, je vous conjure de faire chaque année mémoire de moi Philippé, dans mon église de Sourb-Grigor, aux jours de la Transfiguration, en célébrant une quarantaine, sans opposition. Nous avons écrit et scellé ceci de notre sceau, selon la volonté de Dieu en 392 — 943.»

Il y avait encore vis-à-vis du couvent un refuge d'insoumis, nommé Tamalecs⁶⁾, qui lui causaient de grands dommages et vexations. Ter Hovhannès avait essayé bien des fois, sans succès, de chasser ces gens, et de s'approprier la localité. Enfin, au temps du sei-

1) V. ch. XLIX, en 932. La date seule fait voir que la rivière avait été vendue par ce second Philippé.

2) Les églises de Tathev sont: Sainte-Croix, Saint-Pierre et Saint-Paul, et Sourb-Grigor.

3) Vulgairement Haband.

4) I. e. fils de Sacarh; c'est ici la première mention de la famille Sacrhian, de Khatchen, qui sera encore nommée au ch. LVI, en 1026, et dont le nom paraît souvent dans les inscriptions des couvents de l'Artsakh, après l'ex-

inction du royaume de Siounie, avec le titre de rois du Khatchen.

5) թէ ի Տաճիկ աւադու թի՛ հասանի, formule modèle; cf. sup. ch. XL; c'est seulement dans les actes postérieurs qu'on en trouvera une moins régulière.

6) On ne sait ce qu'étaient ces Tamalecs, qui paraissent seulement ici et p. 113: probablement une tribu musulmane, car leur nom paraît arabe.

gneur spirituel Ter Hacob, honoré de Dieu, la grande dame Sophia, épouse de Sembat, étant venue pour adorer la croix, et ayant appris les maux cruels qu'ils faisaient souffrir aux frères, fit si bien qu'elle réussit, non sans peine, à se rendre maîtresse du lieu, au prix de 1000 dahécans¹⁾, le remit à Ter Hacob et fit cesser ce fléau²⁾: les religieux jouirent dès lors de la tranquillité. Elle ordonna à l'évêque de construire là une église et d'y établir des anachorètes, en défendant, par une disposition écrite, d'y admettre aucun séculier. L'évêque se hâta d'exécuter cet ordre et rédigea un document de la teneur suivante:

«Ceci est un écrit de ma main³⁾, moi Ter Hacob; non sans de grands et pénibles efforts, j'ai fait évacuer les Tamalecs, qui inquiétaient beaucoup notre maison, ce qu'avait tenté sans succès Ter Hovhannès; mais je les ai forcés à obéir. Ter Sembat et la dame Sophia l'ont acquis au prix de 1000 dahécans et donné à la sainte Croix, en se confiant eux-mêmes à nous, spirituellement et corporellement. Nous avons reçu le présent, construit là une église et établi un monastère. Maintenant ce lieu, que nous avons fait évacuer à grand'peine par ses maîtres et remplacé par un ermitage, quiconque songera à le rendre à ses anciens possesseurs, à y faire demeurer des hommes et des femmes, à leur y donner en propriété un arbre ou un arbrisseau, qu'il soit anathématisé de la Sainte-Trinité une, et par les saints anges, par les 318 pontifes, par la sainte Croix et par moi; que sa part soit avec Judas, et qu'une douloureuse maladie l'arrête à la moitié de ses jours; qu'il soit la proie du feu inextinguible de la géhenne, et ne trouve pas de pitié auprès de J.-C., fils de Dieu!»

Et encore un village du canton de Gégham, à la limite de Sodk⁴⁾, nommé Vaghaver, avait été donné autrefois à la sainte église de Tathev, par Tigran⁵⁾, grand-chef de la famille sisacane. Ter Hacob le vendit ou plutôt l'échangea avec Ter Tzaghic, prince de Siounie, fils de Dchévanher, à cause de sa position éloignée, et reçut le village de Tachtakert, au moyen d'un document authentique et invariable, ainsi conçu:

«Par la volonté de Dieu, moi Ter Hacob, évêque de Siounie, j'ai échangé avec Ter Tzaghic, prince de Siounie, protégé de Dieu, le village de Vaghaver, offert à la sainte Croix, par Ter Tigran, sus-mentionné⁶⁾, pour le profit de son âme, et j'ai reçu celui de Tachtakert, avec les limites qui l'entourent. Nous avons fixé 20 jours de messes annuelles, sans opposition, jusqu'à la venue du Christ, avec obligation de chanter ces jours-là le

1) Sur le dahécan, v. ch. xxxvii, p. 107, et le mot *դահեկան* dans le traité des poids et mesures du P. Avger, en arm. Venise, 1821.

2) Mit. *խոզ*, porc; Mosc. *խաչ*, croix; Par. *խոջ*, obstacle.

3) *արձան վճռի* «colonne de décision:» j'ai souvent rendu le premier mot par «inscription;» à la rigueur il signifie «une colonne,» dans les deux sens du mot géorgien *ძეგლი*, monument en pierre et rouleau écrit, ainsi que du russe *столбецъ*. Or la majorité des inscriptions

des édifices religieux arméniens étant aussi des actes authentiques, il est difficile de savoir quand l'historien parle d'un acte écrit sur feuille de papier ou de parchemin, ou d'une inscription lapidaire.

4) On voit dans l'Arm. anc. que le nom de ce canton s'écrivait encore Sotk et Sothk.

5) Ce Tigran est complètement inconnu d'ailleurs.

6) A moins que l'historien n'ait lui-même ajouté le mot *խիշակ*, pour faire allusion à son propre texte, ce mot donne à penser qu'il existait encore un autre acte, du prince Tigran.

psaume: «Bienheureux ceux dont les péchés sont remis.» Quiconque, de nos princes ou des supérieurs, y fera opposition, après nous, ou songera à enlever ce lieu, tombera sous les sévères anathèmes de Dieu et de ses saints, de ce siège et de toutes les églises apostoliques; qu'il soit rejeté et maudit par les saints pontifes, et réponde des péchés de Tigran! Ceci est authentique. En 374—925.

«Moi le prince Tzaghic, j'ai fait de mon gré cette vente et échangé le village de Tachtakert contre celui de Vaghaver; j'ai également confirmé de mes mains le document ci-dessus. Quiconque s'y opposera héritera des anathèmes renfermés dans cette pièce.

«Nous Dchévancher et Vasac, fils de Ter Tzaghic, sommes témoins de cet arrangement.

«Moi le prince Ctridj, je suis témoin de ce que dessus.

«Ceci a été écrit et scellé du sceau pontifical de Ter Hacob, et par-dessus nous avons appliqué notre sceau.»

Tels furent les soins de Ter Hacob, les magnifiques embellissements, les enrichissements divers, en objets et en propriétés, dont il fut l'auteur. Il acquit encore, à prix d'argent, des champs et campagnes, des terres, prairies et vignes, auxquels se joignirent les donations des princes et des nobles, qui auraient fatigué le lecteur et exigé des flots d'encre¹⁾, si nous avions couché le tout par écrit. Nous avons donc choisi et présenté, comme échantillons de la masse, ce qu'il y avait de plus intéressant. Hélas! je ne puis maintenant embrasser dans un discours convenable la plénitude de la vie de cet homme incomparable et agréable à Dieu, doux et magnifique, vénérable par sa bonté; car je dois traiter de diverses choses, passablement sauvages.

CHAPITRE LII.

Rébellion d'Hacob, fin de sa vie; le catholicos d'Arménie Anania vient trois fois en Siounie et confère à Vahan l'épiscopat; il soumet aussi les Aghovans.

Ter Sahac, catholicos d'Aghovanie, était attaché à Ter Hacob par le lien d'une cordiale affection: tous deux pensaient de même et étaient fort intimes. A Sahac succéda²⁾ son frère Gagic, encore plus attaché, plus uni d'affection à Ter Hacob, évêque de Siounie. Comme les catholicos d'Arménie, pour cette époque, étaient fort loin, les continuelles incursions des Ismaélites les forçant à quitter la résidence de Dovin, pour aller en divers lieux, auprès des rois. Ils demeuraient tantôt chez Gagic, dans le Vaspouracan, au couvent de Tzor³⁾, où se trouvaient l'autel, le siège et la crosse de S. Grégoire; tantôt au

1) Litt. une énorme déperdition de matière.

2) En 947; Chahkh. Descr. d'Edchm. t II, p. 338.

3) Mit. Յի վանքն Նորոյ; Mosc. Յի վանքս Նոր.

Or, au ch. LII sera mentionné plus d'une fois le couvent

couvent d'Argina, dans le Chirac, près de Chiracavan; ainsi ils étaient toujours en mouvement. Quand mourut Ter Théodoros, catholicos d'Arménie, Ter Anania Mocatsi lui succéda, en 390—941¹⁾. Ne pouvant, vu la distance, aller chaque année près de lui, recevoir le myron, notre Ter Hacob se vit forcé de le demander au catholicos d'Aghovanie. Cela devint pour lui une grosse pierre d'achoppement, une cause de chute irréparable, où l'entraîna l'humaine nature, accessible à l'erreur, suivant le mot de Salomon: «Le sage dort aussi.» L'amour-propre fut le mobile de sa conduite, car il était hautain et dur, superbe et de grandes manières, aristocrate de nature et beau parleur; doué d'une façon aussi brillante que douce, et trop confiant en lui-même pour n'être pas un peu orgueilleux.

Cependant le catholicos Anania ayant mandé par ses délégués Hacob et Sahac, ceux-ci ne bougèrent pas de leurs sièges et s'excusèrent de venir. Connaissant leur intimité et la demande du myron en Aghovanie, sachant en outre qu'Hacob ne s'était pas présenté depuis plusieurs années au siège de S. Grégoire²⁾, le catholicos s'émut vivement et, sous l'impression d'un violent courroux, résolut d'exiger qu'il se soumit à ses volontés, sous peine des plus graves châtiments, et d'aller ensuite réduire l'Aghovanie à l'obéissance, car c'étaient les catholicos arméniens qui sacraient les archevêques aghovans. Or ceux-ci s'étaient tenus à l'écart depuis quelques années, notamment depuis la mort du catholicos Géorg, jusqu'au temps du catholicos Anania, sous les cinq pontifes: Machtots, Hovhannès, Stéphanos, Eghiché et Théodoros (sic).³⁾

Lors donc qu'il arriva au pays de Sisacan, les princes de Siounie, protégés de Dieu, Ter Sembat et Dchévancher, de Baghk, l'amènèrent à l'évêché de Tathev et l'y traitèrent avec les plus grands honneurs. L'évêque Hacob se présenta ensuite, se prosterna devant lui et confessa sa faute: «Très vénérable seigneur catholicos, dit-il, puisque vous vous êtes abaissé jusqu'à nous, sans faire attention à notre audace, nous nous soumettons à vous et au saint siège de Grégoire-l'Illuminateur, comme à Dieu même. Nous avons péché contre le ciel et contre vous; daignez nous pardonner nos transgressions.» A cette vue le catholicos lui donna sa grande bénédiction, lui fit grâce et voulut partir pour l'Aghovanie; mais ayant reçu du roi Abas la nouvelle du trépas de la reine, il renonça à son projet, et, comblé de présents et de riches offrandes, par le prince Sembat et par l'évêque Hacob, se dirigea vers sa résidence.⁴⁾

Cependant le mauvais, toujours envieux du bien et excitant les hommes à la discorde

dit ճորջլահք, situé à une heure de distance de celui de Varag, dans le canton de Tosp, province du Vaspouracan. A vrai dire, ce n'est pas là, mais dans l'église de la Croix, à Van même, que se trouvaient, suivant le dire de Th. Ardzrouni, p. 349, le siège, l'autel, la ceinture, le bâton pastoral de S. Grégoire, et les pantoufles de Se. Rhipsime. Il y a donc une légère inexactitude chez notre Stéphanos.

1) Ter Théodoros † en 936, suivant les meilleures

autorités; son frère et successeur Eghiché † en 943; puis vint Ter Anania: il y a donc ici un autre anachronisme.

2) Ici lacune du Mit.

3) Machtots † 897; Jean VI. † 924; Etienne III, † 926; Théodore † 936; Eghiché (Mosc. Eghia), † 943; Anania, 943—965.

4) Le roi Bagratide Abas avait épousé une fille de Gourgen ou Giorgi II, roi d'Aphkhalie, princesse dont le nom n'est pas connu, mais qui mourut, à ce qu'il paraît, en 947, l'année du voyage d'Anania en Siounie.

et au mal, ne laissa pas les choses se passer ainsi. S'insinuant au coeur des hommes pervers et jaloux, qui se mirent à calomnier Hacob, auprès du catholicos: «Il s'est de nouveau soulevé contre toi et ne laisse pas les Aghovans se mettre¹⁾ sous ta main; il a détourné de toi par ses lettres Khosro, évêque d'Antzévatsik, il dissimule même des opinions chalcédoniennes;» par-là ils excitèrent au sein de l'église une dissension et une guerre terrible. Suivant moi, c'étaient des rumeurs hazardées, non la vérité, à l'égard de l'évêque Hacob. Quel profit de vanité aurait-il eu à se détacher du grand siège de S. Grégoire-l'Illuminateur, pour se soumettre à des collègues d'infériorité, n'ayant eux-mêmes que la grâce d'une onction incomplète et imparfaite? Mais laissons l'examen de cela au divin et juste juge.²⁾

Sahac, catholicos d'Aghovanie, étant mort, eut pour successeur son frère Gagic, dont le sacre ne fut pas moins imparfait³⁾. A cette nouvelle Ter Anania écrivit aux princes aghovans une lettre, appropriée à leur défaut de sagesse, et leur enjoignit de se tenir à l'écart du catholicos usurpateur Gagic. Cela fut fait, et nul, sauf un prince Sénékérin, ne le reconnut. Les autres s'entendirent pour envoyer au catholicos d'Arménie un certain Hounan⁴⁾, recevoir de lui la consécration archiépiscopale. Anania l'accueillit en effet affectueusement, le sacra archevêque et l'envoya en Aghovanie.

Pendant que cela se passait, quelques-uns, par jalousie et hostilité, se mirent à fabri-

1) Fin de la lacune du Mit.

2) Les causes, les circonstances et la chronologie des voyages d'Anania dans la Siounie ne sont nulle part expliquées suffisamment, chez les historiens mêmes qui en ont parlé.

Le P. Tchamitch, t. II, p. 528, sous l'année 943, formule nettement l'opinion que Ter Hacob avait adopté l'hérésie des Thondrakiens, niant entre autres la vie future, la grâce de l'Esprit-Saint, les sacrements, et avait introduit dans l'église des nouveautés. Hacob soutenait encore que les évêques n'avaient pas l'obligation de se soumettre au catholicos. Le P. Chahkhathounof assigne les mêmes motifs au voyage d'Anania; v. ce nom, dans la liste des catholicos. Asolic, Matthieu d'Edesse et Vardan, ne disent presque rien à ce sujet. Le récit de Kiracos, p. 47, est plus circonstancié. Voici, d'après cet auteur, ce que l'on reprochait à Hacob: le dimanche devait être appelé, suivant lui, non pas Kiuraké, mais Kiuriaké, suivant l'étymologie grecque du mot; il voulait aussi que l'on laissât pousser la chevelure des enfants, jusqu'à ce qu'elle fût assez longue pour envelopper *պատ առնել* leur taille, car c'est pour cela qu'on les appelle *պատանի*. Or, de ces puérilités, la première donne raison à Ter Hacob, puisque le mot *κυριακή* est seul exact; la seconde, outre qu'elle ne touche en rien à la foi, pèche contre l'étymologie, puisque *patani* est en rapport avec la racine sanscrite *poutrā*, fils, origine de

Porus, puer. Enfin, outre plusieurs autres originalités qui ne sont pas spécifiées, Hacob ne voulait pas que les évêques fissent des présents à un évêque, leur semblable, tel que le catholicos, et n'ayant pas reçu d'autre consécration que la consécration épiscopale. Telles furent les raisons qui engagèrent Anania, d'abord à adresser à l'évêque Hacob une lettre d'avertissement, puis à l'excommunier. L'évêque persista dans ses opinions et dans sa désobéissance jusqu'à sa mort, ajoute l'historien. Stéphanos a bien raison d'ajouter que les amours propres étaient ici plus en jeu que la doctrine.

Quant aux Thondrakiens, Pauliciens ou nouveaux Manichéens, dits aussi Arévordik, fils du soleil, les curieux peuvent consulter Tchamitch, t. I, p. 398, 508, 765; II, 884—895, vers l'an 840 de notre ère. Grégoire Magistros détruisit, en 1050, le village de Thondrac, repaire de ces sectaires, au canton d'Apahounik; v. aussi Hist. du Bas-Emp., t. XII, p. 459; XIII, 179; Aristakès de Lastiverd, ch. XXII; Galanus, Hist. armena, p. 256 et passim.

3) Mosé Caghanc., l. III, ch. xxiii, dit que la 4^e année de Gagic coïncida avec la fin du IV^e s. de l'ère arménienne: il avait donc été établi catholicos en 396, comme je l'ai indiqué ci-dessus.

4) Par. Honan; Mosc. Hovnan; ce personnage n'est pas nommé chez Mosé Caghanc. l. III, ch. xxiii, du moins après Ter Sahac; mais le P. Chahkhathounof, t. II, p. 338, l'a admis, sous le nom d'Hovhaunès, dans sa liste des catholicos d'Aghovanie.

quer contre Hounan des propos calomnieux, sans fondement. Il en résulta une guerre acharnée entre ces deux personnes, Gagic et Hounan, réciproquement fort exaspérés. Ces nouvelles jetèrent Anania dans de grandes perplexités, lui faisant craindre toute sorte de divisions et rébellions d'églises. Ayant rassemblé nombre d'évêques et d'abbés principaux, et chargé de sa croix comme un martyr, il se mit en quête des membres séparés et dispersés de l'église, et se porta vers l'Aghovanie¹⁾. Arrivé au canton de Khatchen²⁾, il vit venir à sa rencontre le prince Grigor, qui l'amena et le fit descendre dans sa maison.

Il réunit les princes du pays, les évêques, les abbés, au lieu dit Adakh³⁾; Gagic et Hounan s'y étant rendus également, il leur demanda l'Histoire d'Aghovanie, pour leur faire connaître la condition des pontifes de cette contrée. Eux, au lieu de la montrer, la cachèrent résolument. Cependant la bonté divine voulut qu'au service du soir un gardien de l'église de Gantzasar présentât un livre, soi-disant de S. Chrysostome, et l'on invita le catholicos à le lire. Il l'ouvrit et y trouva ce qu'il cherchait, car c'était l'Histoire des Aghovans, où il était écrit en toute exactitude que le premier évêque d'Aghovanie fut sacré par S. Grégoire, illuminateur de l'Arménie⁴⁾, à la demande d'Ourhnaïr, roi du pays; que ses successeurs restèrent soumis aux pontifes arméniens durant 440 ans; que les catholicos aghovans recevaient la consécration de ceux d'Arménie, titrés patriarches, tandis qu'eux-mêmes sont titrés archevêques: cela se continua sous 25 catholicos d'Arménie, jusqu'à Ter Abraham.⁵⁾

Il y eut alors du trouble dans le pays, un certain Hohannès étant monté sur un siège opposé, dans l'Arménie grecque⁶⁾, puis les Grecs ayant eu des prétentions au sujet des 9 ordres ecclésiastiques, et Courion, catholicos d'Ibérie, malade d'un fol orgueil, se mit à l'écart des Arméniens, pour devenir chalcédonien, et se sépara plus tard des Aghovans, sous un prétexte quelconque⁷⁾. Cependant à la mort d'Abraham et de Jean, Comitas fut patriarche d'Arménie; celui d'Aghovanie étant mort aussi, les Aghovans se soumirent et demandèrent un catholicos à Comitas, qui, dans la seconde année de son patriarcat, leur en consacra un, et les choses restèrent sur le pied de soumission durant 85 ans, sous sept

1) Ce second voyage d'Anania eut lieu après la mort d'Hacob, arrivée en 958; Tcham. II, 128; cf. infra.

2) La principauté d'Aghovanie, qui eut son roi au IX^e s., ainsi qu'on le verra au ch. LV, se composait des anciennes provinces arméniennes, d'Artsakh, où se trouvait le pays de Khatchen, et d'Outi. L'Histoire de Mosé Caghancatovatsi nous fait faute, pour l'époque où nous sommes arrivés, et ne renferme que des indications superficielles: il me semble que Grigor, ici nommé, pourrait bien être, chronologiquement du moins, le prince de ce nom dont la soeur épousa le roi Achot-Ercath, vers 922.

3) Ou Ardakh.

4) Ceci n'est pas rigoureusement exact; car S. Grigo-

ris ne devint catholicos d'Aghovanie qu'après la mort de S. Grégoire-l'Illuminateur; il fut sacré par son père Vrthanès, vers l'an 340: delà au catholicos Abraham, élu en 594, il y a 254 ans.

5) De S. Grégoire à Abraham, notre historien lui-même ne compte que 22 catholicos d'Arménie, v. ch. LXXII; M. S.-Martin en compte 29; Tchamitch, 26, en excluant Sourmac, Abdicho et Samouel; Chahkhathounof, 25 seulement, en excluant tous les intrus et vicaires intérimaires; Galanus, 23. Delà il résulte que les opinions ne concordent point sur la manière d'envisager cette question, si simple en elle-même.

6) V. ch. XXII et XXIII.

7) V. ch. XXVI.

catholicos, jusqu'à Ter Eghia. ¹⁾ Du temps de celui-ci une femme, nommée Sprham, devenue princesse d'Aghovanie, jeta les yeux sur un certain Nersès-Bacour, son affidé et amant, et lui promit de l'élever au catholicat; mais, de peur de réprimande, elle n'osa l'envoyer en Arménie et réunit à Barda ²⁾ un concile, qui le reconnut catholicos. Il prit le nom de Nersès et fut en secret partisan de Chalcédoine. Le catholicos Eghia se rendit donc en Aghovanie, par ordre royal ³⁾, se saisit de la dame et de Bacour, qu'il attacha l'un à l'autre, sans vêtements, et, placés sur un âne, les fit promener dans les rues de Barda. Bacour mourut, après avoir supporté la faim durant huit jours ⁴⁾. Eghia sacra ensuite un archevêque d'Aghovanie; il exigea un serment et engagement sanctionné par de graves anathèmes, souscrit des plus grands princes et des évêques, des principaux abbés et tanouters du pays, de ne plus récalcitrer ni se séparer de ceux qui siègent au trône de S. Grégoire. Pour lui, il retourna en Arménie.

Les choses en restèrent là durant 137 ans, sous 14 catholicos, jusqu'au temps de Ter Géorg Garhnétsi; la venue de l'émir Bougha et la captivité de ce catholicos ⁵⁾ causèrent en Arménie et en Aghovanie des troubles très affligeants; Hounan, évêque de la porte de Ter Géorg, s'enfuit chez les Aghovans, dont l'archevêque mourut, le catholicos arménien étant captif, et l'évêque Hounan, que l'on croyait d'accord avec ce dernier, fut reconnu par l'assemblée catholicos d'Aghovanie ⁶⁾. Etant sorti de captivité, grâce à Hamam, roi d'Aghovanie, Géorg vit Hounan, archevêque de cette contrée, et ordonna de le dépouiller des vêtements et de la dignité de catholicos; mais Hamam s'étant jeté à ses pieds et l'ayant

1) Le catholicos Comitas ayant siégé en 617—625, ce serait donc en 618 ou 619 qu'il aurait sacré un catholicos d'Aghovanie; or à cette époque on trouve chez les Aghovans le catholicos Abas, † vers 596, et remplacé par Viro, qui siégea 34 ans, donc jusqu'en 630, et ne fut pas institué ni sacré par Comitas. Il est vrai que 42 ans plus tard, donc vers 672, Oukhtanès siège en Aghovanie, et que le P. Chahkhathounof, dans sa liste des catholicos de ce pays, Descr. d'Edchmiadzin. II, 335, dit qu'il fut sacré par Comitas, mais cela ne se trouve pas chez Mosé Caghanc. I. III, ch. xxiii, dans la liste originale des catholicos d'Aghovanie: c'est donc de la part du P. Chahkhathounof une assertion peu réfléchie, et un fort anachronisme.

De l'an 619 à 703, date de l'avènement du catholicos Eghia, en Arménie, il y a eu en effet sept catholicos, Comitas compris, durant 84 ans.

2) Mosé Caghanc. I. II, ch. iv, nous apprend qu'au commencement de l'ère arménienne, « en la 2e a. (20e.2) de Khosro-Anouchirvan, » le siège patriarcal d'Aghovanie fut transporté de Tchogh — ou Derbend à Barda, à cause des incursions des Khazars dans le N. du Caucase. Quant à la princesse Sprham, et à ses intrigues avec Nersès-Bacour, v. Add. et écl. à l'hist. de Gé. p. 485, et Hist. de la Gé. p. 279, n. 4; Mosé Caghanc. I. III, ch. iii, sqq. — vii.

3) I. e. par ordre du khalife Abd-al-Melik.

4) Mosé Caghanc. I. III, ch. vii, raconte la punition de Bacour avec quelques variantes. Notamment, au lieu de « sans vêtements, » il dit seulement que les deux coupables furent « attachés l'un à l'autre par le pied, » et le traducteur russe, p. 240, au lieu de dire que Bacour « mourut de faim, » dit « qu'il ne put supporter cela. » Le fait est en lien, autant que j'ai pu le vérifier, vers 704.

5) Le catholicos Géorg siégea en 876—897; il y eut en effet 14 catholicos entre Eghia et lui, tous les deux non compris dans le nombre, mais durant un espace de 172 ans: la variante chronologique est explicable par la ressemblance des lettres numériques manuscrites, 𐌲𐌹𐍂 et 𐌲𐌹𐍂𐌹, qu'un copiste a bien pu confondre.

Quant à la captivité de Géorg, que notre auteur semble mettre en rapport avec la domination de Bougha en Arménie, elle eut lieu réellement par le fait d'Afchin, fils d'Abou-Sadj, en 895; ce catholicos fut détenu durant quelques mois, puis délivré à prix d'argent, grâce à l'intercession d'Hamam, roi d'Aghovanie; cf. sup. ch. xxxvii, et Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. I, 190. Il sera spécialement question du roi Hamam au ch. lv.

6) V. plus haut, p. 160.

conjuré de l'épargner, Géorg, par reconnaissance des grands bienfaits du roi, le sacra de nouveau archevêque et, le laissant en Aghovanie, retourna dans son siège.

Après la mort de Géorg, les vicissitudes qu'éprouva le pays de la part des Ismaélites ne permirent pas aux Aghovans de se rendre auprès des pontifes arméniens, qui, de leur côté, ne s'occupèrent pas d'eux¹⁾, car chacun ne songeait qu'aux moyens d'échapper au fer des Ismaélites. Ainsi furent sacrés catholicos d'Aghovanie, après Hounan, son frère Siméon, puis David, Sahac et Gagic, qui, durant 69 ans²⁾ d'anarchie, reçurent une onction imparfaite, comme ne relevant que d'eux-mêmes. Ayant par cette lecture su et compris ce qu'il fallait, Anania triompha des bouches insensées de gens parlant de travers, et réduisit au silence les langues vaniteuses, inspirées par l'amour propre. Il les couvrit tous de confusion et fit si bien comprendre aux princes la réalité des choses, qu'ils se soumirent complètement à lui. Ayant donc examiné ce qu'il convenait de faire, il destitua d'abord, à cause des mauvais propos qu'on avait répandus, Hounan, qui tenait de lui la consécration, puis Gagic. Toutefois le prince Grigor³⁾ l'ayant supplié très instamment de sacrer celui-ci de nouveau, le pontife, en juge incorruptible et convaincu de la vérité, ne le trouva pas convenable; car une nouvelle naissance ne donnerait qu'un avorton, et une seconde consécration serait sans valeur⁴⁾. On le conjura donc de retourner chez lui. «Quant à nous, lui dit-on, nous élirons pour notre chef un homme tout-à-fait digne, et nous l'enverrons pour que vous le sacriez.»

Le pontife les crut. Il quitta la maison d'Aghovanie et alla dans celle de Sisacan, à la résidence pontificale de Tathev. Sur cette nouvelle l'évêque Hacob se rendit dans la citadelle de Baghk, pour y cacher sa face, d'après ce mot de l'écriture: «Fuis et cache-toi pour le moment, jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit passée;» car il connaissait bien l'iniquité du procédé par lequel diverses accusations avaient été soulevées contre lui et

1) Mit. ոչ կարացին հասանել առ հայրապետք Հայոց և Աղովանից նմանապէս և անփոյթ լինէր ՚ի Հայոց կաթողիկոսացն.

Par. ոչ կարացին հասանել առ հայրապետքն Հայոց Աղովանից նմանապէս և անփոյթ լինէր ՚ի Հայոց կաթողիկոսացն.

Mosc. ոչ կարացին հասանել առ հայրապետս Հայոց, և Աղովանից անփոյթ լինէր ՚ի Հայոց կաթողիկոսացն.

Dans ces leçons diverses, առ հայրապետքն et առ հայրապետք sont contraires à la grammaire, et la leçon de Moscou est seule correcte; և Աղովանից, du Mit. ne donne pas de sens; avec յԱղովանից, on obtient le sens que j'ai adopté dans ma traduction, mais avec և Աղովանից, précédé d'une virgule, avec ou sans նմանապէս, on aurait ce sens: «on ne pouvait se

rendre auprès des pontifes d'Arménie, et les catholicos arméniens ne s'inquiétaient pas de l'Aghovanie:» je lis donc: ոչ կարացին հասանել առ հայրապետս Հայոց յԱղովանից, նմանապէս և անփոյթ լինէր ՚ի Հայոց կաթողիկոսացն.

2) Le Mit. et les deux éditions donnent ce chiffre; mais d'après Mosé Caghanc., l. III, ch. xxiii, on n'a que 59 ans: Siméon 21, David 6, Sahac 18, Gagic 14 ans de catholicat, ou 60 ans, d'après l'édition de Moscou, p. 277, qui donne 19 ans à Sahac. Cf. Chahkhath. II, 338.

3) Ce n'est qu'avec beaucoup d'hésitation que l'on peut essayer de déterminer ce prince, car on ne sait pas positivement, s'il était de la famille Mihracane. Toutefois dans le Tableau généalogique, extrait de l'Hist. d'Aghovanie, on trouve un prince Grigor, fils de Sévada, dont l'époque coïncide assez bien avec celle d'Anania.

4) Mit. վալէր կոչեցի, avec interrogation, sera-t-elle appelée valable? Par. Mosc. անվալէր.

accouplées comme du fer avec du bois, du mercure avec de l'or. Voyant cela, Ter Anania resta à Tathev bien des jours, et, par de fréquentes lettres et messages, s'efforça de tirer Ter Hacob des mains de Dchévancher; mais celui-ci ne le livrait pas. Ne pouvant donc, à cause de la saison d'hiver, demeurer en Siounie, le saint catholicos se livra à une furieuse colère. Déchainant ici la ruine et la désolation, fulminant les anathèmes, liant étroitement à la même corde le prince et l'évêque, il s'en-alla dans son siège. Delà, malgré une correspondance assidue, il ne put amener à se soumettre à lui ni Gagic, d'Aghovanie, ni Hacob ¹⁾, de Siounie, et dut se contenter de prier Dieu de mettre un terme à cette affaire. Cela eut lieu en 398—949.

Cependant en 407—958 ²⁾, comme par un effet de la Providence d'en-haut, Hacob, métropolitain de Siounie et le premier des évêques arméniens, ainsi que Gagic, archevêque d'Aghovanie, qui, après le départ d'Anania, s'était follement révolté, au mépris de son serment, moururent tous les deux. Un courrier en ayant apporté la nouvelle au catholicos, il crut que c'était le résultat de ses prières et rendit à Dieu de grandes actions de grâces. Toutefois il ne crut pas convenable de priver de leur pontife suprême les sièges apostoliques qu'il avait désolés et ruinés: il se dirigea donc vers le pays de Sisacan, au siège épiscopal vacant de la Siounie, ordonna aux religieux de se réunir, d'en relever les ruines, et passa de sa personne dans la ville de Capan. Le prince excommunié Dchévancher vint à sa rencontre et confessa son péché avec grande contrition. Le prince-primat de Siounie Vasac, fils de Sembat ³⁾, fils d'Achot, se présenta également et, par une noble confession publique de sa faute, obtint en même temps le pardon de ses transgressions. Le pontife fut conduit en grande pompe à la résidence princière de la ville de Capan, où il réunit tout ce qu'il y avait de fidèles chrétiens, de religieux austères, qui lui réitérèrent la demande d'un directeur. Pour leur complaire, il installa évêque de Siounie Vahan ⁴⁾, fils de Dchévancher, abbé du grand couvent de Vahanou-Vank, et tira de lui, ainsi que des princes, un acte et engagement écrit, de ne plus désobéir ni se séparer du siège de S. Grégoire, de ne plus se liguer avec l'archevêque d'Aghovanie, afin de prévenir le retour d'un pareil scandale. L'original de ce grave engagement fut mis sous la garantie de terribles et formidables anathèmes, enlevant aux évêques la faculté de renouveler l'oeuvre d'Hacob, et de penser ou concevoir une pareille machination; aux princes le moyen de les appuyer,

1) Une variante, rapportée par l'éd. de Moscou, omet la mention d'Hacob.

2) Cette date est à-peu-près exacte, Hacob ayant succédé en 918 à Hovhannès, et siégé 41 ans. Pour Ter Gagic, si sa 4e année tomba en 951, comme le dit Mosé Caghancatovasti, sa 14e année et sa mort durent coïncider avec l'an 961: ainsi il y a ici une fausse indication.

3) Si, comme je le crois, il faut ajouter ici «fils de Sahac,» Vasac prince-primat, ou plutôt roi de Siounie, serait le n. 8 du Tableau généalogique de la branche principale. Il est vrai que sur le Tableau généalogique

on trouve un Vasac, fils de Sembat, fils d'Achot; mais ce Vasac, le premier auquel l'ostican Afchin proposa la royauté de Siounie, à la fin du IXe s., était mort, à ce qu'il semble, à l'époque où nous sommes arrivés.

4) Kiracos, p. 46, et Vardan, p. 121, disent que Vahan fut sacré archevêque; il est étonnant que Stéphanos n'ait pas relevé cette circonstance, si elle est exacte, tandis qu'il va parler de l'espèce de dégradation infligée au chef du clergé de son pays. Peut-être les deux autres auteurs ont-ils manqué de précision, en employant un terme pour l'autre.

assister, soutenir, avec injonction, si quelque évêque avait une telle audace, de le livrer aussitôt au catholicos d'Arménie, de lui refuser asyle et refuge. Le tout fut scellé de leur sceau et remis au catholicos. Nous avons jugé inutile de le transcrire, parce qu'il se voit intégralement dans le recueil des lettres du même Anania, intitulé *Havato namac* «correspondance sur la foi.»¹⁾

Cependant le catholicos priva pour un temps la maison de Siounie de ses honneurs, c'est-à-dire de la croix que l'on portait en avant de l'évêque, de la crosse riche et très précieuse et du coussin en étoffe d'or, que leur avaient attribués les anciens rois et pontifes d'Arménie, et que l'on portait partout avec eux. Cette privation se prolongea jusqu'à Ter Hovhannès, évêque de Siounie, et jusqu'au catholicos arménien Ter Sargis²⁾. Mais lors du sacre de Ter Hovhannès, les pontifes siouniens furent réintégrés dans tous leurs honneurs et pouvoirs, par le catholicos Sargis, ainsi que je le dirai en son lieu.

Après ces justes arrangements, le catholicos passa en Aghovanie, pour y régler l'affaire du siège, puis il vint un messenger, au sujet de Grigor, roi ardrounien du Vaspouracan, annonçant «qu'il ne restait plus de lui qu'un cadavre³⁾»; le messenger ramena le catholicos. A cette nouvelle les seigneurs d'Aghovanie, Ichkhanic, Sénékérime, un second Sénékérime, fils de Grigor, ci-dessus mentionné, Dchévancher et Gourgen⁴⁾, confessèrent hautement leur faute, avec grande contrition, et envoyèrent au catholicos un religieux, nommé David, du couvent de Khotakérats, pour qu'il fût sacré comme directeur de leur pays. Ter Anania le sacra avec les honneurs les plus distingués et ne le renvoya chez lui que comblé de riches offrandes, de magnifiques cadeaux. Aussi toutes les langues louèrent et glorifièrent le Dieu de bonté, qui avait mis fin à cette sérieuse guerre de l'église, rétabli la paix au sein de la nation arménienne, divisée et déchirée, et réuni de nouveau les membres respectables de l'église, séparés de leur tête vénérable, le vicaire de S. Grégoire.

Quiconque, après ces luttes, imaginerait de suivre une trace funeste et de se mettre à l'écart des catholicos arméniens, qu'il soit évêque de Siounie ou archevêque des Aghovans, pour quelque cause que ce soit, hormis un tort spirituel, — si par ex. il se déclarait une hérésie ou innovation quelconque — qu'un tel personnage soit anathématisé par la Sainte-Trinité, que sa part soit avec les hérétiques ou avec les renégats, qu'il soit condamné avec Satan! Mais si, de la part des catholicos arméniens, on a connaissance de quelque tort envers la foi ou envers l'église, et que la chose soit vraiment démontrée; si encore ils commettaient quelque acte nuisible important, propre à égarer la masse et à causer un désastre, on sait ce qu'il faut faire, jusqu'au redressement du méfait et à pacification complète.

1) Il n'est nulle autre part fait mention de ce recueil. Quant aux trois voyages d'Anania en Siounie et en Aghovanie, ils eurent lieu en 947, 949 et 958.

2) Jusqu'en l'année 1006; v. ch. LVII.

3) En effet, suivant Asolic, p. 278, le roi ardrounien Gagic, contemporain de Sembat-le-Martyr, † en 943, et son fils Dérénic, † en 958, après 17 ans (lis. 15

ans) de règne. Comme les princes ardrouniens avaient ordinairement deux noms, un arménien et un chrétien, il n'y a guère lieu de douter que celui-ci ne s'appelât également Grigor; cf. Bull. de l'Ac. des sc. t. VI, p. 100.

4) Ce que nous savons de la famille Mhracane d'Aghovanie ne suffit pas pour déterminer ces princes avec précision.

CHAPITRE LIII.

Ter Vahan; fin de sa vie

Vahan, d'Ohanou-Vank¹⁾, que Ter Anania avait sacré évêque de Siounie, avait sous sa main la grande maison épiscopale de Tathev, où il ne demeura que peu de temps, et passa le reste de ses jours dans sa propre maison. La désolation du lieu avait fait disparaître beaucoup de choses brillantes et mis obstacle depuis longtemps à de bons arrangements, aliéné et enlevé plusieurs héritages appartenant à l'église, dans la grande métropole de Tathev, et qui n'étaient restitués par les princes que par intervalles. Ainsi fit le pieux prince de Siounie Ter Sembat²⁾, fils de Sahac, fils d'Achot et frère³⁾ de Sembat-le-Grand. Il rendit à la sainte église, entre les mains de Ter Vahan, les villages de Dzadzard et d'Harjik, et écrivit de sa main l'acte d'engagement que voici :

«Au nom de Dieu, pour plus d'authenticité de l'acte ancien, donné par mes pères aux évêques spirituels de Siounie, honorés de Dieu, moi Sembat, fils de Ter Sahac, j'ai donné au seigneur spirituel Ter Vahan, honoré de Dieu, et à l'église de Tathev, foyer de lumière, où Dieu réside, Harjik et Dzadzard, enlevés pendant quelque temps à cette maison, à condition qu'il reprendra l'ancienne commémoration, fera mention de moi dans ses pures et brillantes prières et demandera la rémission de mes péchés. Qu'après moi nul des miens ou des étrangers n'ose enlever ces dons à Tathev; quiconque l'osera, soit anathématisé de la bouche du Dieu tout-puissant, avec Satan et avec le serpent; que sa part soit avec Judas, avec Caïn et Arius! Nous avons écrit et scellé ceci en 412—963.»

Quand Vahan eut exercé six ans l'épiscopat, Ter Anania, catholicos d'Arménie, fut frappé par la mort et déposé dans sa sépulture, au couvent d'Argina⁴⁾. Le roi Achot⁵⁾, fils de Sembat, réunit dans sa résidence royale de Chiracavan un concile d'évêques et de saints pères, auquel fut également invité Vahan, évêque de Siounie, et lui ordonna de choisir un évêque pour occuper le siège pontifical d'Arménie. A cause de sa sainteté et science supérieure, l'assemblée entière ayant désigné Vahan, la masse des évêques lui imposa les mains et l'oignit catholicos. Un an s'étant écoulé, Vahan commença à introduire les images à la façon de Géorgie et à les placer sur l'autel, prescrivit que toutes les églises en fissent autant, d'après l'usage grec, que les autels fussent ornés d'images⁶⁾, et que sans

1) Sur Vahanou-Vank, par corruption Ohanou-Vank, v. ch. XLV.

2) C'est sans aucun doute le prince qui porta le premier le titre de roi de Siounie; cf. sup. p. 164 et ch. LV.

3) Mit. et Mosc. *հղբոր*, se rapportant à Sahac, comme il convient; Par. *հղբայր*, se rapportant, à tort, à Sembat.

4) *Արգինայ* ou *Արգինայի*.

5) Achot-le-Miséricordieux.

6) *Կաւնի*, *εἰκόν*; par parenthèse, cette transcription démontre que le *կ* équivaut au *x* et non au *γ* grec. Comme les saintes images sont, de toute antiquité, admises dans les églises arméniennes, quoi qu'en dise Galanus, Hist. armena, p. 277, l'éd. de Paris, t. II, n. 2, à raison de trouver futile le prétexte de mécontentement

elles on n'offrit pas le sacrifice. «Il s'est entendu avec les Grecs et veut insinuer dans l'église leur hérésie;» tel fut le soupçon général et le cri que l'on fit entendre au roi. Celui-ci ordonna qu'un concile rassemblé à Ani examinât ce qu'il convenait de faire. Vahan, qui en fut informé, n'y vint pas et se rendit dans le Vaspouracan, auprès d'Hamazasp¹⁾, fils du roi Gagic, auquel il fit croire qu'il était calomnié par des envieux. Il demeura là, dans le couvent de Tzoro-Vank²⁾. Ceux d'Ani, instruits de son départ, le destituèrent et lui nommèrent, par ordre du roi, un remplaçant. Il vécut ainsi 2 ans, isolé, dans un lieu isolé³⁾. Stéphannos à Ani, lui dans le Vaspouracan, remplirent le pays d'anathèmes, jusqu'à ce que l'un et l'autre, par un coup de la divine Providence, disparurent en un même jour⁴⁾. Vahan fut déposé à la porte de l'église de Tzoro-Vank, avec d'autres catholicos y ayant résidé; quant au siège pontifical d'Arménie, on y fit asseoir un homme digne de cet héritage, Ter Khatchic, parent de Ter Anania.⁵⁾

contre Vahan; il suppose que peut-être le catholicos aura voulu introduire non les images, mais les iconostases à la manière grecque, au lieu du simple rideau qui sépare l'officiant du peuple, à la manière arménienne. Or on sait ce que coûte la plus légère innovation en fait de rites, comme en fait de dogmes et de discipline. Ce qui ressort du témoignage de tous les historiens contemporains, comme Asolic, ou voisins de l'époque, comme Samouel d'Ani, Matth. d'Edesse, ou postérieurs, comme Kiracos, Vardan, Nersès de Lampron et autres, c'est que Vahan paraît avoir incliné vers les doctrines de Chalcedoine et fait venir, soit de Géorgie, soit de Grèce, des images saintes, exécutées dans ces contrées, et que les Arméniens repoussaient, en haine de leur provenance.

Le P. Tchamitch, de son côté, t. II, p. 1016, met en doute, non sans raison, que Vahan et Stéphannos, son successeur, soient morts la même année; car les meilleures listes placent en 972 l'élection de Ter Khatchic, catholicos d'Arménie après Stéphannos, et Vahan vivait encore dans les premières années de l'empereur Basile II. Les notes de M. Dulaurier sur la chronologie du cathol. Vahan, d'après Matth. d'Edesse, trad. fr. p. 381, 386, prouvent deux choses: l'incertitude de la chronologie de cet historien, dans la 1re partie de son livre, et le respect dont jouissait Vahan, de la part de sa nation,

jusqu'au moment où Stéphannos réussit à se faire élire en sa place, en 970.

Au reste, que Vahan ait adopté des doctrines différentes de celles admises par l'église d'Arménie, c'est ce qui ressort des éloges que lui prodigue le P. Galanus, dans son *Hist. armena*, p. 171, seulement il est qualifié là, à tort, Vasburachensis; car il était bien Siounien, et de domicile et de race. Les notes de ce chapitre sont consacrées, avec une aménité toute théologique, aux erreurs de croyance et de rites de la nation arménienne et à la biographie de trois saints arméniens peu connus, Nicon, IXe s.; Macar et Siméon, XIe s.

1) Asolic, p. 273 et dans mon *Mit.* passe sous silence le roi ardrounien Apousahl, frère de Dérénic, ci-dessus mentionné, p. 165; mais on trouve son nom, après Dérénic, chez Vardan, éd. Ven. p. 221, et chez S.-Martin, *Mém.* II, 425, Abousahl-Hamazasp.

2) Ce couvent, bâti sous le vocable de Ste.-Hripsime, par S. Grégoire, renfermait les reliques de Ste. Hamazaspouhi, princesse mamiconienne, martyrisée au IVe s.; v. Thom. Ardrouni, p. 68.

3) *բաւրբէշ* manque aux dictionnaires.

4) Suivant le P. Chahkhathounof, Vahan ne mourut qu'en 980, mais Stéphannos l'avait précédé de huit ans.

5) Fils d'une soeur.

CHAPITRE LIV.

Evêques de Siounie, installés après Ter Vahan.

Après Vahan ¹⁾ le siège épiscopal fut occupé par un prêtre veuf, nommé Achot, d'une grande austérité et sagesse, fort aimé des princes et connu dans tout le pays. Il fut sacré par le catholicos Vahan. Cet évêque Achot avait un fils, Hovhannès, élevé par lui avec beaucoup de soin, qui, arrivé à l'âge viril, chaste et de saintes mœurs, doué de talents et d'un extérieur avantageux, fut aussi sacré évêque de Siounie. Pour son père, Ter Achot, après avoir occupé le siège 17 ans, il le confia à son fils Hovhannès, et se livra uniquement à la prière. Hovhannès étant mort, après avoir siégé six ans et demi, on fit violence à son père Achot, pour le réinstaller, et il mourut lui-même cinq ans et demi après. Son successeur fut Ter Samouel, homme doux et bon, qui siégea trois ans et fut atteint par la mort. On choisit donc un homme vertueux et fort expérimenté, nourri dans la sainteté et la continence, nommé Hacob, qui fut placé sur le siège épiscopal de la Siounie. ²⁾

De son temps mourut Sembat, seigneur de la Siounie, fils de Sahac, qui fut déposé dans la résidence épiscopale de Tathev. Sembat avait pris la couronne et le titre de roi ³⁾. Sa pieuse femme, la sainte reine Chahandoukht, et leurs fils Vasac et Sévada, donnèrent à la sainte église, pour l'âme du pieux et religieux roi Sembat, 6000 drams et le village de Tegh, canton d'Hanband, établi par Chahandoukht elle-même dans une lande, et pour que personne n'osât annuler sa donation, elle en rédigea un acte, en ces termes :

«Au nom de Dieu, j'ai voulu, moi Chahandoukht, fille de Sévada ⁴⁾, donner le village de Tegh, canton d'Hanband, avec toutes les limites qui l'entourent, avec ses montagnes, avec ses plaines et ses revenus, dont mon roi Sembat m'a fait présent, et que j'ai établi dans une lande après la sortie de ce monde de mon vénérable roi, je l'ai offert pour son âme, à la sainte métropole de Tathev et au Saint-Signe, par l'entremise d'Hacob, évêque de Siounie. D'ores-en-avant nous n'en sommes plus les maîtres, moi et mes fils Vasac et Sévada, car nous l'avons livré à Dieu et au S.-Signe ⁵⁾. On doit annuellement célébrer une quarantaine de messes pour l'âme de mon roi, à la fête de la Transfiguration, et chaque jour réciter, durant la quarantaine, le psaume : «Bienheureux ceux de qui les péchés sont remis;» maintenant, saints pontifes qui accédez à ce siège, vous devez accomplir ceci sans opposition et manger ce village, franc de tout impôt. Dieu l'ait pour agréable!

1) I. e. après son élection comme catholicos, en 965.

2) Ter Achot, 17 ans, † 982.

Ter Hovhannès, 6½ a. † 989.

Ter Achot, 5½ a. † 995.

Ter Samouel, 3 ans, † 998.

Ter Hacob, peu d'années.

Ter Grigor, peu d'années, † 1006. Cf. p. 61, 80, 98.

3) Ce que nous savons très bien, c'est que Chahandoukht était déjà, en 998, veuve du prince Sembat, comme le prouve l'acte que l'on va lire.

4) Prince d'Aghovanie.

5) I. e. à l'église de la Ste.-Croix.

«Quiconque, de mes fils, des étrangers ou des chefs, pour quelque cause que ce soit, songera après mon trépas à enlever à Tathev le village de Tegah, et faisant de l'opposition au souvenir de notre âme, lui imposera quelque avanie ou exigence royale, qu'un tel homme ne jouisse pas de son bien propre, qu'il réponde de toutes mes méchantes oeuvres et péchés; qu'il soit condamné avec Judas et Pilate, maudit avec l'Antechrist et tourmenté dans le feu inextinguible, excommunié par les 318 pontifes! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui tentera de l'enlever, soit rejeté par son envoyé, maudit par tous les envoyés ayant existé depuis le premier homme et devant exister jusqu'au dernier; que le ciel lui distille du feu, que la terre lui produise des épines et des chardons; que son nom et celui de ses fils et amis soit anéanti, disparaisse de la terre et n'y laisse pas de souvenir!

«Pour plus d'authenticité, j'ai écrit cet acte de ma main, moi Vasac, fils de Sembat, par l'ordre de ma mère. Dieu l'accueille dans sa faveur! En l'an 447 — 998, nous l'avons scellé de notre sceau.

«Ce commandement est de moi Hacob et s'adresse à la maison de Siounie, à toi siège primatial, temple de Tathev, foyer de lumière, en qui mon bienheureux roi avait placé sa confiance. Vous devez accomplir sans opposition la quarantaine de souvenir qui y est prescrite, à cause du village de Tegah. Nous l'avons certifié de notre main; nous avons lié d'irrémissibles anathèmes ceux qui y font opposition et l'avons scellé de notre sceau, par la volonté de Dieu.

«Par la volonté de Dieu, moi aussi Ter Grigor¹⁾, évêque de Siounie, j'ai confirmé cet acte, relatif au village de Tegah, donné à la sainte église, par la sainte reine Chahandoukht et par ses fils, au profit de leur roi aimable et pacifique Sembat, afin que qui que ce soit ne puisse l'arracher au saint siège. Qui s'y oppose, périsse par lambeaux, comme Simon le magicien, qu'il soit maudit de Dieu et de tous les saints, et que la commémoration réglée par les donateurs soit accomplie sans opposition!»

Cet Hacob, après avoir vécu peu d'années²⁾, mourut massacré traîtreusement, comme je le crois, par ceux de Tsour, au-dessous du ravin de ce nom, où se trouve son tombeau, opérant des guérisons. Après lui le siège fut occupé par Grigor, tout-à-fait remarquable, au double point de vue de la vie intérieure et extérieure, à qui la maison pontificale est beaucoup redevable. C'est lui qui détruisit et rasa entièrement la roche de Tsour³⁾, repaire d'hommes maudits. Il reçut en donation spirituelle, de Pharadch, fils du prince Tzaghic, Bolorakar, avec toutes ses limites, à l'exception de Noriats-Vank, donné plus tard à un autre Grigor⁴⁾, par Dlen, fils de Khaghbac⁵⁾. Tel était l'acte de Pharadch :

«Au nom de Dieu, cet écrit est de moi Pharadch, fils du prince Tzaghic; ayant lu l'acte ancien, nous avons confirmé à la sainte église de Tathev et à Ter Grigor la posses-

1) Successeur d'Hacob II.

2) Comme catholicos.

3) V. ch. XLVIII, la ruine de Tsour.

4) Sans doute à Grigor, le 46^e métropolitain de Siounie.

Hist. de la Siounie.

5) C'est ici la première mention d'une illustre famille, dont le nom reviendra plusieurs fois, ch. LVIII, LX, et dans l'histoire des Orbélians, au XIII^e s.

sion de Bolorakar, ma propriété personnelle, qui lui avait été assurée précédemment et enlevée temporairement, à cause de la dislocation de l'évêché; nous l'avons confirmé de nouveau, avec ses vignes et arbres, avec ses plantations, terres et eaux, à la sainte métropole de Tathev, au Saint-Signe et au S.-Apôtre, entre les mains de Ter Grigor, évêque de Siounie. Je l'ai donné de mon gré, non par force, par violence ou en état d'ivresse, mais par crainte des terribles anathèmes des anciens pontifes et princes, et de ma pleine affection, pour le salut de mon âme. Vous maîtres désignés de Dieu, sainte communauté, n'oubliez pas mon âme pécheresse et impie, mais daignez vous souvenir d'elle dans vos prières.

«Quiconque y fera obstacle ou causera l'annulation de cet écrit, au préjudice de mon âme, sans égard aux anciens anathèmes et aux miens, qu'il soit anathématisé par la très Sainte-Trinité, qu'il sorte de son tribunal couvert de honte et reçoive la part de Judas!

«Pour plus de sûreté, j'ai mis dessus le sceau du roi Vasac¹⁾, couronné de Dieu, et celui de mon saint pontife Grigor.»

Ter Grigor vécut très peu de temps après cela²⁾ et trépassa de ce monde. Il eut pour successeur le très vénérable et bienheureux homme de Dieu, le second illuminateur et second restaurateur de cette maison et de la contrée sisacane, Ter Hovhannès, qui occupa le siège plus de 50 ans, avec une activité extraordinaire. Il appartenait à la lignée consanguine de Ter Sargis, catholicos d'Arménie, dont je rapporterai en son lieu les actes et les paroles. Pour le moment, il me paraît convenable de revenir en arrière, et d'exposer en peu de mots ce qui concerne la personne des princes.

CHAPITRE LV.

Courtes notices et série des princes de la Siounie; leur avènement à la royauté, dans les temps postérieurs.

Telle est l'origine des princes de la Siounie, dont nous avons eu connaissance, et qui a été exposée par nous dans ce livre: nous commençons à Andoc et finissons à Kourd³⁾, puis deux ou trois princes nous sont restés inconnus. Après cela viennent les princes-primats siouniens, dont le premier est Vasac⁴⁾, grand chef de la famille de Siounie, père de

1) Vasac, fils de Sembat, nommé dans l'acte précédent; cf. ch. XLVIII, un autre acte, où est nommé le roi Vasac.

2) Il est difficile de préciser ce que signifient les mots: «peu d'années,» qualifiant l'épiscopat de Ter Hovhannès, et «peu de temps,» employés à l'égard de Ter Grigor. Ce qui est certain, c'est que Ter Hovhannès, successeur de celui-ci, mourut en 1058, après avoir siégé 50 ou 52 ans: ainsi, Ter Grigor † vers l'an 1006, et son pontificat, ainsi

que celui de Ter Hovhannès, occupent l'espace entre cette année et 997.

3) C'est ce que j'appelle la première époque, dont la série est exposée dans le ch. XIV de cette Histoire.

4) Je ne l'ai point compté parmi les princes régnants, parce que nous ne savons rien de lui, si ce n'est qu'il était vivant en 821; Mosc. Cagh. p. 267, 269.

deux fils, Philippé et Sahac¹⁾, et Grigor appartenant à la même famille, qui avait un apnage héréditaire particulier. Comme la descendance d'Haic se divise en beaucoup de branches et familles, nous ne nous sommes occupé que des princes-primats supérieurs et avons donné le résultat de nos travaux.

Après Vasac, ses deux fils, Philippé et Sahac, ayant partagé leur patrimoine, Philippé devint prince-primat de Siounie, et Sahac prit pour son lot le canton entier de Géghakouni. Philippé laissa en mourant²⁾ trois fils, Babgen, Vasac et Achot. Sahac, mort peu après, dans un combat contre l'émir Hol³⁾, sur la rive du Hourazdan, près du village de Kavakert, eut pour héritier son fils Grigor, dit Souphan. Un temps après, Babgen, fils aîné⁴⁾ de Philippé, et Grigor, fils de Sahac, ayant pris les armes l'un contre l'autre, pour une légère contestation de domaine, ce dernier fut frappé par son parent et jeté sur le carreau⁵⁾: Babgen hérita donc à la façon de Caïn⁶⁾, mais il s'éteignit bientôt, laissant un fils nommé Vahan, et la seigneurie échut à Philippé.

Grigor avait laissé deux fils: Vasac, dit Gabourh, et Hrahat; en outre il avait deux frères, Hrahat et Gagic. Vasac-Gabourh hérita de la principauté et devint gendre d'Achot Bagratide⁷⁾, qui fut⁸⁾ roi d'Arménie, et il épousa Mariam, sa fille.

Philippé, en mourant, avait laissé pour héritiers Babgen, qui mourut, comme je viens de le dire⁹⁾, Vasac, dit Ichkhanic, et Achot. A la mort de Vasac, son frère Achot hérita de sa principauté, vécut longtemps et laissa quatre fils: Sembat, Sahac, Babgen et Vasac, qui partagèrent entre eux l'héritage. Sembat eut tout le Vaïo-Tzor et Chahaponk, qui est le canton de Dchahouc; Sahac et les autres eurent la Siounie, Baghk et le reste. Le grand Vasac¹⁰⁾ avait en outre un fils, nommé Philippé, possédant Chnher et Hanband.

Vasac-Gabourh, fils de Grigor-Souphan, laissa en mourant trois fils: Grigor, dit aussi Souphan, Sahac et Vasac. Grigor-Souphan, héritier de la principauté, par une véritable disposition de la Providence divine, s'occupa d'oeuvres spirituelles et de la construction des églises.

Cependant Vasac, frère cadet de Sembat¹¹⁾, mourut dans un combat contre l'émir de Goghthn, sous le fort d'Erndchac; Sembat lui-même, qui avait pris la direction de la principauté, fit beaucoup de belles oeuvres, spirituelles et corporelles, et mourut, laissant

1) Ces deux seuls ont fondé une lignée, dont la série nous est connue; l'historien mentionne beaucoup d'autres princes, comme Grigor, dont les noms seuls ont pu être recueillis.

2) Il mourut le 10 août 848.

3) Suivant Tchamitch, en 825.

4) Au ch. xxxvii, Par., I, 212; Mosc., p. 128, il est qualifié, je crois à tort, de «frère aîné de Philippé», et j'ai corrigé le texte en ce sens.

5) En 851.

6) *զկայենին ժարանդերով*; cf. ch. xxxvii, p. 102 *զօրէնս կայենի և լքելի*.

7) Achot-le-Grand, roi en 885.

8) Mit. et Par. *որ առաջև Թագաւորեաց Հայոց* «qui était devenu précédemment roi d'Arménie;» or la mort de Vasac-Gabourh ayant eu lieu sous le catholicos Zacharia, mort lui-même avant l'avènement d'Achot, v. sup. p. 105, le mot précédemment est superflu.

9) J'ajoute cette indication.

10) Suivant moi, Vasac-Ichkhanic.

11) De la lignée principale.

l'héritage de ses domaines à son fils Vasac. Pour Sahac¹⁾, frère de Sembat, il avait un fils nommé Sembat, qui, à sa mort, hérita du titre de prince.

Il y avait encore à Baghk un prince de la même famille, du nom de Dchévanher²⁾, fils du prince Tzaghic.

Pour Grigor-Souphan, après beaucoup d'exploits, d'oeuvres remarquables, il mourut, empoisonné par Nesr³⁾, et la principauté passa à son frère Vasac. Sahac, frère de Grigor, étant décédé, on le déposa à la porte de l'église de Noratouk.

Vasac, fils de Sembat⁴⁾, fit beaucoup d'exploits et d'actions louables, et, après sa mort, Sembat, fils de Sahac, devint prince-primat.

Ecoute maintenant, lecteur respectable, je te raconterai des choses merveilleuses. La race de Sisac, issue d'Haïc, s'était quelquefois mêlée à la lignée des rois arsacides et pahlavides, parfois à celle des Khazars, et bientôt après à celle des Bagratides; jamais pourtant elle ne s'était soulevée contre l'autorité légitime. Mais lorsque, par la suite des temps, les Ardzrouni donnèrent le signal, en prenant la couronne à l'encontre de Sembat, roi d'Arménie, Atrnersch, bdechkh d'Ibérie, la prit également, ainsi qu'Hamam en Aghovanie. Afchin ayant invité Vasac Siounien à la prendre⁵⁾, il ne voulut pas hériter du nom de rebelle. Mais au déclin de la dynastie Bagratide, la puissance des Ismaélites s'étant accrue, tous les principaux sièges des seigneurs de Vaspouracan, d'Ibérie, d'Aghovanie; ceux du Tzoroget, dits Kiourikians; ceux même de Cars et de Vanand, dits Basanians, se séparèrent et divisèrent. Sembat donc, fils de Sahac, fils d'Achot, marié à Chahandoukht, fille de Sévada, grand et illustre prince d'Aghovanie, donna au roi Gagic, fils d'Achot⁶⁾, sa petite-fille Catramidé, née de son fils Vasac, qui régna après lui. C'est elle qui construisit la cathédrale d'Ani, cette église splendide à voir et d'une architecture merveilleuse⁷⁾. Sembat s'était attaché à l'atabek de Tauriz, dans l'Atrpatacan, et à l'émir de l'Arhan, dont le pouvoir s'étendait sur la porte de Derbend et sur les seigneurs de l'Aghovanie. Ceux-ci, par suite de leur affection, s'adressèrent au grand sultan de Khorasan et, de son consentement, déférèrent la couronne à Sembat, seigneur de Siounie, descendant d'Haïc, doué d'une belle taille et d'un aimable extérieur. Comme dans ce temps-là les Bagratides n'étaient maîtres que du Chirac et de l'Aïrarat, jusqu'à Gégham et Oukhtik, à Carin et à la limite du Vaspouracan, à Tzoroget et au Gardman, et que la Siounie était détachée de leurs états, Sembat ne crut nullement commettre une faute capitale. Si les Bagratides, emmenés captifs par Hratché, avaient été honorés de la sorte, à combien plus forte raison méritaient une telle distinction des princes de naissance, appartenant à la noble parenté d'Haïc, arrivés jusqu'à ce temps de père en fils⁸⁾! Ayant pris la couronne, Sembat orga-

1) L'histoire ne raconte rien de ce Sahac.

2) Père de Vahan, le 38e métropolitain, puis catholikos d'Arménie.

3) Non par Nesr ou Sbouc, lieutenant d'Afchin, mais par Housouf, le meurtrier du roi Sembat-le-Martyr; v. ch. xxxviii.

4) N. 5. de la lignée principale.

5) Mit. Par. *Թագ Կապեալ*; Mosc. mieux *Կապեալ*.

6) Gagic, fils d'Achot-le-Miséricordieux, roi d'Ani.

7) V. Ruines d'Ani, p. 23.

8) C'est vers la fin du IXe s. que la manie de régner, s'il est permis de se servir d'une telle expression, s'em-

nisa son royaume à la manière des monarques indépendants, sur un pied de grandeur et de magnificence, et mourut¹⁾ en pleine gloire, illustré par beaucoup d'actions royales. Ses restes furent placés solennellement, à la vue du peuple assemblé, dans le fameux sanctuaire du couvent de Tathev, où Dieu réside. Son jeune fils Vasac, héritier de la principauté, reçut l'onction royale, comme monarque de la Siounie et de Baghk, de la main de Grigor, évêque de Siounie, sous les yeux d'une assemblée nombreuse et de la foule des nobles. Il nomma prince des princes²⁾ des nobles légions de l'armée son frère Sévada. Leur mère, la

para des princes de race arménienne, et, après s'être manifestée durant environ 200 ans, par l'institution de huit royaumes ou plutôt royautés éphémères, sans gloire ni force de cohésion, amena la ruine complète de la nationalité. Sur un roi de Taron, vers 874, v. Th. Ardzr. p. 245.

I, II. Le premier en date de ces souverains est Achot, dit le Grand, qui fut porté au trône d'Arménie, comme l'on dirait aujourd'hui, par le suffrage universel, du moins par le concours du clergé, du peuple et des principaux seigneurs, reconnu par le khalife Motamed et par l'empereur Basile 1er, qui tous deux lui envoyèrent les insignes royaux. Il fut sacré en 885, et, grâce à la puissance territoriale de la famille Bagratide et aux services qu'elle avait rendus au pays, depuis l'invasion musulmane, jouit d'un respect et d'une prépondérance incontestée. Les auteurs arméniens ne cessent de répéter, au temps de ce prince et de ses successeurs, que le khalife leur avait donné « toute l'Arménie et l'Ibérie. » On n'est donc pas étonné de voir, en 1010, le roi Gagik 1er se donner, dans l'inscription de la cathédrale d'Ani, le titre de roi de ces deux contrées. Ce qui est sûr, c'est qu'en 896 Atrnersch, prince d'Ibérie, prêta une assistance armée au roi Sembat-le-Martyr contre un émir d'Amid (v. Th. Ardzrouni, p. 66, 67), et qu'en 899 le même Sembat conféra le titre royal à son allié le bdechkh d'Ibérie, suivant l'expression de St. Orb. I, 220; II, 43, ici même. On sait au reste, que jusqu'à Bagrat III, vers la fin du IXe s., les dynastes ibériens étaient tellement soumis à l'influence grecque, que les Annales de la Géorgie les nomment simplement couropalates ou rois-couropalates. Et de deux.

III. Hamam était déjà devenu roi d'Aghovanie avant 942 arm. — 893, d'après Mosé Caghancatovatsi, p. 273 de la trad. russe. « Au même temps, իմ Բագրատի, dit l'historien, où Achot relevait la royauté en Arménie, Hamam, prince d'Aghovanie, prit aussi le titre royal. » Nous ne connaissons ni son origine, ni sa descendance, ni la durée de sa dynastie.

IV. Durant ses guerres contre Housouf, fils d'Abou-Sadj, le roi Sembat-le-Martyr avait eu à lutter contre un Sembat, prince de Siounie, qui lui refusait impôts et allégeance. Il le réduisit pourtant à la soumission, moitié par persuasion, moitié par la force et par le don de la

ville de Nakhtchévan, appartenant au canton de Goghthn, province de Vaspouracan, et apanage des princes Ardzrouni. Gagik, alors chef de cette dernière famille, et d'ailleurs Bagratide par sa mère, fut mécontent de cette spoliation et se livra à l'émir Housouf, l'ennemi acharné des Bagratides, qui lui conféra le titre royal en 908; Th. Ardzrouni, p. 321. Ces Ardzrouni régnèrent dans le Vaspouracan jusqu'en 1021, puis à Sébaste, où ils s'éteignirent sans bruit. Le dernier rejeton de la famille mourut en 1080.

V. Achot, fils de Chapouh, frère du roi Bagratide Achot II, dit Ercath, réussit à se faire nommer roi à Dovin, par l'émir Housouf, en 921. Ce triste rival mourut, sans héritier ni successeur, en 936.

VI. Moucheugh, frère du roi Achot-le-Miséricordieux, se fit reconnaître roi de Vanand, à Cars, en 961. Ce misérable démembrement de la royauté d'Ani vit son troisième et dernier roi abdiquer en 1064 et mourir en 1080, année déjà fatale aux deux dynasties, d'Ani et de Vaspouracan.

VII. Vers le même temps, à une époque qu'il ne nous est pas possible de préciser, le prince siounien Sembat, cousin de ce Vasac, à qui Afchin avait proposé la couronne, se déclara roi de Siounie et fut appuyé dans ses prétentions par les émirs de l'Aderbidjan; notre historien dit, par l'atabek de Tauriz et par le sultan de Khorasan, ce qui est un anachronisme d'expression. Le royaume de Siounie eut six princes, durant 200 ans.

VIII. Enfin en 982, Gourgen, frère du roi Bagratide d'Ani Gagik 1er, ci-dessus nommé, se fit roi du Tachir, canton de la province de Gougark, dont Lori est le point principal. C'était donc une royauté réduite aux limites d'un simple arrondissement inférieur de police. Les derniers descendants connus de Gourgen atteignent la fin du XIIIe s. La dynastie elle-même est connue sous les noms de Corikians, Aghovans, roi du Tzoroget, car ils ne régnaient que sur la vallée de la rivière Dêbéda, la Kaménka des Russes. V. la note 3 du t. II de Stéphanos, éd. de Paris.

1) Avant l'an 998; v. ch. LIV.

2) Au temps de la royauté arménienne, ce titre se donnait à l'héritier présomptif ou à la personne la plus considérable de la famille après le roi.

vénérable reine Chahandoukht, encore vivante, vraiment inspirée par la divine Providence, bâtit le charmant monument du couvent de Vaghatn¹⁾, aux élégantes proportions. Servant depuis longtemps d'asyle à des hommes liés par leurs vœux. Il y avait là, en effet, depuis les temps anciens, une église dédiée à S. Grégoire-l'Illuminateur, que je crois avoir été fondée par ce saint, puis bâtie par le P. Stéphanos, un saint anachorète. Elle guérissait les personnes mordues par des serpents vénéneux et, comme celle de Pharbi²⁾, délivre de la rage les hommes et les animaux: telle nous la voyons opérer des prodiges étonnants. Que l'on porte sur le plateau de la montagne des gens piqués par des reptiles venimeux, ayant déjà la face noire, gonflés à crever, qu'on leur fasse voir le couvent ou même toucher un peu de terre de l'église, aussitôt le gonflement produit par le venin s'affaisse, et ils sont bientôt guéris. C'est pourquoi la pieuse reine Chahandoukht construisit là une église en pierres de taille, sous le vocable du Saint-Protomartyr Etienne, en 449—990, et y établit une maison pour des religieux et pour une nombreuse troupe de serviteurs; elle ajouta encore, à la porte de l'église, un oratoire en pierres cimentées, des magasins et des ateliers, enceignit le couvent d'une muraille, traça des jardins à Vaghatn; en outre, elle donna au couvent le champ de Gomer et fournit l'église de divers ustensiles brillants. Quand elle mourut, on la déposa à la porte de ce saint lieu.

Quelques années après, en 455—1006, son fils Sévada, frère du roi Vasac, construisit aussi à grands frais une église à coupole, splendide et d'élégantes proportions, sous le nom de Sourb-Carapet, avec un portique en avant, à la porte duquel tous deux sont déposés. Que leur mémoire y soit bénie, et qu'ils reçoivent récompense au centuple, du Christ notre Dieu!

CHAPITRE LVI.

Episcopat et oeuvres de Ter Hovhannès.

Après la mort de Ter Grigor³⁾, évêque de Siounie, on choisit le glorieux et vénérable homme de Dieu, Ter Hovhannès, que je crois avoir appartenu à la famille de Ter Sargis,

1) Mosc. Vaghandn. Il me paraît que c'est le Vaghatin mentionné au ch. LXXIV, dans la liste des villages du canton de Dzghouc; dans l'Arm. ac. p. 286, on trouve encore Vaghandin ou Vaghandnou-Vank, canton de Baghk.

2) Le village de Pharbi, rendu illustre par la résidence de l'historien Lazar, vivant au Ve s., est situé dans l'ancien canton d'Aragadz-Otu, aujourd'hui de Sardar-Abad, gouvernement d'Erivan; il possède une église

fortifiée. Le P. Chahnazarian, t. II, n. 4, dit que les personnes mordues par des bêtes enragées s'y rendent pédestrement, à jeûn, la tête ceinte d'un cordon d'herbes et sans regarder en arrière, et obtiennent leur guérison; cf. Chahkhathounof, Descr. d'Edchm. t. II, p. 75.

3) On a vu plus haut que la durée de l'épiscopat de Ter Grigor n'est pas connue. En tout cas l'avènement d'Hovhannès eut lieu au plus tard en 1006.

catholicos d'Arménie¹). Vasac, roi de Siounie et de Baghk, pieux et aimant Dieu, l'envoya à Ani, avec de riches présents et un convoi de nobles, recevoir du pontife arménien la consécration épiscopale, et le prier de rendre à la Siounie, avec le métropolitat, les honneurs dont Ter Anania l'avait privé, lors du scandale de Ter Hacob: la croix portée devant l'évêque, la crosse et le coussin.

Le roi Gagic était gendre du roi Vasac, père de la reine Catramidé²), fort occupée à la construction des voûtes de la sainte cathédrale, image du ciel: à l'un et à l'autre Vasac avait envoyé des présents royaux et fait connaître par lettres ce qu'il réclamait du catholicos. Aussi, à la sollicitation de Vasac et de la sainte³) reine, Ter Hovhannès fut-il sacré, en grand et bel appareil. Le pontife lui remit en mains la propre croix de Siounie, avec sa cravatte brodée d'or, la crosse précieuse et le coussin d'honneur du trône, qui avaient été conservés dans une chambre du sanctuaire pontifical, et remplaça le siège de Siounie au rang et avec ses privilèges anciens. Il fut donc renvoyé dans son siège avec la plus grande considération et d'une manière fort honorable, comblé des présents du roi et de la reine. Il reçut d'eux, entre autres, une parcelle du bois de la rédemption, monté en or, provenant de l'empereur autocrate Basile Porphyrogénète⁴), marquée du sang de J.-C. et opérant, avec une incroyable puissance, d'étonnantes merveilles.

Quand il arriva avec ces présents dans son propre siège de Siounie, le roi Vasac vint à sa rencontre avec une troupe de princes, et lui fit une réception non moins gracieuse qu'honorable. Ce fut pour eux un jour de réjouissance. Le saint métropolitain prodigua au troupeau confié à ses soins les lumières de la doctrine et les douces et consolantes paroles. Depuis lors cette maison commença à prospérer et à briller plus qu'auparavant, et à se voir restituer ce qu'on lui avait enlevé. En effet ceux de Makénots⁵) avaient pris tout le Géghakouni, un autre, le Vaïo-Tzor, où il siégeait comme évêque; un troisième, le canton d'Erndchac, où il s'était installé avec le même titre, à Erndchaca-Vank; ceux du Goghthn occupaient Bsté-Tzor⁶), Boust et Ordovat. Les princes aussi s'étaient emparés des villages et les avaient distribués à leurs nobles. Dans une lettre circulaire, Ter Sargis défendit par de sévères anathèmes que qui que ce fût osât rien retrancher du diocèse, et enjoignit de restituer le tout au siège, à la Ste-Croix et à Ter Hovhannès. Restitutions, soumission à ses ordres, expulsion et éloignement des intrus et des brebis changées en loups, tout cela réussit de haute lutte. Le pieux roi Vasac ayant fait rendre les villages de Tsoghouni et de Gotévan, dons spirituels qui avaient été enlevés, ainsi que la juridiction entière de sa principauté, écrivit de sa main, comme il suit, la lettre constitutive de cette juridiction:

«Au nom de Dieu, ce commandement est de moi, le roi Vasac, qui l'ai écrit en

1) Sargis avait vécu longtemps à l'île de Sévan, d'abord comme simple moine, puis comme abbé: il était peut-être originaire de la Siounie.

2) Deux inscriptions portent Catranidé; v. Ruines d'Ani, p. 23.

3) Mosc. omet ce mot.

4) Basile II Boulgaroctone, fils de l'empereur Romain-le-Jeune.

5) Le canton de Makénots était en effet dans le Géghakouni, mais on ne sache pas par d'autres témoignages que l'abbé s'en fût attribué le titre d'évêque.

6) Ou Boté-Tzor; Par.

468 — 1019¹⁾), et donné à Ter Hovhannès, représentant de Dieu à mes yeux; car c'est lui qui l'a choisi, comme le saint précurseur, dès le sein de sa mère, et nous l'a accordé comme surveillant: aussi nous a-t-il éclairés à tel point, que son diocèse en est déclaré bienheureux par tout le monde. Nous avons donc restitué à la sainte métropole de Tathev les villages de Tsoghouni et de Gotévan²⁾), enlevés précédemment par nous, à l'époque de la décadence et de l'affaiblissement du pontificat. Nous lui avons également assuré de nouveau l'intégrité de sa juridiction sur les 12 crosses, restitué et assuré le Vaïo-Tzor, le Géghakounik, Phorac, Hanband, Dchougha, Erndchac. D'ores-en-avant et dans l'éternité, nul n'a droit, de par le Dieu tout-puissant et tous les saints, de faire opposition à ce siège, de prétendre le dépouiller de ces villages et cantons. Quiconque l'osera, sera anathématisé de Dieu et par les saints pontifes, en son âme et en son corps. Nous l'avons écrit et scellé de notre sceau, par la volonté de Dieu.

«Moi le prince Sembat³⁾), je suis témoin de cet ordre, émané du roi, mon oncle maternel, auquel nul n'a le droit de s'opposer.

«Moi aussi Grigor⁴⁾), fils d'Achot, prince des princes, je certifie cet ordre du roi protégé de Dieu, mon oncle maternel. Dieu l'ait pour agréable!»⁵⁾

Ayant encore donné le village de Grovac, le roi Vasac écrivit un document de cette teneur:

«Par la volonté de Dieu, moi Vasac, fils du roi Sembat, j'ai confirmé de nouveau à Tathev, entre les mains de Ter Hovhannès, honoré de Dieu, évêque de Siounie, le village de Grovac, donné précédemment par les princes à Sourb-Nichan, franc de toute vexation et impôt, afin qu'en sus de l'ancienne commémoration, on fasse mémoire de moi. Ainsi, quiconque prétendra s'y opposer, soit anathématisé de Dieu et de tous les saints et reçoive la part de Caïn! Le musulman, devenu le maître, qui tentera de l'enlever, sera rejeté par son envoyé et mille et mille fois maudit. En 465 — 1016; cela est authentique, par la volonté de Dieu.»

Voyant cela, certains princes furent saisis d'une sainte émulation et donnèrent à Tathev le village de Chorhothn, par un acte ainsi conçu:

«Au nom de Dieu, cet écrit et document est de nous Kharbi, Artavaz et Souphan, Sacrhiordi⁶⁾), qui avons voulu donner, pour le prix du sang de notre père, le village de Chorhothn à la sainte métropole de Tathev, entre les mains de Ter Hovhannès, archevêque⁷⁾ de Siounie, au temps de notre roi Vasac; pour l'âme de notre père on nous a fixé la fête de S. Sargis et la célébration de la messe dans toutes les églises du couvent, en souvenir de Sacrhi; en 475 — 1026. Quiconque prétend annuler ce don ou y faire oppo-

1) Onze ans après l'Encyclique du cathol. Sargis, qu'on va lire, au ch. LVII.

2) Ou Gotévank.

3) Neveu du roi Vasac et son successeur.

4) Fils du frère du prince Sembat.

5) շնորհաւոր արարցէ; sup. p. 168, ընդունելի արարցէ.

6) Fils de Sacarh; cf. sup. p. 166.

7) Par. Mosc. Evêque.

sition, qu'il soit rejeté du Dieu tout-puissant, anathématisé par les saints apôtres et prophètes, par les 318 pontifes et par tous les saints, et réponde de nos péchés, Amen!

«Et moi, le roi Vasac, j'ai confirmé ceci de ma main, et par l'apposition de mon sceau royal.

«Moi l'évêque Hovhannès, je l'ai confirmé par écrit de ma main, et l'ai scellé de mon sceau ordinaire. Que personne n'ait le pouvoir d'annuler cet acte. Le musulman, devenu le maître, qui enlèvera ceci, sera rejeté de Dieu et de son envoyé, anathématisé par tous les saints et 100,000 fois maudit.»

CHAPITRE LVII.

Encyclique de Ter Sargis, catholicos d'Arménie, au sujet de la circonscription du diocèse de Siounie.¹⁾

«Par la grâce de Dieu, le Père tout-puissant, par la miséricorde de son fils unique, par la Providence de l'Esprit-Saint libérateur, ceci est un écrit de commandement et bénédiction de moi l'humble serviteur de Dieu, Ter Sargis, par sa miséricorde catholicos de toute l'Arménie, lettre encyclique de notre part, à toi maison de Siounie, souveraine et agrandie de par Dieu; à toi Vasac, roi couronné de Dieu; à vous protégés de Dieu, Sévada et Achot, et autres nobles, et à toute la communauté des 12 crosses constituées²⁾. Recevez d'abord la bénédiction et protection du siège de S. Grégoire, du Saint-Signe, teint du sang divin, des autres saints, rassemblés devant Dieu, et la nôtre, qui vous sauve de tous accidents et catastrophes!

«Sachez, mes fils spirituels, que sous les catholicos antérieurs à nous, Ter Théodoros et Ter Anania³⁾, certaines causes ont ébranlé le siège de la Siounie, et que la juridiction de son bâton pastoral a été fractionnée et déchirée; mais nous, quand s'est présenté l'homme élu de Dieu, Hovhannès, nous l'avons sacré métropolitain de Siounie, comme les anciens pontifes de cette contrée; nous avons de nouveau confirmé la juridiction des 12 crosses, en faveur de ce saint siège suprême de la maison de Siounie et de Tathev, pour toi agréé de Dieu, Ter Hovhannès, métropolitain, et nous avons réintégré en tes mains leurs anciens insignes, la croix et le coussin. Nous l'avons fait, non du droit d'un supé-

1) La traduction de cette pièce insérée dans mes Listes chronologiques avait été faite d'après le texte du P. Sargis Dchalal, Voyage dans la Gr.-Arménie, t. II, p. 295; je l'ai retouchée d'après mon Mit. et les deux éditions.

2) Les 12 cantons de la Siounie, ayant chacun leur chef ecclésiastique, dont l'institution remonte au VI^e s.; v. ch. xxvi. J'ai toujours cru que ces 12 crosses sont celles d'autant de chorévêques ou évêques de districts,

Hist. de la Siounie.

dont, à vrai dire, notre historien ne parle jamais en particulier, mais qui ont dû fonctionner dans le diocèse de Siounie, puisqu'il en est fait mention dans les actes officiels. D'ailleurs il n'existe pas de métropolitain sans suffragants: ces douze chorévêques étaient donc ceux du métropolitat de Tathev. Sur ce sujet, v. p. 17, la note 2.

3) V. ch. lII.

rieur, mais parce que tu nous a apporté les magnifiques patentes et décisions définitives, écrites de la main des anciens pontifes de l'Arménie, depuis saint Grégoire, depuis ses fils et petits-fils; patentes qui, jusqu'à saint Sahac, étaient rédigées en grec, avec apposition de leur sceau en plomb; en arménien, depuis lors jusqu'à Anania. Toutefois, d'Anania jusqu'à nous, il n'y avait d'écrit que de lui seul¹⁾, et cela en faveur de l'évêque Vahan, mais non suivant la formule ancienne. En tout il y avait 55 patentes ou lettres encycliques²⁾, avec le sceau de chaque patriarche. En longues périodes, avec d'affreux anathèmes, il y était dit que nul n'osât amoindrir la juridiction qui y était décrite, ni rabaisser ou supprimer les honneurs et le rang attribués à la Siounie.

« Nous donc, pénétrés de frayeur devant cet ordre apostolique, et de respect pour ce siège antique de Siounie, vénérable par sa durée, nous lui avons restitué toutes les limites de son diocèse et avons de nouveau confirmé ses insignes reconnus, à savoir la croix, le coussin et le bâton pastoral. Tels sont les territoires assignés à son troupeau: la Siounie, Baghk, la maison d'Arévik, Ordvat, Argoulík³⁾, Vanand, Erndchac, Nakhidchavan, la partie de Dchougha séparée par le fleuve Araxe; Djahouc, le Vafo-Tzor, avec le ravin de Khatcher; le Géghakouni, avec Grhزابac⁴⁾; Erichat, Dchaghatsa Tzor, avec tout Phorac, qui a causé bien des contestations, mais que les catholicos ont reconnu, sous peine de très graves anathèmes. En outre, à la limite des Aghovans, le ravin de Rhembi marque la séparation; puis le canton de Dzarhi-Aghahedj, traversé par la rivière d'Aghaouni⁵⁾, jusqu'au pont de Karavaz; le canton d'Hanband; Bsté-Tzor⁶⁾, du territoire d'Erndchac, qu'avaient usurpé autrefois ceux de Goghthn; Vanand et tout le Goghthn, qui avait eu son évêque, mais pour peu de temps, et qui était soumis à la Siounie.⁷⁾

« Maintenant vous, cantons du Sisacan, soumettez-vous avec pleine sincérité au siège de Siounie; recevez l'évêque Ter Hovhannès, que nous vous envoyons, comme l'ange de Dieu et comme un homme apostolique: servez-le en toute obéissance, comme Dieu même. Si quelqu'un fait opposition à ce siège et devient une cause de désordre, à l'égard des limites tracées par notre rescrit patriarcal, des honneurs, circonscription et domaines ecclésiastiques, il héritera de terribles et ineffables anathèmes, portés par les anciens saints pontifes, et que nous avons redoublés nous-même; mais ceux qui accompliront cet ordre seront bénis du Dieu tout-puissant, de nous et du siège de S. Grégoire.

1) Ainsi quatre catholicos: Théodore, Eghiché, Etienne et Khatchic, car je ne compte pas Anania et Vahan, n'avaient pas délivré de bulles d'installation à six métropolitains de Siounie, par suite de la rébellion du métropolitain Hacob.

2) Dans la liste des catholicos d'Arménie, par M.-S.-Martin, on trouve, de S. Grégoire à Sargis, 66 catholicos; le P. Chahkhathounof en compte 57, le P. Tchamitch 59, dont nous excluons les quatre ci-dessus nommés; enfin, dans la liste de notre Stéphanos, au ch. LXXII, Sargis est le 57e: ainsi l'on voit que les paroles de notre historien ne doivent pas se prendre au pied de la lettre, à moins,

ce qui serait fort admissible, qu'on ne lise dans le texte 57, au lieu de 55.

3) Le P. Chanazarian, t. II, n. 5, dit qu'il n'existe pas de localité ainsi nommée, et suppose qu'il est question ici d'Agoulis, situé en effet, comme Vanand, au voisinage d'Ordoubad. Dans ce village, encore existant, on parle, outre l'arménien et le tatar, une langue particulière, dont «je n'ai pu, dit-il, me rendre compte.»

4) Ou Crzabac.

5) Ou d'Aghouni; S. Aghounani.

6) S. Par. Boti-Tzor; v. p. 175.

7) V. ch. LVI, p. 175.

«Maintenant cet ordre a été écrit de notre main, en l'année arm. 455 — 1006, et, pour plus d'authenticité, nous l'avons scellé de notre sceau ordinaire, pour la gloire de Dieu, qui est béni dans l'éternité. Amen!

CHAPITRE LVIII.

Venue des Ismaélites; ils ruinent les églises et brûlent le couvent de Tathev, qui sont restaurés par Ter Hovhannès.

Ce très vénérable évêque décora l'évêché et la grande résidence primatiale de Tathev de divers ornements et superbes ustensiles, et la mit sur un très beau pied. Il la remplit de religieux, de philosophes invincibles, de musiciens sans-pareils, d'ascètes revêtus de Dieu, d'innombrables artistes, en sorte qu'elle paraissait comme une métropole populeuse; car elle renfermait quantité de bâtiments et une réunion d'un millier d'hommes, dont les prières incessantes, s'élevant vers Dieu, se dressaient comme une colonne de feu entre nous et le ciel, et firent régner la paix dans le pays de Sisacan durant cinquante années, sans incursions hostiles, sans fléaux célestes, sans châtimens ni accidents, ou rencontres extraordinaires.

Cependant l'envie du Mauvais ne put supporter cela. Il pénétra dans le coeur des chefs d'armée ismaélites, de Movcan et de Thalich, d'Ahr, d'Artavel et de l'Aderbidjan, et les excita, par la renommée de cette illustre maison. Ceux-ci s'appelèrent l'un l'autre, réunirent une masse de troupes et formèrent le plan d'une expédition secrète contre le couvent, afin d'en piller les immenses richesses, c'est-à-dire les objets de service et les choses saintes servant à l'église. Ils se levèrent, franchirent l'Araxe et, dérochant leur marche, tombèrent à l'improviste sur le saint asyle. Tel qu'un furieux incendie, ils s'abattirent sur le couvent; ceux qui le purent, se cachèrent dans le ravin et s'échappèrent par la fuite. L'évêque, Ter Hovhannès, étant absent, les autres tombèrent sous le glaive; l'église sous le vocable de S.-Grégoire-l'Illuminateur fut remplie de bois, et le feu dévora l'édifice aux belles proportions, qui couvrit la terre de ses débris. Les ennemis voulurent encore renverser la colonne admirable, élevée par Ter Hovhannès¹⁾ deux ans avant l'église, mais la vue de quelque miracle les empêcha de le faire. La grande église fut également préservée de leurs atteintes, mais tous les édifices du couvent furent incendiés, détruits et rasés; les offices, la salle de réfection corporelle, les demeures des religieux et autres habitants, tout ce que l'on trouva fut livré au pillage, après quoi ces gens retournèrent d'où ils étaient venus.²⁾

1) V. ch. xli, p. 134.

2) Je crois que cette incursion, qui n'a pas eu, à ma connaissance, d'autre retentissement dans l'histoire, eut

lieu vers l'an 1046: on verra plus bas les raisons qui me portent à regarder cette date comme juste.

A cette nouvelle l'évêque arriva. Témoin de l'immense désastre et affreuse catastrophe, et atteint d'une affliction extrême, il pleura, se lamenta amèrement. Ce qui le rendait surtout inconsolable et le plongeait dans l'angoisse, c'était la destruction de l'église. Par son ordre, les victimes du massacre furent embaumées, honorées et disposées dans la tombe comme martyrs. Les nobles, les chefs de canton du pays de Sisacan, Ter Sembat et Ter Grigor¹⁾, se réunirent et prodiguèrent leurs consolations à l'évêque, l'engageant à relever la maison, lui promettant leur assistance et les choses nécessaires. Comme il convenait à un homme sage et intelligent, le vénérable évêque ceignit ses reins et mit la main à l'oeuvre. Il commença par relever de ses ruines le temple de Sourb-Grigor, construit autrefois par le prince Philippé²⁾, il le restaura sur de belles proportions et y déposa un trésor spirituel, incomparable dans la création, une heureuse et vénérable relique; un côté du crâne et l'un des bras du S. Illuminateur furent placés à droite de l'arcade majeure, au sommet d'un pilier, bien enveloppés et invisibles à l'oeil de l'homme. C'est là même que, dans la suite des temps, notre humilité les trouva, scellés du sceau de plomb de l'évêque. Celui-ci fit encore construire une voûte sur l'entrée principale du couvent, tournée à l'O., et au-dessus deux chapelles, de Sourb-Carapet, en cubes de pierres de taille; il restaura tous les communs, les demeures des religieux, infiniment plus magnifiques qu'avant l'incendie et les dévastations des infidèles. Plus tard il éleva un portique en belles pierres, à la porte S. de la grande église, ainsi que des chambres très convenables pour la commodité de la confrérie. Il réunit les frères dispersés et mit le couvent sur un pied plus florissant qu'autrefois, il éleva aussi une chapelle sur la petite porte par où l'on entre dans le portique.

Un prince Dlen³⁾, fils de Khaghbac, donna pour son âme, à Ter Hovhannès et à Sourb-Nichan, son village patrimonial de Khot, le grand vignoble de Khotaget et Dzaghkic, qui est une réunion de jardins, située à Vjanik. Il en dressa un acte authentique, en exigeant 9 jours de messes, au jeûne de la Ste.-Hélie, tombant un samedi, et défendant sous peine d'anathèmes que qui ce fût enlevât à l'église sa donation spirituelle. Ter Hovhannès le scella de son sceau authentique: «Que nul donc n'ose faire opposition à cette nouvelle commémoration, sans quoi il tombera sous l'anathème de Dieu et des saints pontifes. En 495 — 1046.»⁴⁾

En outre, le vénérable pontife Ter Hovhannès recouvrit entièrement d'or le saint signe de la croix, admirable, redoutable et très merveilleux, étonnant le monde et teint du sang divin, dont les splendides rayons de feu inspirent la stupéfaction aux hommes. Il le décora avec beaucoup d'art, y plaça des pierres précieuses, au nombre de 24, entremêlées de belles rangées de perles, y déposa le saint bois qui a vivifié et sauvé la création et reçu

1) Neveux de Vasac, roi de Siounie.

2) V. ch. xxxix, p. 128.

3) Sur Dlen, v. ch. liv, p. 169, et sur la famille Khagh-

bac, p. 184 et ch. lxvi.

4) C'est sur cette date, qui me paraît en rapport chronologique avec l'incursion précédente, que je me suis basé pour fixer l'époque approximative de l'incendie de Tathev.

un Dieu, le Verbe divin, attaché dessus avec des clous, et portant visible à l'oeil une goutte du sang de J.-C., d'où émanaient des actes de puissance et miracles surprenants. Ce bois, en forme de croix, était logé sous une pierre précieuse blanche, un crystal sans égal parmi les pierreries, au travers duquel apparaissait la croix rédemptrice. Sur le dos il fit graver en creux ces paroles: «En 476—1027¹⁾, cette croix de Ter Hovhannès, évêque de Siounie, a été montée et dressée par lui dans la maison de Sisacan, pour inspirer confiance aux fidèles et pour le salut de tout notre diocèse.»

Par ces solennités, par ces actes mémorables, le très respectable et bienheureux évêque Ter Hovhannès fit briller la maison de Tathev, et après 50²⁾ ans de métropolitat, en l'année 507—1058, il alla près de celui qui l'appelait, dans la ville des fils aînés, dans la Jérusalem supérieure, occupée par la communauté des saints, dont le Christ est le commandant; là il reçoit à la millième et dix-millième puissance le prix de ses grands travaux, efforts et austérités. Vous, pontifes agréables à Dieu, qui lui succédez sur ce siège, comme héritiers de la maison, vous devez, sans opposition, par des prières assidues et par la communion, source de vie, célébrer la mémoire du très saint père, si digne de reconnaissance. Puissent ses prières et supplications et celles des saints pontifes, nous obtenir, à vous et à moi conjointement, la délivrance de tous dangers et souffrances de l'âme et du corps; puissent cette maison et tout le diocèse rester inébranlables, les saints et amis de Dieu disant: Amen!

CHAPITRE LIX.

Des rois de Siounie.³⁾

Le premier donc qui régna sur notre pays de Sisacan, fut le noble et valeureux, le puissant et pieux roi Sembat, fils de Sahac, frère de Sembat, tous deux fils du pieux Achot, frère de Vasac, dit Ichkhanic, ces deux, fils du vénérable Philippé, frère de Sahac, tué à Dovin, en combattant contre l'émir Hol, tous deux fils de Vasac, grand prince-primat de Siounie.

Après Sembat régna son fils Vasac, homme doux et aimant le Christ, et heureux dans toutes ses entreprises, qui maria sa soeur à Achot⁴⁾, de la même famille sisacane, prince des princes de tout le royaume, qui eut deux fils, Sembat et Grigor. A sa mort, le roi Vasac fut déposé avec ses pères; comme il ne laissait pas d'héritier de sa principauté, on choisit pour roi Sembat, fils d'Achot, et son frère Grigor fut, en la place de leur père,

1) Par. en 466—1017.

2) Dans la liste du ch. LXXII on lit 52.

3) Cf. ch. LV, p. 173.

4) Aucun document ne fait connaître la généalogie de ce personnage.

prince des princes de notre pays de Sisacan. Sembat, de moeurs douces et délicates, et non moins terrible pour toutes les nations du voisinage, porta quelques années la couronne et fut, après sa mort, déposé à Hohannou-Vank, à la porte du temple. Son frère Grigor lui succéda. Ces deux fils du grand Achot, sont désignés sous le nom de Grands-Achotians.

Grigor avait épousé la toute bénie Chahandoukht, fidèle et fervente chrétienne, de la maison d'Aghovanie, fille du grand Sévada, du sang royal de cette contrée; comme elle n'eut pas de fils, le royaume serait resté sans héritiers: il fut donc résolu entre les princes de faire venir d'Aghovanie Sénékérîm, frère de Chahandoukht, jeune prince du sang royal, très beau et d'un extérieur avantageux, non moins habile et intelligent que doué de la crainte du Seigneur¹⁾. Grigor le garda durant quelques années, comme héritier présomptif, et mourut ensuite lui-même. Dans ce temps-là la puissance des musulmans s'était fort accrue, et tout le pays leur était soumis, jusqu'à leur payer impôt: ils avaient donc enlevé par la force plusieurs cantons du pays de Sisacan à l'autorité de leurs seigneurs naturels. Mélik-Chah, occupant le trône du sultanat, homme d'un caractère bon et pacifique, avait conféré à Sénékérîm le titre de roi, qu'il portait avec beaucoup d'éclat, dans la maison de Baghk. Il avait même étendu ses limites, et gouverna son royaume, durant bien des années, au sein d'une vie douce et paisible, jusqu'à la mort de Mélik-Chah-Soultan, arrivée

1) Mosé Caghancatovatsi, *Hist. des Aghovans*, éd. de Paris, t. II, p. 70, nous donne le généalogie complète de Sénékérîm, en ces termes: Sévada eut deux fils, Grigor et David; Grigor fut père de Sévada, dit Ichkhan, et d'Atrnerseh; [ledit Ichkhan eut quatre fils, Hovhannès, Grigor, Atrnerseh] — [] marque une omission de l'éd. de Moscou — et Philippé; Hovhannès, dit aussi Sénékérîm, fils aîné d'Ichkhan, fut choisi par la droite du Très-Haut, qui l'appela au rang suprême. Ce fut par lui que le Seigneur tout-puissant releva une royauté depuis long-temps interrompue. Le roi de Perse l'honora de superbes insignes, lui donna la couronne et le cheval de son père. La même année, le magistros des Grecs, nommé David, lui envoya une couronne admirable et un manteau de pourpre royale, afin d'honorer et d'exalter l'homme que Dieu faisait prospérer, et qui, pour la gloire du Christ, reçut l'onction royale de la main du patriarche.

Ce passage me paraît si bien coïncider avec celui de Stéphanos où il est question de Sénékérîm, que je n'ai nullement hésité à identifier les personnages, bien que je ne puisse expliquer certains détails, ni préciser formellement les dates, et que je n'aie rencontré nulle autre part le nom du magistros David.

On remarquera d'abord que c'est bien peu de quatre générations entre Varaz-Trdat, prince d'Aghovanie, tué en 821, et Ioan Sénékérîm, élu roi de Siounie vers 1080, — soit 259 ans: ce qui ferait croire que le Tableau généalogique formé d'après les dires de Mosé Caghanc. renferme des lacunes. Au reste, il est évident que Mosé

n'a pas tout dit, puisqu'il ne fait point connaître l'origine ni la descendance d'Hamam, devenu roi d'Aghovanie en 893, comme il a été raconté dans une note du ch. IV.

En outre, l'histoire civile s'arrête, chez Mosé, au martyre du roi d'Arménie Sembat, en 914, et à l'incursion des Rouzics ou Russes, à Barda, en la même année. Quant à l'histoire ecclésiastique, la liste des catholicos atteint environ l'an 970. Enfin, en mentionnant l'élection de Sénékérîm comme héritier du trône de Siounie, fait qui doit être de beaucoup antérieur à la mort de Mélik-Chah en 1092, notre auteur arrive vers la fin du XI^e s. Si c'est Mosé qui a inscrit dans sa liste les derniers noms des catholicos aghovans, mais surtout si c'est lui qui a noté l'avènement de Sénékérîm, il faut de toute nécessité qu'il ait vécu plus tard qu'on ne le croit généralement. Ceux qui le regardent comme appartenant au VII^e s., et c'est la majorité, comme le P. Somal, M. Neumann, M. Eugène Boré, M. Emin, sont forcés d'admettre qu'au moins la 3^e Partie de son Histoire est d'une autre main; pour moi, j'ai toujours cru que tout le livre est de la même main, d'un auteur ayant vécu dans la 2^e moitié du X^e s.; mais depuis que j'y ai remarqué la généalogie et l'avènement de Sénékérîm, je voudrais admettre que Mosé a vécu un siècle au moins plus tard, s'il ne me semblait étrange qu'il se fût arrêté si long-temps avant son époque, contrairement à l'usage des historiens: j'aimerais mieux supposer une addition, semblable à celles qui me paraissent certaines chez Asolic, et dont j'ai parlé dans mes Listes chronologiques de la Siounie.

en 541—1092¹⁾). Dès lors, ainsi que je le dirai plus bas, la paix commença à chanceler, l'organisation et les charmes de notre pays à tomber en décadence.

Sénékérîm avait trois fils, Grigor, Sembat et Sévada, et une fille: sa mort arriva par la cause suivante. A la mort de Mélik-Chah, chacun leva la tête et aspira à l'indépendance. On se battait, les uns contre les autres, suivant la force qu'on avait; on ravageait le pays, on faisait des captifs et des conquêtes. Cela fit que les maudits Ismaélites jetèrent un oeil d'envie sur le beau et fort royaume de Baghk, qu'ils regardaient comme un grand obstacle pour eux. L'émir de Barda, d'Arhan et de Gantzac, marcha avec des troupes nombreuses contre Sénékérîm, en compagnie de Grigor, fils d'Apirat²⁾, prince de Chirac. A cette nouvelle, le roi Sénékérîm mit sur pied de défense les imprenables forteresses de son pays. A son arrivée le maudit émir, voyant que l'entreprise dépassait les forces de l'homme, dépêcha au roi Sénékérîm le prince Grigor, d'Ani, qui était près de lui, pour quelque affaire, et lui dit: «Amène-le par des serments à se rendre près de moi, pour que nous

Quoi qu'il en soit, voici la généalogie complète des Mihracans, telle que nous la connaissons aujourd'hui avec certitude, d'après notre Mosé:

Mihr, prince sassanido-arsacide de la fin du VI^e s.

Armafel.

Vard.

Vardan-Kadch, prince de Gardman.

Vard.

Varaz-Grigor, baptisé par le catholicos arménien Viro, vers l'an 627. Varazman. Chouchil, fille.

Varaz-Phéroj. Dchévancher, Hézout-Khosrov. Varazman. apohypate, patrice.

Varaz-Trdat, vers 705, marié à Sprham.

Vardan. Gagic. Stéphanos. Varazman. Dchévanchéric.

Nerseh-Djnada.

Gagic.

Stéphanos. Aprsam, fille.

Varaz-Trdat, marié à Harouthioun; 8^e prince à partir de Varaz-Grigor; tué en 821.

Stéphanos, tué en 821. Sprham, mariée à Atrnerseh, fils de Sahl, prince de Géghakouni.

Grigor.

Abouseth.

Aboulis ou Abou-Ali, tué en 898. Sembat. Sévada ou Sahac.

Chahandoukht, épouse de Sembat, roi de Siounie. Grigor. o Mariée au roi Achot-Ercath, en 922. David.

Sévada ou Ichkhan, épouse Sophi. Atrnerseh.

Sénékérîm ou Ioan, roi de Siounie vers 1080. Grigor. Atrnerseh. Philippé. Chahandoukht, mariée à Grigor de Siounie, N. 10.

1) Cette date, manquant au Mit., se trouve dans les deux éditions; cf. Hist. de la Gé. p. 352, où l'on lit, à tort, 1091, l'année 485 Hég. ayant commencé le 25 février 1092. On sait que c'est Mélik-Chah, surnommé Djélal-ed-Din, qui a fondé l'ère Djélaléenne, à partir du solstice du printemps, le 14 mars 1079: c'était une correction à l'ère d'Iezdédjerd, commencée 448 ans auparavant, en 631; Daunou, Etudes histor., t. III, p. 522.

2) Je n'ai pu encore déterminer, pièces en main, le Pahlavide qui concourut à la mort du roi Sénékérîm. Quant à l'émir de Barda, un Cheddadien, nommé Phatloun, au dire de Vardan, p. 134, 137, la Table généalogique de cette famille en fournit un, vers la fin du XI^e s., qui put exécuter l'entreprise ici racontée; v. Bullet. Histor.-Philol., t. VI, N. 195.

fassions des arrangements amicaux; je le congédierai avec de beaux présents. En cas de non-succès je t'enlèverai la tête.» Grigor prit donc cette mauvaise route et, ayant pénétré chez Sénékérîm, le décida à venir chez l'émir, ce qu'ils firent ensemble. A cette vue, la bête au venin méchant, faussant sa parole, se jeta en rugissant sur le roi, le tua et entra dans son pays. C'est ainsi que s'éteignit le flambeau des chrétiens, encore allumé dans le pays de Baghk. Les grands et les princes ses fils vinrent, en poussant des cris plaintifs, et l'emportèrent à Vahanou-Vank, où ils le déposèrent dans la tombe, avec les autres rois¹⁾. Après cela la souveraineté échut à son fils Grigor, qui régna dans un état obscur d'infériorité. Pour Sénékérîm et sa soeur Chahandoukt, ils avaient fait beaucoup de dépenses, en bâtiments considérables, à Hohannou-Vank²⁾, et offert de nombreuses propriétés à la métropole de Tathev, dont je vais parler.

CHAPITRE LX.

Episcopat de Ter Grigor, successeur de Ter Hovhannès; ses oeuvres.

Quand mourut le vénérable métropolitain de Siounie³⁾, Ter Hovhannès, le roi Sembat, protégé de Dieu, choisit un homme digne, au témoignage de chacun, orné de toutes les vertus et plein de science, nommé Grigor, qu'il envoya au catholicos arménien, à Ani, pour être sacré évêque de Siounie. Après son arrivée, Grigor se livra à de grands travaux et se gouverna dans sa vie matérielle avec le dévouement de la vertu, qui faisait de lui un modèle accompli: cela dura le long espace de 58 ans.⁴⁾

Il fit dans l'évêché de Tathev d'admirables constructions. D'abord il établit une voûte sur la porte du couvent regardant l'E., et tout auprès un édifice d'une belle construction; sur le tout il éleva une église à coupole, de charmantes proportions, sous le vocable de la sainte Mère de Dieu, qui semblait un observatoire élevé, inspectant le couvent, ornée de portiques sur les quatre faces. Au premier côté de hauts piliers supportaient des chambres, agréables comme lieux de repos. Sur l'église il avait tracé une inscription de souvenir, où lui était assurée une quarantaine, à célébrer annuellement, sans faute, à son intention.

Il reçut encore de Dlen, fils de Khaghbac, le village de⁵⁾ Bolorakar, dépendant de Norik, donation assurée par des anathèmes tracées sur l'église: La sainte reine Chahandoukt et le pieux roi Sénékérîm, son frère, offrirent le village d'Arit, voisin et limitrophe du saint et illustre siège de Tathev, au sujet duquel le roi écrivit de sa propre main un acte authentique, contenant de terribles anathèmes, de cette teneur:

1) V. au ch. LXI les détails et la date de la catastrophe de Sénékérîm.

2) C'est le même que Vahanou-Vank.

3) En 1058, v. sup. p. 181.

4) Donc jusqu'en 1116.

5) Mots ajoutés.

«Par la volonté de Jésus, le puissant et le fort, moi Sénékérîm, roi d'Arménie, ayant demeuré dans la maison de Sisacan et au pays de Baghk, et lu la patente écrite par les anciens pontifes et princes, j'ai voulu renouveler et restituer, et j'ai écrit de mon plein gré cet acte et engagement, de l'avis de mes pieuses soeurs, la reine Chahandoukht et la jeune vierge Cata, nourrie dans la sainteté, qui ont renoncé aux gloires terrestres du monde, et, pour suivre la bienheureuse voix du Christ, ont embrassé la vertueuse pratique de l'ascétisme¹⁾. J'ai donc donné à la sainte église, à la métropole pontificale, aux Saints-Apôtres et à Sourb-Grigor, Arit, avec toutes les limites qui l'entourent, les terres et les eaux, les champs labourés et toutes ses dépendances, sous le pontificat de Ter Grigor, évêque de Siounie, et de Ter Stéphanos, qu'il a adopté. Je l'ai donné, tous comptes et prétentions apurés²⁾, sans en priver personne par spoliation, sans exciter de plaintes, car ce lieu était ma propriété, et non celle de qui que ce soit. Je l'ai offert au saint asyle de Tathev, pour le salut de mon âme, pour l'expiation de mes péchés et de ceux de mes soeurs consanguines, pour la vie et pour le salut de mes enfants, Grigor, Sembat et Sévada, et de leurs mère et soeur.

«J'ai aussi réglé une quarantaine, à célébrer annuellement dans les saintes églises, lors de la quadragésime du Seigneur, dont 20 jours pour le roi Grigor, fils d'Achot, 20 pour ma mère Sophi, tant que je suis au monde; après ma mort on célébrera 20 jours pour ma soeur Chahandoukht, 20 pour moi, Sénékérîm.⁴⁾

«Si donc quelqu'un fait opposition à ceci, songe à l'annuler ou ose enlever ma donation, ou prête l'oreille à de mauvais propos pour arracher de force mon offrande aux saintes églises, que celui-là ne trouve pas de miséricorde auprès de Dieu, ni dans ce monde ni dans celui à venir, mais que les anathèmes réservés aux spoliateurs tombent sur lui, ainsi que la punition des criminels et les malédictions des partisans de l'iniquité, tels que Caïn, Judas, Arius, Makédon, ennemis du Saint-Esprit, Nestor le diphysite, Léon de Rome et consorts! Ceux qui le confirment soient bénis du Dieu tout-puissant et de tous les saints! Ceci a été écrit de ma main, par moi Sénékérîm, fils de Sévada, selon la volonté de Dieu.

«Moi Chahandoukht, j'atteste et confirme l'oeuvre et l'acte de mon frère Sénékérîm, adressés à la maison de Tathev et aux Saints-Apôtres: Dieu l'accueille favorablement, pour les saintes églises! Quiconque songera à ébranler ceci héritera de malédictions; ceux qui le confirment soient bénis!

«Moi Grigor, fils de Sénékérîm, et mes frères, nous sommes témoins de cette donation, sincère et invariable, et de cet ordre. En 533 arm. — 1084⁵⁾, selon la volonté de la mi-

1) Le Mit. porte habituellement Sénékarim.

2) On peut conclure, d'un passage qui se verra plus bas, que la princesse Chahandoukht ne se fit religieuse qu'après la mort de son mari.

3) *անհամբար*, plus bas, p. 187, *համբար*: ces mots manquent au dictionnaire.

4) Ici ce ne sont plus seulement 40 messes, comme p. Hist. de la Siounie.

168, mais 40 jours de messes dans toutes les églises de Tathev.

5) Par. Mosc. 594 — 1085. Cette date prouve que Sénékérîm était déjà roi de Siounie, et que Grigor, le dernier des Grands-Achotians, était mort, mais sans préciser l'époque des deux faits. Nous savons aussi, en remontant plus haut, que le roi Vasac vivait encore en 1019, v. p.

séricorde de Dieu le Père, de Jésus, son Christ, le Verbe suprême, et du S.-Esprit vivifiant.

«Moi Grigor, le très humble serviteur du Christ et, par sa miséricorde, évêque de Siounie, ainsi que mon fils adoptif Stéphanos, nous avons reçu l'offrande de l'oint de Dieu, du roi couronné Sénékérîm, la donation spirituelle contenue dans l'acte authentique et invariable, faite à la métropole de Tathev, aux Saints-Apôtres, à Sourb-Grigor, au Saint-Signe qui apporte la vie: à savoir le village d'Arit, canton de Dzghouc, pays acquis au prix de leur sang. J'ai réglé une commémoration à célébrer pour lui annuellement, dans les saintes églises, pendant sa vie et après qu'il sera passé dans le repos du Christ.

«Si donc nous ou si quelqu'un des saints pontifes qui nous succéderont sur le siège, des abbés, supérieurs des couvents de notre maison, ou des prêtres ou chefs, des clercs ou autres fonctionnaires, négligent la quarantaine prescrite, ou, pour quelque motif, la diminuent d'un seul jour, pour ne rien dire d'autres oppositions, qu'ils soient anathématisés du Christ divin, que leurs noms soient effacés du livre de vie, qu'il ne soit pas fait mention d'eux à l'autel où s'offre le sacrifice de J.-C., qu'ils n'obtiennent pas de rémission du juste juge, au tribunal incorruptible. Quiconque tentera de s'opposer aux arrangements du roi couronné de Dieu, de spolier les Saints-Apôtres et le Saint-Signe, soit grand ou petit, chef ou noble, étranger ou personne connue, quel qu'il soit, qui, pour un motif quelconque, fera de l'opposition, cherchera un prétexte de spoliation et spoliera en effet, que cet homme soit anathématisé par la bouche qui a maudit le serpent; que des malédictions fatales tombent sur lui; que les bénédictions se changent en malédictions; que son âme soit maudite par tous les ordres, célestes ou terrestres, de ceux qui aiment la Sainte-Trinité; qu'ils ne profitent pas de leurs biens et héritages, que leur vie actuelle se termine misérablement, que la terre de bénédiction leur manque après le trépas; mais que ceux qui s'y conforment soient bénis de Dieu et de tous les saints!»

Ayant vu cela, le pieux et grand prince Hasan, fils de Grigor, l'un des nobles de Sénékérîm, concéda également aux saintes églises le village de Norachinic et le couvent de Tzérhati-Vank, canton de Cowsacan, donnés autrefois en héritage à la sainte église de Tathev. Norachinic était une offrande du prince Hrahat, à Ter David; Tzérhati-Vank avait été donné au temps du métropolitain Ter Hacob: il les restitua donc, entre les mains de Ter Grigor, et écrivit en présence du roi un document authentique, de cette teneur:

«Au nom de Dieu, cet écrit est de moi Hasan, fils de Grigor. A l'époque où, Dieu m'ayant accordé la victoire, j'ai affranchi de ravages incessants¹⁾ ma forteresse, et, au prix

176; mais il reste 46 ans entre cette date et celle de notre acte. D'ailleurs, au ch. Lxi, l'auteur, parlant de faits accomplis sous Sénékérîm, nous dira quel était en 1076 l'état du pays: on est donc conduit à supposer que, si Sénékérîm n'était pas roi alors, du moins il vivait en Siounie, et qu'il avait jugé à-propos de rendre visite à Mélik-Chah, nouvellement monté sur le trône des sul-

tans. Le roi Grigor était-il vivant, on ne le sait, mais les 57 ans entre 1019 et 1076 sont plus que suffisants pour les règnes de Sembat et de Grigor, Grands-Achotians.

1) Dans les deux éditions, on lit Մշառախաթեհիկ avec une lettre capitale, comme s'il s'agissait d'un nom propre.

de mon sang, délivré du joug de l'émir Phatloun¹⁾ le canton de Covsacan, j'ai restitué à Sourb-Nichan de Tathev Norachinic et Tzérhati-Vank, par l'ordre de mon roi Sénékérîm, au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Grigor, évêque de Siounie. Par-devant tous les nobles, qui en sont témoins, je les ai donnés francs de tout impôt royal, de telle sorte que nul n'ait droit de prétendre ni peu ni beaucoup sur ces villages, que nul, soit des miens ou des étrangers, soit noble ou fonctionnaire, d'ores-en avant et dans l'éternité, ne puisse y faire opposition ou élever des prétentions²⁾. Quiconque l'oserait, que les anathèmes, les blasphèmes, péchés et hérésies de tous les pervers tombent sur lui, qu'il ne jouisse pas de son bien et soit rejeté par la Sainte-Trinité; ceux qui l'accomplissent soient bénis! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui songerait à enlever ceci, soit repoussé de sa religion, abandonné et méprisé de son envoyé; milles malédictions soient sur lui!

«Moi le roi Sénékérîm, j'ai confirmé de ma main l'acte d'Hasan et le don de ces villages, qu'il a arrachés aux musulmans, au prix de son sang, et donnés par mon ordre à Tathev. Avec mes fils et nobles, je certifie que, tant que subsisteront ces églises, nul ne peut oser ni entreprendre de les spolier de ces dons. J'ai offert en même temps Khochtata-Taph. Si quelqu'un y fait opposition, il héritera des anathèmes ci-dessus écrits.

«Moi aussi Rhahiba, je suis témoin de ces arrangements, auxquels nul n'a droit de s'opposer. En 535 — 1086.»

Après cela encore le roi vint au saint asyle, pour visiter le seigneur spirituel Grigor, et pour prier; or le village d'Harjis, Berdcanéretchi et Tsouraget avaient été enlevés à la sainte église par des nobles de Sénékérîm, le grand prince Mahévan, ainsi que le noble Géorg. L'évêque avisa donc le roi du tort fait à l'église et lui présenta les anciens actes³⁾ et engagements authentiques des rois et des anciens princes. Le roi frémit à la lecture des terribles anathèmes, car ces villages avaient été trois fois assurés à la sainte église: d'abord par Sembat, roi d'Arménie, et par Achot⁴⁾, grand prince de Siounie, et Berdcanéretchi avait été acheté à prix d'argent par Ter David, puis par Sembat, roi de Siounie⁵⁾, fils de Sahac, entre les mains de Ter Vahan, de Baghk, et par Vasac, fils de Sembat; enfin un prince Hasan, fils de Cora-Kourd⁶⁾, noble de Vasac⁷⁾, grand prince des princes, maître de l'Arménie et de la Géorgie, fils de Sembat, prince-primat de Siounie, avait acheté le village d'Harjis et l'avait donné en échange pour un de ses domaines. Cet Hasan, par l'ordre du grand Vasac et de ses fils, Sembat et Gagic⁸⁾, l'avait donné au couvent de Thathev, franc de

1) Ce doit être le même qui fit l'invasion à Tathev, vers 1046, dont il a été parlé au ch. LVIII.

2) Համիմաղ.

3) Նամականին.

4) N. 4 du Tableau.

5) N. 7.

6) Mit. Վաղարշի; Par. Mosc. Վաղարշի.

7) N. 6 du Tableau; rien de ce que nous savons d'eux ne fait croire que ce Vasac ait pu se dire maître

de la Géorgie; Mosc. porte: Վաղարշի յազատաց Հայոց և Վրաց, «de Cora-Kourd, des nobles d'Arménie et de Géorgie;» cette édition omet, sans doute par erreur, le petit membre de phrase relatif à Vasac.

8) Vasac N. 6 n'eut pas de fils connus: ce qui le prouve, c'est l'avènement au trône de son cousin Sembat N. 7, premier roi de Siounie, mais peut-être Sembat et Gagic, ici nommés, n'avaient pas assez vécu pour arriver au principat.

tout impôt. On en avait rédigé un acte solennel, réglant une quarantaine annuelle, à la fête de l'Epiphanie. Ayant appris et lu tout cela, le pieux roi Sénékérîm, par une crainte religieuse, ordonna à ses princes de restituer et rédigea avec eux un acte renfermant engagement à perpétuité, de cette teneur :

«Cet écrit est de moi, le roi Sénékérîm, fils de Sévada. Jusqu'à ce jour Dieu a daigné ne pas se souvenir de moi avec colère, et dans sa miséricorde il m'a de nouveau réinstallé dans la principauté de mes domaines, interrompue¹⁾ par les Ismaélites. Ayant lu les documents anciens et les spoliations de la sainte église et du siège de Siounie, admirable comme le ciel, j'ai restitué à la métropole de Tathev et confirmé de nouveau de ma main l'inviolabilité de ses propriétés: Harjis, Berdcanéretchi et Tsouraget, que j'ai remises avec mon écrit au saint pontife établi de Dieu, mon seigneur Grigor. Maintenant nul n'a le droit d'annuler mon écrit et l'engagement confirmé en faveur des Saints-Apôtres, ni d'enlever ces villages, d'ores-en-avant et dans l'éternité, ni d'en causer la ruine. Quiconque l'osera ou se le mettra en tête, soit anathématisé de Dieu et des saints apôtres, participant au sort de Judas et d'Arius, condamné avec Satan, et qu'il ne jouisse pas de son propre bien. Le musulman, arrivé au pouvoir, qui tenterait d'ébranler, de détruire ceci, ou d'y désobéir, soit anathématisé du Dieu qui a créé le ciel et la terre, et par tous les saints, ses élus, repoussé et maudit par les prophètes, que ces gens nomment envoyés, rejeté par leur législateur Mahomet, maudit de génération en génération.

«Ceci a été écrit en 540 — 1091. Au nom de Dieu, moi aussi Mahévan et Géorg, par l'ordre de notre roi Sénékérîm, couronné de Dieu, nous avons restitué aux Saints-Apôtres de Tathev Harjis, Berdcanéretchi et Tsouraget, enlevés à une époque de dévastation et de malheur, et qui étaient maintenant entre nos mains. Or nul des nôtres ni des étrangers n'a droit de prétendre sur ces villages ni avanie²⁾, ni impôt musulman, ni avanie au profit de la citadelle, logement de troupes ou autre réquisition, car ils appartiennent seulement à la Sainte-Croix et au domaine du Seigneur spirituel. Quiconque oserait élever des prétentions, héritera des anathèmes ci-dessus écrits. Moi Rhahiba je suis témoin de l'ordre et confirmation sincère du roi; nul n'ose en amener l'inexécution, car cela est confirmé de Dieu.»

Bien d'autres propriétés avaient encore été données au saint asyle, dont j'ai trouvé superflu de parler ici: tels qu'un grand vignoble, dans la vallée de Méghri; celui des Ber-

1) *խախտվել*; cette singulière expression fait entendre que Sénékérîm, avant l'année 1091, date de l'acte, avait été momentanément privé de ses domaines; or il ne peut être ici question de la Siounie, sur laquelle les Aghovans n'avaient jamais eu aucun droit: il faut donc que Sénékérîm ait en vue d'autres possessions, et peut-être l'Aghovanie même, car depuis Hamam, ce roi d'Aghovanie contemporain d'Achot-le-Grand, Bagratide d'Arménie, aucun auteur ne mentionne de roi d'Aghovanie. Ce serait là le

sens du mot «interrompu.» celui même qu'emploie Mosé Caghancatovatsi, l. III, ch. xxi, en parlant de la royauté renouvelée par Sénékérîm.

2) *չար* signifie en général «un mal,» et peut se rendre ici par avanie, ce qui s'exige de force; le second mot est clair, c'est le *խոստում* *խոստում* des chartes géorgiennes; le 3^e paraît être une taxe au profit de la citadelle, et le 4^e littéralement «demeure de régiment,» *ночроѣ*.

davagiants, qui fut offert en 532—1083, par un certain Abousahl, seigneur de la citadelle de Méghri, puis un village à Barcouchat et celui de Khoghvan, dans la vallée de Vanand. Enfin le prince Achot donna Ambrava-Kar à Sourb-Nichan et y joignit un acte de cette teneur :

« Au nom de Dieu, moi le prince Achot, fils de Carapin, par l'ordre du roi couronné de Dieu Sénékérîm, j'ai donné à Sourb-Nichan de Tathev ma propriété patrimoniale d'Ambrava-Kar, entre les mains de Ter Grigor, évêque de Siounie; on a fixé une messe, à célébrer sans opposition, pour mon père, à l'Ascension du Seigneur. Personne n'a droit de l'annuler. Quiconque y fera opposition et chargera ce village d'avanie ou d'impôt, soit anathématisé de la Sainte-Trinité et par tous les saints, et que sa part soit avec Judas! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui voudrait l'enlever, est cent mille fois maudit et rejeté de sa croyance. En 538—1089. Dieu l'ait pour agréable! »

Il y eut en outre bien d'autres donations, que le Seigneur, dans ses largesses, daigne rétribuer mille et dix mille fois, dans les délices impérissables et dans la joie sans fin!

CHAPITRE LXI.

Cause de la ruine de Capan, de la prise des forteresses et de l'entier anéantissement du royaume de Baghk; fin et extinction de la race Sisacane.

En l'année 552—1103 commença la ruine de la province de Capan, du pays fortifié de Baghk, et l'anéantissement du pouvoir de ses rois et princes: c'est ce que nous avons appris et lu dans une lettre adressée à la superbe ville d'Ani, par Ter Stéphanos, évêque de Siounie¹⁾, à la demande du saint prêtre Mkhithar, prêtre en chef de la ville et sacristain de la cathédrale: telle fut la cause de l'affreuse catastrophe.

Le roi Sénékérîm était allé visiter Mélik-Chah-Soultan, à Ispahan, capitale de la Perse. Il se présenta, fut traité avec les plus grands honneurs et prit place en haut du coussin. Or le sultan avait un esclave favori, nommé Tchorthman, qui lui présentait la coupe et, durant le repas, incommodait fort le roi, au sujet du vin: nulle promesse de cadeaux ne le faisait cesser. Enfin le roi lui ayant promis sa fille, Tchorthman, suivant la coutume de ces gens, fit un noeud à la ceinture de Sénékérîm, en signe de la parole donnée, l'amena et le fit voir au sultan. Puis il conserva astucieusement au fond de son coeur la parole dite par plaisanterie, comme un vrai germe de malheur. Etant arrivé lui-même au titre et rang de prince, il demanda à Sénékérîm la fiancée promise, et ayant reçu une réponse dure

1) Deux des métropolitains de Siounie ont porté, au XII^e s., le nom de Stéphanos, et nous ne connaissons pas d'ailleurs le Mkhithar ici mentionné. Pour savoir de quel Stéphanos parle notre historien, il faudra, me semble-t-il, prendre plutôt le second, qui fut contemporain des derniers événements; v. ch. LXIII, p. 195.

et méprisante, il vit sa prière tournée en ridicule. Par-là Tchorthman comprit les dispositions du roi et l'impossibilité d'arriver à son but: il commença donc à lui susciter de cruels embarras et à tourmenter, désoler ses domaines par toute sorte de vexations.

En 525—1076 les territoires de Capan prospéraient, les couvents florissaient, au point de vue du service de Dieu et des lumières. En 541—1092, quand mourut Mélik-Chah, tout le pays fut ébranlé, puis se calma momentanément, durant 7 années, sous le règne de Békiaroukh, son fils; celui-ci étant mort en 548—1099, l'agitation recommença avec intensité. Lors de l'accomplissement de deux années en sus du 11-e jubilé, c'est-à-dire en 552—1103, les habitants n'étant pas sur leurs gardes, Dieu livra un jour, inopinément, la ville de Capan, imprenable aux hommes. Poussé par la vengeance, le maudit Tchorthman répandit à l'improviste contre la place son infanterie, composée de Mars¹⁾, gens qui se glissent dans les cavernes, marchent sur les rochers, et qui, ayant escaladé les aspérités de la montagne, descendirent dans la ville à travers le lit d'un ravin désert; car de ce côté il n'y avait pas de muraille, le passage étant impraticable. Ils se mirent d'abord à tuer à Dchhtathaghoïn²⁾, puis ils ouvrirent la porte de Khntzoro-Gloukh «la tête ou colline du pêcheur,» et firent entrer les troupes, qui massacrèrent tout indistinctement. Toutefois ils ne purent rien entreprendre contre la citadelle et durent retourner chez eux. Tel fut le commencement de la ruine du pays, dont la puissance déclina et s'affaiblit de jour en jour, bien qu'il renfermât 43 forteresses, dont 12 remarquables, 48 monastères et 1400 villages³⁾, ayant Capan pour capitale. C'était la principauté de Baghk.

De nouveau, en 553—1104 Orotn fut pris; Bghen, en 554—1105; le prince Khosrovic perdit la liberté, et des quantités de chrétiens périrent par le glaive. La maison de Baghk fut entièrement désolée, les chants cessèrent dans les églises des couvents, la nation arménienne fut enveloppée d'une épaisse obscurité, tous les chrétiens et les églises d'Arménie furent plongés dans le deuil. Il ne restait plus que Bagha-Berd, Géghi, Cakava-Berd, Chloroutn, Cardjavan⁴⁾, Méghri et Grham, au roi Grigor et à Sembat, petits-fils d'Achot⁵⁾: Grigor n'avait qu'une fille, nommée Cata.

En 565—1116 la sainte reine Chahandoukt, soeur du roi Sénékérime, mourut dans

1) Les Mèdes, i. e. les habitants de la Médie atropatène ou Aderbidjan.

2) Ce nom, dur à prononcer, me paraît formé de deux mots: *Զհիւ* Dchéhid et *Բաղ* quartier: ce serait une partie de la ville, nommée le quartier de Dchéhid.

3) Il y a des variantes de ces nombres: l'éd. de Paris donne ici 1008 villages; plus bas, au ch. LXII, notre historien n'énumère que 30 monastères, et au ch. LXXIII, où est donnée la liste des villages de la Siounie, il ne s'en trouve que 682, pour 14 cantons, au lieu de 12 seulement mentionnés au ch. II, villages, dont 21 ont échappé dans l'éd. de Paris, où il n'y en a que 661, au lieu de 677 mentionnés dans la N. 7 du P. Chahnazarian. Sans attacher une grande importance à des variantes qui tiennent peut-être

à la différence des époques et des points de vue, je constate ici que Vardan, p. 184, donne 28 *Խճ* (en note 48 *Խճ*) monastères et 1400 villages.

4) Ou Cardjévan; Mosc. écrit, Chlroun, Cardjovan.

5) Je n'hésite pas à proposer ici, au lieu de «petits-fils d'Achot,» la lecture, «fils de Sénékérime;» car s'il s'agissait des deux princes qualifiés Grands-Achotians, ils étaient fils d'Achot et déjà morts depuis longtemps, puisque Sénékérime faisait acte de roi en 1084 et années suivantes. Pour Sénékérime, il mourut très certainement vers 1105: ainsi le prince Grigor, père de Cata, était fils de Sénékérime. Pour les fils d'Achot, on a vu, p. 181, qu'ils régnerent un nombre d'années inconnu, et n'eurent pas de fils.

une grande austérité. La même année mourut le très vénérable homme de Dieu, Ter Grigor.

En 575 — 1126, l'émir Ahron vint et ruina la maison de Capan et le canton d'Arévik; il prit Cakava-Berd, la roche de Baghac, couvent renfermant des amas de choses saintes: croix, reliquaires des martyrs, en or et en argent, testaments déposés ici, de diverses provinces, et qui tombèrent en captivité!

A la fin de l'année 600 — 1151 et au commencement de la suivante, les Turks réussirent par adresse à surprendre la citadelle de Chloroutn¹⁾; en 606 — 1157, ils surprirent celle de Méghri. En 609 — 1160, le courroux divin éclata de nouveau sur le pays de Baghk et sur la contrée de Siounie: le refuge universel, l'asyle de la paix, l'imprenable citadelle de Bagha-Berd, fut livrée aux Ismaélites maudits et avides de carnage, dont l'armée nombreuse échoua d'abord dans son entreprise; puis, par des paroles trompeuses, ils séduisirent les chrétiens trop simples d'Atchaghrou. Par leur moyen ils s'emparèrent d'abord de la roche de Ckots²⁾, et, durant la nuit, ces mêmes hommes les aidèrent à surprendre Bagha-Berd, où ils firent un affreux carnage. Comme la force du lieu y avait fait entasser les choses saintes, les livres et ustensiles, et surtout quantité de reliques inappréciables, et d'objets servant à l'église de Tathev, les trésors d'art du saint siège, les croix, reliquaires en or et en argent, ornés de pierres sans prix et de perles sans nombre, des Testaments: le tout, s'élevant³⁾ à plus de 10000 objets, qui avaient été emmagasinés là, tomba captif et fut dispersé sur la face de la terre. Hélas! malheur à nous! notre affliction et notre ruine furent pires que celles de Jérusalem sous les coups du roi Nabuchodonosor; car cette ville vit revenir les captifs et fut restaurée par le roi Cyrus, tandis que notre catastrophe fut complète et à jamais sans retour.⁴⁾

Quand le seigneur nous eut livrés, comme il voulait chaque jour aggraver nos désastres, les autres citadelles et lieux forts se livrèrent volontairement à l'atabek Eltigouz, et le musulman occupa tout le pays. Ce fut pour nous une époque d'amertume et de calamités: tout le pays et les lieux habités devinrent des déserts, sans population.

Cependant Grigor, seigneur de Baghk, fit venir de Khatchen un jeune prince, nommé Hasan Gérhakarétsi, auquel il donna en mariage sa fille Cata, et le reconnut héritier de

1) Mit. Chlourtn.

2) Ou Ccots; l'orthographe du Mit. *Կքոց* se rattache du moins au verbe *կքեմ*, courber, plier.

3) J'ajoute les deux mots soulignés, parce que le nombre de 10000 exemplaires de la Bible me paraît incroyable.

4) Il serait intéressant de retrouver chez les historiens musulmans les noms des émirs qui, en 60 années, réussirent à détruire la principauté de la Siounie. Pour Sénékérime, nous savons déjà (v. ch. LIX) qu'il périt dans ses luttes contre les Cheddadiens de Gandzac; mais Tchorthman n'est pas connu d'ailleurs, et la conquête successive

des forteresses du royaume de Baghk et de Capan, par les Seldjoukides, aux ordres de l'atabek Ildigouz, n'est mentionnée par aucun historien, que je sache.

Vardan, éd. de Moscou, p. 137, 168, donne les dates suivantes de l'occupation successive des places de la Siounie: en 523—1074 (Ven. p. 103: en 548—1094), prise de Capan et mort de Sénékérime; en 617—1168, Grham, Géghi, Cakava-Berd, sont conquises; l'éd. de Venise, p. 128, porte: En 615—1166..., différence de deux ans, qui ne doit être comptée pour rien dans les livres arméniens, où le 6 5 et le 6 7 se confondent aisément.

son royaume. Pour lui et son frère Sembat, ils moururent avant la prise de la citadelle, en 615—1166.¹⁾

Comme les ennemis allaient s'en emparer, Hasan, y ayant mis ses gardiens, s'enfuit nuitamment, avec sa femme et ses amis, et passa dans son pays de Khatchen. Les nobles Dchourdch et Khosrovic moururent à Nakhdchavan et furent enterrés à Dchahouc. Mahévan, un fils du frère de Dchourdch, s'enfuit à Ani; un autre prince Hamtoun, fils d'Hasan, grand prince de Baghk et petit-fils d'Avag Hamtoun, était allé dans le Vaïo-Tzor, chez son illustre frère Ter Hovhannès, demeurant dans l'ermitage de Khorat-Tzor, dit Noravank, près de Hrachca-Berd, s'y était fait religieux sous ses ordres et y était mort en 580—1131.²⁾

C'est ainsi que fut enlevée la principauté de Siounie et de Baghk, que s'éteignit la lignée de Sisac et la seigneurie de Siounie; car de tous ceux qui vécurent précédemment, à l'époque de Sembat et de Sahac³⁾, les uns n'eurent pas d'enfants, les autres moururent à la moitié de leurs jours, d'autres furent tués et faits captifs. Il ne restait plus que Grigor et Sembat, qui moururent, comme on l'a dit.

CHAPITRE LXII.

Combien il y avait de couvents et d'églises votives⁴⁾ en ce pays.

Tathev, la tête de tous les couvents et la source de la distribution des grâces dans la maison de Sisacan; puis

Thanhati-Vank, lieu célèbre par la pratique des vertus.

Siouni-Vank, possédant une jolie église, d'un nouveau modèle; c'est une chapelle à coupole, construite par la très pieuse princesse de Siounie, Varazdoukht⁵⁾, avant l'institution du comput arménien, sous le vocable de S.-Grégoire-l'Illuminateur. En avant du monastère, sur une place d'où la vue est charmante, les princes avaient établi un palais, une résidence princière, et venaient chaque jour, dit-on, à l'heure de la messe; puis

Cnévank, dont on raconte que de jeunes bouviers, conduisant⁶⁾ leurs troupeaux, coupèrent des joncs pour s'amuser, et, par plaisanterie⁷⁾, les ayant plantés dans un rocher,

1) Cette date fatale 1166 est confirmée par un passage d'une chronique en vers, écrite par notre Stéphanos, et dont je ne connaissais jusqu'à présent que ce seul fragment: «... la royauté de Baghk subsista 120 ans après celle des Bagratides.» Or c'est en 1045 que Gagik, dernier roi d'Ani, fut perfidement attiré à Constantinople et ne remit plus le pied dans sa capitale. Ces 120 ans nous amènent donc à l'extinction du royaume de Siounie. Cf. Tcham. II, 1043.

2) Les deux éditions portent: en 680—1231, mais on verra au ch. LXIV qu'il s'agit de faits antérieurs à la ruine

du royaume de Siounie. Au reste tous les personnages ici nommés n'ont aucune célébrité historique.

3) Je crois que l'auteur a en vue Sembat, premier roi de Siounie, fils de Sahac.

4) *ուխար եկեղեցեաց*.

5) Elle n'est pas autrement connue.

6) Je lis *հալածէին*, au lieu de *արածէին*, qui ne donne pas de sens.

7) Au lieu de *արարին խաղ*, je propose *խաչ* «ils en firent une croix...» ce qui suit autorise ma conjecture.

se prosternaient, en disant: «Ce que le prêtre dit et lit, que cela sur toi s'accomplît; de ces trois boeufs sont à toi ces trois petits.» Ce qu'ils faisaient en badinant, l'Esprit-Saint descendit exprès pour l'exécuter. S'étant mis en marche, sur le soir, ils ne purent, malgré tous leurs efforts, faire bouger de place les trois veaux donnés par eux. Etant allés en informer leurs maîtres, ceux-ci vinrent et ne réussirent pas davantage; alors ils questionnèrent les garçons, qui confessèrent la vérité. On manda les prêtres, qui bénirent la croix et immolèrent les boeufs. La place des roseaux devint un objet de respect. Sur le rapport qu'on leur en fit, les princes ordonnèrent d'y construire une église, avec une résidence pour des religieux; mais on laissa au centre de l'église, à la place des roseaux, un trou peu profond, d'où, jusqu'à la ruine du couvent, sourdait de l'huile en assez grande quantité¹⁾ pour que l'église n'eût pas besoin de s'en procurer du dehors, celle-là suffisant pour l'entretien des lampes. L'église et la croix subsistant jusqu'à ce jour, sur la place des joncs, témoignent de la non-fausseté du récit. Ensuite:

Vaghadnin-Vank²⁾, Noravank, Eritsa- ou Eritsou-Vank, Chatania-Vank, où le service se faisait sans interruption.

Goghoria-Vank, Vahanou-Vank, Tantza-Pharakh, couvents réguliers³⁾, où l'on porte le cilice.

Louské-Vank, Lhé-Vank, Cronits-Vank, Dadéi- ou Thadéi-Vank, Courhapha-Tzoro-Vank, Dzidzarhno- ou Dzidzarhna-Vank, Khatchatro-Vank, Tsiounasarou- ou Tsiounabou-Vank. Du côté du Vaïo-Tzor:

Khotakérats-Vank, dit Karcoph, où le service est perpétuel; Noravank, plus tard évêché; un autre Noravank.

Tsaghats-Kar, très admirable par la pratique des vertus, où, en 490 — 1041, sous le règne de Gagic, un abbé Vardic construisit deux magnifiques églises sur la sépulture des anciens saints pères, dont une à coupole, de Sourb-Carapet, l'autre sans coupole⁴⁾, d'une merveilleuse architecture. Puis

Hermona-Vank, Aratinits-Vank; Thanatéi-Vank, où sont les reliques de S. Stéphane.

Gndaï-Vank.⁵⁾

Dans le Gégham:

Makénots ou Vanats-Van, un autre Vahé-Vank, et Choghovaga-Vank.

Tels sont les monastères, au nombre de trente, désignés et nommés parmi les principaux, dont plusieurs sont vides et leurs édifices ruinés; très peu sont florissants aujourd'hui. Il y en avait encore bien d'autres, dont je n'ai pas fait le compte.

1) Il me paraît évident qu'il y a là un conte fait à plaisir pour expliquer le nom du lieu, signifiant «le couvent du jonc.»

2) Vaghatnin - ou Vaghandni - Vank.

3) սահմանափակ limité; ce mot paraît être le pendant de յշտն ջեհանօր à «service perpétuel».

4) սահմանափակ, c'est de ce passage et de quelques autres du même genre, que j'ai conclu la signification technique du mot cité, qui manque dans les dictionnaires.

5) Gndé-Vank, chez le P. Sargis Dchal., t. II, p. 144; cf. sup. p. 152.

CHAPITRE LXIII.

Des évêques installés après Ter Grigor.

Ter Grigor mourut¹⁾ ayant siégé 58 ans, et eut pour successeur Ter Stéphanos, durant 27 ans. De son temps, en 587—1138²⁾, il y eut un tremblement de terre qui ébranla les bases du monde. La voûte de la grande église de Tathev disparut entièrement dans sa circonférence et tomba sur Sourb-Grigor, ainsi que sur le porche construit en avant, qui en fut effondré. Ce saint évêque mourut en 592—1143, époque de désastres que la langue ne peut raconter: hommes et animaux furent exterminés, tout le pays de Sisacan se dépeupla³⁾; au plus resta-t-il deux ou trois hommes, vivant dans les antres.

Après Ter Stéphanos le siège fut occupé par Ter Barsegh, qui vécut peu⁴⁾; il tomba dans l'Araxe, non loin du village d'Azdapat⁵⁾, avec le mulet qu'il montait. Des plongeurs, ayant vu briller une grande lumière, le portèrent à l'autre bord et l'enterrèrent à Maghartho-Vank, couvent construit par S. Bartholomée, dans la muraille duquel on conservait trois grains de la manne des Israélites, suivant l'assertion de l'historien Mikhael.⁶⁾

Le siège étant vide de ses habitants, ni seigneur ni maître ne s'occupait de l'église et des semblants de restes du troupeau, et ne demandait un directeur. Or il y avait un prêtre principal du grand village de Méghri, nommé Grigor, homme vrai et bon, frère de Ter Barsegh. Il avait été formé par sa maîtresse⁷⁾ Dzamam, une fervente et fidèle chrétienne, qui lui dit: «Prêtre, le siège de Siounie est vacant; hâte-toi de devenir archiprêtre, afin que mon fils soit fils d'archiprêtre.» Le saint prêtre Grigor, voyant ses fils et petits-fils tous mariés, osa se présenter à Ter Grigorès, frère de Nersès, catholicos d'Arménie⁸⁾, qui le

1) En 1116; v. ch. LX.

2) L'année arm. 587 commença le 15 février 1138 et finit le 15 février 1139: il s'agit donc ici du tremblement de terre deux fois mentionné chez l'historien Kiracos, p. 65 et 116, mais en 588—1139; à ce tremblement se rattache l'enlèvement des portes de fer de Gantzac, par le roi de Géorgie Dimitri 1er, qui les transporta à Gé-lath, en la 13e année de son règne, donc en 1138, 9, ainsi que l'attestent les restes d'une belle inscription géorgienne; v. XIe Rapp. sur mon voyage archéologique, p. 40; Hist. de Gé., p. 369.

3) Voyez les faits de guerre au ch. LXI.

4) Il siégea 5 ans, donc jusqu'en 1148, d'après la liste du ch. LXXII.

5) Azdapat ou Astapat.

6) Le P. Chahkhathounof, Descr. d'Edchmiadzin..., t. II, p. 304 sqq. donne une ample description du couvent de St.-Etienne de Maghartha, situé à la droite de l'Araxe, sur le versant N. du mont de Maghartha, entre les ruines de l'antique ville de Khram et l'ancien Djoulfa. Il

cite là un document de l'an 976, du roi Achot-le-Miséricordieux, où, entre autres reliques, sont mentionnés trois grains de manne «provenant de Jésus-Christ même *և Քրիստոսի ձեռաց ք հաս լանանայն*» qui, suivant la tradition, ont été apportés là par S. Bartholomée. On les a déposés dans une boîte, sous les fondements de l'église; v. Mikh. Asori, p. 105 du Mit. de l'Académie; toutefois il n'est pas dit là que ces grains proviennent de J.-C.

Le P. Chahnazarian dit, N. 8, qu'il y avait ici autrefois une forte citadelle, sur la gauche de l'Araxe, non loin de Djoulfa, dont il ne reste plus que l'église, consacrée aux SS.-Vardanans, et renfermant leurs reliques, suivant la tradition.

7) *սիրուհի*, sa femme, comme s'expriment les gens du peuple en Russie, *хозяйка*, sa ménagère.

8) Le catholicos Grigor III Pahlavide, dit Grigoris, siégea 1113—1166.

sacra évêque. Il vint dans le diocèse de Siounie, où il demeura 20 ans et mourut en 617—1168, au village de Khartz, dans le Vaïo-Tzor, en parcourant son diocèse. On le porta au saint couvent de Noravank, et on le déposa auprès du saint évêque, le vénérable Ter Hovhannès¹⁾ Capanétsi.

Il eut pour successeur son fils Stéphanos, jeune d'âge, mais riche en grâces, chéri et respecté des chefs, ayant alors le pouvoir: Eltcouz atabek, son fils Pahlavan et l'atabek Qizil-Arslan Boubakr²⁾, qui le nommaient par amitié Phakhr-el-Mseh, i. e. l'ami du Christ, et l'honorèrent d'un thougra ou ordre écrit, et d'un manchour³⁾ ou sigel, d'après nous De son temps vivaient Thamar et Lacha-Gourgi, rois de Géorgie, le généralissime Zakaré et l'atabek Ivané, qui l'aimaient et le considéraient fort, et lui donnèrent à Caïan⁴⁾ un lieu de repos, ainsi que le très admirable couvent d'Haghartzin⁵⁾ et le village d'Abaza-Tzor. Il restaura les ruines de l'église Sourb-Arhakialk, à Tathev, et en fit rétablir la coupole par le P. Hacob, de Dchahouc. Il sacra évêque d'Haghbat Ter Grigoris⁶⁾, fils de la soeur de Zakaré et d'Ivané et, après 46 ans d'épiscopat, mourut au village d'Arpha, dans le Vaïo-Tzor. On le porta et on le déposa avec son père, au même Noravank, en 665—1216⁷⁾. Sa vie durant, Ter Stéphanos avait donné la consécration épiscopale à Ter Sargis, fils de sa soeur, et ce par l'ordre de son oncle maternel, le catholicos d'Aghovanie. Après sa mort, un autre fils de son oncle paternel, nommé Hovhannès, alla à Aghthamar, où il fut sacré évêque, et résida à Tathev. Pour Ter Sargis, il vivait au couvent de Noravank, dans

1) C'est, je crois, cet Hovhannès dont il est parlé au ch. LXI, p. 192 et p. 198.

2) L'atabek Ildigouz eut deux fils: Qisil-Arslan et Phalavan; ce dernier fut père d'Uzbek, d'Inantchi et d'Abou-Becr, qui réussit à obtenir la prééminence sur ses deux frères.

3) منشور, rescrit souverain; *սիգել* sigillum, charte.

4) Citadelle construite entre les deux couvents d'Haghbat et de Sanahin.

5) Le couvent d'Haghartzin, ou, suivant les variantes, Khaghartzin, Khavardzin, est situé dans le canton de Khazakh, au pied du mont Tchardakhli, entre les rivières d'Akhstapha et de Bortchala; il est probable que son nom n'est pas sans rapport avec celui du rocher gigantesque de Gavartzin, s'élevant dans la plaine de Gag, au N. E. et à une certaine distance du monastère; v. Léon Alichan, Grande-Arménie (en arm.), p. 84; Indjidj, Arm. anc., p. 812. Le P. Sargis, dans son Voyage, t. I, p. 128—136, donne la description et 20 inscriptions de ce couvent célèbre. Une église de la Vierge y a été construite en 520—1071, dit-il, sans citer aucune autorité; une autre, de S.-Grégoire, a été restaurée en 1155, par le vartabied Khatchatour, et munie d'un porche par l'atabek Ivané, en mémoire de son frère Zakaré, donc après l'an 1212. Haghartzin passa, avec les territoires de Loré, sous la dépendance des Mkhargrdzel. L'inscription 1 nous fait connaître que les rois Gagic et Achot se sont affiliés au-

dit couvent, et la 13e, l'épithaphe, sans date, des deux rois Gag et Gorg, tous personnages inconnus, dont les noms paraissent défigurés. Le N. 3 renferme l'énumération des domaines et conquêtes de la famille Mkhargrdzel, qui est déjà connue; les NN. 17, en 1155; 9, en 1181; 12, en 1194, mentionnent le roi de Géorgie Giorgi III, et les princes Mkhargrdzel; dans la 16e, sans date et fruste, il est question d'un Mkhargrdzel, fils de Chahanchah, fils du grand Zakaré.

Abaza-Tzor, aujourd'hui Abaz-Bégli, est tout au voisinage du couvent.

Quant à Caïan, cette forteresse fut bâtie au temps des invasions de Djélal-ed-Din, pour servir de refuge à la croix d'Haghbat, par Ter Hovhannès, supérieur de ce couvent, qui était fils de Nerdchis, soeur de Zakaré et d'Ivané. Le P. Sargis dit que cela eut lieu en 600—1151; évidemment il faut lire quelque chose comme 680—1281, car c'est l'époque de l'épiscopat de Ter Hovhannès. Elle fut prise par les Mongols, démantelée, et n'est plus qu'une ruine.

6) Ter Grigoris était fils de la princesse Doph, mariée à Kara-Grigor, prince d'Aghovanie; l'année où il devint évêque d'Haghbat n'est pas connue précisément, mais on sait qu'il vivait là en cette qualité, encore en 1204; cf. Kiracos, p. 255; Mém. de l'Acad. t. VI, N. 6, p. 92.

7) Si Ter Stéphanos a siégé 46 ans, il est mort en 1214, et ne fut porté à Noravank que deux ans plus tard.

le Vaïo-Tzor: ainsi le diocèse se trouvait fractionné, lui occupant tout le Vaïo-Tzor et laissant le reste à Hovhannès. Depuis lors et par la suite Noravank devint un siège épiscopal; car au temps de la dévastation de la maison de Siounie, c'était un lieu de refuge, où se trouvaient les sépultures et les tombes de plusieurs évêques. Je dirai plus tard les circonstances de sa fondation et les causes de sa prospérité.

Ayant exercé 38 ans, Hovhannès mourut au merveilleux couvent de Noravank¹⁾, et fut déposé dans le porche de la nouvelle église, en 700—1251. Ter Haïrapet, fils de son frère, et Ter Soghomon, un autre de ses parents, lui succédèrent.

Cependant Ter Sargis jeta les fondements d'une élégante et somptueuse église, à Noravank, par l'ordre et avec l'assistance du grand prince des princes Liparit, fils d'Ellicoum, de la grande famille seigneuriale des Orbélians de Géorgie, en 665—1216²⁾; il en acheva, en sept années, l'admirable construction, sous le vocable du S.-Protomartyr, renfermant huit autels pour la messe³⁾. Lui-même, après de grands travaux et des créations remarquables, passa en Cilicie, auprès du roi arménien Héthoum, qui l'accueillit avec beaucoup de distinction et lui assigna pour résidence le mélidj⁴⁾ principal. Quand il eût beaucoup jeûné là, il se rendit dans la sainte cité de Jérusalem, au tombeau de notre Dieu et Sauveur J.-C., adora les lieux foulés par ses pieds divins et y trouva un trésor inappréciable, la main droite du Protomartyr Stéphanos. Ce fut d'un Franc, qu'il la reçut, car cette nation occupait alors la sainte cité. Francs, Grecs et Syriens attestèrent par écrit l'authenticité de la relique, qu'il envoya au saint couvent de Noravank, où elle se trouve encore dans l'église.

Le Khorazmien ayant enlevé Jérusalem aux Francs en 1187, en fit un affreux massacre et inonda de sang le temple du Seigneur⁵⁾. Le vénérable évêque Ter Sargis, qui fut trouvé chantant des psaumes sur le tombeau du Seigneur, avec trois compagnons, eût la tête coupée, et leur sang coula sur le couvercle du sépulcre: c'est ainsi qu'il reçut de J.-C., comme martyr, la couronne sanglante⁶⁾. Stéphanos, fils de sa soeur, siégea après lui, durant 20 ans; après lui, Ter Sargis, fils de Vahram l'ascète, frère de Ter Stéphanos. C'était un homme intelligent, pratique, un vartabied distingué et laborieux, qui fit dans cette maison beaucoup de dépenses pour des oeuvres remarquables et fournit les églises de

1) Puisqu'Hovhannès était évêque de Tathev, il semblerait naturel de trouver ici le nom de ce couvent, mais mon Mit. et les deux éditions n'autorisent point un pareil changement. En tous cas, le sacre de ce personnage remonterait à l'année 1213.

2) Il était donc vivant alors et non mort en 1187, comme il sera dit plus bas.

3) Ceci est répété chap. LXV; l'église fut achevée en 1223.

4) Մելիձ, mot complètement inconnu. Le roi de Cilicie était alors Héthoum 1er.

5) Saladin Etoubide, qui enleva Jérusalem aux croisés

en 1187, après la bataille de Tibériade, était Kourde, et non Khorazmien.

6) Il doit y avoir ici un malentendu, ou une lacune, qui fait attribuer à un personnage ce qui convient à un autre. Si Ter Sargis, évêque de Noravank, fut tué en 1187, à Jérusalem, comment put-il succéder en 1216 à son oncle Stéphanos, construire une église à Noravank en 1216—1223, prendre part la même année au débat raconté au ch. LXV, et se trouver en Cilicie sous le règne d'Héthoum, dont l'avènement est de l'an 1224? Evidemment il s'agit d'un autre Sargis, intercalé malheureusement dans le récit.

riches ustensiles. Par-là il augmenta la splendeur du saint couvent, bien au-dessus de ce qu'elle était autrefois. ¹⁾

Pour ceux de Tathev, ils restaurèrent le couvent, dévasté et vide depuis plusieurs années. Les grands et glorieux princes Sembat et Tarsaidj, fils de Liparit, l'enrichirent de toutes les choses nécessaires. Ayant gouverné ensemble, Ter Soghomon mourut le premier, puis Ter Haïrapet, après 40 ans d'exercice; sa vie durant, celui-ci avait sacré Hovhannès, fils de son frère, qui fit beaucoup d'opposition durant 3 ans ²⁾, et à sa mort fut déposé auprès de son oncle paternel Haïrapet.

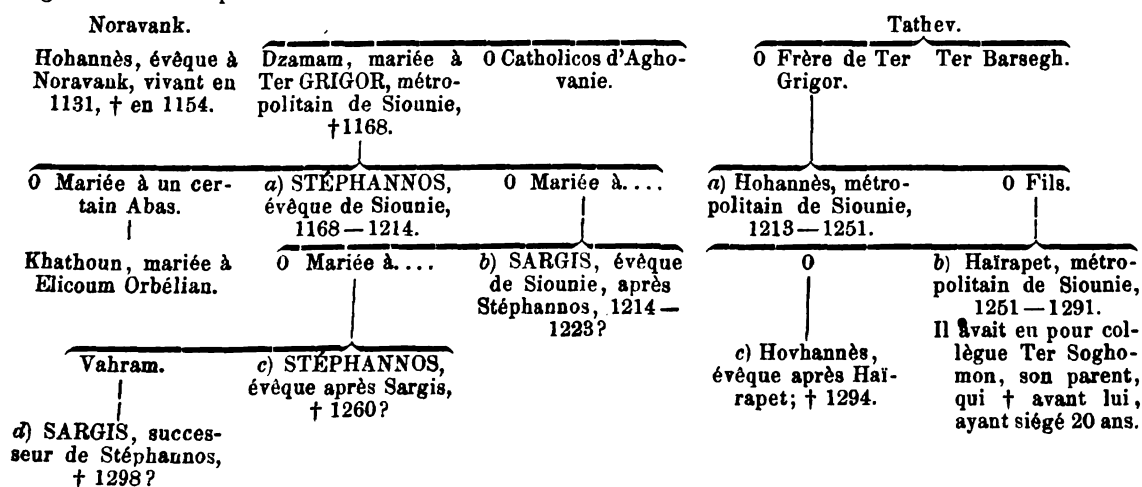
Après cela nous, faible et inutile, nous leur succédâmes dans le métropolitat restauré de la maison de Sicacan, et réunîmes dans une seule main le double siège primatial du lieu où le monde se réunit pour les solennités, c'est-à-dire de Tathev et de Noravank, avec tout le diocèse. Maintenant nous sommes debout sur la voûte de la montagne semblable au ciel, jusqu'au moment à nous assigné.

CHAPITRE LXIV.

Commencement, cause de la construction et prérogative primatiale, du saint, admirable et glorieux couvent de Noravank, directoire où se réunit le monde.

Bien longtemps auparavant, aux jours reculés des années les plus anciennes, dans un lieu convenable, d'un vallon étroit et resserré, avait été bâtie une église en moellons cimentés, sous le vocable de Sourb-Carapet, fort miraculeuse, célèbre et révérée dans

1) Voici le Tableau généalogique que l'on peut tracer des évêques de Noravank et de Tathev, d'après les renseignements fournis par notre auteur.



2) Il était en opposition avec notre historien, comme on le verra aux ch. LXVI, LXXI.

tous les environs. Au voisinage sourdait une eau savoureuse, et la vallée était fort embellie par des vignes et par d'épais bosquets d'arbres fruitiers. Il y avait même, sur une colline pierreuse¹⁾ et ombragée, de la même vallée, une église du saint pontife Phocas²⁾, dans laquelle une petite source sortait de dessous l'autel, donnant un mélange d'eau et d'huile, aux vertus curatives. Une tradition nous a appris qu'on avait apporté et déposé ici des reliques du saint pontife Phocas, qui a donné son nom à la localité, opérant d'éclatantes merveilles; car tout mal incurable et supérieur à l'art humain, ladrerie, lèpre, plaies chroniques, putréfiées et devenues immondes, se guérissaient par le séjour en ce lieu avec foi, par des lotions d'eau et des frictions d'huile, et, fût-il mortel, prenait fin incontinent. Par là la réputation du lieu rayonna grandement dans toute la contrée. Dans les temps postérieurs, lors de la ruine du pays et de l'anéantissement du royaume de Baghik, par la mort du roi Sénékérime et par l'extinction totale de l'autorité souveraine, le service fut généralement suspendu dans les couvents.

En 554—1105 il se trouvait à Hovhannou-Vank un évêque Hovhannès, homme plein de vertus et parfaitement revêtu du Christ, noble de race et fils d'Hasan³⁾, le glorieux prince de Baghik, qui avait sous sa main tous les nobles du royaume, et était fils lui-même d'Hamton. Après la ruine de sa patrie, cet Hovhannès ayant été ballotté dans diverses contrées, vint dans le Vaïo-Tzor et résolut de se fixer dans le ravin de Noravank, auprès de l'imprenable citadelle de Hraséca-Berd⁴⁾ et de la puissante et très merveilleuse église de Sourb-Carapet. Etant allé se présenter au grand roi de Perse, le sultan Mahmoud⁵⁾, il se fit connaître, et ayant obtenu de lui un ordre, dit manchour, relatif à ce lieu, il s'y établit résolument. Ayant rassemblé des hommes adonnés aux pratiques religieuses, il écarta tous les séculiers et marqua l'enceinte des limites, en y érigeant les signes du Seigneur, afin que ni femmes, ni gens sans mœurs, ne les franchissent. Il reçut aussi des voisins, de ceux de Gantzac et de Tkharbi⁶⁾, des terres et des jardins devant appartenir héréditairement à l'église. Tourmenté par le maudit et impur Hraséca, qui était un Khazic du Khorasan⁷⁾, cherchant à faire périr le saint évêque et à dévaster l'asyle des religieux,

1) Le mot *կաշկանուտ* manque aux dictionnaires

2) Probablement S. Phocas, évêque de Sinope, martyrisé sous Trajan, en l'année 100, et dont la fête se célèbre le 22 septembre.

3) On se rappelle qu'au ch. Lxi, p. 192 Hamton, fils d'Hasan, fils d'Avag Hamton, grand prince de Baghik, se retira près de son frère Ter Hovhannès, à Noravank, en 580—1131. Malgré l'accord des deux éditions, qui portent 680—1231, j'ai maintenu la leçon de mon Mit., parce que là il est question d'un fait accompli avant la destruction du royaume de Siounie. Ce qui prouve la justesse de mon calcul, c'est la date, ici donnée, de toute la série de s époques de la vie de Ter Hovhannès, dont il est impossible que le frère soit mort en 1231. Quant à ce qui est dit de Ter Hovhannès, qu'il vint à Noravank

après la ruine de sa patrie, ce mot ruine *աւեր*, anéantissement *բնաջինջ եղև*, cela peut très bien s'appliquer à la mort du roi Sénékérime, dont le faible successeur, Grigor paraît n'avoir pas exercé l'autorité d'une manière bien énergique, et qui vécut obscur et méprisé jusqu'en 1166.

4) Ou Hrasca-Berd, comme l'écrit le P. Sargis.

5) Mahmoud, sultan Seldjoukide, régna à Tauriz 1118—1131 de J.-C.

6) Ce lieu, d'après notre auteur, ainsi qu'on va le voir, était situé près et vis-à-vis du couvent.

7) *խազիկ խորասանի*; Par. Mosc. *խազրիկ*... Le P. Chahnazarian, N. 12, dit que c'était un célèbre général persan, au temps de la splendeur de Ghazna; or

il se déguisa sous un habit persan, et, comme il savait la langue du pays, se rendit à Ispahan auprès du sultan¹⁾. Or ce prince avait un fils unique, atteint d'une violente maladie, qui le mettait à la mort, et qui, abandonné des médecins, causait une profonde affliction à ses parents et à la mère du monarque. Cette dernière vit en songe un étranger, un évêque nommé Hovhannès, entrant dans la ville, et qui guérirait son enfant. Elle le fit donc chercher en toute hâte, et on l'amena au grand sultan, qui, informé des circonstances, alla à sa rencontre et le salua profondément, en le conjurant, s'il en avait le moyen, de guérir son fils. Le saint évêque s'étant donc approché avec grande foi et espérance de l'enfant, et ayant écarté la maladie par sa puissance apostolique, ordonna, au nom de Dieu, de dresser hors du lit le corps à-peine vivant. Le sultan étonné, saisi d'admiration, s'étant enquis du motif de sa venue, il lui fit connaître les persécutions de l'émir de Hraséca-Berd et d'un autre ghoulam, celui de la citadelle d'Anapat. Sur quoi le prince, indigné, conféra à l'évêque, par ordre authentique, la propriété de Hraséca-Berd, en signe de sa bienveillance. Il le fit aussi accompagner par des hommes de confiance, chargés de mettre à mort le gouverneur de la citadelle, avec ses adhérents, et de livrer le lieu à l'évêque. En même temps la mère du sultan lui donna la citadelle d'Anapat, avec 12 champs, dont elle transféra le domaine héréditaire à la sainte église de Noravank, par sigel authentique et manchour inviolable. Nous même avons lu et vérifié ces lettres royales, contenant, à la manière persane, des serments sans fin, sanctionnés par des anathèmes et malédictions.

L'évêque, très satisfait, se rendit sur les lieux, avec une escorte, qui chassa de Hraséca-Berd l'émir et ses gens, les précipita en bas des rochers et démolit la place. Quant au maître d'Anapat, il fut également renvoyé, et le fort et les champs assurés à l'église. Depuis lors Hraséca-Berd fut restaurée et réoccupée par les Persans, puis reprise, au temps de l'atabek Ivané²⁾, par Aghthamar³⁾ d'Arpha, et par Vasac, prince de Khatchen, père du pieux et respectable prince Prhoch⁴⁾, grâce au pouvoir de l'atabek; mais Anapat resta à l'église jusqu'à ce jour.

Quant au saint évêque, il était rempli de vertus, pratiquait de grandes austérités et opérait beaucoup de miracles: par exemple, des grenouilles auxquelles il imposa silence se taisaient jusqu'à présent. Ayant vu une femme de Tkharbachen tomber, avec son enfant à la

il n'est ici question ni d'un général célèbre, ni des sultans de Ghazna, mais de Hrasac, qui était un Khazic du Khorasan. J'appelle l'attention sur l'ethnique Khazic, qui me paraît la vraie leçon, et qui reparaitra au ch. LXVI, dans l'histoire des Orbélians, éd. de Paris, t. II, p. 118, où mon Mit. porte **խազկաց**, Par. **խազրաց**; Mosc. p. 273, id. V. sur ce sujet, Bull. de l'Ac. des sc. t. VI, p. 77, nos recherches particulières.

1) Soit Mahmoud, soit Masoud, qui régna après lui, 1131 — 1152.

2) Ivané ne fut atabek, en Géorgie, qu'après la mort de son frère Zakaré, donc au plus tôt en 1212. Toutefois

notre historien, en racontant ses conquêtes au S. du Kour et à l'E. du lac Goghtcha, i. e. dans la Siounie, en 660 — 1211, t. II, p. 137, ajoute que ces conquêtes eurent lieu à diverses dates, sans quoi l'on ne pourrait comprendre que tant de villes et de provinces eussent été soumises en une seule et même année.

3) On Akhtharma, personnage inconnu, dont il sera de nouveau question au ch. LXV, dans les donations faites à Noravank.

4) Vasac est le premier personnage, historiquement connu, de la famille Khaghbac; cf. sup. p. 169, 180 et 184.

mamelle, du haut d'un rocher, en face du couvent, il fit de sa place le signe de la croix, qui les préserva de tout mal, et ils revinrent chez eux, sains et saufs. «Ter Hovhannès, dit la femme¹⁾, se tenait à la base du rocher, et de ses deux mains nous a saisis et sauvés.» Ayant ainsi passé de longues années, il mourut en 603—1154²⁾, et fut enterré dans son oratoire de Noravank, entre deux rochers. Sa tombe opère des miracles extraordinaires; elle détruit les souris, les chenilles, et guérit de tous maux accidentels les hommes, les animaux et les cultures.

Après lui, quand Eltcouz eut pris la mère du sultan et se fut emparé du pouvoir suprême, vint Ter Stéphanos, orné de la grâce divine et surnommé Phakhr-el-Mseh «la gloire du Messie³⁾». Il demeura au couvent de Noravank, car l'ancien siège avait été incendié et dévasté, et d'ailleurs son père Grigor était enterré là. Ayant assuré à ce lieu le titre de siège épiscopal, il reçut du grand atabek (Ildigouz) un firman et sigel concernant ce diocèse et en assurant la succession aux héritiers de la sainte église. Il demanda également une lettre circulaire au catholicos d'Arménie Ter Grigor⁵⁾, qui reconnut en faveur du S. Noravank la succession héréditaire des territoires formant le diocèse; puis, se rendant auprès de l'atabek Eltcouz, il lui montra le rescrit des sultans et obtint de lui un ordre écrit, confirmant l'hérédité de tous les domaines de l'église de Noravank. Il lui demanda également le village d'Agaraki-Tzor, qui lui fut concédé gracieusement et assuré invariablement à la sainte église, par un manchour. Tout ce qui appartenait au couvent, terre, eaux, vignes, villages, champs et la citadelle même d'Anapat, fut déclaré libre de toutes réquisitions laïques. Ayant donc vécu là de longues années, il fut déposé près de son père, en 665—1216, et eut pour successeur Ter Sargis, qui souffrit le martyre à Jérusalem⁶⁾. Il avait été évêque du vivant de Stéphanos, et résidé à Noravank. Or Ter Stéphanos avait engagé la sainte croix touchée de Dieu, à savoir la croix principale de Ter Hovhannès, celle qui était lamée, et celle qui était dans une châsse. La seconde était couverte de feuilles d'or, et la dernière placée dans une sorte d'arcade, allant d'un bras à l'autre: le tout était déposé chez un évêque nommé Pétros, au couvent d'Adzap⁷⁾, à Chahaponk. Ce qu'ayant appris le prince Vasac, père de Prhoch et commandant de ces contrées, il s'empara de force des trois saintes et divines croix, fit présent de la principale à l'atabek Ivané, et déposa dans son couvent de Kétcharous⁸⁾ celle à feuilles d'or et celle à arcade.

1) Littér. «disaient-ils.»

2) Les deux imprimés portent: en 663—1214; mais Mosc. indique la variante, qui est seule juste, comme on va le voir.

3) Ildigouz épousa la veuve du sultan Thoghroul en 1134, il s'empara du pouvoir en 1161; S.-Martin, Mém. t. II, p. 247.

4) فخر المسيح, a été traduit plus haut, p. 196, par notre historien lui-même, d'une autre manière, moins exacte.

5) Grigor III siégea en effet 1133—1166.

6) Cf. sup. p. 196.

7) Le Mit. porte Դձօպ Odzop.

8) Sur ce couvent, où Vasac, fils de Khaghbac, a réellement construit une belle église, entre 1212 et 1214, v. les Mélanges asiatiques de l'Ac. des sc., t. II, p. 133, et des inscriptions au nom de Vasac et d'autres membres de sa famille, p. 138, 140; Bull. Hist.-Philol. t. X, p. 341, Add. et éclairciss. p. 321.

En 665—1216, l'atabek Ivané attaquant la citadelle de Tcharek, Ter Sargis se présenta devant lui, par l'ordre et avec une lettre de son oncle maternel Ter Stéphanos, pour redemander la sainte croix qui a reçu un Dieu. Le grand et pieux prince Boupa¹⁾ était administrateur de toutes les principautés de l'atabek, son premier chambellan et beau-père de Liparit, fils d'Elicoum, placé très avant dans les bonnes grâces d'Ivané. La croix dont il s'agit était conservée à Pghntza-Hank²⁾. L'évêque fut présenté à l'atabek, avec sa lettre, et l'on travailla activement à dégager la croix captive. Des sommes considérables furent distribuées parmi les grands et parmi les conseillers intimes. Le pieux Liparit offrit 500 dahécans; pareille somme de dahécans rouges, d'or pur, fut déposée en cadeaux pour l'atabek: ainsi les volontés furent pour ainsi dire achetées et prédisposées à la restitution de la croix. L'atabek fit donc venir l'évêque et posa cette condition: «Si, dit-il, la volonté du saint signe est de retourner là-bas, qu'il mette demain la place en mon pouvoir, et moi je le remettrai entre tes mains. Si non, tu partiras à vide. Or au point du jour, grâce à la puissance de la croix, les défenseurs apportèrent d'eux-mêmes les clefs de la place, et les mirent aux pieds d'Ivané, en même temps que celles de trois autres forts. Ivané, aussi réjoui qu'étonné, ordonna à son principal secrétaire³⁾ Onophré, d'aller avec Ter Sargis et

1) Boupa ou Boupac, dans le Mit. p. 326, 330, est le même qui, dans l'Hist. des Orbélians, est nommé Bouba; Stéph. II, 142; mon Mit., p. 369, et Mosc. suivent cette orthographe, *Бупа*. Ce nom étant peu ou point connu, je suivrai uniformément la leçon la plus généralement admise.

2) La position précise de cette localité n'est pas connue: on sait seulement deux choses, c'est que le nom signifie «Mines de cuivre,» et que le lieu appartenait à l'atabek Ivané, qui l'avait enlevé aux Arméniens et y avait fait construire une église: il y fut enterré, ainsi que son fils Avag, comme nous l'apprend Kiracos, p. 130, 190; cf. n. 14 du P. Chahnazarian.

La n. 13 du P. Chahnazarian n'en est pas moins bonne à citer. «Les montagnes de Siounie, dit-il, qui atteignent le bord occidental du lac de Gégham et se prolongent jusqu'au Somkheth, puis fléchissent vers Cars, sont remplies de mines de cuivre, de fer, de plomb, d'argent, d'alun et même d'or, dont quelques-unes étaient en activité dans les temps anciens. De notre temps on obtient du fer à Bolan, à Gouchtchi, à Tchokhadar, à Coghb (Coulp, dans le canton de Qazakh); de l'or, à Dachkhiasan, près d'Elisavetpol; à Bolnis, dans la vallée de l'Aghstev; du plomb argentifère à Akhtala, à Damboulous, dans le Somkheth, et de l'alun à Sédlikh; du cuivre à Chamlough et à Alawerd (Lelwar des Géorgiens), que l'on croit être le Pghntzahank d'Et. Orbélian. A l'exposition de Tiflis, en 1850, l'auteur a vu de beaux échantillons de malachite, venant d'Akhtala. Ces mines donnent par an 100,000 kilogrammes.

Hist. de la Siounie.

Sur la citadelle de Tcharek, voici ce que dit le P. Léon Alichan, Descr. de la Grande-Arménie, p. 85. Je citerai tout le § 164, parce qu'il contient des notices sur d'autres localités, dont les positions auront besoin d'être étudiées. «Entre les rivières de Chamkor et de Khotchcara sont des lieux remarquables, voisins des villages de Goulambar et de Novgzar, et le mont Couloullou, à savoir, Horhomachen, hermitage ruiné, de femmes; l'hermitage de Dasnou, où Mkhithar Goch a rédigé son livre dit Dastanats, «de Jurisprudence,» et la citadelle de Tcharek, ainsi qu'Anapat, citadelle que l'on croit être la même que celle de Mamrhot, restaurée au XVIIe s., par un Canevmanian (famille des Mamiconians), suivant la tradition, qui y a construit un grand monastère, encore subsistant. L'hermitage de Tantza-Pharakh, célèbre au Xe s., et Pharhisos, bourg et couvent en ruines, qui fut parfois la résidence des princes de la Petite-Siounie, et que l'on identifie, à cause de cela, avec Pharhûs, de l'Artsakh.»

Le P. Sargis Dchalal, Voyage, I, 163 et suiv., dit que Tcharek est au bord de la Chamkor, et qu'un hermitage y a été construit par les princes Mamrhout et Qaraman. La citadelle, sise au haut d'un rocher très élevé, est l'oeuvre du prince Mamrhout, dont l'époque n'est pas connue; mais ce qui est sûr, c'est quelle remonte au moins au XIIe s. Les six inscriptions rapportées par le P. Sargis sont toutes du XVIIe s. et sans intérêt pour notre histoire.

3) *Ժիկնաւարի*, transcription presque exacte du géorgien *მწიგნობრო*, qui a ce sens.

de lui livrer la croix, qui était au couvent de Pghntza-Hank. Onophré étant mort subitement, Sargis emporta joyeusement sa croix, et la transporta en toute hâte à Noravank, où elle resta. Il trouva mort son oncle maternel Stéphanos¹⁾; or le rachat de la croix captive avait coûté à Liparit 1000 dahécans d'or, ainsi que je l'ai dit, mais la croix lamée et celle dans une châsse en arcade restèrent à Kétcharhous.

CHAPITRE LXV.

Construction de l'église de Noravank, donation spirituelle de propriétés à l'église, bâtiments et dépenses de l'évêque et des princes Orbélians.

Le très respectable évêque Ter Sargis voulut, après la mort de Stéphanos, construire une église et faire la dédicace du saint asyle. Or il avait un rival, un autre prétendant au siège épiscopal de Siounie, un certain Hovhannès, fils d'un frère du père de Stéphanos, qui se rendit à Aghthamar et y fut sacré²⁾. Comme Ter Sargis n'aimait pas les querelles et dissensions dans l'église, ce pontife, respectable entre tous, abandonna tout le diocèse à Hovhannès, réservant les cantons de Vaïo-Tzor, de Djahouc et de Nakhtchévan, pour le domaine propre de son saint asyle de Noravank, et laissant le reste à son compétiteur; il se rendit auprès de Costandin³⁾, catholicos d'Arménie, qui lui assigna cette juridiction par acte authentique et invariable, et le munit d'une lettre circulaire pour lesdits cantons, afin qu'ils formassent la juridiction héréditaire de la sainte église de Noravank. De terribles et ineffables malédictions défendaient que qui que ce fût, catholicos, prince ou évêque, osât attaquer ou infirmer l'ordonnance en question, au sujet des limites.

Pourtant il y eut une querelle au sujet de la croix. Les deux évêques, Liparit et son fils Elicoum, se rendirent au tribunal de l'atabek Ivané, à Dovin; celui-ci, ayant réuni ses grands, ordonna à Boupa, à Mardzovan, à Ivan Dbel, à Memna Djaghel et au grand Dchghondidel, venus du royaume de Géorgie, à l'abbé⁴⁾ de Vardzé, à celui de Pghntza-Hank, au grand mamthavar (sic) de Garchtéouk, à ceux de Gag, de Madznaberd et autres dédébouls, d'examiner l'affaire⁵⁾. Les qâdis de Tiflis, d'Ani, de Dovin, le célèbre cheikh de

1) Stéphanos étant mort en 1214, cela nous donne la date très approximative de la prise de Tcharek et de la translation de la croix de Noravank.

2) Par le catholicos d'Aghovanie.

3) Il siégea en 1220 - 1268.

4) *Ժիրարձղաւ Բ*, en géorgien *წინამძღვარი*, prieur, abbé.

5) La plupart des fonctionnaires ici nommés sont des Géorgiens: Ivan, prince ou évêque de Tbeth; Memna, prince de Djaq; l'évêque de Dchqondid, aujourd'hui Mart-

wil; les abbés de Vardzia et de Pghntza-Hank, tirent leur titre de localités bien connues. Le mthawar ou commandant héréditaire de Garchtéouk, si l'orthographe de ce nom est bonne, n'a pu encore être identifié, à moins qu'il ne s'agisse de Gatchiank, un érithavat ancien, dont le chef-lieu était Tsourtav, dans le Somkheth; Gag et Madznaberd n'offrent pas de difficulté. Le P. Chahnazarian, dans sa note sur ce passage, dit que Mardzovan est peut-être une altération de Marzpan; c'est peu probable, mais je ne vois rien de mieux à y substituer.

Sourmari, et avec eux l'évêque d'Ani, ceux de Bdchni et d'Haghat, après enquêtes, décidèrent qu'un mort et un captif sont soumis à la même règle; que celui qui ressuscite un mort périmé les droits du père, à titre de rénovateur; qu'un captif affranchi n'appartient plus désormais à son maître, mais à son libérateur: conséquemment, le pays ayant été conquis par l'épée et étant devenu la propriété de la couronne de Géorgie, la croix appartient en propre à Ivané; mais que Liparit et Ter Sargis ayant fait de grands présents et dépensé jusqu'à 1000 dahécans, il convient que la croix soit la propriété héréditaire, à perpétuité, de Liparit et de son église. L'atabek et l'assemblée des nobles et des princes furent fort satisfaits de cette décision et ordonnèrent que la croix fût possédée par Liparit et par les siens, sans contestation ni folles manoeuvres.¹⁾

L'évêque Ter Sargis ayant donc délibéré avec le grand prince Liparit, ils commencèrent, avec de grandes fatigues et d'énormes dépenses, à construire à Noravank une jolie église, à huit chapelles, et la terminèrent après 7 ans, en 672 — 1223²⁾. Ils en firent la dédicace en grande solennité et concours de peuple, d'évêques, de vartabieds, de princes indépendants, de nobles et de tanouters. Là se trouvait le grand prince Bouba³⁾, qui, sur sa fortune et patrimoine légitimes, donna au saint asyle nouvellement construit un de ses acquêts parfaitement honorable, le champ d'Aghbériss, avec ses limites, lieux avec ou sans eau; la grande vallée de Thmatzor, Gndchian avec ses limites, jusqu'à Gantzac, c'est-à-dire le lieu dit Hafréniats-Taph. Il ordonna aussi de dresser un acte sur une colonne, immuable, et d'assurer annuellement, en souvenir de lui, dix messes pour sa mère, et remit à Sargis ledit acte, dont la teneur était telle:

«Sous le règne de Lacha⁴⁾, fils de Thamar, sous Chahanchah, amir-spasalar d'Arménie et de Géorgie, sous l'atabek Ivané, frère de son père, moi le prince des princes Boupac, serviteur pécheur du Christ, étant venu pour la dédicace de la sainte église de Noravank, auprès de notre vénérable pontife Ter Sargis, j'ai donné, de mon légitime patrimoine, ce que j'avais conquis par mon bras et arraché au prix de mon sang, ce que mes maîtres m'avaient accordé sous leur grand sceau, le village d'Aghbériss, avec toutes ses limites. Je l'ai offert aux saintes églises de Noravank, à Sourb-Carapet et au S.-Protomartyr, franc de toute redevance. Personne n'a le droit, d'ores-en-avant et à jamais, de s'y opposer: ni prince, ni personne des miens ou des étrangers. Ter Sargis et les autres moines m'ont assuré dix messes annuelles, à la fête de la Transfiguration, pour l'âme

1) Il y a ici deux mots que le P. Sargis, p. 193, n'a pas transcrits, que l'éditeur de Paris, t. II, p. 101, cherche à expliquer à sa manière, mais qui manquent dans les dictionnaires arméniens: *անդայի և անհամիմաղ*. Le premier est, je crois, en rapport avec le géorgien *დასა*, P. *დასა* «dispute, réclamation en justice»; l'autre, qui se rencontre un certain nombre de fois dans l'ouvrage de Stéphanos, n'a pu encore être précisé.

2) Cf. p. 196.

3) Mosc. écrit Bouba ou Boupac; Par. et mon Mit. plusieurs fois Boupac; plus bas, chaque copie variera son orthographe.

4) Hist. de Gê. p. 496; tous les renseignements que j'ai pu me procurer fixent en effet la mort de Giorgi-Lacha au 18 février 1223; mais l'année arménienne 672 commença le 25 janvier, d'après M. Dulaurier, le 26, d'après le P. Khatchatour Sourmélian, Traité du calendrier.

de ma mère. Maintenant si quelqu'un ose prétendre s'y opposer, qu'il ait sa part et portion avec Judas et avec tous ceux qui ont dressé la croix; qu'il soit condamné et châtié avec tous les artisans du mal, depuis Caïn jusqu'à l'Antechrist; qu'il soit maudit de la Sainte-Trinité, par tous les saints et par les trois saints conciles, à la mort et à la vie! Ni les miens, ni mes enfants n'ont rien à prétendre sur ces lieux, aucun droit ni pouvoir. Mais si un musulman devient le maître et prétend faire de l'opposition, qu'il soit repoussé de son Dieu, renié de son prophète; que des milliers de mille malédictions soient sur lui, sur son fils et sur sa race, d'ores-en-avant et pour l'éternité! En 672 — 1223.»

Comme précédemment on avait enlevé à Noravank le village d'Agaraki-Tzor, Liparit l'avait demandé avec beaucoup d'instances à l'amir-spasalar Zakaré¹⁾, avait exhibé le haut rescrit de l'atabek Eltcouz, et ayant délivré ce village, avait ordonné d'écrire en son nom, à Noravank, un souvenir de ce fait, où il était interdit, sous peine de malédiction, de l'enlever à la sainte église. Lui-même avait scellé l'acte, qui était de cette teneur:

«Moi le pécheur, serviteur du Christ, l'amir-spasalar Zakaré, fils du grand Sargis, généralissime d'Arménie et de Géorgie, j'ai rendu à Noravank le village d'Agaraki-Tzor, exempt de tout impôt, et demandé à Ter Sargis²⁾, supérieur du couvent, dix messes annuelles, qui doivent être célébrées invariablement. Après moi personne ne pourra, ni des miens, ni des étrangers, enlever ce village à la sainte église. Si quelqu'un l'ose, qu'il soit maudit du Dieu tout-puissant et de tous les saints; que sa part et portion soit avec Judas et autres qui ont dressé la croix, et avec les renégats; qu'il soit chargé de mes péchés! Ceci est confirmé, par la volonté de Dieu. En 660 — 1211.»³⁾

Après cela le grand et pieux prince Liparit fit beaucoup de dépenses pour le saint asyle, car il lui concéda la propriété du canton et du couvent, par acte de l'atabek Ivané, par ordre de Thamar et de Lacha⁴⁾, où il fit apposer le sceau royal, en assurant l'invariable authenticité. Il fit en outre construire par l'évêque Ter Sargis une magnifique église, qu'il orna d'ustensiles et enrichit de toute sorte d'effets et de domaines héréditaires, lui, ainsi que son fils. Nous en parlerons successivement. Il fit aussi tracer sur l'église même une inscription de cette teneur:⁵⁾

«En 672 — 1223, par la volonté de Dieu, moi Liparit, fils d'Ellicoum et petit-fils du grand [Liparit] Orbélians, mon père, par suite d'un grand ressentiment, s'était éloigné de sa patrie et du roi des Aphkhaz, et était allé dans la maison de Perse, auprès de l'atabek

1) Père de Chahanchah, nommé dans l'acte précédent.

2) N'oublions pas que Ter Sargis avait été sacré du vivant de son prédécesseur Stéphannos; v. p. 195.

3) Un acte comme celui-ci, dressé en l'année arménienne 660, commencée le 28 janvier 1211, prouve nettement que Zakaré n'était pas mort à cette époque. J'ai toujours soutenu qu'il mourut au plus tôt en 1212 et avant la reine Thamar.

4) Par. «Par ordre du roi et de Lacha-Giorgi»; Mosc. «Par ordre de Lacha-Giorgi»; or Ivané ne fut atabek

qu'après la mort de son frère Zakaré et vers la fin du règne de Thamar: donc après l'acte précédent, et peut-être déjà en 1212.

5) Cette inscription est rapportée chez le P. Sargis, t. II, p. 174, sous la date 670 — 1221, comme se trouvant sur la muraille du N., à l'intérieur de l'église; mais à la fin, il donne la date 672 — 1223, et répète la même inscription, p. 114 suiv., d'après le texte de notre historien..

6) Le Mit. porte Ourbéliants, suivant la prononciation moderne.

Eltcouz¹⁾, qui l'accueillit avec de grands honneurs, lui témoigna beaucoup d'affection et lui donna la grande ville d'Hamian; puis il me laissa orphelin, et moi, par ignorance, je me laissai séduire par eux²⁾, mais je repris ma religion paternelle, et je rentrai, jeune encore, dans le giron de la foi de S. Grégoire. Je me présentai au grand atabek Ivané, qui me reçut avec beaucoup d'affection et me donna, en échange de mes domaines, Hrachca-Berd³⁾, avec ses jouissances, plusieurs villages dans le Vaïo-Tzor, dans le Géghakouni, dans le Cotaïk et à Caïen. Moi, avec grande ferveur, je construisis ce monastère de Noravank, sous le supérieur Ter Sargis, surveillant de la Siounie; j'érigeai cette église, au prix de grandes dépenses, ramenai de la maison de l'atabek la sainte croix majeure⁴⁾, que j'y réinstallai, délivrai Agaraki-Tzor, avec ses limites, donnai en outre le village de Tkharbi, et un quartier de celui d'Hamaser.⁵⁾

«Cependant Ter Sargis et les moines m'ont assuré chaque semaine trois jours de messes, au maître autel: les dimanche, jeudi et samedi; le dimanche et le samedi, pour mon âme chargée de péchés, pour moi Liparit; le jeudi, pour ma compagne Aspha. Maintenant, vous qui devenez héritiers de la sainte église, demandez la rémission de mes péchés, la longévité de mes fils Elicoum, Sembat et des autres⁶⁾. Célébrez mon souvenir sans opposition. Si quelqu'un fait opposition à cette offrande spirituelle de mon village, ou à mes autres arrangements, et s'efforce de les enlever à la sainte église, qu'il soit maudit dans son corps et dans son âme par la Sainte-Trinité et par les trois saints conciles; qu'il soit anathématisé par tous les saints, condamné et châtié par le redoutable tribunal du Christ, avec Satan et Judas, avec l'Antechrist et tous les renégats; mais que ceux qui l'accomplissent soient bénis! Si un musulman, devenu le maître, s'efforce de rogner ces donations, qu'il soit repoussé de sa religion, mille et mille fois maudit de Dieu et de son prophète; que le ciel lui refuse sa rosée et la terre ses fruits!»

Pendant que tout prospérait de la sorte, Ter Sargis, après avoir fait beaucoup de dépenses, alla dans la sainte ville de Jérusalem⁷⁾, ainsi qu'il a été dit précédemment, et y termina ses jours par la mort du martyr. Ter Stéphanos lui succéda, et se rendit auprès de Costandin, grand catholicos d'Arménie⁸⁾, qui confirma de nouveau le monastère comme

1) Chez le P. Sargis on lit: *ի տուն արքայի Տիգրանի* «dans la maison des atabeks issus d'Eltcouz;» le sens qui en résulte change le fait que l'on trouvera raconté au ch. LXVI, Hist. des Orbélians; car là l'historien dit positivement en deux endroits que Liparit, grand-père de l'auteur de cette inscription, alla chez l'atabek Eltcouz, avec ses deux fils Elicoum et Ivané: il faut donc que ces princes aient quitté la Géorgie avant 1178, date de la mort d'Ildigouz. Je crois pourtant qu'il ne faut pas trop presser ce texte, mais l'entendre en ce sens, que Liparit alla demander du secours à la maison, i. e. aux fils d'Ildigouz.

2) Cette phrase est omise dans le texte publié par le P. Sargis.

3) Plus haut, toujours il est écrit Hraséca-Berd.

4) Ici le texte du P. Sargis est entièrement différent, et n'offre même pas de sens.

5) Je donnerai la fin de l'inscription et du chap. dans l'ordre des §§ de l'édition de Moscou, qui me semble plus logique, et j'indiquerai à la fin du chapitre les variantes de mon Mit. et de l'édition de Paris.

6) Le texte du P. Sargis porte, après Sembat: Ivané, Phakhradola et Tarsaidj; en outre, le dispositif final est autrement rédigé, sans qu'il en résulte de variantes pour l'histoire.

7) Ch. LXIV, p. 196.

8) Il siégea 1220 — 1268.

siège épiscopal, comme diocèse renfermant tout le Vaïo-Tzor, Nakhdchavan, Djahouc et son territoire. Il reçut une lettre encyclique, dans laquelle des anathèmes terribles défendaient à quiconque, par la suite des temps, d'annuler ce qui y était réglé, et dont telle était la teneur. ¹⁾

De son temps le grand prince Sembat, glorieux comme un roi, fils de Liparit, bâtit à la porte du Saint-Protomartyr un merveilleux oratoire et lieu de prière, en pierres de taille polies. Aux jours de Ter Sargis, qui lui succéda, il l'enrichit à grands frais de meubles sans pareils, en or, en argent et en étoffes précieuses, et lui donna en propriété héréditaire trois villages; des vignes à Acorhi, à Hoghotsim, à Arpha, à Tchou, à Amagho-Tzor. ²⁾

Il ³⁾ y inscrivit en ces termes une colonne de souvenir, pour ses frères et parents:

«En 710 — 1261, cet écrit de souvenir et inscription impérissable est de moi le prince des princes Sembat, fils du grand Liparit, qui ai construit ce lieu de prière, renouvelé en dernier lieu les églises, les saintes croix, touchées de Dieu, et orné de châsses d'or les saintes reliques, rassemblées par nous. J'ai donné d'abord, de mon légitime patrimoine, les deux villages d'Avech et d'Anapat, qui avaient été enlevés au couvent, une grande vigne, nouvellement plantée à Acorhi, avec sa rivière Kiouraco-Dchour. Ter Sargis et les moines m'ont assuré les messes de l'autel principal, pour toute l'année, sans opposition, en souvenir de nous: le dimanche et le samedi pour Liparit, le jeudi pour Aspha, les lundi et mardi pour Elicoum, le mercredi pour Ivané, le vendredi pour Phakhradula.

«J'ai encore donné les vignes d'Hoghotsim ⁴⁾ et de Tchou, et fixé un jour de messes dans toutes les églises, pour ma grand'mère Khathoun. Après quoi nous avons encore donné le village d'Azat, avec toutes ses limites, avec les montagnes et les plaines environnantes, à partir de la colline dominante, dite Kourhaca-Khaghats, jusqu'à Erivan, à Hoghotsim, à Djava-Tzor et à l'entrée d'Acorhi; avec cela la vigne de Dzaghca-Tzor, plantée par moi, pour l'âme de Bourthel ⁵⁾, fils de mon frère, tué à la fleur de l'âge, en combattant au pays des Khalandres, dans la plaine des Khazars, aujourd'hui nommée Khiphtchakhs, et nous avons fixé pour lui 15 jours de messes, qui seront célébrées annuellement, sans opposition, dont 10 à la fête principale de David, Jacques et autres, et 5 au dimanche Nouveau.

«Maintenant, si quelqu'un des miens ou des étrangers tente de s'opposer à notre souvenir, ou, pour quelque cause que ce soit, songe à faire opposition aux donations et à les enlever, qu'il soit maudit d'une malédiction irréparable, de la part de Dieu, créateur de toutes choses, avec Bélial et les siens; qu'il soit exclu et anathématisé par les saints anges; qu'il soit condamné et châtié du feu inextinguible, avec Caïn, Kam, Coré, Dathan et Abiron, avec Jézabel et Giézi, avec Judas et Arius et avec le renégat Vasac ⁶⁾, lui et

1) Cette pièce manque dans le Mit., comme dans les deux imprimés. On ne sait quelle peut être la cause de l'omission.

2) Ou Amaghvo-Tzor; c'est de ce lieu, sans doute très voisin, que les Russes ont tiré le titre d'Amaghinski-Monastir, donné par eux à Noravank.

3) Dans mon Mit. et dans l'édition de Paris, on lit ici, bien à tort, le nom de Ter Sargis.

4) Ou Hoghotsimk.

5) Fils d'Elicoum, † en 1261, dans une expédition au N. du Caucase, contre Berké.

6) Le prince de Siounie, mentionné au ch. xvii.

ses fils; que son nom et sa mémoire soient effacés de la terre, et qu'ils soient chargés de mes péchés! Que ceux qui s'y conforment soient bénis! Si un musulman arrive au pouvoir et prétend faire de l'opposition, qu'il soit rejeté de Dieu et de son prophète, que le légitime soit pour lui réprobation, que les lieux lui distillent de la flamme, que sa terre produise des chardons, que lui-même, avec ses fils et sa race, soit exterminé de la vie! Amen.»

Et encore, peu de jours après, un personnage de grande famille, de la race des princes de Baghk, petit-fils des Dchourdchians, nommé Mahévan, dont l'atabek Ivané avait amené les ancêtres, lors de leur ruine, en leur donnant une habitation dans le Vaïo-Tzor, et la citadelle de Noraberd, avec beaucoup de champs, mourut sans postérité. Il légua une partie de son bien à Amira¹⁾, fils de son frère; puis, mettant à part une moitié de la forteresse et toute l'eau qui traverse les champs, du côté de Vardénik, il se rendit au saint asyle, auprès de Ter Sargis. Ayant adopté pour fils la sainte église, ainsi que la sainte croix, il offrit à cette dernière son domaine de Nourb, sa maison, ses vignes, sises à Arpha, toutes ses propriétés, et en traça une inscription commémorative, sous des peines et anathèmes terribles, afin qu'après lui personne ne pût déranger cette donation spirituelle, faite à la sainte église. Pour lui-même, il s'assura 20 jours de messes, annuellement et sans opposition «Maintenant si quelqu'un, des grands ou des petits, des chefs ou employés, fait opposition à ces donations et veut enlever Nourb à la sainte église de Noravank, pour quelque cause que ce soit; si un des supérieurs ou de ses successeurs néglige de remplir ses obligations, ou les met de côté, qu'un tel homme soit effacé du livre de vie, que sa part soit avec Satan, avec Judas et avec tous les artisans du mal; qu'il soit anathématisé de Dieu et de tous les saints!»

De même encore plusieurs nobles indigènes et tanouters distingués, comme la famille des Akhthamarians, domiciliée depuis longues années au bourg d'Arpha, firent de grandes dépenses pour la sainte église, et lui offrirent en donation la partie supérieure de la vigne de Daïéki-Kar. Akhthamar et Arphaslan firent aussi beaucoup d'offrandes votives et en inscrivirent le souvenir, en leur nom, ainsi que des messes. Et encore un prêtre, nommé Chnorhavor, donna plusieurs domaines, situés au même village, et 1000 drams, et fixa une messe pour lui.

Cependant, à cette époque, le Mauvais suscita la guerre au sein de l'église, et certains personnages, imitateurs de Siméi et d'Achitophel²⁾, s'en prirent dans leurs conseils au saint siège apostolique. On commença à entamer, à attaquer les limites du grand diocèse de Siounie, établi depuis les temps les plus reculés, par des canons apostoliques et patriarchaux. Un certain prince Prhoch, fils de Vasac, voulait lui enlever les contrées et villages du Vaïo-Tzor, pour les attribuer en héritage à une autre église. Sans retenue ni réflexion, poussé par la dangereuse folie de la vaine gloire et de la cupidité, un certain Hovhannès, de la contrée d'Erndchac, fils du prêtre Sédrak, du village d'Apracounis³⁾, se présenta au

1) Il est mention de la famille de Dchourdch et notamment d'Amira, chez le P. Sargis, t. II, p. 176, 179.

2) V. II. Reg. xv, xvi.

3) Sargis II, 198. d'Arcounis. Apracounik est un village situé dans le territoire d'Erndchac.

vénérable catholicos Costandin; l'ayant trompé par de fausses paroles et s'étant fait sacrer évêque, il alla au couvent d'Erndchac. Là il mit en avant le prétexte que ce lieu était aussi un siège épiscopal, puisqu'il s'y trouvait des tombes de pontifes, c'est-à-dire, de personnages venus là par hasard, à l'occasion de l'érection d'une citadelle, au temps des évêques de Siounie, et qui y étaient décédés. S'étant fait appuyer par un chiliarque étranger, il s'empara par la force de la contrée d'Erndchac. Alors les évêques, Ter Sargis de Noravank et Ter Hovhannès de Tathev, partirent, et, par l'ordre et avec l'assistance du pieux prince Tarsaidj, frère de Sembat, allèrent auprès du grand catholicos d'Arménie, Ter Hacob¹⁾, successeur de Ter Costandin, et lui firent connaître les troubles et déchirements du diocèse apostolique. A cette nouvelle le pontife tressaillit et ordonna d'écrire une lettre, contenant de terribles anathèmes, par lesquels il sépara de la vie spirituelle le malheureux Hovhannès d'Erndchac, et défendit, sous des peines effrayantes, que nul n'osât faire opposition à ce diocèse. Il écrivit également au prince Prhoch une lettre de blâme, pour lui et pour ses enfants; il lui ordonna de renoncer à de telles visées, sous peine d'hériter de sévères malédictions.

Ayant pourvu à cela, les évêques partirent et, étant revenus chez eux, présentèrent d'abord la lettre au prince Prhoch, qui, cédant à l'impulsion de son sens droit et d'une foi fervente, se soumit très humblement, avoua son péché et cessa toute opposition. Par un engagement écrit de sa main et sous serment, il promit de ne plus songer, lui ni les siens, à de telles intrigues, et ayant fait restitution du diocèse, fut béni par les évêques. Quant au personnage qui avait pourchassé Erndchac, on le saisit et on lui montra la lettre d'anathème; on le priva du rang épiscopal et du sacerdoce, et on remit en ordre la contrée. Or telle était la teneur de la lettre encyclique de Ter Hacob, apportée par les évêques²⁾.

1) Il siègea, 1268 — 1287.

2) Cet acte manque partout; cf. p. 206. — L'ordre des faits, dans l'édition de Moscou, semble fort convenable; mais pour la comparaison, je vais indiquer la série des §§ dans l'édition de Paris et dans mon Mit.

Paris:	Moscou:	Mit.:
p. 105. Cependant Ter Sargis (liséz Sembat) inscrivit une colonne...	p. 265. Il (Sembat) inscrivit...	p. 334. Cependant Ter Sargis... et l'inscr. datée 710 — 1261.
p. 106. J'ai encore donné les vignes d'Hoghotsim...	— J'ai encore donné...	p. 335. J'ai encore donné...
p. 107. Il y aura messe trois jours de la semaine, au maître...	p. 264. Ter Sargis et les moines nous ont fixé la messe...	p. 336. Il y aura messe...
p. 108. Pendant que tout prospérait...	— Pendant que tout prospérait...	— Pendant que tout prospérait...
p. 109. De son temps le grand prince Sembat...	p. 265. De son temps...	
p. 110. Un général musulman...	p. 268. Appuyé par un général étranger...	
p. 111. Encore quelque temps après...	p. 266. Encore quelque temps après...	
p. 113. Ils firent beaucoup de frais...	p. 267. Ils firent beaucoup de frais...	p. 337. Ils firent encore... — Akhthamar et... — Cependant à cette époque le Mauvais suscita...
		p. 338. Un prince Prhoch... — Un général étranger... jusqu'à Encore quelque temps après.

En un mot, les textes sont aussi complets l'un que l'autre, mais il y a une intervention des faits: j'espère que la critique approuvera le choix que j'ai fait entre les trois rédactions. Celle du P. Sargis, t. II, p. 194 sqq. est conforme à l'édition de Paris et à mon Mit.

CHAPITRE LXVI.

De la grande seigneurie des Orbélians, d'où ils sont venus; leur arrivée dans ce pays; renseignements sur beaucoup de choses et d'événements.¹⁾

Quand commença la principauté de ce pays d'Arménie et de Géorgie, Thorgom, l'ancêtre et le chef de famille de notre race, avait huit enfants, distingués par leur bravoure et par leur taille gigantesque: le premier, Haïc; le second, Karthlos; le troisième, Bardos; le quatrième, Movcan; le cinquième, Lécan; le sixième, Héros; le septième, Covcas; le huitième, Egrès. Distribuant à ses fils leurs héritages, Thorgom donna notre pays d'Arménie, avec toutes ses limites, à Haïc, et la contrée ténébreuse²⁾ du nord à Karthlos et à ses autres frères. Celui-ci s'en-alla dans la montagne d'Armaz, où il construisit sa maison,

1) Ce chapitre, le plus long de l'Histoire de Siounie, a été regardé jusqu'à l'année 1840 comme un ouvrage à part. Imprimé en 1775, à Madras, sous le titre de: «Histoire des débris des Arméniens et des Géorgiens, composée par un certain prêtre Mesrob, du village d'Hoghots, dans le Vaïo-Tzor, en Siounie, en l'année 992 arm. — 1543,» il fut, comme on le voit, attribué à un autre auteur que notre Stéphane, parcequ'il fait partie d'un volume où se trouve encore la vie de S. Nersès catholikos, qui est réellement l'oeuvre de Mesrob, soit du célèbre inventeur de l'écriture arménienne, comme le croit l'éditeur du t. VI de la petite Bibliothèque, p. 137, soit d'un autre Mesrob, du Vaïo-Tzor, qui l'aurait arrangée en 416 arm. — 967, ainsi que le fait voir un memento cité au même lieu. Le savant P. Somal, dans son Quadro, n'hésitait pas à l'attribuer au Mesrob du Xe s. Lacroze en a traduit quelques portions en latin, Thesaurus epistolicus Lacrozianus, t. III, p. 5, 6, 11—14, et son travail a été réimprimé en 1810 à St.-Petersbourg; mais je n'ai eu à ma disposition ni l'édition de Madras, ni celle des extraits de Lacroze, excepté ses lettres. En 1840 M. Kötzebue ayant eu l'obligeance de me faire remettre par M. Köppen le Mit. complet de l'Histoire de Siounie, je publiai une analyse de cet ouvrage et la Table entière des chapitres, dans le Bulletin scientifique, t. VIII, p. 177, et t. IX, N. 17. C'est donc bien en vain que l'on se plaignit dans le temps de la prétendue méprise de M. S.-Martin, qui aurait pris à tort l'Histoire des Orbélians pour l'extrait d'un livre plus considérable, et de moi, qui avais démontré de facto l'authenticité de cette assertion.

Après l'édition de Madras, le savant arméniste français que je viens de nommer publia de nouveau, avec une traduction française, malheureusement très faible, suivie de notes qui lui ont valu une si haute renommée d'érudition, l'Histoire des Orbélians; ce même morceau fut en-

Hist. de la Siounie.

core réimprimé séparément à Moscou, en 1858. J'en ai eu entre mes mains, dans un manuscrit ayant appartenu à feu Mgr. Carapiet, archevêque de Tiflis, une excellente copie, qui m'a fourni beaucoup de variantes, pour une nouvelle édition, que j'avais en vue, de l'oeuvre de M. S.-Martin. Mais depuis que j'ai pu consulter l'ouvrage original, dans un bon Mit. et dans deux éditions qui se complètent mutuellement, j'ai dû renoncer à ce projet. Les trois éditions séparées de l'Histoire des Orbélians ne se distinguent; tant s'en faut, ni par la pureté du texte, ni surtout par le respect de la forme donnée par Stéphane à son ouvrage. L'éditeur de Madras l'a divisé en IX chapitres, avec des rubriques de sa façon, et de plus il a partout remplacé les années de l'ère arménienne par celles de l'incarnation, qui n'avaient cours en Arménie ni au Xe ni au XVe s., ni à aucune autre époque, surtout employées seules. Quant à moi, j'ai dû supprimer les rubriques, réintégrer les dates arméniennes, et, à l'égard des variantes, s'il s'en trouve quelques-unes qui en valent la peine, je les citerai soigneusement. Pour mes notes, je puiserai amplement dans les belles recherches de M. S.-Martin, et j'ajouterai ce que le progrès des études historiques orientales me fournira de plus intéressant.

Je m'étais proposé, en 1840, de donner une édition critique et une nouvelle traduction de la seule Histoire des Orbélians, et mon travail fut dès-lors présenté à l'Académie. Depuis lors ayant donné, dans l'Histoire de Géorgie, une bonne partie de mes recherches, et entrepris la traduction complète de Stéphane, je devrai me borner ici, dans mes annotations philologiques et historiques, aux éclaircissements les plus indispensables.

2) Le nord s'appelle en géorgien, c'est-à-dire dans la langue d'où ces renseignements sont traduits, ჩრდილოეთი, le pays de l'ombre.

ainsi qu'une forteresse imprenable, dans un lieu bien choisi, et nomma cette dernière Orbeth¹⁾. La contrée, de Khounan à la mer de Sper²⁾, s'appela, d'après lui, Karthl.³⁾

Pendant un long espace de temps, les fils succédèrent à leurs pères, dans les domaines de Karthlos, jusqu'au roi de Perse Khosro-le-Grand, dit Kékavous⁴⁾. Les Géorgiens avaient la coutume de nommer leur chef tanouter⁵⁾ «seigneur de la maison,» parce qu'ils n'avaient pas de roi, et ce tanouter résidait dans la grande ville de Mtzkhéthha, au pays de Karthl, bâtie par Mtzkhéthos, fils aîné de Karthlos. Opprimés en ce temps par la tyrannie du roi de Perse, ils souhaitaient échanger la vie contre la mort. La Géorgie avait alors pour chef le Perse Ardarmos, nommé par Abridon, souverain de la Perse, de la Géorgie et de l'Aghovanie. C'est cet Ardarmos⁶⁾ qui reconstruisit Mtzkhéthha, l'entourna d'un mur en pierres cimentées à la chaux et tira une muraille du mont Armaz au fleuve Kour. Après sa mort, sous quatre gouverneurs, la Géorgie fut partout en proie à la guerre et à la dévastation, soit sous Kékavous-Khosrov, soit ensuite sous Kvé-Khosrov⁷⁾: les Géorgiens étaient donc dans une situation très fâcheuse et sans espoir d'aucun côté.

Cependant il s'éleva en ce temps-là une grande discorde et une guerre sérieuse dans l'empire du Djénastan (la Chine), situé vers l'orient, au pays des Khalandres⁸⁾, confinant aux Khazars et aux Huns, et s'étendant jusqu'au mont Emaous. En effet, à la mort du monarque, nommé Djenbacour⁹⁾, les membres de la famille souveraine ayant commencé à

1) Lieu, nid d'aigle; nom provenant régulièrement d'Քեթն, aigle; ce fut par la suite le fort de Samchwildé «lieu d'arc, où l'on tire de l'arc.»

2) Soit la mer Noire, soit le lac de Sper ou de Tchildir.

3) En géorgien, Karthli, nom que porte encore un petit affluent méridional du Kour, la Karthlis-Khew, dans l'ouest du mont Armaz.

4) Kaï-Kaous, de la dynastie des Kafanides, fut non le même que Kékhosrou, mais bien son grand-père, ainsi que le dit S.-Martin, dans sa note 7 sur ce passage, et comme les Annales géorgiennes le font comprendre par l'ordre même des faits.

5) Ceci est un mot arménien, répondant au géorgien Յանութեան, qui avait dans l'origine une signification très élevée; maintenant on appelle ainsi, dans certains endroits, le maire d'un village et l'économe d'un couvent. En Arménie il a conservé sa valeur de, seigneur d'un domaine plus ou moins grand.

6) L'Ardam des Ann. géorgiennes.

7) L'imprimé porte ի քրուանայ խոսրովու, qui doit signifier, d'après l'autorité d'Eléazar Chamirian, l'éditeur de Madras «par les coups de Khosrov;» notre Mit. porte ի քրև խոսրովու, signifiant à la rigueur «par le choix de Khosrov,» si cela pouvait donner un sens raisonnable. Mais l'histoire vient à notre secours, puisque Kaï-Khosrou succéda à son grand-père Kaï-Kaous, ainsi que le remarque M. S.-Martin, p. 181. Kvé-Khosro serait

donc une simple altération du nom persan, et il resterait ici une interversion chronologique, plaçant les événements du commandement d'Ardam après ceux accomplis sous Kaï-Kaous, tandis qu'ils les ont précédés; car Abridon ou Férioudon régna avant Kaï-Kaous.

8) M. S.-Martin croit que cette nation peu connue habitait sur le Volga; une inscription de Noravank, citée quelques pages plus haut, p. 206, montre la justesse de cette assertion.

9) Ce titre de Djenbacour se retrouve chez l'historien Ghévond. Au temps du khalife Wélid, son général Mahmed lui ayant proposé de faire la conquête de la Chine, il écrivit une lettre arrogante au souverain de ce pays. Celui-ci, qui s'appelait Djenbacour, ayant lu la lettre, appela auprès de lui tous ses gardes...; Ghévond, p. 61. A la manière dont s'exprime l'auteur, on voit qu'il regarde ce mot comme un titre et non comme un nom propre. Moïse de Khoren, dans sa Géographie, Oeuvres complètes, p. 619, dit aussi: «Leur roi (des Chinois) s'appelle Djenbacour,» comme il dirait Khaghan, en parlant du prince des Khazars; il est encore plus positif au l. II de son Hist., ch. lxxxii, quand il dit: «Un certain Arboc, Djenbacour, car c'est ainsi qu'en leur langue on désigne le titre royal.» C'est aussi dans le même sens qu'il faut prendre ce passage de Séhéos, p. 29: «Ils formèrent le projet de tuer leur frère, le Djenbacour, roi de leur pays.» En effet la première partie du mot est bien le nom arménien

combattre l'un contre l'autre, un des partis eut le dessus, et l'autre prit la fuite. Il y avait dans le dernier un homme habile, non moins beau qu'énergique et actif, dans la fleur de la jeunesse, qui, prenant ses amis, ses troupes et un trésor royal, et monté sur de rapides coursiers, franchit de plein vol beaucoup de contrées, avec un appareil si formidable, que personne n'osait les affronter. Ayant traversé la porte de Darial, il arriva, comme conduit par la Providence divine, au pays de Karthl, et se présenta au tanouter de Mtzhéthé. Voyant son affliction, les dangers imminents et l'inquiétude où il se trouvait, du côté des Perses, ils traitèrent avec le tanouter et avec les principaux personnages: «Nous sommes, dirent-ils, de la race royale de la Chine; nous étant séparés de nos frères, nous sommes venus ici et, charmés de la forte assiette de votre pays, où vos Dieux nous ont amenés pour vous soulager de vos peines, notre volonté est, ou de résider dans le royaume de Perse, ou de passer auprès du monarque de Grèce. Mais si nous vous convenons, préparez-nous un lieu d'asyle, et, restant ici, nous vous délivrerons de vos tyrans; sinon, nous suivrons notre route, et que notre Dieu nous y soit en aide!» Voyant des hommes si valeureux et si énergiques, et entendant de si agréables paroles, les principaux tanouters, extrêmement satisfaits d'un tel événement, célébrèrent de grandes réjouissances et reçurent ces gens avec toute la magnificence, avec tout l'éclat et tous les honneurs imaginables. En témoignage de leur extrême affection, ils leur donnèrent, pour lieu d'habitation et de défense, l'imprenable citadelle d'Orbeth, construite par Karthlos, ils leur assignèrent encore plusieurs contrées, de très grands villages et des forteresses, en possession héréditaire. Ceux-ci, satisfaits du lieu, s'établirent à Orbeth, et, de ce fort, ils furent appelés, longtemps après, Orbouk, i. e. Orbéthésik; car c'était l'habitude de ce peuple de donner aux princes les noms des lieux, comme le prouvent les Méthouk, les Méphéouk, les Mradchouk; les Hérithovk, ainsi appelés de Héréth; les Dchavakhourk, de Djawakheth; les Cakhésik, de Cakheth; les Lekhthimaïk, du mont Lekh, et beaucoup d'autres. Cette famille s'appelle donc jusqu'à présent Orbelk, tandis qu'auparavant c'étaient les Djénéouk, i. e. Djénatsik, ou Chinois¹⁾.

des Chinois. Djen 𐌌𐌔𐌌; quant à la 2^e partie, S.-Martin t. II, p. 54, assure que c'est le titre 𐌌𐌔𐌌, dont les Arabes et les Persans se servent en parlant du souverain de la Chine; toutefois l'origine en reste inexpiquée; cf Ghévond, trad. russe, N. 105.

1) Il y a du vrai dans l'observation de Stéphanuos, mais il y a du faux dans beaucoup des détails. Les ethniques et titres provenant de la terre ou de la localité sont fréquents en Géorgie: cela est certain, mais ils sont terminés en 𐌌𐌔𐌌 éli pour les personnes, exclusivement, en 𐌌𐌔𐌌 ouli, 𐌌𐌔𐌌 ouri, pour les choses: on dit Thbiléli, l'évêque de Tiflis; imérouli koudi, le bonnet d'Iméreth; cakhouri ghwin le vin de Cakheth. On doit donc dire, et l'on dit en effet 𐌌𐌔𐌌 un Orbélian, et aussi 𐌌𐌔𐌌-𐌌𐌔𐌌, jamais 𐌌𐌔𐌌 orbouli. On dit Mthiouli (seule

exception), un montagnard, au lieu de Mthiéli; Méphéouli ne répond à rien de connu; Mradchouli est une faute, au lieu de Mradchéli, inusité du reste, pouvant signifier un habitant du Radcha; Hérithovk ne signifie rien, si l'on veut le faire venir de Héréth, dont l'adjectif est Héri, Héréli; Djavakhouri se dirait non des habitants, mais des objets provenant du Djawakheth; Cakhésik est une forme purement arménienne, à laquelle répondrait Cakhi, Cakhe: toutefois il est remarquable de retrouver ce nom chez un auteur du XIII^e s., époque où le Cakheth n'existait pas comme royaume. Au lieu de Lekhthimaïk, lis. Likhthimerni, les habitants d'au-delà du mont Likh, et non Lekh.

Ainsi, d'après Stéphanos, des princes chinois seraient venus en Géorgie, par la route de Darialan, à une époque très reculée; d'après l'Hist. de Gé. p. 90, il y aurait eu

Pendant que cela se passait, les Orbélians réunirent la maison de Géorgie; avec leurs troupes, ainsi rassemblées, ils fondirent sur tous ses oppresseurs, les taillèrent en pièces et mirent en fuite leurs ennemis, les Perses. Il y eut alors la paix dans cette contrée. En conséquence on les établit généralissimes et chefs militaires de la maison de Géorgie. Pharnawaz, le premier roi géorgien, honora encore plus les Orbélians, de sorte qu'il n'y eut dans le pays personne qui leur fût semblable ou égal, excepté le roi.

Ces renseignements nous ont été fournis confusément par les Annales géorgiennes; car la haine du roi Géorgi¹⁾, qui anéantit la famille orbéliane en Géorgie, ayant fait disparaître également leurs noms de l'histoire, de tous les documents écrits et des églises, nous avons recherché et obtenu cette mince portion de notices, en consultant des hommes qui en avaient connaissance, les monuments épars, sauvés de la catastrophe, et les traditions de la famille, transmises par les pères à leurs enfants. Mais comme la véracité des anciens récits concernant les actions de bravoure et les hauts faits de la race orbéliane, à l'égard de toute la maison de Géorgie, a été altérée dans les Annales du pays, dites Karthlis Tzkhovréba, nous n'avons pu connaître au juste les choses: nous les avons donc écrites tant bien que mal dans notre livre. Toutefois, nous exposerons les détails que nous avons trouvés dans les ouvrages en langue arménienne, et la catastrophe de leur destruction, telle que nous l'apprend l'élégante Histoire de Mkhithar d'Ani.²⁾

Maintenant, en l'année arm. 498 — 1049, sous les rois de Géorgie David, et d'Arménie Gagic-Chahanchah, résidant à Vanand, et sous l'empereur grec Monomaque³⁾, on vit le peuple chrétien humilié par les Ismaélites, fils d'Agar. S'étant appelés l'un l'autre, dans le Khorasan, dans le Khorazm⁴⁾, dans le Fars, dans le Kirman et la Boukharie, dans le Mazandéran et l'Irak⁵⁾, à Bagdad, à Basra, dans l'Arhan et l'Atrpatacan, ils rassemblèrent une armée innombrable de Persans, de Khazics⁶⁾, d'Arabes et de Scythes, des Turkestans,

anciennement une émigration d'un certain nombre de familles turques, venues en ce pays par la mer Caspienne et par le Kour. Il est fort probable, malgré la différence des détails, qu'il s'agit des deux côtés du même événement, dont la date précise ne peut être fixée que par approximation, à cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne. Notre historien n'avait pas à cet égard des notions bien sûres, puisque, lors de l'extermination des Orbélians, en 1177, il se contenta de dire qu'ils étaient fixés en Géorgie depuis plus de 1000 ans, ce qui placerait leur arrivée dans le Caucase aux environs de l'ère chrétienne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'on trouve encore dans la Géorgie centrale ou Karthli des thawads Orbélians et des Djambacourians, existant les uns au S., les autres au N. du Kour.

1) Ou Géorgé.

2) L'ouvrage de Mkhithar, vivant au XII^e s., sur les antiquités de l'Arménie, de la Géorgie et de la Perse, est malheureusement perdu.

3) Gagic Ier, dit Chahanchah, roi d'Ani, régna de 989

à 1020; un autre Gagic, cousin du précédent, et qui porte chez Samuel d'Ani — a. 1070 — le même titre de Chahanchah, régna en effet à Cars 1029 — 1064; Matth. d'Edesse, trad. fr. p. 129, dit: «Kakig Schah, fils d'Abas, de Cars.» C'est évidemment de ce dernier qu'il s'agit ici, d'autant plus qu'en 1049 la dynastie Bagratide d'Ani ne subsistait plus. Or à l'époque où se rencontrent les deux synchronismes de Gagic et de Monomaque, on ne trouve pas de roi David en Géorgie, à moins que peut-être l'auteur n'ait en vue David-sans-Terre, roi des Aghovans postérieurs, à Loré, qui mourut en 1046, ou 1047, encore y aurait-il un léger écart entre les dates, et ne s'agirait-il pas d'un roi de la Géorgie proprement dite.

4) Quelques manuscrits ajoutent: dans le Khoujastan, en Perse.

5) Partout on lit Մարահ à Aragh, qui doit peut-être se transcrire, sur l'Aragh ou Aral.

6) Mit. խազկաց; les deux éditions portent խազկաց des Khazars; l'édition particulière de Moscou, խազկաց,

et allèrent planter leurs camps immenses, innombrables, dans la plaine de Carin. Leur projet, qu'ils ne purent accomplir, était d'exterminer la foi et le nom chrétiens, en Géorgie, en Arménie et en Grèce¹). A cette affligeante nouvelle, à ce bruit de désolation, qui parvint d'abord à l'empereur grec, une frayeur universelle pénétra au fond des entrailles; on envoya Comnène, avec les troupes de Trébisonde, demander le concours et l'assistance de l'Arménie et de la Géorgie, pour essayer d'échapper à l'épouvantable fléau des gens du midi, menaçant comme l'abîme. Les rois David et Gagic furent sourds et n'osèrent point entrer en campagne contre l'armée ismaélite, mais par les plus énergiques supplications ils décidèrent le brave, l'invincible Liparit Orbélian à aller se joindre aux troupes grecques et à prendre part aux prochains combats; pour eux, ils se glissèrent à petit bruit dans les forts de leurs contrées. Cependant Liparit s'étant chargé de l'entreprise: «Je marcherai contre les étrangers, dit cet homme au cœur intrépide, et me dévouerai pour la foi chrétienne. Avec la force de Dieu, ou je les ferai retourner au lieu d'où ils viennent, ou je mourrai pour le Christ. Alors, ô roi, je te confie mes subordonnés, pour qu'après moi la jalousie et la méchanceté de tes nobles géorgiens ne te porte point à les tromper et priver de leurs honneurs et héritages.»²)

Après avoir ainsi parlé, Liparit s'occupa personnellement à réunir ses nobles et ses troupes, car il possédait la moitié du royaume³). A ce rassemblement, formé de 700 nobles distingués, ses serviteurs particuliers, et de 16,000 combattants, ayant joint 1000 hommes des troupes royales, Liparit marcha vers Vanand⁴); 15,000 soldats grecs firent leur jonction avec lui dans la plaine de Carouts, et le total de l'armée se trouva de 41,000 cavaliers. Comme les étrangers avaient d'abord dévasté le village d'Ordorou⁵), mis au pillage

des Khazrics. Or il ne peut être question ici ni des Khazars, vivant au N. du Caucase, ni du peuple inconnu des Khazrics, ni des Khazacs i. e. des Kirghiz Kaïssacs, mais l'auteur veut parler d'une nation dont le nom revient deux ou trois fois chez Stéphannos orbélian, les Khazics, qui paraissent avoir vécu dans le N. de la Perse, du côté du Khorasan ou peut-être dans le Kharizm; v. sur ce peuple le Bull. de l'Acad. des sc. t. VI, p. 77, où j'ai réuni tout ce que j'ai pu trouver à ce sujet.

1) Ceci manque dans mon Mit.

2) Quoique l'auteur ne dise point à quel roi s'adresse Liparit, introduit ex-abrupto dans son Histoire, on ne peut guère douter qu'il ne s'agisse de Bagrat IV, roi d'Aphkhalie et de Karthli, qui, au dire de Cédrenus, avait séduit la femme de Liparit, tandis que celui-ci, par représailles, avait déshonoré la mère du roi. Les Orbélians de cette époque n'étaient pas en bonne intelligence avec leur souverain. Rat, l'Horatius des Byzantins, grand-oncle de Liparit, avait eu maille à partir avec Bagrat III, puis s'était rallié à lui; notre Liparit avait conspiré contre Bagrat IV, pendant un voyage que le roi fit à Constantinople, et s'était permis des excès d'autorité dans Ani, dont le récit se trouve dans l'Hist. de Gé. p. 296,

325: il n'est donc pas étonnant, qu'avant de partir il ait essayé de s'assurer de la bonne volonté du roi.

3) L'éd. de M. S.-Martin, seule, porte «une demi-royauté», *զիկս Թագաւորութիւն*, au lieu de *Թագաւորութիւն*.

4) Canton de la province d'Ararat, dont le chef-lieu est Cars. En arménien ce nom est un pluriel, Carsk, dont le génitif est Carouts, d'où il arrive que l'on peut très bien nommer le territoire environnant, plaine de Carouts, comme on dit Makénots, comme on dira Ordorou, pour Ordor, l'Osourtron des Byzantins.

5) Ce lieu, déjà mentionné chez Faust de Byzance et Moïse de Khoren (Arm. anc. p. 384), appartenait à la famille Ordounik, dont il était la résidence principale, ainsi que celle de l'évêque de Basen. Asolic, l. II, ch. III, le nomme Ordrou, comme certains Mits. arméniens, et les Géorgiens Ordrou; Hist. de Gé. p. 323. Quant à Oucoumia, qui va être nommé, c'est l'Aucami ou Ocaumi d'Aristakès de Lastiverd, ch. XI, situé au pied du mont Dziranis, où l'on ne comptait pas moins de 30,000 âmes. C'est maintenant Ocomi, un simple village, au pied du mont d'Hasan-Qaleh, à une heure de distance de cette montagne et du convent de même nom; Indj. Arménie mod. p. 88.

toutes les contrées voisines, et qu'ils campaient dans ladite plaine, les deux armées, se trouvant en présence, au point du jour, formèrent leur ordre de bataille, en trois divisions, l'avant-garde, le centre et l'arrière-garde. Mais comme, en comparaison de l'immense multitude des Ismaélites, l'armée de Liparit paraissait à-peine et semblait, à leur égard, une réunion de donneurs d'eau ou de gens chargés de ramasser les armes¹⁾, à cette vue, le brave et généreux Liparit encouragea ainsi sa troupe: «Ne craignez point, mais, pour vous fortifier par le nom du Christ, tracez sur vous le signe de la sainte croix, et la victoire est à nous.» Pour lui, descendant de cheval, il fléchit le genou, se signa de la croix sainte et se confia à J.-C., en tenant une parcelle de l'instrument du salut, suspendue à son cou. S'étant ainsi fortifié, il monta sur son étalon turk. Rejetant par derrière son bouclier d'or, brandissant de sa main gauche une souple javeline et tenant de la droite son large cimeterre d'acier, sa redoutable masse d'armes, semblable à un marteau de forgeron, ou au pic aigu des tailleurs de pierre, pendant au-dessus de sa cuisse, il traversa les lignes des combattants, et courut d'un air superbe, d'un côté à l'autre. Sa cuirasse d'or et son casque étincelaient comme le soleil. Respirant et rugissant comme un lion, il provoquait à grands cris les ennemis à un combat corps à corps: «Je suis Liparit, d'Aphkhazie, disait-il; venez, braves Persans et Ariens, et prenons-nous à lutter les uns contre les autres.» Mais à son défi, plusieurs fois répété, nul n'osa répondre, en venant lui tenir tête. Partout où il s'élançait, impétueux comme le vol de l'aigle, ils reculaient et se foulaient mutuellement aux pieds. Voyant que leurs coeurs étaient brisés et leurs courages amollis, Liparit revint à ses gens, les anima et les lança en avant. Poussant des cris affreux, les deux troupes se mêlèrent, se pénétrèrent: leur ébranlement était épouvantable comme le roulement des nuages et les éclats brillants de la foudre. Pour Liparit, s'avancant et se dégageant comme une nuée embrasée, il foudroyait les légions; tel que la flamme déchaînée parmi les roseaux, il sillonnait l'armée ennemie, passant de la droite à la gauche, faisant couler des flots de sang et amoncelant les cadavres des bataillons étrangers, immolés par son bras, jonchés par lui sur la plaine, comme des troupes de lièvres. C'est ainsi que, soutenu par la puissance du Christ, notre Dieu, il tailla en pièces et vainquit les Ismaélites, et força leur débris à s'enfuir. A la moitié du jour on quitta le théâtre de tant de fatigues, louant Dieu et transportés de joie.

Cependant effrayés d'une bravoure si indomptable, les nobles géorgiens, déicides maudits, s'entendirent avec les dédébouls²⁾ et avec les généraux de Liparit, et tout d'un coup ils coupèrent un nerf au cheval de ce prince, qui fut renversé par terre, environné de leur multitude et tué sur place, au grand préjudice des chrétiens affligés³⁾. Les Ismaélites n'en

1) Les deux mots *ქრისტიანი* et *არსენაშენი* manquant aux dictionnaires, il faut les traduire par conjecture. Or le premier, suivant sa composition, ne peut signifier que «donneur d'eau,» et l'autre «ramasseur d'armes.» Comme des gens de cette espèce ne peuvent pas former un corps nombreux, la comparaison de l'armée grecque avec celle

des Turks en ressort, au désavantage des chrétiens.

2) Ce mot en géorgien *დიდებოლ*, s'emploie en parlant des thawads ou princes, des aznaours ou nobles, qui se sont fait une position hors ligne: comme qui dirait les grands boïards, les seigneurs les plus marquants dans l'état.

3) Les Annales géorgiennes, p. 323, s'étendent fort peu

eurent pas plus tôt connaissance, que, saisis d'allégresse, ils revinrent sur leurs pas, le sabre haut, et taillèrent en pièces les troupes géorgiennes, mais quelques-uns prirent la fuite et se dispersèrent dans le pays. Ce fut le signal de la ruine de notre Arménie et de la Géorgie, car le Turk domina dans toutes ces contrées.

Bientôt après, en 513—1064, Ani fut pris par Alpaslan-Soultan¹⁾; Cars, les provinces entières de Chirac, de Vanand et d'Archarounik, les pays d'Ararat, de Sisacan et de Baghk, tout le territoire jusqu'à la porte de Tephkis, eurent le même sort. Or ce furent les guerriers géorgiens, déicides maudits, qui ouvrirent en ce jour la porte à l'affreuse calamité par où se consumma la ruine des chrétiens. Quant à moi, je ne regarde pas le meurtre de Liparit comme un malheur pour lui, mais comme la source de son salut éternel, puisqu'en se dévouant pour le troupeau chrétien il manifesta sa générosité, et que, victime innocente, portant la couronne sanglante du martyr, il alla près du Christ, roi de l'univers, recevoir le prix et la récompense de ses pénibles travaux. Cependant ses fidèles serviteurs, ayant relevé le corps du brillant héros, du brave invincible, le portèrent à Cars, avec de grandes lamentations, préparèrent son cercueil, et l'ayant orné de tissus d'or, de tout le faste des rois, il le transportèrent dans le grand et magnifique couvent de Béthania²⁾, appartenant aux Orbélians et construit par leurs ancêtres, pour leur sépulture. Le roi David³⁾ y vint lui-même, avec tous ses grands, et Liparit fut déposé dans la tombe, près de ses pères, au milieu des sanglots.

Or tels étaient le rang et la prérogative de la famille orbéliane, dans la maison des rois: ils étaient généralissimes de toutes les troupes, commandants suprêmes de toute la Géorgie et chefs de tous les fonctionnaires de la maison royale. Ils avaient en propre douze bannières, de 1000 hommes chacune; mais comme l'étiquette attribuait aux rois la flamme blanche, sur un drapeau écarlate, on leur avait ordonné de porter la flamme écarlate sur un étendard blanc. Quand ils marchaient ou se tenaient debout en la présence du

sur le combat d'Ordro, mais elles affirment, ainsi que les historiens grecs, que Liparit fut fait captif et conduit au sultan, qui lui rendit la liberté vers l'an 1050. A la p. 326, il est dit qu'il mourut à Constantinople, suivant ce que je puis conjecturer, au plus tard en 1064: dans le XI^e Rapp. sur mon voyage, p. 80, et dans l'Hist. de Gé. p. 354, on trouve des documents authentiques sur la suite des aventures de Liparit et sur l'époque jusqu'à laquelle il vécut très probablement, ayant endossé l'habit monastique. Il fut enterré à Catzkh, en Iméreth, où sa famille possédait de vastes domaines. On trouvera aux mêmes endroits des renseignements, omis par Stéphanos, sur la famille de Liparit, sur les rapports de son fils Ivané avec les Grecs et avec les Turks, etc. Quant à la bataille dont il vient d'être parlé, elle eut lieu, suivant les autorités byzantines, en 1048; Hist. du Bas-Emp. t. XIV, p. 345 sqq.

1) Ou plutôt par Mélik-Chah, son fils et lieutenant; v.

III^e Rapp. sur mon voyage, p. 147. Ani fut pris le lundi 16 août, suivant M. Dulaurier, Chronol. armén. p. 327; d'après Samouel d'Ani, un lundi après la fête de la Vierge; le 30 de maréri ou 6 juin d'après Tchamitch, t. II, p. 9.

2) Le quel croire, des Géorgiens, assurant que Liparit fut enterré à Catzkh, ou de Stéphanos? Quant à Béthania, ce couvent est mentionné dans la Géogr. de la Gé. par Wakhoucht, p. 117, comme étant la sépulture des Barathians, une branche de la famille orbéliane. Sur ce couvent, voyez une notice et quelques belles inscriptions, recueillies par le général Bartholomaei, dans le Bull. Hist.-Philol. t. XI, p. 264 sqq.; journ. Кавказъ, 1851, p. 294.

3) Notre conjecture précédente sur le roi Corikian David-sans-Terre se trouve confirmée dans ce passage, combiné avec celui de l'Hist. de Gé. p. 321, où il est parlé de l'alliance de ce prince avec notre Liparit, dans ses démêlés contre le roi Bagrat IV.

roi, ils avaient à la main une baguette à tête de lion; lors des repas, ils s'asseyaient sur des coussins, à une place à part et plus haut que les autres dédébouls et princes, et mangeaient le pain sur des tables d'argent. Enfin ils plaçaient la couronne sur la tête du monarque.

Maintenant donc, après un long temps, sous le règne de David-le-Fort¹⁾, fils de Géorgé, Ivané, grand généralissime Orbélian, recula par son extrême bravoure les frontières de la Géorgie, en combattant contre les Turks. Il enleva à ces derniers Tiflis, Tavouch, Gag, Térounacan, Loré et Ani, en 572—1123. Aussi fut-il de plus en plus chéri et honoré du monarque, qui ajouta à leurs héritages le don de Lorhé, avec son territoire, Darapas, dans le canton d'Agarac²⁾, et Chamchoïldé, qui faisait partie de leurs domaines, lui fut de nouveau concédé avec son territoire: concession qui fut rendue authentique par un acte scellé du roi, en leur faveur. Après la mort de David-le-Fort, son fils et successeur au trône, Démétré-le-Brave suivit glorieusement les traces de ses ancêtres, durant un règne de 33 ans³⁾. Il avait aimé et beaucoup honoré Ivané et son fils Sembat. Ceux-ci prirent de son temps Khounan, anciennement occupé par les Turks, qui leur fut concédé en propre dans l'année 577—1128; après quoi Ivané mourut, dans une vieillesse avancée, et ses domaines passèrent à Sembat.

Sachez que les Orbélians s'étaient unis par des alliances avec les rois de Géorgie et avec les monarques arméniens Kiourikians⁴⁾, qui étaient Bagratides, ce qui fit qu'ils prirent des noms bagratides, tels que Sembat, Ivané, c'est-à-dire Hovhannès; quant à ceux de Liparit, Elicoum, Bourthel⁵⁾, ils les tiennent de leurs ancêtres, venus de Chine; ils prirent également des noms géorgiens.

Un autre Ivané, fils d'Abouleth, prit Dmanis. Après beaucoup de victoires et de grands exploits, Démétré, roi de Géorgie, mourut en 607—1158, et eut pour successeur son fils David, imitateur de ses exemples, homme brave et intelligent, qui mourut deux ans après⁶⁾. Etant près de sa fin, il appela le catholicos et les premiers didébouls, ainsi que son frère Géorgi⁷⁾ et son jeune fils Demna. Ayant placé devant lui sa principale image, la croix du saint Rédempteur et le saint Evangile: «Grands de la Géorgie, vous savez

1) David II, dit le Réparateur, régna 1089—1125. Sur les actes des Orbélians, à cette époque, v. Hist. de Gé. p. 351, 353. Stéphanos ignore complètement les témoignages des Annales, contraires à l'honneur historique de sa famille.

2) Je lis *Ջղարակն տեղի* . . . pour des raisons expliquées longuement dans mes Additions à l'Hist. de Gé., p. 259, et que j'exposerai succinctement quelques pages plus bas.

3) De 1125 à 1158, mais il avait abdiqué un an avant sa mort.

4) Ou Corikians, aussi nommés Aghovans, siégeant à Loré.

5) On trouve aussi les formes Biourthel et Boirthel.

Comme ce mot a une terminaison géorgienne, je suppose que peut-être il est en connexion avec le nom de la forteresse de Birthwis, d'où dériverait naturellement Birthwel, le possesseur de Birthwis.

6) Suivant les Géorgiens, Démétré ne régna que 28 ou 29 ans et † en 1154, s'étant fait moine; son fils David III ne régna que 6 mois, et † en 1155, v. sur ce sujet la Préface de l'Hist. de Gé., et cette Histoire même, où les textes sont discutés.

7) Les Arméniens écrivent encore ce nom Gorgé, Gorgi, Géorgé; la forme géorgienne est Giorgi, de laquelle le son mouillé de l'*Է* arménien rapproche beaucoup la leçon *Ջեորգի*.

parfaitement, dit-il, combien mon père a travaillé pour vous, qu'il a restauré cet empire, et qu'au lit de la mort il m'a remis la royauté, par un acte solennel et par écrit. Pour moi, j'approche de ma fin. Mon frère Géorgi, que voici, n'ayant aucun droit à prétendre à ce trône¹⁾, de même que la possession de la couronne royale m'a été conférée par mon père, de même je la confère à mon fils Demna, en présence de vous tous. Toi Géorgi, mon frère, prends ma place, commande les forces de ce pays, en usant de la portion de l'héritage que tu tiens de mon père, jusqu'à ce que mon fils atteigne l'âge mûr.» Il appela ensuite Ivané, fils de Sembat Orbélian²⁾ et lui fit jurer d'observer ses dernières prescriptions, puis il prit par la main son fils et le remit et résigna en celle d'Ivané. Il fit après cela jurer aux autres dédébouls de ne point trahir le jeune prince et de le sacrer roi, quand il aurait atteint sa majorité. Après quoi il mourut et fut placé avec ses pères à Gélath. Depuis lors l'enfant fut dans la maison d'Ivané, où il recevait la nourriture et l'éducation.

Cependant, ayant gagné les coeurs des princes les plus considérables et celui du catholicos, Géorgi voulait devenir roi, mais on n'osait communiquer ce projet au grand Sembat Orbélian, ni à ses fils Ivané et Liparit. Un mois après, tous les dédébouls et les nobles s'étant rassemblés auprès de Géorgi, Ivané y vint aussi avec les siens. Le roi lui fit part de ses intentions et le persuada, à force de prières, en ajoutant: «A la majorité de mon neveu, je ne le dépouillerai pas de ses droits, mais je le placerai sur le trône royal, suivant le testament de mon frère.» Tous alors, unanimement, le firent sacrer roi. C'était un homme heureux dans toutes les entreprises vigoureuses, et très judicieux. De son temps le royaume de Géorgie prit une grande extension, lui-même livra en personne beaucoup de combats, et par l'entremise du brave et intrépide généralissime Ivané, il ébranla toute la maison des Persans et des Turks. Ce Géorgi prit la ville d'Ani, en 610—1161³⁾, puis la maison entière de Chirac, qu'il donna au grand Ivané, généralissime suprême de Géorgi, fils de Sembat Orbélian, de sorte que la propriété lui en fut dévolue. Un jour, aux portes d'Ani, cet Ivané battit le Chahi-Armen⁴⁾, qui était venu attaquer la ville avec 40,000 combattants; car il avait engagé la bataille sans attendre le roi Géorgi, qui venait à son aide. Une autre fois il défit le grand atabek Eltcouz dans la plaine de Gag, lorsqu'il marchait avec 100,000 soldats contre le roi Géorgi, pour ruiner entièrement la Géorgie et s'emparer du monarque. Ivané se conduisit si habilement et remporta une victoire tellement signalée, qu'abandonnant leurs tentes, leurs armes, une immense quantité de bagages et leurs bêtes de somme, les ennemis s'enfuirent précipitamment, durant la nuit. Mais malgré tant de services rendus et d'actions éclatantes, c'était seulement pour l'apparence que le roi lui

1) La coutume géorgienne était que le fils succédât au père, ainsi que le montre la statistique des dynasties, où quatorze fois seulement le collatéral succéda au roi défunt, dans le Karthli; toutefois le § 152 du code arménien, faisant partie du code géorgien, pose en règle que le frère doit succéder avant le fils; v. 3e Rapp. sur mon voyage, p. 78, et Journ. asiat. septembre 1832, p. 21.

Hist. de la Sionie.

2) Probablement de Sembat, susmentionné.

3) S'appuyant sur une indication donnée par Grigor-le-Prêtre, continuateur de Matth. d'Edesse, M. Dulaurier, Chronol. arm., p. 322, assure qu'Ani fut pris le mardi 27 juin de l'année indiquée.

4) Le Chahi-Armen Sokman était un émir Ortokide, siégeant à Akhlath.

témoignait les plus grands égards et l'élevait en dignité; au fond du coeur, il se méfiait de lui, à cause de son jeune élève, et guettait, mais en vain, une bonne occasion de se débarrasser de celui-ci secrètement: Ivané le comprenait, du reste. Son père Sembat mourut dans un âge avancé et fut déposé près de ses ancêtres, laissant l'héritage de sa principauté à ses fils Ivané et Liparit.

En 626—1177 il y eut du trouble et de l'agitation dans le royaume de Géorgie, et la maison des Orbélians fut entièrement exterminée. Le roi Géorgi avait régné 21 ans, et le jeune Demna atteint sa majorité. Tandis qu'Ivané était avec ses frères et fils à Darapas¹⁾, dans Agarac, se livrant au plaisir avec eux, on vit venir les principaux dédébouls, et avec eux Demna: «Ivané, dirent-ils, souviens-toi de ta promesse et du serment fait par toi au roi David; garde-toi bien d'un parjure, le temps est venu d'installer Demna sur le trône. Géorgi se repose maintenant à Sakhaté, avec une poignée de monde; pour nous, nous sommes tous décidés à remplir nos engagements. Dieu nous préserve, répondit Ivané, de songer à massacrer celui qui a reçu l'onction royale; mais pour accomplir la foi jurée, tandis que nous placerons Demna sur le trône, saisissons-nous de Géorgi et exigeons de lui la promesse solennelle et écrite d'obéir à son neveu; après quoi nous le relâcherons et le laisserons vivre dans l'apanage qu'il a reçu de son père.» Tous s'étant rangés à cet avis, ils se hâtèrent de lever des troupes; mais un enfant de bas étage, qui avait entendu cette résolution, alla durant la nuit en donner avis au roi, qui monta sur-le-champ à cheval, s'enfuit à Tiflis et s'y fortifia. Sans en rien savoir, Ivané continua à réunir ses cavaliers et à se former une armée. Tous les grands et les nobles géorgiens étaient d'accord avec lui et venaient en masse le rejoindre à Darapas, dans Agarac. C'étaient les éristhaws de Karthli²⁾, les Ghorghoraïk, ceux du Djavakhet, Cakhaï et ses fils, le grand Camragel, Memna Djaghel, ceux du Tachir, Hasan de Caïen, Grigol Apiratian, d'Ani, dont les troupes se montaient à plus de 30,000 hommes.

Cependant seul et sans troupes, à Tiflis, le roi Géorgi manda un certain Qiphtchakh, nommé Qoubasar, et il réussit à rassembler 5000 hommes: il n'avait pas d'autre auxiliaire. Ayant appris l'entrée du roi à Tiflis et ses préparatifs de défense, au lieu de marcher contre lui, on attendit qu'il se mit en campagne. Comme l'affaire traînait, cédant à l'inconstance ordinaire de l'esprit humain, Camragel sortit du complot et vint nuitamment trouver Géorgi; ce qu'ayant vu Grigor Majistrosiants³⁾, il agit de la même manière; d'autres,

1) Je transcris ainsi, au lieu de Darbaz, du géorgien *დარბაზი*, afin de conserver la couleur locale arménienne.

2) *ჟარბლთა ჯრბლთა*, transcription du géorgien *ქართველთა ერისთავნი*, que je voudrais pouvoir traduire judicieusement par: les éristaws du Karthli; mais je crois qu'ici, comme pour sûr précédemment, p. 211. l'historien a en vue les gens du Héreth et les Cakhes; car dans le passage correspondant de l'Hist. de Gé. p. 398, il est dit positivement que les gens de ces deux pays prirent parti pour Ivané. Quant aux autres, les

Ghorghoraïk sont les membres de la famille Qouar-gouaré, du Samtzhé; Cakhaï, Camragel ou Gamrécel et Memna Djaghel, sont des seigneurs de la même contrée; Hasan n'est pas connu autrement, mais la forteresse de Caïen était située dans le pays entre Haghat et Sanahin. Pour Grigol Apiratian, i. e. fils d'Apirat, au lieu d'Apiratians, j'admets volontiers la correction de M. S.-Martin, p. 88, n. 90, quoique contraire à la leçon du Mit. et de tous les imprimés. C'était un Pahlavide, fils d'Apirat.

3) C'est le même personnage qui est qualifié plus haut fils d'Apirat; car dans la famille Pahlavide, aux Xe et

l'imitant, commencèrent en secret et l'un après l'autre à se couler près du roi, de sorte que son parti se fortifiait d'autant que s'affaiblissait celui de Demna. En effet, tous ceux qui se rendaient à Géorgi étaient reçus très honorablement, comblés de présents et joyeusement traités, et on leur promettait les opulentes dépouilles des Orbélians. Se voyant alors si puissant et en forces, et connaissant la faiblesse de son neveu et d'Ivané, Géorgi marcha contre eux, avec un grand appareil. A cette nouvelle Ivané rassembla tout ce qu'il possédait dans la forteresse de Chamchoïldé, le dépôt des trésors de sa famille depuis les anciens temps, et qui regorgeait de bagages, y établit des commandants, du rang le plus élevé, et, avec ses troupes, avec les principaux de son parti et Demna, il entra dans Loré, où il se fortifia extrêmement. Pour son frère Liparit, il l'envoya, avec ses deux fils, auprès de l'atabek Eltcouz, demander un secours de troupes. En arrivant dans Agarac¹⁾, le roi Géorgi, ne les y trouvant pas, assiégea la citadelle d'Hisar²⁾ pendant 25 jours, la prit et massacra la garnison. Il s'empara en même temps de leurs riches trésors et de tous leurs biens, et alla camper autour de Loré. Mais comme Ivané y était le 13 du mois de hrotits, et qu'il y resta jusqu'au 5 de méhec³⁾, les habitants de la citadelle étant serrés de près, les nobles commencèrent à descendre, les uns après les autres, nuitamment, au moyen de cables, le long des murs, et à se porter auprès du roi. Bientôt les principaux dédébouls, les amis et confidents d'Ivané, lui écrivirent des lettres d'avis, qu'ils lancèrent dans la place, au moyen de flèches, l'engageant à se soumettre, parce qu'ils redoutaient l'arrivée de l'atabek Eltcouz. Telle était la teneur de l'écrit :

XIe s., il y eut plusieurs personnages du nom de Grigor, décorés du titre grec de magistros. Par parenthèse on remarquera comment un Arménien du XIIIe s. transcrit le mot grec μαγιστρος, qui, si la prononciation de Constantinople était la vraie, devrait être rendu par *մակիստրօս*. Or ce n'est pas le seul exemple que l'on puisse citer: car on lit *պերփիրուծէն, պրփիրուծան*, chez Vardan, p. 163; *Իրիծէն, Իհօծան*, ibid. p. 136; *Կիւրծան*, Asolic, p. 169, *արշամանդրիտ* chez Vardan, p. 113, Mosc., *շամանդրիտ ք արշիմանդրիտ*, Ven. 83. Les exemples analogues sont nombreux.

1) Il est temps de fixer nos idées sur cet Agarac, déjà trois fois nommé dans le cours du présent chapitre; mais avant tout disons que, d'après divers passages de l'Hist. de Gé., un lieu nommé Agarani faisait partie des domaines et était la résidence des Orbélians; v. p. 334, 5, 358, 398, 399. En outre, d'après Wakhoucht, Géogr. de la Gé., p. 179, l'espace compris entre le Kour, la Choulawer et Bolnis s'appela autrefois Gardaban, et plus tard Agarani. Or ce nom est la forme pluriel du géorgien *აგარაკი*, «un champ.» A l'arménien *աղարակ* répond aussi la forme diminutive géorgienne *აგარაკი*, ayant le même sens. Or dans trois des passages de notre histo-

rien, le nom d'Agarac est joint à l'explication *կաշեցեալ դարարաս* ou plutôt *դարրաս*, proprement «à l'Agarac Darbas; à l'Agarac, ainsi nommé, Darbas, à l'Agarac Darbas; mais ici il est dit seulement «dans Agarac.» Ayant égard à l'indication de Wakhoucht, je prends Agarac pour le canton d'Agarani, et Darbasi ou Darbas, pour le nom de la résidence des Orbélians dans ledit canton; cf. Hist. de Gé. p. 399; Addit. et écl. p. 259.

2) La citadelle qui se trouvait au Darbaz d'Agarac; car, d'après Wakhoucht, pas de thawad sans forteresse. Hisar *حصار* est le mot arabe qui signifie une citadelle.

3) Hrotits ou le mois du feu, étant le 12e mois, et méhec ou mahec le 7e de l'année arménienne, le siège de Loré avait donc jusqu'alors duré 208 jours ou 6 mois et 28 jours; s'il s'agit d'une année fixe, commençant le 11 août, ce serait du 20 juillet au 12 février. Si c'était au contraire, comme je le pense, une année vague, nava-sard, le premier mois, commençant pour 1176 au 6 février, l'ouverture du siège aurait eu lieu le 20 janvier, et l'époque de la lettre écrite à Ivané serait le 6 août de la même année. Le savant P. Léon Alichan, dans un curieux discours sur le Haygh ou période sothiaque arménienne, Paris, 1860, p. 8, dit que l'année arménienne commençait le 11 août, en souvenir de la victoire d'Haic sur Nemrod, en 2492 av. J.-C.

«Grand Ivané Orbélian, grand et invincible héros, originaire de la Chine et issu d'un puissant monarque, toi qui es venu dans ce pays d'Ibérie¹⁾, où tu trouvas des honneurs inappréciables; chef suprême de la maison royale et généralissime de Géorgi, si tu aimes tes jouissances, ta vie, tes prérogatives, si considérables, et tes immenses patrimoines, plus grands que la moitié de la maison d'Ibérie, oublie ton premier serment, ta promesse et le testament de David, et sou mets-toi à Géorgi, le puissant monarque des Ibériens. Prends et apporte-lui un riche présent, le jeune Demna, fils de David, la cause des maux que toi et plusieurs vous avez soufferts ici-bas.»

Ayant lu cette lettre, Ivané écrivit la réponse, qu'il attacha également à une flèche et lança au-dehors.

«Mes chers dédébouls, grands et puissants princes, salut. Moi Ivané Orbélian, j'ai lu les avertissements contenus dans votre lettre, mais je ne partage point les projets qu'elle renferme. L'homme qui, par amour pour la vie présente, transgresse la loi divine et devient parjure à son serment, recevra la part du renégat; il brûlera dans l'éternelle géhenne, parmi la troupe des démons. Je ne puis, créature faible et périssable, pour les honneurs de la vie d'un jour, fouler aux pieds l'engagement pris par moi et fausser un serment redoutable: je mourrai donc, fidèle à ma parole, et, près de mon aimable Seigneur, j'irai recevoir l'ineffable trésor que personne ne dérobe.»

Bien que le tout fût écrit en langue géorgienne, nous l'avons traduit et arrangé en arménien.

Quand on eut compris que sa volonté était inflexible, on poussa activement la guerre; mais Demna, s'effrayant trop facilement, se laissa glisser par un cable, durant la nuit, le long du mur, alla près de son oncle paternel et le conjura à genoux de lui accorder seulement la vie. A cette vue, le roi triomphant expédia un homme vers Ivané: «Qu'avais-tu à combattre, lui dit-il, pourquoi étais-tu avide de vengeance contre moi, et maintenant quel motif as-tu de te révolter? — Ce qu'ordonne le roi est juste, répondit-il; qu'il jure de ne me point maltraiter, de ne pas m'enlever mes domaines, et j'irai près de lui.» Géorgi fit le serment et s'engagea de la manière la plus solennelle envers Ivané, qui se détermina à se rendre au monarque. Celui-ci, au comble de la joie, le reçut d'abord avec une bonté excessive et le combla des plus brillantes distinctions, jusqu'au moment où il eut sous la main tous ses fils et sa famille. Puis, oubliant ses serments et promesses authentiques, il fit saisir Ivané, à qui l'on creva les yeux; quant à Demna, qui était devenu gendre d'Ivané, non content de l'arrêter et de lui crever aussi les yeux, il le fit mutiler, «afin, disait-il, qu'il n'eût pas d'héritier.» Kavthar, frère cadet d'Ivané, Sembat, son fils, et Zina, son neveu, furent massacrés par ordre du roi. Tous ses parents, hommes et femmes, généralement, périrent ou furent immolés, les uns par des breuvages mortels, d'autres noyés dans les eaux, quelques-uns précipités du haut des rochers, tellement que leurs noms dispa-

1) Littér., «ce pays supérieur» i. e. septentrional, par rapport à l'Arménie, d'où *Վերք, Վարդապետիք*.

rurent de la maison de Géorgie. Le roi prescrivit également d'effacer des livres d'histoire du pays tout souvenir de la race Orbéliane¹⁾ et d'écrire le récit de ce soulèvement, non d'après les véritables causes, mais suivant sa fantaisie, en le surchargeant de calomnies et de faussetés insignes contre les Orbélians; on lança en outre des anathèmes, défendant de prononcer leurs noms²⁾ et de laisser qui que ce soit d'entre eux en Géorgie: cruel règlement qui fut déposé dans les archives. Cela eut lieu en l'année 626 — 1177.

Telle fut la fin des supplices des Orbélians, leur massacre et expulsion de leurs domaines héréditaires, plus de 1000 ans³⁾, ainsi que l'on calcule, depuis leur arrivée de la Chine, jusqu'à ce jour. Quelques-uns les accusent méchamment d'avoir eu la folle ambition d'aspirer à la royauté, ce qui est fausseté manifeste et clabauderie de chien; car ils ont sacrifié leur vie, à cause du serment fait au roi David, au sujet de son fils, ainsi qu'il convient à des hommes loyaux et dévoués à leur maître. A son tribunal incorruptible Dieu saura bien juger et les spoliateurs et les opprimés.

Cependant Liparit, frère d'Ivané, qui était allé près de l'atabek Eltcouz⁴⁾, avec ses deux fils, Elicoum et Ivané, avait mis en mouvement la maison de Perse et venait au secours de son frère avec une cavalerie nombreuse, formant environ 60,000 soldats. Mais dès qu'il eut appris la nouvelle de la cruelle catastrophe, « Quel crime ont commis les innocents chrétiens, dit-il, pour que j'aie les exterminer; en quoi me sont-ils redevables du sang répandu, pour que je les maltraite? » Il retourna donc sur ses pas et resta chez l'atabek Eltcouz, où ayant vécu quelque temps, en proie à d'affreuses angoisses, à une profonde affliction, il mourut sur la terre étrangère. Elicoum, l'un de ses fils, demeura là; Ivané, frère de ce dernier, alla chez l'émir de Gantzac, où il vécut, comblé d'honneurs et de distinctions; puis sous le règne de Thamar, on le décida, à force de supplications et de serments, à revenir, et, de toutes ses propriétés on ne lui restitua qu'Orbeth: il eut des enfants, qui sont les Orbels d'aujourd'hui.

Après l'expulsion des Orbélians, Géorgi partagea leurs possessions, dont une partie fut donnée à leurs ennemis et délateurs, et le reste au Khiphtchakh Khoupasar⁵⁾, ci-dessus mentionné; le roi éleva même ce dernier au commandement des Orbélians, et le créa généralissime de toute la Géorgie. Mais Géorgi n'avait pas d'autre héritier de sa couronne qu'une fille, nommée Thamar, et mourut en l'année 633 — 1184.

Cette fille étant montée sur le trône, on lui donna pour époux le fils d'un souverain

1) Il reste une inscription du couvent de Sanahin, 632 — 1183, tracée par Ivané Orbélian, le défenseur du jeune Demna; Mém. de l'Ac. imp. des sc. VIIe série, t. VI, N. 6, p. 81.

2) Ce membre de phrase manque au Mit., mais se trouve dans les éditions de Paris et de Moscou, dans celle de Madras et dans sa réimpression, à Moscou.

3) C'est trop peu de mille ans, qui ne remonteraient que vers le commencement de l'ère chrétienne, tandis que c'est à plusieurs siècles avant l'établissement de la

royauté en Géorgie qu'il faut reporter l'arrivée des Orbélians, ainsi qu'il a été dit plus haut p. 211.

4) J'entends ceci dans un sens large, comme se rapportant à la maison et non à la personne de l'atabek; car celui-ci mourut en 1173, et l'envoi de Liparit eut lieu, au dire de l'historien, au commencement du mouvement militaire contre Ivané, à ce qu'il semble, en 1176.

5) Sur Khoubasar, v. l'Hist. de Géorgie.

russe, nommé Géorgi¹⁾. Celui-ci conquiert la ville de Dovin et mourut, ayant vécu peu de temps. Alors Thamar²⁾ prit un autre époux, nommé Soslan³⁾, et eut un fils qui fut nommé Lacha-Géorgi. Cependant, après la mort du roi Géorgi, Thamar distingua Zakaré et Ivané, fils de Sargis, fils du prince Zakaré, de race arménienne et professant la foi orthodoxe, et elle les éleva aux emplois les plus honorables⁴⁾. Zakaré fut créé par elle amir-spasalar⁵⁾, en place des Orbélians, et elle lui donna Loré, ancienne possession de cette famille. Son frère Ivané fut fait atabek de l'Arménie et de la Géorgie. Tous deux, à force d'exploits, ils délivrèrent l'Arménie du joug persan et conquièrent les pays, de l'Arhan au Basen inférieur et de Barcouchat à Mjnkert; ils prirent Cars, Vagharchakert, Gaghzovan, Sourb-Mari, Ani, Anberd, Bdchni, Garhni, la métropole de Dovin, Gardman, Gantzac, Tcharek, Herth, Chamkor, Chaki, Bardav, Tcharaberd, en 660—1211; ils soumirent la Siounie, Orotn, Borotn, Bghen, Barcouchat. Quoique ces conquêtes aient eu lieu en différentes années, cependant il faut les attribuer à eux et à leurs enfants, ainsi que l'affranchissement du pays, de la dure tyrannie musulmane.

Cependant Elicoum restait dans la maison de l'atabek, y trouvant protection et affection entière, tant de sa part, que de celle de ses fils, Pahlavan et Khizil-Arslan, comblé d'honneurs et de dignités qui l'élevaient au-dessus des plus grands de l'Arie et de la Perse. L'atabek lui donna la grande ville d'Hamian (Hamadan), le nomma son fils, le confirma dans ses propriétés par une patente, revêtue de son toughra, et l'établit durant 12 années⁶⁾ émire et commandant des principales villes de Perse: Rhé, Ispahan et Khazmin⁷⁾. Le sultan le sollicitait en outre d'épouser sa fille et de recevoir une grande partie de ses domaines, en renonçant au Christ. Mais quoique encore jeune, Elicoum avait trop de fermeté pour céder à ces propositions et faiblir dans la foi. Persécuté par les Persans et craignant, qu'à cause de sa croyance, on ne lui fit un mauvais parti, il demanda, sous un autre prétexte, une résidence dans la ville de Nakhdechavan: «Ce pays, disait-il, est si voisin de la Géorgie, qu'il me sera doux et facile de venger le sang de mon père et de mes frères.» Approuvant

1) Fils du grand-prince russe André Bogolioubskoï.

2) V. l'histoire de l'époux russe de Thamar dans les Annales géorgiennes, p. 412, 423, 434, et Addit. et écl. p. 288.

3) Chez les Géorgiens, David-Soslan, descendant à la 7^e génération de Démétré, frère de Bagrat IV.

4) Ils étaient de race kourde, au dire de Kiracos, p. 94, et leur ancêtre Khosro s'était attaché aux rois Bagratides de Loré, puis ils avaient passé au service du roi David-le-Réparateur, au commencement du XII^e s. Leur nom de famille, Mkhargrdzélidzé, «fils de l'homme aux longs bras», indique qu'ils se croyaient issus d'Artaxerxès à la longue-main.

5) La promotion de Zakaré est de l'année 1191 ou 1193; Hist. de Gé. p. 429; celle d'Ivané eut lieu après la mort de son frère, au plus tôt en 1212. Cependant quel-

ques inscriptions qualifient Zakaré de généralissime, en 1187 (Sargis Dchalalians, t. I, p. 98, inscription d'Horhomaïr).... Une autre inscription du même lieu, que le P. Sargis, ib. p. 92, place au temps du même Zakaré spasalar, en 1185, et dont il donne le texte p. 101, est datée plus exactement du règne de Giorgi-Lacha, en 655—1206, dans la copie du baron Schilling, et doit être ainsi rectifiée. Ce qui est vrai, c'est que Sargis, père de Zakaré et d'Ivané, mourut généralissime, en 1187; il avait succédé aux Orbélians, dans cet emploi, seulement après l'avènement de Thamar et la mort de Gamrécel; Hist. de la Gé. p. 429; Addit. et écl. p. 269.

6) Ce fut donc de 1176 à 1188.

7) Ce sens me paraît préférable à celui «pour 12 années;» car il n'est pas ordinaire en Perse de donner des commandements pour un terme fixé.

cette idée, l'atabek ¹⁾ lui donna la citadelle d'Erndchac, le bourg de Djahouc, le Kalasrah ²⁾ de Nakhdchavan, ainsi que d'autres présents, et le créa administrateur et chef militaire de ces contrées. Ayant, en outre, partagé ses domaines entre ses deux fils, donné le Khorasan, l'Iraq et les parties les plus reculées de la Perse, à Khizil-Arslan, nom qui signifie «le lion rouge», les contrées supérieures, à savoir l'Atrpatacan, l'Arhan et Nakhdchavan, à Pahlavan, il mit sa main dans celle d'Elicoum ³⁾ et le lui confia, en disant: «Sois le père de celui-ci, et qu'il soit ton fils;» après quoi il le laissa aller à Nakhdchavan, comblé de richesses et des marques de la plus insigne considération. Aussitôt arrivé dans son gouvernement, Elicoum manda l'évêque de Siounie, Ter Stéphannos, fils de Ter Grigor, lui fit l'accueil le plus gracieux, et, tombant à ses genoux, lui confessa ses péchés, se soumettant à la pénitence avec le plus vif repentir. Celui-ci, après lui avoir départi diverses pénitences, lui imposa les mains et le bénit. Ensuite Elicoum chercha pour lui-même une épouse, sans en trouver parmi les chrétiens, qui fût digne de son affection, parce que le pays était encore sous la domination persane. Cédant alors à sa tendresse pour Ter Stéphannos, évêque de Siounie, placé au-dessus de lui par son rang spirituel, il lui demanda la fille de sa soeur, résidant à Djahouc, femme de noble naissance, opulente et mariée avec un homme du pays, nommé Abas. L'évêque, très satisfait de la proposition, le reçut pour gendre, en lui donnant cette jeune fille, aussi religieuse que belle, nommée Khathoun. Il eut d'elle un fils, un charmant garçon, qu'il appela Liparit, comme son père. Quand il eut vécu de la sorte bien des jours, il tomba dans une grave maladie. A cette nouvelle, le grand atabek vint le visiter au bourg de Djahouc, et s'asseyant près du malade, le pressa de ses instances: «Je suis venu, dit-il, pour que tu me fasses un beau cadeau. O roi, expose tes ordres, dit Elicoum, et prescris ce que tu exiges de ma part. Ce ne sont, reprit l'atabek, ni des trésors ni autre chose précieuse dont j'ai besoin; seulement concède-moi ta religion et embrasse la mienne, pendant que tu le peux.» Puis il redoubla ses excitations. Alors le malheureux, accablé d'ailleurs et affaibli par la souffrance, et stimulé par les sollicitations de l'atabek, qui égaraient, pour ainsi dire, sa raison: «Qu'il soit fait, dit-il, suivant ta parole.» L'atabek, transporté de joie, se prosterna, et sur-le-champ il alla faire rédiger une patente irrévocable, scellée de son grand sceau, par laquelle il donnait au jeune Liparit Djahouc, le Kalasrah et 30 boutiques ⁵⁾ dans la principale rue de Nakhdchavan, libres et franches de tout impôt, pour être sa propriété héréditaire, de génération en génération.

1) Evidemment ce n'est plus Ildigouz, mort en 1173, mais son fils Pahlavan, † en 1186, ou Qizil-Arslan, fils aîné et successeur du précédent.

2) Je regarde ce mot, qui reviendra plus bas, comme un nom commun, composé des deux mots kala, forteresse, srah, palais, soit mis en construction «la forteresse du palais,» soit simplement juxtaposés «fort-palais, palais fortifié.»

3) Ici évidemment l'auteur a en vue Ildigouz: il faut donc qu'il s'agisse de faits antérieurs à 1173.

Par. Il mit la main d'Elicoum dans la sienne (de Pahlavan).

5) J'ai traduit ainsi le mot *კილაყაყი*, bien que M. S.-Martin lui attribue le sens de serrure, toutefois en altérant l'orthographe et supposant qu'il faut lire *კილაყი*. En effet, le géorgien *ქულობა* ou *ქულობი* signifie un marché, un lieu de vente, et le persan *کلیک* signifie une boutique étroite.

Ayant recouvré la santé, grâce à Dieu, Elicoum fut si repentant, qu'il alla trouver le sultan et l'atabek, renonça à la religion musulmane et confessa de nouveau la vraie foi du Christ : « Mes maîtres, dit-il, si vous le permettez, je conserverai ma croyance et continuerai à vous servir loyalement; sinon, je suis prêt à sceller ma foi de mon sang. » Comme c'était un homme très nécessaire, on cessa de le tourmenter, et on le laissa suivre sa volonté. Peu de temps après, il entra en campagne avec le fils de l'atabek, contre Gantzac, où il fut tué, laissant orphelin, sous l'aile de sa mère, son jeune fils Liparit. Aussitôt qu'ils en furent informés, les principaux de la ville emmenèrent à Nakhdchavan et gardèrent en otages l'enfant et la veuve, de peur que celle-ci ne s'enfuit avec lui. Un musulman conduisit de force Khathoun dans sa maison, l'épousa et éleva pendant plus de 10 ans le jeune homme, sans qu'il connût la religion chrétienne.

Pendant que Zakaré gouvernait ce pays avec Ivané, la maison de Perse s'affaiblissant, ils se mirent à chercher, s'il existait dans cette dernière contrée quelque descendant de Liparit. Alors Ter Stéphanos, évêque de Siounie, beau-père¹⁾ d'Elicoum, leur fit savoir qu'un jeune enfant de sa soeur, nommé Liparit, était séquestré à Nakhdchavan. Fort satisfaits de cet avis, Zakaré et son frère conjurèrent l'évêque de le tirer delà de quelque façon. Comme l'évêque était très connu et chéri dans la maison de l'atabek²⁾, et de tous les grands, surtout de ceux de Nakhdchavan, il vint au voisinage, et s'étant abouché avec ses amis, il travailla si bien qu'il fit disparaître le jeune Liparit et sa mère, en les descendant de nuit, par un cable, le long du mur, et les emmena dans le Vaïo-Tzor, où la mère fut laissée en lieu sûr, et l'enfant conduit à Ivané. Celui-ci éprouva, en le voyant, une joie indicible, et en informa sur-le-champ Thamar et Lacha, qui furent transportés d'allégresse, car leurs angoisses à son sujet étaient incessantes. L'atabek³⁾ lui fit donc un généreux accueil⁴⁾ et le combla des distinctions les plus brillantes. Il voulait l'avoir pour gendre et lui faire épouser sa soeur Thamtha; mais un certain Bouba⁵⁾, dédéboul de haut rang, qui avait la gestion de toute la maison de l'atabek, le séduisit par des paroles artificieuses et lui fit secrètement épouser sa fille, la belle et toute bénie Aspha, ce qui chagrina d'abord l'atabek Ivané. Bientôt après, par ordre du roi, il donna à Liparit, en place de ses héritages et par acte irrévocable, Hrachca-Berd, avec son territoire, et beaucoup d'autres villages du canton de Vaïo-Tzor; Elarh et plusieurs villages, dans celui de Cotaïk; Hamsar et plusieurs villages, dans celui de Gégkhakouni; Aghstev, avec ses

1) I. e. oncle.

2) Il manque ici quelques lignes, dans la réimpression de Moscou, p. 35.

3) Evidemment Ivané, à qui ce titre est donné par anticipation.

4) Littér. lui donna un superbe khalath; on sait que le khalath ar. *خالعة* ne consiste pas seulement en une robe d'honneur, mais, quand il est complet, se compose de tout un équipement, conforme au rang de la personne honorée de cette faveur.

5) Je trouve ce nom écrit cinq fois Boupa, Mit. p. 326, 328; Mosc. p. 258, 260, 261; quatre fois Boupac (Ἰν. 142), Stéphan. II, 97, 100, 101; Mit., 330; trois fois (Ἰν. 142), Par. II, 142; Mit. 369; Mosc. 291; une fois Poupa, (Ἰν. 142), S.-Martin, p. 35; il manque p. 35 de la réimpression de Moscou. Peut-être trouvera-t-on que la leçon Boupac devrait prévaloir, comme étant la plus longue, mais elle a un air insolite, et l'autre leçon, avec une légère variante, a pour elle le nombre.

revenus dans celui de Caïan; comme la conquête de la Siounie et de plusieurs forteresses se fit sous son commandement, cette province, Orotn, Barcouchat et d'autres places fortes lui furent également remises; le roi Lacha, avec l'atabek Ivané, le créèrent gouverneur de la contrée. Un autre prince distingué, Vasac¹⁾ Khatchénétsi, digne de toute bénédiction, père du fervent chrétien, le baron Prhoch, fut nommé gouverneur du canton de Vaïo-Tzor. Par ses pénibles travaux et par son martyre²⁾, pour les chrétiens et pour les églises, il fut béni et loué de toute la contrée; sa mémoire soit bénie d'âge en âge, jusqu'à l'éternité!³⁾

Le béni Liparit déploya la plus grande piété dans son administration; il bâtit aussi une église à Noravank, l'embellit et l'enrichit, ainsi que nous l'avons déjà dit⁴⁾. Sa mère, après avoir pratiqué durant plusieurs années les vertus ascétiques, mourut dans une très étroite cellule et fut déposée à la porte du S.-Précurseur, à Noravank. Liparit eut cinq fils: Elicoum, Sembat, Ivané, Phakhradula et Tarsaidj. Lui-même mourut quelques années après, étant dans l'âge moyen, atteint inopinément de fièvres, au sommet de la montagne qui fait face au fort de Borotn⁵⁾. S'étant réfugié au fort de Golochti-Vank, il manda l'évêque Ter Sargis, communia et mourut en ce lieu⁶⁾; il fut porté à Noravank et placé près de sa mère, à la porte du S.-Précurseur. Sa femme et ses fils restèrent orphelins et sans patron. Le bel Elicoum épousa la fille de Grigor Mardzanian, de la famille mamiconiane, à ce que l'on rapporte, et administra les domaines de son père.

Le grand généralissime Zakaré mourut en 661—1212; l'atabek Ivané lui survécut 15 ans et mourut lui-même en 676—1227⁷⁾. La dignité de Zakaré passa à son fils Chahanchah et celle d'atabek à Avag, fils d'Ivané, qui épousa Gontsa et exerça le commandement durant 23 ans.

J'ai maintenant à vous raconter une épouvantable histoire: avant ce qui vient d'être dit, chassé par les Thathars, Dchalal-ed-Din, sultan de Khorasan et fils du Khorazm-Chah, vint en Perse, traversa l'Atropatane, et pénétra en Arménie, semant partout sur ses pas le pillage, la ruine, la dévastation, n'épargnant ni hommes ni animaux. Arrivé dans la province d'Ararat, il y dressa ses tentes; l'atabek Ivané rassembla donc toutes ses troupes et, avec les forces de l'Arménie et de la Géorgie, voulut aller lui livrer bataille. Un certain Chalové et Grigor-le-Hérault⁸⁾, placés en sentinelles et en éclaireurs, ayant vu l'ex-

1) Quelques imprimés portent Vastac.

2) Ici toutes les copies portent *բազում անհատա-կալ* «martyrisé plusieurs fois.»

3) Le prince Vasac Khaghbakian paraît être mort en 1222, quoiqu'il ne soit pas nommé expressément par Vardan, p. 187, avec les autres membres de sa famille, tombés sous le fer des Khipchaks; car Mkhithar d'Aïrivanck enregistre sa mort en 670—1221.

4) V. p. 203.

5) On trouve les variantes Bard et Bord.

6) Comme il consacrait une église en 1223, sa mort doit être postérieure à cette date.

Hist. de la Siounie.

7) Le P. Sargis Dchalal, t. I de son Voyage, p. 112, rapporte une inscription du couvent de Dzegh, commençant ainsi: «En 696—1247, sous le commandement d'Avag, prince des princes, et de l'atabek Ivané, moi Prhoch, fils de Vasac, fils de Khaghbac, je me suis affilié...» or Avag, étant le fils d'Ivané, ne peut être nommé avant son père, et d'ailleurs il n'eut le titre qui lui est donné ici qu'après la mort de l'atabek Ivané. Je suis convaincu qu'il y a ici une erreur dans les chiffres arméniens; 676—1227 serait admissible.

8) *Կաճաղ*, le crieur.

trême faiblesse de l'armée du Khorasan, en informèrent les nôtres et leur crièrent: « Venez ¹⁾. » Mais celui qui est le Seigneur des victoires, voulant anéantir une troupe de maudits et de gens sans pitié, leur fit entendre, au lieu de cela, le cri « fuyez. » Abandonnant donc sur le lieu même leurs bagages, leurs tentes, ils s'enfuirent à la hâte, sur leurs coursiers, comme des gens égarés, sans tirer le sabre, sans faire acte de vigueur ni rendre de combat, et s'en-allèrent périr tous, en roulant au milieu des débris du grand rocher qui se trouve dans le ravin de Garhni. Pour l'atabek, il s'échappa, lui onzième, et entra dans le fort de Kéghé. Liparit, avec les siens, ayant trouvé un défilé ²⁾, le traversa et arriva sain et sauf dans sa maison, rendant grâces à Dieu. Cela arriva en 674 — 1225.

Après cela notre pays fut en proie à des fléaux inouïs, à diverses catastrophes. En effet, trouvant la contrée sans maître, les Khorazmiens la dévastèrent sans pitié, y firent des captifs, y renversèrent tout édifice et habitation, villes, villages et couvents, mirent le feu à tous les produits du travail de l'homme, arrachèrent arbres et vignes: d'où il s'ensuivit une famine affreuse, universelle. Il y eut aussi des serpents à la morsure venimeuse, qui se glissaient dans les vases, dans les lits, la nuit comme le jour. De grandes sauterelles dévorèrent le pays jusqu'à l'Océan et firent souffrir la faim aux hommes, comme aux animaux, qui couvraient de leurs cadavres les montagnes, les plaines et les vallées. Par suite de cela on vit accourir des loups, dont la dent déchirait tout ce qu'avaient épargné l'épée, le serpent, la faim et la mort. Ce qui eut lieu pour deux raisons: d'abord parce qu'ils ont l'habitude de manger des cadavres, et qu'ensuite la faim avait affaibli et exténué les hommes. Telles furent les calamités qui régnèrent durant sept ans ³⁾ dans notre pays.

Onze ans après ⁴⁾, le Seigneur suscita en Orient la nation des archers, appelés Monghals, vulgairement Thathars, vivant dans le Tchîn et le Matchin, au-delà du Khatai; gens sans Dieu ni religion, mais observant exactement la loi naturelle, détestant le vice impur et toutes les oeuvres des passions; aimant entre eux la droiture, la concorde, et soumis à leurs chefs; justes dans leur conduite et dans leurs jugements, mais vivant pauvrement et se plaisant à amasser, tourmentant et pillant les peuples; beaux extérieurement et ayant le visage ras comme les femmes; connaissant la foi chrétienne et chérissant singulièrement ses sectateurs; habiles à manier l'arc et très intelligents en tout ce qui concerne la guerre. Plus tard, leurs moeurs nationales s'étant altérées, ils quittèrent leurs anciennes coutumes,

1) V. le récit de cette bataille de Garhni, Hist. de Gé. p. 497 suiv.

2) M. S.-Martin a traduit: « il va à Gadzanmikna, » et le P. Indjidj, Arm. anc. p. 523, dit que ce lieu, dont il écrit le nom *Կաճանիկնա*, paraît être en Arménie; M. S.-Martin le place en Siounie. Or *Կաճան*, suivant l'autorité du grand dict. arm., signifie « un étroit passage »: en géorgien *ჭაჭი* a un sens analogue. Liparit découvrit un passage de ce genre, s'y glissa et put échapper. Ainsi Gadzanmikna doit être rayé de la géographie de l'Arménie.

3) Ce nombre de sept ans est presque conforme à celui exprimé dans l'Hist. de Gé., p. 507: « ces ravages, dit l'historien, durèrent cinq ans; car précédemment (avant la prise de Tiflis), ils avaient désolé le pays durant deux années, et en restèrent cinq à Tiflis. » Ces deux années sont celles qui s'écoulèrent entre la venue de Djélal-ed-Din en occident et la défaite des Géorgiens à Garhni.

4) Ce n'est pas onze ans après les faits qui viennent d'être racontés, mais à partir depuis la mort de Thamar, arrivée vers 1212. Il y a eu lacune dans les extraits de notre historien, remplie par d'autres récits.

pour adopter la religion de Mahomet, apprirent toute espèce d'abominations et de souillures et commencèrent à vivre d'une manière désordonnée ¹⁾. Ces peuples donc s'étant divisés en trois corps, le premier se dirigea vers le N. E. ²⁾, au pays des Khazars et des Soutaghs ³⁾, des Russes, des Tcherkesses, des Boulgars, et les conquièrent jusqu'aux confins des Allemands et des Hongrois, qui sont les Francs: ils étaient commandés par Bathou-Ghan. Un autre corps, aux ordres d'Hokatha-Ghan, marcha vers l'Inde, dont il conquiert une grande partie, subjuguait les Oughours, les Oughouz, les Kkorazmiens, les Dilémites, Alamalekh, Bech-Balekh et toutes ces contrées. Pour le troisième, marchant au milieu des deux autres, il traversa le grand fleuve Djéhan et celui qu'ils appellent Amou-Mouran, et comme un tourbillon orageux, il arriva dans notre pays. De sorte que l'étendue de leurs conquêtes embrassa le monde entier. Ils renversèrent et détruisirent toutes les dynasties, prirent Khorasan, Balkh, Hrhé, Mavr, Nichavour, Tous, Damghan; ils conquièrent aussi le Khoujastan, le Lorhistan, la Perse, le Kourdistan, l'Arabie, et encore Diarbek, i. e. l'Assyrie ⁴⁾, Chouchtar, Kirman, Baghdad, Basra, jusqu'à la ville de Khrmez ⁵⁾ et à la mer de l'Inde. Ils soumirent en outre l'Atrpatacan, l'Arhan, l'Arménie, la Géorgie, la Grèce jusqu'à Ancyre, à Gangouria, à Smyrne et au pays d'Ephèse; la Cilicie, jusqu'à l'Océan et le pays jusqu'à la mer Noire et à Trébisonde; s'emparèrent, en outre, de la maison de Cham, d'Ourha, de Haran, de la contrée jusqu'à Hems et à Hama.

Les premiers qui vinrent dans notre pays furent: Tchorman, Dchaghataï, Aslan, Asavour, Ghataghan ⁶⁾, qui en firent la conquête en 685 — 1236. Ensuite vint Houlavou-Ghan, petit-fils du grand Tchingiz-Ghan, qui acheva les entreprises des premiers, en prenant Baghdad, où il tua le khalife, en 707 — 1258, et Moupharghin, en 708 — 1259, après un siège d'un an. Il alla jusqu'à Jérusalem, prit Halep ou Béria, Dimechkh ou Damas, Palpak, ou la ville du soleil; il prit la grande Antioche par soumission volontaire, enleva Jérusalem aux Egyptiens ou Mesratsik, et montra dans toutes ces rencontres une bravoure si extraordinaire et tant d'affection pour les chrétiens, que tous les peuples fidèles se soumirent avec plaisir et lui prêtèrent l'assistance la plus active. Mais cela suffit: reprenons le fil de notre discours.

Lors de la venue des Thathars, notre pays était d'abord échu à Aslan-Noïn, et Elicoum se tenait sur la défensive, avec les siens, dans l'imprenable citadelle de Hrachca-Berd. Dès son arrivée, cet Aslan environna la place, mais ayant reconnu qu'elle défiait tous les efforts de l'homme, il descendit près des remparts et envoya ce message à Elicoum: «Fais la paix avec nous et viens, tu seras comblé de nos bienfaits. Aussi bien, jusqu'à quand resteras-tu sur ton rocher? Nous ne quitterons pas ce pays, dont Dieu nous a donné la possession, et quand tu sortiras de ce lieu, ce sera le signal de ta perte et de celle de ta

1) La note 88 du P. Chahnazarian sur les Mongols est pleine d'utiles renseignements et très bonne à consulter.

2) Au N. E. par rapport à l'Arménie.

3) I. e. la Crimée orientale, où se trouve Soldafa, ou Soudagh.

4) Le mot c'est-à-dire manque dans les anciennes éditions.

5) Dans les anciennes éd. Hormouz.

6) L'Hist. de Gé. p. 510, les nomme Dcharmaghan ou Karmaghan, Tchaghathar, Ioser et Bitchoni.

maison.» A ce discours Elicoum, au lieu de résister, répondit avec douceur, et ayant reçu les serments du Thathar, il se rendit auprès de lui, avec de riches présents. Aslan, en le voyant, conçut aussitôt pour lui une vive affection, lui fit un bon accueil et conclut la paix. L'ayant élevé au commandement, il marcha jusqu'à Ani, soumettant toute la contrée. Il conquiert le Vaïo-Tzor, Eghégik, jusqu'au village d'Eréroun¹⁾, vis-à-vis de Garhni, et donna le tout à Elicoum, en disant: «Ce que l'épée a conquis appartient à l'homme, comme ce que l'or a payé. Maintenant donc ces provinces, gagnées par mon sabre, seront ta propriété et celle de ta famille. Pour toi, agis loyalement envers nous et sers le grand-ghan²⁾, qui nous a envoyés ici.» Elicoum le remercia beaucoup et, par les services qu'il rendit depuis lors aux Thathars, assura la possession de ces domaines à la maison et à la famille Orbéliane.

D'autres généraux soumirent d'autres provinces, firent sortir Avag de la citadelle de Caïan, triomphèrent du royaume de Géorgie et étendirent partout leurs excursions. Quelques années après, les Thathars emmenèrent dans une de leurs expéditions les troupes géorgiennes, Avag et Chahanchah, auxquels se joignit Elicoum, et ils marchèrent contre la ville des Martyrs ou Nepherkert. L'ayant environnée de retranchements et de toutes leurs troupes, ils la tinrent bloquée durant des années et des mois, sans pouvoir la prendre. Elicoum, y étant tombé très grièvement malade, fut empoisonné, dit-on, par les médecins, à l'instigation d'Avag, et porté delà à Noravank, où on le déposa à la porte du Saint-Protomartyr³⁾. Il laissait un fils, nommé Biourthel, doué d'une grande beauté et d'une mâle vigueur; quant à sa principauté, elle passa à son frère Sembat, si digne en tout de louanges et de bénédictions, distingué par son éloquence, énergique dans le conseil, sans égal pour l'intelligence, fertile en expédients, disert et insinuant en paroles, habile et versé dans la connaissance des langues, invincible dans la discussion au conseil d'état, parce qu'il parlait cinq idiomes: l'arménien, le géorgien, l'ouïgour, le persan et le mongol. Dès son enfance il s'était exercé à la pratique des divins commandements; il était très ferme dans la foi et dans la piété, chérissait les saintes églises, bâtissait des couvents, soutenait et consolait les prêtres, s'attendrissait sur les pauvres: en un mot, il releva et fortifia la nation arménienne, menacée de sa ruine, affranchit et rendit à la liberté tous les captifs.

Après Elicoum la maison d'Avag, et principalement son épouse Gontsa, se montra extrêmement jalouse et hostile envers les Orbélians. Son but étant de disperser, de chasser, de faire disparaître les jeunes orphelins Sembat et ses frères, on les dépouilla de leur patrimoine: ceux-ci furent donc réduits à errer et à se cacher çà et là, tandis que la bonté miséricordieuse du Créateur voulait, dans Sembat, donner à leur famille un soutien puissant.

En effet, dans ce temps-là les archers avaient pour général, ou comme une sorte de

1) Ou Eréron; mon Mit. et d'autres portent à tort Erévan. ჲჲჲო; c'est l'abrégé du titre anciennement connu de Khakan.

2) ჲჲ, répond au persan قال, au géorgien ჲჲო, 3) En 1244.

monarque universellement reconnu, Batchou-Noïn, résidant à l'entrée de Tzagé-Tzor, canton d'Haband, qui avait détrôné le petit roi sonien David et le tenait captif dans son camp. Celui-ci, par un effet de la bonté divine, réussit à passer et à s'enfuir nuitamment, lui quatrième. Il avait sur lui une pierre précieuse, très brillante, de couleur rouge, jetant comme des éclairs de feu, et qui brillait la nuit dans une maison comme un fanal. Il avait en outre une parcelle du bois rédempteur, et estimait ces deux objets à l'égal de son royaume. Les circonstances ayant fait qu'il passât à l'entrée du village de Gouténi¹⁾, le maître du pays, nommé Thancréghoul, i. e. l'esclave de Dieu, qui était l'un des nobles de Sembat, en fut averti, et montant sur un cheval bon coureur, atteignit David²⁾, qu'il voulut retenir de force. Le prince, très effrayé, tira de son sein un tout petit sachet, qu'il donna à Thancréghoul, en lui disant: «A qui es-tu? — A Sembat Orbélian. — Fais ce présent à Sembat, et dis-lui que cela vaut mon royaume. Prends-le et le garde. Si j'échappe et recouvre ma couronne et mes états, tu me le rapporteras, et je te donnerai la terre ou la ville que tu auras souhaitée. Si je ne sors pas de Sonk³⁾, cela t'appartiendra.» Il partit donc et entra dans la contrée forte et resserrée de Sonk, d'où il ne sortit plus jusqu'à sa mort, arrivée en ce lieu. Pour Thancréghoul, il emporta chez lui, avec beaucoup de joie, la pierre précieuse, et, après l'avoir gardée quelque temps, il la donna à Sembat, qui la reçut, en rendant grâces à Dieu. Bientôt, pensant en lui-même, il se dit: «Si je garde cela, je suis perdu, parce que le secret est impossible, et je n'en resterai pas le maître. Je le porterai au grand-ghan, le roi des rois, commandant à la terre et à la mer, à Mancou-Ghan, i. e. le roi blanc, petit-fils de Tchingiz, et réclamerai ses bontés pour ce pays.» Il se leva et alla trouver Batchou-Noïn, et lui montrant le brillant joyau: «Je t'offre ceci, dit-il; donne-moi ce que je te demanderai, ou bien envoie-moi au grand-ghan, afin que je le lui porte.» Batchou, l'ayant vu, fut saisi d'admiration et dit: «C'est un joyau introuvable et sans prix, que je ne puis recevoir: je t'enverrai donc au grand-ghan, maître du monde.»

Ayant fait les préparatifs nécessaires pour le voyage, il donna à Sembat quelques-uns des siens pour le protéger et l'expédia vers Tchinoumatchin, la patrie des archers, où était la résidence principale de Mancou-Ghan⁴⁾, fils de Ghoïk-Ghan, fils de Tchingiz-Ghan, leur premier souverain. Sembat parcourut nos monastères, qui souffraient de dures exactions, fit célébrer un service de nuit, et se vouant aux saints, émit la pro-

1) Tout ce que l'on sait, c'est que ce village était dans le Vafo-Tzor; son nom et un petit membre de phrase manque dans mon Mit., mais il est écrit Պաւտէի dans les éditions à part, de ce texte; Պաւտէի chez le P. Chahnazarian p. 262; Պաւտէի, éd. de Mosc., p. 373.

2) L'édition de M. S.-Martin porte partout Սեմբատ au lieu de Սոնկ; or le petit roi de qui il est question ici n'étant autre que Narin-David, fils de Rousoudan, prisonnier d'abord des Mongols, puis roi d'Iméreth, on

voit que notre auteur le qualifie, roi des Souanes; v. Hist. de Gé. p. 545; Add. et écl. p. 325.

3) Au lieu de Սոնկ աշխարհէ, je proposerais de lire աշխարհ «Si je ne rentre pas au pays de Sonk;» mais aucun Mit. ou imprimé n'autorise cette correction. Le P. Chahnazarian, n. 99, a très bien reconnu qu'il s'agit ici d'un roi du Souaneth, ou plutôt de l'Iméreth, ce que j'ai déjà moi-même expliqué dans l'Hist. de Gé. p. 545, et dans les Addit. et écl. p. 324.

4) Mangou était fils de Thouli et cousin de Gaïouk.

messe «s'il revenait en bonne santé, d'affranchir d'impôts tous les prêtres, de faire des présents à toutes les églises et de leur restituer tous les domaines dont elles avaient été dépouillées.» Muni de tant de prières, il se mit en route, et, après avoir franchi des distances énormes, durant son long voyage, arriva au pays de l'orient, à la résidence des ghans, maîtres du monde, dite Ghara-Ghouroum. Comme Mancou-Ghan était un bon chrétien¹⁾, il avait dans son palais une grande pièce où était une église, avec des prêtres, célébrant sans interruption la liturgie et le saint sacrifice; lui-même aimait beaucoup les chrétiens, nommés arkaoun²⁾, et tout le pays professait le christianisme.

Après que Sembat eut visité tous les grands et les dignitaires du palais, et leur eut fait connaître le motif de sa venue, ceux-ci le présentèrent au monarque suprême, à qui ils offrirent le joyau précieux. Le prince exprima sa satisfaction par des paroles flatteuses et dit à Sembat: «De quelle nation es-tu? — Chrétien de religion et natif d'Arménie, dit-il.» Ce fut pour le prince un motif de s'intéresser encore plus à lui, et il lui demanda les causes de son voyage. Sembat lui exposa le tout, en détail, le malheur des églises, leur détresse, la fidélité de son frère au service d'Aslan-Noïn, et l'instruisit de toutes choses avec exactitude. Le prince, très satisfait et plein de confiance dans les paroles de Sembat, le remit à sa mère Sourakhthembek, en disant: «Gardons cet arkaoun, sans le laisser à la disposition de personne autre.» On le nomma entchou, i. e. maître³⁾, avec ordre de rester quelque temps à la cour, et injonction aux administrateurs de lui fournir une solde journalière sur le trésor royal. Sembat resta là trois ans, priant jour et nuit sans interruption. Il avait avec lui une petite parcelle très miraculeuse, qu'il plaça une nuit en évidence dans sa tente, et devant laquelle il pria et médita, les bras étendus, versant des larmes abondantes, depuis le soir jusqu'à l'aurore. Cependant il parut dans le ciel un signe étonnant, au-dessus de sa tente: c'était un cercle resplendissant, et au-dessus une croix, d'où sortaient des rayons et des éclairs, embrasés comme une fournaise, et dont la lumière inondait au loin la vaste étendue du campement. Effrayée de cette vision, la foule se précipita aux portes de la tente royale. A cette nouvelle le souverain sortit et, ayant vu la chose, il fut frappé d'admiration et glorifia le Seigneur. Puis appelant un de ses conseillers, chrétien

1) V. à ce sujet la n. 103 du P. Chahnazarian: c'était l'opinion des auteurs arméniens, que le christianisme était répandu autrefois chez les Mongols, opinion trop largement énoncée, mais vraie en ce qui concerne les Kérites.

2) Ou arkaoun, mot qui n'a qu'une ressemblance purement fortuite avec l'arménien arkouni, royal, bien que Lacroze ait cru devoir le traduire par regales. M. Pauthier, dans la Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1862, t. XIII, p. 309 suiv., émet l'opinion que le mot arkaoun est la représentation du mongol hergem, rang, et signifie la même chose que le chinois kouan, fonctionnaire; que ce nom était donné aux chrétiens nestoriens de la province et cité de Tan-Duc, où régnait le prêtre Jean,

d'où venaient les inspecteurs du divan ou conseil des ministres, tous Kérites; c'étaient des réfugiés, venus de Chine, au IX^e s., après l'expulsion des chrétiens de l'empire. Il cite là une lettre inédite de Jean de Monte Corvino, 1306, archevêque de Kambalikh, qui dit avoir baptisé et ordonné prêtre le Ouang-Khan, souverain des Kérites; v. là de curieuses recherches sur le titre de Khacan, qu'il assimile au cohen des Hébreux; les Учения Зариски И. Ак. Наука pour 1854, t. II, p. 721, et le Derbend-Nameh, éd. Kazem-Bek, p. 469.

3) *entchou*, propr. de «maître, dominicum», ainsi qu'on le voit chez Lacroze; mais le mot mongol cité est un substantif, qui signifie seulement seigneur.

et Syrien de nation, il lui dit: «Va et remarque la tente, afin que demain on sache à qui elle est.» Sembat lui-même ignorait tout; mais quand il fit jour, le prince le fit mander et dit: «Est-ce bien celui-là? — C'est lui, répondit-on. — Qu'est-ce, dit-il à Sembat, que nous avons vu cette nuit sur ta tente? — Roi des rois, j'ignore de quoi il s'agit, répondit en tremblant Sembat. — Tu ne t'es pas aperçu de toute cette splendeur et de cette apparition, qui a duré si longtemps? — Dieu sait que je ne comprends rien absolument, dit Sembat. — Aurais-tu, dit le ghan, quelque portion de tes choses saintes? — Rien, dit Sembat, seulement une petite croix. — Apporte-la, que je la voie.» Sembat ayant obéi sur-le-champ, le roi se leva, descendit de son trône, et la tête nue, les genoux courbés, il baisa la relique, en disant: «Telle était la grandeur et la forme de la croix lumineuse que nous avons vue. C'est véritablement la même.» Depuis lors il aima et honora tellement Sembat, et eut en lui tant de confiance, qu'il l'éleva au-dessus de tous les dignitaires de la cour, et ordonna de satisfaire tous ses désirs. On lui donna aussi un païza¹⁾ d'or, ou tablette, portant le nom de Dieu et celui du souverain, ce qui était le comble de la distinction chez les Thathars. Par un iarlikh ou commandement, que nous appelons sigel ou patente, on lui donna toutes les conquêtes faites par l'épée d'Aslan: Orotn et son territoire, dépendant de Batchou et de ses officiers, ainsi que la citadelle de Borotn, avec son territoire, comme pour prix du sang de son père Liparit, qui y avait été tué. Il fit effacer Sembat de tous les registres de Géorgie et autres: ce fut pour lui la seconde confirmation de ses titres de propriété; car soumis une première fois par l'épée d'Aslan et presque devenu son esclave, il fut ensuite, en quelque sorte, payé de son joyau, par la munificence royale. On lui accorda en outre un commandement pour affranchir tous les prêtres et églises d'Arménie, après quoi il opéra son retour dans un superbe appareil, accompagné d'un homme de la porte royale.

Arrivé dans ce pays par une marche rapide, il y fit naître la paix, comme le soleil au sein de la nuit. S'étant d'abord présenté à Batchou et aux autres chefs, il reçut d'eux une assistance plus active que jamais et affranchit le pays d'Orotn, jusqu'à la limite de Borotn et de Bghen, où se trouvait le siège, alors désolé, de Tathev. Il prit Eghégis, tout le canton de Vaïo-Tzor, Phogha-Hank²⁾, Ourdz, Védi et sa vallée jusqu'à Eréron, beaucoup de lieux habités et de bourgs, dans les cantons de Cotaïk et de Géghakouni, et affranchit tous les prêtres et églises de sa domination et de l'Arménie entière; rebâtit les couvents et les églises ruinées, et répandit la joie parmi les chrétiens. Comme le siège de Siounie

1) En Persan پيزه, sauf-conduit. Le mot et la chose sont d'origine chinoise: Paï-Tseu, signifie une tablette, dont le souverain gratifie la personne qu'il lui plaît, et qui porte une inscription renfermant le nom du prince, celui de la personne gratifiée, une date et un sceau. On connaît deux de ces tablettes, en argent, dont une au Musée asiatique de l'Académie, et l'autre à l'Ermitage Impérial; sur les Païzé, v. Труды вост. отдѣл. И. Археол.

общ. Снб., 1855, ч. II, стр. 138, 164 sqq.; Bullet. hist. philol. t. IV, N. 9; t. V, N. 9, et Зап. археол. нум. общ. t. II, p. 72, 338. En général le païzé est ou une marque d'honneur ou le signe extérieur d'une fonction; comme p. e. la plaque que porte un commissionnaire, ou tel employé qui doit être reconnu du public.

2) Et non Phochahank; c'est un lieu du Vaïo-Tzor, où existent des mines d'argent; Chahnaz. n. 110.

était depuis longtemps désolé, que l'évêque Ter Hovhannès était vieux, son neveu, Ter Haïrapet, avait commencé, par l'ordre de la femme de Batchou, à rebâtir le couvent; mais ce dernier restait dans la même pauvreté, parce que de ses vastes propriétés il ne restait pas à l'église une seule maison. Sembat, en étant devenu possesseur, prit à coeur les constructions et embellissements de l'église par tous les moyens en son pouvoir, et lui restitua successivement les domaines à elle enlevés.

Pendant que tout cela se passait, Satan, l'ennemi du bien, commença à susciter des haines et à semer la division dans la maison d'Avag, ainsi que parmi les grands de la Géorgie. Avag étant mort en 699—1250, sa femme Gontsa, mère d'une fille nommée Khochak, avait hérité de toute sa principauté. On se rassembla donc à Tiflis, auprès d'Arghoun, vizir et paskhag de tout notre pays, au nom du grand-ghan, c'est-à-dire chargé du commandement général et de la direction des impôts et du grand conseil, et qui fit le dénombrement de la contrée, en 703—1254. A force de présents on le poussait à renverser Sembat et à ne pas le laisser jouir de ses héritages; mais Arghoun hésitait. Toutefois plusieurs possessions furent enlevées à Sembat, et le reste si cruellement entamé qu'il se vit obligé de recourir une seconde fois à Mancou-Ghan. Ayant pris une escorte dans la maison d'Aslan-Noïn, il arriva sain et sauf, par la protection divine. Mais comme, avant son départ, Arghoun avait été mandé à la porte, pour cause de trahison, Sembat, à son arrivée, le trouva là, dans les fers. Un certain Sévindj-Bek et Charaphadin, membre du divan de ce pays¹⁾, voulaient le faire périr, pour aller occuper sa place. En outre Sévindj-Bek, ennemi de Sembat, avait le projet de se défaire de lui par le poison. Mais celui-ci, dès son arrivée, ayant été présentée à Mancou-Ghan, le prince le reconnut, à la première vue, et comme il l'aimait et le considérait beaucoup, il le fit avancer et lui dit: «Viens, chrétien, fais-moi connaître l'état exact de ton pays et de mes troupes;» ce à quoi Sembat répondit successivement. Puis, au sujet d'Arghoun: «Comment a-t-il ruiné ce pays, vexe-t-il les prêtres, n'en a-t-il pas tué quelques-uns?» Sembat, par sa réponse, justifia Arghoun et convainquit de mensonge ses accusateurs. Alors, courroucé contre les officiers «qui n'avaient pas examiné les choses avec droiture,» le souverain ordonna sur-le-champ d'assembler le conseil, pour discuter contradictoirement avec Sembat; ce qui fut fait le lendemain. Sembat ayant prouvé la fausseté des allégations, Sévindj-Bek et Charaphadin furent mis à mort. Pour Arghoun, tiré de sa prison et conduit devant le monarque, qui le traita avec distinction, il rentra dans son premier emploi. Prenant Sembat par la main, Mancou-Ghan le remit à Arghoun, avec injonction d'écrire un nouvel ordre, qui le confirma plus que jamais dans son héritage. Après ce triomphe signalé, il partit et rentra en diligence dans ce pays, en compagnie d'Arghoun, qui ne savait par quelle marque d'affection et d'honneur le payer de si importants services.

La présence de Sembat ayant couvert de confusion tous ses ennemis et adversaires,

1) Le texte dit seulement «divan de...»

il reprit l'administration de toutes ses provinces et villages; mais ensuite, de son plein gré et par amour pour la paix, il en restitua quelques portions, abandonna en divers lieux des bourgs et des champs et forma du reste un patrimoine inaliénable à sa famille et postérité. Son premier voyage auprès de Mancou-Ghan eut lieu en 700—1251, et le second en 705—1256.

Il jouit de l'affection et de l'estime toute particulière d'Houlavou-Ghan, qui lui confia souvent la gestion de ses affaires. Il construisit à Noravank, lieu de sa sépulture, un superbe oratoire, qu'il enrichit à grands frais, embellit l'église et lui assigna, ainsi qu'on l'a dit plus haut, des bourgs et vignobles. Il alla également dans le Basen, par ordre d'Houlavou, à la recherche des bois de cèdre rouge¹⁾, pour un grand palais, qui se construisait à Darhan-Dacht, lieu appelé par les Thathars Ala-Dagh. Etant venu dans le canton d'Achornik, et ayant visité le couvent de Thathoul²⁾, à force de dépenses et de démarches, il en retira une parcelle de la tête de S. Grégoire-l'Illuminateur, dont un côté s'y trouvait; il prit aussi le crâne de S. Grégoire-Thaumaturge, porté en ce lieu, avec d'autres reliques, par Gagic, dernier roi Bagratide d'Arménie, qui l'y avait déposé, au moment de sa dernière catastrophe. Possesseur de ce riche et saint trésor, il le plaça, embelli d'ornements d'or et d'argent, dans une châsse oblongue, qu'il déposa à tout jamais dans le merveilleux couvent de Noravank. Il fit faire également pour la croix principale une boîte d'or, oblongue, garnie d'une porte à deux battants, où l'on inscrivit par-derrière un souvenir du donateur.

Dans ce temps-là mourut son frère, le beau et florissant Ivané, qui fut placé près d'Elicoum. Il laissait un fils, d'un heureux naturel, nommé Liparit. Peu après mourut son autre frère, le brave guerrier Phakhradaula, qui fut réuni aux précédents. Leur neveu Biourthel prit part à l'expédition d'Houlavou contre Berka-Ghan, dans la plaine des Khazars, le Khiphthakh d'aujourd'hui, sur les rives du grand fleuve Térék, et y perdit la vie, en combattant, en 710—1261. Après cela leur mère Aspha, digne de toute sorte de bénédiction, passa dans l'autre vie, en 712—1263, et fut placée auprès de ses enfants. Il ne restait plus à Sembat que son frère cadet Tarsaïdj, homme énergique dans la guerre, heureux dans toutes ses entreprises, extrêmement pieux et fervent. Ce dernier avait épousé une Ismaélite, Arouz-Khathoun, fille du commandant de la Siounie, qui devint chrétienne, remplie de foi et de crainte de Dieu. Il en eut trois fils: Elicoum, Stéphanos³⁾, qui eut le titre d'évêque, et Phakhradaula.

Tarsaïdj, qui commandait dans la contrée d'Orotn, pourvut la grande église de Tathev de riches vases et ornements; il rendit à ce saint lieu les héritages dont il était dépouillé depuis longtemps, à savoir Hadjik et Tsour, avec leurs limites, auxquelles il ajouta la vigne de Khotaget, plantée par lui-même, et Kéthivan, avec ses limites, et fit tracer sur une colonne, au S., une inscription, en souvenir de lui, ainsi conçue:

1) *սնուպար մայրափայտ*; le sens du premier mot n'est pas précisé dans les dictionnaires.

2) Dans le canton de Gabéghéank, province d'Ararat, du côté de Gaghzovan.

3) Notre historien.

«Ce mémorial écrit et cette inscription impérissable sont de moi Tarsaïdj, prince des princes, fils du grand Liparit et frère de Sembat, le grand prince et gouverneur de ce canton, et qui commandais moi-même en ces lieux, depuis la porte de Barcouchat jusqu'à la limite de Bdchni. M'étant affilié au S.-Apôtre de Tathev, pour prix de mon âme et par suite de mon vœu, j'ai donné à la sainte église six villages¹⁾, que j'ai su lui avoir autrefois appartenu, à savoir Chnher et Khotnavan, avec leurs limites, montagnes et plaines; en outre une vigne, que j'ai plantée à Khotaget et à Khot; Tsour et Harjik, avec ses limites, dont la moitié a été payée de mes deniers, et Borotn²⁾, ainsi que Kéthivan³⁾, avec ses limites. Les évêques de ce lieu, Ter Haïrapet et Ter Soghomon, ont fondé et établi, en souvenir de moi, une quarantaine de messes annuelles: dix le jour de l'Epiphanie, dix à Pâques, dix à la fête de la Mère de Dieu, dix aux fêtes principales, dont vingt pour moi Tarsaïdj, vingt pour mon frère Sembat. Maintenant quiconque, après moi, soit des nôtres ou des étrangers, soit prince ou fonctionnaire, tentera de déranger ces époques, irrévocablement fixées, d'annuler cet acte invariable, ou songera à dépouiller l'église de ces bourgs et vignes, que sa part soit avec Judas et avec les autres qui ont élevé la croix; qu'il soit châtié avec Caïn et avec tous les criminels, et anathématisé par les trois saints conciles! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui tentera de dépouiller l'église, soit disgracié de Dieu et de son envoyé; qu'il descende en enfer avec Satan; que lui, sa maison et postérité soient anéantis, exterminés; que sa légitime même soit proscrite; trois fois mille anathèmes sur lui! En l'année 723—1274, le 13 novembre.

«Les témoins de cet écrit sont Ter Sargis, évêque de Noravank, Sargis, le porte-clefs de la sainte église, et, parmi mes nobles, Hasan, fils de Carapet; Orotchah⁴⁾, petit-fils de Lora; Miran, fils de Nover. Cela est authentique, par la volonté divine; Dieu le soutienne, pour ce saint couvent! Moi Tarsaïdj, confiant en Dieu, j'ai assuré cette donation par ma signature. Quiconque après moi, soit de mes fils, petits-fils ou autres, voudra frustrer mon âme et détruire l'objet de mon espérance, ou abolir ce que nous avons prescrit, qu'il soit anathématisé par les 318 pères, dans cette vie et dans l'autre! Amen!»

Cependant Sembat, père adoptif de la maison d'Avag, résolut avec les autres princes et exécuta le projet de faire périr Gontsa dans la mer, par ordre d'Houlavou. Devenu par-là le maître de tous les domaines d'Avag, il donna en mariage sa fille Khochak au grand Khodja Sahib-Divan, administrateur des états d'Abagha-Ghan, se montant, d'après le grand registre de la chancellerie, à 150 thoumans, qui valent chacun une myriade⁵⁾. Pour lui, il était président du divan et le premier des dignitaires: c'était en 718—1269.

Cependant le grand et pieux souverain, maître du monde, l'espoir et la providence des chrétiens, Houlavou-Ghan mourut en 713—1264, et en même temps son épouse toute

1) Dans une autre copie: quatre.

2) Mit. et impr. Berti.

3) Mosc. Phéthivan.

4) On pourrait aussi traduire: Orot-Chah, petit-fils de Lora et fils de Miranover.

5) Les états d'Abagha renfermaient donc 15,000,000 d'âmes. Il ne s'agit ici d'aucun compte d'argent, et encore moins de la fortune du Sahib-Divan.

bénie Toghouz¹)-Khathoun, empoisonnés par l'artificieux Khodja-Sahib. Dieu sait s'ils étaient inférieurs en piété à Constantin et à sa mère Hélène. Ils avaient régné huit ans. Après eux ce fut leur fils Apagha-Ghan²), homme doux, bon et pacifique, aimant aussi les chrétiens, dont le règne fut signalé par toute sorte de succès et de prospérités. Il mourut après avoir régné 18 ans, par la perfidie de certaines personnes, en 731 — 1282, à Hamian.

Sembat, n'ayant pas d'enfants, jeta les yeux sur l'un des fils de son frère Tarsaidj, et, l'ayant adopté, le fit instruire dans les préceptes du sacerdoce³); lui-même, après avoir construit beaucoup d'édifices, de couvents et d'églises, après s'être signalé en mille rencontres, alla rejoindre ses ancêtres. S'étant rendu au grand divan suprême, à Tauriz du Chahastan, auprès d'Arghoun et de Sahib, il tomba dangereusement malade et mourut. Mais avant son trépas, qui le fit passer dans les rangs des anges, entre les bras du bienheureux et saint maître Chalové, il avait transmis ses principautés à son frère Tarsaidj, et l'avait recommandé lui-même à Arghoun et à Sahib. Il avait tenu le pouvoir, avec beaucoup de gloire et d'honneur, durant 20 années. Les grands arrivèrent en gémissant; son cercueil, magnifiquement décoré, avec un luxe royal, fut enlevé sur une litière, au milieu de croix, de torches ardentes et de cierges, tandis que des prêtres nombreux chantaient à haute voix la liturgie. Aux yeux étonnés de la métropole, il franchit processionnellement l'enceinte et fut porté dans le saint couvent de Noravank, sépulture de ses pères, et placé, avec un recueillement solennel, parmi leurs tombes, en 722—1273⁴). Tarsaidj fit construire pour son frère un mausolée à part et une église, dédiée à S.-Grégoire, où furent transportés par ses soins les restes de Sembat. Daigne le Christ, notre Dieu, l'espoir des hommes, lui accorder paix et miséricorde, purifier son âme de toute souillure, et l'admettre parmi les saints et glorieux princes d'Arménie; bénie soit sa mémoire!

Apprenez maintenant quels services Sembat rendit à sa famille. En Géorgie régnait une femme, du nom de Rousoudan; or il y avait un fils de Lacha⁵), nommé David, que Rousoudan cherchait de mille manières à faire périr. Un jour elle le mit dans un coffre, qu'elle fit jeter à la mer; une autre fois elle le livra à des princes, pour le tuer, et ceux-ci le gardèrent secrètement, dans un souterrain; une autre fois elle l'envoya dans une contrée lointaine, pour qu'il fût exterminé, mais toujours il échappa, par la protection divine, et s'enfuit auprès du grand monarque Mancou-Ghan. A son retour delà, il régna sur son pays

1) Mit. Par. Mosc. Thonghouz; son vrai nom est Doghous **دوقوز**.

2) Plusieurs copies portent la leçon Apaghain, ou Apaghan.

3) Il s'agit de notre historien lui-même.

4) La tombe de Sembat, à Noravank, porte en effet la date arm. 722. Je ne connaissais pas cette épitaphe lors de l'impression de l'Hist. de Gé., et des Additions, p. 336, où j'admets que ce prince put mourir en 1263, ce qui me

paraît aujourd'hui d'autant moins prouvé, qu'au couvent de Khouta-Vank, dans une inscription de l'an 614—1265, Sembat nous apprend qu'il s'est affilié à ce couvent. Enfin la date 1273, par la contexture grammaticale de la phrase, ne peut être attribuée à l'érection du monument funéraire, mais bien à la mort du prince. Ainsi, ou le chiffre de 20 ans de principat doit être corrigé, ou Sembat ne fut reconnu successeur de son frère qu'en 1253.

5) L'éd. de Madras ajoute cette glose: «fils de Soslan, mari de Tamar, fille de Géorgé, roi de Géorgie.»

et trouva Rousoudan morte. Il épousa Esougan-Khavand, de Nakhdchavan¹⁾. Il avait en encore une autre femme, nommée Gontsa, qui le rendit père de Démétré; Sembat le servit très fidèlement, et lui rendit auprès d'Houlavou-Ghan, de ses grands et surtout du grand divan, les services les plus signalés. Le roi David l'aimait tellement, qu'il le considérait comme son égal, lui confia le jeune prince Démétré, et le lui donna comme un fils. Sembat fit mettre à mort, par ordre du souverain, beaucoup d'ennemis de son maître, même des ambitieux les plus élevés; car il jouissait d'un tel crédit auprès d'Houlavou, qu'il faisait mourir ceux qu'il voulait et accordait grâce de la vie à d'autres; aussi tous tremblaient-ils devant lui, et les yeux de tous étaient tournés sur les siens. Le roi manda donc Sembat à Tiflis, et voulant lui accorder les plus grandes faveurs, «Quel beau présent, dit-il, désires-tu de moi? car ce qui te plaira, ce à quoi tu attacheras quelque prix, tu l'obtiendras sans restriction de notre majesté. — O roi, dit Sembat, se jetant à ses pieds et le saluant profondément, tout ce que nous possédons provient de toi et de tes ancêtres, et nous suffit; mais j'ai à te demander une chose, si tu le permets. — Tout ce que tu souhaiteras de moi, reprit le roi, j'ai fait serment de te le donner. — Efface, dit Sembat, le souvenir éternel que le roi Géorgi, ton aïeul, a calomnieusement infligé à mes ancêtres, qu'il a fait écrire, en défendant, sous peine d'anathème, qu'on nous laissât dans nos domaines, et qu'il a prescrit de conserver dans les archives royales. Mets-le entre mes mains.» Le roi, étonné, ne put s'empêcher de blâmer son aïeul: «Pourquoi, dit-il, des hommes si braves, si habiles, ont-ils été chassés de ma maison?» et il ordonna à ses serviteurs de chercher et de trouver l'écrit. On se mit à l'oeuvre, on trouva bientôt l'acte, et on l'apporta. Le roi, l'ayant pris, se leva, en disant: «Tiens, Sembat, prends l'acte que tu as demandé. — O roi, dit Sembat, en se précipitant à ses genoux, puisque tu as été si bon, achève de montrer ta clémence. Ce qu'a tracé la main d'un roi doit être anéanti par une main royale. Fais allumer devant toi un brasier et jettes-y l'acte, toi-même.» Un brasier ayant été allumé sur-le-champ, par l'ordre du roi, il lacéra de son sabre et y jeta le papier, qui fut consumé. Sembat, comblé de joie, témoigna sa vive reconnaissance au roi, qui lui donna encore plusieurs riches présents et lui fit l'honneur de le revêtir des habits royaux; puis il le renvoya de la sorte dans sa maison. Ce fut ainsi que Sembat effaça l'affront fait à ses ancêtres et laissa à sa postérité un nom sans tache.

Après lui son frère Tarsaïdj, honoré, chéri des monarques suprêmes et des grands, jouit de ses principautés, qu'il administra avec toute sorte de gloire et de distinction, inspirant la crainte à ses ennemis. Apagha-Ghan le considérait tellement que plus d'une fois il se dépouilla des insignes du trône pour l'en revêtir de la tête aux pieds, et le fit ceindre de sa ceinture toute d'or, enrichie de pierreries précieuses et de perles. Comme Tarsaïdj

1) David épousa d'abord Djighda-Khathoun, qui n'eut pas de fils; du vivant de celle-ci il eut une liaison avec Althoun, fille d'un roi osse, et devint père de Giorgi; s'étant alors séparé d'Althoun, il épousa Gontsa, veuve d'Avag, de qui il eut Démétré, enfin Esougan, qui n'est désignée dans l'Hist. de Gé. p. 569, que comme fille de Dchormalo-Noïn; khavand est un titre tatar, signifiant «maîtresse, dame.»

était un guerrier intrépide, valeureux et d'un aspect imposant, il se signala par ses exploits dans toutes les campagnes auxquelles il prit part, et déploya une invincible bravoure dans le Khorasan, en Syrie¹⁾, en Grèce, à Hems, à Hama, contre les Egyptiens; enfin à Derbend il paya neuf fois de sa personne, en se précipitant dans la mêlée. Aussi le roi des rois l'honora-t-il de riches présents, et lui donna-t-il un balich d'or, en forme de hachette, de la grandeur d'un empan et pesant une livre: distinction qui s'accorde aux vainqueurs.²⁾

Emmenant David, roi de Géorgie, il alla dans le canton de Khatchen³⁾, chez Atabek, fils du grand prince Dchalal, dont il épousa la soeur, Mina-Khathoun, du vivant de sa première femme, malgré les canons et les docteurs de l'église⁴⁾. Ayant conduit cette dernière dans sa maison, il eut d'elle un fils, charmant enfant, qu'il nomma Dchalal, et deux filles, dont l'aînée fut mariée au glorieux prince de Khatchen, Grigor, fils d'Hasan, fils du grand Grigor, fils d'une soeur de l'atabek Ivané; l'autre, après la mort de son père, fut donnée en mariage par ses frères dans la maison royale de Géorgie, à Manouel, frère du roi David, fils du roi Démétré, fils du roi David, mort⁵⁾ en 719—1270. Il construisit des églises et fit de grandes dépenses pour les couvents; il donna encore au monastère de Tsagats-Kar le village de Garnaker, dans le canton de Géghakouni, et un vignoble situé à Madjraca-Tzor, donations spirituelles, qu'il fit inscrire lui-même sur l'église de Sourb-Carapet, avec une fondation de trois messes annuelles, et accompagnée de terribles imprécations contre ceux qui y mettraient obstacle. Il restaura aussi plusieurs églises, hors de service par vétusté.

Dans ce temps-là mourut sa pieuse épouse Arouz-Khathoun, qui fut ensevelie à la porte du Saint-Apôtre, de Tathev⁶⁾. Après le roi David, Sembat⁷⁾, qui gardait chez lui Démétré, fils de ce prince, et l'élevait, suivant les intentions de son père, réussit, à force de dévouement, à le faire asseoir sur le trône de Géorgie, en 721—1272.⁸⁾

Apagha, mort en 731—1282, eut pour successeur au trône de la monarchie universelle Thagoutar, fils de son frère, qui se donna le nom d'Ahmed et forma le projet, après avoir éteint le christianisme, de convertir toutes les nations à la foi de l'islam. En la 3e

1) Mit. Par. Դ Շ աճրիւ.

2) Բալիշ, coussin, monnaie valant 500 miscals ou 75 dinars d'or. D'après le diction. armén.-persan des Douz-Oghlou, c'est une monnaie khorazmienne, répondant au touman persan et au kisé turk, valant 500 martchils. Tel que le décrit notre auteur, c'était l'équivalent des tablettes ou paizé dont il a été parlé précédemment, et, comme il s'agit d'une récompense militaire, il n'est pas étonnant qu'elle eût la forme d'une hache.

3) Entre Gantzac ou Gandjah et les montagnes de la Siounie: c'est l'ancien Artsak.

4) Mon Mit. porte: «les canons et les docteurs s'y prêtant.»

5) յ՞ր պալատաց; v. Hist. de Gé. p. 586. Ce n'est

donc pas en cette année que Tarsaidj épousa Mina-Khathoun; cf. Chahnazar. n. 133.

6) Son épitaphe porte la date 735—1286.

7) V. Add. et écl. p. 339, la difficulté qui résulte ici du nom de Sembat, au lieu de Tarsaidj, mais qui est levée par la date de l'épitaphe de Sembat; v. p. 235.

8) L'Hist. de Gé. p. 586, dit seulement que les grands du pays se réunirent auprès d'Ivané, fils de Chanché, chef des mandators ou adjudants royaux, qui présenta Démétré à Abaga; celui-ci permit qu'on le sacrât roi de toute la Géorgie. Sargis Djaqel, fondateur des atabeks d'Akhal-Tzikhé, fut seul déclaré indépendant du roi, avec Sadoun Mancaberdel, descendant de l'émir Kourde, et marié à Khochak, fille de l'atabek Avag. Wakhoucht place le couronnement de Démétré en 1270.

année de son règne il fit mourir à Moughan son autre frère Ghonghrhatha, Khiathadin, sultan de Grèce, et les deux fils de Tsagan¹). Au printemps il marcha avec une armée innombrable vers le Khorasan, contre Arghoun, fils d'Apagha-Ghan, afin de tuer l'héritier du trône. Après l'avoir fait prisonnier, il revint d'où il était parti; mais dans la nuit même le Dieu des chrétiens ayant changé les coeurs des grands, à l'égard d'Arghoun, ils brisèrent ses fers, le déclarèrent roi et lui firent raison par l'épée de tous ses ennemis. De plus, ils massacrèrent Ahmed et ses confidents, Hasan Manli-Chekh²), le sahib-divan, Alinak³) et plusieurs autres. Parmi les grands se trouvait aussi Démétré, roi de Géorgie, à qui Arghoun donna toute l'Arménie, la maison d'Avag, celle de Chahanchah, le seigneur de Gag et les fils de l'atabek Sadoun. Pour lui, il aimait fort les églises et les chrétiens, et, parmi les derniers, Tarsaidj jouissait de l'affection et considération particulière de ce prince.

Démétré étant donc parti, très satisfait et accompagné des nobles et grands d'Arménie et de Géorgie, Tarsaidj vint à sa rencontre, à Charour, lui rendit tous les honneurs et lui offrit des présents dignes d'un roi. Celui-ci l'emmena à sa suite, dans les terres d'Avag, en Ararat, où, à force de supplications, il le décida à prendre le titre d'atabek dans ses principautés, jusqu'à Tiflis, Ani et Cars. Il lui confia aussi l'éducation et la garde de ses jeunes enfants, David et Manouel. Depuis lors Tarsaidj, exerçant l'atabékat en Arménie, allégea en mille manières, par ses bienfaits, les souffrances de notre nation. Etant allé à Tiflis, il se fit apporter les archives du divan royal et lut tous les registres. Comme les noms des couvents arméniens y étaient inscrits, pour payer les impôts et être soumis au divan, il manda le secrétaire⁴) de la grande chancellerie, fit transcrire les registres, d'où il ôta les noms de plus de 150 couvents, et brûla les anciens: ce fut ainsi qu'il affranchit les églises. Il se montra même si bon et miséricordieux envers tous, qu'au village de Nétik, sur la rivière Houraztan, on érigea une croix, portant son nom.

Ayant convoqué en assemblée solennelle un grand nombre d'évêques, de docteurs et de moines, dans le très glorieux couvent de Noravank, il fit donner l'ordination sacerdotale à son fils Ter Stéphanos, en 729—1280. Cinq ans après, il l'envoya dans le royaume arménien de Cilicie, au grand catholikos Ter Hacob, pour qu'il fût sacré évêque. En arrivant, Ter Stéphanos trouva le catholikos mort et reçut du roi Léon l'accueil le plus honorable, le plus distingué. Supplié par le prince de rester là et de monter au trône patriarcal d'Arménie, comme il refusa de le faire, Ter Costandin fut nommé catholikos⁵), après mûre délibération, aux acclamations d'une nombreuse assemblée, le jour de

1) Gaïat-ed-din Kaï-Khosrou, sultanseldjoukide d'Icône, fut mis à mort en 1283.

Hist. de Gé. p. 598, au lieu des deux fils de Tsagan, personnage inconnu, on lit «les deux fils d'Abouleth», qui ne le sont pas moins; mais il se pourrait faire qu'ils fussent de la famille des mthawars Dzaganis-Dzé, dont parle Wakhoucht, Descr. de la Gé., p. 31.

2) Ou Mangli-Chekh.

3) V. sur ce personnage, Hist. de Gé., p. 591.

4) *Տիրհաւապարհ*, transcription du géorgien *მწიგნობარი*.

5) Le Mit. dit nettement, que le roi convoqua une grande réunion et nomma Costandin catholikos.

l'illumination pascale¹⁾. Le jour de Pâques Stéphanos lui-même fut sacré métropolitain du grand siège de Siounie, supérieur à tous les autres évêques, dont quelques-uns, résidant dans le Vaïo-Tzor, d'autres à Tathev, lui avaient adressé unanimement une lettre, pour qu'il se rendît auprès du catholicos: c'était pour renouveler le rang et l'ancienne gloire du S. siège de Siounie, qui s'étaient éclipsés depuis longtemps, au milieu des catastrophes et de la ruine de ce pays. Avec la couronne d'union à la sainte église apostolique de Tathev, et le titre d'époux de ce siège, on lui donna une lettre circulaire, écrite en or sur parchemin, qui confirmait authentiquement sa haute prééminence et renouvelait le titre hiérarchique du métropolitat. Pour mettre le comble à cette incomparable distinction, on le revêtit de l'habit patriarcal, tissu d'or, et l'on mit sur sa tête la couronne d'honneur. Ainsi agit le catholicos. Pour le roi, il le couvrit, à l'instar du catholicos même, de vêtements royaux, et plaça pour la seconde fois sur sa tête la couronne souveraine, d'or pur, qu'ils appellent mitre; on lui donna en outre l'homophore mystérieux, trois fois redoublé, qui appartient aux métropolitains²⁾, un diadème tissu d'or et de perles et beaucoup d'autres riches présents. Comblé des honneurs suprêmes, on le renvoya en ces contrées, en l'année 736—1287; son arrivée transporta de joie son père Tarsaidj, ses frères et tout le pays.

Bientôt, par jalousie, les évêques résidant à Tathev se rendirent auprès des étrangers, et répandant en abondance le grain de leur malice, ils firent éclore dans l'église une foule de maux, de sorte que la guerre et la mésintelligence se prolongèrent tant que vécurent Ter Hatrapet et Ter Hovhannès. Cependant Ter Stéphanos alla auprès du grand monarque du monde Arghoun³⁾, lui montra la lettre du catholicos et lui exposa l'état des choses. Ce prince le reçut d'une manière très distinguée, et en preuve de sa vive satisfaction, ordonna d'écrire, suivant les usages thathars, un iarlikh, par lequel il assurait à Ter Stéphanos la subordination de toutes les églises, contrées et évêques; lui adjoignit un personnage de la cour et le renvoya dans son siège, avec un païza. Quand il revint, il gouverna tout le pays, pour la gloire de Dieu, ayant sous sa dépendance Ter Grigor, parent de Ter Hovhannès, et Ter Sargis, résidant à Noravank, le même dont nous avons mentionné plus haut les grandes dépenses faites pour ce couvent.

Ce que ce dernier fit de plus remarquable, ce fut l'érection d'un pont superbe, sur la rivière passant au village d'Arpha, pont en pierres de taille, d'une hauteur et d'une largeur extraordinaire. Cet ouvrage, monument admirable, fut construit à grands frais, par l'ordre du pieux et glorieux prince Tarsaidj, que Notre-Seigneur daigne récompenser mille fois!

Dans ce temps-là l'armée d'Arghoun s'étant révoltée, il y eut parmi les grands et les chefs une extrême agitation, qui fit couler des torrents de sang. En effet Arghoun fit ar-

1) Ճրագալից, c'est ainsi que l'on nomme la veille des trois fêtes de l'Épiphanie, de Pâques et de Noël.

2) V. ch. xxvii.

3) Le P. Tchamitch, t. II, p. 284, représente notre Stéphanos comme un homme hautain, fier de sa naissance

et d'un caractère tellement dur que ni les Arméniens de Cilicie ne voulurent de lui comme catholicos, ni ceux de l'Orient ne purent s'entendre avec lui; imbu, outre cela, de doctrines anti-chalcédoniennes et, par suite, tourmentant ses subordonnés. Delà, suivant lui, les désordres qui éclatèrent chez les Arméniens de Siounie.

rêter et mettre à mort le grand général Bougha-Tchinksan, prince des princes et seigneur des seigneurs, convaincu de complot et de trahison envers lui. Ses complices, Ghazan et Tchoukhouloukh, tous deux chiliarques, Aroukh, Odjan et plusieurs autres eurent le même sort. Le roi de Géorgie Démétré, enveloppé dans de calomnieuses intrigues, fut aussi jugé digne de mort, amené et tué, bien qu'innocent, dans la vaste plaine de Movcan, sur le bord du Kour, en 738—1289.¹⁾

Cependant le béni et religieux prince des princes Tarsaïdj, après avoir atteint le but d'une carrière signalée par nombre de bonnes actions et de grands exploits, mourut dans son palais d'Arpha et fut emporté avec un appareil solennel à Noravank, auprès de son frère Sembat, dans le monument construit par ses ordres, en 739—1290. Ses fils, se trouvant en désaccord, pour l'héritage de ses états et principauté, allèrent à la porte suprême et furent présentés au monarque du monde Arghoun-Ghan, qui manda Elicoum, l'ainé, et l'établit successeur de son père, et au-dessus des autres. Bien que celui-ci fût reconnu maître et possesseur de tout le patrimoine et des états de Tarsaïdj, comme il ne voulait pas porter préjudice à ses frères, il partagea tous ses héritages, de l'avis des évêques, des docteurs et des nobles, et donna à son frère Dchalal, ainsi qu'à son cousin Liparit, une portion convenable: de cette sorte, la concorde régnant entre eux, ils gouvernèrent leurs domaines, dans cette province, environnés de respect et d'une autorité imposante, honorés et considérés des monarques du monde et des grands, maintenant la paix dans le pays, et les couvents dans un état florissant et tranquille. Comme à cette époque le pays était entièrement épuisé par les dévastations, les monastères hors d'état de faire le service divin, chacun venait dans les domaines d'Elicoum, chercher un asyle, ainsi que le firent Ter Stéphanos, catholicos d'Aghovanie, qui demeura auprès de son frère²⁾ Ter Stéphanos, avec plusieurs autres évêques, docteurs et personnages nobles. C'était, grâce à Dieu, un spectacle charmant, que cette maison, semblable à l'arche de Noé, au milieu d'un pays bouleversé par les tempêtes. Daigne le Seigneur la conserver inébranlable, par l'intercession de sa sainte Mère et de tous les saints, jusqu'à la consommation des siècles! Ce qu'il y avait de plus beau, c'est que d'une part resplendissait la puissance temporelle des princes, tandis que leur frère Stéphanos brillait lui-même de la grâce divine, et par l'influence de sa haute position, cette ferveur d'amitié fraternelle, cette tranquillité rappelait les paroles du prophète: «Qu'il est bon et doux de voir les frères réunis sous un même toit!»

Ils eurent des rejetons, formant une heureuse postérité. Elicoum fut père de deux fils, Biourthel et Boughda, et d'une fille, qu'il donna en mariage au charmant prince et grand gouverneur Eatchou³⁾, fils d'Hasan, fils du grand prince Prhoch, fils de Vasac le brave, déjà mentionné. Liparit eut cinq fils, dont l'ainé, Sembat, épousa une fille de la maison des

1) V. Hist. de Gé. p. 602 suiv., sur la mort de Bougha Tschingi-Qaen, et de Démétré.

2) I. e. du frère d'Elicoum, de Stéphanos, notre historien.

3) Ou Eatchi.

atabeks sadounians¹⁾; un autre, nommé Hovhannès, élevé et instruit par Ter Stéphanos, fut promu par lui au sacerdoce.²⁾

Maintenant, lecteurs, que personne ne reproche à l'auteur d'avoir flatté l'orgueil de sa famille et n' imagine qu'il ait rien exagéré dans son récit. Dieu nous est témoin que, du commencement à la fin de cet écrit, il n'a rien omis pour s'assurer de la vérité, et que, témoin oculaire, nous n'avons ici présenté qu'une faible partie des faits authentiques. Soigneux à l'égard des généalogies et des souvenirs anciens d'autres familles, combien plus l'avons nous été à l'égard de la nôtre. Comme nous rédigeons ce récit, concernant le pays de Sisacan, et que les princes orbélians y ont régné en maîtres, en dernier lieu, nous devons aussi raconter leur histoire. Recevez donc ce livre sans arrière-pensée et épargnez-nous la critique. Gloire éternelle, Amen!

CHAPITRE LXVII.

Souvenir³⁾ et affiliation du roi Léon⁴⁾, couronné de Dieu, au saint siège de Tathev, en Siounie, image du ciel, par l'entremise de Ter Haïrapet, évêque de Siounie.

Le vieillard respecté et respectable Ter Haïrapet, évêque de Siounie, après avoir réparé le couvent de Tathev, restaura la coupole ébranlée et fendillée de la sainte église, endommagée par un tremblement et par suite d'une longue vétusté. Il chargea d'habiles architectes de remettre en état, avec des pierres bien dressées, en y coulant de la chaux, les dalles de pierre recouvrant la coupole, ainsi que les bas côtés⁵⁾ et le porche, tenant à la porte. En nettoyant l'ancienne construction et les creux en pierres, mêlées de briques, en haut du plafond, on trouva au sommet de la première chapelle, du côté du N., une cachette renfermant une masse énorme de choses saintes et de reliques d'apôtres, de pontifes et de martyrs, et dans le nombre, la croix de Babgen, qui reçut un Dieu. On la descendit dans l'église, avec de grandes actions de grâces, et la confrérie en éprouva une

1) Sur l'atabek Sadoun et sa généalogie, v. *Mélanges asiat.* t. V, p. 213—231.

2) Ici finit l'extrait d'Et. de Siounie, imprimé à Madras et ailleurs, sous divers noms. Je me suis efforcé d'en épurer le texte, au moyen de mon Mit. et des deux éditions de Paris et de Moscou, en ne consultant que comme renseignements celles de Madras-Saint-Martin, et celle de Moscou, 1858. Quant à la traduction, achevée depuis plus de 20 ans, déjà publiée par fragments dans l'*Hist. de Gé.* et dans les *Additions*, j'ai fait tout mon possible pour qu'elle fût fidèle, mais j'ai évité de me livrer à la tâche

facile de critiquer celle de mon devancier. D'ailleurs les notes du P. Chahnazarian sont déjà remplies de remarques à ce sujet, qui m'ont paru entièrement suffisantes.

3) Table: inscription de souvenir.

4) Léon III, fils d'Héthoum Ier, roi roubénide de Cilicie, déjà nommé dans l'histoire des Orbélians.

5) ստորակա սաղիյն; la valeur technique du second mot m'échappe complètement, bien que je sache, à n'en pas douter, que սաղաշին signifie l'opposé d'une église à coupole.

joie indicible. Après bien des jours, le vertueux évêque Ter Haïrapet, blanchi par les années et cédant à l'impulsion de l'amour pour Notre-Seigneur, se rendit aux saints lieux de Jérusalem, foulés par les divins pieds. Son désir satisfait, il accomplit le vœu d'une âme élevée, en retournant auprès du roi Léon, couronné de Dieu. Comme celui-ci désirait depuis longtemps s'affilier au sublime couvent de Tathev, il se réjouit grandement de la rencontre de l'évêque. Chrétien fervent, il prépara une offrande royale pour l'église, figurant l'assemblée céleste, un parement d'autel, en soies impériales de Byzance, admirablement brodées par des ouvriers grecs; une croix toute couverte de gemmes à reflets blancs, semblables à de la glace et montées en or; de respectables calices, en argent massif, et beaucoup d'autres présents pour l'évêque. Il écrivit aussi lui-même ce memento en son nom¹⁾:

«Les hommes qui, des yeux de l'esprit, ont considéré la vie sans fin,
 «s'efforcent, durant leur existence dans la chair, de sauver leur âme.
 «Moi donc Léon, roi de la nation arménienne,
 «professant la foi orthodoxe et la Trinité consubstantielle,
 «j'ai demandé de m'affilier à ce saint couvent,
 «afin de participer en quelque sorte à tout le bien qui s'y fait.
 «Je vous conjure, saints personnages qui y résidez,
 «de demander dans vos prières la rémission de mes
 «péchés et de ceux de mes ancêtres, reposant dans l'espoir de la résurrection,
 «afin que nous devenions dignes du repos dans le royaume céleste,
 «et qu'avec eux, mes fils, descendants et successeurs,
 «jouissent en ce monde de jours longs et prospères.

«En 731 — 1282.

«Sous l'épiscopat en Siounie de Ter Haïrapet et de Ter Hovhannès, le puissant et pieux roi d'Arménie Léon, maître de la contrée occidentale de Cilicie, s'affilia avec grande ferveur, en faisant de riches offrandes, à la confrérie des cénobites du saint couvent, comme en font foi les paroles qui précèdent. Vous donc qui, après nous, demeurerez dans ce lieu de prières et de toutes vertus, où Dieu réside, admettez à votre communion le pieux roi, en le rappelant sans cesse auprès du Dieu Sauveur, béni dans l'éternité. A cause de cette foi fervente, nous avons fixé, avec la communauté, le jour de la sainte Pâque, le dimanche de la Résurrection, pour qu'il soit fait mémoire du roi puissant de par Dieu, en célébrant la messe dans toutes les églises, sans opposition, jusqu'à la fin du monde.»²⁾

1) Ce memento est en prose rimée, de seize syllabes à la ligne, où souvent on intercalait des *ϣ* muets, pour la mesure. Dans aucune des deux éditions le texte n'est correct, à ce point de vue.

2) Ceci paraît être une inscription ou un acte de fondation de prières au nom du roi bienfaiteur, affilié à Tathev.

CHAPITRE LXVIII.

Catholicos d'Arménie, successeurs de Ter Hacob; vicissitudes qu'ils éprouvent; leur captivité, prise ¹⁾ de Hrhomela et des métropoles franques, sises au bord de la mer.

Après le catholicos d'Arménie Ter Hacob, aimant les saints, l'assemblée solennelle et la réunion du peuple porta au siège du catholicos, dans l'église cathédrale de Ste.-Sophie, à Sis, le vartabied Ter Costandin²⁾, supérieur du saint et sublime monastère de Khorin³⁾. La pompe souveraine de la splendide cérémonie avait été réglée par Léon, roi d'Arménie, fils d'Héthoum. Mon humilité se trouvait dans l'assistance. Costandin ayant occupé le siège durant trois ans, le roi Léon mourut. Son fils et successeur Héthoum conçut du mécontentement contre le catholicos et associa à ses idées les principaux évêques et seigneurs, ainsi que les vartabieds. Les ayant gagnés tous, dans d'astucieux conciliabules, il convoqua une réunion, dans la métropole de Sis, où il fit d'abord entendre les délateurs, à la langue méchante, qui entassèrent contre le pontife propos sur propos mensongers, ne méritant pas d'être entendus: c'étaient esclaves discutant leur maître, ouailles leur pasteur, se faisant juges du représentant de Dieu, qui seul sait le vrai et le juste, au sujet de ce qu'on forgea contre le catholicos.

Pour lui, doux et tranquille, suivant le précepte du Seigneur, il accueillit le tout sans tressaillir et dit: «Ces paroles sont justes, j'ai réellement fait cela; mais c'est seulement ce qui se voit. Quant au for intérieur, celui qui sonde les choses cachées en est seul témoin: il y en a mille fois plus dans les replis de mon âme. Je ne suis pas digne d'un tel rang, faites de moi à votre volonté. — Dépouille-toi du catholicat, répondirent le roi et l'assemblée, et remets-le à notre disposition.» Le catholicos se soumit volontiers à cette demande: il endossa l'habit pontifical, semé de croix, et l'omophore patriarcal à cinq rangs, mit sur sa tête la couronne précieuse, à son doigt la bague de grand prix, et prenant le bras droit de St. Grégoire, il en bénit le royaume et la contrée, en disant: «Je te loue, mon Seigneur Jésus, de m'avoir livré à ce tribunal charnel, à ce châtiment, à cette honte passagère, et de ne m'avoir pas réservé pour le grand jour du jugement redoutable, pour les supplices sans fin, pour la honte éternelle. Mais donne-leur un bon chef, un pasteur choisi, qui paisse ton troupeau spirituel, conformément à ta volonté. Quant à ces gens, qui ont excité ta justice et m'ont jugé au nom de Dieu, avant mon jour, tu décideras du droit entre eux et moi.» Aussitôt il se dépouilla du vêtement, qu'il plaça sur une table d'argent; des insignes

1) Ce mot est omis, dans les deux éditions.

2) Hacob Ier, dit le Savant, avait siégé de 1268 à 1287; Costandin siégea jusqu'en 1290; suivant le P. Chahkhatounof, qui n'en donne pas la raison, il est surnommé Pronagordz «faiseur d'étoffes de poil de chèvre.» Il n'est

pas question de lui chez Galanus, *Hist. armena*, p. 173.

3) Je n'ai retrouvé nulle part cette indication, mais le monastère de Khorin, en Cilicie, est connu, comme ayant été bâti par Costandin, père du roi Héthoum Ier; Tch. III, 261.

de l'épiscopat, qu'il plia et recouvrit d'une étoffe précieuse; de la bague de grand prix, passée à son doigt, et de la crosse, et livra le tout aux messagers, en disant: «Voilà ce que vous désirez.» Pour lui, il se fit apporter un cilice noir, très grossier, dont il se couvrit, ainsi qu'un capuchon en crin, qu'il mit sur sa tête, salua l'assemblée et sortit, seul, sans mot dire, de l'évêché, situé au voisinage de Sis, au lieu dit Glkhi-Batsi.

Cependant les mauvais chiens, suppôts d'envie et de discorde, ne furent pas satisfaits ni assouvis de cela, ni repentants, après ce qu'il avait fait. Soupçonnant et se mettant en tête qu'il sortirait de la principauté, et qu'il irait dans le haut pays d'orient, se faire recevoir comme catholicos et se séparer d'eux, ils envoyèrent des gens qui l'arrêtèrent et l'amènèrent dans la citadelle de Lambron¹⁾, où on le chargea de chaînes de fer, qui furent enlevées plus tard, sans qu'on lui rendit toutefois la liberté. Cela eut lieu en 738 — 1289.²⁾

Ayant agi de la sorte, le roi et l'assemblée dépêchèrent comme exprès, dans l'Arménie orientale, à nous et aux autres évêques et princes du pays, Ter Stéphanos de Skévra.³⁾

Ce vartabied, instruit et élevé chez nous, était porteur de lettres invitatoires, contenant, en phrases sans valeur, les causes de l'exil du catholicos, des arguments imaginaires, des billevesées à exciter le rire, des articles, au nombre de trente, défavorables à Constantin. L'un de ces points était, «qu'avant la messe il buvait des sorbets;» or, s'il avait fait cela, c'était, non par gourmandise, mais à cause de la faiblesse de son corps; puis, «qu'il levait des impôts sur les maisons de débauche, à Hrhomcla.» O vous qui vous plaignez, cela est ainsi réglé dans toutes les villes, en général, de l'Arménie, de la Grèce et des autres nations: avait-il donc établi des maisons infâmes? D'ailleurs, s'il levait un impôt, il payait avec cela la solde de la garnison. Si c'est un mal, pourquoi est-il réglé par les canons des pontifes de donner à l'église des dahécans, levés sur les amendes fournies par les prostituées, par les infâmes et par tous les criminels? Si vous imaginez de faire du bien aux peuples, ceci étant l'affaire du roi, faites d'abord disparaître ces choses de votre royaume, puis commandez à tous d'en faire autant. Les autres discours étaient de même force et n'indiquaient aucun tort causé à la foi ou à l'église, et nous avons jugé inutile de les reproduire ici.

A la suite de cela on m'adressa l'honorable invitation de me rendre à l'assemblée,

1) Lambron, aujourd'hui Nemroun, ancien château fort à une douzaine de lieues au N. de Tersous ou Tarse; v. Langlois, Voyage en Cilicie, p. 359.

2) Tchamitch, t. II, p. 286, a omis tous ces détails de la destitution de Constantin, mais, d'après des sources particulières, il raconte que le roi Héthoum, livré à la dévotion, et s'occupant plus d'actes pieux que du gouvernement de ses états, envoya au pape Nicolas IV un religieux nommé Hovhannès, chargé de lui faire connaître ses bonnes dispositions à l'égard du Saint-Siège. Le religieux exagéra sa mission, en faisant croire que le roi «était disposé à renoncer à l'hérésie arménienne pour embrasser la foi catholique-romaine,» et rapporta

de Rome des lettres du pape pour le roi, pour son frère Thoros, pour le généralissime Léon, pour le maréchal Ochin, et pour Mariam, mère du roi. Il s'ensuivit une agitation générale, un désaccord entre le roi et le catholicos, qui fut suivi de la destitution de ce dernier. Le P. Chahkathounof parle aussi très brièvement des causes du renvoi de Constantin et de l'élection de Stéphanos, qu'il ne range pas dans la suite des catholicos légitimes. Enfin chez Galanus, Hist. arménienne, p. 374 sqq., on trouve les lettres du pape, ci-dessus mentionnées, que le P. Tchamitch dit n'avoir pas été imprimées avec toute l'exactitude désirable.

3) Monastère aux environs de Lambron.

pour l'élection d'un nouveau catholicos. Nous répondîmes: «Nous n'avons ni pensé ni participé à la destitution, pour avoir droit de prendre part à une installation nouvelle. Que ceux qui, volontairement, ont destitué, songent à élire de nouveau, et que la volonté de Dieu visite son église.» Le messenger, à son retour, avant d'apporter notre réponse, trouva Stéphanos installé sur le siège du catholicat¹⁾. C'était un anachorète, que l'on qualifiait Hrhomaïétsi, homme bon et plein de vertus.

En ce temps-là les troupes égyptiennes, sous les ordres du sultan Alphi, s'avancèrent en légions nombreuses contre la métropole de Tripoli²⁾, au bord de la mer, où était le siège du patriarche d'Antioche et du prince qui portait le nom de roi. En effet, lors de la prise d'Antioche, en 717 — 1268, le sultan Phontoukhtar, ayant pris ou massacré³⁾ plus de 12 myriades, démolit les églises, lieux d'assemblées célestes, et inondé le milieu de l'enceinte, le siège patriarcal avait été transporté à Tripoli. Le sultan qui bloquait la ville, en avait fait présent à un maudit comte franc, traître à Dieu et maître d'une grande cité; elle fut prise, une innombrable multitude de chrétiens massacrés et faits prisonniers, les églises démolies et brûlées. Il y avait dans l'église principale une image, de grandeur naturelle, du Christ étendu sur la croix, que l'on ne pouvait croire inanimée, tant elle semblait respirer et vivre. On la jeta à terre, on lui passa une corde au cou, et on la traîna par les rues jusqu'à ce qu'elle fût en pièces, au grand chagrin des chrétiens. Cela eut lieu en 738 — 1289.⁴⁾

L'année suivante, en 740 — 1291, fut prise la grande et populeuse ville des Corinthiens, Akkaïa, située sur le même rivage et servant de résidence et de capitale aux trois rois francs, les Templiers, les Hospitaliers et les Allemands⁵⁾; là aussi se trouvait le grand ardzovesc ou archevêque de Jérusalem⁶⁾. Or, des trois rois dont je parle, le premier

1) J'ai dit plus haut que le P. Chahkhatounof ne le classe pas parmi les catholicos légitimes, tandis que le P. Tchamitch, dans sa liste, le reconnaît pour tel, et le qualifie Hrhomaïétsi «parce qu'il fut le dernier titulaire du siège de Hrhomela.» Toutefois, dans son texte, t. II, p. 286, il dit que c'est «parce qu'il était élève de la maison patriarcale.» Quant à Hrhomaïétsi, je n'ai retrouvé nulle part l'origine de ce titre, qui paraît devoir être corrigé. Galanus, qui donne Stéphanos pour successeur au catholicos Hacob, lui reproche d'avoir usurpé des pouvoirs qui ne conviennent qu'au pape, et notamment celui de donner dispense des empêchements dirimants, dans les affaires de mariage, et rapporte à ce sujet un bref de Boniface VIII, adressé au catholicos Grigor VII, successeur de Stéphanos; Hist. armena, p. 382, sqq.

2) Mit. տրապիղեաց, fausse leçon, pour տրապոլեաց.

3) Chrétien, le IXe et dernier patriarche latin d'Antioche, fut en effet massacré en 1268, lors de la prise de cette ville par les musulmans.

4) Tripolis fut prise en effet par Alphi Qélaoun en 688 H. — 1289, après avoir été 39 ans au pouvoir des

Francs; Abulfar. Chron. arab. suppl. p. 11, Boémond VII, était alors comte de Tripoli. V. Saulcy, Numism. des croisades, p. 81.

5) Հռամփրուն, և օսպէտարուն, և ալամանուն.

6) Notre historien confond Acca, St.-Jean d'Acre, ou Ptolémaïs, avec le pays des Achéens, en Morée, et croit que cette ville appartenait aux Corinthiens. Le fait est que cette ville fut prise après 2 mois de siège, en 690 H. — 1291, au mois de djoumada II, ou le 18 mai, par Mélek Achraph, fils de Qélaoun; Chron. ar. suppl. p. 11. Nicolas de Lorgue, grand-maitre de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, avait rassemblé en 1289 un faible contingent de troupes européennes pour la défense de St.-Jean d'Acre, et mourut peu après son retour. Jean de Villiers, lui succéda, mais la défense fut confiée à Pierre de Beaujeu, grand-maitre des Templiers. Le sultan essaya sans succès de le corrompre par des offres d'argent: il fut tué durant le siège, les Templiers furent tous massacrés, Jean de Villiers réussit à passer en Chypre; Vertot, Hist. des chev. de Malte, Paris, 1726, 4o., t. I, p. 418, 423, 425; Chron. syr. p. 628.

était en rapports intimes d'amitié avec le sultan, qui le trompa, en lui disant: «Mets la ville entre mes mains et, après avoir fait périr les autres rois, je te la donnerai en entier.» Par cet artifice une ville imprenable fut prise, sa citadelle inexpugnable démolie de fond en comble, et ses admirables édifices renversés. Quelques-uns furent massacrés, le plus grand nombre s'embarqua et se sauva sur des vaisseaux, avec ses richesses. Quant à l'Hospitalier, favori du sultan, on ne lui fit aucun mal, on le laissa sortir avec les siens, et il alla par-delà la mer, dans le grand pays des Francs, au profond regret de toutes les nations chrétiennes, restées inconsolables.

L'année suivante ¹⁾ le courroux de Dieu éclata sur la nation arménienne, issue d'Askanaz. A cause du flot montant de nos péchés, il nous fit boire la lie d'amertume, à la coupe de la colère. Se souvenant de Costandin ²⁾ calomnié, il se réveilla pour venger son église et suscita le sultan de Misr, avec une innombrable armée, contre l'invincible citadelle de Hrhomcla, la résidence des pontifes, le siège des catholicos d'Arménie ³⁾. Là se trouvaient des masses de choses saintes, des reliques d'apôtres, de pontifes, de martyrs principaux; la gloire de notre nation, le bras droit de St. Grégoire-l'Illuminateur, sa crosse, son siège, l'autel sur lequel il offrait le sacrifice de J.-C., la pantoufle, l'essuie-main de Ste Rhipsime, et une ceinture ⁴⁾ tachée de son sang. Après un mois de siège, la ville fut prise, puis la citadelle inférieure, enfin le réduit le plus haut, où le catholicos Grigor avait construit une splendide église et une maison de plaisance pour les pontifes. Pris avec 12 évêques, avec plusieurs prêtres et diacres, Ter Stéphanos fut présenté au sultan, la forteresse ravagée, les églises pillées et dévalisées, dépouillées d'immenses richesses, consacrées à Dieu, et de toutes leurs propriétés; mais les édifices eux-mêmes restèrent intacts.

Le sultan, au comble de la joie, eut un long entretien avec le catholicos et lui posa entre autres cette question: «Vous résidez ici depuis si longtemps, plus de cent années, et nos sultans ont essayé bien des fois, sans succès, de prendre cette place; d'où vient que,

1) C'est en effet en 1292 que le chroniqueur Sembat-le-Connétable place la prise de Hrhomcla par le sultan Mélek-el-Achraph.

2) Le Mit. et les imprimés portent: de Costand.

3) Hrhomcla ou Horhom-Qala, la citadelle grecque, est située au confluent de la rivière Marzéban ou Barzéman et de l'Euphrate, à l'occident de ce dernier, entre Samosate et Halep. Cette place fut achetée en 1150 par le catholicos Grigor III, au fils du comte Joscelin, et servit de résidence à 10 catholicos arméniens, jusques et y compris Stéphanos, quatrième du nom. Suivant les chroniqueurs Sembat et Héthoum, Venise 1842, p. 85, Hrhomcla fut prise par Mélik Achraph en 741 — 1192; Tchamitch, t. II, p. 287, dit, en 742 — 1193; chez M. S.-Martin, Mém. t. I, p. 196, sans doute par suite d'une erreur typographique, on lit, en 1298, époque où Achraph était mort. Kaleh-Roumith fut prise après 20 jours de siège; Abulfar. Chron. syr. p. 628.

4) *սերեղան*, mot qui manque dans les dictionnaires. M. V. Langlois, dans son Voyage en Cilicie, p. 399, dit avoir vu dans le trésor patriarcal de la ville de Sis la plupart des objets ici mentionnés. Pour moi, j'ai vu à Edchmiadzin un bras droit en vermeil, que l'on m'a assuré renfermer celui de St. Grégoire. Quant au pallium ou omophore, brodé à Halep en 683 — 1234 «pour l'usage du rabounapiet Hacob,» et que M. Langlois a vu dans le trésor de Sis, il me paraît exorbitant, sur la foi d'une inscription telle que celle-ci, de nier l'exactitude de la liste des catholicos arméniens, rédigée pièces en mains et conformément à l'histoire, par les PP. Tchamitch et Chahkhathounof et par M. S.-Martin, qui placent le catholicat de Ter Hacob Ier, dit le Savant, entre 1268 et 1287; n'y aurait-il pas plutôt une faute dans la copie de la date inscrite sur ce pallium, ou même ce Ter Hacob rabounapiet ne serait-il pas un autre personnage que le catholicos?

sous ton catholicat, nous y avons réussi avec tant de facilité? — Je ne le sais pas, répondit le catholicos, Dieu seul le sait: peut-être est-ce à cause de nos crimes. — Ce n'est point par ma puissance, reprit le sultan, mais ton Dieu t'a livré entre mes mains; car trois fois j'ai voulu venir, et trois fois ton Dieu ne m'a pas laissé faire, et m'a retenu, puis il m'a livré cette citadelle.» Après ce discours, il établit ici une garnison, fit réparer le mur, écroulé sous les coups des catapultes, et partit. Arrivé à Damas, il montra le catholicos aux habitants, en le faisant promener dans les rues. Delà il passa en Egypte, traînant son captif chargé de fers, et le détint un an en prison. Le vénérable et glorieux catholicos Stéphanos y étant mort, les chrétiens obtinrent l'ordre de le porter dans une église abyssinienne, du rit syrien, où on lui donna une honorable sépulture. Cette catastrophe eut lieu en 741 — 1292. Quant aux objets saints, tombés en captivité, ils disparurent, sans laisser ni trace ni indication, et ne reparurent plus, malgré les recherches réitérées faites par le roi Héthoum¹⁾. Après la prise de Hrhomcla, on livra au sultan le fort, nommé Béhestin.²⁾

Toi donc, juge et calomniateur de ton pontife, vois avec quelle sévérité Dieu a tiré vengeance de tes cruautés et revendiqué son bon droit. Tu l'as dégradé, dans l'église de Glkhi-Batsian, il a fait tomber ton élu du grand siège de Hrhomcla. Tes mains ont dépouillé le premier de ses vêtements pontificaux; il a fait dépouiller, par la main du sultan, le pontife de ton choix. Tu as envoyé l'un des deux, chargé de fers, dans les prisons du château de Lambron; il a fait passer l'autre, l'ami³⁾ de l'Egyptien, dans un cachot et dans des fers impossibles à rompre. Où est maintenant son vêtement pontifical, où sa couronne d'honneur, où le bras droit et la crosse de St. Grégoire? Insensés que nous sommes, hélas! à quels châtimens et supplices vous nous avez livrés!

Or l'établissement de ce siège, installé à Hrhomcla, fut l'oeuvre de S. Grigoris, catholicos, dit Vcaïaser⁴⁾. De son temps, en effet, l'Arménie n'avait pas de siège fixe, et les pontifes allaient et venaient: lui donc acheta à prix d'argent cette place forte de la femme et des fils du prince franc Joscelin, y établit son siège et y fixa la résidence des pontifes d'Arménie, dont 10 y ont vécu. Premièrement Grigoris⁵⁾, puis son frère Nersès et leur neveu Grigoris, qui a construit l'église; puis Grigor le Jeune-Homme, qui tomba sur le rocher de Copitar; Grigoris Apirat, Hovhannès, Costandin, Hacob; un autre Costandin,

1) Suivant le chroniqueur Sembat, le roi Héthoum réussit à racheter le bras de St. Grégoire et quelques autres reliques.

2) Cette petite phrase serait inintelligible, si on ne la comparait à une indication similaire d'Héthoum le chroniqueur, qui dit positivement que les forts de Dzag, d'Apldjès et de Béhestin, furent volontairement remis au sultan par le roi Héthoum. La dernière localité est dans les environs de Marach.

3) Rien ne prouve la justesse de cette épithète à l'égard

de Stéphanos: aussi l'éd. de Par. l'a-t-il imprimée en italique

4) Notre historien se trompe; le siège patriarcal avait été transporté à Hrhomcla par Grigor III Pahlavouni, en 1147; Chahkhath. I, 208; Chahnazarian, n. 153.

5) Notre Grigor III Pahlavouni, Nersès-le-Gracieux, Grigor IV, l'Enfant, Grigor V, le Jeune-Homme, ou le «tombé du rocher», Grigor VI dit Apirat, Jean VII, Costandin Ier, Hacob Ier, Costandin II, Stéphanos IV. Dans l'intervalle, quelques intrus n'avaient pas habité la résidence des catholicos.

qui fut exilé, enfin Stéphannos, emmené captif et mort en Egypte. Il s'écoula plus de 140 ans, jusqu'à la prise de Hromcla.

Après tous ces événements le roi Héthoum réunit un concile, qui élut pour catholicos, en 742—1293, Grigor, évêque d'Anavarza, homme savant, vertueux, aimant l'église et les fêtes, auteur d'une compilation des fêtes du Seigneur, et qui a fait briller la mémoire des martyrs¹⁾. Il connaissait les langues et littérature latine et grecque. En sa seconde année, il y eut du désordre dans la Pâque et une perturbation de la pleine lune chez tous les peuples; car nous étions arrivés à «la maison d'erreur,» marquée dans le cycle de cinq cents, où, suivant les Grecs, la pleine lune tombait le 6 avril, selon les Hébreux le 16 de nisan; selon le comput fixe des Arméniens, c'était le 23 d'areg. La pleine lune de Pâque tombant un dimanche, il fallait passer au dimanche suivant; mais ayant perdu la piste de la vérité, ils gâtèrent à l'aveugle la direction des tableaux, et célébrèrent ainsi, le jour des Rameaux, la Résurrection bienheureuse et la sainte Pâque, mangeant et buvant joyeusement, avec les déicides, le Phasek ou fin des persécutions. Pour les Arméniens, ils demeurèrent dans l'exacte vérité. Ceux de nos frères qui étaient à Jérusalem sont venus nous certifier que la lumière qui descend, le samedi, pour honorer le tombeau du Seigneur, descendit véritablement de notre côté, la veille, le samedi-saint, le jour de l'éclairage²⁾. Ceux qui en furent les témoins glorifièrent Dieu, le côté des étrangers restant silencieux dans sa honte.³⁾

Cependant notre pontife Grigor commit une faute grave et s'écarta ici de la vérité: abandonnant le sentier paternel et frayé par nos ancêtres, pour suivre la piste détournée et trompeuse des Grecs, il amena le roi et força la contrée de Cilicie à célébrer, le jour des Rameaux, la fête de la Résurrection, et fit la Pâque sans affranchissement⁴⁾. Seulement les monastères bien tenus ne consentirent pas, plusieurs évêques et vartabieds ne cédèrent pas, et quelques particuliers firent la chose en secret: aussi y eut-il bien des coups, des exils et des expulsions, par suite de ces mesures irrégulières, et beaucoup furent scandalisés à l'occasion du catholicos. Il prescrivit, en outre, de ne pas rompre l'abstinence, la veille des grandes fêtes, en mangeant de l'huile, de la soupe ou quoi que ce soit, non gras; de ne pas observer le navacatik⁵⁾ aux jours des fêtes solennelles; il ordonna de bénir de l'huile pour les malades, pour les pénitents et les cathécumènes, enfin il commença à introduire peu-à-peu les traditions de l'église grecque, en se détachant insensiblement des

1) Le P. Somal nous apprend, dans son Quadro, que ce Grigor a traduit du latin et du grec en arménien les vies de plusieurs saints et martyrs, composé plusieurs hymnes et un nouveau calendrier: c'est lui aussi qui transféra à Sis le siège du catholicat. Galanus parle de lui comme d'un prélat entièrement soumis à l'église romaine.

2) Ճառալույց est l'illumination qui se fait dans l'église, la veille au soir de l'Epiphanie, de Pâques et de Noël.

3) Comme j'ai exposé très longuement l'histoire de la «fausse-pâque», dans mon addition XVII à l'hist. de Gé.

p. 280 sqq., je prends la liberté d'y renvoyer le lecteur; quant à la théorie, on consultera avec fruit les observations de M. Dulaurier, Rech. sur la chronol. armén. p. 84—100 et les notes. Les quelques fautes qui se trouvent dans cet exposé seront facilement rectifiées par les personnes au fait de la question.

4) առանց ազատութե, i. e. avant le jour anniversaire de l'affranchissement d'Israel.

5) Le navacatik est un adoucissement du jeûne, la veille au soir des trois fêtes de l'Assomption, de la Transfiguration et de la Croix; v. plus bas, ch. LXIX.

nôtres. Il expédiait incessamment des lettres de soumission au patriarche de Constantinople¹⁾, promettant d'accueillir toutes ses demandes; il envoya encore à l'abouna syrien, Nestor catholicos²⁾, une lettre d'acceptation de conformité, que nous avons vue de nos yeux. Quant à nous, des contrées orientales, il ne nous informait de rien, sinon de ceci: « Nous voulons, disait-il, que le siège d'Antioche soit le nôtre; nous souhaitons mettre les Grecs et toutes les nations d'accord avec nous. Toutefois, avec les arrivants il se manifestait en divers lieux une exhalaison de fiel aigre, et quelques-uns des nôtres, à qui ces choses plaisaient, dénigraient nos ancêtres et consentaient aux innovations et aux changements. Nous, attaqués par tout cela dans nos entrailles et dans notre foi, nous étions minés, rongés par une angoisse continuelle, le jour et la nuit, sans trouver de refuge ni de point d'appui dans le cas où nous nous déclarerions les tenants de ce combat spirituel. Nous craignons que, de nos jours, le Mauvais ne soulevât une guerre dans l'église, n'excitât une lutte orageuse entre nous, n'écrasât, n'exterminât les faibles restes de notre nation. En conséquence, lors de l'arrivée de Costand, évêque de Césarée, envoyé par le catholicos, après nous être entendus avec les évêques et princes du pays, nous rédigeâmes une lettre de compliments, comme aussi d'exposition des vrais principes de la foi et des constitutions de l'église d'Arménie, adressée au catholicos Ter Grigor. Nous l'engagions à ne pas se laisser atteindre d'une incurable maladie qui, comme une darte vive, envahirait en un clin-d'oeil tous les membres de l'église³⁾. Connaissant les plaies de son supérieur, l'envoyé refusa, sous divers prétextes, de se faire le porteur de ce message, dont la teneur était telle que je vais la donner.

1) Ne serait-ce pas plutôt à Rome?

2) Le P. Chahnazarian, n. 154, dit que le nom de ce catholicos est peut-être celui des nestoriens résidant à Maragha. Peut-être faudrait-il traduire « Syrien - nestorien, » ici comme plus bas, chap. LXXI.

3) Ainsi que je l'ai dit, le catholicos Grigor VII, de Sis, est fort loué par Galanus, ce qui prouve ses bonnes dispositions à l'égard du clergé romain et des dogmes et rites catholiques. On a de lui une longue lettre latine, au roi Héthoum II, moine sous le nom de Jean, roulant

principalement sur l'urgente nécessité de mettre de l'eau dans le vin de la messe, et de célébrer la Nativité de J.-C. le 25 décembre. On ne peut se faire idée des subtilités auxquelles il a recours pour prouver le premier point, celui auquel on paraît avoir attaché la plus haute importance. Dans le cours de sa lettre, il nomme parmi les prélats auxquels il a démontré le bien fondé de ses doctrines, Orbel, prince-archevêque de Siounie, Jean, évêque des Saints-Apôtres... Cet Orbel était cousin et fut successeur de notre Stéphanos; Galani, Hist. arm. p. 410.

Note pour la p. 251. Skythianos et son disciple Térébinthos, furent, au II^e s. les précurseurs de Manès; ils admettaient deux principes, le bon et le mauvais. Quant aux Gabaonites, s'il ne faut pas lire Ebionites, autres sectaires, de la même époque, peut-être notre auteur fait-il allusion à ce que firent les habitants de Gabaa, du temps du roi David; 2 Reg. XXI; v. Уч. 3ан. 2-го Отд. II. Ак. H., t. VI, p. 362, Hist. de George Hamartole, en grec.

CHAPITRE LXIX.¹⁾

Lettre sur la foi et la hiérarchie de l'église orientale, adressée au catholicos arménien Ter Grigor; à l'occasion de certains doutes ayant attiré leur attention, les évêques du pays ont écrit ce document d'orthodoxie²⁾ et de concorde, par l'entremise de Ter Stéphanos, évêque de Siounie, primat métropolitain et premier suffragant de la Grande-Arménie.

«Elevée par la puissance invincible de Dieu, entourée de la droite ineffable du Fort, caressée par le bras auguste de Jésus, ennoblie par la grâce merveilleusement puissante de l'Esprit, la sainte, pure et immaculée église d'Arménie, la fiancée sans tache ni reproche du céleste époux, plantée et fondée par les saints apôtres Thaddée et Bartholomée, cultivée et fécondée par les sueurs de l'homme étonnant, incomparable, S. Grigoris, commence par offrir à son créateur des hommages innombrables et sans fin, des bénédictions sans bornes ni limites, parce qu'il ne lui a pas fait boire la coupe complètement et absolument, qu'il l'a soulagée de la menace d'une perdition désastreuse, du châtement qu'elle méritait d'encourir dans le temps de l'amertume, et qu'après une sévère punition et des coups terribles, il a de nouveau vivifié son âme abattue, et consolé son cœur, affaissé par le chagrin. Il a remplacé sa calvitie par une couronne brillante, la cendre et les cilices par des sièges modestes et par de joyeuses fêtes. Aussi, sur le ton du fils d'Amos³⁾, suis-je disposé à crier bien haut «que ma personne se réjouisse dans le Seigneur, qui m'a couvert du vêtement du salut, du manteau de la joie, qui m'a donné une couronne de fiancée, et m'a revêtu de la toilette d'une jeune épouse.» Me livrant encore à l'espérance, comme David, je dirai: «Dieu n'est pas courroucé sans fin contre moi, et ne conserve pas un éternel ressentiment.»

«Après cela, le front courbé sur les genoux, saluant ta tête resplendissante, admirablement belle, illuminée par la grâce du S.-Esprit, o Grigorios, père commun de la race d'Haïc, catholicos universel, depuis la porte des Huns, depuis les Lphnik et la mer Caspienne, depuis le mont Caucase jusqu'aux frontières de l'Egypte et à la mer occidentale, où l'œil du jour se revêt de ténèbres; en te saluant de la sorte, la bouche inutile du misérable personnage de Stéphanos, surveillant de la Siounie, assis au siège primatial de la maison princière, informe ta vénérable personne.

«Père respectable, chef resplendissant, des myriades d'hommes ont à la bouche des motifs de blâme, pour des paroles et des actions étranges, et pour des prétextes divers, qui nous inspirent des craintes sérieuses. Qui sait? aux derniers jours, le Mauvais trou-

1) Ce chap. est cité comme le XIII^e *ḥ* de l'ouvrage de Stéphanos, chez Tcham. t. II, p. 492, 514 et 564: pure faute typographique, qui ne peut se comprendre que pour la dernière citation, car l'affaire de Nersès-Bacour est aussi racontée au ch. LI^e *ḥ* de l'Hist. de Siounie.

2) La Table des mat. et les deux imprimés ajoutent: «et en même temps profession de foi orthodoxe, de S. Grégoire-Thaumaturge et d'Athanase d'Alexandrie.»

3) I. e. d'Isaïe.

vera peut-être l'occasion de fouler et d'écraser sous ses pieds notre bassesse ignorante, de brûler, comme au feu d'une fournaise, les feuilles brillantes des rameaux de la foi et les constitutions célestes, imposées à la sainte église, confirmées par S. Grégoire et par ses fils, ainsi que par les autres saints pères, nos prédécesseurs, dont les immenses travaux, le sang et les sueurs les ont fécondées; d'écraser, de ravager, d'anéantir, toute leur beauté et leur éclat.

«C'est pour un double motif que nous mettons ceci en avant: d'abord pour vous purifier et justifier, vous, notre père, et pour pouvoir nous appuyer sur vous sans inquiétude; puis, pour comprimer par de rudes coups les bouches calomniatrices et téméraires d'hommes tenant de mauvais propos, qui, comme Skytianos, Téréintos et les Gabaonites, tournent et circulent de maison en maison, répandant partout des bruits mauvais, en affirmant que «notre catholicos est Grec, qu'il est en arrangements avec les Grecs;» c'est ce que Dieu sait, et vous aussi; c'est ce dont nos oreilles sont rebattues présentement, et l'ont été chez les moines du mont Carmir, lorsque notre humilité se trouvait auprès de votre gloire, et que le roi couronné de Dieu, ainsi que l'assemblée entière, fatiguée de ces répétitions, vous refusaient l'onction, à vous l'élu du S.-Esprit.

«Par ces raisons donc, nous vous demandons deux choses, une de répulsion, une d'approbation, et ce, non comme hommes, mais pour ainsi dire par l'inspiration de l'Esprit-Saint, afin de faire disparaître une cause de scandale pour plusieurs, et de guérir les esprits des faibles: d'approbation, en recevant sans détour, à l'égard de Notre-Seigneur J.-C., de la sainte Mère de Dieu et de la croix rédemptrice, la règle inflexible de la foi, qu'admettaient l'homme apostolique Grégoire, Illuminateur de l'Arménie, son fils et ses petits-fils, d'accord et en union avec les trois saints conciles¹⁾. Sur tous ces points il est inutile, pour un homme parfait et intelligent comme vous, de rappeler en détail tous les canons ecclésiastiques. Ensuite, sans mot dire, observez strictement la nouvelle profession de foi et les règlements formels des saints conciles d'Arménie, au sujet des ordes de l'église, de la méchante hérésie nestorienne et de l'infâme concile de Chalcédoine, funeste pour l'univers, contre lequel les supérieurs ecclésiastiques et les princes de notre nation, armés en guerre et se livrant à d'immenses travaux, au fur et à mesure de la production de ses rameaux funestes, se sont rassemblés en divers temps, dans les villes de l'Arménie; avec la plus scrupuleuse attention ils s'efforçaient d'arrêter le développement de la folle ivraie, de semer le bon grain de la véritable orthodoxie, et nous ne devons ni abaisser ni éteindre le flambeau de leurs oeuvres, mais le porter continuellement allumé.

«1. Quant aux conciles, nous disons d'abord celui de Chahapivan²⁾, auquel assistait le savant et invincible Anania, métropolitain de Siounie, disciple de S. Mesrob, sous la pré-

1) De Nicée, en 325; de Constantinople, en 381, et d'Ephèse, en 431.

2) Ce concile eut lieu en 447, dans les circonstances énoncées par notre historien; mais, comme le dit le P. Tchamitch, t. II, p. 492, il ne put y être question, si ce

n'est par anticipation, des doctrines du concile de Chalcédoine, qui eut lieu quatre ans plus tard; la même chose peut se dire d'un second concile, tenu au même lieu en 450; v. *suprà* ch. xvi.

sidence d'Hovhannès Mandacouni, champion de la foi, avec tous les évêques et princes d'Arménie: ce concile eut pour objet celui de Chalcédoine et d'autres points de détail, introduits dans notre nation par le Mauvais.

«2. Puis la réunion à Nor-Kaghak¹⁾, des Arméniens et Syriens orthodoxes, à l'encontre de la méchante hérésie des nestoriens, répandue chez les barbares, et au sujet de la hiérarchie, sous le catholicos Babgen: le vénérable Mouché, métropolitain de Siounie, y assistait.

«3. Le concile de Dovin, au temps du catholicos Nersès, au sujet des prescriptions de Chalcédoine et de l'hérésie de Nestor, introduite dans l'impur couvent de Grigor Manadjhr Rhajic: le vénérable Pétros, métropolitain de Siounie et disciple de Moïse le Grammairien, y assistait.²⁾

«4. Un autre concile, au même lieu, sous le catholicos Movsès, contre la même hérésie chalcédonienne, auquel assistait notre Pétros, où fut réglé le comput et la formule «qui as été crucifié:» c'est l'époque du martyre d'Izd-Bouزيد.³⁾

«5, 6. Double concile à Dovin, sous le catholicos Abraham, au sujet de la sécession des Ibériens et de l'impur Courion, et de la séparation des Aghovans. L'admirable métropolitain de Siounie, Christaphor, s'y trouvait avec les autres pontifes arméniens. Là fut proscrire toute familiarité et promiscuité avec les chalcédoniens, et sous peine d'anathème il fut enjoint de n'avoir avec eux ni rapport ni communion.⁴⁾

«7. Concile de Bardav, en Aghovanie, encore à l'encontre des chalcédoniens, sous le catholicos arménien Esaï, où furent honteusement expulsés un certain Nersès, dit Baccour, catholicos d'Aghovanie, et la reine Sprham: le troupeau séparé se réunit de nouveau à l'Arménie.⁵⁾

«8. Le concile tenu antérieurement à Théoudoupolis, entre les Arméniens et les Grecs, au sujet de leur réunion, sous le catholicos Ezr, par ordre de l'empereur Héraclius. Ezr se soumit et hésita par ignorance; mais ni les Siouniens, ni les autres pontifes n'admirent l'hérésie et restèrent saints, grâce à Dieu. En cette occasion Hovhan Maïragométsi fut maltraité et exilé par Ezr.⁶⁾

«9. Le concile de Manazkert, au temps d'Hohan Otznétsi, qui expurgea le ferment hérétique d'Ezr, en activité sous six catholicos, et nous éloigna des Grecs, sous peine de terribles anathèmes.⁷⁾

«10. La réunion des saints pères, à Ani: après examen, ayant reconnu que le catho-

1) V. ch. xx, au sujet du métropolitain Mouché, et ch. xxv les époques des premiers évêques de Siounie; ou Mouché est antérieur à l'époque que lui assigne l'historien, ou il ne put participer au concile de Nor-Kaghak.

2) Ce concile eut lieu en 527; cf. ch. xxii, et la chronologie du métropolitain Pétros, ibid.

3) V. ch. xxiv, en 551.

4) V. ch. xxvi, en 596.

5) V. ch. lxi, en 709.

6) V. ch. xxviii, concile de Carin ou Erzroum, en 629.

7) Ibid. en 759, concile, non de Manazkert, mais 7^e de Dovin. Un concile eut lieu en effet à Manazkert, en 651, mais sous la présidence d'Hovhannès, vicaire du siège, durant l'absence de Nersès III, dit le Bâtitteur: les indications fournies par notre historien montrent que ce n'est pas de celui-ci qu'il entend parler.

licos Vahan, de Baghk, était uni de sentiments avec les Ibériens, qu'il avait introduit les images dans les églises d'Arménie, et avait fait disparaître des églises le rayonnement des croix, remplacé par des images, on le destitua avec anathèmes, et on lui substitua un certain Stéphanos.¹⁾

«11. Enfin, dans les derniers temps, sous le généralissime Zakaria et l'atabek géorgien Ivané, concile de saints pères, d'évêques et de prêtres, à Gétacan, près de l'île de Sévan, ainsi qu'à Ani, qui fit disparaître et écarta, sous de terribles anathèmes, tout partisan des Ibériens et des Grecs.²⁾

«Or tous ces saints pères et conciles, avec un soin scrupuleux, ont purifié l'église d'Arménie et nous ont transmis, par un testament irréfragable, les règles de la foi et la hiérarchie: nous devons donc soumission complète, attachement inviolable à ces règlements, sans augmentation ni diminution aucune; lecture assidue des écrits des pères, gouvernement de l'église d'Arménie, en ce qui touche la foi, l'ordre des fêtes, le rituel du mystère vivifiant; car par eux tout mélange inconvenant a été rejeté. Répéter ici leurs décisions, que vous connaissez très bien, serait chose superflue. Voilà les points à admettre et dont, au prix du sang et de la mort même, on ne peut dévier d'un atome, sous peine d'encourir les anathèmes et de se séparer de la communion de nos saints pères, tels que des fils ingrats, ayant rompu avec la déférence envers leurs parents, et le châtiment en est écrit, inévitable.

«Quant aux points de répulsion, il faut se garder de toute intelligence avec les partisans de Chalcédoine, qui, par ignorance, ont confirmé l'hérésie de Nestor, s'anathématisant par-là, se suicidant eux-mêmes; anathématiser cordialement ce concile et tous ses adhérents, qui, en déchirant en deux l'ineffable unité du Christ, ont abandonné Dieu, pour croire en l'homme; répudier et proscrire complètement tout mélange irrégulier, altérant le S. mystère³⁾, par le ferment et par l'eau; car c'est la négation de la grâce baptismale, la destruction du mystère purifiant, le remplacement par une coupe de la mamelle qui nous a été accordée au moment de notre naissance. Malheureux, qui dépassez en science et en puissance l'auteur de ces dons, auxquels vous ajoutez le ferment et l'eau! En prenant l'azyme et la coupe du vin, n'a-t-il pas dit à ses disciples: «Faites ceci en mémoire de moi?» pourquoi n'y a-t-il pas ajouté le levain et fait usage d'eau? A cela ils allèguent par fois le sang et l'eau sortis du côté de J.-C.; faibles et ignorants qu'ils sont, ils ne comprennent pas le mystère de l'église, qui a pris naissance dans le côté, analogue à la côte de notre père Adam, d'où toutes les nations chrétiennes ont tiré la lumière et la santé spirituelle; car il a précédemment fait voir les deux choses, en se lavant dans le Jourdain et en com-

1) V. ch. LII, en 970.

2) V. Add. et écl. à l'Hist. de Géorgie, Add. xvii, p. 279 sqq., en 1204.

3) L'église arménienne célèbre la messe avec du pain sans levain et sans le moindre mélange d'eau dans le ca-

lice: le second point est un de ceux sur lesquels les occidentaux ont toujours mis une insistance extrême, comme le fait voir la lettre du catholicos Grigor VII, dont j'ai parlé précédemment. Pour moi, je ne comprends pas l'importance si grande d'un rite qui n'est pas un dogme.

muniant dans le cénacle, puis il nous a départi une grâce nouvelle, par la source issue de son côté.¹⁾

«Et encore, lors de la consommation du S. sacrifice, il n'est pas d'usage de s'approcher épaule contre épaule, comme dans les conférences corporelles, et de partager l'hostie en huit ou dix parts, mais de s'unir à Dieu, seul à seul, avec crainte et tremblement; les personnes de rang égal, en célébrant, se tiennent près de lui et communient de sa main, à titre de faveur. Que si l'on s'appuie sur la lettre de Denys, elle ne dit pas qu'il y ait plusieurs célébrants et officiants, mais bien elle prescrit qu'il n'y ait qu'un célébrant, à l'instar de J.-C., et que les autres, qui environnent l'autel, reçoivent la communion du pain de vie.

«Et encore, qu'il ne faut pas faire de l'église un lieu de réfection corporelle, s'y asseoir irrévérencieusement, y dormir, ni en laisser les portes ouvertes aux chiens et aux pourceaux, ce dont nous avons été témoin oculaire, mais bien les conserver avec soin, avec respect et saintement, comme il convient à la maison de Dieu; si l'on prend en cela modèle sur la maison des rois corporels, combien de gardiens et de précautions y sont nécessaires!

«Et encore, ne pas entrer dans une église grecque, pour y participer aux fêtes et à la communion; ne pas célébrer comme les Grecs la Nativité et l'Annonciation, mais le faire en vérité, suivant ce qu'a réglé S. Jacques²⁾, la Nativité le 6 janvier, l'Annonciation le 6 avril.

«Et encore, c'est un usage très saint, dans l'église d'Arménie, de faire le navacatik³⁾ et la fête préliminaire, lors de l'illumination qui a lieu la veille, en mangeant de l'huile, du fromage et ce qui n'est pas chair; car il y a cinq jours de navacatik, pleins de grands et brillants mystères, et il serait inconvenant de placer les veilles de la Résurrection et de la Nativité sur le même pied que les autres jours de jeûne. Bien que l'on puisse alléguer une abondance de déductions, mieux vaut ne pas s'étendre là-dessus, comme si l'on instruisait un ignorant: ceci peut suffire pour un sage.⁴⁾

«Et encore, quoique nous regardions comme apostolique l'institution de l'huile bénite, pour les malades et les pécheurs, toutefois nos pères ne nous ont point transmis la coutume qui, je pense, augmenterait la hardiesse de mal faire; on risquerait son âme pour un crime, par confiance dans l'huile, par l'espoir d'être justifié en dépensant un méchant dram à le faire bénir. J'ai repoussé loin de moi cette source de profits, et je veux que l'on

1) Qui potest capere!

2) S. Jacques de Nisiba.

3) V. p. 248.

4) A ce propos le P. Chahnazarian, n. 157, dit n'avoir pu découvrir à quelle époque a pris naissance chez les Arméniens l'usage de rompre l'abstinence en mangeant du laitage, dès la veille au soir de certaines grandes fêtes. Il ajoute que, dans la primitive église, le jeûne du mercredi et du vendredi durait tout le jour, mais que plus tard il se prolongea durant les 24 heures, et que l'on y ajouta celui du samedi et du carême: qu'alors

s'introduisit la coutume de rompre l'abstinence la veille de Noël et de Pâque, observée également dans la secte des Malakans russe. — V. Inokenti, Esquisse de l'hist. ecclés. t. I, p. 83, 84, en russe. Au reste, il paraît que l'usage de ne pas jeûner le samedi, afin d'éviter jusqu'à l'apparence du respect pour le sabbat judaïque, est ancien en orient, puisque l'un des reproches adressés aux occidentaux, par Michel Cérulaire, patriarche de C. P., était justement le jeûne de ce jour-là; v. Hist. du Bas-Emp. t. XIV, p. 388, en 1043; Hist. de Pierre-le-Grand, Amsterd. 1742, t. III, p. 275.

marche sans broncher sur le sentier des pères, mais je ne m'oppose pas à l'usage de l'huile de second ordre¹⁾, destinée aux cathécumènes. Pourquoi ces longueurs? nous préférons descendre en enfer avec nos pères, à monter en paradis avec les Grecs: par-là et avec ce peu de mots nous avons tout dit.

«Que votre divine et pontificale personne le sache, tout en étant soumis à votre magistrale parole, nous vous supplions, en vue des âmes jeunes et ignorantes, de faire cesser le mal des jugements erronés, car nous devons chercher le profit des faibles. Nous vous prions de signer une hénotique²⁾, d'y apposer une signature authentique et inviolable, d'accord avec les saints et vénérables évêques, et de nous l'adresser en guise de document perpétuel, afin que notre soumission et dévouement à votre divine personne soit immuable, et que, roi de notre église, vous l'éclairiez de vos rayons. Si donc vous voulez introduire dans notre église quelque chose de plus ou de moins que ce qui vient de nos pères, et que vous ne teniez pas compte des écritures, ne prenez pas et ne nous causez pas cette peine. Votre volonté s'accomplisse là-bas par ceux à qui cela convient! Pour nous, esclaves de nos lois, laissez-nous rester et demeurer tels, en attendant la visite d'en-haut. Si votre royal courroux nous châtie, nous sommes prêts à être châtiés, exilés, emprisonnés, à mourir, à subir la mort pour les traditions de nos saints pères.

«Soyez en bonne santé, dans l'exercice de votre royale activité, vous, père des sciences, mère de l'orthodoxie, source de la foi, champion invulnérable de la sainte église, Grigorios, catholicos d'Arménie, dont le seigneur des seigneurs protège la tête souveraine!»

Signature et adhésion des évêques et seigneurs orientaux.

«Nous Ter Sargis³⁾ et Ter Grigor, de cette juridiction, nous adhérons d'opinion aux traditions de nos pères, ci-dessus exposées. Ceux qui n'admettent pas ces traditions de la patrie, cette profession de foi, confirmée par les pontifes, soient anathématisés comme Sabel⁴⁾ et Arius!

«Moi Ter Hovhannès, occupant le siège de Bdchni, j'adhère de sentiment aux définitions, ci-dessus exposées, de l'orthodoxie de nos pères, et j'anathématise avec les mauvais hérétiques ceux qui s'y opposent et ne s'y soumettent pas.

«Moi Grigor⁵⁾, surnommé Bdchnétsi, disciple et ministre de la parole, et exécuter des commandements de ce siège, j'adhère fermement et fortement, et en me dévouant à la

1) Littér. l'huile imparfaite.

2) *ἡνωτική*, *ἡνωτικὸν*; c'est le nom d'une lettre écrite par l'empereur Zénon, en 482, en vue d'amener une entente entre les partisans et les adversaires du concile de Chalcédoine.

3) Ter Sargis est le dernier évêque de Noravank; v. p. 197. Quant à Ter Grigor, on ne sait de qui il est question ici.

4) Sabellius, né en Afrique, au III^e s., soutenait que

le Père, le Fils et le S.-Esprit, sont trois noms d'une même personne; il fut condamné par Denys d'Alexandrie et dans un concile tenu là-même, en 261. Ses sectateurs sont les Unionistes, les Patrispassians, les Noétians, les Praxéatiques... Arius, prêtre d'Alexandrie, niait positivement la divinité de J.-C.: il fut anathématisé au concile de Nicée, en 325.

5) De Siounie.

mort, à la profession de foi ci-dessus; j'anathématise et maudis quiconque ne se soumet pas aux saints pères.

«Moi Ter Mkhithar, évêque d'Havouts-Thar, j'adhère fermement, en me dévouant à la mort, à la profession de foi ci-dessus exposée, et anathématise ceux qui ne se soumettent pas aux saints pères.

«Moi Ter Margaré, fils du frère du vartabied Vanacan, j'adhère à ce qui est écrit plus haut, dans le testament de mon oncle paternel, qui disait: «Le serpent veut remuer la queue; tâchons de ne pas donner prise à la tête et n'écoutons pas le trompeur.» Que ceux donc qui font opposition aux saints pères, soient exclus de la gloire du fils de Dieu!

«Moi Ter Sarcavag, l'humble évêque de Goghthn, j'adhère à ce document des divines traditions; ceux qui n'y défèrent pas soient repoussés par la Sainte-Trinité!

«Moi Esaï, le dernier des amis de la parole, le plus bas des instituteurs, j'adhère de sentiment avec mes élèves, à cet écrit des pères sus-mentionné, repousse et anathématise ceux qui ne s'y soumettent pas.

«Moi David, humble d'esprit, prédicateur de la parole, vartabied de l'église d'Arménie, j'adhère de sentiment à cette lettre orthodoxe, renfermant les vraies traditions des saints pères; j'anathématise et repousse les insoumis, qui y font opposition.

«Nous les inutiles serviteurs du Christ, Elicoum et Liparit, fils des glorieux princes Tarsaidj et Ivané, avec nos frères, fils et tous nos nobles, nous acceptons, en nous dévouant à la mort, ce testament donné de Dieu et transmis par nos pères; ceux qui s'y opposent sont repoussés de la communion des saints pères.

«Nous les pécheurs, serviteurs de Dieu, Papaks et Eatchi, fils du pieux prince Prhoch, avec nos nobles, nous sommes d'accord et adhérons, d'une pleine soumission, aux traditions des saints pères, exposées dans le document ci-dessus. Ceux qui ne s'y soumettent pas soient repoussés et anathématisés par les saints pères et par les évêques institués de Dieu!»

Ce que S. Grégoire-Thaumaturge¹⁾ a appris de S. Jean-l'Evangéliste, au sujet de la vraie foi en la très Sainte-Trinité, à l'instigation et par l'ordre de la très sainte et toujours vierge Marie, Mère de Dieu.²⁾

Il y a un seul Dieu, père du Verbe vivant, qui est la sagesse en personne, la puissance et la figure de l'être; père parfait du parfait, du fils unique; il y a un seul Seigneur, issu de l'unique, Dieu de Dieu, figure et image de la divinité, parole agissante, sagesse qui contient tout, dans la vertu créatrice des êtres; puissance créatrice de tout ce qui reçoit l'existence; vrai fils, du vrai; invisible, de l'invisible; incorruptible, de l'incorruptible; immortel, de l'immortel; perpétuel, du perpétuel, et un seul Esprit-Saint, tenant de Dieu l'être, qui s'est montré avec le Fils, et s'est manifesté aux hommes; l'image du Fils; parfait, du parfait;

1) S. Grégoire-l'Illuminateur.

2) Par. Mosc. «La foi de S. Grégoire-Thaumaturge, | telle qu'il l'apprit dans une révélation lumineuse de S. Jean-le-Théologue, à l'instigation et ...»

vie et cause de vivification; sainteté et distributeur de sainteté; par lequel on connaît le Père; qui est au-dessus de tous et en tous, et fils de Dieu, par lequel tous existent.

Trinité parfaite, en gloire, en perpétuité, en royauté, indivisible, sans imperfection; car ce n'est pas une chose créée, ni un esclave de la Trinité, qui puisse être mis à un rang inférieur, comme si elle n'avait pas existé précédemment et était venue après. Le Fils n'est jamais au-dessous du Père, ni l'Esprit, du Fils, mais c'est une Trinité invariable et immuable à jamais.

Déclaration de S. Athanase, chef des évêques, au sujet de la divine incarnation du Verbe, conformément au saint concile de Nicée.¹⁾

Nous confessons le Fils de Dieu éternellement engendré par son père, avant les siècles, mais engendré corporellement de Marie, à la fin des siècles, pour notre salut, comme le dit l'apôtre divin: «Mais quand arriva la consommation du temps, Dieu envoya au-dehors son fils, né de la femme,» et qu'il est en même temps Dieu et fils de Dieu suivant l'esprit, fils de l'homme selon la chair; un seul fils, un seul adorable, non deux natures, mais une seule, celle du Verbe divin incarné, adorable dans son corps, d'une adoration unique.

Ce ne sont point deux fils, un vrai fils de Dieu, adorable, et un autre, fils de Marie, homme, non adorable, en tant qu'homme, mais Dieu, comme étant Dieu, ainsi que je l'ai dit, fils unique de Dieu, lui-même Dieu et non autre, engendré corporellement de la vierge Marie, à la fin des siècles, ainsi que l'ange le disait à Marie: «Comment cela m'arriverait-il, puisque je ne connais pas d'homme? — L'esprit de Dieu viendra d'en haut, vers toi, la puissance du Très-Haut te couvrira, et le saint qui naîtra sera appelé fils de Dieu²⁾.» Conséquemment celui qui est né de la vierge Marie est fils de Dieu par sa nature, Dieu vrai, non par faver et par communication. Il est homme seulement par le corps, provenant de Marie, mais spirituellement il est fils de Dieu et Dieu.

Il a souffert nos douleurs, suivant cette parole: «Le Christ a souffert pour nous en son corps,» et «Il n'a pas épargné son fils, mais il l'a livré pour nous tous.» Comme Dieu, il est resté impassible, invariable, suivant ce mot du prophète: «Je suis Dieu et ne change pas.» Il est mort corporellement, de notre mort, pour nos péchés, afin d'écraser la mort, en mourant pour nous, selon la parole de l'apôtre: «La mort a été submergée dans sa victoire; mort, où est ton triomphe?» Et encore: «Le Christ est mort à cause de nos péchés, suivant ce qui est écrit.» Inviolable et immortel, il est resté immaculé à cause de sa divinité, par la puissance de son père, ainsi que le dit S. Pierre: «La mort n'ayant pas la

1) Le P. Chahnazarian, n. 160, croit que ce texte n'est pas pur, et le donne conformément à son original; nous laïque, ne traitant ces questions abstraites qu'avec une extrême répugnance, nous devons nous contenter de tra-

Hist. de la Siounie.

duire notre original aussi fidèlement que possible, et sans entrer dans aucun commentaire.

2) Luc. I, 35. Par. Mosc. «celui qui naîtra sera appelé saint et fils de Dieu.»

force de le renverser, il est monté vers les cieux et s'est assis à la droite du Père.» C'est le corps du Verbe qui s'est élevé de terre, suivant ce mot de David: «Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Assieds-toi à ma droite.» Cela est confirmé par le Seigneur lui-même et par les apôtres.

Selon sa divinité, il est contenu ¹⁾ éternellement dans son père, dont il est coéternel, comme étant la force ineffable de son père, suivant la doctrine de Paul: «Le Christ est la force de Dieu, la sagesse de Dieu, étant lui-même fils de Dieu et Dieu;» comme il a promis de juger les vivants et les morts, suivant ce mot de l'apôtre: «Il juge ce que couvre l'obscurité, il révèle les mystères des coeurs, et par sa divinité il distribue à chacun la louange et la honte.»

Si quelqu'un enseigne autre chose, outre cela, en disant, que le fils de Dieu est un, et un autre homme selon le corps; ou si quelqu'un dit que le corps de notre Seigneur est d'en-haut, non de la Vierge Marie; ou que le divin a été engendré corporellement, mélangé, métamorphosé; ou que le fils de Dieu a souffert les maladies; ou que le corps de notre Sauveur n'est pas adorable, ou qu'il n'est pas adorable comme le corps de notre Seigneur et Dieu, celui-là est anathématisé par la sainte église universelle, et tombe sous le coup de cette parole de l'apôtre inspiré de Dieu, disant: «Celui qui évangélise plus qu'on ne vous en a donné, qu'il soit anathématisé! Amen, amen; ainsi soit, ainsi soit!» ²⁾

Circonférence des limites de Chnher et de Khot. ³⁾

Document des limites de Chnher et de Khot, tracées dans les temps anciens et scellées authentiquement par le prince Dchévanher et par Ter Hacob, honoré de Dieu: nous l'avons trouvé tel et confirmé.

«En partant de la montagne de Tzagé-Tzor, d'où le pieux prince Grigor ¹⁾ a fait une prise d'eau, sachant bien à qui cela appartenait; beaucoup de vieillards savent qu'il en prit aussi à Borotn, et attestent qu'il en prit à Bghen: l'ordre du roi Achot ²⁾ et de Ter Hovhannès est conforme. Le prince Tzaghic, qui était arbitre, a fait ainsi le partage, et une seconde sentence a confirmé que la prise d'eau faite à Tzagé-Tzor allait jusqu'à Medch-Tchkhour, de Khot jusqu'à Dachkarman, jusqu'à Gorgants, et, la rivière comprise, jusqu'à Oghocan, avec ses limites; d'Oghocan à Chlataph, jusqu'à Capidj; de Capidj à la croix mitoyenne de Corhavar et à Kerhkark; du ravin d'Ardzva-Kar jusqu'à la limite et à la vigne d'Hoven et à la croix longue, jusqu'à Avaza-Khorh, jusqu'au lac et à Skakerh, ainsi que

1) Mit. *անպարունակելով* Mosc. Par. omettent *ան*.

2) Dans ce § mon Mit. et les imprimés offrent un certain nombre de variantes insignifiantes, que je n'ai pas cru devoir relever.

3) Ce § manque entièrement dans les deux éditions:

il paraît, du reste, n'être pas ici en sa vraie place.

4) Pour les époques de Dchévanher, d'Hacob et de Grigor, on les trouvera au ch. LIII.

5) Achot Ercath, et Hacob Ier, 918—959. V. ch. XLIX, p. 149, en 982; LI, p. 158, en 925.

Khota-Marg. Telles sont les limites de Chnher et de Khot, inscrites dans l'ancien livre, par le roi Achot, soutenu de Dieu, et par Ter Hovhannès, et établies par les archevêques et par les pieux princes, que nous avons de nouveau confirmées, en 532 — 1083.

«Maintenant donc celui qui tente de changer les limites posées par nous soit anathématisé par les trois saints conciles, qu'il ait une part avec Caïn et Judas; le musulman, arrivé au pouvoir, qui tentera d'ébranler ceci, soit repoussé de Dieu et par Mahomet, que sa légitime lui soit interdite, que mille et mille malédictions soient sur lui!»¹⁾

CHAPITRE LXX.

Des souverains, maîtres du monde²⁾, successeurs d'Arghoun-Ghan et de tous les événements de leur époque.

Houlavou, le premier de la nation des archers, régna d'abord sur notre pays durant huit ans; après lui, son fils aîné Apagha, durant 18 ans; puis Ahmat; Arghoun, fils du frère d'Apagha, durant 7 ans³⁾. L'auteur de sa mort fut une concubine, qu'il aimait beaucoup, et qui l'empoisonna dans la plaine de Moughan, lors de la S.-Théodore⁴⁾. Il y eut, lors de sa mort, un grand massacre des principaux seigneurs: à savoir, Khodjan, grand-trésorier du roi; Soultan, directeur des vivres et des boissons; Tchichou et Ordou-Ghan, chefs des tribunaux; le vertueux Dchhit; Sadadaulah, du grand divan, directeur de tous les impôts de notre pays, ainsi que beaucoup d'autres, et il se fit d'immenses gaspillages du trésor royal. Des généraux et des grands, divisés en deux partis, les uns appelaient à Bagdad Baïto, parent d'Arghoun, pour le placer sur le trône suprême; les autres hâtaient l'arrivée de Kéghatho, frère d'Arghoun, du pays de Grèce. Ce dernier vint s'asseoir sur le trône, avec le titre de ghan, commandant à tout l'univers, en l'année 740 — 1291⁵⁾. Celui-ci fit fabriquer des drams et des dahécans en papier, avec des caractères et marques: il voulait faire disparaître les drams d'argent et les remplacer par ceux-ci, dans les transactions. Son ordre fut transmis sévèrement dans toutes les villes.

En la 5e année de son règne, il y eut dans son palais une agitation séditieuse, causée

1) V. ch. XLIII, la description des limites de Tathev, et ch. LVII la juridiction épiscopale de ce couvent, fixée en l'année 1006. Chnher et Khot sont deux localités sur la rive gauche de la Barcouchat, à très peu de distance au N. E. de Tathev: les autres détails topographiques me sont inconnus.

2) Ce titre attribué aux qaans mongols est la traduction du persan پادشاه عالم et du mongol ایلیخان ilkhan.

3) Pour ces successions des Houlaguides, cf. p. 237.

4) Cette fête tombe au 17 février.

5) Houlagou † 8 février 1265; Abagha, le 12 avril 1282; Thagouthar, son frère, en 1284; Arghoun, fils d'Abagha, † 7 mars 1291; Kékhathou, frère d'Arghoun, † 1295; Baïtou, petit-fils d'Houlagou, † 1295, après huit mois de règne; v. Hist. de Gé. et la Table des matières.

par ses méfiances à l'égard de certaines personnes mal-intentionnées, qui, fatiguées de sa dureté, de l'indécence licencieuse de ses moeurs, voulaient se soumettre à Baïto: il commença donc à maltraiter ses grands: Eldchita, directeur des oiseaux et bêtes de chasse; Dolata, inspecteur des vivres et boissons; Khontchibal, chef d'une grosse troupe, et beaucoup d'autres, qu'il fit mettre pêle-mêle en prison, chargés de chaînes de fer, chez des personnages de haut rang, et marcha avec ses troupes à la rencontre de Baïto. Ces prisonniers s'entendirent en secret avec un myriarque, nommé Doukal, et avec un certain Eldar, de race royale, qui s'étant conjurés, vinrent enlever les captifs et mirent en prison leurs gardiens. Parmi ces derniers était le grand chiliarque Khouhoumtchi, qui fut conduit à notre couvent de Tathev, où il resta de longs jours en surveillance et, devenu libre plus tard, recouvra son emploi, par un miracle de la sainte église. Pour les conjurés, ayant traversé l'Araxe en troupes nombreuses, ils se mirent à poursuivre Kéghatho, dont les soldats, saisis de frayeur à cette nouvelle, l'abandonnèrent et se débandèrent, de sorte qu'il resta seul: il revint donc, malgré lui, dans son palais, mais il fut pris et gardé à vue par les révoltés; ce que voyant les prisonniers délivrés et les grands généraux Eldar et Doukal, ils le destituèrent et le firent périr par le lacet, lui et tous ses adhérents, puis allant avec une grande allégresse à la rencontre de Baïto, ils le firent asseoir sur le trône de la monarchie universelle, dans la plaine de Srav¹⁾. Bien que chrétien, il fut amené par ses généraux à embrasser la religion musulmane, et administra sans énergie, avec une mollesse indigne d'un homme, jusqu'à la saison d'automne.

Il envoya Dchalal, fils de Tarsaidj, avec des troupes mongoles, à Amaras²⁾, la grande capitale des Aghovans, autrefois résidence de leur catholicos, et se fit apporter la crosse de S. Grigoris, fils de Vrthanès, fils de S. Grégoire-l'Illuminateur, dont le tombeau se trouvait aussi dans ce lieu: c'est pourquoi la crosse y était conservée. On emporta également la croix merveilleuse, opérant des prodiges, qui était là depuis les temps anciens, toute d'or massif, et ornée de 37 pierres précieuses. Elle lui fut livrée par un prêtre infâme et sans pudeur, de la même juridiction. Comme en ce lieu était la fille de l'empereur grec, nommée Despina, qui avait été amenée pour épouser Apagha-Ghan, et que celui-ci avait élevée pour son fils adoptif Baïto, cette dernière princesse obtint, à force de supplications, la croix et la crosse, qu'elle envoya dans la ville impériale de Constantinople: ce fut ainsi que le pays des Aghovans fut privé de ces trésors précieux et divins.

Cependant, vers l'automne, Ghazan, fils d'Arghoun, fils d'Apagha, marcha du Khorasan contre Baïto, pour lui redemander le trône de ses pères, à la tête de toutes les troupes Khorasaniennes, dites Gharavounas. Elles étaient commandées par le grand et bon Khouth-

1) Il paraît que ce mot indique le Sarvan ou Chirvan, où se trouvait la plaine de Moughan.

2) Suivant le P. Alichan, Grande-Arm. § 176, Amaras est situé au S. O. de Gantzasar, dans le canton d'Haband,

province d'Artsakh. Il s'y trouvait une église, bâtie par S. Grégoire. Ruiné par les Persans, au IX^e s., ce lieu n'est plus maintenant qu'une bourgade; cf. Sargis Dchalal, Voyage. ., t. II, p. 196.

lou-Chah¹⁾, nom qui signifie «roi gracieux,» et par l'habile et invincible guerrier Naurouz, i. e. Navasard, tous les Mongols ayant alors abandonné leurs institutions nationales et embrassé la religion musulmane. Ce Naurouz était fils d'Arghoun, chef et gouverneur de tout notre pays; il avait, par ses révoltes, causé beaucoup d'embarras à Arghoun et à son fils Ghazan, mais maintenant il s'entendait avec celui-ci. Il détestait fortement les chrétiens et était l'ennemi des églises. Cet homme se précipita comme un ouragan impétueux, avec l'avant-garde, dite Manghla²⁾, attaqua et massacra les troupes qui gardaient les routes: il y eut donc du trouble, de la confusion, des cris et des gémissements dans le palais royal, où chacun vivait dans une imprudente sécurité. Conséquemment le grand myriarque Thatchar étant venu, de frayeur, se joindre à Naurouz, le coeur des partisans de Baïto en fut ébranlé, tous l'abandonnèrent, sans exception, et s'enfuirent. L'insensé Baïto prit lui-même la fuite et se rendit près de Doukal, qui, avec ses gens, était alors dans la plaine de Nakh-dchavan, sur le bord de l'Araxe. A ce spectacle, Doukal perdit toute son énergie; ses chiliarques se détachèrent de lui, et ayant destitué Baïto, l'emmenèrent de ce lieu et l'envoyèrent à Ghazan; eux-mêmes s'enfuirent de divers côtés. Pour Doukal, il se réfugia dans les citadelles géorgiennes, mais ayant été saisi par Béka³⁾, il fut livré à Khourhoumtchi, qui le fit périr de mort violente. Eldar, qui s'était enfui du côté de la ville de Carin, fut aussi trouvé plus tard, chez un cheikh, et mis à mort. Tous les autres grands, sans exception, furent également arrêtés et traités de même. Parmi ces derniers se trouvait Eldchita, commandant de notre pays, homme excellent à tous égards et chef de 10,000 soldats: on le fit venir du Gilan, et on le massacra sans pitié. Ce fut ainsi que, sans guerre ni combat, Ghazan devint maître de tout le pays et monta sur le trône suprême de son père Arghoun-Ghan.

Cependant Naurouz, ennemi de Dieu, quand il vint dans le pays, rendit une ordonnance pour détruire, en général, toutes les églises, dépouiller tout homme chrétien et circonscire les prêtres: d'où il résulta pour les chrétiens, en tous lieux, mille vexations et d'horribles souffrances. Beaucoup d'églises furent démolies, de prêtres égorgés, de chrétiens mis à mort. Ceux qui échappèrent au trépas furent spoliés de leurs biens, grand nombre de femmes et d'enfants faits captifs; à Bagdad, à Mosoul, à Hamian, à Thavrej, à Maragha, dans le pays de Grèce et de Mésopotamie, la persécution produisit les plus

1) Khouthlou-Chah ou Khouthlou-Bougha était un prince arménien, d'une branche collatérale de la famille mamiconiane; son père Sadoun, atabek et généralissime de Géorgie et d'Arménie, étant mort en 1283, il reçut lui-même le titre d'atabek; v. Bulletin de l'Ac. des sc. t. V. p. 231; pour Naurouz, c'était un fonctionnaire mongol, dont le nom persan signifie «nouvelle année;» en arménien, navasard a le même sens, mais en sanscrit le mot sard signifie proprement «l'automne;» or l'année arménienne, qui commence par le mois de navasard, a précisément son initiale au 11 août, fin de l'été, com-

mencement de la saison automnale; sur Naurouz, v. Hist. de Gé. p. 616.

2) Je ne sais si ce nom ne serait pas en quelque connexion avec celui de منقل qui se lit sur certaines monnaies de Tiflis, de Gandjab et de Nakhdchévan, tantôt seul, tantôt précédé du mot الغ, grand, et dont l'interprétation n'est pas sans difficulté; v. Изв. Аpxeoл. обу. т. II, p. 236, et 342.

3) Atabek d'Akhal-Tzikhé.

funestes catastrophes. Dans les limites de notre pays, les églises de Nakhdchavan, furent saccagées, les prêtres réduits en esclavage, et nous eûmes beaucoup à souffrir. Les portes des sanctuaires furent démolies, les tables saintes renversées, mais les chefs principaux, en considération des troupes géorgiennes, ne permirent pas de détruire les églises. Etant venus au grand siège de Siounie, ils voulaient en ruiner les églises, mais nos présents et sollicitations¹⁾ les arrêtrèrent. Ils pillèrent aussi les couvents de la province de Nakhdchavan. Quant à la partie de l'Arménie dont le fleuve Araxe forme la séparation, elle resta intacte, grâce à Dieu. Le catholicos syrien²⁾, résidant à Maragha, fut pris, réduit à l'extrémité par les plus indignes traitements, dépouillé de tous ses biens. Ter Tiratsou, évêque de l'église des Apôtres³⁾, subit aussi des tortures abominables et le pillage de ses effets. Quant à son couvent, servant de sépulture à l'apôtre saint Thaddée, les bâtiments en furent démolis, ravagés, pillés et entièrement anéantis.

Le roi arménien Héthoum, qui s'était rendu auprès de Balto, arriva au milieu de cette confusion. Demeurant au patriarcat de Maragha, il fut en butte à beaucoup de mauvais traitements, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre auprès de Ghazan et de se présenter à lui: il en fut reçu magnifiquement et avec de grands honneurs. Admis en sa présence, il lui fit connaître les souffrances des chrétiens, mais le prince se justifia, en lui disant: «Je ne suis pas informé de cela, c'est Naurouz qui a tout fait.» Sur-le-champ il ordonna d'écrire dans tout le pays le commandement de ne point oser toucher aux chrétiens ni attenter à leurs églises, mais de laisser chacun exercer en paix sa religion et le culte qui s'y rattachait. Par-là les déprédations et le désordre se calmèrent un peu. Pour le roi, comblé d'honneurs et de distinctions, il rentra dans ses états de Cilicie.

Cependant Ghazan, qui était devenu souverain dans l'automne de l'an 744—1295, administrait avec une force et une énergie extrêmes, avec une main puissante et élevée; il plaça à la tête de toutes ses troupes et provinces Khouthlou-Chah, homme bon, énergique et victorieux dans les combats, très bienveillant et secourable pour les chrétiens; Ghazan s'allia avec le monarque, en épousant sa soeur⁴⁾, et, par son influence, nous fit goûter la paix, ainsi qu'à notre patrie entière. Mais Naurouz, cette bête maudite et sanguinaire, étant allé du côté du Khorasan, pour administrer ces contrées, forma le projet et entreprit de faire périr Ghazan. Celui-ci en fut informé et massacra ses parents, ses frères, ses fils et toute sa lignée. Pour Naurouz, voyant son crime découvert, il s'enfuit dans les parties

1) *բռնաթիւ* signifie proprement «par la force;» cependant quelle force pouvaient opposer des moines à la brutalité mongole!

2) Syrien nestorien cf. p. 249.

3) Je crois qu'il s'agit ici du couvent de Dadi-Vank ou Kkoutha-Vank, dédié à S. Thaddée, qui y est enterré, suivant le P. Chahkhathounof, *Descr. d'Edchm.* t. II, p. 356; Sargis Dchalalian, t. I, p. 198, 204; t. II, p. 223.

4) Le P. Chahnazarian. n. 173, suppose que Khouthlou-Chah aurait épousé la fille du roi Héthoum; pour moi,

je pense que par le mot *արքայի* notre auteur désigne le monarque arménien, et que celui qui s'allia au roi Héthoum est, non Khouthlou-Chah, mais Ghazan lui-même. En effet, le P. Chahnazarian, dans sa n. 182, p. 368, très intéressante pour l'histoire des rapports entre les Mongols et les papes, dit que Ghazan épousa une fille du roi Héthoum; or ce n'est ni une fille, ni une soeur de ce prince qui fut unie à Ghazan, en 1296, mais sa nièce, fille de son frère Sembet; v. Langlois, *Bull. de l'Ac. des sc.* t. IV, p. 297; Tcham. t. III, p. 296.

les plus reculées du Khorasan. Khouthlou-Chah, ayant donc rassemblé une armée nombreuse, se mit à sa poursuite, Dieu lui livra le maudit, et il le fit disparaître de dessus la terre, en l'exterminant sans retour. Il fut, par un grand prodige, arrêté à Hré, ville située en-deçà ¹⁾ de Mavar et de Nichavour, où étaient nos princes Liparit et Eatchi, qui, lui ayant craché au visage, le traitèrent indignement. Mais voyez la puissance de l'église! voyez comment le Fort déchira son ennemi et le punit d'avoir voulu se défaire de lui! Sa domination ne dura qu'une année, après quoi il fut anéanti, lui et sa race, et son nom disparut de cette terre. Louange et gloire à celui qui prit un tel soin de son église!

Avant cela il s'était élevé un certain Aslan, de la race royale, qui, ayant gagné beaucoup de troupes et de généraux, commença à marcher contre le palais du monarque suprême, dans la plaine de Moughan. Il traversa l'Araxe, pour réunir d'autres troupes de cavaliers, mais à cette nouvelle le ghan envoya contre lui une armée nombreuse, sous le commandement de Tchopan et de Khouhoumtchi. Ceux-ci livrèrent bataille à Aslan, le mirent en déroute, se saisirent de lui et le massacrèrent, avec tous ses partisans: le sang coula à grands flots. A cette occasion furent aussi tués dans le Khorasan Souka, fils d'un frère d'Apagha, et plusieurs autres. Cela suffira.

Cependant le jeune roi de Géorgie David, fils de Démétré, lors de la venue de Naurouz, détruisant les églises, eut peur et s'enfuit avec tous ses grands et nobles dans le Mthiouleth. Il entra dans l'imprenable citadelle de Maslénakhé ²⁾, i. e. «viens et vois,» et reçut assistance des gens du Mthiouleth, des Phkhaïk et de toutes les nations voisines. Il s'empara également de la porte des Alains ³⁾, nommée Dariala dans l'antiquité et actuellement Dhasanin-Cap, d'où il tira la garnison thathare: c'est aussi la porte des Khazars, des Alains, des Osses, des Khphtchakhs et de la grande monarchie du nord, des descendants de Berka, qui avait alors pour chefs Thouda ou Thoutha-Mangou ⁴⁾ et Noukha, petits-fils de Batou et de Sartakh. En conséquence ceux-ci lui adressèrent plusieurs ambassades et lui firent mille serments, qu'il n'écoula point, et refusa de sortir. Le grand Khouthlou-Chah entra donc avec des troupes nombreuses en Géorgie, et s'arrêta dans la plaine de Moukhran, non loin de la citadelle où était le roi, dans une position imprenable. Il fit engager par ses envoyés David à sortir, mais celui-ci, au lieu de se rendre, demandait des otages, répondant

1) L'auteur dit «par-delà» *აღერ ჟონ...*

2) Par. *მოსკოლის*; Mosc. *მოსკოლის*: il est évident que ce sont des altérations des mots géorgiens *მოდანახე* Modanakhé, qui signifient en effet ce qu'indique notre historien. On connaît des châteaux de ce nom en Cakheth et en Iméreth, mais non dans le pays montagneux aux sources du Terek. Pour les événements, dont il est ici question, v. Hist. de Gé. p. 619 sqq.

3) Darialani, ou Darial; v. Hist. de Gé. p. 154.

4) Dans les *Мон. улуса Джукъиена*, on trouve des monnaies de Thouda-Mangou depuis l'an 1283 jusqu'en 1310, dont les dernières, n'ayant pas de nom propre, peuvent

d'autant mieux s'attribuer à Tokhtagou-Khan que l'on a trouvé des monnaies de ce dernier, frappées en 1281; v. Труды вост. отд. Аpx. общ. т. III, p. 384; pour Noukha, il n'est pas connu d'ailleurs, à moins que ce ne soit Noghaï, le rival de Tokhtagou, qui, jusqu'en 1291, concentra le pouvoir entre ses mains. La note 160 du P. Chahnazarian dit que ce personnage passe pour un petit-fils de Tchinghiz-Khan ou pour un prince turkoman, qui se fit une principauté sur la mer Noire et sur les bords du Kouban, dans les lieux aujourd'hui occupés par les Nogaïs: je laisse à qui de droit la responsabilité de ces indications.

pour sa personne, après quoi il sortirait. Le général lui envoya donc son fils Chipaoutchi, avec trois autres personnages de grande considération. Le roi les mit sous bonne garde et se présenta à Khouthlou-Chah, avec de riches présents; lui-même en reçut de grands honneurs et des dons considérables, ainsi que des promesses solennelles de ne pas le tromper. Le patriarche géorgien servait en tout cela de médiateur. Etant ainsi revenu dans sa forteresse, il relâcha les otages, et Khouthlou-Chah s'en-alla tranquillement, hiverner dans les plaines de Rhan.

CHAPITRE LXXI.

Les derniers temps de notre humilité, depuis que nous fûmes établi, bien qu'intérieurement indigne, sur le siège métropolitain de la maison de Siounie¹⁾; notices de ce qui s'est passé de notre temps.

Moi Stéphanos, misérable personne, esprit pitoyable, mis à part dès le ventre de ma mère et offert à la maison de Dieu, je fus adopté par le grand et royal prince Sembat, Sisacan par ma mère²⁾, Orbélian par mon père — Tarsaidj est son nom — dominant de Baghk à l'Ararat. Par la naissance spirituelle du baptême, fils adoptif de Ter Haïrapet, évêque de Siounie, élevé et instruit par des hommes dévoués à Dieu, exercé dans les principes de la lecture et du chant, je devins psalte, anagnoste, dans les portiques du Seigneur, et fus appelé à la lecture et au service de diacre dans la maison de Dieu, prêtre, et, quoique jeune, attaché au clergé de l'autel redoutable qui reçoit Dieu. Spirituellement inepte et faible de caractère, je m'exerçai dans la carrière des lettres divines et goûtai un peu les douceurs du baume intellectuel³⁾, sous les ordres du maître des maîtres Nersès, inspiré de Dieu et lumière du monde. Encore aigre et non parvenu à la maturité, je m'assis au siège des vartabieds; encore mal éclairé, je voulus être la lumière des autres; l'âme encore impure, et tel qu'une peinture non dégrossie, je commençai à régenter le prochain; sans appel de l'Esprit, par ma témérité, je voulus marcher en avant, m'exposant à entendre à mon oreille cette parole: «Tu n'avais pas de vêtement nuptial;» celle-ci: «Serviteur mauvais et inutile,» et cet autre commandement, plus effroyable encore: «Héritier de la géhenne, destiné à l'enfer, va.»

A tout cela j'ajoutai la hardiesse d'aspirer à la dignité de pontife. Nos évêques, rassemblés auprès de mon père, m'invitèrent à me rendre dans le royaume de Cilicie, auprès du vénérable catholicos, du roi d'Arménie, couronné de Dieu, pour recevoir la consécration

1) Par. Mosc. «Quand nous fûmes établi évêque de Siounie;» Table des mat. id.

2) Arouz-Khathoun était fille de Sasoun, prince musulman, et, à ce qu'il paraît, de la famille princière de

Siounie; v. sup. ch. LXVI, p. 233. Quant au nom de Sasoun, il n'est connu que par l'épithaphe de la princesse, enterrée à Tathev.

3) J'ai ajouté ce mot.

du métropolitat, au siège de Siounie; proposition que j'eus la folie d'accueillir, sans connaître le redoutable et surhumain fardeau, alléché que j'étais uniquement par la vanité mondaine: aussi estimé-je heureux ceux qui n'ont pas vécu, et plus heureux encore ceux qui se sont desséchés dans le sein maternel.

Nous¹⁾ partîmes donc et arrivâmes dans la métropole de Sis, où nous trouvâmes, à notre grand regret, le pontife décédé. Delà ayant poussé vers la ville d'Adana, nous y rencontrâmes le roi, qui nous traita plus honorablement que nous ne méritions, et étant resté trois mois près de lui, jusqu'à ce que le concile eut élu, après 40 jours, un homme de mérite, nommé Costandin, qui reçut l'onction patriarcale la veille de Pâques, le lendemain nous fûmes sacré et couronné, à l'intention de l'église apostolique de Siounie. On nous fit les honneurs de riches cadeaux, on nous conféra la double couronne du métropolitat et le titre de Protofrontès ou premier suffragant du patriarche, i. e. chef de tous les évêques d'Arménie. Couvert de ces marques d'honneur, nous partîmes et rentrâmes dans notre pays, où nous eûmes beaucoup de désagréments à souffrir de la part des évêques de Tathev. Ceux-ci étant morts, nous restâmes en proie aux douleurs d'une triste existence. Seul directeur²⁾ d'un siège divisé, nous décidâmes que Tathev et Noravank formeraient une seule maison de concorde. Toutefois, à cause des énergiques anathèmes des anciens catholico, Ter Costand, Ter Hacob, et des anciens évêques Ter Hovhannès, Ter Stéphanos, Ter Sargis, un autre Ter Stéphanos, Ter Grigor et Ter Sargis, qui avaient assuré à l'église de Noravank l'héritage de tout le Vaïo-Tzor, nous n'y touchâmes point et réglâmes qu'elle posséderait comme elle possédait avant nous, tout en occupant l'autre siège; qu'il y aurait donc pour les deux églises un seul évêque, un seul supérieur et administrateur; que celui qui serait évêque ne devrait pas avoir deux yeux différents et deux âmes pour les gouverner; seulement, qu'il s'efforcerait affectueusement d'empêcher la discorde et l'envie de pénétrer dans la maison et les habitants de dire l'un à l'autre: «Toi, tu es de Tathev, toi de Noravank;» qu'ils fussent donc une seule personne et un seul cœur, car les choses étaient avant moi sur ce pied-là. Que si, par les vicissitudes du temps, il arrivait malheur à Tathev, l'héritage de cette église passerait à celle de Noravank, et que ses habitants s'y transporteraient; si le malheur frappait Noravank, Tathev jouirait de ses héritages et propriétés et donnerait asyle à ses habitants; que si, après nous, quelqu'un touchait à ces arrangements, songeait à les bouleverser et anéantir, de l'un ou de l'autre côté, celui-là s'attirerait les plus rudes anathèmes, de nous et de tous les pontifes, serait maudit de la Sainte-Trinité et participerait au sort de tous les scélérats; que s'il s'élevait par la suite quelque opposition ou trouble, comme de notre temps, les opposants seraient sous le coup des anathèmes, et les administrateurs de l'époque aviseraient.

Or, après notre retour de Cilicie, nous nous rendîmes près d'Arghoun, maître du monde, et lui fûmes présenté; il nous accueillit avec beaucoup d'honneur et d'affection.

1) C'est ici la répétition des faits racontés ch. LXVI, p. 238 sqq. | 2) Cf. sup. ch. LXIII, p. 197.

Hist. de la Siounie.

Nous lui fîmes connaître nos chagrins et lui montrâmes notre encyclique, qu'il se fit traduire et lire; nous exhibâmes aussi la charte de nos domaines temporels, provenant des dons de notre père, qui avait, de sa principauté, mis à part pour nous les couvents de Tathev, de Noravank, de Tsaghats-Kar, d'Aratès et autres. L'ayant vue, Arghoun commanda d'écrire un ordre officiel, nous assurant le tout au double point de vue, spirituel et temporel; il nous ordonna de rester chez lui, pour bénir dans son palais une église, que lui avait envoyée le grand pape de Rome. Là se trouvait le catholicos Nestor¹⁾, avec 12 évêques. Conjointement avec eux nous bénîmes l'église en grande pompe. Arghoun, de sa propre main, nous revêtit des ornements pontificaux, tels qu'il les avait déterminés pour le catholicos, pour nous et pour les évêques; tenant la cresselle, il fit le tour du camp et forçait chacun à recevoir la bénédiction. Un autre évêque, envoyé par le même pape, vint quelque temps après et baptisa le jeune fils du monarque, qu'il nomma Théodosios, en leur langue Kharbanda²⁾, et le déposa sur le sein d'un prince franc, nommé Sir Tchol.³⁾

Après sa mort régna Kéghatho, dit Erndchi-Tourndchi⁴⁾, i. e. « nous avons trouvé celui qui était perdu, » auprès duquel nous nous portâmes. Il nous rendit les mêmes honneurs que son frère et nous accorda un nouvel ordre de confirmation. Puis, sous le règne de Ghazan, quand nous allâmes près de lui, nous reçûmes un accueil encore plus distingué; car son ordre prescrivait, avec un redoublement d'autorité, que la croix nous précédât et fût portée très haut, durant nos excursions. Il nous conféra également un païza ou tablette d'or, de la grandeur d'une palme et demie, portant en haut le nom de Dieu et du ghan, et en bas quelques mots d'écriture; pour nous, témoins d'une bienveillance si inespérée, nous

1) Cf. p. 249. Je crois bien qu'il faudrait traduire « Nestorien, » bien que la forme adjectivale manque ici.

2) Sur les monnaies on lit toujours Khoudabandah. — Sur ce prince, frère et non fils de Ghazan-Khan, sur ses divers noms musulmans et chrétiens, v. Hist. de Gé. p. 631, n. 1, et 635, n. 3, et Héthoum l'historien, p. 67, 69.

3) Par. Mosc. Sirtchaz; le P. Chanazarian, n. 183, croit que ce personnage doit être le Génois Biscarel de Gisolfo, envoyé à cette époque en ambassade par Arghoun, aux rois de France et d'Angleterre.

4) Sur certaines monnaies mongoles ou bilingues, attribuées par M. Fraehn à Arghoun, on lit en effet, en caractères arabes, les mots *ارنجی تورنجی*, que le savant numismate n'avait pas trouvé moyen d'interpréter; Mém. de l'Ac. des sc. VIe sér. t. II, p. 305, n. 80, 89. M. de Saulcy, plus heureux, a lu sur des monnaies tout-à-fait mongoles les mots *arndchi tourtchi*; il croit pouvoir les expliquer par des mots tibétains, signifiant « précieux diamant, » et attribuer toutes ces monnaies à Kékathou; Journ. as. 9e série, t. XIII, p. 123 sqq. en 1842; ib. 4e série, t. VI, p. 130 sqq. 1845; Nova supplem. p. 100; Bull. Hist. philol. t. IV, p. 46, 7, avec une note essentielle, et p. 253, 254; cf. J. as. novembre 1843, p. 286, la critique de cette lecture par. M. Erdmann. — Sur le même sujet M.

l'Académicien Schiefner a bien voulu me communiquer les remarques suivantes: « Toutes les difficultés de la légende en question seront expliquées, si l'on reconnaît dans le fameux *arebdchi* qui n'est pas mongol, de même que dans les deux mots *rin-tch'en rdo-rdje*, l'origine tibétaine. En tibétain cela serait *rab-mdzes-rin-tch'en-rdo-rdge*, prononcez *rab dze rin tch'en dordge*. C'est la traduction du sanscrit *sundaratnavag'ra* « très beau sceptre précieux », ou lieu « très beau diamant précieux. »

« La langue mongole ne faisant pas usage de la lettre *r* au commencement des mots, on ajoute aux mots étrangers une voyelle: p. ex. on dit *arab* pour *rab* « très, excellentement, » *erin* pour *rin* « prix » (*rin tch'en*, prix grand). L'historien arménien a consulté un Mongol peu versé dans la langue tibétaine, qui s'est contenté d'expliquer les mots par le mongol. Le participe du verbe *ureku*, Kowalewski p. 580 « se perdre, périr, disparaître, » *ureksen* « perdu, » et l'impératif du verbe *tortchikhou*, Kowal. p. 1895 « examiner, faire des recherches » *tortchi*, sont probablement les deux mots qui étaient devant les yeux du personnage interrogé. Si le nom du khan Kaikatu est en connexion avec le verbe mongol *khaikhou*, Kowalewski p. 750 « examiner, faire des recherches », l'étymologie susmentionnée serait fort probable. »

rendîmes gloire et actions de grâces au Créateur. Ce fut ainsi rassuré que nous rentrâmes dans notre maison.

Nous commençâmes donc à reconstruire à Tathev l'église de S.-Grégoire-l'Illuminateur, détruite et ébranlée jusqu'au fondement, dont ce fut la troisième époque. Bâtie premièrement par le prince Philippé, au temps de Ter David, évêque de Siounie, puis par Ter Hovhannès, d'ordre du roi Sembat¹⁾, enfin nous nous en occupâmes pour la troisième fois. Grâce à Dieu, nous la rétablîmes, en pierres solides et sur d'élégantes proportions. En déblayant un reste de fondation, nous trouvâmes un trésor inestimable, une divine relique de S. Grégoire-l'Illuminateur, consistant en un côté de son crâne et un fragment de son bras, déposés dans un petit coffre en bois, fermé et scellé d'un sceau en plomb: ce dont, avec une grande joie, nous rendîmes grâces à Dieu. La construction achevée, nous plaçâmes le tout en terre, dans un lieu convenable de la même chapelle, inconnu de tout le monde.

Ayant reçu de notre frère Elicoum, dans le partage des domaines, le village d'Arit, enlevé depuis longtemps à la sainte église, nous le restituâmes à celle-ci, de son assentiment, et le donnâmes à l'église de Sourb-Grigor, construite par nous. Nous écrivîmes un document immuable, en mémoire de nous et en confirmation du village d'Arit, afin qu'après nous nul, soit des miens ou des étrangers, soit des chefs ou des évêques, ne pût l'enlever à la sainte église, ni faire opposition à notre souvenir, l'échanger, le vendre ou le mettre en gage, ni, pour quelque cause que ce fût, en faire l'objet d'une intrigue; si quelqu'un l'ose, qu'il soit damné avec Satan, puni avec Caïn, avec Judas et Arius; que sa maison et ses enfants soient la proie du feu, avec Sodome et Gomorrhe; qu'il endure des supplices sans rémissions, avec l'Antéchrist! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui tentera de l'enlever, soit anathématisé du Dieu tout-puissant, repoussé de sa loi par son envoyé Mahomet, damné avec Boupharik et Atachpharik²⁾, jeté dans l'enfer; que le permis lui soit défendu! Cela eut lieu en 746 — 1297.

Et encore avant cela on avait apporté de la province d'Artsakh le signe merveilleux de la croix qui reçut un Dieu, jouissant dans tout le pays d'une immense réputation, à cause des miracles étonnants et extraordinaires qu'il opérait. Il s'y trouvait une parcelle du bois vivifiant, avec une trace du sang sorti du divin côté: le tout enfermé dans un léger reliquaire d'or. C'était la propriété héréditaire des petits-fils du prince Dlen³⁾, ayant une église et beaucoup d'affiliés à Tathev. Au sujet de l'arrivée de cette sainte croix dans le Khatchen, voilà ce que nous avons appris de personnes bien informées. Un moine anachorète, de pays inconnu, en pèlerinage pour prier, tomba en hiver au village de Dlen. Il avait dans son sac ce divin et inappréciable trésor. Etant hébergé chez le prêtre, il donna le sac en garde à la maîtresse de la maison, en lui disant: « Mets cela en un lieu convenable, jusqu'à ce que je revienne. » C'était le soir de la veille de Pâques. Or le jeune fils du prêtre étant mort durant la nuit, on ne l'enleva pas le matin, à cause de la fête.

1) V. ch. xxxix, xli, lviii. 2) *انښ پرستا* idolâtre; *بوت پرستا* serviteur du feu. 3) V. ch. liv, p. 169, et 180.

La femme du prêtre avait pris le sac et l'avait déposé dans la chambre mortuaire. Tout-à-coup, comme chacun reposait, le service du matin achevé, le bois vivifiant opéra sur l'enfant, qui fut rendu à la vie et se mit à crier après sa mère. Celle-ci se réveille. Dans son effroi, elle réveille le prêtre, et tous deux entrent dans le cabinet intérieur, où ils voient l'enfant ressuscité, assis et jouant avec le sac. Frappés de stupeur, ils restèrent longtemps interdits, ne comprenant rien à la chose. Pour le moine, profitant du moment, il prit son sac et disparut, laissant ses hôtes ébahis. Ceux-ci, revenus à eux et voyant ce que c'était, allèrent crier chez le maître du village, et lui raconter le miracle. Le village s'émut, chacun accourut pour voir l'enfant. Dlen, avec ses serviteurs et les villageois, s'élança à la poursuite du moine, du côté de la rivière d'Aghauni¹⁾. Lui, se voyant suivi de près, tira la parcelle du reliquaire, la mit dans les plis de sa coulle et, ayant jeté la boîte elle-même dans un jeune prunier, au milieu d'un fourré épais, s'en-alla. Arrivés en ce lieu, les gens du pays virent tout-à-coup, au milieu des neiges et des glaçons, l'arbrisseau couvert de jolies fleurs et d'un feuillage verdoyant, d'où s'exhalait un parfum sans pareil. Frappés d'admiration, ils supposèrent que là était la croix. Ayant bien observé le lieu, ils trouvèrent sur l'arbrisseau un petit reliquaire vide, se lancèrent sur la piste et arrivèrent au bord de l'Aghauni. Le moine se retourna; à leur vue il devint furieux, et, tirant le bois de sa coulle, le jeta au beau milieu de la rivière. On se saisit de lui, on le battit cruellement, en disant: «Donne-nous le bois.» On ouvrit le sac, où il n'y avait plus rien; on le dépouilla de son grossier cilice, qui fut examiné, mais rien ne parut. Ayant donc porté les regards sur la rivière, on vit l'eau séparée en deux et la relique à sec, au milieu d'une fournaise bouillonnante à l'entour, d'où émanait une fumée épaisse, un parfum admirable. Pleins d'étonnement et de joie, ces gens tremblaient, tressaillaient d'allégresse, d'avoir trouvé cette perle sans prix, incomparable. Ils entrèrent dans l'eau, prirent le bois de la rédemption et, l'ayant replacé dans le reliquaire, l'emportèrent chez eux. Pour le moine, il les suivait, en se lamentant, en se frappant la poitrine; dans son désespoir, il vomissait des anathèmes contre la maison de Dlen. Lui parti, la relique resta depuis lors comme une propriété de la famille, respectée, honorée des offrandes des princes et des contrées. Par la suite, le pieux et dévot prince des princes Dchalal²⁾ bâtit une église au lieu dit Gichéra-Tzor³⁾, où il la déposa dans un reliquaire fabriqué par ses ordres.

Tel était le signe merveilleux que, par un effet de la Providence, ses propriétaires apportèrent dernièrement dans notre principauté, leur province étant ruinée, et eux dans une extrême indigence. Etant venus ici, ils se fixèrent près de nous. Comme ils étaient réduits à de cruelles privations, et débiteurs envers les infidèles, qui voulaient les emmener captifs, la pauvreté leur causait d'affreux soucis. Les chefs de la famille Dlenants, dont

1) Riv. du canton de Mivs-Baghk ou Kachounik, v. p. 48, 50, 178.

2) Je crois que c'est Dchalal-Dola, père de Mina-Khathoun, seconde femme de Tarsaidj Orbélian.

3) La vallée du jais: ce lieu renfermerait-il une mine du minéral noir, si recherché aujourd'hui pour la parure des dames?

l'aîné se nommait Hasan, et deux autres frères, nous vendirent cette croix, dont ils reçurent le prix entier, sans diminution, 500 dahécans, faisant 5000 drams, en outre, beaucoup de présents, en chevaux, boeufs et vêtements. Non contents de cela, nous rendîmes aux propriétaires le reliquaire, du prix de 1000 drams, à valoir, non dans la somme, mais comme cadeau, et nous dressâmes un document du prix d'achat, en présence de beaucoup de témoins, pour servir à tout jamais de pièce authentique et justificative. Après cela nous fîmes un nouveau reliquaire, d'or et d'argent; d'abord on sertit la croix dans de l'or pur, de Sopher, ayant à la base une pomme d'or et des animaux, posés en carré, réunis par des tubes. Dessus étaient placées des pierres de grand prix, au nombre de 5 rubis, et au centre 4 très belles perles; sous la pierre du milieu, le bois de la rédemption, entouré d'une fine inscription; sur la monture, des rubis. Par-derrière, nous inscrivîmes, en lettres d'abréviation: ¹⁾

«Que ce saint signe, qui a reçu un Dieu, décoré par Ter Stéphanos, évêque de Siounie, demeure à perpétuité dans la sainte église de Noravank.»

Ayant encore fait cadeau d'un très grand reliquaire d'or et d'argent, bien travaillé, de forme oblongue et à deux portes, j'en fis la propriété de la sainte église de Noravank, et écrivis dessus un memento en mon nom, de cette teneur:

«Au temps de la ruine de notre pays d'Arménie, en l'année sept cent plus quarante-trois du 15^e jubilé, triste et calamiteuse époque; sous la domination de Kéghathou-Ghan, sous le catholicat en Arménie de Ter Grigor, sous le règne en Géorgie de David, sous le principat en cette contrée des tous bénis princes Elicoum et ses frères, moi Ter Stéphanos, coupable et chargé de péchés, évêque de Siounie et fils du très glorieux prince Tarsaldj, supérieur et inspecteur suprême et général des maisons de Tathev et de Noravank, ayant rencontré, par un effet de la divine Providence, ce don ineffable, ce saint signe qui a reçu un Dieu, apporté du pays d'Artsakh, j'y aperçus une trace du sang de J.-C. Il alluma en moi un désir irrésistible, et je l'acquis de ses possesseurs légitimes, au prix de 500 dahécans, argent comptant, non compris une foule d'autres cadeaux, auquel ils consentirent très volontiers, à cause de leurs pressants et cruels besoins et dettes. Moi donc j'ai fait orner d'or pur et de pierres précieuses, d'abord la croix, puis le reliquaire, espérant l'avoir pour intercesseur auprès de J.-C., en faveur de mon âme misérable, et peut-être trouverai-je miséricorde auprès du juste tribunal; je l'ai offert au saint et sublime couvent de Noravank, sépulture de mes pères. Quiconque voudra le subtiliser ou l'enlever d'ici soit condamné avec Caïn, avec Judas et Arius, anathématisé au ciel et sur la terre, par tous les saints, à la vie, à la mort, et responsable de mes péchés!

«Souvenez-vous donc de moi et de mes frères, le brave et puissant prince Elicoum, Liparit²⁾ et autres, et de ma bonne soeur Mamkan, et l'on se souviendra de vous auprès du Christ N.-S. Amen!»³⁾

1) Նշան բաճիկ.

2) Liparit était cousin de Stéphanos.

3) Quatorze jubilés de 50 ans et 43 ans en sus donnent 743 ans, qui, ajoutés à 551, font 1294 de l'ère chré-

En ce temps-là un personnage de grande famille, Amira, fils de Dchourdch et petit-fils des princes de Capan, Mahévanians¹⁾, demeurait dans ses domaines, au village d'Arhpha. Il acheta là, du grand prince Tarsaldj, pour 4000 drams, la vigne d'Aghtha, que celui-ci avait acquise lui-même des propriétaires, s'affilia à la sainte église de Noravank, et l'ayant remise entre mes mains, fit tracer une inscription, défendant à perpétuité, sous de graves anathèmes, que quiconque ce fût eût le pouvoir de l'enlever au saint couvent. Nous lui fixâmes cinq messes, à célébrer annuellement, sans opposition.

La famille des Aghthamarians et d'autres, avaient encore offert au couvent, dans les temps anciens, comme donation spirituelle, la vigne de Datéki-Kar, et prescrit par une inscription, sous peines d'anathèmes, que nul n'y fit opposition. Nous achetâmes aussi, dans l'intervalle, au prix de 2500 drams, plusieurs parcelles à leurs propriétaires, et arrondîmes la vigne, depuis le rocher de Bolor-Dzacout, jusqu'au grand rocher à pic qui en marque la fin. On offrit encore en donation spirituelle une vigne, sise à Camrdcha-Khel; plusieurs autres propriétés, terres et maisons, et l'on construisit deux roues de moulin, à Carmoundch.²⁾

Toutes ces propriétés, légitimes et inattaquables, formant l'héritage de la sainte église de Noravank, ne provenaient point de spoliation ni de rapine, mais de donations spirituelles, ou avaient été achetées par les évêques ou par les princes; nul n'a de droits sur ce village d'Arhpha, ni chef ou fonctionnaire, ni prince quelconque, noble ou tanouter du lieu, ne peut y faire opposition, prétendre enlever ces offrandes, susciter chicanes ou spoliation, soit par cupidité ou par jalousie, ou par tout autre motif, à l'encontre de ces héritages; celui qui l'osera ou aura l'insolence d'y prétendre, que le Père anathématise son père, le Fils divin, son fils; que la Sainte-Trinité une anathématise son corps, que tous les anathèmes des prophètes, des apôtres et des pontifes, soient sur sa terre, sur sa maison; que sa mémoire disparaisse de la terre, que lui-même soit la proie des vers sans sommeil, du feu inextinguible! Mais que ceux qui s'y soumettent, qui aident à l'accomplissement et conservent le dépôt, soient bénis de Dieu et de tous les saints. Le musulman, arrivé au pouvoir, qui songera à subtiliser ou enlever ces choses par la violence — soit rejeté de Dieu et par son Mahomet, que le légitime lui soit interdit, que 100,000 malédictions soient sur lui, sur sa race et sur ses enfants, pendant mille ans!

Je poserai encore un souvenir de ma pauvre et pitoyable personne, un monument impérissable de mon âme: je prie donc et supplie avec grande confiance celui qui est l'espoir du monde, le maître des âmes, le Dieu de tous, d'accueillir ceci comme l'obole³⁾ de la veuve et le chien des mendiants, et de ne pas me refuser de pauvres miettes. J'ai donc

tienne, ou 1296, suivant la chronologie qui fait commencer le comput arménien en 553, système d'Eusèbe. Tous les personnages formant le synchronisme étaient en effet vivants à cette époque.

1) Sur les Mahévans et sur Dchourdch, v. p. 188 et 192.

2) Par. Mosc. «auprès du pont.»

3) Le *խորդակ* est le quart d'un dang, dont 6 font un dram et 60 un dahécan d'or: ainsi le khérévech est une très petite pièce de monnaie, quelque chose de moins qu'un demi-kopék a.

acquis, comme souvenir de moi, les saintes églises de Noravank et obtenu la médiation et intercession auprès du Christ des saints signes ayant porté un Dieu, que j'ai ornés de mes propres mains. Je leur ai offert, de mon patrimoine légitime, le village de Tchov, acheté de mes deniers, franc de tout impôt et réquisition du divan, sans prétention ni droits d'aucun côté, pas plus que des chefs ou de mes frères, et j'ai payé 21,000 drams; j'ai encore donné le village d'Abasachen et celui de Sourb-Sahac, qui faisaient partie de mon héritage et formaient mon bien et domaine. Maintenant nul n'aura le droit d'exercer aucun pouvoir sur ce village, de lui imposer aucun tribut, divan, mál ou autre, droit qui n'appartient qu'aux supérieurs du saint couvent de Noravank. Les héritiers de cette maison et serviteurs des saints signes en jouiront par succession, et me feront participer à perpétuité aux prières et messes célébrées dans les saintes églises.

Et encore, comme l'extrême chaleur rendait ce lieu inhabitable pour les évêques durant l'été, nous avons fixé le couvent d'Aratès¹⁾, au-dessus d'Eghégik, donné et assuré ce couvent complètement, ainsi que son village, avec le pourtour de ses limites, en donation spirituelle et héréditaire aux saintes églises, qui en jouiront et profiteront; seulement qu'elles pourvoient à la prospérité du village et à l'éclairage de l'église, avec autant de soin qu'à l'égard de cette maison même de Noravank.

J'ai encore donné Karcoph, avec toutes ses limites, pour que les supérieurs de cette maison et la confrérie en jouissent héréditairement, et que d'ores-en-avant, jusque dans l'éternité, ce soit la propriété de la sainte église de Noravank; quoique héritiers, ils ne devront pourtant pas négliger la prospérité du couvent et l'éclairage de l'église, mais bien s'efforcer de la tenir sur le même pied que leur propre maison. Que nul donc ne tente de faire opposition ou prétende empêcher pour aucun motif, ou annuler mon offrande spirituelle à cette sainte église de Noravank; car j'avais acheté de mes deniers le village de Tchov, Aratès et Karcoph faisaient partie de mon apanage légitime; ni frère, ni chef, ni prince, ni qui que ce soit n'avaient rien à y réclamer. Si quelqu'un ose le faire, qu'il soit anathématisé de la Sainte-Trinité, à la vie, à la mort; que tous les anathèmes, depuis le serpent jusqu'à l'Antéchrist, soient sur lui; qu'il ait une part avec Judas et l'apostat Vasac, qu'il meure rongé de vers, qu'il réponde de mes péchés et de ma conscience et soit livré au feu éternel; mais que ceux qui s'y soumettent de bon gré soient bénis de Dieu et de tous les saints! Le musulman, arrivé au pouvoir, qui tentera de l'enlever, soit rejeté de Dieu et de son envoyé, précipité dans les abîmes, avec sa maison et ses fils; 100,000 malédictions soient sur lui!

Pendant que je réglais ce souvenir et établissais ces donations spirituelles, les héritiers de Noravank et la communauté s'accordaient, avec une affection unanime, à fixer, en souvenir de moi, une quarantaine de messes, pour l'époque des cinquante jours avant la Pentecôte²⁾, et depuis la Quasimodo, jusqu'à la venue de l'Esprit-Saint. Chaque matin

1) Mit. «le couvent Aratinits-Vank.» — 2) յիսնօք désigne la cinquantaine entre Pâque et la Pentecôte.

la prière «les purs,» et «l'Evangile du repos,» sur ma tombe; en outre, le jour de la grande solennité de la Pentecôte, ils feront mémoire de moi par une immolation de boeufs et de brebis, par une ample distribution de vivres et de boissons aux pauvres et indigents, pour le repos de mon âme. Ce jour-là on célébrera la messe dans toutes les églises, et, par le sacrifice mystique de son copartageant de splendeur, on demandera à Dieu la rémission de mes péchés et des miettes de miséricorde. Peut-être pourrai-je être préservé de la honte affreuse, de la redoutable publicité par laquelle les paroles cessent, et les oeuvres seules ont de la valeur. Si donc quelque supérieur, évêque de ce lieu, sacristain ou autre héritier de cette maison, néglige de célébrer mon souvenir, par envie ou en alléguant quelque autre motif, tant que ces églises subsistent et prospèrent, sa part soit avec Judas et avec les prêtres déicides, qu'il soit rejeté de la Sainte-Trinité, responsable et chargé du compte de mes péchés, infinis comme la mer; mais que ceux qui l'accomplissent soient bénis, qu'ils reçoivent part et rétribution avec tous les saints!

Ici donc, mes frères, je rappellerai la plaie de mon foie; avant que j'eusse tracé ces lignes, j'ai été frappé d'un chagrin inconsolable: mon jeune frère bien-aimé Phakhradula, orné des grâces du jeune âge, lorsque les premières pointes de la barbe perçaient, en léger duvet, les contours arrondis de son menton délicat, et que son coeur s'ouvrait aux joyeuses pensées, aux douces jouissances de la vie, lorsque ses désirs étaient pour le mouvement et pour un libre essor¹⁾, fut atteint soudainement d'un coup fatal. L'aimable rejeton fut arraché, la plante couverte de fleurs se flétrit, notre joie s'évanouit avant le temps; se séparant de nous, il passa dans un autre monde, sans laisser de souvenir, et fut emporté et déposé dans la tombe, avec ses pères. Daigne mon Seigneur J.-C. compenser, dans sa miséricorde, les privations d'ici-bas, faire disparaître les traces coupables de ses passions corporelles, le faire jouir des délices immortelles, des joies sans fin! Amen!

Maintenant, lecteurs, je crois convenable de mettre fin à mon livre, en vous présentant d'abord les noms des évêques de Siounie, d'y joindre, comme un collier d'or, posé au cou, comme un sceau royal, apposé sur un trésor, les noms des saints et vénérables pontifes de l'Arménie, qui serviront de dernière pierre, au sommet de notre édifice, parachevé: ayant commencé de Dieu, il convient de terminer par les saints, revêtus de sa divinité.

1) Litt. pour les sauts et pour le vol; ce prince mourut après 1296.

CHAPITRE LXXII.

Evêques de Siounie, dates et durée de leur épiscopat.

1. Ter Grigoris I, 47 ans; élu par S. Grégoire.	22. Ter Stéphanos I, 1 an. ⁷⁾
2. Ter Machtots. Tiro et Hovakim Ier, omis par notre auteur; v. p. 28, 29.	23. » Hovseph II, 17 »
3. » Anania I ¹⁾ , 42 ans.	24. » Hovakim II, 17 »
4. » Noun, 8 »	25. » Sadoc, 32 »
5. » Gaghat, 15 » ²⁾	26. » Hovhannès I, 2 »
6. » Mouché, 36 »	27. » Soghomon I, 7 »
7. » Eritsac, 1 »	28. » Eghia, 8 »
8. » Macar, 28 »	29. » Théodoros, 17 »
9. » Pétros, 10 » ³⁾	30. » Géorg, 8 »
10. » Gigan, 3 »	31. » Davith II, 17 » ⁴⁾
11. » Vrthanès ⁴⁾ , 23 »	32. » Hovhannès II, 10 »
12. » Grigor II ⁵⁾ , 15 »	33. » Soghomon II, 17 » ⁶⁾
13. » Kristaphor, 10 »	34. » Hovhannès III, 33 » ¹⁰⁾
14. » Davith I, 27 » ⁶⁾	35. » Hacob I, 41 »
15. » Mathousagha, 18 »	36. » Vahan, 6 »
Vacance, 8 »	37. » Achot, 17 »
16. » Abraham, 30 »	38. » Hovhannès IV, 6½ »
17. » Hovseph I, 19 »	39. » Achot, 5½ »
18. » Hovhan I, 22 »	40. » Samouel, 3 »
19. » Movsès, 7 »	41. » Hacob II
20. » Anania II, 7 »	42. » Grigor III ¹¹⁾
21. » Hovhan II, 9 »	43. » Hovhannès V, 52 » ¹²⁾
	44. » Grigor IV, 58 » ¹³⁾
	45. » Stéphanos II, 27 » ¹⁴⁾

1) Les NN. d'ordre, pour les personnages homonymes, ne se trouvent pas chez notre historien.

2) Par. 17 ans.

3) V. ch. xxii, p. 53, n. 2.

4) Ou Vrdanès.

5) Manque au Mit., se voit plus bas, après la vacance.

6) Pour les dates des métropolitains précédents, v. n. 3, p. 61.

7) † 735; pour les dates des métropolitains précédents, v. p. 80, n. 3.

Hist. de la Siounie.

8) Il siégeait déjà en 839.

9) Il siégeait déjà en 867.

10) Pour les dates des métropolitains précédents, v. p. 98, n. 4. Celui-ci † en 918, et siégeait déjà en 885.

11) Il † en 1006; pour les dates des métropolitains précédents, v. p. 168, n. 2.

12) Par 50; il † en 1058.

13) Il † en 1116.

14) Il † en 1143.

- | | |
|------------------------------------|--|
| 46. Ter Barsegh, 5 ans. | 50. Ter Haïrapet et |
| 47. » Grigor V, 20 » ¹⁾ | 51. » Soghomon III, 20 ans. |
| 48. » Stéphanos III, 46 » | ensemble, 40 » |
| 49. » Hovhannès VI, 38 » | 52. Hovhannès VII, 3 » ²⁾ . |

Titulaires, de la même famille, ayant siégé à Noravank.

- | | |
|---|--|
| 1. Ter Hovhannès VIII, Capanétsi. | 4. Ter Stéphanos V, 20 ans ⁴⁾ . |
| 2. » Stéphanos IV, fils de Ter Grigor ³⁾ . | 5. » Grigor VI, 1 » |
| 3. » Sargis I, 20 ans. | 6. » Sargis II, 24 » |

Puis le titulaire ayant réuni les deux sièges.

53. Ter Stéphanos VI, septième évêque de Siounie et de Noravank.⁵⁾

Maintenant voici quels étaient, dans tout le diocèse du saint siège, les monastères et ermitages: le monastère sous le vocable de Sourb-Hovhannès, de Méghri; le Grand-Ermitage, d'hommes; le monastère d'Harants, hommes; à Chnher, l'ermitage d'Astovadzadzin, femmes; l'ermitage d'Hali-Tzor, femmes; à Manlev, l'ermitage d'Aménaphrkitch, femmes; le monastère de Gantza-Pharakh, le saint asyle de Cardjévan, les couvents d'Hohan et de Dzidzerhnac.⁶⁾

Catholicoes d'Arménie, leurs dates et durée.

	Dates, d'après le P. Chahkhathounof.
1. S. Grégoire-l'Illuminateur, 30 ans . . .	301 — 332 de J.-C.
2. Aristakès, 7 ans	332 — 339 » »
3. Vrthanès, 15 »	339 — 355 » »
4. Housic, 6 »	355 — 362 » »
5. Pharhnerseh, 4 »	362 — 364 » »
6. S. Nersès 1er, 34 » ⁷⁾	364 — 383 » »
7. Chahac, 4 »	383 — 386 » »
8. Zaven, frère de Chahac, 5 ans ⁸⁾ . . .	386 — 387 » »
9. Aspourakès, leur frère, 5 » ⁹⁾ . . .	387 — 390 » »
10. S. Sahac I, 51 ans	390 — 440 » »

1) Il mourut en 1168.

2) V. p. 197, n. 1.

3) V. p. 195.

4) Pour les dates de ces métropolitains, v. p. 197, n. 1.

5) Suivant la note 185 du P. Chahnaz., Noravank et Tathev, ou le Valo-Tzor et Tathev, se réunirent un moment, au XIIIe s., puis se séparèrent et sont encore sé-

parés. Stéphanos, notre historien, fut élu en 1287, et † en 1304.

6) Ce § entier manque dans le Mit.

7) Par. Mosc. 30 ans.

8) Par. Mosc. 1 an.

9) Par. Mosc. 3 ans.

11. Hovseph I ¹⁾ ,	2 ans ²⁾ .	440—454 de J.-C.
Mélité,	5 »	454—457 » »
Mosès I,	8 » ³⁾	457—465 » »
12. Giout,	15 » ⁴⁾	465—475 » »
Kristaphor I ⁵⁾ .		475—480 » »
13. Hohan Mandacouni,	12 » ⁶⁾	480—487 » »
14. Babgen,	5 »	487—492 » »
15. Samouel,	5 » ⁷⁾	492—502 » »
16. Mouché,	8 »	502—510 » »
17. Sahac II,	5 »	510—515 » »
18. Kristaphor II,	5 » ⁸⁾	515—521 » »
19. Ghévond,	2 » ⁹⁾	521—524 » »
20. Nersès II,	9 »	524—533 » »
21. Hovhannès II,	15 » ¹⁰⁾	533—551 » »
22. Mosès II,	30 » ¹¹⁾	551—581, se démet.
Vrthanès vicaire.		581—594 de J.-C.

De S. Grégoire à la 4^e année de Movsès, où fut organisé le calendrier arménien, il s'est écoulé 249 ans¹²⁾; en la 9^e année du comput arménien, fut institué le cycle de 500 ans.

23. Abraham I,	23 ans	594—616 de J.-C.
24. Hohan III,	26 » ¹³⁾ (catholicos dans l'Arménie grecque; omis par le P. Chahkhath.)	
25. Comitas,	8 »	616—625 de J.-C.
26. Kristaphor III,	2 » ¹⁴⁾	625—628 » »
27. Ezr,	10 » ¹⁵⁾	628—639 » »
28. Nersès III,	20 » ¹⁶⁾	640—661 » »
29. Anastas,	6 »	661—667 » »
30. Israël,	6 » ¹⁷⁾	667—677 » »
31. Sahac III,	26 »	677—703 » »

1) Par Mosc. 12 ans.

2) Suivant la n. 186 du P. Chahnaz., après Joseph Ier, de Siounie, le siège fut occupé, non par Giout, mais par Mélité, de Manazkert, durant 5 ans; notre historien l'a omis. Suivant le même, n. 187, Giout succéda non à Hovseph, mais à Mosé Ier, de Manazkert.

3) Ces deux manquent chez Stéphanos.

4) Par. Mosc. 10 ans.

5) Om. par notre historien.

6) Par. Mosc. 6 ans.

7) Par. Mosc. 10 ans.

8) Par. Mosc. 6 ans.

9) Par. Mosc. 3 ans.

10) Par. Mosc. 17 ans.

11) Par. Mosc. 44 ans.

12) Le compte de 249 ans est exact avec les chiffres du Mit., tandis que ceux des deux éditions ne donnent que 225 ans jusqu'à la 4^e a. de Mosès.

13) Par. Mosc. 16 ans.

14) Par. Mosc. 3 ans.

15) Par. Mosc. 11 ans.

16) Par. Mosc. 21 ans.

17) Par. Mosc. 10 ans.

32. Eghia,	14 ans	703—717 de J.-C.
33. Davith,	13 » ¹⁾ omis ici par le P. Chahkhath. et par les deux éditions, et placé après Ho- han Otznétsi,	729—741 de J.-C.
34. Hohan IV Otznétsi,	11 »	718—728 » »
35. Trdat I,	23 »	741—764 » »
36. Trdat II,	3 »	764—767 » »
37. Sion,	8 »	767—775 » »
38. Esaï,	13 »	775—788 » »
39. Stéphane I,	1 » ²⁾	788—790 » »
40. Hacob I (Hovab	1 » chez le P. Chahkh.), 6 mois.	
41. Soghomon,	1 »	791 de J.-C.
42. Géorg,	3 »	792—795 » »
43. Hovseph II,	11 »	795—806 » »
44. Davith II,	27 » ³⁾	806—833 » »
45. Hovhannès V, de Cotaïk,	22 ans	833—854 » »
46. Zakaria I, de Tzag,	22 ans ⁴⁾	854—876 » »
47. Géorg II, de Garhni,	22 » ⁵⁾	876—897 » »
48. Machtots, de Sévan,	1 » ⁶⁾	897 » »
49. Jean VI l'historien,	28 » ⁷⁾	897—925 » »
50. Stéphane II,	1 »	925—926 » »
51. Théodoros I,	11 » ⁸⁾	926—936 » »
52. Eghiché I,	7 »	936—943 » »
53. Anania,	22 »	943—965 » »
54. Vahan,	2 »	965—970, déposé.
55. Stéphane III,	2 »	970—972 de J.-C.
Vacance,	1 » (omise chez le P. Chahkhathounof.)	
56. Khatchic I,	21 » ⁹⁾	972—992 de J.-C.
57. Sargis I,	24 » ¹⁰⁾	992—1019 » »
58. Pétros I,	39 » ¹¹⁾	1019—1058 » »
59. Khatchic II,	2 » ¹²⁾	1058—1065 » »
60. Grigoris II,	17 » ¹³⁾	1065—1071, se démet.
Géorg ¹⁴⁾	1071 de J.-C.

1) Par. Mosc. 12 ans.

2) Par. Mosc. 2 ans.

3) Par. Mosc. 27 ans.

4) Par. Mosc. 21 ans.

5) Ib. 21 ans.

6) Par. Mosc. 7; lisez 7 mois, car son patriarcat ne dura pas un an.

7) Par. Mosc. 27 ans.

8) Par. Mosc. 10 ans.

9) Par. Mosc. 19 ans.

10) Ib. 27 ans.

11) Ib. 40 ans.

12) Ib. 6 ans.

13) Ib. 40 ans.

14) Celui-ci et les 3 suivants sont omis par Stéphane.

- Sargis. 1074—1077 de J.-C.
 Théodoros. 1085—1091 » »
 Poghos —1093 » »
 61. Barsegh I, 31 ans¹⁾ (d'abord vicaire ;
 puis catholico) 1082—1113 » »
 62. Grigoris III, 53 » 1113—1165 » »
 63. Nersès IV, 7 » 1165—1173 » »
 64. Grigor IV, 20 » 1173—1193 » »
 65. Grigoris V, son neveu, 1 an; il fut dé-
 tenu dans le fort de Capitarh, et ayant
 voulu, durant la nuit, s'échapper le long
 du mur, il tomba et mourut 1193—1194 » »
 66. Grigoris VI Apirat, 7 ans . . . 1194—1202 » »
 67. Hohannès VII, l'orgueilleux, 1 »²⁾ . . . 1202—1220 » »
 Anania, à Sébaste. 1202—1206 » »
 David, catholico à Sis. 1206 » »
 68. Costandin I, 46 ans³⁾ 1220—1267 » »
 69. Hacob II, 19 » 1268—1287 » »
 70. Un autre Costandin, exilé après 3 ans . 1287—1290 déposé
 71. Stéphanos, de Hrhomcla, emmené captif
 après 2 ans, en Egypte, y meurt un an
 après, dans les fers. Maintenant c'est
 72. Ter Grigor VII, évêque d'Anavarza . . 1294—1306 » »⁴⁾

CHAPITRE LXXIII.

Mémento agréable et instructif⁵⁾ de ce livre, par Stéphanos lui-même.

Dieu est le principe universel, car en lui tout commence, progresse et se consomme. Comme on voit un cercle tracé au compas retomber sur le point de départ, embrassant dans son contour quantité de parties, mieux encore apparaît l'impression de la grâce, se répandant abondamment de sa source, en un clin-d'oeil, passant sur tout et distribuant à

1) Par. Mosc. 24 ans.

2) Par. Mosc. 18 ans.

3) Ib. 47 ans.

4) Composer une nouvelle liste, critiquée, des catho-
licos d'Arménie, ce serait refaire toute l'histoire de cette

contrée: les chiffres extrêmes, de Stéphanos et de
Chakhathounof, suffisent pour montrer la difficulté d'une
telle entreprise.

5) Les deux épithètes manquent dans le Mit.

chacun la portion qui lui convient; puis, après avoir donné à tous aide et assistance, elle va se réunir, avec la même simplicité, à son origine.

Tel aussi moi, supérieur par la grâce, inférieur par les oeuvres, céleste par la forme, pitoyable par la conduite, doué de la vie matérielle, privé de la vie spirituelle et roi nominal des expiateurs ¹⁾, j'ai voulu départir la portion de grâces que j'ai reçue; commençant à Dieu, j'ai marché par lui en avant, je finirai donc avec lui. Louange et gloire au créateur des êtres, ineffable et incompréhensible, distribuant libéralement ses dons et miséricordieux pour tous! Bénédiction, respect, adoration, jointes à celles des myriades infinies, incompréhensibles et sans bornes, des essences ignées du ciel ²⁾, des êtres terrestres, formés d'éléments matériels, et de l'universalité des créatures. C'est lui qui a donné à mon intelligence, aigre dans sa verdeur, à mon âme malade, débile et noyée par la mer, la force de voir la fin de mon travail, d'atteindre à la consommation de ce que j'ai commencé, aux jours néfastes d'une époque de famine et de souffles mortels, où j'appelais et désirais la mort; où la vie, haïssable et rendue incessamment pénible, le matin par les maladies, le soir par le délire, n'avait chaque jour en vue que dangers et angoisses insurmontables.

Moi donc, par la volonté de Dieu le Père tout-puissant, par la grâce de la bonté de Jésus-Christ, son fils unique, et par la miséricorde providentielle du S.-Esprit libérateur; moi, humble et très pécheur, serviteur de J.-C., Stéphannos, par sa grâce, évêque des 12 cantons de Siounie, et par un effet de sa condescendance, métropolitain de ma maison, ayant vu le nom et souvenir de nos ancêtres abaissé et méconnu, les héritages des églises enlevés, et désirant de longue date restaurer, raconter ces choses, j'appliquai mes efforts à rechercher, à réunir les historiens antiques et modernes de l'Arménie ³⁾, les inscriptions des églises, les vieux documents conservés dans les châteaux-forts appartenant au lieu d'assemblées solennelles de Tathev; ajoutez-y les traditions d'hommes bien informés, attestées par les choses et par les lieux. J'en discutai l'exactitude et l'authenticité, je mis de côté les billevésées et sornettes, qui auraient ennuyé l'auditeur, et, dans un récit serré, je concentrai la substance de tout ce qui s'y trouvait d'utile et de profitable. C'est ainsi qu'a été rédigée cette agréable histoire, ce recueil de lectures et de souvenirs des ancêtres, recueil non universel, mais restreint au pays de Sisacan, que j'appelle «livre des souvenirs ⁴⁾».

1) Des prêtres.

2) Il y a ici un membre de phrase, qui manque au Mit., et qui rend le sens un peu moins obscur.

3) Outre les historiens ses prédécesseurs, tels que Pé-tros, Samouel de Camrdcha-Tzor et Mkhithar d'Ani, aujourd'hui perdus, Jean catholicos, Mosé Caghancatovatsi et autres, dont l'Histoire de Siounie contient des extraits, nous savons, par un memento qui se trouve à la fin de l'ouvrage de Thomas Ardzrouni, que Stéphannos avait fait compléter ce livre par un certain Daniel, à la fin du XIIIe s. Quant aux documents et inscriptions, datés ou sans date, qui font l'ornement du travail de Stéphannos, j'en ai compté environ une cinquantaine, de valeur in-

contestable, et servant de base à la chronologie de l'Histoire de Siounie, depuis l'année 839 jusqu'à la fin du XIIIe s. Si donc, dans les parties où les documents font défaut, on trouve de graves anachronismes, du moins l'histoire proprement dite des princes et rois sisacans est rendue authentique par ces nombreuses pièces justificatives.

4) C'est sous ce nom-là que le P. Tchamitch cite plusieurs fois l'ouvrage de Stéphannos. Celui sous lequel l'ont imprimé les éditeurs de Paris et de Moscou est peut-être plus exact, mais enfin ce n'est pas le titre que l'auteur avait choisi.

Nous le laissons comme un monument impérissable, comme un louable mémorial, aux temps futurs, pour la stabilité du siège de Siounie, comparable au ciel, et pour la splendeur des églises soumises à sa surveillance. Le soulevant de nos bras, instruments de péchés, nous l'avons porté et offert dans la maison de Dieu, comme un fruit mystique, comme une redevance payée à l'église apostolique de Tathev et à tous les temples de cette contrée, où Dieu réside. Abattus par la tristesse, nous te supplions, notre voix lamentable te conjure, sublime et splendide retraite du céleste époux, daigne, avec tous les saints dont tu es le chef admirable, admettre, comme une offrande admirable, dans ton divin trésor, ce fruit de mes sueurs, ce fils de mon âme, sinon entre les plus honorés, du moins parmi les misérables qui offraient du crin pour le tabernacle (Exode, xxxv, 23, 26), du moins comme le verre d'eau froide, avec les deux oboles ¹⁾. En lui faisant une telle grâce dans son église, Dieu nous permette d'espérer des biens et des dons abondants, sinon magnifiques, du moins de simples miettes, dont les chiens se nourrissent; car au lieu d'enfourir stupidement le talent que tu m'as donné, je l'ai employé suivant mes forces. Ainsi puissé-je être préservé d'entendre dire: «Serviteur mauvais et inutile,» et, au grand jour sans soir, où les paroles cessent, et les oeuvres dominent, jugez-moi digne de la bienheureuse invitation: «Viens et entre dans la joie du Seigneur,» à qui louange et gloire, de la part des créatures, maintenant et sans fin, dans l'éternité; Amen!

Or ce recueil de paroles a été composé sous la domination dans l'univers du grand roi et autocrate Ghazan-Ghan, fils d'Arghoun; sous l'autorité universelle de la race des archers; sous le règne en Géorgie de David, fils de Démétré; en Arménie, d'Héthoum, fils du roi Léon; sous le principat, en cette contrée, du béni et pieux Elicoum, fils de Tarsaldj, et de ses frères; au temps du seigneur spirituel, honoré de Dieu, Ter Grigor, patriarche indépendant; de Ter Stéphanos, catholicos d'Aghovanie;

En l'année 1299 du verbe extra-temporel et, suivant le comput arménien, en l'an 46 après le 14^e jubilé; en la 2^e année après la 186^e olympiade, la cinquantième indiction moins..; l'an 1 du cycle solaire, de 28 ans; 214, du cycle de 500; ²⁾

1) *լու ճայ*; le P. Avger, dans son traité des poids et mesures, p. 93, croit que ce mot pourrait dériver du grec *λείμμα*, «un reste, une gratture;» or cette étymologie n'explique pas la diphthongue ou de louma. Ne serait-ce pas plus tôt *λύμα* «une drogue, une ordure,» ou l'altération de nummus?

2) 1^o. Les synchronismes des personnes ici nommées sont ceux-ci:

Ghazan-Khan succéda à Baitou en 1295.

David VI, fils de Démétré II, devint roi en 1292.

Héthoum II succéda à Léon III en 1289.

L'année de la mort d'Elicoum n'est pas connue autrement que par son épitaphe, à Noravank, où il est dit: «En 749—1300, souvenez-vous, je vous en supplie, dans vos prières, du bel Elicoum, fils du grand Tarsaldj, qui

rugissait contre les bataillons ennemis, comme un lion majestueux;» Sargis Dchalal, Voyage, t. II, p. 173; en outre, à la p. 158, dans une inscription du couvent d'Arédès, il est parlé de lui, comme d'une personne morte, en 750—1301.

Grigor VII, d'Anavarza, fut catholicos d'Arménie en 1294—1306. Quant à Stéphanos IV, catholicos d'Aghovanie, il est mentionné chez le P. Chahkhatounof, Descript. d'Edchm. t. II, p. 342, comme ayant siégé entre 1262 et 1323, et chez le P. Tchamitch, Hist. d'Arm. t. III, p. 284, après l'année 1290.

2^o. Les caractéristiques chronologiques donnent les résultats suivants:

14 jubilé, plus 46 ans, font 746 de l'ère arménienne;
186 olympiades, plus 2 ans, aussi 746 ans;

Au sublime et glorieux couvent de Noravank, sous la protection des églises où Dieu réside et des croix qui ont porté un Dieu; dans des jours d'exil et de cruelles misères, tandis que nous vivions au milieu d'affreux bouleversements, n'ayant d'espoir qu'en Dieu.

Je vous supplie donc, la face contre terre, vous ordres saints du clergé, de m'honorer d'un souvenir et de ne pas dédaigner mon néant, bien que je sois plongé dans la poussière d'un tombeau vide, mais de me regarder, en votre présence, comme un tronc bouleversé, comme un mendiant au visage honteux, empreint de souffrance, qui vous demande les miettes de la charité, l'honneur d'une seule offrande du sacrifice céleste. Si vous trouvez ici quelque faute ou travers, quelque exagération ou diminution, au lieu de me la reprocher dans un esprit de mécontentement, car la nature charnelle est de trébucher et de faiblir en paroles, comme en actions, redressez-la par votre bon sens, ménagez-la, par l'inspiration de la divine charité et pardonnez-moi mes erreurs; puissiez-vous, dans la seconde vie, éprouver au dix-millième la miséricorde du Dieu clément! Je vous invite, vous tous qui rencontrerez mon travail, de n'y retrancher ni ajouter pas un mot, de ne pas vous permettre d'en enlever une seule feuille, par haine, par perfidie ou pour toute autre cause. Si quelque insolent a une telle audace, qu'il soit effacé du livre de vie, retranché du testament éternel, rétribué avec Judas et avec ceux qui ont dressé la croix; damné avec Satan et avec tous les artisans du mal. Pour celui qui collationnera avec d'autres ces souvenirs, que j'ai esquissés, que tous en général, vous et moi, nous trouvions ensemble miséricorde auprès du Créateur bienveillant, dans notre corps, dans la tombe et au grand jour sans soir; gloire à Lui, de la part des créatures, louanges des légions célestes, dans le prolongement des temps, dans les siècles sans bornes!

Les 50 indictions moins.... յիսուն ընդհիկաթոնին պակասեալ թւով, suivant mon Mit., moins exact, պակասեալ թւով), donnent 750, moins.... la quantité suffisante pour arriver à 746; donc moins 4 ans.

Du cycle solaire, si le copiste n'a pas changé les chiffres, l'indication est inexacte: il faudrait au moins 11, restant de la division de 1299 par 28.

Du cycle pascal de 532 ans, l'année 214 nous reporte à 1085, ou en 553 pour le commencement de l'usage de ce cycle chez les Arméniens: c'est ce qu'on appelle la petite ère, ou ère de Jean Sarcavag, qui fut adoptée dans les premières années du XIIe s., Dulaurier, Chron. arm. p. 111.

Or tous ces synchronismes, faisant coïncider l'année arménienne 746 avec l'année chrétienne 1299, au lieu de 1297, supposeraient une erreur de copiste. si l'on n'avait, pour expliquer une telle anomalie, la ressource de dire que notre Stéphane, qui n'a jamais employé qu'ici l'ère de l'incarnation, s'est guidé sur la chronologie d'Eusèbe,

faisant naître le Sauveur deux ans avant l'ouverture de l'ère chrétienne: c'est donc bien en 1297 que notre historien a clos son travail. Deux personnes ont déjà essayé d'expliquer convenablement ce memento, M. Dulaurier, dans ses Recherches sur la chronol. arm. p. 345, et moi-même, Addit. et écl. à l'hist. de Gé. p. 358. Quelques erreurs ou lapsus du travail de M. Dulaurier frappent à première vue le lecteur: 1°. il nomme le roi Héthoum gendre de Léon II; lis. fils de Léon III, op. cit. p. 120; 2°. 186e olympiade, 11e a.; lis. IIe a., ce qui donne en effet 746 ans et suppose l'initiale 553, non 556. Quant à moi, tous les calculs que j'ai faits pour expliquer les nombres donnés par Stéphane sont exacts, dans l'hypothèse du commencement de l'ère arménienne précisément en 553, ce qui est la doctrine de notre historien, ch. xxiv, mais je crois qu'avec la chronologie d'Eusèbe, qui était notoirement admise en Arménie, au moyen-âge, l'explication actuelle est plus naturelle, et que le livre de Stéphane a été achevé en 1297.

CHAPITRE LXXIV.

Redevances des 12 cantons de la Siounie envers l'église.¹⁾

1. Canton de Dzghouc ou Dzghouck.

Norik	12	Mazazni	6	Gétacits	12
Tathev	10	Phokroidz	8	Bghéan	6
Tsour	6	Tordzik ⁶⁾	12	Khanck	12
Dzatsard	10	Torounik	10	Ortzaberth ¹¹⁾	12
Khovit	8	Tlors ⁷⁾	12	Dzaghca	12
Tachou	5	Tarounco ⁸⁾	8	Corovi	12
Harjik	10	Tkhounik	12	Dzeghthi	12
Arit	6	Akadzi	12	Kiracosic	12
Berdcanéretchi	6	Thordzoughou ⁹⁾	6	Brhnacoth	12
Ardzk ²⁾	6	Dastakern	10	Agarakic	7
Khodouk ³⁾	8	Grvac	6	Cama-Vank	10
Ldzen	6	Médzik	12	Gailots-Vank	10
Akhnen	8	Pisak ¹⁰⁾	6	Vastakert ¹²⁾	12
Orotn	10	Aghatmarath	6	Moutsk	10
Berdn	10	Khourek	6	Chaghat	12
Opni	6	Tsoghouni	10	Chaghato-Vank	6
Eradz	6	Moréni	12	Aparanits-Get	10
Eremk ⁴⁾	6	Arévès	7	Chokar	10
Eghouerdz	10	Bnounik	6	Médzatzor	10
Mogolk	10	Arthek	10	Phéthakanots	6
Mrouts	8	Athghek	12	Vaghadin ¹³⁾	12
Lor	12	Dznni	12	Aghidou ¹⁴⁾	12
Mardacain ⁵⁾	6	Ordikik	12	Gomer	7
Mchca-Tzor	6	Ozihi	10	Coura-Vank	7
Tatan	6	Chtcamairi	12	Cakavarti	12
Sapata-Tzor	8				

2. Canton d'Evaïlac.

Kaghatac	12	Chaké	12	Zakéi-Vank	12
--------------------	----	-----------------	----	----------------------	----

1) Cf. Nouv. Ann. des voyages, novembre 1853, p. 265, la liste suivante, publiée par M. Ed. Dulaurier.

2) Par. Ardziv.

3) » Khotouk.

4) » Erémi.

Hist. de la Siounie.

5) Par. Mardacair.

6) » Tornik.

7) » omet ceci.

8) » Torounca.

9) » Thordzoughou.

10) Par. Pisac.

11) » Ortzaberd.

12) » Varsacakert.

13) » Vaghatin.

14) » Aghitou.

Lérin-Vank	12	Ioughotamouk	12	Zenaradz	12
Dastakert	10	Salapharakh ¹⁾	6	Medzatzor-Mivs	10
Ankéghacoth	10	Ourhcan-Get ²⁾	10	Zghahairiank	10
Karoundch	10	Gothatzor-Nerkin	7	Corhochophor	7
Borti	12	Ginacan-Get	6	Saghat-Tzor	8
Vérin-Borti	12	Gothatzor-Vérin	10	Mazazné ³⁾	6
Gghvrthat	6	Ordan-Haïr	10	Boghoti-Dchour	6
Biouroti-Vank	12	Acank	10		

3. Canton de Vaïo-Tzor.

Gétic	12	Ervenk	6	Herk	12
Derbn	10	Carmndchotzor ⁴⁾	8	Oghéan	10
Golochti-Vank	6	Khortza	8	Kharachconk	10
Oughitzor	10	Aghopen	8	Artaboïni ¹³⁾	10
Artots-Get	6	Zédéa	8	Aror	7
Terhna-Vank ⁴⁾	12	Kachi-Marg	6	Phraco	12
Martiros	7	Ekerhn ⁹⁾	10	Ankéghi	12
Arparank	6	Erérrounk	10	Grki ¹⁴⁾	6
Bartzichen	12	Gnchin	6	Eghégik	12
Maïra-Dourk	10	Bakert	10	Sarcoghovk	20
Adchoghk	10	Ertez ¹⁰⁾	10	Mozn	12
Mokhrots	6	Orgoérégi	6	Agarac	12
Capoïtk	12	Apana	6	Arcazn	12
Ctrhronk	10	Vardénik	10	Erijou	6
Degn ⁵⁾	10	Msen	12	Phchatik	6
Aghiav	10	Hatsik	7	Aréni	12
Aradz ⁶⁾	12	Agaraki-Tzor	5	Erern	10
Bor	10	Nrbioun	12	Attchar	6
Adcharha-Gavith	6	Eghégna-Tzor	12	Khotortzi	12
Phchonk	15	Norik	12	Erérrounk-Mivs	10
Gaghatat ⁷⁾	10	Berdimaïr	20	Angank ¹⁵⁾	6
Khozavas	10	Amaghou ¹¹⁾	10	Kétchot ¹⁶⁾	6
Corotiounk	10	Courank	12	Prack	15
Lidj	6	Arcathoukert ¹²⁾	6	Dchermouc	12

1) Par. Sarapharakh.

2) » Ourhacan-Get.

3) » Mazazni.

4) » Tiarhna-Vank.

5) » Décn.

6) » Aroudz.

7) Par. Goghata.

8) » Camrdcho-Tzor.

9) » Ekéan.

10) » Erdetch.

11) » Amaghav.

12) Par. Arcadoukert.

13) » Artabo.

14) » Grkik.

15) » Angonk.

16) » Kétchout.

Aghthaboini	6	Aratenk	6	Cakavouts-Aghbiour	6
Ercaïnarti	6	Midchagetk	6	Gomk	6
Chatakh ¹⁾	6	Rhédi	8	Oundjorkh	10
— Mivs	6	Khntzorout	6	Eznanistn	6
Gouténi	15	Edjéghi	10	Aghdjots-Berdn	6
Tsrto-Get	6	Drounk	10	Gndévank	10
Havou	6	Ourhik	8		

4. Canton de Géghakouni.

Coth	20	Amasréa	15	Thambarark	12
Ctcoik	12	Vajots	10	Erérrouk	15
Godcho-Tzor ²⁾	15	Cambrioun	15	Arhndcho-Houn ⁹⁾	15
Skert	10	Hogk ⁵⁾	15	Gomk	12
Tsrtsni	7	Khocarhindj	12	Paha-Vank	6
Khntsi-Thaghk	7	Khorotn	15	Coutraca-Gomch	10
Ophéats-Tzor	6	Argidchi	10	Vanavan	7
Norachen	7	Thmoc	15	Pharhacank	10
Evanacats-Houn	7	Méhogadz	10	Béran	12
Oghéni	12	Hova-Agarac ⁶⁾	7	Ghékhk	10
Gantzagh-Antarh	7	Zag	15	Brdiaïrk ¹⁰⁾	12
Gogh-Tzor	7	Cajik ⁷⁾	25	Chicacarb	15
Erichcoïk ³⁾	15	Outhbérroun ⁸⁾	12	Géraphou	15
Dastaker ⁴⁾	10	Houchapérec	6	Dzagha	7
Vasaca-Chen	10	Vardénik	6	Akhaïenk ¹¹⁾	12
Zarh-Agarac	7	Nerkin-Vardénik	15		

5. Canton d'Ardits.¹²⁾

Sothk	20	Aravisa-Bac ¹⁴⁾	6	Noraback	6
Dzapha-Thaghk	7	Goucarhindch	15	Vasaca-Chen	10
Oundchi-Tzor ¹³⁾	7	Trétouk	8	Couthn	12
Havsa-Thaghk	7	Saphtchi-Anapat ¹⁵⁾	8	Anapat	12
Avazan	12	Khortha-Get	8	Arphoundch ¹⁶⁾	12
Hamama-Back	7	Vardana-Back	6	Chat-Dchrek	10

1) Par. Chatagh.
 2) » Godjo-Tzor.
 3) » Erizcaïk.
 4) » Dastakert.
 5) » Hazk.
 6) » Hovovats-Agarac.

7) Par. Cadzic.
 8) » Outhbroun.
 9) » Arhndjo-Houn.
 10) » Brtiaïrk.
 11) » Aghaenk.
 12) Par. Sothits, Mosc. Sodits.

Artits est une mauvaise leçon; v. ch. II et III, le 4^e canton.

13) Par. Ountchi-Tzor.
 14) » Arévisa-Back.
 15) » Saphtchanapat.
 16) » Arphountch.

Coudjcounik ¹⁾	10	Vatchéi-Back	6	Géghama-Bac	10
Barcoïk	12	Dchaghatsa-Tzor	10	Cakhan-Aghbiour	8
Vaghaver	10	Zatchoura-Back ⁴⁾	7	Sahaca-Back	7
Ourhacarb.	15	Pachouk ⁵⁾	12	Khonthaca-Back	7
Amerhna-Phor	10	Terhnatéan	12	Dchaghatsa-Tzor	6
Chat-Van	10	Berda-Tzor	8	Orboudz ¹⁴⁾	8
Chinik.	15	Drounk	12	Dpra-Back	6
Astovadzadzin	10	Ordnik ⁶⁾	15	Ggola-Bac ¹⁵⁾	6
Erez	12	Darank ⁷⁾	15	Atrmghéna-Bac ¹⁶⁾	12
Baca-Phor.	12	Daranac ⁸⁾	15	Khorja	12
Makénots	15	Akhorha-Toun ⁹⁾	15	Sna-Tzor	6
Etétsik	12	Oghmouk	15	Dzar	15
Zérichat.	15	Pacho	12	Géta-Bac	10
Askhoz ²⁾	10	Zaho ¹⁰⁾	12	Eréri	8
Aghbéra-Tzor	7	Khorasana-Bac	6	Varjacats-Aghbiour ¹⁷⁾	10
Armnal	15	Orskik ¹¹⁾	12	Hondchenk ¹⁸⁾	7
Anapat	7	Acank ¹²⁾	10	Eghdchirvénik ¹⁹⁾	8
Chapouha-Thagh ³⁾	7	Gogho-Agarac ¹³⁾	12	Anapat	10
Coutack	10	Aïrk.	15	Otzi-Get ²⁰⁾	6

6. Canton d'Aghahedch.

Ajen ²¹⁾	10	Kacha-Thaghk.	6	Chabaki ²³⁾	7
Anej	12	Vérin-Chen	6	Carcasan	6
Tantzout	7	Ziasar ²²⁾	6	Baghakhanik ²⁴⁾	12
Hatséats-Aghbiour.	12	Matrakert	6	Mochink ²⁵⁾	10
Bégna-Tzor	10	Mnni	6	Orboko-Kar	8
Hac	12	Hountchok	12	Arahoutz ²⁶⁾	6
Arta-Get	12	Margk.	10	Dzidzarhno-Vank	10
Méghe	12	Boghkhotchogh	10	Haïéléac.	6
Acank	8	Sourb-Géorg	8	Gadahorink ²⁷⁾	12
Arvacan	6	Lsork	8	Makhoul	10
Mchni	6	Agaracou-Get	10	Khrou.	8

1) Par. Coudhcounik.

2) » Azkhoz.

3) » Chapouhatha.

4) » Ghatchoura-Back.

5) » Bachouk.

6) » Orthnik.

7) » Taronk.

8) » Taranac.

9) » Akhorhantoun.

10) Par. Tchaho.

11) » Orogik.

12) » Aconk.

13) » Goghots-Agarac.

14) » Orouts.

15) » Tcola-Bac.

16) » Atrmghéna-Bac.

17) » Varjaké-Aghbiour.

18) » Hondjenk.

19) Par. Eghdchérouténik.

20) » Aghtzi-Get.

21) » Avjen.

22) » Tziasar.

23) » Chapoki.

24) » Pakhakhonik.

25) » Mochenk.

26) » Arahoudz.

27) » Catohorink.

Tzoratsik	10	Anouchavan	12	Arks ³⁾	6
Khaghtik ¹⁾	12	Aghtav ²⁾	6	Vasakert ⁴⁾	10
Vjnaberd	12	Chomrtha	8	Avarac ⁵⁾	12
Haïri	8				

7. Canton d'Hamband.⁶⁾

Aghakhird ⁷⁾	12	Carbink-Vérin	8	Andzcaïk	12
Khakhalk ⁸⁾	8	Macaghots-Mivs	7	Acana	10
Gadavank ⁹⁾	8	Carbink-Nerkin	8	Dzaca-Tzor ²⁴⁾	12
Khtzoréac ¹⁰⁾	10	Dégghi ¹⁵⁾	12	Pétrosca-Vank	10
Vanatsa ¹¹⁾	20	Gorou	20	Nakhantz-Phor	8
Mrca-Kar	15	Gtva ¹⁶⁾	6	Aghvo-Dchric ²⁵⁾	8
Khoréa	7	Lovacounk	10	Goraïk	10
Chorhnokho	12	Bazma-Dzack	6	Ascadzac ²⁶⁾	8
Tantzéac	7	Chaghva	10	Khot	12
Thaghtoun	7	Artata-Chen ¹⁷⁾	6	Storin	12
Tegh	12	Andzcaïk	6	Marga-Tzor	8
Kodcha-Giough ¹²⁾	12	Kronk ¹⁸⁾	20	Pahiza-Tzor ²⁷⁾	10
Patanda-Vank	7	Généna-Thaghk	6	Baks ²⁸⁾	10
Ezni	7	Gnthia-Chen ¹⁹⁾	12	Naphaga-Chen ²⁹⁾	12
Norachinic	6	Ghocani ²⁰⁾	8	Arko	10
Khana-Dzakh	20	Boughéan	12	Thaghart ³⁰⁾	8
Vaghatou	12	Tsoghouni ²¹⁾	12	Chathi-Thaghk	8
Acardan ¹³⁾	10	Korodan ²²⁾	15	Chnhoïher ³¹⁾	24
Khorkhor ¹⁴⁾	7	Agarac	8	Halé	8
Makhaghots	10	Ghounerdz ²³⁾	12		

8. Canton de Baghk.

Atchaghhou	8	Checks ³³⁾	15	Taphéar	6
Edjanan	12	Varda-Vank	6	Avara-Getk	10
Barebvaïr ³²⁾	6	Torthni ³⁴⁾	6	Taga-Marg ³⁵⁾	7

1) Par. Khakhdzik.

2) » Aghtar.

3) » Arko.

4) » Vasacakert.

5) » Asoroc.

6) » Mosc. Haband.

7) » Aghakherd.

8) » Khalkhalk.

9) » Catavank.

10) » Khntzoresc.

11) » Vanotsa.

12) Par. Kotchagegh.

13) » Acardon.

14) » Khorkhorh.

15) » Téghi.

16) » Ctva.

17) » Artachen.

18) » Krvank.

19) » Gndachen.

20) » Ghoconi.

21) » Tsatghoni.

22) » Karotan.

23) » Ghoeverd.

24) Par. Tzaga-Tzor.

25) » Aghodchric.

26) » Ouscadzac.

27) » Bahiza-Tzor.

28) » Boks.

29) » Naphaca-Chen.

30) » Thaghara.

31) » Chnoïherk.

32) » Barcvaïr.

33) » Chekks.

34) » Torthn.

35) » Tagamar.

Khotanen ¹⁾	12	Khmaïdj.	6	Mivs-Anacan	7
Eghengn.	6	Cavart	8	Parkou	6
Norachinic	6	Arcani-Tzor	10	— Mivs	6
— Mivs	6	Togogh	6	Géghakouni	10
Hiounéats-Tzor	6	Zaréti-Dastakert ⁵⁾	10	Cmez	10
Obn ²⁾	6	Dathn-Eghichen	10	Goucacan	10
Godé-Vank ³⁾	12	Dérandat ⁶⁾	8	Pharhavag ⁹⁾	8
Atrh	10	Agarac	20	Medzamarg	12
Arouks	6	Thourk	12	Giough-Cavsacan ¹⁰⁾	12
Haghar	8	Mogarac ⁷⁾	6	Artzana-Tzor	6
Crova-Get ⁴⁾	6	Anacan ⁸⁾	7		

9. Autre canton de Baghk, dit Kachounik.

Eredz ¹¹⁾	12	Gighk ¹⁷⁾	8	Agati	8
Khoghvani	10	Codjorou ¹⁸⁾	7	Djapcout ²¹⁾	12
Dastakert	6	Maghtznatouk	6	Goragit ²²⁾	6
Tantza-Vair	8	Khodi ¹⁹⁾	6	Antoka-Berd ²³⁾	12
Vanand	10	Djavtk.	8	Nacorzan ²⁴⁾	20
Madj	7	Toudoutouk ²⁰⁾	7	Arten	10
Anatats-Tzor ¹²⁾	6	Sndznéac	6	Nakhdjavanic	10
Chornokho	8	Acn	6	Harthek ²⁵⁾	10
Herménitchén ¹³⁾	6	Bacouri-Vank	12	Thov	8
Khaghthk	12	Takhn	12	— Mivs	7
Evéghi	7	Merthakert	6	Haghahord	10
Havoutouk ¹⁴⁾	6	Hatsnéan	6	Bahou-Berd ²⁶⁾	7
Mogk	6	Zghou	8	Ajdac	12
Mardakhani ¹⁵⁾	10	Dada	12	Athkhoïk	12
Itsan	6	Barcouchat	12	Erovandakert	6
Goghar ¹⁶⁾	6	Khirk	12	Vajanik ²⁷⁾	8
Averk	6	Tréa	12	Crhmen	6
Tadjca-Tzor	6				

1) Par. Khotanan.

2) » Opn.

3) » Gotévank.

4) » Cravaget.

5) » Zaréritakert.

6) » Térondat.

7) » Macarag.

8) » Anagon.

9) » Pharhvac.

10) Par. Cavsacan.

11) » Erets.

12) » Anataï-Tzor.

13) » Lerménitchén.

14) » Hatstouk.

15) » Matakhoï.

16) » Toghor.

17) » Tekhk.

18) » Codjarou.

19) Par. Khoti.

20) » Toutoustouk.

21) » Djaccout.

22) » Corakit.

23) » Andocaberd.

24) » Nacorzan.

25) » Harthic.

26) » Pahouberd.

27) » Vajonik.

10. Canton de Cowsacan.

Itsan	12	Erégik	7	Sgha-Thaghk	12
Bekh	6	Takharéan ⁷⁾	10	Chicahoghk	12
Chtatouk	6	Hamourk ⁸⁾	6	Poghosi-Vank	7
Oghouhi ¹⁾	12	Varhama-Aghbiour	6	Vakhthanca-Tzor ¹²⁾	7
Pharhavarto-Vank ²⁾	6	Madjcan	6	Théggho-Kits	7
Békhéverdchi	8	Manouchaki-Marg	6	Chachi-Get ¹³⁾	6
Houscor ³⁾	6	Nakhcotan	6	Artsakha-Maïri	17
Vajnatouk	10	Derk ⁹⁾	8	Dzanalou ¹⁴⁾	20
Bost	10	Lim	8	Tari ¹⁵⁾	6
Marhagat ⁴⁾	12	Tchamotouk	8	Bartzou-Thaghk ¹⁶⁾	6
Hacavank ⁵⁾	6	Lim-Vérin	8	Norachinie	8
Ménik ⁶⁾	6	Limakhovit	6	Louts-Maïri	6
Thathou-Marg	6	Phchatitsaravs ¹⁰⁾	6	Torvanot	12
Dalk	5	Dits-Maïri	6	Khoza-Tzor	7
Marour	8	Berkni	8	Trhnakert ¹⁷⁾	7
Varosi-Vank	10	Achtarac	6	Dzosbi ¹⁸⁾	12
Gon	5	Argap ¹¹⁾	6	Kidz ¹⁹⁾	15
Hoïnots-Cor	5	Kéren	12		

11. Canton d'Arévik.

Aghvo-Vank ²⁰⁾	5	Ordicho-Vank	20	Agarac	8
Carhati	15	Lomca-Vank	12	Manoutchou ²¹⁾	8
Matsri	8	Khola-Vank	12	Mel	6
Auca-Vank	8	Zouari-Vank	12	Téhi	8
Maloun	8	Cardjavan	12	Courékenk	10
Taphéar	8	Molochon ²¹⁾	12	Thagha-Maïri	6
Méghro-Vank	20	Tachtoun	12	Khozou-Ghiough	6
Loha-Vank	30	Courouk ²²⁾	8	Vthana-Tzor ²⁴⁾	6

12. Canton de Tzork.²⁵⁾

Bagha-Berd	12	Noragiough	12	Tinik	12
----------------------	----	----------------------	----	-----------------	----

- 1) Par. Oghoïhi.
 2) » Pharhovarto-Vank.
 3) » Losoucor.
 4) » Marhacoth.
 5) » Gaga-Vank.
 6) » Ménic.
 7) » Dakharéan.
 8) » Hamouk.
 9) » Gircn.

- 10) Par. Phatitsarous.
 11) » Argab.
 12) » Vakhthanga-Tzor.
 13) » Chachiket.
 14) » Dzanaghon.
 15) » Mari.
 16) » Bardou-Thaghk.
 17) » Drhnakert.
 18) » Dzobi.

- 19) Par. Kits.
 20) » Aghvank.
 21) » Molochan.
 22) » Coura-Vank.
 23) » Managhon.
 24) » Vardana-Tzor.
 25) Mit. et Mosc. Tchork; Arm. anc. et Par. Tzork; cf. ci-dessus, ch. II et III.

Baco-Vank	12	Békhrot	8	Bagakhon ³⁾	8
Dzaghtanou	6	Charako	8	Kitsk	8
Cahoura ¹⁾	6	Bech	6	Adchabach	10
Géggho-Vank	20	Cadjadja ²⁾	8	Vajanik ⁴⁾	12
Otchéthi	6				

13. Canton d'Erndchac.

Boust ⁵⁾	12	Chahkert	8	Vanand	12
Tévi	12	Sourb - Géork 2 dahécans et 8 drams.		Agoulík	12
Amasro-Vank	12	Zouatchri-Vank	12	Kékérounik ⁶⁾	12
Norakert	12	Aparank	12	Amarha-Chen	10
Oghouhi	12	Van	12	Ovghav ⁷⁾	12
Béghéac	8	Gagh	12	Ktovna	8
Gouda-Vank	8	Gotchen	8	Apracounik	12
Oskétzor-Mivs	12	Ophik	8	Karcoph	12
Ancouzik	12	Maïréac	12	Berdic	12
Noragegh	12			Rhapat ⁸⁾	12
Arévik	8				

14. Canton de Djahouc.

Djahouc	20	Géhénik	12	Dalarik ¹⁵⁾	8
Aghber-Khatchn	50	Armava-Chen	10	Brtn ¹⁶⁾	8
Khakh	12	Soughsonk ¹²⁾	8	Koilk	12
Carmir-Ekéghétsi	12	Tznagha	8	Khorhounik	6
Ordok	12	Hédzana ¹³⁾	8	Drakhtic	6
Blour	12	Thamachagh	12	Dzavalk	12
Pahest	12	Ophik	12	Aghou	12
Ghapen ⁹⁾	12	Noragiough-Mivs	12	Gallacath ¹⁷⁾	20
Ezghon	12	Thaterk	12	Dchour	8
Endjghakert	12	Chavin ¹⁴⁾	12	Oléni	8
Noragiough	10	Nor-Berd	12	Babonk ¹⁸⁾	12
Couki ¹⁰⁾	12	Acorhi	12	Takhtack	8
Khorhadounik ¹¹⁾	12	Ezatounk	12	Grgou-Get ¹⁹⁾	12
Tigen	12	Agarac	8	Anouchavan ²⁰⁾	12

1) Par. Gahoura.

2) » Cadjadjout.

3) » Bacakhon.

4) » Vajounik.

5) » aj. Acovic.

6) » Békérounik.

7) » Ovdou.

8) Par. omet, de Tévi à Apracounik, 21 noms.

9) Par. Ghaben.

10) » Gouki.

11) » Khorhatounik.

12) » Saghovasank.

13) » Hédzana.

14) Par. Chamen.

15) » Dalarink.

16) » Brdn.

17) » Gallacal.

18) » Babounk.

19) » Arcou-Get.

20) » Anouchavank.

Aghtav ¹⁾	8	Chomrtha ²⁾	8	Vasakert ³⁾	10
Norachinic	6	Arkoïka	6	Avéraki	12

Gloire au Christ dans l'éternité!

Le nombre des villages ci-dessus se monte à 677.⁴⁾

CHAPITRE LXXV.

Série des évêques de Siounie, composée par les moines de Tathev.⁵⁾

I. Saint Ter Hohan Orotnétsi, dit le vartabied Cakhic; il a construit le clocher du saint siège et l'admirable couvent de Sourb-Carapet, près du village d'Orotn, dit Carmir-Vank: il a laissé un memento.

II. Saint Ter Grigor Tathévatsi, supérieur à tous les vartabieds de l'église. Ces deux n'ont pas siégé comme évêques, mais ils ont plus fait que les évêques pour le siège de Siounie, et à vrai dire, pour toute la nation arménienne: prenant donc en considération les

1) Par. Aghdav.

2) Par. Chmrtha.

3) Par. Vasacakert.

4) Cette phrase, ajoutée dans les deux éditions, est inexacte, surtout pour celle de Paris, où il manque 21 noms; car la liste précédente donne 682 villages. Quant au chiffre arabe, accompagnant chaque nom, c'est, au dire du P. Chahnazarians, n. 190, l'indication du nombre de marzans de blé et d'autant de dahécans de Phénah-Abad, ou demi-grans, dûs à l'église de Tathev par chaque village.

Or le marzan est une mesure équivalant à 30 ou 40 modi ou charges: le tout se monte donc à 6326 marzans ou 189,780 charges de blé. Quant au gran de Phénah-Abad, ou nouveau sahib-gran, c'est une monnaie de 16 k. a. (Cal. du Caucase, 1851, p. 96); ainsi, au bas mot, 1012 r. 16 k. a., que la Siounie redevait chaque année au couvent de Tathev.

A dire le vrai, cette liste des villages, des redevances en blé et en argent, peut bien n'être pas l'ouvrage de Stéphane, et rien n'en prouve l'authenticité pour le XIII^e s., d'autant plus qu'elle est en contradiction avec les énonciations du ch. ch. LXI, p. 190.

Ici mon Mit. ajoute¹⁰ une liste intitulée: «Revenus de Tathev,» où sont énumérés les 12 cantons: de Géghvatzor, de Baghaberd, de Cakavaberd, de Matsr, d'Adjanan, de Gilaberd, de Maghandch, de Barcouchat, de Zan-

Hist. de la Siounie.

kiazor, de Tchavntour, de Qaradagh, de Sisian, avec 259 noms de villages, soit ceux de la liste précédente, soit d'autres, et le chiffre, par mille et par cent, de ce que ces localités redoivent à Tathev. 2^o. Une autre liste, nominative et fort longue, des redevances en charges de blé dont sont grevées certaines familles ou terres. Evidemment ces deux séries se rapportent à un état de choses n'existant pas au temps de Stéphane.

Aux p. 532 — 533, du Mit. c'est une autre liste de 10 cantons et de 95 villages y compris, composant à-présent le diocèse de Tathev et lui payant un revenu, en tout de 1000 chahi, en abaz, en tchareks, en marzans de blé. Je ne trouve pas convenable la reproduction de ces listes, dont l'authenticité ne m'est pas, d'ailleurs, démontrée.

Enfin on trouve dans mon Mit. une addition, fermant le LXXV^e chapitre de l'édition de Paris, omise dans celle de Moscou, et qu'il nous a paru utile de reproduire.

5) Le P. Chahnazarians, dans sa note 192, nous apprend que cette liste des évêques, depuis le XIII^e s., rédigée en 1830, étant incomplète et sans dates, il est très difficile de savoir les époques où ont vécu les personnages. En 1837, sur l'ordre du synode d'Edchmiadzin, l'épiscopat de Siounie fut supprimé et soumis immédiatement au catholicos, sous la surveillance de l'évêque siégeant à Erivan, ayant un vicaire à Tathev. Le P. Chahnazarians lui-même a rempli durant quelque temps ces fonctions.

services rendus par eux au saint siège et à toute la nation éclairée par S. Grégoire, services dont l'importance est manifeste, dans leurs écrits, sources de grâces, et dans leurs démonstrations des saints livres, on les a rangés parmi les évêques du saint siège.

III. Saint Ter Arhakial, chef de la Siounie, fils d'une soeur de S. Grigor Tathévatsi; c'est lui qui a construit le porche du côté méridional du saint siège, destiné à soutenir la grande église, objet redoutable d'admiration; il consacra également une croix d'un merveilleux travail, en mémoire de S. Grégoire Tathévatsi, et la dressa sur le pilier central du portique bâti par lui.

IV. Ter Siméon Ankéghacothtsi, venu après plusieurs personnages inconnus, se donna beaucoup de peine pour l'entretien et pour l'éclat du saint siège. Comme des usurpateurs musulmans lui avaient enlevé plusieurs champs et pièces de terre, il prit les chartes données par les anciens rois de Perse et scellées de leur sceau, où était décrite l'étendue des limites de tous les domaines, se rendit auprès du chah, et, ayant exhibé les chartes, obtint une nouvelle concession de propriété en faveur de la sainte maison. Des méchants, irrités de ce résultat, lui ôtèrent la vie, et on enterra son saint corps au côté S. des fonts baptismaux.

V. Ter Hohannès Chapanoghli, de Chinathagh, homme inspiré, éloquent et orné de toutes les vertus, lumière de l'église, champion de la foi, apologiste des principes de l'église chrétienne. Il alla sept fois à Ispahan, auprès de Chah-Houséin, et comme l'évêque Siméon ci-dessus nommé avait fait confirmer les anciennes chartes, il exécuta beaucoup de réparations et de constructions dans le saint siège. C'est lui qui a construit ¹⁾ le portique ²⁾ de l'E., ainsi que les cellules, en pierres de taille et avec un art très distingué, de manière à charmer les regards. Comme il revenait de son dernier voyage, il atteignit le terme de sa vie en arrivant à Tauriz. Une lumière céleste descendit sur son corps, protégé par une croix, et aux yeux des spectateurs l'enveloppa comme une voûte, en témoignage de sa sainteté. Il s'ensuivit un long débat entre les gens du pays et ceux de Qaphan: les premiers soutenant que, puisqu'il était mort là, il voulait y être enterré, les autres «il est à nous, nous devons l'emporter dans son siège et l'y déposer.» Les nôtres donc, voyant qu'avec toute cette discussion ils ne réussiraient pas à obtenir le corps de leur ami, se décidèrent à l'enlever nuitamment et à lui faire traverser l'Araxe. Les autres, apprenant cela, les poursuivirent jusqu'au fleuve; mais voyant qu'il était déjà à l'autre bord, et qu'il n'y avait rien à faire, supplièrent qu'on leur laissât, en guise de reliques, son bâton et son tapis, et s'en retournèrent. Ainsi fut emporté le saint corps, toujours environné de lumière, et on le déposa dans la grande église, au côté N. de la dernière section.

VI. Ter Nersès, évêque, disciple du saint catholicos Philippos ³⁾. C'était un homme vertueux, admirable par la sainteté de ses moeurs et par l'observation des divins commandements. Triomphant de sa résistance, le catholicos l'envoya administrer le saint siège de

1) Le verbe manque.

2) Թաւաղ ou դահլիճ.

3) Il siégea 1633 — 1655.

sa patrie, dont il le jugeait digne d'hériter, le chargea de le restaurer et d'en raviver l'éclat; car dans ce temps-là le saint siège, copie du ciel, était désert, dépouillé de sa splendeur et beauté. Se soumettant à l'ordre et à l'inspiration du saint catholicos, il y exécuta beaucoup de réparations et d'excellentes dispositions, tant ecclésiastiques que civiles. Il construisit, du côté de l'O., des cellules et demeures isolées¹⁾, ainsi qu'une église dans son village. Enfin, quand il passa vers le Christ, l'espoir universel, il nous laissa son corps, nourri dans la sainteté, qui est déposé dans le clocher du saint siège.

VII. Ter Zakaria, évêque, distingué également par sa sainteté et vertu, et par ses austérités. Aussi, dès qu'arrivait le premier jour du grand jeûne, il endossait l'habit monastique, se rendait au Grand-Ermitage et y restait jusqu'au jour des Rameaux, après quoi il revenait au saint siège. Il a fait beaucoup de constructions, bâti la maison abbatiale, en pierres joliment taillées, ainsi qu'une double rangée de cellules, pour les membres de la communauté, dont les portes se regardent. Etant mort à Gora-Dacht, son corps fut apporté et déposé au saint siège.

VIII. Ter Martiros Méghrétsi, évêque, fort austère et vivant d'aliments secs. Après une sage administration du saint siège et de son troupeau, il se reposa dans le Christ.

IX. Ter Hovasaph Aghovertzétsi, homme spirituel, aimant l'église et se plaisant à la faire prospérer. Il a bâti les églises d'Ankéghacoth et de Brhnacoth, et les cellules des frères, au Grand-Ermitage. Après quoi il fit une sainte mort et se reposa dans le Christ.

X. Ter Arhakial Sadakhlou, évêque. Il était fort éloquent et savant, et par sa faconde il fermait la bouche à tous ses adversaires. Ceux-ci donc, poussés par la haine, lui coupèrent la langue, mais il eut le temps de dire à ses bourreaux: «Quoique vous me coupiez la langue, il me reste le bras et l'intelligence, et le moyen d'informer par écrit le chah de vos mauvaises actions. En conséquence, la rage de ces gens fut tellement excitée, qu'ils le massacrèrent nuitamment et en secret, au couvent de filles d'Hali-Tzor.

XI. Ter Kiracos Aghovertzétsi, évêque; il était très policé, savant et aimait si fort ses frères, qu'il ne prenait jamais à l'écart et sans eux sa réfection corporelle. Il fit beaucoup de réparations au saint siège, restaura, avec l'aide du vartabied Gabriel, la grande cathédrale du saint couvent, bâtit la muraille et l'écurie²⁾, du côté du N., et mourut au saint siège, où on l'enterra.

XII. Ter Thomas Garthétsi, évêque, homme d'une vie sainte, aimant la prière et faisant des miracles; ayant par une sorte de merveille mis de côté toutes les faiblesses terrestres, il alla de ce monde passager dans celui qui ne passe pas, laissant au saint siège les reliques de son corps pur, pour la guérison de toutes les maladies.

XIII. Ter Nersès, fils d'un frère de Nersès ci-dessus nommé. C'était un Parthe³⁾, très porté à pleurer, tellement silencieux, qu'on raconte de lui, lorsqu'il allait dans l'église

1) երեսրայս.

2) Թաւ. ալ. Ե.

3) պարթև; je suppose que ce mot doit avoir ici une signification particulière, que je n'ai trouvée nulle part.

au moment de la prière, qu'il ne pouvait dire mot à qui que ce fût jusqu'à sa sortie, de quelque affaire pressée qu'il fût question. Il fit également de nombreuses réparations et constructions au saint siège et dans le Grand-Ermitage, après quoi il se reposa dans le Christ, plein de jours et tout blanc de vieillesse.

XIV. Ter Astovadzatur Mzmzoghli, de Vahrav; il est impossible de raconter en détail toutes les dépenses faites par lui pour le saint siège; car il remplit la sainte église de vêtements, de vases et de livres. Il fit ensuite un voyage à la grande Constantinople, où il mourut.

XV. Ter Hohannès Ghalamians Tathévatsi, homme policé et disert, généreux et aimant à construire et à dépenser pour le saint siège. Il restaura presque entièrement les terrasses des églises et les saintes églises mêmes, construisit une grange pour la paille, une étable ou écurie pour les bestiaux, une abbatale pour lui-même, et tout auprès un cellier ou magasin et une bergerie, dans la muraille de l'O., enfin il dégagea le saint siège de dettes considérables. Plus tard il périt par le glaive et fut enterré au saint siège.

De son temps le maudit envahisseur de Roumi, — Ourmiah — nommé Fath-Ali, marcha contre le saint siège; ayant dressé de nombreuses machines, il mit en jeu toute sa méchante adresse, pour le prendre de force et le piller; puis voyant l'impossibilité de se rendre maître de l'imprenable couvent, il changea de batterie et recourut à l'astuce du serpent. Il n'épargna ni tromperies ni faux serments sur sa religion — car telles sont les habitudes des Persans — promettant de ne pas faire le moindre mal, si seulement on se soumettait à lui, et si l'on se rendait auprès de sa personne. Les gens donc du couvent se laissèrent tromper par ses discours fallacieux et se soumirent. A-peine furent-ils venus lui rendre hommage, il les fit tous saisir et emprisonner, entra dans le saint siège et se mit à piller tant ses biens que ceux des étrangers, amassés en immense quantité dans l'intérieur, à cause de la confiance qu'inspirait sa force: les habitants du lieu eurent tous à souffrir de cruelles angoisses. Pour le maudit, il ne tarda pas à recevoir sa punition, grâce à la puissance du saint siège. Comme il revenait delà, il fut pris par Kérim-Khan, le vékil¹⁾, et au même lieu où il avait fait périr la mère de celui-ci par l'épée, il lui arracha la vie de la même manière et plus cruellement encore: ainsi disparut le mauvais, qui excitait la guerre dans le monde.

XVI. Ter Minas Chapanétsi, de Chinatagh, homme austère, dévot et vivant d'aliments secs. Il se donna beaucoup de peine, soit par la culture des terres, soit par les collectes, pour remettre en état le saint siège, ravagé par l'infidèle envahisseur Fath-Ali; il releva également de ses ruines le côté N. de l'enceinte, ainsi que l'étable des bestiaux, sise au voisinage, et à partir du portique²⁾ jusqu'à la boulangerie, il construisit des cellules et des abris. Après quoi, ayant atteint une bonne vieillesse, il passa vers le Christ — quelques-

1) On sait que Kérim-Khan le Zend, après s'être rendu maître de la Perse, où il régna 1761 — 1779, eut la modestie de ne pas prendre le titre de chah, mais celui

de wékil, ou de simple lieutenant.

2) *Թանգարան*. Cf. sup. p. 290.

uns disent qu'il fut empoisonné — et fut enterré au bas de la colonne, vis-à-vis de la façade orientale.

De son temps, le vartabied Gaspar Tathévatsi rendit au saint siège de nombreux services; il construisit le réfectoire, la cuisine, la boulangerie et le hangar qui en dépend: il se donna aussi beaucoup de peine pour la grande vigne du saint siège, à Chnher. Après sa mort, on l'ensevelit au coin du réfectoire bâti par lui.

XVII. Ter Ghazar Békhétsi; il dirigea durant deux ans l'administration avec habileté et intelligence, et périt dans les flots par la suggestion du Mauvais. En effet, comme il était en tournée dans son diocèse, apprenant qu'on l'avait dénoncé auprès du commandant de la contrée, il se hâta excessivement de traverser le fleuve et s'y noya.

XVIII. Ter Abraham-le-Grand, d'Astapat, docteur de l'église, homme énergique, d'un esprit vif, élevé aux pieds du théologien le vartabied Hovseph. C'était proprement un moine du siège d'Edchmiadzin, un confrère du saint catholicos Siméon¹⁾. Il procura à Edchmiadzin des profits considérables par 20 années de travaux, comme légat, à Carin et à Constantinople, et comme surveillant de Smyrne durant 9 ans. Il réforma en beaucoup de points les cérémonies et règlements ecclésiastiques, et composa un livre de sermons, dans un style si agréable, avec une si charmante méthode, qu'on ne peut le lire sans enthousiasme. Invité quatre fois, par les princes, par les propriétaires et par les moines d'Edchmiadzin, «lieu de descente du Seigneur,» à prendre le catholicat, il répondit par un refus. Cependant, apprenant que notre saint siège était dépouillé de ses propriétés et meubles, soit par des ecclésiastiques ou par des étrangers, informé de l'altération des cérémonies et règlements et de la décadence des sciences dans la seconde Athènes, au sein de l'Arménie, que tous savent avoir été un cénacle d'illustres écrivains, tels que Jean d'Orotrn, Grigor de Tathev, il en fut frappé au coeur plus qu'on ne peut le dire; embrasé du zèle des lois divines et des préceptes de la sagesse, il en gémissait intérieurement, se lamentait et était dévoré de chagrin. Témoin de ses angoisses pour le saint siège, le catholicos Siméon accueillit la demande des chefs du pays, inspirés par l'Esprit-Saint et le réclamant comme pasteur et supérieur; le saint maître condescendit, bon gré mal gré, à lui conférer le saint siège, bien qu'il le reconnût comme hors ligne et supérieur à tous les moines. Pour lui, objet de tous les désirs, il arriva suivi de ses disciples, non pour être glorifié, mais pour glorifier Dieu.

A la vue du saint siège dépouillé de tout, tant au spirituel qu'au temporel, et surtout de la décadence des sciences, il souffrait et versait des larmes. Dès son arrivée donc, il établit une école, tenue par des hommes parfaits et d'une instruction supérieure, ayant 111 coudées de long, à partir de l'ancienne enceinte, du côté de l'E., et renfermant 16 belles cellules; il construisit à nouveau une forte enceinte, allant jusqu'à l'entrée de la vallée, et restaura une quantité d'édifices ruinés. Ce fut ainsi que, durant deux ans et trois

1) Ce catholicos siégea 1763 — 1780.

mois, consacrés à ces travaux, il fit du saint siège renouvelé une espèce d'Eden, une copie du ciel, où, grâces à Dieu et à ses célestes prières, se développent et prospèrent d'abondants rejetons intellectuels, des anges terrestres, remplis de la sagesse d'en-haut. Lui-même, après avoir mené la vie d'un chérubin, paya sa dette à la nature, par une douce mort, dans sa 65^e année. Appelé par la voix du ciel, il quitta cette vie passagère, pour celle qui ne passe pas, le 15 janvier 1226—1777, jour de S.-Jean-Baptiste; son corps, chargé de la croix ¹⁾, fut déposé en grande pompe auprès de la colonne, objet d'un noble orgueil pour nous, ses disciples, intercédant auprès du Christ pour tous les fidèles.

XIX. Ter Hovakim, archevêque de Siounie; natif du village d'Enkéghacoth ²⁾, canton de Dzghouc, il s'affilia dès son jeune âge au saint siège d'Edchmiadzin et reçut la première instruction au séminaire commun. Plus tard, il s'attacha au très intelligent archevêque Abraham, chef des docteurs, et vint avec lui au saint siège; lorsqu'après 2 ans et 3 mois le très intelligent archevêque Abraham trépassa, les propriétaires du pays, d'accord avec la communauté du saint siège et avec tous les princes du diocèse, le choisirent pour directeur. Il fut sacré par le saint catholicos Siméon et, par ordre de ce très saint maître, fut élevé à la dignité de supérieur et surveillant suprême du saint siège de Stathé; où il fit beaucoup de restaurations et de constructions. Il fit dresser au saint siège quatre énormes pierres, dont deux dans la grande église, auprès des deux piliers: la troisième, sur la tombe du sept fois lumineux vartabied S. Grégoire Tathévatsi, ornée de croix sculptées, ainsi qu'une jolie chapelle, splendidement décorée, construite en pierres de taille; l'autre, dans l'oratoire. Et encore, à l'O. de l'église de Sourb-Grigor, une arrière-pièce, avec un abri; puis une chambre au-dessous de Sourb-Astovadzadzin, aussi avec un abri, joignant le dervaz ou lanterne ³⁾; la tour d'Astovadzadzin, celle de Girakants, la tour de la terrasse du grand portique, ainsi que le moulin à huile, du côté de l'O.

Tous ces travaux et charmantes constructions achevés, Agha-Mamad-Khan, ce mal-faiteur aux moeurs exécrables, devastateur et destructeur universel, s'avança comme un lion et pénétra dans cette contrée, et incendia sur son passage toutes les demeures humaines. Beaucoup se dispersèrent et tombèrent comme exilés en divers lieux. Pour l'archevêque Hovakim, il trouva un asyle à Edchmiadzin, où il vécut 19 ans, et de cette vie passagère entra dans celle qui ne passe point. Daigne le Seigneur faire briller son âme avec celles des saints bienheureux et l'admettre dans leurs rangs, avec participation à leur couronne!

XX. Ter Martiros, archevêque de Siounie, homme sage, d'un esprit alerte, fort connu des rois, princes et seigneurs de Russie et de Perse. Natif du village de Tathev, fils du prêtre Ter Hacob Mirzents, élevé et instruit dès la plus tendre enfance au saint siège de Stathé, lors de la venue d'Agha-Mamad-Khan, en 1245—1796, il accompagna l'archevêque Ter Hovakim, ci-dessus mentionné, et, avec les gens du village de Tathev, se rendit

1) *խաչակիր*; cf. § xx.

2) Ou Ankéghacoth.

3) Ou «joignant la porte de Dervaz.»

à Nakhdchavan, delà au saint siège d'Edchmiadzin, puis, avec le prêtre Ter Hacob, son père, se rendit à Smyrne, où des personnes de notre pays s'étaient établies autrefois. Après un séjour d'un an et deux mois, le prêtre Ter Hacob, à l'esprit lumineux, étant mort, il retourna au saint siège d'Edchmiadzin, dont il resta l'affilié durant 20 ans, reçut la bénédiction monastique et les pouvoirs du doctorat, du saint catholicos David, la crosse suprême et la dignité épiscopale du saint catholicos Ephrem.

Sous le catholicos David, à une époque désastreuse pour le siège d'Edchmiadzin, il remplit durant 3 ans les pénibles fonctions d'exécuteur¹⁾ et de vicaire; après quoi, sous le catholicos Daniel et avant d'être évêque, il vint comme légat à Nakhdchavan et dans ce pays, et ayant rempli dignement cette fonction, rentra au siège d'Edchmiadzin; puis, sous le saint catholicos Ephrem, il alla trois fois, comme légat, à Tiflis et en Géorgie, et encore après être devenu évêque. Pendant qu'il exerçait cet emploi, les moines et princes du lieu et toute la communauté demandèrent au saint catholicos Ephrem de leur accorder comme supérieur et archevêque Ter Martiros sus-mentionné, qui n'était encore que vartabied, et légat²⁾ pour la première fois. Le catholicos y consentit et les en informa seulement par écrit, parce qu'il était pour le moment chargé des affaires du siège. Comme toutes les donations, villages et propriétés particulières du couvent de Tathev, avaient été enlevés par les maîtres de la contrée, il resta 7 ans³⁾ à Tiflis. Il s'adressa par écrit aux commandants en chef Rtichtchef et Iermolof, au sujet des propriétés du couvent, reçut leur réponse, et, son devoir de légat accompli, rentra à Edchmiadzin en l'année 1820 du Sauveur. Dès-lors administrateur du saint siège de Tathev, par bulle et d'après l'ordre du très saint catholicos, et avec la permission et autorisation écrite des commandants russes, il reçut et reprit toutes les terres labourables du couvent qui avaient été enlevées par violence.

Pendant que le saint siège d'Edchmiadzin était aux mains des Persans, le très saint catholicos (Ephrem) passa à Chouchi, par suite de diverses vexations, et delà au couvent de Sourb-Nchan, à Haghat. Delà Sa Sainteté et le saint archevêque Nersès, supérieur de toute la Géorgie, prièrent Martiros de venir à Haghat et à Tiflis; notre très élevé et saint maître s'étant rendu d'ici auprès d'eux, ils le conduisirent à titre de conseiller auprès du très sage commandant Iermolof et, avec sa recommandation écrite, l'envoyèrent comme député à Tauriz du Chahastan. Mon saint père l'archevêque Martiros, portant la croix⁴⁾, supérieur du saint couvent de Tathev, ayant fait les préparatifs convenables, se mit en marche, et trouva le moyen de pénétrer auprès du prince-royal Abbas-Mirza, pour lui exposer ses demandes. Le prince l'ayant honoré d'un splendide khalath et d'un rescrit, il revint auprès de leurs Saintetés.

Après cela il vint au saint siège et s'occupa de l'administration de son diocèse, où il

1) Dans le sens russe, i. e. de préposé à l'exécution des ordres donnés par l'autorité.

2) Principalement envoyé pour colliger les revenus du patriarcat.

3) Par. omet ce chiffre.

4) *Էջմածի*. l'auteur veut dire, à ce qu'il semble, que Martiros était décoré; cf. § xviii.

fit diverses réformes et règlements: tant à l'égard de la direction spirituelle des églises et de la tenue des prêtres, que des affaires temporelles et constructions nécessaires, il mit tous ses soins à pourvoir sagement aux besoins généraux de notre nation arménienne. Mais en l'année 1826 du Sauveur, la guerre s'éleva entre les deux empires de Russie et de Perse; notre pays, tel qu'un vaisseau battu par les vents, et le peuple chrétien ballotté par les vagues, dispersé, allant et venant, se cachant où il pouvait, par crainte des Persans exaspérés, ne savait quel jour la mort le frapperait. Ceux-ci, comme des lions déchaînés, s'étaient levés pour exterminer les chrétiens. Au même temps des gens envieux ayant desservi Martiros auprès du prince-royal, Iahia-Khan, commandeur d'Ordouvar, fut envoyé par lui avec des troupes persanes, qui pénétrèrent dans le saint siège et l'enveloppèrent des quatre côtés. Ayant arrêté Martiros dans le grand portique¹⁾, ils lui enlevèrent tous ses effets, sans lui laisser autre chose que le vêtement de dessus, puis ils l'envoyèrent prisonnier, sous convoi, à Ordouvar; delà il fut amené à Tauriz, où il resta 15 mois entre les mains des Persans; mais quand les troupes chrétiennes des Russes, couronnées par la victoire, se furent emparées de cette ville, il fut délivré de sa triste position. Le général en chef Paskévitch accueillit notre saint maître avec une joie sensible et avec des égards extrêmes, et lui donna pour ses frais de voyage 100 ducats d'or³⁾. Réconforté par ces honneurs et par bien d'autres encouragements, il se mit en route et rentra au saint siège, le 25 novembre 1827. Par-là fut de nouveau posée, plus solide que jamais, la base de cette sainte maison, copie de l'Eden. Toutefois, par l'influence du méchant calomniateur, ennemi de tout bien, Martiros fut atteint subitement, le 27 juillet, d'une maladie qui arrêta le progrès de ses travaux pour le bien du saint siège, et mit de côté l'exécution de ses projets. Toutefois je détaillerai ici en particulier tout ce que sa haute intelligence et son activité avaient réussi à exécuter pour le saint siège, avant la scission entre les deux empires et sa maladie: il avait fait construire la porte du grand portique, les fenêtres et tous les ouvrages en bois; le pavillon du bâtiment de Phokravorats, celui du portique extérieur, les quatre fenêtres avec leurs murailles, à partir des fondations, l'auvent ou abri en bois qui protège le portique, l'abri en bois, en avant des portes, de la boulangerie et de la cuisine⁴⁾, jusqu'à la porte du cellier⁵⁾; à l'O., un auvent⁶⁾ en pierre pour l'écurie et un grand bâtiment pour le moulin à l'huile; à l'E., il avait bâti, à partir des fondations, un édifice voûté⁷⁾, en pierre, pour un pareil moulin et, pour le ruisseau de Cakavou-Sar, un canal, ruiné et hors de service depuis 35 ans: notre saint maître dépensa de grosses sommes à restaurer ce canal et à conduire au couvent l'eau du ruisseau; l'arche du pont de Satan, qui était si fort endommagée qu'un cheval de selle pouvait à-peine y passer, fut par lui restaurée de façon à donner passage aux bêtes de charge; il fit également régulariser le pertuis de

1) Թանապպին. V. p. 290, 292.

2) դռ-տսաղ, Ծղեճոց.

3) հատ աաճախ.

4) աշխանա, اشخانه. 5) շիրախանա شرابخانه.

6) բհարբանդն. 7) Թաղբանդ. Cf p. 298.

Khout, entre Chnher et Hali-Tzor, qui offrait de grandes difficultés, réparer de fond en comble les pressoirs des vignes de Nanakh et de Ghochants, l'étable de Chovani-Tzor, et restaurer à grands frais et avec beaucoup de peine les deux vignes de Méghri.

Or mon laborieux père spirituel, le saint et auguste maître, l'archevêque légitime Martiros, surveillant et supérieur de l'admirable et saint asyle de Tathev, métropolitain de ce diocèse, avait été durant 7 ans comme légat à Tiflis, où de temps en temps il sollicitait les commandants Rtichtchef et Iermolof au sujet des donations pieuses, des villages et redevances¹⁾ du saint siège. Après son retour, il suivit une correspondance avec les mêmes grands personnages. La maladie ne lui permettant pas d'aller se présenter en personne et intercéder pour le saint siège, on envoya le saint archevêque Siméon Oustakolian, de Tathev, au fort de Chouchi, auprès des personnages influents, pour prendre les intérêts du saint asyle. Celui-ci entama des pourparlers actifs, dont le résultat fut la prise en considération des lettres de notre saint maître, et par égard pour le saint archevêque Siméon, on réunit au saint siège tous les villages de donation et ceux lui appartenant en propre. Voici les noms des premiers:

Cantons de Sisian:

Qarakilisé,	Tantza-Taph,	Chnher,
Kiracosic ou Agh-Kiand,	Maldach,	Khot,
Bnounis,	Khaghovani ou Maldach-	Berdic,
Dastakert,	Mazra,	Thas,
Tathev,	Khotanan,	Kits.
Sovarants,	Hali-Tzor,	

Tels furent, avant la maladie de mon père spirituel, Ter Martiros, le saint archevêque et supérieur du saint et admirable asyle, ses nombreux travaux pour la Sion, copie de l'Eden, pour la sainte maison de Stathé: sa mémoire soit éternelle! Cette maladie l'ayant mis à la mort, il passa paisiblement vers le Christ, l'espoir de tous, le 14 octobre 1830, et fut enterré solennellement dans la dernière section de l'oratoire, à l'angle du mur. Dieu illumine son âme!

XXI.²⁾ Ter Siméon, en ce moment archevêque de Siounie, est natif de Tathev et fils d'Oustakoloun; c'est un homme policé, disert, généreux, et qui a fait de la dépense pour le saint siège, fort connu et aimé des grands personnages russes, ainsi que des beks Dchévanchirs; tout ce qu'il pense et veut, il le leur communique sans intermédiaire, et, à la stupéfaction de ceux qui en sont témoins, il réussit avec un bonheur étrange à faire exécuter ses divers projets; par son activité constante il pourvoit journellement à faire prospérer et progresser les affaires du saint siège.

Sacré évêque au saint siège d'Edchmiadzin, oeuvre de Dieu³⁾, par Ter Ephrem, le

1) բարձրագույն տուրք.

2) Ce § manque entièrement dans les imprimés.

Hist. de la Siounie.

3) յեղական աթոռոյն; ces mots n'ont pas de sens, et je les ai commentés à ma manière.

supérieur bien élu et désigné de Dieu même, il s'assit, grâce à lui et surtout à la prière des moines du lieu et des princes du diocèse, au siège de supérieur de la sainte maison, et devint administrateur spirituel de la province de Siounie. Son premier soin fut d'employer son habileté à introduire des réformes dans le clergé de l'église, sans oublier les intérêts temporels, réformes que je vais maintenant faire connaître en détail.

D'abord il s'en prit aux terrasses du porche et au clocher de la sainte église, depuis longtemps dégradés et tombant en ruine: réparations qui coûtèrent de grosses dépenses. Il fit aussi restaurer le moulin d'en-haut, au voisinage du saint siège, et reconstruire de fond en comble, en pierres de taille, le bâtiment¹⁾ de la grange; il fit une fabrique²⁾, avec quatre piliers et une voûte, et auprès delà on construisit sur un joli plan la chambre du pavillon ci-dessus mentionné, avec deux piliers et des voûtes: c'était une sorte d'observatoire, admirable et excitant l'étonnement des spectateurs par une charmante architecture.

Le précédent archevêque et saint supérieur Martiros avait donné ses soins à amener l'eau du ruisseau de Cakava-Sar, et l'avait fait conduire jusque dans le jardin, de façon à ce que le cours de l'eau ne rencontrât plus d'obstacle, mais ç'avait été pour peu de temps, et l'ouvrage était resté interrompu durant trois années. Aussi le saint archevêque Siméon, métropolitain de Siounie, ordonna-t-il de nouveaux travaux pour assurer la jouissance de l'eau, qui fut amenée mieux que jamais dans l'enceinte du couvent.

Il en agit de même pour le ruisseau de Chinher et pour le moulin du couvent de femmes; à grands frais et avec beaucoup de peines, il fit conduire jusque dans le village un canal commencé depuis longtemps, interrompu jusqu'alors et déjà ruiné, et restaura également le moulin. C'est ainsi qu'avec d'énormes dépenses, par des travaux journaliers et des soins personnels assidus, il pourvoit à la restauration des édifices ruinés de la sainte maison, et les répare de fond en comble. Sa mémoire soit en bénédiction, le Seigneur lui accorde de passer une vie longue dans une calme profonde, afin de pousser à bonne fin l'exécution de ce qu'il a conçu!

De son temps ceux de Chinher se sont entendus, d'un commun accord, du consentement et sur l'invitation du saint supérieur, pour ériger en vakhouf de S. Stathé l'ancienne donation du jardin de Ghochants, situé au voisinage du beau jardin modèle, à l'E. du village de Chinher; ils en ont fixé les limites et circonscription, et en ont scellé le contrat. La mémoire des justes soit bénie de génération en génération, de race en race! Il a fait bâtir de fond en comble, avec beaucoup de peine, les appartements³⁾ de Khstou-Vank, en souvenir de lui; il a construit encore le pont voûté d'Aghantzou.⁴⁾

1) *կալիւ դաւի.*

2) *Թաղբանդ*, mot qu'il m'a été impossible de retrouver ni d'analyser; cf. sup. p. 296.

3) *սրանդ.*

4) Cette notice, conduite presque jusqu'à l'époque de l'extinction du métropolitat de Siounie, ne peut être con-

sidérée que comme une ébauche. En outre, elle renferme plusieurs mots, usités sans doute dans le pays, mais qui ne sont pas arméniens ou ne se trouvent pas dans les dictionnaires. Je les ai, pour la plupart, indiqués en note ou traduits par à-peu-près et imprimé en italique les équivalents que j'ai cru pouvoir en donner. Je réclame donc ici l'indulgence de la critique.

Épithaphe du grand prince Orbel, écrite sur son tombeau.¹⁾

« Vous qui adorez la croix ayant reçu un Dieu, nous Martiros et Vanéni, père et mère d'Orbel, nous vous prions en faveur de notre enfant, doux et agréable à voir, semblable au soleil et à la fleur épanouie, qui était tellement plein de la grâce divine qu'en une demi-année il apprit l'écriture arménienne, et la mongole dans un an; on ne pouvait le voir sans étonnement, il gagnait les coeurs et excitait chacun à rechercher la sagesse; aimé de tous, utile aux seigneurs comme aux paysans, lui-même aimant Dieu, il a quitté ce monde à la moitié de ses jours, et pris place parmi les martyrs, nous livrant en proie à un chagrin amer et laissant inconsolables ceux qui l'avaient connu. Nous vous supplions donc de vous souvenir avec compassion de notre fils Orbel et de nous, ses tristes parents, auprès du Christ. Ceci a eu lieu le 11 juin, en 740—1291.»

« En transmettant par écrit ce testament, nous confirmons par de nombreux témoignages ce document séparé²⁾, nous Martiros et Vanéni, père et mère d'Orbel. N'ayant pas d'enfant mâle ni de fille, ni aucun parent, et nous trouvant dans l'âge de la décrépitude, nous avons, en la même année ci-dessus, attribué par un écrit de notre main, comme vakhouf, au couvent du S.-Apôtre de Tathev, les deux villages de Bnounik et de Kirakosic, héritage provenant de nos ancêtres, fruit de nos travaux légitimes, et ce, avec ses plaines et montagnes, en souvenir de notre âme et de notre cher fils Orbel. Quiconque tentera de l'enlever au saint couvent aura part avec Judas et avec Caïn et sera anathématisé par les trois saints conciles: les voix des anges s'y joindront pour dire Amen, que cela soit, que cela soit!

« Toutefois, en vue des querelles et contestations à venir, au sujet des points de contact et limites de ces villages, nous définissons ici, que le canal qui est de l'autre côté de la rivière du village d'Akhlat et la route ordinaire du canal supérieure, allant à Kirakosic, que le côté N. de cette route, par en-haut, appartient à Bnounik, jusqu'à l'endroit où il aboutit à l'autre versant, descendant à la rivière de Sisian; quant à la partie d'en-haut du chemin ordinaire du canal supérieur, ni ceux d'Akhlatian, ni ceux de Tlors n'y ont aucune espèce de droit.

« La limite de Kirakosic est marquée par la pointe de Kamakthi; par la route ordinaire, passant par la pointe de Kamakthi et allant à Brhnacoth; par la route à droite, du côté

1) Cette pièce isolée et la suivante se trouvent ainsi dans mon Mit. On ne sait ce que c'est que cet Orbel, fils de Martiros et de Vanéni, ni à quel propos le copiste insère ici son épithaphe, et la donation faite pour lui.

Quant à l'autre document, je me contente de le traduire, sans commentaire, espérant qu'il trouvera sa place ailleurs.

2) Վճիռ հանձնել.

de l'orient; par les trois pierres noires, dites Eghna-Kar; delà au chemin d'Aralghi, qui se sépare et va à Qarakilisah et à Brhnacoth, et delà encore à Amir-Giouné et à la pierre de Kialin-Gafa, à la rivière dite Acsoû, tombant dans la grande, puis, après le confluent, se portant directement en-haut, vers le plateau de Ghogha-Thaph, et par le chemin voisin, allant à Nakhdchévan; le côté N. du chemin appartient à Kiracosic, celui du S. à Bnounik.»

Fin de l'Histoire de Siounie.

Le mérite et la grande importance des Notes jointes par M. S.-Martin à l'Hist. des Orbélians, formant le ch. LXVI de celle de la Siounie, comme aussi la rareté dans le commerce des Mémoires de ce savant sur l'Arménie, nous ont engagé à provoquer la réimpression complète de ces Notes, si riches en renseignements pour l'histoire générale de l'Asie. L'Académie ayant accueilli ce plan avec faveur, notre collègue, M. Véliaminof-Zernof veut bien se charger de la lecture des textes orientaux, où il ne sera fait que les corrections purement typographiques.

~~~~~  
Sous presse:

**l'Introduction et les tables de l'Hist. de la Slounie.**

~~~~~